



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



S 2059



2

T.

Mieu-
Saint-
ageffe.

IERE ;

entals non

rue St Jacques

MALO,

& Fils , Impr. Libr

NNES,

LOUET, Libr. rue Royale,

DCC. LXXX V.

Approbation, & Privilège du Roi

10. m. 819

Q. 1009

2.50

LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.

*Missionnaire Apostolique , Institu-
teur des Missionnaires du Saint-
Esprit & des Filles de la Sagesse.*

Par M^r. P. J. PICOT DE CLORIVIERE ,
Recteur de Paramé.

*In memoriâ æternâ erit iustus , ab auditione mala non
timebit. Ps. lxx.*



A PARIS ;

Chez DELALAIN Jeune , Lib. rue St Jacques ;

A SAINT-MALO ,

Chez L. HOVIUS , Pere & Fils , Impr. Libra

A RENNES ,

Chez Em. G. BLOUET , Libr. rue Royale,

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation , & Privilège du Roi

210. m. 819.

A M A D A M E
V I C T O I R E.

M A D A M E,

*Souffrez que je vienne déposer à vos
pieds, la Vie d'un Homme extraordi-
naire, que la divine Providence, qui
veille toujours sur ce grand Royaume,
a suscité dans le commencement du siècle,
pour y contribuer au salut d'un grand
nombre d'ames.*

*M. de Montfort, tant qu'il a vécu, ne
s'est jamais fait voir à la Cour des Rois ;
& , quoiqu'à l'exemple de son divin
Maître, il se soit immolé sans cesse pour
le bien des hommes ; quoiqu'il l'ait pro-
curé d'une manière éclatante ; le mépris,
l'opprobre, les persécutions ont été le
plus souvent son partage, & la récompen-
se de ses travaux.*

*Ce sont ces titres même que j'allègue
pour présenter cet ouvrage à M A D A M E.
Il a besoin d'être décoré d'un nom, tel
que le vôtre. Quand la vertu la plus
aimable, quand une piété véritable &
pleine de sagesse est réunie à ce que la gran-
deur & de plus relevé, le monde même est
forcé d'accorder son suffrage à ce qu'elle
juge digne de son approbation. Il faut aussi*

É P I T R E.

que cet Oracle de la vérité s'accomplisse dans cet humble Serviteur du plus grand des Maîtres; Celui qui s'abaisse sera exalté.

Ajouterai-je que cet homme de Lieu prophétise encore après sa mort; qu'une Société de Missionnaires, qu'une Congrégation de saintes Filles, décorées du beau nom de la Sagesse, qui toutes deux font de grands biens en beaucoup d'endroits de ce Royaume, se font gloire de l'avoir pour Fondateur.

Ces motifs sont sans doute capables d'intéresser pour cet ouvrage une grande ame, qui ne trouve ici-bas de satisfaction réelle, que celle de faire du bien à tout le monde; cependant, je dois l'avouer; sans la protection de votre auguste Sœur, qui, comme vous, MADAME, fait la gloire de la Religion; content dans mon obscurité, j'aurois en secret admiré des vertus, qui, étant placées auprès du Trône, ne peuvent rester inconnues; mais je n'aurois jamais osé porter mon ouvrage à vos pieds.

Je suis avec le plus profond respect, de

M A D A M E,

**Le très-humble & très-obéissant
serviteur, P. J. PICOT DE
CLORIVIERE, Recteur de
Paracé.**

P R É F A C E.

L'HOMME Apostolique , dont nous écrivons
la vie , a paru au commencement de ce siècle.
Dès le temps de sa première jeunesse , on l'a
regardé comme un modèle de perfection ; dans
un âge plus avancé , ceux qui l'ont fréquenté
le plus , ont remarqué dans lui les vertus les
plus héroïques , un recueillement profond &
continu , une pénitence égale à celle des
saints Anachorètes , un zèle ardent & infati-
able ; par-tout , les croix , la pauvreté , les
humiliations , ont été son apanage & ses dé-
voirs. Il a méprisé le monde , & s'est vu lui-même
l'objet des mépris du monde , qui ne pou-
voit souffrir un homme , qui fouloit à ses pieds
les Divinités qu'il encense ; il a combattu l'en-
fer , & l'enfer de son côté n'a jamais cessé de
le persécuter en mille manières ; des gens
bien eux-mêmes se sont souvent déclarés
contre lui , ne pouvant goûter ce que ses ma-
nières avoient d'extraordinaire & de singulier ;
au milieu des contradictions , qui sembloient
multiplier sous ses pas , il a répandu la se-
mence Evangélique , & cette semence , arrosée
de ses sueurs , a produit les fruits les plus mer-
veilleux & les plus durables ; il est mort en fin
comme il avoit vécu , & , depuis sa mort ,
l'opinion que les peuples s'étoient formée de
sa sainteté , n'a fait que croître de jour en jour ;
ce qui paroîtroit incroyable , si nous n'en
voyions pas sous les yeux des témoignages tou-
jours subsistans , deux Congrégations respec-
tables , se sont élevées sur son tombeau & sont

sorties ; pour ainsi dire , de ses cendres , pour perpétuer ses œuvres de zèle & de charité.

Voilà l'abrégé de ce que contient la vie de M. Grignon de Montfort , à qui l'on peut sans doute donner un rang distingué , parmi ces hommes véritablement grands , qui ont illustré notre siècle par leur sainteté. En contribuant , autant qu'il est en nous , à le faire connoître de plus en plus , nous croyons entrer dans les vues de notre divin Maître qui se plaît à glorifier , après leur mort , ceux qui pendant leur vie n'ont cherché qu'à s'abaisser pour l'amour de lui. Nous avons cru pareillement travailler à l'édification des fideles , en mettant sous leurs yeux l'assemblage des vertus & des dons précieux , dont le Seigneur avoit enrichi l'ame de ce serviteur zélé. Il ne peut que leur être très-avantageux de voir , par des exemples arrivés en quelque sorte sous leurs yeux , que le bras de Dieu n'est point raccourci , & qu'il n'est rien dont un homme ne puisse venir à bout , quand il est animé de son esprit. Nous ajoutons , que , quoique , dans la vie de M. de Montfort , comme dans celle de tous les Saints les plus anciens , il y ait beaucoup de traits qu'il faut se contenter d'admirer , il en est encore un grand nombre , qui sont tout-à-fait propres à réveiller l'ardeur du commun des Chrétiens , & qu'on peut sans crainte proposer à leur imitation.

Ces raisons nous persuadent que toutes sortes de personnes attachées véritablement à la Religion (car c'est pour elles seules que nous écrivons) verront avec plaisir reparoître , en quelque maniere au milieu d'elles , ce grand Serviteur de Dieu. Mais si ce plaisir est commun à tous les fideles enfans de l'Eglise ,

nous avons sujet d'espérer qu'il sera plus particulièrement senti dans ces pays, où il a travaillé davantage, & par ces personnes avec qui il a eu des liaisons plus étroites; ces pays sont la Bretagne, qui lui a donné naissance, & qui a eu part aux premiers fruits de son Apostolat; Paris, où pendant long-temps, il a puisé les prémices de l'esprit Ecclésiastique dans une de ses meilleures sources, je veux dire, le Séminaire de S. Sulpice; le Poutou, le Pays d'Aunis, & sur-tout la Rochelle, qu'on peut regarder comme le siege & le centre de ses Missions. Par les personnes avec qui le Missionnaire a eu de plus grands rapports, j'entends en général les Ecclésiastiques séculiers, la plupart des Ordres Religieux, pour lesquels il avoit la plus grande vénération, sur-tout celui de S. Dominique, auquel il étoit spécialement aggrégé; grand nombre de Confréries, de l'un & de l'autre sexe, qu'il a érigées en divers endroits; & plus encore que les autres, les Missionnaires du S. Esprit, & les Filles de la Sagesse, qui le regardent comme leur Pere & leur Fondateur.

Il y avoit déjà une vie de M. de Montfort, écrite à-peu-près huit ans après sa mort. Elle a le mérite d'avoir paru la première, lorsque la mémoire du Missionnaire étoit encore toute récente, & par là, d'avoir conservé long-temps l'impression salutaire que ses Missions avoient faite, sur une multitude presque infinie de personnes. En la lisant, on ne peut s'empêcher d'avoir une haute idée de celui qui en a fourni la matière; & l'on y trouve un grand nombre de traits édifiants, rapportés d'une manière simple & naturelle;

mais soit que les manuscrits n'eussent pas encore été ramassés, soit qu'elle ait été faite trop à la hâte, on n'y trouve aucun ordre, aucune méthode, la suite des événemens est renversée, le temps n'est marqué presque nulle part, & des faits très- considérables y sont entièrement omis. Ce sont là les reproches, qu'on a faits à cette ancienne vie dans le temps même qu'elle a paru; aussi depuis long-temps, les personnes, dévouées à M. de Montfort, souhaitoient ardemment qu'on en publiât une nouvelle, plus méthodique & plus détaillée.

Pour la faire, cette nouvelle vie, outre l'ancienne qui nous a été de quelque service, nous avons eu des secours, que n'a point eus M. Grandet (a), ou du moins dont dont il n'a point fait usage. Ces secours sont 1°. Un Mémoire très- détaillé, fait par M. Blain (b), Prêtre, qui avoit été condisciple de M. de Montfort, tant à Rennes qu'à Paris, & qui avoit été son ami particulier; 2°. La vie de la Sœur Marie-Louise de Jesus, première Fille de la Sagesse, écrite par M. Allaire, Chanoine de S. Hilaire le grand, à Poitiers. 3°. Et principalement un recueil très-étendu, fait par M. Besnard, de tout ce qu'il a pu trouver de plus certain, touchant l'homme de Dieu. C'est sur-tout aux soins de ce digne successeur de M. de Montfort, que la nouvelle vie doit son existence. Né à Rennes

(a) Prêtre & Chanoine d'Angers, Auteur de la première vie.

(b) Ecclésiastique de beaucoup de mérite & de savoir. Il a écrit la vie du fondateur des Ecoles Chrétiennes, & est mort Chanoine à Rouen, où il a fait quelques établissemens de charité.

P R E F A C E.

En 1717, un an après la mort de l'homme Apostolique, lorsque tout Rennes, toute la Bretagne retentissoit encore des bénédictions que les peuples lui donnoient, pour les grands biens qu'il avoit faits, il conçut pour lui, presque en naissant, les sentimens les plus vifs d'estime & de vénération. Ayant lu sa vie, lorsqu'il étoit dans les Ordres sacrés, il forma dès lors le dessein de se joindre à ses Missionnaires, dès qu'il seroit en état de le faire. Il le fit en effet en 1743, & depuis cette époque, il s'est donné des soins infinis pour rassembler tout ce qui regardoit M. de Montfort. Il a recueilli ce que MM. Vatel & le Valois en ont laissé par écrit, il a fréquenté plusieurs de ceux qui l'avoient accompagné dans ses Missions, ou qui avoient le plus conversé avec lui; il a même parcouru la plupart des endroits où il avoit demeuré, & n'a composé son recueil, que de ce qu'il tenoit de témoins oculaires, ou dont il avoit lui-même sous les yeux des témoignages assurés. Après tant de soins pour s'assurer de la vérité, nous ne croyons pas qu'on puisse nous soupçonner d'être infideles, & nous pouvons avec le saint Auteur de la vie de S. Martin, conjurer ceux qui nous liront, d'ajouter foi à nos paroles, & de croire que nous n'avons rien écrit, dont nous n'ayons de bons témoignages; car nous n'ignorons pas, qu'il auroit fallu plutôt garder le silence, que d'avancer rien de faux. Au reste que le lecteur examine les faits par lui-même, & selon les règles d'une saine critique, il verra, qu'il en est bien peu, qui ne soient accompagnés de toutes les circonstances propres à les faire croire.

Obsceco
eos qui
lecturi
sunt, ut fi-
dem dictis
adhibeant:
neque me
quidquam,
nisi com-
pertum &
probatum
scripisse
arbitrêtur:
alioquin

Ce n'est point à nous à parler de la maniere

ere qu'à
dice-
maluit.
Sulpit.
vita B.
utini.

vj

P R É F A C E

dont ces faits sont rapportés. Nous nous sommes attachés à ne dire que le vrai, & à le présenter dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable ; pour la diction, nous avons cru qu'il suffisoit qu'elle fut nette, précise, & pure, sans rien d'affecté ni dans les expressions, ni dans les tours. Un stile oratoire & figuré ne nous semble pas propre en général à cette sorte d'écrits, & beaucoup moins en parlant d'un homme, qui n'a jamais rien aimé que ce qu'il voyoit être parfaitement conforme à la simplicité de l'Evangile. Content de faire connoître ce qui le regardoit, nous avons également évité, & de nous embarrasser de mille choses, arrivées de son temps, soit dans l'Eglise, soit dans l'état auquel il n'a point eu de part, étant uniquement occupé du soin de glorifier Dieu dans sa vocation ; & de surcharger cette histoire de réflexions morales. Un petit nombre de réflexions de ce genre, que le sujet amenoit comme de lui-même, étoit suffisant pour le but que nous nous proposons. Ce sont des exemples & des faits, & non pas des discours de morale, qu'on s'attend à trouver dans la vie d'un homme remarquable par sa sainteté.

Quant au fonds même de l'histoire, il nous paroît inutile de répondre à ces bruits vagues qu'on faisoit courir contre le missionnaire pendant sa vie, pour le décréditer auprès de ceux qui ne le connoissoient pas, & pour le faire passer dans l'esprit du monde, pour un homme non-seulement singulier, mais extravagant. Le temps, comme il arrive toujours, a dissipé ces faux bruits, & l'on donne universellement à la haute sagesse de M. de Montfort, les éloges qui lui sont dus. S'i

reste encore cependant dans un petit nombre de personnes des préjugés à son désavantage, nous espérons que la lecture de cet ouvrage les fera disparaître entièrement. Je parle toujours de ceux qui prennent les jugemens de l'Evangile pour règle. Nous ne devons pas nous inquiéter des jugemens du monde. On fait de quelle manière il a traité la souveraine sagesse, lorsqu'elle a paru parmi les hommes. On sait aussi que notre divin Maître a promis à ses plus chers disciples, que le monde ne les traiteroit pas autrement qu'il l'a traité lui-même.

On pourroit nous objecter, avec plus de fondement, que dans la vie du Serviteur de Dieu, nous rapportons des faits, que bien des personnes, même de piété, ont regardé comme des excès blâmables, & pour lesquels il s'est vu plus d'une fois interdit en différens Diocèses. Nous répondons à cette objection, que ce n'est point un panégyrique, mais une histoire, que nous écrivons, & que nous n'avons point dû, au dépens de la vérité, cacher ni dissimuler ce qui pourroit paroître répréhensible dans la conduite du Serviteur de Dieu. Mais en même temps nous souhaitons qu'on fasse attention que ces actions, au moins la plupart, pourroient être justifiées par des exemples pareils, qu'on n'oseroit pas censurer dans les Saints, que l'Eglise a canonisés. L'Evangile même nous en fournit. Par deux fois différentes, Notre Seigneur, un fouet à la main, n'a-t-il pas chassé du Temple, tous ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices? N'en a-t-il pas fait sortir devant lui les bœufs & les moutons, jetté par terre l'argent des Cham-

gours, & renversé leurs bureaux ; quoiqu'un ancien usage semblât accréditer cette espece de négoce, qu'il s'exerçât sous les yeux des Magistrats, des Prêtres, des Pontifes, & qu'une apparente nécessité, & la fin à laquelle il se rapportoit, couvrît en quelque sorte ce qu'il avoit en lui-même de profane & d'indécent ? Ce sont, il est vrai, de ces traits que tous ne doivent point imiter. Mais M. de Montfort étoit un homme extraordinaire. Dieu l'avoit plus particulièrement envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, & au simple peuple, que des actions d'éclat ont coutume de frapper. Si sa Mission eût été pour ce qu'on appelle les sages du siècle, il est à croire que le même esprit de Dieu, qui l'animoit l'auroit fait agir d'une maniere un peu différente. Et ce qui donne tout lieu de penser, qu'il n'agissoit alors que par un mouvement surnaturel, c'est que dans ces sortes d'occasions il paroissoit embrasé d'un feu divin, qu'il étoit revêtu d'une force & d'un courage qui lui faisoient mépriser les dangers les plus évidens, qu'il y pratiquoit les actes les plus héroïques, & que, loin que ces sortes d'actions nuisissent au bien des ames, elles étoient toujours couronnées des plus grands succès, & suivies de conversions éclatantes (a).

(a) Benoit XIV dans son Décret du 24 Septembre 1747, pour constater l'héroïcité des vertus de l'Apôtre de Cartagène, après avoir exposé l'objection qu'on faisoit, que pour dissiper les danses, il frappoit quelquefois les danseurs d'une discipline, ou même d'une clef, y répond, que si l'on fait attention au caractère grossier de ceux avec qui il avoit à traiter ; si l'on considère l'extrême douceur du Serviteur de Dieu en tant d'autres occasions, & tant de marques de sa tendresse & de sa

Les interdits , auxquels le Missionnaire a été plus d'une fois sujet , seroient , plus que toute autre chose , capables de faire à son égard une impression défavorable sur les esprits les mieux disposés. Il est donc nécessaire de le justifier là-dessus , & d'écarter les soupçons que la conduite sévère de quelques Prélats pourroit faire naître. Nous ne le ferons pas en accusant ces Prélats d'avoir été prévenus & mal intentionnés , ou bien en disant , qu'il faut faire peu de cas de ces sortes de censures , langage qui n'a pu se trouver que dans la bouche des hommes dévoués à l'erreur , & qui seroit bien éloigné de l'esprit de M. Monfort , qui n'a jamais vu que la personne de Jesus-Christ dans celle des premiers Pasteurs , lors même qu'ils le traitoient avec plus de sévérité ; mais nous croirons l'avoir suffisamment disculpé , en disant que s'il a été interdit , ce n'a jamais été ni pour sa doctrine , ni pour ses mœurs , auxquels ceux-mêmes qui l'interdisoient , ont rendu les plus grands témoignages ; que plus d'une fois , il s'est vu réhabilité dans ses fonctions presque aussitôt après avoir été interdit ; qu'il est à croire que la même chose seroit encore arrivée d'autres fois , s'il avoit pris la peine de se justifier , & de présenter dans leur vrai jour les faits pour lesquels on l'interdisoit ; qu'au reste on étoit dans un temps où les esprits étoient divisés , & qu'il n'est pas

charité pour les Negres , qui l'ont toujours regardé comme leur Pere ; & si l'on réfléchit que ces sortes de corrections n'ont excité aucune plainte ; on n'y trouvera rien à reprendre ; rien de contraire à la douceur & au devoir d'un Missionnaire. Nous faisons ici la même réponse.

P R E F A C E.

étonnant que beaucoup d'Ecclésiastiques, de ceux mêmes qui approchoient le plus des Evêques, se déclarassent contre un homme qu'on savoit être inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise; qu'enfin rien n'a fait paroître davantage sa vertu, que la maniere humble & respectueuse avec laquelle il a constamment supporté les rudes & fréquentes épreuves de ce genre auxquelles elle a été mise par quelques Supérieurs Ecclésiastiques.

Voilà ce dont nous avons cru devoir prévenir ceux entre les mains de qui ce livre pourra tomber. Maintenant, pour me conformer au décret de N. S. P. le Pape, Urbain VIII, je proteste, que lorsque j'ai donné le nom de saint à M. de Montfort, ou à quelques autres personnages d'une haute vertu, ou lorsque j'ai parlé de miracles, & autres événemens extraordinaires, je ne l'ai fait que, selon l'usage ordinaire reçu dans les conversations, sans prétendre en aucune maniere prévenir le jugement de l'Eglise, qui seule a droit de prononcer avec certitude sur ces sortes de choses.

Laus Deo semper.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

VANT-PROPOS. Naissance de M.ignon. Sa première enfance. Graces qui rent dès-lors en lui. Sa pitié. Son amour pour la Mere de Dieu. Ce qu'il fait pour l'inspirer aux autres. On le met au College. Il est reçu dans la Congrégation. Bonnes œuvres qu'il pratiquoit à cet âge. Soins qu'il se donne pour ses freres. Moyens que la Divine Providence lui donne pour avancer dans la vertu. Son cours de philosophie. Idée de ce qu'il étoit alors. Ce qu'il souffre de son pere. Sa vocation à l'état ecclésiastique. Soin qu'il a de s'y préparer. Son départ pour Paris. Son voyage. Son parfait détachement de toutes choses. Mortification qu'il pratique en arrivant à Paris. Il entre chez M. de la Bermondiere. Epreuve à laquelle il y est mis. Son amour pour la pauvreté. Ses mortifications. Son Directeur l'abandonne en cela à sa discrétion. Ses veilles près des morts. Son application à l'étude. Mort de M. de la Bermondiere. Ses sentimens à cette occasion. Il tombe malade & est conduit à l'Hôtel-Dieu. Secours qu'il reçoit de la Providence. Il entre au petit séminaire de Saint-Sulpice. Sa régularité.

On lui défend d'aller aux Ecoles de Sorbonne. Preuve qu'il donne de sa capacité. Son recueillement habituel. Son goût pour les choses saintes. Ses conversations. Pieuses pratiques, qu'il introduit dans le Séminaire. Sa confiance dans la divine Providence. Ce qu'on trouvoit de répréhensible dans M. de Montfort. Différens jugemens qu'on porte de sa conduite. Ce qu'il souffre des autres Séminaristes. Plaintes qu'on fait de lui. M. Bouin, Supérieur du Séminaire le justifie. Il se met sous la direction de M. l'Echassier. Epreuve à laquelle celui-ci le met. Son Supérieur le mortifie en tout & d'une manière publique. M. de Montfort fait le vœu de chasteté avant d'entrer dans les Ordres sacrés. Soin qu'il a de se mortifier en tout. Son exactitude à s'acquitter de tous ses emplois. Succès avec lequel il fait le Catéchisme. Il sépare deux jeunes gens qui se battoient l'épée à la main. Son pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. Il est fait Prêtre, & célèbre sa première Messe.





LA VIE

DE

**M. LOUIS-MARIE GRIGNION
DE MONTFORT**, Mission-
naire Apostolique , Instituteur
des Missionnaires du Saint-Esprit
& des Filles de la Sagesse.

LIVRE PREMIER.

DANS le siècle dernier , dans ce siècle AVANT
glorieux , qui porte le nom du plus grand PROPHETE
de nos Rois , une foule de Personnages
d'une sainteté consommée , avoient tra-
vaillé , de tout leur pouvoir , à sanctifier
la France , que de grands Hommes en
tout genre illustroient alors par leurs ta-
lens. Tandis que l'Episcopat répandoit la
plus vive lumière , & que , du haut des
chaires chrétiennes , les Orateurs sacrés
instruisoient les Peuples , & faisoient re-
vivre l'éloquence des Chrysostômes & des
Ambroises ; un saint Vincent de Paule ,
un Cardinal de Bérulle , un Olier , un

A

Bourdoise , les successeurs du zèle & des travaux des Nobletz & des Mannoires , & quantité d'autres de tout état & de toute condition , faisoient des prodiges de sainteté , & travailloient , avec un succès étonnant , à la vigne du Seigneur , laissant après eux des Ouvriers formés de leurs mains & remplis de leur esprit.

C'est à la suite de tous ces grands Serviteurs de Dieu , & je puis dire d'un pas égal au leur , qu'a marché l'Homme Apostolique , dont nous écrivons la vie , quoiqu'emporté par l'impétuosité de l'esprit qui le guidait , & qui le conduisoit au même but , il ait suivi quelquefois une route un peu différente de la leur. S'il vint après eux , s'il ne parut qu'à la fin d'un siècle illustré par tant de saints Personnages , il semble que le Seigneur a voulu réunir en lui la plupart des traits les plus éclatans de leur sainteté , & couronner par là ses faveurs. On peut dire aussi que Dieu le fit voir , comme un phénomène brillant , au commencement de ce siècle ; & qu'il fit éclater en lui , d'une manière toute particulière , la sainte folie de la Croix , afin de confondre d'avance cette sagesse orgueilleuse , qui , de nos jours , s'est portée à des excès d'impiété , dont le monde n'avoit point encore vu d'exemple.

LOUIS-MARIE GRIGNION , dit DE MONTFORT , naquit au Diocèse de Saint-Malo , dans une petite ville ap-

*Naissance
de M.
Grignon.*

e, Montfort-la-Canne, le troisieme de Janvier de l'année 1673. Son pere nommoit Jean-Baptiste Grignon de la heleraye, & sa mere Jeanné Robert ; & l'autre d'honnête famille, mais assez favorisés des biens de la fortune. Ils nt huit enfans, tant garçons que filles. remier de tous fut celui dont nous écri- la vie. Il reçut au Baptême le nom de is ; mais sa tendre dévotion pour la e de Dieu, lui ayant fait desirer de por- on nom, cette grace lui fut accordée, qu'il reçut le Sacrement de Confirma- ; & depuis ce temps, il joignit tous à son premier nom celui de Marie ; de témoigner par là qu'il appartenoit ialement à cette Reine des Vierges. Ce le même esprit de piété, qui lui fit dans ite substituer à son nom de famille celui Montfort, du lieu de sa naissance. Quoi- l demeurât dans le siecle, pour le con- ir à Jesus-Christ, il ne se contenta , pour suivre en tout l'exemple des pre- rs Apôtres, de renoncer à toutes les entions qu'il y pouvoit avoir ; il vou- encore, en changeant de nom, comme auveur du monde l'avoit fait pratiquer elques-uns de ses Disciples, & com- on le pratique encore en plusieurs Or- s Religieux, faire voir à tout le monde, e rappeler continuellement à lui-même, il étoit mort à toutes les choses de la e, & qu'il ne devoit plus écouter la x de la chair & du sang.

AN. 1673

4
An. 1678.

Sa première enfance. Les graces qui parurent alors en lui.

On put bientôt s'appercevoir que c'étoit une de ces âmes privilégiées, en qui Dieu se plaît à manifester les trésors de sa grace, & qui ne se ressentent presque point de la corruption de la nature infectée par le péché. Toutes ses inclinations étoient tournées vers le bien ; & tout ce qu'on pouvoit lui dire, qui eût rapport à la piété, faisoit une douce & vive impression sur son esprit. Sa conduite, son air, ses paroles montroient qu'il en étoit pénétré, d'une manière dont à cet âge on est rarement susceptible. Cet enfant de bénédiction n'avoit pas plus de quatre à cinq ans, que, voyant sa mère en proie à la peine, par une suite de ces chagrins domestiques, qui sont comme inséparables de la vie conjugale, il la consolait, & l'encourageoit à supporter patiemment ses peines, par des paroles si pleines d'oraison, & si fort au-dessus des lumières naturelles qu'il pouvoit avoir, qu'il sembloit que l'esprit de Dieu même les lui mettoit à la bouche.

Sa piété. Ce furent là comme les premiers traits de lumière, par où le Seigneur voulut faire connoître la grace éminente, dont il avoit enrichi cette âme d'élite. Ils ne firent que croître, à mesure que le jeune Louis croissoit lui-même, & s'avançoit davantage en âge ; sans que jamais il y eut de temps dans sa vie, à compter depuis sa plus tendre enfance, où sa beauté intérieure reçût aucune fleurissante considérable ; où même elle ne fit pas de grands progrès ; de sorte

on peut bien lui appliquer, dans un sens An. 1680:
ne convient qu'à très-peu d'ames choi-
sies, cette parole du Sage : *Que les sentiers justes sont comme la lumière, qui, depuis l'aurore, augmente toujours en splendeur, jusqu'à ce que, parvenue à son midi, elle ait atteint toute sa perfection.* Dès qu'il fut en état d'apprendre les premiers élémens, les pères l'envoyèrent aux écoles avec les autres enfans ; mais, déjà soigneux de plaire à Dieu, & d'éviter tout ce qui pouvoit gêner, il se tenoit toujours dans les bornes du devoir, & ne se laissoit point aller à ces traits, qu'on excuse, & que même on autorise quelquefois dans les enfans, quoiqu'ils soient en eux l'effet d'une licence qu'on devroit dès-lors travailler à corriger. Il n'y avoit en lui presque rien de puérile. Attentif aux leçons de ses Maîtres, il ne leur donnoit jamais de justes sujets de plaintes. De retour dans la maison paternelle, il cherchoit toutes les occasions de témoigner à ses parens le respect & la reconnaissance qu'il leur devoit. Il leur rendoit tous les services que son âge lui permettoit leur rendre, & prévenoit en tout leurs besoins. Ce qu'il faisoit, moins par un mouvement naturel, & pour se conformer aux maximes d'une saine raison, que par une confiance de foi, qui lui découvroit déjà, dans ces personnes, celle du souverain Maître à qui tout doit obéir.

Tous les momens étoient utilement employés ; mais il n'y en avoit point de plus Son amour pour

An. 1680.

la mere de
Dieu.

chers pour lui, que ceux qu'il consacroit à la priere. Le goût de la piété étoit en lui comme naturel. Il ne trouvoit jamais trop long à son gré le temps qu'il passoit à l'Eglise. On l'y voyoit même souvent dans un grand recueillement, intérieurement occupé de Dieu, qui seul avoit pu lui montrer, dans un âge si tendre, à prier ainsi en esprit & en vérité. Ce qui parut dès-lors de plus remarquable dans sa piété, & ce qui en fut, toute sa vie, comme le caractère distinctif, ce fut son attachement singulier pour la Mere de Dieu. Il sembloit qu'il pressentoit déjà les faveurs insignes qu'il recevrait par son moyen; que ce seroit elle qui mettroit son innocence à l'abri de la contagion du siècle, qui le conduiroit, comme par la main, dans les voies sublimes, mais toujours épineuses de la perfection; qui veilleroit toujours sur lui avec une tendresse maternelle, pour le préserver d'une infinité de dangers, auxquels il seroit exposé dans la suite de sa vie, & pour l'ame & pour le corps, & qui seroit la grande Protectrice auprès de Dieu, pour obtenir la conversion d'une foule innombrable de pécheurs. Il n'y avoit rien que le jeune Louis ne fit pour suivre un attrait si précieux. Tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Marie, étoit l'objet particulier de ses soins. C'étoit toujours un nouveau plaisir pour lui, d'entendre parler de ses grandeurs & de ses mystères. Il visitoit ses chapelles, ornoit ses images,

& ne passoit point de jour sans réciter son chapelier, pratique qu'il a toujours conservée, & qu'il recommandoit à tout le monde, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Cette piété si vive, dont son cœur étoit rempli, ce tendre amour qu'il avoit pour les choses saintes, & particulièrement pour la Reine des Vierges, il s'efforçoit de les communiquer aux autres enfans de son âge. Souvent il les entretenoit de Dieu, il les aidoit à apprendre le catéchisme, & leur faisoit quelques lectures de piété. Lorsqu'il s'élevoit entre eux quelque dispute, il les reconcilioit, & son zele industrieux mettoit en œuvre toutes sortes de moyens pour les porter doucement à la vertu. Il se privoit même pour cela des choses qui lui faisoient plaisir, parce que le plus grand de tous ses plaisirs étoit de voir Dieu fidèlement servi, & la très-sainte Vierge dignement honorée. Une sœur, qu'il avoit à la maison, & qu'il aimoit plus tendrement, parce qu'il trouvoit en elle des dispositions plus semblables aux siennes, éprouvoit plus que personne les effets de son zele. Il l'associoit à ses pratiques de dévotion; & lorsqu'elle y sentoit de la répugnance, il l'animoit & l'encourageoit, en lui faisant même de petits présens. C'est ainsi que dès l'âge le plus tendre, il préludoit en quelque sorte aux fonctions apostoliques, auxquelles la partie la plus considérable de sa vie devoit être consacrée.

AN. 16

Ce qu'il faisoit pour le commun quer aux autres.

an. 1685.

On le met
au Collège.

Une pareille conduite peut sans doute paroître étonnante dans un enfant ; mais il est des ames qui ne sont point assujetties aux regles ordinaires , & dans qui la grace se plaît à faire éclater singulierement son empire. Le pere du jeune Louis , voyant en lui d'heureuses dispositions pour l'étude , l'envoya à Rennes pour en poursuivre le cours. Il étoit alors dans sa douzieme année , & il trouva dans cette Ville tous les secours qu'il pouvoit desirer , soit pour la piété , soit pour les lettres. Le Collège y étoit alors très-florissant. Le premier soin des Maîtres étoit de former de véritables Chrétiens , & d'insinuer dans le cœur de leurs élèves les vertus solides de la Religion , bien plus encore que le goût des sciences profanes qu'ils leur enseignoient. Sous leur conduite , la vertu de Louis Grignon se fortifia beaucoup. Elle prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens , & se déployoit à proportion de son âge , & des occasions qui se présentoient.

Il est reçu
dans la
Congrégation
dane

Dès qu'il eut passé les premieres classes des Humanités , elle lui mérita d'être reçu dans la Congrégation de la sainte Vierge. C'étoit une assemblée où l'on faisoit profession d'honorer la Sainte Vierge d'un culte particulier. Elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de plus fervent parmi les Ecoliers ; tous les moyens spirituels y étoient employés pour les porter à la perfection : de pieuses exhortations , la lecture des bons livres , la récitation de l'Of-

rice de la Sainte Vierge, la beauté du culte extérieur, l'oraison mentale, & l'usage fréquent des Sacremens. On voyoit chaque année une foule de jeunes gens sortir de ces Congrégations, pour se consacrer au service des Autels; & ceux qui restoient dans le monde, en étoient d'ordinaire l'édification. Ce fut une grande joie pour M. Grignion, de se voir attaché, par des liens plus étroits, au service de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa Mere; & personne ne fut jamais plus fidele que lui à remplir des engagements qui s'accordoient si bien avec son goût pour la piété.

Ces engagements, & tous les moyens de salut qu'ils lui procuroient, ne suffisoient pas encore pour contenter le desir immense que le servent Ecolier avoit de s'avancer, chaque jour, dans la voie du salut. Il y avoit alors à Rennes un saint Prêtre, nommé Bellier, qui rassembloit chez lui quelques jeunes gens, à qui il faisoit des conférences de piété, & qu'il envoyoit ensuite dans les Hôpitaux, pour y servir les pauvres, leur faire la lecture, & leur apprendre le catéchisme. Louis Grignion fut du nombre de ceux qui venoient recevoir les leçons, & ce fut sans doute à cette école, qu'il conçut le goût qu'il conserva toute sa vie pour le service & le soulagement des pauvres dans les Hôpitaux. C'étoit là son occupation, les jours qui n'étoient point destinés à l'étude. Le reste du temps, il étoit fort retiré, & fuyoit avec soin la

AN. I

Bon
œuvres
qu'il pr
quoit à
âge.

N. 1695.

compagnie des autres jeunes gens de son âge, qui n'autoient pu que le dissiper & l'engager dans de vains amusemens. Le seul délasement qu'il crut pouvoir se permettre, & pour lequel il avoit beaucoup de goût, fut le dessin. Il y réussissoit parfaitement. Quoiqu'il n'eût point eu de Maîtres en ce genre, il exécutoit assez bien tout ce qu'il vouloit; &, lorsqu'il lui tomboit entre les mains quelque image de piété qui lui paroïssoit bien faire, il se délassoit, dans ses momens de loisir, à en tirer des copies. Un jour entre autres il en fit une, qu'un Amateur trouva si fort à son goût, qu'il lui en donna sur le champ un louis. Cet argent servit au jeune Ecolier, pour se procurer accès chez un Peintre, dont il reçut quelques leçons. Il est à croire qu'avec une imagination brillante, & le goût qu'il avoit pris pour la peinture, il y auroit excellé, s'il s'y étoit constamment appliqué; mais des occupations plus sérieuses ne lui permirent pas de cultiver long-temps ce talent. Toutefois ce qu'il en avoit su, ne lui fut pas tout-à-fait inutile; il en fit usage dans les Missions pour la décoration des Autels.

ains qu'il
donne
sur ses
écrits.

Son pere étant venu s'établir à Rennes avec sa famille, afin de pourvoir plus aisément à l'éducation de ses autres enfans, ce fut pour le jeune Grignon une nouvelle occasion de faire éclater ses vertus & les talens dont il étoit doué. Il se voyoit de précepteur à ses freres, & se donna tous les

soins qu'il demandoit cet emploi ; sans ^{Am. 1} négliger ceux qu'il devoit à son propre avancement. Il satisfaisoit à tout admirablement , & les nouveaux embarras où il se trouvoit , loin d'altérer en rien sa piété , sembloient lui donner une nouvelle force.

La divine Providence , qui veilloit sur ^{Mo} lui d'une manière toute particulière , lui ^{que la} avoit fait trouver dans le Directeur de sa ^{viden} conscience , un Homme bien capable d'y ^{fourni} entretenir toutes les saintes dispositions ^{four d} qu'elle y avoit mises. C'étoit le P. Descartes (a) , fort connu par la grace qu'il avoit de conduire les âmes à la plus haute perfection , & dont la mémoire est encore en bénédiction. Ce Directeur éclairé reconnut aisément l'élévation de cette âme qui lui étoit confiée , & lui donna tous ses soins. Les leçons & les exemples qu'il reçut vers le même temps de son Régent de Rhétorique , le P. Gilbert , firent aussi sur le jeune Grignon , de vives impressions qui l'animoient à la vertu. Ce vertueux Régent , qui quelques années après passa dans les pays étrangers , où il consumma bientôt ses jours dans les travaux Apostoliques , ne laissoit passer aucune occasion de parler de Dieu à ses écoliers. Il en parloit comme un homme , qui ne respiroit que Dieu. Mais , parmi la foule de jeunes gens qui composoient sa classe , il n'y en avoit qu'un

(a) On a de lui le petit livre intitulé le Palais de l'âme Divin , qu'il composa dans sa vieillesse.

1. 1691.

petit nombre qui profitassent de ses instructions ; la plupart y étoient insensibles & même prenoient plaisir à pousser à bout sa patience ; chaque classe, c'étoit de nouvelles injures qu'il avoit à supporter ; & c'étoit de sa part de nouveaux traits d'une patience héroïque, sa douceur n'en étoit jamais altérée, il n'y paroïssoit pas même sur son visage, & l'on auroit cru qu'il ne s'en étoit point aperçu, s'il n'avoit pas pris occasion de-là de témoigner plus de tendresse & d'affection, à ceux qui s'oublioient si fort à son égard. Il les prévenoit en tout, & leur parloit en particulier avec une douceur, qui en gaignoit quelques-uns & les faisoit rentrer dans leur devoir. Touché de ces exemples, qu'il voyoit se renouveler chaque jour, Louis Grignon admiroit dans son Régent une vertu, dont il devoit être lui-même dans la suite un excellent modele. Il écoutoit avidement ses leçons. De son côté, le Régent avoit une estime singulière pour ce fervent Disciple, & le regardoit déjà comme un Saint. C'est ainsi qu'ils s'en expliqua quelque temps avant son départ pour les Missions, en parlant à une personne, qui avoit été sous lui Condisciple de M. Grignon.

on Cours

Philo-
ie.

Le cours de ses Humanités étant fini, le vertueux jeune homme commença son Cours de Philosophie ; & ce temps, si fatal à la plupart des jeunes gens, qui font pour l'ordinaire un si mauvais usage de la plus grande liberté qui leur est alors

donnée, & semblent vouloir se dédommager par là de l'espece de contrainte où ils ont été jusques-là de faire le bien ; ce temps, dis-je, fit voir combien étoit solide sa vertu. Il en parut même des traits qui la caractérisèrent. En voici un qui mérite d'être rapporté, parce qu'il montre tout à la fois la grandeur de sa charité & combien il étoit au-dessus du respect humain, quand il s'agissoit d'une action agréable à Dieu, & qui pouvoit être utile au prochain. Il rencontra, lorsqu'il entroit en Logique, un écolier si pauvre & si mal vêtu, qu'il étoit l'objet de mépris & de la risée des autres. M. Grignion, sans en être prié, se chargea de lui procurer un vêtement convenable, & sollicita pour lui la charité de ses compagnons. Il s'en faut bien que la somme, qu'il amassa par ce moyen, fut suffisante pour l'objet qu'il se proposoit. Il étoit d'ailleurs par lui-même hors d'état d'y suppléer. Mais son ingénieuse charité lui suggéra ce qu'il devoit faire en ce cas. Ayant mené le pauvre écolier chez un marchand, il dit à celui-ci : *voici mon frere & le vôtre ; j'ai quête dans la Classe ce que j'ai pu pour le vêtir ; si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste.* Ces paroles eurent leur effet. Le marchand fit ce qu'on lui demandoit avec tant de simplicité ; & le pauvre écolier fut vêtu au grand étonnement des autres, qui commencerent à regarder avec un œil de vénération l'auteur de cette bonne œuvre.

Voici le témoignage que rend aux ver-

*Ide a
ce qu'il
étoit alors*

» tus qu'on remarqua dès-lors en lui, un de-
 » ceux qui étudioient avec lui. Je rappor-
 » terai ses propres paroles, de peur qu'on ne
 » m'accuse d'exagération. « M. Grignon,
 » dit M. Blain (a), dans une classe rem-
 » plie de quatre cens Etudiens paroissoit
 » un modele de vertu. Dès lors il se li-
 » vroit aux exercices de l'oraison & de la
 » pénitence & ne pouvoit goûter que
 » Dieu. Tous ces plaisirs, où la jeunesse
 » trouve tant de charmes, étoient infi-
 » pides pour lui. Il n'en auroit pu parler
 » & n'en avoit pas même l'idée ; car tou-
 » te son enfance s'étoit passée dans une
 » innocence admirable & dans le plus
 » grand éloignement du mal. Il connois-
 » soit si peu tout ce qui peut altérer la
 » pureté, qu'un jour, que je lui parlois
 » des tentations contre cette vertu, il me
 » dit qu'il ne savoit pas ce que c'étoit.
 » Depuis que je l'ai connu, ses inclina-
 » tions m'ont toujours paru toutes célestes.
 » Il ne sembloit même pas que ce qui
 » fait de si vives impressions sur le cœur
 » du commun des hommes en fit aucune
 » sur le sien. De-là cette grande facilité,
 » qu'il avoit pour la vertu. A peine eut-
 » il connu la perfection, qu'il en conçut
 » le desir le plus ardent. Quelque peni-
 » nible, quelque étroite que soit la voie
 » qu'il faut tenir, pour y parvenir, on
 » l'y vit marcher à si grands pas & avec
 » tant de courage, qu'il paroissoit n'y

(a) Manuscrit dont il est parlé dans la Préface.

» rencontrer aucune épine, ou du moins AN. 169
 » n'en pas sentir la pointe. Ce que la ver-
 » tu a de plus héroïque & de plus sublime
 » sembloit en lui, comme naturel, tant
 » la grace étoit éminente. Il ne faisoit
 » qu'entrer dans la carrière, & déjà il
 » avoit laissé bien loin derrière lui les
 » plus avancées. Au recueillement le plus
 » profond, à l'oraison la plus continue,
 » à la pénitence la plus austère & la mor-
 » tification la plus universelle, il joignoit
 » une paix, une douceur, une tranquil-
 » lité d'ame, que je n'ai jamais vue s'al-
 » térer au milieu des contradictions & des
 » humiliations les plus sensibles. Il veil-
 » loit tellement sur tous ses sens, qu'on
 » ne voyoit en lui ni gestes, ni regards,
 » ni paroles, ni manières, rien en un
 » mot, qui fut inconsideré. Ses yeux
 » étoient presque toujours baissés; & un
 » air de piété, répandu sur son visage
 » & sur toute sa personne, le singulari-
 » soient déjà en quelque sorte, & le fai-
 » soient distinguer de presque tous ses
 » compagnons d'étude ».

Tant de vertus, & des vertus si rares
 dans un jeune homme étoient bien pro- Il a
 pres à lui concilier l'estime de tous ceux souffrir
 qui le connoissoient; mais le Seigneur les son pere.
 lui cachoit à lui-même. Il avoit de sa pro-
 pre personne les sentimens les plus bas;
 & non content de desirer que les autres
 eussent de lui les mêmes sentimens, il ne
 négligeoit point les occasions de se rendre

AN. 1692.

méprisable à leurs yeux, lorsqu'il le pouvoit faire sans se rendre moins agréable à ceux de Dieu. Ce fut là toute sa vie un de ses principaux attrait, & Dieu prit plaisir à lui fournir abondamment de quoi le satisfaire. Dans le temps dont nous parlons, son propre pere fut en cela l'instrument de la divine Providence. Comme il étoit d'un caractère naturellement violent, & qu'il ne goûtoit pas toujours ce qu'un sentiment de piété faisoit faire à son fils, il s'emportoit assez souvent contre lui, & se seroit même plus d'une fois laissé aller à quelques excès, si celui-ci ne s'y fut soigneusement dérobé par la fuite. Le pieux jeune homme n'en étoit pas moins soumis, ni moins respectueux envers son pere, il n'en étoit pas moins attentif à rendre toutes sortes de services dans la maison paternelle. Jamais on ne l'entendit se plaindre de la conduite qu'on tenoit à son égard. Tout son soin étoit de la faire servir à son avancement dans la vertu. Quelquefois ces emportemens arrivoient à l'heure du repas; alors, quelque besoin qu'il eut de prendre sa nourriture, il regardoit cela comme une injonction que le Seigneur lui faisoit de s'en abstenir, & dans cette pensée, on l'a vu dans ces circonstances refuser des rafraichissemens que ses amis lui offroient.

Sa vocation à l'état Ecclésiastique

Son recours dans ces occasions & dans toutes les peines où il pouvoit se trouver, étoit Marie. Cette dévotion, qu'il avoit

tée pour la Mere de Dieu dès son berceau, & qu'il avoit comme sucée avec le lait, ne s'étoit point rallentie dans son cœur : elle y avoit pris au contraire de nouvelles forces. La connoissance plus parfaite qu'il avoit de ses grandeurs, l'avoit rendue plus solide & plus éclairée. Il étoit en tout le zélé défenseur de ses glorieux privileges; & son plus grand plaisir étoit d'entendre parler de *sa bonne Mere*, car c'est ainsi qu'il avoit coutume d'appeller Marie. Il passoit souvent au pied de ses Autels les heures entieres, à genoux, immobile, le visage enflammé, & comme dans une espèce d'extase. Toutes les fois qu'il alloit en classe, il ne manquoit jamais d'entrer dans l'église des Carmes, pour y faire ses prières, & il s'y tenoit souvent un temps considérable, devant une image de la sainte Vierge : Il n'est point douteux que cette Mere de miséricorde ne recompensât son serviteur, du zele qu'il montrait pour sa gloire, & qu'elle n'obtint pour lui de très-grandes graces. Une des plus signalées, fut celle qu'il en reçut en cet endroit-là même, comme il le découvrit quelques années après à un des compagnons de ses travaux, par la connoissance qui lui fut donnée, que Dieu l'appelloit à l'état ecclésiastique : connoissance si claire, qu'il ne lui resta pas là-dessus le moindre doute, & qu'il n'eut pas même besoin d'y délibérer davantage.

AN. 161

par l'
tremise
Marie.

1692.
Soit
il a de
prépa-

Depuis ce temps, il ne songea plus qu'à se rendre digne, autant qu'il étoit possible, d'une vocation dont il avoit la plus haute idée. Il étoit persuadé, qu'en entrant dans la Milice sainte, on contractoit l'obligation la plus étroite de ne plus vivre que pour J. C. de ne chercher en tout que sa gloire, de renoncer à tout fordidé intérêt, capable de souiller le cœur & de l'empêcher d'être tout entier à Dieu; en un mot, d'être dans un sens très-particulier, l'homme de Dieu, formé sur le modèle de J. C., tout embrasé des flammes de la charité divine, & toujours prêt à mettre tout en œuvre pour embraser les autres du même feu. Ce fut sur ces sublimes idées qu'il régla sa conduite; & si sa vie, jusqu'alors, avoit été très-innocente & très-pure, elle fut depuis toute surnaturelle & remplie d'œuvres très-heroïques & très-parfaites. Il résolut de suivre en tout le flambeau de la Foi, & de ne plus agir que conformément aux maximes du saint Evangile. Il ne consultoit presque point d'autre règles; c'étoit par là qu'il considéroit toutes les choses de la vie & qu'il leur accordoit leur estime, ou les jugeoit dignes de son mépris: ce qui le faisoit agir & parler en bien des cas d'une manière très-différente du commun des hommes, même des plus gens de bien. On en vit alors des preuves frappantes. Etant à la campagne, chez un de ses amis, pendant

les vacances qu'il prit à la fin de sa Physique, il recherchoit la compagnie des pauvres ; il les entretenoit & leur donnoit toutes les marques possibles d'affection & même de respect. On le surprit même une fois, prosterné aux pieds d'un pauvre ulcéré & tout disgracié de la nature, révérançant en sa personne celle de l'Homme-Dieu, qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Une autre fois, étant chez son pere, quoiqu'il redoutât beaucoup les emportemens, il eut le courage de jeter au feu, en son absence, un livre où il y avoit quelques images peu décentes, & qui pouvoient être préjudiciables & faire naître de mauvaises pensées. Il crut qu'il valoit mieux s'exposer aux traitemens les plus fâcheux de la part d'un pere, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la sévérité, que de laisser subsister le scandale.

Plein de si saintes dispositions, il com-
 mença ses études Théologiques, & son intention étoit de les achever dans le même Collège, où il avoit fait toutes les autres, avec tant d'avantage pour son ame. C'étoit là le cours naturel des choses, & la modique fortune de ses parens ne leur permettoit pas de l'envoyer ailleurs. Mais, dans les desseins de la divine Providence, qui vouloit donner en lui un modele d'un détachement entier de toutes choses, & d'un parfait abandon, il étoit déterminé qu'il commenceroit par sortir du sein de sa famille ; il le falloit pour que sa vertu

AN. 11

Il 1
pour
ris.

1693. fût plus exercée, pour qu'il n'eût aucun appui naturel, & pour que les fins sublimes, auxquelles le Seigneur le destinoit, fussent plus parfaitement remplies. Paris étoit le lieu, où, loin de sa famille, il devoit achever de briser tous les liens qui pouvoient encore l'attacher à la terre; & puiser, comme dans sa source, le véritable esprit de l'état, qu'il avoit embrassé. Une occasion, qui sembloit toute naturelle, lui en fit naître la première pensée. Une Demoiselle, que des affaires avoient attirée de Paris à Rennes, & qui demouroit chez le pere de M. Grignon, lui parla des Séminaires de saint Sulpice, qu'il ne connoissoit point encore: le bien qu'elle dit de la sainteté de M. Ollier, qui les avoit fondés, il y avoit environ cinquante ans; tout ce qu'elle rapporta de la manière édifiante dont on y vivoit, & du grand nombre de saints Ecclésiastiques qu'on en voyoit sortir, fit une forte impression sur l'esprit du vertueux jeune homme. Il conçut le desir d'entrer dans une si sainte école; il adressa pour cet effet au Seigneur des prieres pleines d'ardeur & de confiance; & le Seigneur, qui lui avoit inspiré ces prieres, ne tarda pas à les exaucer. Mlle de Montigny, cette personne, dont on vient de parler, étant de retour à Paris, écrivit à sa famille qu'elle trouveroit le moyen de satisfaire le desir que le jeune M. Grignon avoit d'entrer au Séminaire, & qu'il pouvoit se mettre en marche,

quand il lui plairoit. Le pere crut bien facilement une chose qui lui paroissoit, on ne peut plus avantageuse ; & le fils, ne vit en cela que des dispositions d'une providence pleine d'amour qui veilloit attentivement sur lui, & qui lui frayoit le chemin, par lequel il devoit marcher ; sans s'arrêter à considérer tous les embarras, presque inévitables, dans lesquels cette démarche alloit l'engager.

Son voyage de Rennes à Paris fut comme l'essai des œuvres Apostoliques, qu'il fit dans la suite. Il le fit tout entier à pied, quoiqu'il fut de plus de soixante-dix lieues. C'étoit, il est vrai, une nécessité pour lui ; ce qui lui fut donné pour ce voyage n'ayant pas même été suffisant pour payer les frais de sa nourriture tout le long du chemin, malgré toutes les précautions qu'il put prendre pour n'en user qu'avec la plus grande économie. Mais cette nécessité, qui pour tant d'autres, auroit été si pénible, & dont le mauvais temps, (on étoit alors au commencement de l'hiver & les pluies continuelles qui l'accompagnèrent tout le temps qu'il fut en route, devoient naturellement augmenter encore sa peine.) Cette nécessité, dis-je, fut pour lui une matière de joie & de triomphe. Il se réjouissoit de ressentir les effets de la pauvreté que la vie & les leçons de l'Homme-Dieu devoient rendre si chère & si respectable à tous ceux qui se font gloire d'être ses disciples. Obligé, vers la

17693.

si pleins d'énergie & de piété, qu'il étoit évident que Dieu les avoit fait entendre à son cœur, comme à celui du pere des Croyans.

Mortification qu'il pratiqua à son arrivée à Paris.

Après de si généreux sacrifices ; après les fatigues d'un long voyage, il étoit assez naturel qu'il se fut accordé quelque innocente relaxation pour se dédommager un peu des efforts qu'il avoit été contraint de faire. M. de Montfort, c'est ainsi que nous appellerons désormais l'homme de Dieu, quoique nous ne sachions pas au juste le temps auquel il changea de nom, nous ne croyons pas pouvoir mieux placer ce changement qu'à cette époque, où on se séparant de sa famille, il parut vouloir faire un divorce éternel avec elle. M. de Montfort pensa bien différemment, ce n'étoit pas sa pratique de se conduire par les règles ordinaires que suggere la prudence de la chair, ou même que demande quelquefois la foiblesse humaine. Il ne savoit point faire de traité avec ses sens ; persuadé qu'ils ne pourroient se fortifier qu'au préjudice de l'esprit, & que l'exercice de la mortification, de celle sur-tout, dont le propre est de les assujettir & de les régler, ne peut jamais être parfait, à moins qu'il ne soit continuel. Sur ce principe, il se priva de voir, à son arrivée, ce que la capitale a de plus curieux. Les superbes édifices, les jardins, les curiosités sans nombre, qui s'offrent de tou-

tes parts dans cette grande ville, & qui font l'admiration des étrangers, n'avoient rien qui pût attirer les regards de cet homme de foi, qui comptoit pour peu de chose tout ce qui peut se voir des yeux du corps. Loin de chercher à les voir, il ne daignoit pas même y jeter la vue, lorsqu'ils se présentoient en son chemin. Et ce qu'il fit alors, il le fit toujours. Tout le temps qu'il demeura dans Paris, jamais il ne fit un pas pour satisfaire sa curiosité. Il y marchoit toujours les yeux modestement baissés; de sorte qu'après y être demeuré plusieurs années, il en sortit sans avoir rien vu de ce qu'on y vante davantage. Il n'y avoit que les objets de dévotion, que sa piété le portoit à regarder. On étoit même étonné de le voir saluer des images de Marie qui se trouvoient au-dessus des portes, & qui n'étoient apperçues que de lui. Il sembloit qu'il falloit que ce fut une espèce d'instinct & de sympathie qui les lui découvroit, vu qu'il ne levoit presque jamais les yeux de dessus la terre.

Bientôt après son arrivée à Paris, la charitable Demoiselle, dont la divine Providence s'étoit servie pour l'y faire venir, le conduisit à la Communauté de M. Battu de la Barmondiere, ce digne Ecclésiastique avoit été Curé de la paroisse de Saint-Sulpice. Mais une infinité de traverses, qu'il avoit eues à essuyer dans l'exercice de ses

*Il en
chez M.
la Bar-
mondiere*

M. 1693.

fonctions (a) l'avoient comme obligé de s'en démettre. C'étoit un homme d'un grand zele, d'une douceur inaltérable, & qui joignoit à des lumieres très-étendues l'humilité la plus profonde & la docilité d'un enfant. Sa vie étoit fort austere, & depuis qu'il s'étoit démis de sa cure, il n'y avoit personne, même de ceux qui l'avoient auparavant le plus persécuté, qui ne rendît justice à son mérite & à ses vertus. Ce qu'il avoit souffert n'avoit rien diminué de son zele, & l'usage qu'il faisoit de ses biens, étoit de les employer à l'éducation d'un certain nombre de jeunes gens qui se destinoient à l'état Ecclésiastique, & qui n'avoient pas le moyen de se procurer l'entrée dans les Séminaires de S. Sulpice. Ces jeunes gens formoient ensemble une Communauté dans laquelle il les faisoit vivre de la maniere la plus réguliere, pour les éprouver & les perfectionner dans leur vocation. M. de Montfort fut admis parmi eux, moyennant une modique pension qu'on promit de payer. Ce respectable Supérieur en avoit entendu parler, & le récit qu'on lui avoit fait de ses vertus l'avoit

(a) La Fabrique de Saint-Sulpice ayant fait banque-
route pour les dépenses faites à l'Eglise sous le Prédé-
cesseur de M. de la Barmondiere, fut attaqué de la
maniere la plus vive par les Créanciers. Le Curé mé-
me qui étoit absolument étranger à cette affaire, fut
insulté plusieurs fois. Ces traverses, jointes à une
maladie grave qu'il eût vers ce temps-là, le firent
se démettre de sa Cure en 1689.

enchanté, de sorte qu'il fit l'accueil le plus gracieux à son nouvel hôte. De son côté le vertueux jeune homme ne fut pas moins charmé de tout ce qu'il apperçut dans son Supérieur. Il ne se laissoit point de bénir le Seigneur d'être dans une maison si sainte & si fervente. Il s'y regardoit, comme dans un Paradis, où dégagé de tout autre soin, il ne s'occupoit plus que de ce qui pouvoit le rendre propre à glorifier son Pere céleste. C'est ainsi qu'il s'en exprimoit dans une lettre qu'il écrivit en ce temps-là à un de ses anciens condisciples, en des termes qui témoignoiént sa joie.

Cette joie fut bientôt interrompue. Après les premiers mois, on cessa de payer la pension qu'on avoit promise, ce qui le mettoit dans le cas d'être congédié d'une maison dans laquelle il se plaisoit si fort. La chose paroissoit comme nécessaire dans une année de disette, où la Communauté avoit déjà beaucoup de peine à subsister, & où la misère étoit si générale dans la Capitale, que la charité des riches ne pouvoit suffire pour subvenir aux besoins des pauvres. L'épreuve étoit bien capable d'allarmer tout autre que M. de Montfort. Que seroit-il devenu; qu'auroit-il fait en cette circonstance, loin de de sa famille, sans ressource & dénué de toute espèce d'appui? Quelqu'un le lui demanda à lui-même; & il ne répondit autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore pensé, qu'il ne

Am. 16

Epreu
à laqu
il est m

1693.

vouloit s'appuyer que sur Dieu. Cette réponse étoit parfaitement conforme à ses sentimens. Jamais homme n'a pratiqué plus à la lettre cette maxime de l'Evangile, qui défend de s'inquiéter pour le lendemain. D'ailleurs toute sa conduite extérieure manifestoit la paix dont il jouissoit en lui-même. Son front conserva toujours alors la même sérénité; on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte, & son esprit n'en fut pas moins tranquillement occupé de Dieu. Accoutumé depuis long-temps à tout regarder en lui, il ne songeoit qu'à se conformer amoureusement à ses adorables desseins, dès qu'ils lui seroient connus, & se reposoit sans inquiétude sur le sein paternel de la Providence. Une telle confiance ne pouvoit manquer d'être récompensée. Le vertueux Supérieur, quoiqu'il n'eût pas sujet d'être fort content de ce qui venoit d'arriver, consentit à garder M. de Montfort; mais, afin qu'il ne fut pas à charge à la maison, il fut réglé qu'il seroit un de ceux dont l'emploi étoit d'aller veiller les morts de la paroisse & que la rétribution attachée à cet office, lui tiendrait lieu de pension.

Son amour pour le pauvre.

Cet accommodement fut tout-à-fait du goût de notre jeune Ecclésiastique. Son amour & son estime pour la pauvreté lui firent accepter avec reconnoissance un sort que beaucoup d'autres auroient regardé comme très-pénible. Il se revêtit avec joie des livrées de cette vertu. Content

de dépendre entièrement de la divine Providence, il s'abandonna sans réserve à tous ses desseins. Non-seulement il ne craignoit jamais qu'elle lui manquât ; mais il vit dans son état des trésors inépuisables qui lui fourniroient le moyen de soulager tous ceux qui seroient dans le besoin. C'est ce qu'il fit dès-lors, & ce qu'il continua toute sa vie de faire avec des succès prodigieux. Il sembloit ne recevoir que pour donner, comme s'il n'eut été que le dépositaire des aumônes qu'on lui faisoit. Après avoir donné tout l'argent qu'il pouvoit avoir reçu, il se dépouilloit encore pour revêtir de ses habits, ceux dont l'indigence égaloit la sienne. Cela l'obligeoit à mendier les secours des riches, & l'exposoit de de leur part, à bien des rebuts, des humiliations & même des reproches : mais c'étoit cela même qui relevoit à ses yeux le prix de la pauvreté.

Il n'est point douteux qu'il n'y trouvât bien des occasions de mérite, & une ample matière de mortifications. Ce n'étoit cependant pas encore assez pour satisfaire l'insatiable desir qu'il en avoit. Il y ajoutoit les austérités les plus grandes ; on pourroit même dire qu'elles étoient excessives, sur-tout si l'on considère l'application qu'il étoit en outre obligé de donner à l'étude : application, qui, comme une lime sourde, mine insensiblement par sa continuité les santés les plus robustes. Mais, pour se justifier en cela de toute

1. 1699. **indiscrétion**, il suffit de dire qu'il avoit soumis toute sa conduite aux lumières de son directeur.

on C'étoit M. de la Barmondiere lui-même.
recteur M. de Montfort n'avoit pas cru pouvoir
ban- mieux placer sa confiance, que dans un
ne en homme si justement respecté pour sa
a à sa sagesse, & de plus éprouvé dans le creuset
irédon. des afflictions. Pour se conduire en tout
 par l'obéissance, il avoit commencé par
 lui donner une pleine connoissance de
 lui-même ; il lui avoit découvert, le mieux
 qu'il lui avoit été possible, tout ce qui pou-
 voit regarder sa conscience ; quelle avoit
 été, depuis sa premiere enfance, la con-
 duite du Seigneur à son égard, & com-
 ment il y avoit répondu ; les graces prin-
 cipales qu'il en avoit reçues, & les effets
 qu'elles avoient produites en lui, les fau-
 tes dont il avoit été coupable, ce qu'il
 croyoit devoir mettre en lui quelque obsta-
 cle à la perfection ; ce qu'il faisoit pour
 répondre aux desseins de Dieu, les bons
 desirs qu'il lui inspiroit ; ses pratiques de
 dévotion, ses prieres, & le plan de piété
 qu'il se proposoit de suivre, pour se ren-
 dre digne du saint Etat, qu'il avoit em-
 brassé. Le sage Directeur ne trouva pres-
 que rien à réformer dans son disciple ; il
 vit en lui une de ces ames privilégiées,
 dont l'Esprit-Saint veut être entièrement
 le maître, & qu'il se plaît à diriger par
 lui-même. L'humilité profonde & l'obéis-
 sance parfaite qu'il y découvroit en étoient

qu'il avoit pour elles. Il étoit alors
santé robuste , & la crainte de dimi-
ses forces , ne se présentoit jamais à
l'esprit, que comme une de ces illusions
pernicieuses , qu'il faut éviter avec soin ,
d'où on veut marcher à grands pas dans
le chemin de la vertu. L'exemple d'un
grand nombre de Saints lui faisoit croire ,
avec la grace de Dieu , on peut , en ce
cas , ce qui paroît impossible à la nature.
qu'il entendoit parler de quelque pé-
nence , que quelqu'un d'eux avoit prati-
quée , il y sentoît incontinent de l'attrait ;
en étoit presque assez pour lui faire
sentir que Dieu demandoit de lui qu'il
l'observât. Disciplines sanglantes , & re-
nouvellées tous les jours , haïres , cilices ,
cercles & brasselets de fer hérissés de
pointes aiguës , tout étoit habituellement
à son usage. Il se servoit successivement de
différens instrumens de pénitence , & jamais il
n'avoit sans porter sur sa chair la mortifica-

11. 1694.

plus capable d'affliger la nature , & de dompter tout à la fois la chair & l'esprit , sur-tout de la maniere dont le fervent Ecclésiastique s'en acquittoit. Il étoit alors permis de prendre des rafraîchissemens , qu'il étoit d'usage de présenter à ceux qui passoient la nuit : l'extrême frugalité qu'on observoit à la Communauté de M. de la Barmondiere , rendoit cet adoucissement comme nécessaire : néanmoins M. de Montfort s'en priva constamment ; il ne prenoit pas même en son entier la modique nourriture qu'on lui servoit au réfectoire commun ; & la croyant trop bonne & trop abondante pour lui , il en retranchoit ce qu'il y jugeoit de meilleur , pratique qui dut lui coûter beaucoup plus qu'à bien d'autres , à cause de son tempérament , qui demandoit naturellement plus de nourriture. Arrivé dans le lieu où il devoit passer la nuit , quoique ce fût quelquefois dans les plus belles maisons de Paris , il n'y regardoit rien de ce que les appartemens pouvoient avoir de curieux ; il se mettoit d'abord en oraison , & restoit d'ordinaire quatre heures à genoux dans ce saint exercice ; il en donnoit ensuite deux à la lecture spirituelle ; les deux suivantes , il les accordoit au sommeil ; & ce qui lui restoit de temps , il l'employoit à l'étude des cahiers de Théologie , dont il alloit prendre les leçons en Sorbonne avec le reste de la Communauté. Tel étoit l'ordre que le fervent Etudiant observoit dans ses veil-

les. A l'école, &, pour ainsi dire, en présence même de la mort, il y contemploit à loisir le néant de toutes les choses humaines, & s'y pénétoit de plus en plus de ces grandes vérités, qu'il fut dans la suite manier avec tant de force, & si bien insinuer dans l'esprit & le cœur des pécheurs les plus endurcis. Il suivoit en esprit les ames au Tribunal du souverain Juge; il écou-toit la discussion qui s'y fait des œuvres bonnes & mauvaises, & le compte exact qu'il y faut rendre de toutes les graces qu'on a reçues. Il ne manquoit pas de s'appliquer à lui-même les réflexions que ces objets faisoient naître dans son esprit; quelquefois même, afin qu'elles y fissent une plus vive impression, il fixoit ses regards sur le visage des morts, auprès desquels il veilloit. Cette vue le frappoit singulièrement. C'étoit comme un miroir, dans lequel il appercevoit clairement la briéveté de la vie, & le terme où viennent toujours aboutir les projets des humains. Deux de ces corps morts, entre autres, lui parlerent tellement au cœur, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. L'un étoit celui d'un homme de la première qualité, qui, à la sortie d'un lieu de débauche, avoit été malheureusement attaqué & percé du coup qui l'avoit conduit au tombeau. L'autre étoit celui d'une des premières Dames de la Cour, que l'on idolâtroit pour sa beauté. Le premier jettoit une telle infection, que le lendemain les bedeaux qui

1694.

le portèrent en terre , quoiqu'acoutumés à pareille fonction , ne pouvoient en supporter l'excessive puanteur. Le second étoit tellement défiguré en moins de vingt-quatre heures , qu'on ne pouvoit rien voir de plus horrible & de plus hideux. Le vertueux jeune homme ne pouvoit penser à ces choses , sans bénir Dieu de son état , & sans s'attacher de plus en plus à la pauvreté qu'il avoit embrassée. Il comptoit aussi , pour bien peu de chose , toutes les peines qu'elle lui faisoit endurer , toutes les pénitences qu'il s'imposoit à lui-même , & toutes les mortifications qu'il avoit à essuyer de la part d'autrui.

Son application à l'étude.

Je ne dirai rien ici de celles-ci , quoique le Seigneur , qui vouloit conduire son serviteur par un chemin de croix & d'humiliations , prit soin , dès ce temps-là , de l'en favoriser très-abondamment , pour augmenter ses mérites , & pour étancher en partie la soif ardente qu'il en avoit. Je ne parlerai point non plus d'un grand nombre d'autres vertus , qui se firent alors remarquer en lui , sa ferveur , son obéissance , son silence continuel lors des temps de recreation , & le soin qu'il avoit de s'entretenir de Dieu avec ses camarades , toutes les fois qu'il étoit dans le cas de parler ; vertus dont nous aurons bientôt occasion de faire mention. Une chose , que je ne dois pas oublier en cet endroit , c'est que , malgré ses pénitences , & les fatigantes occupations dont on a parlé , il n'en donnoit

le Cardeon de lui. Il étudioit avec
soutien de soin , & Dieu bénissoit telle-
ment son travail , que M. de la Barmon-
ne , qui examinoit scrupuleusement l'a-
vancement de tous ceux qu'il avoit sous sa
conduite , ne balançoit pas à le préférer à
ses condisciples pour la science , qu'il
y eût dans sa Communauté d'excellens
talens. Ce fut sans doute pour s'y appli-
quer davantage , & n'avoir rien qui pût le
distraire de ce qui regardoit directement le
service de Dieu , qu'il renonça pour tou-
jours à la Peinture , l'Architecture & la
Musique , arts qui demandent une belle
imagination , & pour lesquels il avoit beau-
coup de goût. Son Supérieur , qui ne l'ap-
préhendoit pas , avoit pensé qu'il étoit à pro-
poser pour lui de les cultiver , & vouloit le
faire à lieu de le faire , afin que ce talent
pût un jour servir à la décoration des Au-
gustins. Mais la mort de celui-ci , qui arriva
peu de temps après , à peu près vingt-un
ans , depuis l'entrée de M. de Montfort

1694.

ort de
de la
non-

La mort de M. de la Barmondie re doit être mise de ce nombre. Il perdoit tout en le perdant, un pere temporel & spirituel. C'étoit l'unique ressource qu'il avoit sur la terre. S'il eût plu au Seigneur de lui conserver un pareil protecteur, il est à croire qu'il n'auroit manqué de rien, vu la part qu'il avoit à son estime & à son affection; mais, ce protecteur mort, M. de Montfort ne voyoit plus devant lui qu'un avenir désolant pour la nature. Le coup étoit affreux; il étoit même pour lui tout-à fait imprévu; le jeune & fervent Ecclésiastique s'étoit enfin déterminé, par l'ordre de son Directeur, à recevoir les Ordres mineurs; & pour s'y préparer, il avoit été, comme c'étoit alors la coutume du Diocèse de Paris, faire une retraite chez les Prêtres de la Mission à S. Lazare. Ce fut pendant son absence que M. de la Barmondie tomba malade, & mourut en peu de jours. A son retour, ce fut la premiere nouvelle qu'on lui annonça. On n'usa pour cela d'aucune précaution; on vouloit voir de quelle manière il la prendroit. Il en fut surpris; mais il ne fit paroître aucune émotion. Ceux qui l'épicoient le plus, ne remarquerent aucune altération sur son visage, & l'on vit bien en cette occasion, que rien ne peut ébranler celui qui ne veut avoir que Dieu pour appui.

is fen-
as d

C'est dans les rencontres imprévues, telles que celle-ci, que l'homme pris, pour

ainfr dire, au dépourvu, se montre tel qu'il est. Quoique véritablement vertueux, s'il n'est pas encore tout-à-fait mort à lui-même ; comme la réflexion ne peut point alors appeler la vertu à son secours, il faut que sa foiblesse se montre à découvert ; le calme donc & la paix, dont jouit en cette occasion M. de Montfort, montrent bien à quel haut degré de mortification il étoit déjà parvenu. D'ailleurs, si sa fermeté n'eût été qu'une vertu de faste & d'ostentation, elle n'eût pas été constante, elle eût démenti dans le secret les sentimens dont elle se paroît en public. Or elle fut en tout temps la même. Une lettre, qu'il écrivit peu de jours après à un de ses parens qu'il avoit à Rennes, en est la preuve. Après avoir rendu à M. de la Barmondiere le témoignage qu'il devoit à ses vertus, & le tribut de reconnoissance qu'exigeoient de lui tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, il lui parloit de l'état d'incertitude dans lequel il se trouvoit. Puis il ajoutoit ces mots, qui marquoient sa grande confiance : *Je ne m'en embarrasse point*, dit-il ; *j'ai dans les Cieux un Pere qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici ; il m'y a conservé jusqu'à présent ; il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique, pour mes péchés, je ne mérite que des châtimens.*

Cette lettre étoit datée du 20 Septembre de l'année 1694. La Communauté, où jusqu'alors il avoit vécu d'une manière si édifiante, fut bientôt après dissipée. Le coup

AN. 16.

cette occ.
sion.Il en
dans la
Commu-
nauté
M. B.

1695.

ier, y
mbe ma-
ide, &
il conduit
l'hôpi-
tal.

qui avoit frappé le Pasteur, avoit dispersé le troupeau. Chacun se plaça le mieux qu'il put. Ceux qui avoient quelques ressourcées, entrèrent dans les Séminaires de Saint-Sulpice. M. de Montfort eût volontiers suivi ceux-ci. C'étoit là que tendoient ses vœux, dans l'unique dessein de s'y perfectionner dans la vertu. Le temps marqué par la Providence n'étoit pas encore venu : il falloit qu'il passât auparavant par une épreuve, qu'une personne moins mortifiée auroit regardée comme très-rude. La Communauté de M. Boucher lui fut ouverte, & il se crut très-heureux d'y pouvoir être admis. Tout y étoit propre à contenter son goût pour la pauvreté & la mortification ; on n'y connoissoit point l'usage du vin. Les mets qu'on y servoit, n'avoient rien que de rebutant ; & quelque appétit que l'on pût avoir, il falloit se faire des efforts pour se résoudre à les prendre, de sorte que l'heure du repas sembloit plutôt faite pour tourmenter la nature, que pour la soulager. Une si mauvaise nourriture, jointe à une étude continue, acheva de détruire la santé de M. de Montfort, que ses austérités & ses veilles avoient déjà beaucoup altérée. Dans cette maison, chaque Ecolier faisoit à son tour la cuisine. C'étoit le tour du vertueux jeune homme, & il la faisoit la haire sur le dos, lorsque la maladie se déclara par des accès si violents, qu'il ne lui fut pas possible de la dissimuler. Il fut obligé de se mettre au lit ; &

épreuve, que souvent les plus nécessaires redoutent comme le comble des calamités, n'eut rien pour lui d'affligeant. Il se fit une joie de se voir placé parmi les pauvres de Jésus-Christ; & il ne pouvoit s'empêcher de la témoigner à ceux de ses amis qui venoient le visiter. *Quel honneur, leur disoit-il, d'être dans la Maison de Dieu !* Ce n'étoit pas qu'il ne vît bien que cet honneur n'étoit pas du goût du monde, & qu'en voulant sa famille ne s'en feroit pas fort aise; mais il ne se regardoit plus comme un long-temps comme appartenant au monde, & ne croyoit pas devoir se gouverner par des vues purement humaines. Ce qui lui fit de la peine, fut de n'être pas connu dans la foule, & qu'on l'eût confondu dans la salle des Prêtres, quoiqu'il fût encore que dans les Ordres inférieurs. Il ne se plaignoit aussi que des soins & des attentions qu'on avoit pour lui; car ceux qui le virent n'eurent pas de peine à s'apercevoir que ce n'étoit pas un homme ordi-

. 1691. toujours en prieres , toujours uni à Dieu ; & produisant les actes que l'amour le plus pur peut inspirer. Jamais il ne sortoit de sa bouche la moindre plainte : s'il rompoit le silence , lorsqu'on lui parloit , ce n'étoit que pour bénir Dieu , & témoigner sa soumission parfaite à ses ordres. On le venoit voir pour s'édifier , & pour être témoin de ses sentimens ; & jamais on ne sortoit d'auprès de lui , sans se sentir plus de ferveur & de desir de sa perfection , tant il y avoit d'onction répandue dans ses paroles. Les choses de Dieu en fournissoient toujours la matiere ; il parloit si peu de ce qu'il souffroit , qu'à l'entendre parler , on ne l'eût pas même soupçonné d'être malade. Cependant le mal augmentoit de jour en jour ; les remedes ne produisoient aucun bon effet ; & sa mort paroissoit comme certaine. Il n'y eut que lui qui ne perdit jamais l'espoir de sa guérison. Il s'entint toujours assuré ; & lors même qu'il sembloit n'avoir plus que quelques momens à vivre , il dit si positivement à un de ses amis , M. Blain , qu'il en reviendrait , qu'on peut presumer sans témérité , vu la vie sainte qu'il avoit toujours menée , qu'il en avoit reçu de Dieu une connoissance surnaturelle. Quoiqu'il en soit , sa convalescence fut aussi rapide , que l'avoit été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup comme ressuscité , & bientôt il fut en état de se lever , de marcher & de reprendre ses exercices accoutumés.

Dans ce même temps, la divine Providence fit voir, d'une maniere bien sensible, qu'elle n'abandonnoit point un homme qui s'abandonnoit lui-même entièrement entre ses mains. Louis de Montfort n'étoit point inconnu dans les Séminaires de Saint-Sulpice, à cause de l'étroit rapport qu'il y avoit entre eux & la Communauté de M. de la Barmondie. De plus, la haute estime qu'en faisoit ce digne Supérieur; tout ce que ses compagnons d'étude, dont plusieurs étoient passés à Saint-Sulpice, rapportolent de sa vertu peu commune; le témoignage qu'on lui rendoit dans la nouvelle Communauté où il avoit demeuré depuis; enfin les traits héroïques de vertu qu'il avoit fait paroître dans sa maladie, & pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu: tout cela faisoit qu'on l'y regardoit comme un jeune homme déjà très-avancé dans la vertu. M. Bouin, Directeur du petit Séminaire, homme très-conformé dans les voies des Saints, le connoissoit particulièrement, parce que M. de la Barmondie, qui, tout éclairé qu'il étoit, ne croyoit cependant pas devoir s'en rapporter à ses propres lumieres pour la conduite d'une ame si privilégiée, le lui avoit envoyé quelquefois pour lui demander conseil, & lui découvrir l'état de son ame. Cette connoissance avoit beaucoup augmenté son estime pour lui, de sorte qu'on ne pouvoit pas être mieux disposé qu'il l'étoit en sa faveur. Aussi la proposition que

AN. 16

Seen
qu'il res
de la P.
vidence

AN. 1695.
99.

pour lui la source d'une infinité de sacrifices , & d'actes de vertu très-méritoires (très-précieux aux yeux de Dieu. M. de Montfort posséda cette vertu dans un très haut degré ; & ce qui prouve combien il possédoit solidement , c'est qu'on la lui v pratiquer toujours , avec la même constance , tout le temps qu'il demeura dans le Séminaire. Jamais il ne s'écarta , dans aucun point , des regles qu'on y prescrit , quo qu'elles entrent dans les plus petits détails & qu'elles obligent à la plus entière dépendance. Soumis , comme un novice , à ses Maîtres , il ne dispoit de rien , il ne faisoit rien sans leur permission , & leur rendoit un compte exact de toutes ses démarches & de toutes ses dispositions intérieures. Cette soumission s'étendoit jusqu'aux moindres choses , & lui lioit en quelque sorte la langue , même jusqu'à l'empêcher de proférer une parole hors des temps de récréation. Mais s'il rencontroit quelque ami qui desirât lui parler , ou qui le prioit de lui rendre quelque service ; avant de prêter à ses desirs , il savoit adroitement s'esquiver , pour aller en demander l'agrément à ses Supérieurs.

Il cesse
d'aller en
Sorbonne.
Son appli-
cation à
l'étude.

Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il étoit au Séminaire , que sa soumission fut mise à une épreuve assez rude. Il reçut l'ordre de ne plus aller aux écoles de Sorbonne , & de se contenter des leçons de Théologie qu'on donnoit à la maison. Soit que les Directeurs de la Communauté crussent

n'étant aussi peu avantage qu'il l'étoit des
 biens temporels , il ne seroit point en état
 le faire la dépense nécessaire pour prendre
 ces degrés ; soit qu'ils s'imaginassent que
 ces degrés lui seroient inutiles , ou enfin
 qu'ils ne portassent pas de sa capacité un
 jugement aussi favorable que M. de la Bar-
 mondiere , qui le préféroit , pour l'esprit ,
 à tous ses condisciples. Quoi qu'il en soit ,
 une pareille défense fut très-pénible au
 vertueux jeune homme , qui avoit un goût
 décidé pour l'étude , & qui regardoit la
 science comme une partie essentielle & né-
 cessaire dans un Ministre des Autels. Peut-
 être jamais l'obéissance ne lui coûta-t-elle
 davantage que dans ce point ; & cependant
 il se rendit , sans résistance & sans mur-
 mure , à la volonté de ses Supérieurs ; de
 sorte qu'on ne connut la violence qu'il se
 faisoit à lui-même , que par la confiance
 qu'il en fit à un ami , pour lequel il n'avoit
 rien de caché. Toutefois , comme il étu-
 dioit , par un motif surnaturel , la peine
 qu'il ressentit d'une semblable disposition ,
 ne le découragea point , & n'abattit rien de
 son application ; & dans toutes les occa-
 sions qui s'en présenterent , il fit voir que
 sa grande piété n'étoit point un obstacle à
 ses progrès dans les sciences propres de
 son état. C'est ce qui parut sur-tout un
 jour qu'il soutenoit une these sur la grace.
 Ses compagnons se persuadoient qu'il ne
 pouvoit allier ensemble la contemplation
 & la science ; & soit qu'ils voulussent le

~~_____~~
 An. 1695-
 99.

Invisibi-
 lem, tan-
 quam vi-
 dens susti-
 nuit. Heb.
 XI.

Son goût
 pour les
 choses sain-
 tes.

dans une espece d'extase, tant il étoit aliéné de ses sens, & plongé dans un profond recueillement. Quelque chose qu'il fît, lors même qu'il s'efforçoit de sortir de la grande attention qu'il avoit à Dieu, pour se prêter davantage au prochain, il étoit visible qu'il n'en sortoit jamais. Sa présence seule suffisoit pour inspirer aux autres le recueillement, & pour les rappeler à Dieu; son air, son maintien, ses gestes, tout en lui sembloit indiquer que celui qui lit dans les replis de nos cœurs, & qui connoît à fond nos pensées les plus secrètes, n'étoit pas moins présent à son esprit, que s'il l'eût vu de ses propres yeux.

A une foi vive, répondoit le goût qu'il avoit pour les choses saintes. Il étoit trop éclairé sur les grandeurs de Dieu, pour ne pas estimer tout ce qui avoit avec lui quelque rapport. Rien de plus tendre & de plus animé que sa piété. Elle paroïssoit, ou plutôt elle éclatoit dans toutes les occasions. Le moindre objet de dévotion étoit capable de le rallumer; c'étoit un feu toujours prêt à s'embraser, & qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir. Bien éloigné de cette fausse spiritualité, qui, sous prétexte d'une perfection plus épurée & plus dégagée des sens, affecte de ne point recourir à ces objets sensibles que l'église expose aux yeux de ses enfans, il y avoit continuellement recours. Instruit par sa propre expérience, il savoit combien ils sont propres à rappeler l'esprit &

le cœur à Dieu, & combien le Seigneur se plaît à se servir de ces moyens, à foibles & si bas en apparence, pour opérer en nous de grandes choses. Depuis son enfance, il avoit toujours été singulièrement attaché au S. Rosaire. Cet attachement s'étoit plutôt augmenté que diminué avec l'âge. Les lumières qu'il avoit acquises, n'avoient fait que le fortifier, & pour marque de son dévouement à Marie, il portoit communément le Rosaire suspendu à sa ceinture. Il étoit encore plus soigneux de ne point perdre de vue l'Image de Jésus crucifié, & celle de sa sainte Mère. Il les avoit toujours sur lui; souvent il les tenoit dans ses mains, & lorsqu'il étudioit, il avoit soin de les placer l'une & l'autre devant lui.

Dans les conversations, il ne parloit que de Dieu, ou de Marie. Son cœur ne tarissoit jamais sur ces objets. Son amour ^{Scs} y rappelloit sans cesse; & sans même qu'il y fit réflexion, il y revenoit continuellement; c'étoit toujours avec un nouveau goût: ses idées, pour tout ce qui regardoit la piété, étoient grandes & sublimes; mais on eut dit qu'il en manquoit pour traiter des choses les plus communes; tant il étoit alors abstrait, & prenoit peu de part à ce qui se disoit. S'il vouloit même, par esprit de charité, se contraindre & contribuer à la récréation commune, en accordant son discours à ceux des autres, il le faisoit de si mauvaise grace,

qu'il étoit aisé de voir que c'étoit un homme hors de sa sphere, qui parloit de choses dont il n'étoit nullement affecté. On en fit l'épreuve assez peu de temps après l'entrée de M. de Montfort au Séminaire. Plusieurs se plainquirent au Supérieur, de ce que dans les temps destinés à la récréation, leur nouveau camarade ne les entretenoit que d'objets plus propres pour l'oraison, que pour un temps où il convenoit de se divertir en se prêtant à des objets moins sérieux. Celui qui faisoit alors les fonctions de Supérieur au petit Séminaire de S. Sulpice, étoit M. Bouin, homme rempli de l'esprit de Dieu, & vraiment digne d'avoir la conduite de cette sainte Maison. Ce sage Directeur, qui ne pouvoit lui-même ouvrir la bouche que pour parler des choses divines, crut cependant devoir condescendre aux desirs de ses inférieurs. Il donna ordre à son pénitent de se conformer pour la conversation à ses condisciples, & de s'entretenir, au moins de temps en temps, de choses indifférentes & propres à égayer la conversation. Celui-ci fit de son côté ce qu'il put pour obéir. Il parla moins de Dieu; mais intérieurement occupé de lui, son esprit ne pouvoit se porter sur d'autres objets, & sa langue lui refusoit son ministère. Pour triompher de cet obstacle, & se faire violence à lui-même, dans la crainte de manquer à l'obéissance, il s'appliqua sérieusement à se remplir l'esprit de certains traits, de cer-

son esprit, son imagination, d'un
si brillante & si féconde, ne savoit
aucun agrément à ses discours; & l'on
voit s'empêcher de sourire, lorsqu'on
doit raconter, d'un air dévot, les
en elles-mêmes les plus comiques.
Morts qu'il faisoit pour obéir, n'en
que plus louables; mais il fallut
ni laisser suivre l'impulsion de l'esprit
ou, & l'abandonner à l'attrait qui le
à parler des choses saintes.

Il en fit usage pour faire goûter, *Pieuses*
grand nombre de ses compagnons, *pratiques,*
du & de l'agrément des Supérieurs, *qu'il intro-*
duisit pratiques qu'il croyoit propres, *duit dans*
à mener & à soutenir leur ferveur. La *le Sémi-*
nnaire.
t avoient pour objet le culte de
; il eut voulu communiquer à tout
ide, la haute idée qu'il avoit de ses
surs, & sa tendre dévotion pour
ayant lu le livre du fameux Archi-
d'Evreux, qui traite de l'esclavage
Mère de Dieu. il fit connoître cette

France, permit au fervent Séminariste de suivre en cela le mouvement de son zele. Il crut seulement devoir faire un léger changement à la formule d'association en substituant à la qualité *d'esclaves de Marie*, celle *d'esclaves de Jesus en Marie*. Par une suite de ce même amour pour l'auguste Mere de Dieu, notre saint jeune homme n'eut pas plutôt connoissance du P'scautier de saint Bonaventure, ouvrage où tout respire l'amour le plus tendre & le plus affectueux pour Marie, qu'il se hâta de le faire connoître aux autres, qu'il se fit une loi de le réciter, & qu'il en conseilla l'usage à ceux qui, comme lui, n'étoient pas encore engagés dans les ordres sacrés. Chaque jour c'étoit de sa part de nouvelles industries pour réveiller sa ferveur & celle des autres Séminaristes. Dans cette vue, il composa des cantiques qu'il récitoit ensuite, sans s'embarrasser des critiques qu'on en pouvoit faire. La piété les avoit dictés; c'étoit elle seule qui conduisoit sa voix & qui animoit son geste, lorsqu'il les chantoit. Tantôt il persuadoit à ses camarades d'adresser aux saints Anges les uns des autres, les saluts qu'il est d'usage de se faire réciproquement. Tantôt il leur montrait, par son exemple, à avoir continuellement à la bouche des paroles d'actions de grâces; afin de témoigner à Dieu leur reconnoissance, pour tant de biens dont il ne cesse de nous combler, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grace.

Avec tout cela, s'il rencontroit quelque tableau de Notre Seigneur ou de la sainte Vierge, qui lui parût propre à inspirer de la dévotion, c'étoit une heureuse découverte dont il ne manquoit pas de faire part à ses amis. Souvent même, quand ces choses étoient de nature à pouvoir s'acheter, il en faisoit emplette & les distribuoit ensuite à d'autres.

Ce dernier trait pourroit surprendre, vu la grande pauvreté dans laquelle vivoit M. de Montfort, & dont il s'étoit fait une loi de laquelle il ne s'écarta jamais. Cette loi, il l'observa dans le Séminaire avec la dernière exactitude. Il n'avoit rien en propre, & ce qui étoit à son usage, étoit ce qu'il y avoit de plus pauvre; mais, quand il s'agissoit de bonnes œuvres, & de faire de pieuses emplettes, on eût cru qu'il avoit à sa disposition des fonds inépuisables. On a déjà vu ce qu'il faisoit en ce genre, dès le temps qu'il étoit encore chez M. de la Barmondière. Le petit Séminaire fut souvent témoin de pareils effets de sa charité. Sans en sortir, il trouvoit le moyen d'assister un grand nombre de pauvres, sur-tout d'Ecclésiastiques. Des personnes, qui connoissoient ses vertus & ses besoins, se faisoient un plaisir de lui donner; mais ce qu'il en recevoit ne restoit dans ses mains, qu'autant qu'il le falloit, pour en faire des œuvres de charité, ou pour l'employer à des choses qu'il croyoit utiles au prochain. C'étoit

AN. 164

7.

*Sa con-
science.
la Pro-
dence.*

l'homme de la Providence ; s'il avoit en elle une confiance filiale , elle avoit de lui le soin qu'une mere tendre a de son enfant. Plus il étoit saintement prodigue envers les autres des ressources qu'elle lui faisoit trouver pour lui-même , plus elle se plaçoit à lui en fournir de nouvelles & de plus abondantes. L'expérience qu'il en avoit , lui faisoit même faire quelquefois des dépenses peu compatibles avec la modicité de ses moyens ; comme d'acheter des amas de mauvaises chansons qu'il entendoit chanter dans les rues , ou de mauvais livres qu'il trouvoit sur les quais , pour les déchirer aussi-tôt en présence des vendeurs. On avoit beau lui représenter que les personnes les plus opulentes ne pourroient pas remédier à un pareil mal , il ne pouvoit écouter que son zele , & l'indignation qu'il avoit de voir Dieu outragé , & le salut du prochain en danger. La moindre de ses craintes étoit que de pareilles œuvres lui fissent jamais manquer de ce dont il avoit besoin. Il s'étonnoit même de ce que tout le monde n'avoit pas dans la Providence une confiance pareille à la sienne. Un jour , qu'il vouloit se procurer quelque chose dont il avoit un pressant besoin , il pria un bon séculier , M. le Vallier , qui demouroit , ainsi que lui , au petit Séminaire , de la lui acheter , & lui donna pour cet effet une somme modique , qui étoit tout ce qu'il avoit alors. La somme n'étoit pas , à beaucoup près , assez grande

de pour la chose qu'il demandoit. Le Séculier le lui représenta, mais en vain : il n'en reçut point d'autre réponse, sinon qu'il n'avoit pas de foi ; en effet, il n'en eut pas assez pour multiplier la somme, & on se moqua de lui, quand il la proposa pour une chose qui valoit trois fois davantage. Il rapporta donc l'argent à celui qui le lui avoit donné, & celui-ci lui reprocha de nouveau qu'il manquoit de foi, & il ajouta, que *sa bonne Mere*, parlant de la très-sainte Vierge, lui fourniroit le surplus ; ce qui ne manqua pas d'arriver presque aussi-tôt.

Quelque louables qu'eussent été de pareils sentimens dans le fervent Séminariste, ils auroient été justement suspects, & l'on eût pu plutôt les regarder comme l'effet d'une imagination vive & bouillante, que le fruit d'une vertu solide, si sa conduite d'ailleurs n'eut pas été des plus régulières, & si dans la pratique du bien il eut moins consulté l'obéissance que son humeur & sa propre volonté. Mais c'est un reproche qu'on n'eut jamais droit de faire à M. de Montfort. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que dans sa conduite il y avoit quelque chose de singulier, qui frappoit, & qui ne prévenoit pas tous les esprits en sa faveur. Le souverain mépris qu'il avoit pour les choses du monde, ne lui permettoit pas toujours de faire attention à ce qu'on y regarde communément comme des bienséances.

*Ce
trou
repré
blu
de l
fort.*

Il y avoit dans ses gestes, dans son ton, dans ses manieres, dans son maintien, quelque chose de simple, qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Fait pour vivre avec les hommes, & pour gagner les hommes à Dieu, peut-être auroit-il dû se plier davantage à leur goût, en ce qui n'est point contraire à la véritable vertu. Souvent on l'en a averti, & s'il ne se corrigea pas sur ce point, s'il sortit du Séminaire avec cet intérieur singulier, qu'il y avoit apporté, on peut dire, que ce ne fut, en aucune maniere, la faute des Messieurs, qui en étoient alors les Directeurs, & qu'ils se donnerent pour cela tous les soins que leur prudence & leur zele pouvoient exiger. Mais, s'il est juste de les excuser, je ne crois pas non plus qu'on puisse faire un crime à M. de Monfort, de pareils défauts, qui n'étoient en lui qu'extérieurs. Souvent on en voit de semblables en bien des personnes, qui sont bien éloignées d'être aussi vertueuses que lui, sans qu'on les leur reproche, ou que même on y fasse beaucoup d'attention. Toutes les fois qu'il en fut repris, quelque sévère que fût la réprimande, il la reçut avec toute la modestie & l'humilité possible; il fit même des efforts pour s'en corriger; mais, soit qu'il n'apperçut pas assez en lui-même ce que tout le monde y voyoit, soit que, tout occupé des choses divines, il ne put pas arrêter ses pensées sur ce qui lui sembloit de pures bagatelles; bientôt il perdoit de

ne tout ce qui lui avoit été dit sur cet
 objet ; ou plutôt, disons que Dieu per-
 mettoit ces légères ombres dans son ser-
 viteur, afin de couvrir en lui ses plus
 grands dons, & de le tenir lui-même
 dans une plus profonde humilité. Peut-
 être aussi, dans bien des occasions, ce
 grand amateur de la Croix de Jesus crai-
 noit-il de se trop rapprocher du monde
 : de n'être pas assez fidele aux secretes
 aspirations de son divin Maître, s'il eût
 agi d'une autre maniere. C'est ce que l'on
 voit sur-tout penser de certaines actions
 qui lui étoient familières, & dont il ne
 défista jamais, quoiqu'elles parussent
 ridicules & bizarres à bien des person-
 nes, & qu'elles lui attirassent bien des
 railleries de leur part ; comme, par exem-
 ple, lorsqu'il fréquentoit les écoles de
 orbonne, de s'y mettre à genoux en
 arrivant, pour y faire sa priere ; lorsqu'il
 accompagnoit quelqu'un de ses condisci-
 ples en visite, de se mettre à genoux à la
 porte, ou sur l'escalier, en l'attendant ;
 quand il devoit faire partie de la com-
 pagnie, de se tenir dans un profond re-
 cueillement sans y prendre part, pour peu
 que la conversation roulât sur des objets
 profanes & qui lui fussent étrangers ;
 lorsqu'il alloit dans les rues, d'y tenir
 ses yeux si baissés, qu'il voyoit à peine
 ce qu'il avoit devant lui ; d'y marcher
 plus souvent la tête découverte, par
 respect pour la présence de Dieu, & d'a-

AN. 1695

2.

voir alors son chapelet ou son crucifix
la main, comme dans une église. Toutes
ces choses peuvent être regardées com-
me de pieux excès qu'on ne doit poi-
légerement imiter ; mais qu'il feroit,
crois, téméraire de condamner tout-à-fai-
dans un homme tel que M. de Montfor
à cause de la sublimité de ses motifs,
de l'élevation de son esprit. Car les at-
tribuer au vain desir de se singulariser
ou à quelque autre vue, également vicie-
se ; c'est ce que démentent évidemment
la conduite irréprochable qu'il a constan-
ment soutenue, & les grandes choses que
le Seigneur a opérées par son ministère.

*Différens
jugemens
qu'on porte
de sa con-
duite.*

Quoiqu'il en soit, comme tous les
traits que nous venons de décrire prôtoient
à la malignité, que c'étoit ce qui s'apperc-
voit d'abord dans notre fervent jeune
homme ; & que la plupart de ceux à
qui il vivoit, dans un âge où l'on
s'arrête qu'au dehors, & où l'on s'att-
che bien plus à relever le ridicule de
autrui, qu'à étudier ce qu'on y pourroit
imiter, ne pouvoient pas, ou ne vou-
loient pas pénétrer les motifs qui pouvoient
excuser ou même sanctifier ce qui le
paroissoit en lui de défectueux ; il est ce-
tain que sa conduite fut dès-lors un pro-
blème. Chacun l'expliqua selon qu'il étoit
affecté. Les uns ne croyoient pas, que, po-
quelques manieres extérieures, singulie-
res, il est vrai, mais après tout innocent
en elles-mêmes & provenant d'un bon pri-

tpe, on put justement condamner un jeune Av. 16
 homme, en qui on ne pouvoit remarquer
 rien de véritablement répréhensible, &
 qui se conduisoit en tout de la maniere
 la plus édifiante & la plus conforme aux
 sublimes maximes de l'Evangile. Les au-
 tres, dont l'imagination se plaisoit à rép-
 andre les plus noires couleurs sur tout
 ce qui ne quadroit pas avec leurs idées,
 se représentant les actions peu commu-
 nes de M. de Montfort, comme l'effet
 d'un naturel vain, bizarre, ennemi de
 l'ordre & de l'obéissance, concluoient de-
 là que tout ce qui paroissoit en lui de
 plus louable n'étoit qu'orgueil & qu'illu-
 sion, un fantôme de vertu sans réalité.
 Il est vrai que pour peu qu'on fût de bon-
 ne foi, & qu'on examinât les choses sans
 préjugé, il étoit difficile qu'on put se for-
 mer un jugement si sinistre, ou du moins
 en demeurer sérieusement convaincu ;
 mais plusieurs feignoient de le croire,
 ou formoient là-dessus des doutes, & l'on
 agissoit en conséquence. Dans les uns,
 ces doutes favorisoient leur penchant na-
 turel à toujours prendre en mauvaise part
 les actions du prochain ; dans les autres
 c'étoit une jalousie secrete, qui se cou-
 vroit de divers prétextes pour se dérober
 à la vue des autres, & qui souvent même
 avoit l'art de se cacher à elle-même sa
 propre noirceur. Quelques-uns étoient
 bien aises qu'on regardât, comme
 équivoque, une vertu à laquelle ils sen-

¹⁶⁹¹
29^e toient bien qu'ils ne pourroient pas atteindre ; d'autres trouvoient dans ces soupçons quelque soulagement à la peine qu'ils ressentoient de se voir éclipsés par une personne plus jeune qu'eux, dans l'esprit de ceux dont ils souhaitoient le plus d'être estimés. Telles furent les principales sources d'une guerre très-pénible que la vertu de M. de Monfort eut dès lors à soutenir, & qui fut pour lui chaque jour, une occasion féconde des victoires les plus signalées. On ne peut douter que l'esprit de ténébres n'y eut beaucoup de part, & qu'il ne mit alors en jeu, comme il a toujours fait, les diverses passions des hommes pour pousser, s'il le pouvoit, à bout une vertu qu'il prévoyoit devoir être un jour employée à la ruine de son empire ; mais ce qu'on y doit envisager sur-tout, c'est la conduite du Seigneur, qui, par ces premiers combats, vouloit préparer son serviteur à soutenir dans la suite les chocs les plus furieux de la part de l'enfer & du monde, & montrer en lui la force & la richesse de sa grace.

^e qu'il
fre de
cama-
15. Ainsi M. de Montfort, après être entré dans le petit Séminaire avec une réputation peu commune de sainteté, se vit bientôt en butte aux mépris, aux railleries d'un grand nombre de ceux avec lesquels il vivoit. Ses manières extraordinaires devinrent d'abord un objet de plaisanterie pour une jeunesse, fervente d'ailleurs, mais qui

crovoit avoir droit de se divertir aux dépens de tout ce qu'elle pouvoit remarquer de ridicule en autrui. Ces plaisanteries revenoient sans cesse , & souvent étoient accompagnées de tout ce qui pouvoit les rendre plus piquantes & plus mortifiantes : cependant , comme elles ne suffisoient pas pour corriger notre vertueux jeune homme , il y eut plus d'une fois , parmi ces compagnons , de ces gens qu'on nomme des originaux , beaucoup plus singuliers dans leurs manieres , que celui qu'ils persécutoient pour sa singularité , qui lui donnerent des soufflets , pour lui faire redresser la tête , lorsque , sans s'en appercevoir , il la tenoit un peu trop penchée d'un côté. C'est ce qui lui arriva , une fois entre autres , dans une conférence publique. Un avertissement de cette nature auroit paru bien dur à tout autre ; M. de Montfort ne paroissoit le sentir , que pour redresser au même instant la situation de tête qui choquoit , & dont on le reprenoit.

Les moins pieux ; on fait que , même dans les meilleures Communautés , ce sont eux qui donnent le ton , tandis que la vertu modeste cherche la retraite & le silence ; les moins pieux se plaignoient de ce qu'il n'avoit à la bouche que les louanges de Marie ; ils lui reprochoient d'aimer plus la Mere que le Fils , & par conséquent de lui rendre un culte excessif , & qui par là même ne pouvoit lui plaire. M. de Montfort ne cessa pas pour cela de parler de la

n. 1695.
99.

qu'il y avoit entre ceux dont il étoit question : *S'ils sont semblables , dit-il , dans la pratique de la pénitence , ils ne le sont pas dans celle de l'obéissance : le premier étoit un opiniâtre ; celui-ci est un obéissant.*

*Epreuves
d'il reçoit
e la part
e son Di-
teur.*

La mort de M. Bonin ayant privé M. de Montfort de son saint Directeur , celui qui voulut bien se charger du soin de son ame , prit à son égard une conduite toute différente. Dès lors ses épreuves furent beaucoup plus fortes , mais elles n'en furent pas moins avantageuses pour lui. M. l'Echassier étoit l'homme du monde le plus éloigné de tout excès. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire en son pénitent , son caractère tout de feu , les faillies de son amour , les opérations même de la grace qui sortoient de l'ordre commun , durent donc lui paroître suspects. Aussi mit-il tout en œuvre pour éprouver la bonté de son esprit , & sur-tout son obéissance. Il le contredisoit , il l'humilioit en tout ; il trouvoit à redire à tout ce qu'il faisoit ; à peine condescendoit-il quelquefois à ce qu'il desiroit de lui ; s'il lui accorderoit quelque chose , c'étoit , pour l'ordinaire , d'un air qui faisoit entendre qu'il le désapprouvoit ; quelquefois ce qu'il lui avoit accordé , il le défendoit bientôt après , & il lui commandoit au contraire ce qu'il y avoit de plus contraire à son goût ; il le tenoit d'ailleurs dans la plus étroite dépendance , & ne vouloit pas qu'il agit en rien selon le mouvement de la propre volonté ; il ne lui étoit

plus permis de donner à l'oraison d'autre temps que celui qu'il lui avoit marqué, ni de faire d'autres austérités que celles qu'il lui avoit permises. Quand le fervent Séminariste, selon la louable coutume de la Maison, venoit rendre compte à son Directeur de l'état de sa conscience, il ne trouvoit jamais celui-ci prêt à l'entendre, & bien souvent il en étoit rebuté. Du reste il n'échappoit jamais au Directeur la moindre parole, le moindre signe d'approbation, qui pût faire connoître qu'il estimoit la vertu de son pénitent.

Une pareille conduite étoit bien capable de faire mourir l'amour-propre. Elle ne parut pas encore suffisante à M. l'Echassier. Il crut qu'il lui falloit encore porter des coups d'autant plus rudes, qu'ils seroient publics. M. Brenier, le Supérieur du petit Séminaire, fut chargé de ce soin, & personne n'étoit plus capable que lui de s'en bien acquitter. Sérieux par caractère, & fort rude envers lui-même par vertu, il connoissoit parfaitement tous les replis du cœur humain, & possédoit, au souverain degré, l'art de mortifier ceux dont il vouloit éprouver la vertu. Cet art, il l'épuisa tout entier sur M. de Montfort. Quelque chose que pût faire le fervent jeune homme, il ne recevoit de lui que des réprimandes. Non-seulement tout ce qu'il y avoit en lui de défectueux, tout ce qui portoit la plus légère empreinte de l'amour-propre, étoit relevé, exagéré de la manière la plus mor-

Ann. 1691

99.

Son S
périeur
mortifié
tout, & p
bliques

AN. 1695.
99.

tifiante ; mais ses actions les plus vertueuses étoient assez souvent mal interprétées. Son air de piété n'étoit qu'affectation ; ses discours étoient pitoyables ; son silence, stupidité ; ses oraisons, illusion ; son zèle, l'effet du tempérament ; ses actes de douceur & d'humilité , des moyens pour s'attirer l'estime des autres , & pour leur en imposer. C'étoit à l'entrée de la récréation, devant une foule de jeunes gens , que M. Brenier s'y prenoit ainsi pour mortifier M. de Montfort ; non pas deux ou trois fois seulement , mais constamment pendant l'espace de six mois consécutifs. Que n'eut point alors à souffrir celui-ci , surtout de la part de ses camarades , qui , ne pénétrant pas assez les motifs de leur Supérieur , croyoient entrer dans ses vues , en mortifiant & en raillant à toute outrance celui qu'ils en voyoient ainsi traité ? Bien peu de personnes eussent été capables de soutenir un pareil choc. La patience de M. de Montfort n'en fut pas même ébranlée. Il écoutoit , d'un air tranquille & serein , les choses les plus piquantes ; & bientôt après , il s'approchoit de son saint persécuteur d'un air gai , & lui parloit avec autant d'ouverture , que s'il en avoit reçu des applaudissemens. Enfin M. Brenier ne put soutenir plus long-temps l'emploi dont il s'étoit chargé , & il avoua simplement à M. l'Echassier , qu'il ne savoit plus par où prendre M. de Montfort pour l'humilier. Cet aveu toutefois ne fit point changer au

ur de conduite ; & si la persécution, *Act. 16*
 tant des jeunes gens du Séminaire, *99.*
 as toujours également violente, elle
 ncore assez pour tenir en haleine &
 prouver la constance de leur ver-
 ondisciple.

milieu de toutes ces épreuves, la *M.*
 lu serviteur de Dieu prenoit sans *Monfr*
 e nouveaux accroissemens. C'étoit *fait le*
 rs cette tendre & vive dévotion pour *de chaf*
 ie des Vierges, qui s'étoit fait re- *avant*
 er en lui dès le temps de sa première *tre dans*
 e. On l'avoit chargé, à cause de sa *Ordres*
 du soin de cette belle chapelle, *crds,*
 est consacrée dans l'Eglise de Saint-
 , derriere le chœur : il est incroya-
 e quelle satisfaction & quelle exacti-
 s'acquittoit de cet emploi, dont il
 ént jamais tout le temps qu'il resta
 Séminaire. Par une suite de cette
 piété, ayant eu permission de son
 eur de se consacrer à Dieu par le
 le chasteté, long-temps avant qu'il
 dans les Ordres sacrés, auxquels ce
 st attaché, il choisit, pour le faire,
 celle de la Vierge dans l'Eglise de
 -Dame, où il alloit, ainsi que plu-
 autres Séminaristes, communier
 s samedis. Là, aux pieds de celle
 ivoit coutume d'appeller *sa bonne*
 , il présenta à Dieu, par ses mains,
 ifice parfait d'un corps, qui, par
 rccorde divine, avoit été préservé
 souillures, dont la jeunesse n'est que
 uvent flétrie.

AN. 1695.

99.

*Soin qu'il
a de se
mortifier
en tout.*

L'exercice continuel de la pénitence & de la mortification avoit été un des principaux moyens dont il s'étoit servi pour obtenir cette grace. Afin de la conserver, il ne l'abandonna jamais. Quoique ses austérités fussent plus modérées, depuis que l'obéissance en eut ôté le choix à sa ferveur, elles auroient pu paroître extrêmes à tout autre, qui n'auroit pas été, comme lui, transporté d'une sainte haine contre lui-même. Il savoit profiter de tout pour tourmenter son corps : il ne lui donnoit de trêve ni le jour ni la nuit ; & la manière dont il le traitoit, eût fait croire qu'il s'en regardoit comme le bourreau. Il occupoit la chambre la plus incommode de la maison ; immédiatement logé sous le toit, il ressentoit tout ce que les chaleurs de l'été & les glaces de l'hiver ont de plus accablant, sans jamais avoir eu la pensée de se procurer un logement un peu moins rigoureux, ou de tempérer en rien les rigueurs d'une si triste demeure. Dans les plus grands froids, il y demouroit presque tout le jour, & n'approchoit jamais du feu, quoiqu'il fût légèrement vêtu, mal chauffé ; & que, pour affliger davantage la nature, sans qu'il y parût, il portoit des bas dont le pied étoit tout ouvert du côté de la semelle du soulier ; pratique qu'il observa constamment toute sa vie. Il n'étoit pas plus indulgent pour lui-même dans les autres points. Ses sens extérieurs, son esprit, sa volonté, tout en lui étoit dans l'assujettissement le plus

parfait à l'esprit de Dieu. Il ne s'accordoit rien de ce qu'il pouvoit se refuser ; & c'étoit assez qu'il se sentit une forte inclination vers quelque chose, pour qu'il se l'interdit, au moins pour un temps, jusqu'à ce que cette grande activité se fût rallentie. Tout cela, il le faisoit sans trop de contrainte ; il trouvoit même de la douceur à le faire, parce qu'il le faisoit par le principe de l'amour.

Ce même amour, qui le portoit à ne rien omettre de tout ce qu'il savoit être agréable au Seigneur, faisoit qu'il donnoit une attention toute particulière aux emplois que l'obéissance lui confioit, & qu'il s'en acquittoit parfaitement. Ses Supérieurs, pour le distraire un peu de son recueillement, que plusieurs trouvoient excessif, l'ayant nommé pour être Maître des Cérémonies, sous la direction de celui qui l'étoit en chef, dans le peu de temps qu'il occupa cette place, il vint à bout d'une chose, que beaucoup d'autres avant lui avoient inutilement tentée ; ce fut de rassembler & de ranger par ordre tout ce qui regardoit les différens ministères qui servent au culte divin, afin que chaque personne pût trouver aussi-tôt ce qu'elle avoit à faire.

Mais c'étoit sur-tout dans les actions de zèle, qui regardent le salut du prochain, que la charité du pieux Séminariste paroissoit dans tout son jour. Comme ces sortes de fonctions s'accordoient parfaitement avec son attrait particulier, on le

AN. 1693
99.

*Son exat-
titude à
s'a. quitter
de ses em-
plois.*

*Succès
avec lequel
il fait
Catechisme.*

x. 1700. voyoit alors tout entier. Ce qu'il dis-
 paroissoit inspiré par l'esprit de Dieu,
 il y avoit de grace & d'onction dans
 paroles. C'est ce qu'éprouverent les
 fans qu'il fut chargé de catéchiser. On
 avoit à dessein donné le soin de ceux
 passioient pour les plus dissipés dans un
 quartiers du fauxbourg Saint-Germe-
 Mais quelque mal disposés qu'ils fussent
 il savoit tellement les toucher, que les
 indociles fondonoient en larmes, & c
 noient des signes d'une véritable con-
 sion. Le bruit de ces succès étant parv
 au Séminaire, quelques jeunes gens,
 ne pouvoient ajouter foi à ce qu'on en
 soit, voulurent s'assurer par eux-mê-
 de la vérité. Ils furent un jour au catéc-
 me de leur confrere. Ils se propo-
 d'en relever ce qu'ils y trouveroient de
 sible; mais le ton ferme & pathétique
 celui-ci parla devant eux des grandes v-
 tés de la Religion, fit sur eux une si
 impression, qu'ils furent obligés de re-
 noître en lui le talent de toucher les cœ-

*Il s'pare
 eux jeu-
 es gens,
 it se bat-
 vient l'é-
 le à la
 ain.* Il y eut aussi, vers le même temps, c
 tres rencontres imprévues, où le zèle
 de feu de M. de Montfort parut avec é
 Un jour il rencontra, dans un end-
 écarté, deux jeunes gens qui se batto-
 l'épée à la main. A la vue d'une actio-
 criminelle, & du péril éminent que c-
 roient des ames rachetées du sang de Je-
 Christ, transporté, comme hors de
 même, il prend en ses mains le Cru-

n'il portoit toujours sur lui, s'avance hardiment vers les deux combattans, & leur parle avec tant de force & de sagesse, qu'il les oblige à se séparer, & les réconcilie l'un avec l'autre. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque, qu'il pensa dès ce moment à quitter le siecle, & peu de temps après, il entra dans le Séminaire de Saint-Sulpice, où il raconta ce trait à plusieurs personnes. M. Blain, celui de qui nous avons en main les manuscrits, le lui a entendu raconter avec admiration; & d'ailleurs, il le tenoit de M. de Montfort lui-même, qui n'avoit presque rien de caché pour lui.

Dans un autre temps, ayant été député, avec un autre Séminariste très-servent, pour faire, au nom de la Communauté, un pèlerinage à N. D. de Chartres, selon le pieux usage qui se pratique tous les ans dans cette sainte Maison, il ne fit, pendant tout le chemin, que donner à chaque pas de nouvelles preuves de son zèle. Sans penser même à la fatigue qu'il prenoit, en traversant les vastes plaines de la Beauce, s'il voyoit au loin des laboureurs, il quittoit souvent son compagnon, pour aller les catéchiser, & leur dire un mot d'édification. Arrivé à Chartres, il se rendit droit à la Chapelle, qui étoit le terme de son pèlerinage. Le lendemain, il y revint de très-grand matin; il y communia; & ne se lassant point d'être aux pieds de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa ten-

AN. 1700

Son pèlerinage
N. D. de
Chartres.

~~Act. 1700.~~

dre Mere, il y demeura six heures en à genoux, immobile, & dans une fonde oraison. Il quitta à regret c exercice, quand on l'avertit qu'il aller prendre sa réfection : il le reprit têt après, & le prolongea jusqu'au de sorte que son compagnon, qui très-pieux, s'étonnoit de le voir s'tenir si long-temps avec Dieu. Au voyage, qu'on avoit cru capable de l'par & de le distraire, ne servit qu'à sa ferveur plus vive, & son recueil plus profond.

*Il est fait
Prêtre, &
célèbre sa
première
Messe.*

Tant de traits de vertus, une innore, jointe à la vie la plus pénitente plus austère, une jeunesse passée d pratique sublime des conseils évangé les plus rudes épreuves, soutenue une patience inaltérable, tout dépo faveur de notre vertueux Ecclésiast tout sembloit l'inviter à recevoir le caractère auquel le Seigneur l'avoit : depuis long-temps, d'une maniere lée. Il avoit passé l'âge prescrit pou par les saints Canons, ayant déjà p vingt-sept ans ; de plus, doué d'un lent esprit, & ayant consacré bien c nées à l'étude de la Théologie, i abondamment toutes les connoissan quises pour le saint Ministère. Néar pénétré, d'un côté, de respect à la la sainteté du Sacerdoce, & des g obligations qui l'accompagnent ; d' tre côté, n'envisageant en lui-mén

He & son incapacité, il ne pensoit : tremblement à l'auguste dignité : bloit se présenter à lui. La proposition qu'on lui en fit, l'accabla. Ce fut la première fois, ou plutôt la seule fois de sa vie qu'il témoigna des sentimens contraires de l'obéissance. Il fallut un commandement exprès : on le lui donna ; & au moment, faisant taire toutes les craintes, toutes les répugnances que sa modestie lui faisoit sentir, il plaça sur ses épaules sous le fardeau qui lui imposoit. Il fut fait Prêtre le samedi des Quatre-Temps, après la Pentecôte l'année 1700, le 5 de Juin, par les ordres de M. l'Evêque de Perpignan. Quelques jours donnés à la préparation plus fervente, il dit sa première messe à cet Autel de la Vierge, dont il avoit eu le soin pendant tant d'années. La ferveur avec laquelle il la dit ; les grands sentimens dont son ame étoit alors pénétrée, se faisoient même remarquer aux yeux, & répandoient sur toute sa personne une sainteté céleste, ravirent l'attention tous ceux qui y assisterent. Tous même, de ceux qui n'étoient auparavant favorables au nouveau Prêtre, dirent qu'il leur avoit paru un Ange à l'autel, & qu'ils n'avoient jamais vu persister à s'acquiescer de cette auguste fonction, si si touchant & si dévot.

Fin du premier Livre.

D



LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE
GRIGNION
DE MONTFORT.



LIVRE SECOND,

SOMMAIRE.

DISPOSITIONS où étoit M. de Montfort quand il se vit revêtu du Sacerdoce. Il se détermine pour l'emploi de Missionnaire. Il suit M. l'Evêque à Nantes. Il le quitte. Ce qui lui arrive à Fontevrault. On le retient pour Aumônier à l'Hôpital de Poitiers. Biens qu'il y fait. Mortifications qu'il effuie au Séminaire d'Angers, & à celui d'Issy. Il est quelque temps à la Salpêtrière. Ce qu'il souffre après en être sorti. Il rétablit la paix parmi les Hermites du Mont-Valerien. Soins qu'il se donne pour une de ses Sœurs. Charité qu'exercent à son égard les Dames Religieuses du Saint Sacrement. Sa Sœur se fait Religieuse. Il retourne à l'Hôpital de Poitiers. Conduite qu'il y mène.

troïque de charité. Contradictions qu'il a eues sur
 ses Projets qu'il concevoit de la Congrega-
 tion des Filles de la Sagesse. Ce qui donna
 à croire qu'il avoit depuis long-temps
 vues surnaturelles à ce sujet. Il rassem-
 ble quelques pauvres filles, & quelles étoient
 ses vues. Il met Mademoiselle Triches
 à leur tête, & lui donne un habillement par-
 ticulier. Il se retire de l'Hôpital, & s'offre
 à plusieurs Ecclésiastiques pour donner
 des leçons. Ce qu'il étoit alors. Comment il
 porta dans les fonctions du Ministère
 sa Mission de Monibernage. Erec-
 tion d'une chapelle à l'honneur de la sainte
 Vierge. Sa charité pour les pauvres. Il s'asso-
 cie une jeune femme. Humiliation qu'il reçoit
 à l'Église du Calvaire. Mission de Saint-
 Julien. Réparation publique des excès qui
 mettoient en un certain endroit de ce
 Bourg. Prédiction du serviteur de Dieu,
 comment elle fut accomplie. Autre événe-
 ment de la même nature. Il est interdit. Quelle
 cause. Comment il se comporte en cette
 occasion. Il se détermine à aller en pèlerinage
 à Compostelle. Lettre circulaire qu'il écrit avant
 son départ de Poitiers.

DE MONTFORT avoit jusqu'alors disposé
 de son temps sans relâche à sa propre perfec-
 tion, quoique toujours dans la vue de se rendre
 utile au prochain, & de travailler au service
 de Dieu. En recevant le caractère de Sacerdote,
 il en avoit aussi reçu l'obligation.

Ann. 1760.

prit. Ainsi , sans rien diminuer du zèle ardent qu'il avoit toujours eu pour sa perfection , il ne songea plus qu'à s'appliquer à faire naître dans le cœur des autres le même zèle , & à les rendre participans du bonheur qu'il possédoit lui-même. Embrassé du feu qui dévorait le grand Apôtre, il eût pu , comme lui , prendre à témoin le souverain Scrutateur des cœurs , de la douleur vive & continuelle qu'il ressentoit de la perte de ses freres en Jesus-Christ, & de la joie sincere avec laquelle il se feroit sacrifié tout entier, pour procurer leur salut. Ce fut là tout à la fois , & le principe de toutes ses démarches , & la cause de tout ce qu'il eut depuis à souffrir.

*Il se dé-
termine
pour l'em-
ploi de
Mission-
naire.*

Il n'avoit point balancé , comme on l'a vu , sur le choix de son état ; il ne balançoit pas davantage sur le choix du ministère , auquel il devoit donner la préférence. Prêcher Jesus-Christ , le prêcher aux pauvres , aux personnes les plus abandonnées , fut toujours son attrait dominant. La Grace le pressoit là-dessus si puissamment ; elle lui faisoit voir si clairement que c'étoit là ce que le Seigneur demandoit de lui , qu'il n'eût pu , sans se rendre coupable d'une grande infidélité , suivre une autre route , quelque sainte qu'elle pût être. Aussi , quoique bien des raisons , prises même de la reconnoissance , & appuyées sur les motifs les plus louables , le portassent à s'engager dans une Congrégation à laquelle il devoit beaucoup , & pour laquelle il avoit la plus

haute estime ; quoique MM. de Saint-Sulpice parussent le desirer , & s'y attendissent en quelque sorte , il ne put cependant jamais s'y résoudre , à moins que ce ne fût pour quelqu'une des Maisons que la Congrégation avoit au Canada , & où il auroit eu le pouvoir d'annoncer l'Evangile aux Infideles. Cette condition n'ayant point été acceptée , il attendit de la bonté du Seigneur , qu'il lui donnât le moyen de suivre un attrait , qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme venant de lui.

Son espérance ne fut pas long-temps frustrée. Il n'y avoit encore que quelques mois que M. de Montfort avoit été fait Prêtre , lorsque M. l'Evêque arriva au Séminaire de Saint-Sulpice. C'étoit un zélé Missionnaire , disciple de M. Ollier. Sa vie étoit très-pauvre & très-pénitente. Il faisoit tous les voyages à pied , sans presque aucun argent ; ne vivoit alors que de pain & d'eau , & ne respiroit que la gloire de Dieu & le salut des ames. Sa vie étoit une suite continuelle de bonnes œuvres ; & , pour les perpétuer , il s'étoit associé plusieurs personnes , & avoit fondé pour elles la Communauté de Saint-Clement à Nantes. Ce qui l'amenoit à Paris , c'étoit , disoit-il , pour y réveiller sa ferveur parmi ceux à qui il se croyoit redevable du peu qu'il en avoit. Cette fois , il parut que la Providence l'y conduisoit , pour ouvrir à M. de Montfort la carrière dans laquelle il devoit marcher. Dès qu'il le connut , il

Il s'ache à l'Evêque Missionnaire de la paroisse de Nantes. & s'en pare au bout de quelque mois.

M. 1700.

desira de se l'attacher , & celui-ci fut lui-même au-devant de ses vœux. Le jeune Prêtre se réjouissoit de faire , en quelque sorte , l'apprentissage de ses travaux Apôtoliques sous un tel Maître ; & le respectable vieillard se félicitoit lui-même d'avoir rencontré un si digne coopérateur. Ils partirent tous deux au mois de Septembre de Paris , & s'embarquerent sur la Loire à Orléans. Pendant le voyage , qui fut de peu de jours , le nouveau Missionnaire donna des marques de son zèle , en reprenant avec hardiesse trois libertins , qui disoient des paroles obscènes , & profanoient le saint nom de Dieu par leurs juremens. Les jeunes gens s'étant moqués de sa correction , il leur prédit qu'ils ne tarderoient pas à en être châtiés ; & la chose ne manqua pas d'arriver. Deux d'entre eux ayant tiré l'épée l'un contre l'autre , se blessèrent tous deux grièvement ; le troisième tomba si dangereusement malade , après s'être enivré , qu'il en pensa mourir. Etant arrivé à Nantes , M. de Montfort travailla , avec son digne conducteur , aux Missions de la campagne , jusqu'au mois de Février de l'année suivante 1701. C'est tout ce qu'on a pu savoir de particulier , touchant le temps qu'il fut dans la compagnie de M. l'Evêque. Ce qui l'obligea à s'en séparer , ce fut le peu de ressemblance qu'il remarqua entre ce zélé Missionnaire , & les Ouvriers qui s'étoient joints à lui , sur-tout en matière de doctrine. Il ne crut

pas pouvoir travailler sûrement avec des gens qui manquoient de soumission à l'Eglise. Ce qui est arrivé à la Communauté de Saint-Clement, depuis la mort de son Fondateur, avant qu'elle tombât heureusement entre les mains de MM. les Sulpiciens, n'a que trop fait voir combien étoit sage la conduite du serviteur de Dieu.

Cependant cette démarche le privoit de toute espece de ressources, & l'auroit plongé dans de tristes inquiétudes, sans la confiance qu'il avoit dans la divine Providence. Assuré, sur les promesses que Notre Seigneur a faites à ceux qui cherchent sincèrement le Royaume des Cieux, & qui ont tout quitté pour son service, il ne lui venoit pas même à l'esprit qu'elle pût jamais lui manquer au besoin. La seule chose, qui pouvoit lui donner quelque embarras, c'étoit de connoître la voie particulière par où Dieu vouloit alors qu'il marchât. Ce fut là le premier motif qui lui fit prendre la résolution d'aller à Paris; il espéra que celui qui l'avoit conduit plusieurs années dans les voies de la perfection, seroit encore à son égard l'interprète de la volonté divine.

En allant à Paris, il voulut d'abord passer par Fontevault, où il avoit une sœur, qui, peu de temps avant, y avoit fait profession; en qualité de Sœur converse; bonheur dont elle étoit, en grande partie, redevable à ses soins. Comme il ne vivoit que d'aumônes, & qu'il vouloit que tous

AN. 17

Il ent.
prend le
voyage
Paris..

Ce qui
arriva
Fontevault.

101. le bien qu'on lui faisoit , fût fait par des motifs surnaturels , & toujours en vue de Jesus-Christ ; quand il fut arrivé à la porte de cette fameuse Abbaye , sans dire son nom , il demanda à la Sœur Portiere qu'on lui donnât *la charité pour l'amour de Dieu*. Il prononçoit ces derniers mots d'une manière très-affectueuse. Le ton de sa voix , son air de piété , quelque chose d'extraordinaire qu'elle voyoit en lui , frapperent cette Sœur ; elle souhaita savoir à qui elle parloit , & fit plusieurs questions au Prêtre inconnu , auxquelles celui-ci ne répondit , qu'en répétant ces mots , *la charité pour l'amour de Dieu*. Madame l'Abbesse , avertie de ce qui se passoit , vint elle-même à la porte , & demanda à l'étranger quel étoit son nom. Madame , repliqua le Prêtre , *à quoi bon me demander mon nom ? ce n'est pas pour moi , c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité*. Cette réponse , dont on ne pénétra pas le sens , parut sans doute peu respectueuse à Madame l'Abbesse ; & le pieux Pèlerin fut renvoyé sans aucun secours. Quelque épuisé qu'il fût de fatigues , il reçut ce refus avec une patience héroïque , & se contenta de dire à la Sœur du dehors : *Si Madame l'Abbesse me connoissoit , elle ne me refuseroit pas la charité*. Ces paroles piquèrent la curiosité des Dames Religieuses. On fut bientôt instruit de ce qui venoit de se passer. La sœur de M. de Montfort reconnut son frere à ce trait , & à la peinture qu'ont lui fit du

eur. On courut après lui ; on lui fit ^{AN. 1701.} instances, de la part de Madame l'Abbesse, de revenir ; mais ce fut en vain. *me l'Abbesse, dit-il, n'a pas voulu me la charité pour l'amour de Dieu, maintenant elle me l'offre pour l'amour de moi, je l'accepte.* Cela dit, faisant à Dieu le sacrifice du plaisir qu'il auroit eu de voir une femme avec qui il auroit pu librement s'enivrer du bonheur d'être tout-à-fait avec elle, il alla chercher, chez des pauvres de la campagne, la nourriture d'un epos dont il avoit un besoin extrême. Là il poursuivit sa route par Poitiers. *On l'arrêta à l'Hôpital de Poitiers, pour y être Aumônier.* Cette ville étoit une de celles qui devoient le plus se ressentir des effets de la peste, & où lui-même devoit éprouver les contradictions : il n'avoit compté passer ; mais il y fut retenu par une providence bien marquée. Il étoit chargé de dire la Messe à l'Hôpital ; il s'acquitta de cette auguste fonction avec tant de fermeté & de piété, que les pauvres, qui s'y étoient présens, en furent saisis d'étonnement & d'admiration. Ils le furent encore davantage, quand ils virent le respect profond avec lequel il fit son sacrifice de grace. Pendant une heure entière il étoit à genoux, immobile, au pied de l'autel. On a lieu de croire que Dieu venoit alors, dans l'âme de son serviteur, répandre une de ces grâces dont les effets se font sentir au dehors, tant sa vue seule étoit de piété. Il n'y avoit point alors

M. 1701.

d'Aumônier à l'Hôpital, ou du moins celui qui l'étoit, n'étoit plus en état d'exercer les fonctions. Les pauvres, à la vue de M. de Montfort, concurent qu'ils seroient heureux d'être sous sa conduite. Venez, se disoient-ils les uns aux autres, voilà un Saint, voilà l'homme qu'il nous faut; faisons en sorte qu'il demeure avec nous. L'exécution suivit de près leur délibération. Quand l'homme de Dieu se leva pour sortir, ils vinrent en foule autour de lui, & le conjurerent, dans les termes les plus tendres, de ne pas les abandonner. On peut se représenter ce que sentit alors un homme dont le cœur étoit si rempli de tendresse pour tous les membres souffrants de Jesus-Christ. *Mes chers enfans*, leur répondit-il d'un ton qui leur témoignoit son amour, *demandez si c'est la volonté de Dieu*. Un d'eux se chargea d'en écrire à l'Evêque, au nom de tous les pauvres de l'Hôpital; lui, de son côté, consentit à attendre la réponse que M. l'Evêque (a) feroit à cette Requête, & leur promit de s'y conformer.

Bonnes
ivres que
it M. de
ontfort,
ant d'y
e fixé.

L'absence du Prélat, qui faisoit alors la visite de son Diocèse, ne permit pas d'avoir une réponse aussi prompte qu'on l'auroit désirée. Pendant l'intervalle, qui fut de quelques semaines, M. de Montfort fut loger au petit Séminaire, dans la paroisse de Saint-Porchaire; & avec la permission

(a) M. de Girard, Prélat très-zélé.

MM. les Grands-Vicaires, il s'adonna toutes sortes de bonnes œuvres. Presque tous les jours, il assembloit sous les halles les enfans & les pauvres de la Ville, pour leur faire des catéchismes. Les exhortations éthétiques qu'il y joignoit, y attiroient aussi beaucoup d'autres personnes, & faisoient la plus vive impression sur les cœurs. Cela ne l'empêchoit pas de visiter assiduellement l'Hôpital; & le respect avec lequel il traitoit les pauvres, faisoit bien voir qu'il étoit Jésus-Christ même qu'il voyoit en eux. Les Ecoliers eurent aussi une part particulière à ses soins. Pour les tirer d'un dérèglement où vivoient un grand nombre d'entre eux, & pour les fixer dans la voie du salut, après avoir gagné leur estime & leur affection par le zèle & la douceur qu'il leur témoigna, il forma, de ceux qu'il trouva les plus dociles, une petite société, & leur donna des réglemens, qui consistoient à faire chaque jour un peu d'office, & la lecture d'un bon livre; à s'unir ensemble pour se divertir innocemment les jours de congé; à fréquenter les Sacramens; à s'enrôler dans la Congrégation de la Sainte Vierge, établie au Collège des Pères de la Compagnie, & sur-tout à faire tous les efforts pour retirer du désordre ceux de leurs camarades qui s'y seroient laissés entraîner. La grace accompagnoit par-tout ses travaux du serviteur de Dieu. Tous les écoliers, à qui il adressoit des paroles de salut, se trouvoient tout à coup changés

1701.

en d'autres hommes ; & le Seigneur bénit tellement la petite société qu'il avoit formée, qu'il en est sorti d'excellens Prêtres, & de très-servens Religieux.

*Biens
il y fait.*

C'est ainsi que s'occupa M. de Montfort jusqu'à l'arrivée de l'Evêque. Ce Prélat, qui vit par lui-même les biens que le nouveau Missionnaire avoit faits dans son absence, se fit un plaisir de l'accorder aux desirs des Pauvres de l'Hôpital. Dès lors cette Maison fut, comme elle devoit l'être, le principal objet de son zèle. Tout y étoit dans un grand désordre. Il n'y avoit presque nulle règle, nulle subordination, nulle économie. Il s'appliqua d'abord à pourvoir aux besoins du corps les plus pressans, persuadé que, s'il y réussissoit, il pourroit ensuite employer, avec plus de succès, les remèdes spirituels qu'il jugeroit être convenables. En conséquence, on le vit plusieurs fois, à la tête de quelques pauvres, parcourir la Ville, en conduisant un âne chargé de paniers, pour porter les aumônes de toute espèce qu'on leur donneroit. Ses soins ne furent point inutiles. L'Hôpital fut considérablement soulagé. Il y eut alors plusieurs abus réformés, qui nuisoient également au bien-être corporel & spirituel des malades : on assujétit les pauvres à prendre leurs repas en commun ; l'heure en fut réglée, & l'on fit, pendant ce temps-là de bonnes lectures. Tout cela fut fait en très-peu de temps, quoique avec beaucoup de contradictions. Le bien spiri-

étoit son principal but ; on vit bientôt, ^{AN. 170}
 mi les Pauvres, une réforme presque
 érale. Cela toutefois ne lui fit point
 indormer entièrement le soin des per-
 ones du dehors. Outre ces occupations
 malieres , il prêchoit , il confessoit , il
 inoit des retraites , & dirigeoit même
 leurs ames à la plus haute perfection.
 tre celles-ci , on peut avec raison distin-
 r Mademoiselle Trichet , jeune Demoi-
 e , qui n'avoit alors que dix-sept ans ;
 dont nous aurons occasion de parler
 la suite.

Il semble que tant de bonnes œuvres ^{Il le quitte}
 tant de bénédictions attachées aux fonc- ^{& pour sa route}
 tions de son ministère , auroient dû fixer ^{pour Paris-}
 moins pour long-temps , le saint Mis-
 sionnaire à l'Hôpital de Poitiers ; mais ,
 propre des hommes Apostoliques , est
 ne point avoir isi-bas de séjour fixe
 permanent. Ce sont des nues légères ,
 , selon le mouvement que leur impri-
 le souffle qu'ils reçoivent d'en-haut ,
 et porter tour à tour en différens lieux
 écondité. Souvent emportés par l'im-
 sion de l'Esprit Saint , comme l'Apô-
 le témoigne de lui-même , ils vont ;
 s en connoître toujours la raison , où
 plaît à ce divin guide de les conduire.
 st ainsi que l'on vit alors M. de Mont-
 t s'arrêter , pour ainsi dire , tout à coup
 milieu de sa course , & s'échapper en
 quelque sorte , pour reprendre la route de
 ris ; où , parmi beaucoup de bonnes

1791.

Mortifica-
m qu'il
soit au
minaire
Angers.

œuvres, il devoit recueillir une ample moisson de peines & d'humiliations.

Celle qu'il reçut dans le chemin ne fut pas la moindre. Le Serviteur de Dieu a même avoué depuis, que quoiqu'il en ait essuyé une infinité d'autres, & qu'elles fussent dans un sens son aliment le plus ordinaire, cependant il n'y en avoit guere eu qui lui ait été plus sensible que celle-là. Il y avoit dans une ville qui se trouvoit sur son passage, un de ses anciens Maîtres. Les épreuves, auxquelles ce digne Supérieur l'avoit assujetti, n'étoient point effacées de sa mémoire, mais elles ne servoient qu'à le lui rendre plus cher & plus estimable. Il le regardoit avec tout le monde, comme un Saint, & le respectoit comme son maître. Il ne pouvoit donc manquer de l'aller voir; mais à peine fut-il en sa présence, qu'il s'en vit rejeté & rebuté d'une manière fort dure à la vue de toute la Communauté. Il fut même obligé de sortir à l'instant de la maison, sans qu'on eut égard, ni à son caractère, ni à son besoin. Ce traitement étoit accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre plus mortifiant. Le cœur de M. de Montfort en fut blessé jusqu'au vif, & peut-être est-ce la seule occasion de cette espece, où il lui soit échappé quelque parole de plainte, *est-il possible*, dit-il, *que dans un Séminaire, un Prêtre soit ainsi traité?*

Une mortification parfaitement sembla-

à celle-ci l'attendoit encore à Paris. peine y fut-il arrivé, qu'il se hâta d'aller trouver un de ceux qu'il avoient trefois dirigé, dans le dessein de lui mander conseil. C'étoit même un des incipaux motifs de son voyage à ris. Non-seulement celui-ci le lui re- à, lui déclarant qu'il ne vouloit plus charger de sa conduite; mais il lui dit des choses très-humiliantes, devant un grand nombre de jeunes Ecclésiastiques, le renvoya, comme on avoit fait ailleurs, sans lui donner même les petits agagemens que son état, les circonstances, & la charité sembloient exiger. Une telle conduite étoit bien capable de décrier du cœur du disciple, ce qu'il avoit encore y avoir d'humain dans son attachement pour ses anciens Maîtres. Mais cette fois, soit qu'il se fut reproché sa première vivacité, soit qu'il fut alors plus d'avantage sur ses gardes, il ne laissa rien paroître de sa sensibilité; & reçut en silence tous les reproches qu'on voulut bien lui faire. Presque incontinent après, on le vit exercer son zèle, d'une manière qui montroit la parfaite liberté dont il jouissoit, & jamais depuis il n'en conserva le moindre ressentiment, jamais il ne manqua le moins du monde au respect & à la reconnaissance qu'il devoit à des hommes, dont il avoit reçu les services les plus signalés. Quant à ce qui paroît de plus dur dans la manière d'agir de deux

AN. 1702.

hommes, regardés avec raison, comme très-parfaits, ce n'est pas à nous à porter là dessus notre jugement. Nous ne doutons point que leur intention ne put les excuser en grande partie devant Dieu. L'un & l'autre ont rendu depuis justice à la vertu de M. de Montfort, & quelqu'un dans la suite, ayant rappelé au dernier, le trait dont on vient de parler, & dont il avoit été témoin, ce digne Supérieur, loin de chercher à s'excuser, lui fit cette réponse vraiment édifiante: *Vous le voyez, je ne me connois pas en Saints.*

*Il est quel-
ques mois
la Salpê-
trière.*

Au reste, ce n'étoit point l'approbation des hommes, que cherchoit M. de Montfort, & les croix qu'il plaisoit au Seigneur de semer par-tout sur ses pas, n'abattoient en rien la confiance qu'il avoit en lui. Plein d'une nouvelle ferveur, il alla proposer ses services à l'Hôpital général. Cette maison, qu'on nomme assez communément la Salpêtrière, est comme le chef-d'œuvre de la charité de saint Vincent de Paule. Il n'y a point de misères, de quelque espece qu'elles soient, qui n'y trouvent un asile. Le saint Fondateur, avec un ordre admirable, y a préparé des secours à toutes sortes de misérables depuis l'enfant encore dans le sein de sa Mere jusqu'au vieillard prêt à descendre dans le tombeau. On peut juger de-là, des travaux du saint Missionnaire, dans cette maison. Aimant, pour ainsi dire, avec passion la pauvreté, & chérissant tout ce

ui en portoit les livrées, il dut s'y trou- Am. 170
 er comme dans son centre, & ne man-
 qua pas de donner un libre effort à son
 ele. Ses vues pour le bien étoient sublî-
 nes. Il entreprit, exécuta ce que d'autres
 n'avoient pas même imaginé ; mais cela
 même excita contre lui l'envie, ce vice
 secret, mais terrible, qui, sous divers
 rétextes, se glisse quelquefois dans des
 cœurs exempts de tout autre vice, & s'en
 rend tout à fait le maître. On représenta
 le nouvel Aumônier, comme un homme
 rouillon, ami du changement, & capable
 seulement de causer du bruit ; &, au bout
 de quelques mois, lorsqu'il s'y attendoit
 moins, un jour qu'il se mettoit à table
 avec les autres, il trouva sous son couvert
 un billet, par lequel on lui signifioit de
 se retirer.

Voilà de nouveau l'homme de Dieu sans *Ce qu'*
 habitation, sans ressources, sans appui *souffre*
 du côté des hommes, abandonné, rejeté *près en é*
 avec ceux mêmes, qui jusques là l'avoient *sorti.*
 soutenu. Cette situation, si pénible pour
 tout autre, lui parut délicieuse. Le né-
 cessaire ne pouvoit manquer à un homme
 pour qui le nécessaire se réduisoit à si peu
 de chose. La divine providence lui fit
 trouver sa nourriture dans la charité des
 Sœurs du saint Sacrement, de la ma-
 nière que nous le dirons ci-après ; pour
 son logement, il se contenta d'un miséra-
 ble réduit sous un escalier, dans le voisi-
 nage du Noviciat, rue Pot-de-Fer. Un

An. 1701

vaisseau de terre, une pauvre couchette, des vêtemens usés, un bréviaire, un crucifix, une image de la sainte Vierge, & les instrumens de pénitences, composoient tous les meubles. Un mendiant de profession auroit eu de la peine à demeurer dans un endroit si obscur & si malsain ; mais ce véritable pauvre de J. C. s'y trouvoit mieux que dans les plus beaux Palais. Il passoit la plus grande partie des jours & des nuits en oraison. Dieu se plaisoit à favoriser cette ame pure, de ses plus intimes communications, & le doucteur toute céleste qu'il y goûtoit fit douter quelque temps au serviteur de Dieu, s'il ne feroit pas mieux de préférer le repos de la contemplation aux travaux d'une vie active & toute employée au salut des ames. L'obéissance le décida. Le Directeur de sa conscience lui déclara, qu'il ne devoit en aucune maniere abandonner, ni suspendre les fonctions du saint Ministère, pour lesquelles il paroissoit spécialement appelé de Dieu.

*Il passe
quelque
temps chez
les Hermi-
tes du mont
Valerien.*

M. de Montfort n'eut point de peine à se rendre à cette décision, qui s'accordoit si bien avec l'attrait de la grace ; & vers le même temps, l'occasion s'étant offerte d'exercer une œuvre digne de son zele, il ne fit aucune difficulté de l'accepter, & s'y livra tout entier. Il s'agissoit de rétablir la paix parmi les Hermites du mont Valerien. Il y avoit déjà quelque temps que l'esprit de ténèbres, jaloux de la

e-édification que donnoient ces bons
 ires , n'avoit réussi que trop à semer
 vision parmi eux. M. Madot , alors
 Supérieur , & depuis Evêque de
 ons sur Saone, avoit inutilement tenté
 s sortes de voies pour les ramener
 r devoir , lorsqu'il jetta les yeux sur
 e Montfort. Le vertueux Ecclesiast-

se rendit au lieu de sa destination ,
 d'une commission particuliere de
 Archevêque de Paris , Chef Supérieur
 ermitage. Tous ceux qui ont vu la
 ale , connoissent la situation du

Valerien. On n'en peut guere
 de plus agréable , ni de plus propre
 cueillement. L'abord en est rude &
 ile , à cause de son élévation rapide ,
 out du côté qui regarde Paris. Avant
 iver au sommet de la montagne , on
 ontre plusieurs chapelles , où les di-
 mysteres de la Passion sont repré-
 s en relief , & d'une maniere très-
 ssive , par des figures de hauteur hu-
 e , ce qui attire en cet endroit un
 l nombre de Pélerins , qui viennent
 leurs stations à ces chapelles. Bien-
 près , principalement quand on est
 dans la maison des Hermites , on
 ivre un des plus beaux payfages
 y ait au monde. La Seine , après
 baigné le bas de la montagne , ser-
 en longs circuits , dans une vaste
 bordée au loin par des collines , qui
 ablent assez à de légers nuages , que

AN. 1702.

leur éloignement dérobe presque entièrement à la vue. Une foule d'objets différens, forment dans cette plaine, une agréable variété. Un des plus beaux ponts qu'il y ait en France, celui de Neuilly, frappe d'abord la vue. On y voit aussi quantité de superbes châteaux, & grand nombre de villages assez peu distans les uns des autres. D'un autre côté, sur le bord de la rivière, le bois de Boulogne, s'élève comme en amphithéâtre, & semble conduire l'œil, jusqu'à ce qu'il se repose sur Paris. Nulle part cette grande ville n'offre une plus belle perspective. Assez éloignée pour confondre ensemble des objets, dont une vue plus distincte seroit capable de distraire l'esprit; elle ne l'est pas au point, qu'on ne puisse, en la voyant, se former la plus haute idée de sa grandeur & de sa magnificence. Cet ensemble, qu'on ne se lasse jamais de voir, joint à l'air pur qu'on y respire, rend le séjour du mont Valerien extrêmement agréable dans les beaux jours de l'Été; mais il n'en est pas de même dans l'arrière saison & pendant l'Hiver. Le haut de la montagne est alors, le plus souvent, enveloppé de brouillards épais. C'est là comme le centre de toutes les vapeurs, qui s'élèvent de la rivière & de la plaine; & le froid y est plus pénible qu'ailleurs. Or on étoit dans la plus rigoureuse saison, au commencement de l'an 1702, & le zélé Missionnaire, qui ne venoit que pour procurer la paix, n'avoit

esprit d'oraison , la mortification , la
or les étonnerent. Ils le voyoient
leurs réglemens avec la plus grande
tude , se trouver à tous leurs exerci-
& leur donner en tout genre les
ples de la plus haute perfection. Ces
ne si austeres ne paroissoient plus
devant lui ; car , à toutes leurs pénis-
s , il y ajoutoit encore ses pénitences
culieres. Dans les intervalles , entre
exercices communs , on étoit assuré
trouver dans la chapelle , toujours à
ix & en oraison , souvent tremblant
oid & glacé ; la pauvreté de ses vé-
ns n'étant pas capable de le garantir
rigueur de la saison. Les Solitaires,
és de le voir en cet état , le prierent
tant d'instance de prendre un de leurs
s , qu'il se rendit à leurs sollicitations.
i revêtu de la robe blanche de ces
nites , il vivoit au milieu d'eux , com-
un d'eux , & sans aucune distinction.
de ces hommes de tant d'exemples de

AN. 1702. humblement la faite, ils se demanderent mutuellement pardon, l'obéissance reprit sa vigueur, & la concorde fut parfaitement rétablie dans cette sainte maison.

Soins qu'il se donne pour une de ses sœurs. Ainsi le Seigneur bénissoit les travaux de son serviteur; la grace l'accompagnait par-tout, mais il n'en étoit ni moins pauvre, ni moins méprisé des hommes. Ayant rempli si parfaitement sa Mission, il revint à son pauvre réduit, mettre la dernière main à une bonne œuvre, qui l'avoit occupé depuis son arrivée à Paris & qui regardoit sa propre sœur. Nous avons déjà dit, qu'une de ses sœurs avoit été, par son entremise, admise au Monastère de Fontevraut, & qu'elle y avoit fait sa profession peu de temps avant qu'il y passât. Une autre de ses sœurs, celle dont il s'agit à présent, étoit restée à Paris, dans la Communauté des filles de saint Joseph; où Madame de Montefpan l'avoit placée à la demande de la Duchesse de Mortemar. Elle avoit dès-lors le dessein d'être Religieuse; mais divers événements, sans qu'il y eut de sa faute, indisposèrent contre elle l'esprit des Supérieures, & lui firent perdre les bonnes grâces & les secours de celles qui l'avoient jusques là protégée. Il étoit juste qu'une sœur, qui ressembloit en beaucoup de choses à son saint frere, & qui portoit le même nom que lui, eût aussi quelque part à ses croix. M. de Montfort, qui pour lors étoit à Nantes, étant instruit de sa situation, lui

it pour l'encourager à les supporter AN. 1702
 nement, & à s'abandonner sans réser-
 sans inquiétude à la divine Providen-
 vous êtes, lui dit-il, fille de la Provi-
 ;, dont je suis aussi l'enfant, quoique
 ne, ou plutôt, vous n'en êtes encore
 ovice ; parce que vous ne faites que
 encrer à pratiquer la confiance & l'a-
 n parfait, qu'elle demande de vous.
 ne serez reçue Professe & Fille de la
 dence, que quand votre abandon sera
 il & parfait. Dieu vous veut, ma chère
 Dieu vous veut séparer de tout ce qu'il
 as lui. . . Heureuse, mille fois heureuse
 e Grignion, si, comme son divin Mat-
 elle est délaissée, méprisée, rejetée ;
 a pour lors qu'elle sera véritablement
 rvante & l'épouse de Jesus-Christ ; Pro-
 de la divine Providence, si elle ne l'est
 de la Religion. Il l'exhorte ensuite, à
 au jour la journée, comme l'oiseau sur
 anche, sans se soucier du lendemain ;
 mir en repos sur le sein de la divine
 idence. & de la très-sainte Vierge ; &
 ercher uniquement à contenter Dieu,
 ppellant sans cesse cette vérité infailli-
 cet axiome éternel & divin ; cherchez pre-
 ement le Royaume de Dieu & sa jus-
 , & le reste vous sera donné par surcroit...
 e lettre, pleine de feu, étoit bien ca-
 e de ranimer la foi de la sœur de M.
 Montfort ; mais elle ne mit pas fin à
 peines. A son arrivée à Paris, le
 t Missionnaire la trouva dans la plus

An. 1702.

désolante situation ; pendant long-temps malgré toutes les occupations de dont nous l'avons vu successivement gé, il se donna toutes sortes de moyens pour lui procurer quelques secours. Son but principal étoit de lui fournir un moyen de contenter le grand desir qu'elle avoit d'être Religieuse. Toutes les tentatives qu'il put faire à ce sujet, furent inutiles ; de sorte qu'il pensoit à renvoyer sa sœur à Rennes, chez ses parens. Elle voulut cependant pas prendre la - cession d'une dernière résolution, avant d'en avoir beaucoup consulté le Seigneur dans la prière ; & ce fut alors qu'il fit connoître son projet avec les Dames du Saint-Sacrement de la rue Cassette, par le moyen de M. de Geaville, très-digne Prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice. Dès la première entrevue, la Supérieure (a), qui voyoit son extraordinaire sainteté, & l'extrême besoin où il étoit réduit, lui offrit la place de Novice, qui selon l'usage de cette Maison, s'offre chaque jour à la sainte Vierge, comme à celle que les Religieuses du Saint-Sacrement ont choisie pour leur Abbessé, & qui se donne encore à quelque pauvre. En conséquence de ce qui resta du temps que M. de Monfou-

*Charité
qu'exercèrent
d'abord les
Dames
du S.-S. de
la rue Cas-
sette.*

(a) Ce n'étoit pas la vénérable Mère Marie Fondatrice & Institutrice de cette sainte Congrégation comme le dit l'ancienne vie. Il y avoit déjà quelques années qu'elle étoit morte. On peut consulter l'imprimée.

Paris, sans emploi, il venoit tous les AN. 1702.
 rs, prendre sa réfection à un des par-
 s de la Maison du Saint-Sacrement,
 pour pratiquer tout à la fois & la cha-
 & l'humilité, du consentement de ses
 nfaitrices, il amenoit avec lui un pau-
 , avec qui il partageoit ce qu'on lui
 moit, & qu'il servoit toujours le pre-
 r.

On peut dire que les Religieuses furent
 ndamment récompensées de leur cha-
 par les grands exemples d'édification,
 ce nouvel hôte leur donna. Il disoit *Ce qui
lui arrive
dans cette
Maison.*
 & souvent la Messe chez elles; & il y
 eut une (elle s'appelloit la Mere S.
 eph) à qui Dieu fit connoître les gra-
 dont il le favorisoit; & dont il lui
 nifesta réciproquement l'état intérieur,
 sublime, un jour qu'il lui donnoit la
 te Communion. Peu de temps après,
 e Religieuse mourut, & M. Gourdan,
 onnu lui-même pour sa haute sainteté;
 d'elle, *que c'étoit une ame, où tout étoit*
de d'amour & d'admiration, que c'étoit
chef-d'œuvre des opérations de Jesus au
à Sacrement: témoignage, qui rend
 croyable ce que nous rapportons ici
 Serviteur de Dieu.

Pour l'obliger & pour lui témoigner la
 te estime qu'elles faisoient de ses vertus, *sa sœur
se fait Re-
ligieuse du
S. Sacre-
ment.*
 Dames du Saint Sacrement eussent bien
 ontiers reçu sa sœur, en qualité de
 ur converse, comme il le desiroit;

mais elles voulurent la voir auparavant. Elle leur parut d'une complexion trop foible : & d'ailleurs ses talens leur firent juger qu'elle étoit beaucoup plus propre pour servir la Religion en qualité de Sœur de Chœur. Sur cela , il leur vint à l'esprit de joindre Mademoiselle Grignon à deux autres postulantes , qui , dans peu de jours , devoient partir pour Rembervilliers , un de leurs Couvens. Rien n'étoit mieux imaginé. L'embarras étoit de trouver la dot. Toutes les personnes pieuses de leur connoissance s'étoient déjà comme épuisées pour contribuer à doter les deux autres personnes. On avoit en vain sollicité leur charité ; le projet paroissoit donc manqué , & les deux postulantes étoient à la veille de leur départ. L'homme de Dieu fut le seul qui ne perdit pas l'espérance. Il redouble ses prières ; & le jour même une Dame , beaucoup moins riche , que celles à qui on s'étoit inutilement adressé , vint offrir la somme qu'on demandoit pour la dot , & ce qu'il falloit pour le voyage de Mademoiselle Grignon. Son frere eut la consolation d'apprendre que la divine Providence avoit levé tous les obstacles , qui s'étoient rencontrés à sa réception , & cette consolation fut complète , lorsque , l'année de son noviciat étant révolue , il apprit qu'elle étoit toute-fait consacrée à Dieu , ayant été admise

à la profession le 2 Fevrier 1704 (a), sous le nom de Marie-Catherine de S. Bernard.

Il y avoit alors déjà assez long-temps qu'il étoit de retour à Poitiers; occupé lui-même, comme on le verra bientôt, à procurer à Jesus-Christ de nouvelles épouses toutes remplies de son esprit. En effet peu de temps après avoir conclu l'affaire de sa sœur, & sur sa réception au Monastere de Rembervilliers, il étoit parti de Paris vers le milieu de 1702, & muni des lettres d'association, que lui donnerent les Religieuses ses bienfaitrices, pour enrôler tous ceux qui le souhaiteroient dans la Confrairie du Saint Sacrement, il étoit venu reprendre ses fonctions d'Aumônier à l'Hôpital de Poitiers. C'étoit le vœu de tous ceux qui s'intéressoient véritablement au bien spirituel & temporel de cette maison; ils avoient même écrit à Paris, afin de hâter son retour. Les pauvres donnerent les plus grandes marques de joie à son arrivée, & lui-même ressentit en les voyant ces transports qu'éprouve un bon pere, lorsqu'après une longue absence, il se réunit de nouveau à des enfans qu'il aime avec tendresse. Depuis son départ, plusieurs des sages réglemens qu'il avoit faits avoient été négligés; il les remit en vigueur.

(a) Elle est morte au mois de Février 1730, après avoir édifié sa Communauté par une sainte vie. Les Religieuses de cette Communauté ont désiré qu'il y eut entre elles & les enfans de M. de Montfort une communication plus particulière de biens spirituels.

1702. Il en ajouta même de nouveaux, du consentement de Messieurs les Administrateurs, & avec l'approbation de l'Evêque, Messire Claude de la Poype de Vertrieu, que son mérite avoit nouvellement élevé à cette dignité. Ce Prélat, toujours porté à favoriser l'œuvre de Dieu, voulut bien, à sa recommandation, interposer son autorité, pour qu'on donnât aux enfans de l'Hôpital un Maître particulier, dont l'unique occupation seroit de leur apprendre à lire & à écrire, & de les former à la piété. Il y eut soir & matin des prières communes; & on fit des lectures pendant les repas.

sa conduite à l'Hôpital.

Outre les fonctions spirituelles, propres de son ministère & attachées à sa place, catéchismes, exhortations, instructions publiques & particulières, célébration des saints mystères, soins assidus auprès des malades, auprès de ceux sur-tout que Dieu visitoit par de grandes souffrances, & qu'il falloit préparer à la mort; fonctions, dont il s'acquittoit avec un zèle infatigable; le fervent Aumônier rendoit aux malades les services les plus bas & les plus abjects. C'étoit un délassement pour lui de les servir à table, de balayer les salles & les cours; de laver la vaisselle, d'apprêter leurs lits, de vider leurs vases de nuit, & de faire pour eux des choses plus dégoûtantes encore.

Son désintéressement.

Avec tout cela, constant à pratiquer la pauvreté la plus austère, il ne recevoit

des honoraires attachés à sa place ; ^{Ar. 17}
 chambre qu'il avoit choisie étoit la plus
 saine de toute la maison ; sa nourri-
 re, qui le plus souvent ne consistoit que
 dans les restes des pauvres, étoit si fru-
 gale qu'on avoit peine à concevoir com-
 ment elle pouvoit suffire pour le soutenir
 milieu de tant de travaux. Les aumô-
 nes qu'il recevoit souvent en grande abon-
 dance, à cause de la grande confiance
 que bien des personnes avoient en lui,
 les employoit toutes au soulagement des
 malades, ou bien à la réparation de la
 chapelle & de la maison de l'Hôpital.

C'étoit là pour l'homme de Dieu des ^{Acte}
 actions journalières ; ce qui ne l'empêchoit ^{roïque d}
 pas de saisir avec avidité toutes les occa- ^{charité.}
 sions qui se présentoient d'exercer quelque
 acte héroïque de vertu. Un jour, un pau-
 vre ayant été refusé par les Pères des
 malades, qui craignoient, que com-
 me il étoit attaqué d'une maladie con-
 tagieuse & tout couvert de plaies, il ne
 communiquât à d'autres son mal ; il ob-
 tint, à force de prières, qu'il seroit com-
 mis à ses soins ; & que pour prévenir la
 contagion, on le mettroit, dans une cham-
 bre tout-à-fait retirée. On ne pouvoit lui
 refuser une plus grande faveur. Il se chargea
 lui-même de tout ce qui regardoit ce ma-
 lade, sans vouloir que personne partageât
 avec lui les charitables offices qu'il lui ren-
 doit ; il pansoit ses plaies, & un jour,
 comme la nature avoit plus de peine qu'à

1. 1702.

l'ordinaire à soutenir un objet , dont la vue seule faisoit horreur ; il se reprocha ce sentiment , comme un excès de délicatesse , & pour triompher entièrement de ses répugnances , il fit ce qu'on raconte aussi de quelques Saints , il rassembla dans le creux de sa main le pus de ses plaies , & l'avalâ. Il raconta depuis confidemment ce trait à une ame généreuse , la Soeur Marie de Jesus , pour l'encourager à se surmonter elle-même , & il y ajoutoit , que , par un effet sensible de la grace , il n'avoit jamais rien avalé de si délicieux.

contradictions, qu'il rousoit.

Il étoit naturel qu'une conduite si parfaite , & tant de services signalés rendus à l'Hôpital , attirassent à l'homme de Dieu la bienveillance & la reconnoissance de tous ceux de cette maison ; mais ce n'est pas ainsi que le Seigneur a coutume de récompenser ceux qu'il aime davantage. De nouvelles croix furent la récompense de M. de Montfort. Il n'en demandoit , il n'en desiroit point d'autres. L'Hôpital étoit gouverné par six Demeiselles séculières. Ce fut de leur part , qu'il eut le plus à souffrir. Une réforme , qui les assujettissoit à leur devoir , quelque avantageuse qu'elle dût être aux pauvres , dont elles étoient chargées , n'étoit nullement de leur goût. De là bien des plaintes , des troubles , des contradictions , qui se renouvelloient chaque jour. Elles n'osoient pas blâmer ouvertement ce qui tendoit évidemment au bien , & ce qui se faisoit d'

plus conforme aux loix de la bienſéance & du bon ordre ; ſur-tout lorsque c'étoit avec l'approbation des Adminiſtrateurs ; mais elles ſe recroient ſur ce qu'on vouloit introduire ſans ceſſe des nouveautés, qu'on leur rendoit le joug inſupportable ; & qu'on vouloit les réduire à la condition des enfans ; & que c'étoit un nouveau-venu qui prétendoit ainſi leur faire la loi. De quoi ne ſont pas capables des eſprits prévenus , & qui ſont perſuadés qu'on cherche à gêner leur liberté, ſur-tout des filles , en qui l'obéiſſance & la docilité ne ſuppléent pas à ce qui leur manque du côté du jugement & de la raiſon ? Celles-ci contredifoient en tout le ſervent Aumônier , & ne laiſſoient paſſer aucune occaſion de lui faire éprouver des effets de leur reſſentiment.

Sans ſe laiſſer aller à de vaines conjectures , on peut ſans doute avancer, qu'une pareille conduite ne pouvoit être que l'effet des ſuggeſtions de l'eſprit de ténébres. Par cette guerre inteſtine , cet ennemi de tout bien crut pouvoir empêcher celui que faiſoit l'homme de Dieu. Mais le Seigneur fit ſervir ſa malice à l'exécution des grandes choſes que ſon ſerviteur devoit faire pour ſa gloire. C'eſt ainſi que j'appelle l'établiſſement d'une Congrégation , qui devoit un jour produire de très-grands fruits & rendre aux fidèles , en cent endroits , les plus importans ſervices , ſous le beau nom de *Filles de la*

An. 1702

Projet
qu'il con-
ſoit d'un
Congrégation
ſou:
le nom de
Filles de
la ſageſſe

An. 1700.

Sageffe. L'opposition, que M. de Montfort trouva dans les Gouvernantes à tout le bien qu'il vouloit faire, lui fit sentir de plus en plus, qu'on ne pouvoit rien espérer de bon, pour la conduite des maisons de charité, des personnes, qui n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de l'obéissance & de la pauvreté, ne peuvent manquer de vouloir agir selon leurs vues particulieres, & de se proposer à elles-mêmes pour but leur propre bien-être temporel. C'est cette considération, qui, dans le siècle précédent, avoit porté saint Vincent de Paule à établir la célèbre Congrégation des Filles de la Charité, appellées communément *Sœurs grises*; c'est elle qui avoit pareillement donné naissance à une autre Congrégation très-respectable & très-édifiante, connue sous le nom des *Demoiselles de saint Thomas de Villeneuve*. Ce fut elle aussi qui déterminâ le saint Aumônier de Poitiers, à jeter les fondemens de la Congrégation, dont nous avons parlé.

Raisons, qui font croire que ce projet lui avoit été inspiré quelque temps auparavant.

On a tout lieu de croire qu'il en avoit conçu le projet avant ce temps-là, néanmoins, d'une manière confuse; ou plutôt que le Seigneur le lui avoit inspiré; qu'il lui avoit même donné là dessus quelques lumières, & fait connoître le nom que la nouvelle Congrégation devoit porter; & le sujet, qui devoit en être comme la pierre fondamentale, & sa fidele Coopératrice dans cette bonne œuvre. C'est ce qui

oit assez évident par la conduite qu'il avoit constamment tenue à l'égard de cette Demoiselle, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit mise sous sa direction. Le demoiselle Trichet, quand il parut, sur la première fois, à Poitiers, avoit plus grand desir d'être Religieuse, ne voyant pas pouvoir faire son salut dans le monde. Elle avoit souvent témoigné son fir. & ses craintes à son saint Directeur, sans qu'il parut s'en mettre en peine. Un jour qu'elle s'en plaignoit à lui-même, & qu'elle le sollicitoit de faire pour elle ce qu'il avoit fait pour d'autres. *Mais* lui dit-il, *consolez-vous ; vous serez Religieuse ; oui, vous serez Religieuse, &* et répéta plusieurs fois la même chose, sorte que cette promesse ne sortit jamais de son esprit, & qu'elle ne douta point qu'elle n'en verroit un jour l'accomplissement, quoique ce ne fût que longtemps après. N'en pénétrant pas le sens, elle tenta diverses fois d'entrer en différentes Maisons, au Calvaire, aux Carthusiens, aux Sœurs grises, mais inutilement. La parole de son pere, comme elle le reconnut, ne fut vérifiée que quand elle fut fixée dans l'état, où lui-même plaça, ainsi que nous allons le voir... Quoique le serviteur de Dieu s'éloignât de la pénitente, il ne la perdit cependant jamais de vue. Pendant le séjour qu'il fit dans la Capitale, malgré les grandes occupations, où son zele continuellement

~~Supérieure~~
N, 1702.

Supérieure particulière choisie d'entre elles, qui devoit présider à tous les exercices (cette Supérieure étoit aveugle). Elles étoient logées dans la maison de l'Hôpital, dans un appartement séparé des salles. Au milieu de la chambre commune étoit une grande Croix ; & le nouveau Patriarche nomma cet endroit *la Sageffe*, & ses filles en portèrent le nom, s'appellant dès lors, comme elles s'appellent encore aujourd'hui, *les Filles de la Sageffe*.

Quelles
toient ses
vues dans
cet établis-
sement.

Un tel établissement, quoique très-édifiant par lui-même, ne pouvoit être d'aucune ressource pour des maisons qui sont l'asile de la misère publique ; des personnes infirmes elles-mêmes & tout-à-fait disgraciées de la nature, ne pouvoient pas servir à les gouverner ; la chose est trop évidente pour qu'on puisse croire qu'elle n'ait point été vue de l'homme de Dieu. Il le comprenoit mieux que personne ; mais il voyoit aussi qu'il étoit nécessaire de commencer de la sorte, non-seulement pour les raisons surnaturelles, que nous avons indiquées ; mais encore pour cacher au monde ses véritables desseins, & faire en sorte que sa fausse sageffe l'aveuglât sur une œuvre, qu'il auroit aisément étouffée dans sa naissance, s'il eût pu d'abord la voir à découvert. Eclairé d'une prudence fort au-dessus de celle de la chair, & se confiant entièrement sur l'assistance du Seigneur, qui le conduisoit dans une si grande entreprise, il ne craignoit point

: s'exposer à la risée des hommes, &
 : douta point que la divine Providence
 : lui fit trouver des sujets, tels qu'il les
 lloit, pour le parfait accomplissement
 e ce qu'il avoit projeté pour sa gloire,
 : pour le service du prochain. Ce qu'il
 péroit commença bientôt à se réaliser,
 r l'acquisition qu'il fit pour sa nouvelle
 ommunauté, de la personne que Dieu
 oit destinée, pour lui servir en cela
 aide & de coopératrice.

Il n'y avoit encore que peu de jours que
 étoit fait à l'Hôpital l'établissement dont
 a vient de parler, lorsque Mademoiselle
 richer, pressée du desir de quitter le
 monde, vint trouver son Directeur, pour
 i découvrir de nouveau ses sentimens là-
 dessus. *Que voulez-vous*, lui dit-elle, *que*
devienne? Où faut-il que je me retire, pour
être aux desseins de Dieu sur moi? Venez,
ma fille, répondit le Directeur, *venez de-*
meurer à l'Hôpital. Il ne s'expliqua pas da-
 vantage; mais cette parole, jetée comme
 u hasard, fit la plus forte impression sur
 esprit de la jeune personne. Ce fut pour
 elle comme un trait de lumière, qui lui dé-
 couvrit tout à coup la route où le Seigneur
 rouloit qu'elle marchât. Elle ne pouvoit se
 persuader autre chose. Elle en rendit compte
 quelque temps après à son Directeur, qui,
 pour l'éprouver, repliqua qu'il n'avoit pas
 parlé sérieusement; qu'au surplus il ne
 vouloit pas se mêler d'une affaire qui souf-
 firoit bien des difficultés. *Permettez au*

AN. 1791

Il y ad-
 met Made-
 moiselle
 Trichet.

An. 1703.

moins, dit la Demoiselle, *que j'en parle à Monseigneur*. A peine en eut-elle obtenu la permission, qu'elle alla se jeter aux pieds de M. l'Evêque de Poitiers, en lui déclarant qu'elle sortoit d'une Communauté; qu'elle ne vouloit plus rester dans le monde & chez ses parens, & qu'elle le supplioit de la faire recevoir à l'Hôpital. Le Prélat répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne croyoit pas qu'on eût besoin de gouvernantes, & qu'en tout cas il en parleroit au Bureau. Il se trouva en effet qu'on n'avoit pas besoin de nouveaux sujets à l'Hôpital. Quand la vertueuse fille apprit cette réponse, pressée intérieurement de ne pas abandonner son projet, elle conjura M. l'Evêque de vouloir bien la faire recevoir en qualité de pauvre, puisqu'elle ne pouvoit pas être reçue comme gouvernante. Il y acquiesça, & lui donna une lettre pour MM. les Administrateurs. La surprise de ceux-ci fut extrême, en apprenant que la fille d'un homme, du même état que celui de la plupart d'entre eux, demandoit à être reçue à l'Hôpital sur le pied de pauvre. Ils auroient cru se déshonorer eux-mêmes, s'ils se fussent rendus à ses desirs. Cependant, par déférence pour la recommandation de M. l'Evêque, ils prirent un tempérament; ce fut de l'admettre pour servir d'aide à la Supérieure, en ordonnant qu'elle seroit traitée comme les autres gouvernantes.

s vues de M. de Montfort sur la Pénit-
 , étoient un peu différentes des leurs. *Il lui don-*
 qu'il fut qu'elle étoit à l'Hôpital, il *ne un ha-*
 anda & il obtint qu'elle seroit mise au *bit & un*
 bre des pauvres filles qu'il avoit rassem- *nom particu-*
 dans l'appartement, qu'on appelloit *culier.*
gesse, non pas pour y présider aux
 res filles qui s'y trouvoient, comme
 aloit la Supérieure, mais pour y ap-
 pre la pratique de l'obéissance & des
 s vertus religieuses. Elle fut assujettie
 mêmes exercices, aux mêmes devoirs
 es autres, & réduite à la nourriture
 pauvres : on la fit passer par toutes les
 ives capables de faire mourir la nature;
 uand son Directeur la crut en état de
 enir les assauts auxquels le changement
 rien de son habillement alloit l'expo-
 il lui fit prendre un habit particulier,
 e étoffe grossière, & de couleur de gris-
 dré, tel que le portent encore les Filles
 Sageffe. Dix écus, que le pieux An-
 nier avoit reçus en aumônes, avoient
 pour fournir aux frais de cet habille-
 nt. Après l'avoir béni, assisté d'un au-
 Prêtre, il dit, en le présentant à la
 ente Novice : *Tenez, ma fille, prenez*
habit ; il vous gardera, & vous fera d'un
id secours contre toutes sortes de tenta-
s. Il voulut aussi qu'au nom de Marie-
 ise, elle ajouta le nom de Jesus. Ce
 ngement se fit le second jour de Février
 l'année 1703, Fête de la Purification de
 Sainte Vierge. On peut bien penser

an. 1703.

qu'un événement de cette nature ne sans exciter beaucoup de bruit dans la Ville, & contre le Directeur, & tre la Pénitente. Parens, amis, & tout le monde, à l'exception d'un petit nombre, blâmerent cette action plus modérés disoient que c'étoit outré; d'autres qualifioient cette d'extravagance. La mere, quoiqu'elle eût donné son consentement à sa fille plus indignée que personne; elle eût même ses plaintes au Prélat; mais il venoit du Ciel, il ne permit pas qu'elle changeât rien; & malgré tous les obstacles, la Sœur Marie-Louise de Jesus serva constamment la forme de l'habit que son saint Directeur lui avoit donné le porta seule près de dix ans; & sous ce même habit, elle a été, pendant une longue suite d'années, Supérieure des Filles de la Sagesse, dont le chef-lieu est établi à Saint-Laurent-sur-Sayvre le Poitou, comme nous le dirons en suite (a).

*Epreuves
qu'il fait
de sa vertu.*

Tandis que l'assemblée des pauvres les subsista, elle demeura parmi elles s'y tint toujours au dernier rang. Ses actions étoient ce qu'il y avoit de plus humble, de plus humble & de plus modeste. Quand cette assemblée fut rompue, elle le fut, dans le cours de la même année, par les Administrateurs, qui crurent

(a) Au huitième livre.

voir se rendre aux importunités de ceux qui ne cessoient de déclamer contre cette avte, & contre celui qui l'avoit entreprise, la Sœur Louise de Jesus ne changea en pour cela à sa conduite; & son Guide, qui vit cet événement avec une égalité toute fait admirable, ne relâcha rien non plus de la sainte sévérité qu'il employoit à son égard. Non content de l'exercer par lui-même, & de la reprendre quelquefois avec beaucoup d'aigreur pour les moindres fautes, ou même pour des fautes supposées, il engageoit encore d'autres personnes à l'exercer en mille manières différentes. Son but étoit de lui inspirer le véritable esprit des Filles de la Sagesse, l'amour de la croix & le mépris d'elle-même, & de lui faire ce que le monde estime davantage; & de lui donner sujet de remercier le Seigneur des grands progrès que son élève fit en peu de temps sous sa conduite.

C'étoit presque la seule consolation que Dieu vouloit accorder à son serviteur. Les épreuves & traverses, qu'il rencontroit par-tout, étoient arrivées à un tel point, qu'elles le mettoient hors d'état de faire le bien. Le P. de la Tour, son Confesseur, & d'autres personnes respectables lui conseillèrent de demander de lui-même à se retirer. Il vouloit cependant avoir là-dessus l'avis de sa Supérieure. C'étoit sans doute pour voir jusqu'où elle portoit le détachement, & il eut la satisfaction de voir qu'elle étoit prête à faire le sacrifice que Dieu exigeoit d'elle.

Ann. 1703.

Il quitta
l'Hôpital

1703.

Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât d'avantages infinis de sa direction, & qu'il le perdant, elle perdît, en quelque sorte tout son appui; quoique même elle prévoyant qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contractions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte d'indifférence si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand, ajouta-t-il, l'Etablissement des Filles de la Sagesse sera fait, qu'au bout de ce terme, Dieu sera satisfait, & ses desseins sur vous seront accomplis.*

Il s'offre
ur don-
r des
issions.

Cependant le zèle de M. de Montfort pouvoit rester un moment oisif; & le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particulière, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumière, & devînt par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le Seigneur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocèse, pour faire des Missions & donner des retraites.

partout où ils le jugeroient à propos ; & AN. 171
 ici, qui connoissoient en partie son
 mérite & ses talens pour le saint ministère,
 toutes les preuves qu'il en avoit don-
 nées, depuis qu'il travailloit sous leurs
 yeux, acceptèrent son offre avec joie.

Il avoit alors plus de trente ans ; & pen- Ce qu
 tes douze années qu'il vécut depuis, étoit alo
 e fut plus occupé que de l'œuvre que
 on avoit confiée à ses soins. A l'exemple
 de notre divin Maître, dans le cours de sa
 vie publique, toute sa vie ne fut plus qu'une
 continuation de bonnes œuvres, de
 applications & de courses Apostoliques, à
 l'exception de ces temps de solitude & de
 retraite, qu'il se croyoit obligé de donner
 pour l'entretien de sa propre perfection. Tout ce
 qu'il avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui
 valoit rien. Plus pressé que jamais d'
 se procurer sa gloire & de souffrir
 pour lui, plein d'une tendre compassion
 pour les pécheurs, dont le misérable état le
 pénétrait de la plus vive douleur ; l'enten-
 dement éclairé des plus pures & des plus
 précieuses lumières de la foi, qui lui décou-
 vroit le néant des choses de la terre, & la
 vanité des récompenses qu'un Dieu pro-
 duit dans sa miséricorde ; le cœur embrasé
 du feu divin, qui le transportoit sans
 cesse hors de lui-même, & l'élevoit au-
 dessus de tous les sentimens de la nature ;
 reprochoit de n'avoir pas encore tra-
 vaillé avec assez d'ardeur à détruire le regne
 du malin, & à établir celui de Jesus-Christ

1703.

Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdît, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prévît qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de désintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand, ajouta-t-il, l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.*

*Il s'offre
pour don-
ner des
Missions.*

Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit rester un moment oisif; & si le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particulière, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumière, & devint par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocèse, pour faire des Missions & donner des retraites

par-tout où ils le jugeroient à propos ; & ceux ci , qui connoissoient en partie son mérite & ses talens pour le saint ministère , par toutes les preuves qu'il en avoit données , depuis qu'il travailloit sous leurs yeux , acceptèrent son offre avec joie.

Il avoit alors plus de trente ans ; & pendant les douze années qu'il vécut depuis , il ne fut plus occupé que de l'œuvre que Dieu avoit confiée à ses soins. A l'exemple de notre divin Maître , dans le cours de sa vie publique, toute sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de bonnes œuvres , de prédications & de courses Apostoliques , à la réserve de ces temps de solitude & de prières , qu'il se croyoit obligé de donner au soin de sa propre perfection. Tout ce qu'il avoit fait jusques là pour Dieu , ne lui paroissoit rien. Plus pressé que jamais du desir de procurer sa gloire & de souffrir pour lui , plein d'une tendre compassion pour les pécheurs , dont le misérable état le pénétoit de la plus vive douleur ; l'entendement éclairé des plus pures & des plus sublimes lumières de la foi , qui lui découvroit le néant des choses de la terre , & la grandeur des récompenses qu'un Dieu promet dans sa miséricorde ; le cœur embrasé d'un feu divin , qui le transportoit sans cesse hors de lui-même , & l'élevoit au-dessus de tous les sentimens de la nature ; il se reprochoit de n'avoir pas encore travaillé avec assez d'ardeur à détruire le regne du péché , & à établir celui de Jesus-Christ

Ann. 1704

Ce qu'il étoit alors

1703.

Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdît, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prévît qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de désintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand, ajouta-t-il, l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.*

*Il s'offre
pour don-
ner des
Missions.*

Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit rester un moment oisif; &, si le Seigneur permet qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particulière, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandît une plus vive lumière, & devint par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocèse, pour faire des Missions & donner des retraites.

par-tout où ils le jugeroient à propos ; & An. 1704
 ceux ci , qui connoissoient en partie son
 mérite & ses talens pour le saint ministère ,
 par toutes les preuves qu'il en avoit don-
 nées , depuis qu'il travailloit sous leurs
 yeux , acceptèrent son offre avec joie.

Il avoit alors plus de trente ans ; & pen- Ce qu'
étoit alors.
 dant les douze années qu'il vécut depuis ,
 il ne fut plus occupé que de l'œuvre que
 Dieu avoit confiée à ses soins. A l'exemple
 de notre divin Maître , dans le cours de sa
 vie publique , toute sa vie ne fut plus qu'une
 suite continuelle de bonnes œuvres , de
 prédications & de courses Apostoliques , à
 la réserve de ces temps de solitude & de
 prières , qu'il se croyoit obligé de donner
 au soin de sa propre perfection. Tout ce
 qu'il avoit fait jusques là pour Dieu , ne lui
 paroissoit rien. Plus pressé que jamais du
 desir de procurer sa gloire & de souffrir
 pour lui , plein d'une tendre compassion
 pour les pécheurs , dont le misérable état le
 pénétoit de la plus vive douleur ; l'enten-
 dement éclairé des plus pures & des plus
 sublimes lumières de la foi , qui lui décou-
 vroit le néant des choses de la terre , & la
 grandeur des récompenses qu'un Dieu pro-
 met dans sa miséricorde ; le cœur embrasé
 d'un feu divin , qui le transportoit sans
 cesse hors de lui-même , & l'élevoit au-
 dessus de tous les sentimens de la nature ;
 il se reprochoit de n'avoir pas encore tra-
 vaillé avec assez d'ardeur à détruire le regne
 du péché , & à établir celui de Jesus-Christ

1703. Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdit, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prévînt qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de désintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand, ajouta-t-il, l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.*

Elle s'offre pour donner des Missions. Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit rester un moment oisif; & si le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particulière, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumière, & devint par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocèse, pour faire des Missions & donner des retraites.

-tout où ils le jugeroient à propos ; & ^{AN. 17}
 : ci , qui connoissoient en partie son
 ite & ses talens pour le saint ministère ,
 toutes les preuves qu'il en avoit don-
 s , depuis qu'il travailloit sous leurs
 x , acceptèrent son offre avec joie.

l'avoit alors plus de trente ans ; & pen- ^{Ce q}
 t les douze années qu'il vécut depuis , ^{trois al}
 e fut plus occupé que de l'œuvre que
 u avoit confiée à ses soins. A l'exemple
 otre divin Maître , dans le cours de sa
 publique , toute sa vie ne fut plus qu'une
 : continuelle de bonnes œuvres , de
 lications & de courses Apostoliques , à
 lserve de ces temps de solitude & de
 res , qu'il se croyoit obligé de donner
 oin de sa propre perfection. Tout ce
 il avoit fait jusques là pour Dieu , ne lui
 oissoit rien. Plus pressé que jamais d'u-
 ir de procurer sa gloire & de souffrir
 ir lui , plein d'une tendre compassion
 ir les pécheurs , dont le misérable état le
 étroît de la plus vive douleur ; l'enten-
 nent éclairé des plus pures & des plus
 limes lumieres de la foi , qui lui décou-
 vit le néant des choses de la terre , & la
 andeur des récompenses qu'un Dieu pro-
 t dans sa miséricorde ; le cœur embrasé
 n feu divin , qui le transportoit sans
 le hors de lui-même , & l'élevoit au-
 sus de tous les sentimens de la nature ;
 e reprochoit de n'avoir pas encore tra-
 llé avec assez d'ardeur à détruire le regne
 péché , & à établir celui de Jesus-Christ

An. 1704.

dans le cœur des hommes. Attaquer vertement le monde, faire une guerre placable au vice, le couvrir de honte d'infamie, arracher à Satan ses malheureuses victimes, dévoiler l'horreur d'artifices, dissiper les illusions funestes l'aide desquelles il tient la plupart des hommes sous sa puissance; défilier à ces yeux, leur montrer leur aveuglement & leur folie; abolir des usages perniciose mais accrédités; apprendre aux ignorans leurs devoirs, & les leur faire goûter; vaincre les foibles; exciter les parfaits; conduire à l'héroïsme des vertus Chrétiennes; faire par-tout refléurir la piété, le Sanctuaire, dans le Cloître, & par les personnes du siècle; voilà ce qu'il proposa l'homme Apostolique; voilà qu'il regarda comme le but d'un Ministre, & ce qu'il entreprit, sans craindre rien de ce qu'il auroit à souffrir de la part du monde & des puissances de l'enfer.

Sa conduite dans les fonctions de son ministère.

Sa conduite, dans la nouvelle carrière, il s'engageoit, répondit à des dispositions sublimes. Jamais une vaine éloquence n'adultéra dans sa bouche la parole de vérité. Mort à lui-même, intimement uni à Dieu, il prêchoit celui dont il étoit imité; il prêchoit Jésus-Christ crucifié, objet de scandale pour le Juif, & de salut pour le Gentil. Ses paroles étoient simples, mais vives; c'étoit ce glaive à deux tranchans, qui perce jusqu'au fond des cœurs, pour en ôter tout ce qu'il y a

vicieux & de souillé. Parlant au nom de son Maître, il parloit avec autorité. Les cœurs les plus endurcis ne résistoient point à la force de ses discours. Il subjugoit, il entraînoit les cœurs, & leur persuadoit aisément ce dont il étoit lui-même pénétré ; ou plutôt l'Esprit saint qui l'animoit, se plaisoit à faire éclater en lui la force & la douceur de sa grace. Son principal soin étoit de ne point mettre d'obstacle aux opérations de ce divin Esprit. Une prière continuelle, une vie pénitente & mortifiée, de saintes rigueurs exercées sur son corps, les plus bas sentimens de lui-même le préparoient à devenir le dignement de ses miséricordes sur les pécheurs. Jamais il ne montoit en chaire sans avoir auparavant essayé de fléchir la colère du Seigneur par une rude discipline.

Tel étoit l'homme de Dieu, dès le temps de sa première Mission qu'il fit à Montbernage, l'un des fauxbourgs de Poitiers, paroisse de Sainte-Radegonde. Il y parut comme un homme puissant en œuvres & en signes, comme un Jean-Baptiste sorti du désert pour prêcher la pénitence. Le peuple courroit en foule après lui ; on ne se lassait point de l'entendre, & ses instructions opérèrent de grands changemens dans les mœurs. Il sembloit en disposer en maître. Le fauxbourg où il prêchoit, étoit peuplé de pauvres ; & comme il arrive d'ordinaire dans ces sortes d'endroits, les juremens, les blasphèmes, les excès dans le boire, &

*Mission
de Mont
bernage.*

AN. 1704. les autres désordres qui naissent de ceux-ci ; y étoient communs. La force avec laquelle il s'éleva contre ces vices , les fit en partie disparaître , & il substitua en leur place des pratiques capables de nourrir la piété.

*Il y érige
une Cha-
pelle à
l'honneur
de la Ste
Vierge.*

Une de celles qu'il crut plus propres pour cela , fut d'ériger une chapelle à la Mere de Dieu , où les habitans de Montbernage & des environs viendroient lui rendre hommage , & réciter publiquement le chapelet ; pratique , que sa dévotion pour Marie lui rendoit très-chère , & dont il conseilla toujours l'usage comme très-salutaire à tout le monde. Il falloit à cet effet acheter une grange déserte , la décorer d'une maniere décente , y bâtir un Autel , & y placer une grande image de la Ste Vierge. Le point étoit de déterminer ses auditeurs , gens peu riches pour la plupart , à se charger de ces frais. Il parla. Aussi-tôt il eut la consolation de les voir tous s'empres- ser à l'envi pour l'exécution de la bonne œuvre. La chapelle fut ornée comme il le desiroit ; & tous les soirs les fideles y venoient en foule réciter en commun le chapelet ; usage qui persévéra long-temps après la Mission , & contribua beaucoup à en perpétuer les fruits.

*Sa cha-
rité pour
les pau-
vres.*

Le ferveur de ce bon peuple à profiter de ses leçons , servoit encore à animer de plus en plus celle du Missionnaire. Il ne croyoit jamais en faire assez. Tout le jour il prêchoit , il confessoit , il catéchisoit , il oublioit jusqu'à ses propres besoins ; & la

r, lorsqu'il sortoit de l'Eglise, on le voyoit environné & suivi d'une multitude prodigieuse de pauvres, avec lesquels il conversoit, comme avec ses amis les plus chers. Il étoit au milieu d'eux, comme un pere au milieu de ses enfans. La maison, dans laquelle il se retiroit, étoit moins la sienne, que celle des pauvres. Là, pour se délasser de ses fatigues, il nettoyoit leurs habits; il leur distribuoit les aumônes qu'il avoit reçues; il les servoit à table; il les embrassoit; il leur baisoit les pieds; & s'il en avoit quelques-uns d'infirmes, qui ne pouvoient venir profiter des soulagemens communs qu'il donnoit aux misérables, il alloit les chercher lui-même, les chargeoit sur ses épaules, & leur donnoit des secours proportionnés à leur état d'infirmité & de misère. Il vouloit toujours avoir un pauvre à manger avec lui; & c'étoit d'ordinaire le plus rebutant dont il faisoit choix. Toutes les distinctions étoient pour ce pauvre; il le servoit le premier, lui donnoit le meilleur de ce qu'il y avoit de meilleur à table, & ne vouloit que dans le même verre, après que le pauvre y avoit bu.

Une conduite si contraire aux maximes du siècle, faisoit regarder le Missionnaire comme un homme extraordinaire, & Dieu se plaisoit à donner à ses paroles une grande efficacité. C'est ce qu'éprouva, vers ce même temps, un jeune homme qu'il s'associa, pour l'accompagner & l'aider dans ses Missions. Ce jeune homme, touché par

Il s'associe un jeune homme, pour l'aider dans ses Missions.

Ann 1703.

les sermons qu'un Pere Capuein avoit prêchés dans sa paroisse de Bouillé-Laurent, en Anjou, étoit venu à Poitiers, dans le dessein d'embrasser la regle du Prédicateur qu'il avoit entendu. La premiere Eglise qu'il rencontre, en arrivant à Poitiers, fut celle des Pénitentes. Il y entre, y fait sa priere, & y récite son chapelet avec beaucoup de ferveur. M. de Montfort, qui confessoit alors dans cette Eglise, fut touché de la dévotion avec laquelle il prioit. Il appelle le jeune homme; & après avoir su de lui le sujet qui l'amenoit, il ne lui dit que cette parole de son divin Maître : *Suivez-moi.* Aussi-tôt il fut obéi. Le jeune homme s'attacha dès lors à sa suite; & quoiqu'il y eût une infinité de peines & de rebuts à souffrir, jamais rien ne fut capable de l'en séparer. C'est lui qui, sous le nom de F. Mathurin, a fait le Catéchisme pendant cinquante ans dans les Missions, tant avec M. de Montfort, qu'avec ceux qui lui ont succédé, jusqu'à l'an 1759, qu'il mourut dans la maison de Saint-Laurent-sur-Sayvre.

*Ce qui
l'attacha à
sa suite.*

Les exemples héroïques de vertu que lui donna constamment le serviteur de Dieu, & les grands avantages qu'il retira de sa conversation, tout le temps qu'il eut le bonheur de vivre avec lui, le confirmèrent dans sa vocation, & lui firent penser avec raison, que ce qu'il lui avoit dit, avoit été l'effet d'une inspiration particuliere. Quelque extraordinaire que cette inspiration pût

t lui paroître , il ne devoit pas la croire AN. 171
 peccé dans un homme aussi singulière-
 ment uni qu'il l'étoit à Dieu , & dans qui
 opérations de la grace ne cessèrent ja-
 mais de se manifester de la manière la plus
 appante , sur-tout en ce qui regarde la
 conversion des pécheurs. Il seroit impossi-
 ble de rapporter tout ce que le zélé Mission-
 naire fit en ce genre , dans le temps qu'il
 travailla dans le Diocèse de Poitiers. Nous
 nous contenterons de parler de quelques
 faits plus particuliers , qui lui arriverent
 dans quelques-unes des Missions qu'il fit
 faire , & des principales humiliations qu'il
 reçut. Car Dieu voulut , pour contreba-
 lancer , en quelque sorte , ses grands succès ,
 pour lui donner en même temps une plus
 grande occasion d'exercer sa vertu , qu'il
 lui fit beaucoup à souffrir , & que les coups
 lui fussent d'autant plus sensibles , que la
 main dont ils parloient , étoit plus respec-
 table & plus chère.

Telle fut l'épreuve à laquelle sa vertu fut
 mise à la fin de la Mission qu'il fit , la même
 année , dans l'Eglise des Religieuses du
 Valaigre. Le succès en avoit été des plus
 flatteurs. Une multitude de conversions de
 personnes de tous les états en avoit été le
 fruit. On y avoit admiré non-seulement
 l'éloquence mâle & pathétique du Mission-
 naire , mais aussi la solidité de ses déci-
 sions , toujours appuyées des plus fortes
 raisons & des autorités les plus respecta-
 bles. Il avoit particulièrement déclamé

*Humili-
 tion qu'
 est due à
 la Mission
 Calvaire*

An. 1705.

contre les mauvais livres, tant en matiere de religion, qu'en matiere de mœurs; & grand nombre de personnes, frappées par les exhortations, lui en avoient remis une grande quantité entre les mains. Cela lui fit naître l'idée, de faire ce que l'Apôtre des Gentils avoit fait à Ephèse. Il fit faire un monceau de ces livres dans une place voisine de l'Eglise, à dessein d'y mettre publiquement le feu à l'issue d'un sermon, & de réparer, au moins en partie, par cet acte solennel, le scandale qu'avoit causé la lecture de ces livres. La chose jusques-là n'étoit point blâmable : mais des particuliers, poussés par un zèle indiscret, & voulant enchérir sur l'idée du Missionnaire, firent placer, à son insu, sur la pile des livres, une espèce de figure, telle qu'on représente le Diable, avec des ornemens mondains. Le bruit aussi-tôt courut dans la populace, qu'on alloit brûler le Diable. Un Prêtre, car dans le sacré ministère, ainsi qu'autrefois dans le College des Apôtres, il se trouvera toujours de ces ames basses, qui sacrifient tout à la passion qui les possède; un Prêtre, qui avoit assisté M. de Montfort dans sa Mission, mais à qui sa réputation faisoit ombrage, crut cette occasion favorable pour le décrier dans l'esprit des Superstieus. Sans donc prévenir son Confrere de ce qui se passoit, il va incontinent trouver le Grand-Vicaire, qui, dans l'absence du Prélat, étoit chargé du soin du Diocèse. C'étoit l'Abbé de Villeroi, de

nis Archevêque de Lyon. Il lui peint tout
 ridicule de la cérémonie dont il étoit
 ession. Le Grand-Vicaire, sur cette dé-
 tion, ne doute nullement que M. de
 Montfort n'en soit l'auteur; & sans perdre
 n instant, pour prévenir le scandale, il
 monte en carrosse, vient droit à l'Eglise,
 impose silence au Missionnaire, qui pré-
 choit devant une grande foule de peuple,
 lui fait une réprimande, où rien de ce
 n pouvoit l'humilier & le mortifier n'é-
 it épargné. Jamais correction ne fut
 ieux reçue. L'humble Prêtre se mit à ge-
 ux pour l'entendre, & descendit aussit-
 t de chaire, sans ouvrir la bouche pour
 disculper. La seule chose qui l'affligea
 siblement, fut le pillage que l'on fit des
 auvais livres; ce qui ne pouvoit que pro-
 ger le scandale. Il est vrai que, malgré
 qui venoit d'arriver, le jour suivant, la
 erture de la Mission se fit de la manière la
 us édifiante; & même un autre Grand-
 icaire, M. Revol, dès lors nommé à
 évêché d'Oleron, qui prêchoit à cette
 erture, releva autant, dans son sermon,
 mérite de M. de Montfort, qu'il avoit
 é abaissé le jour précédent. Cependant,
 mme le monde est toujours prêt à saisir
 qui peut donner du ridicule aux Minis-
 es de l'Evangile, on fit courir par les
 mps des relations, où le fait, & on
 ent de parler, étoit raconté d'une ma-
 ere tout-à-fait propre à prévenir les es-
 its contre le zélé Missionnaire; & bien

An. 1786.

des gens , sur-tout de ceux qu'on appelle les sages & les prudens du siècle , en concurent , à ce sujet , des idées très-peu favorables.

*Mission
de S. Sa-
turnin.*

Ces préjugés devoient naturellement nuire beaucoup aux succès de son ministère ; mais telle est la conduite admirable que Dieu , dans tous les temps , a tenue sur ses Saints : plus ils sont humiliés & convertis d'opprobres aux yeux du monde , plus le fruit de leurs travaux est abondant. C'est le grain de froment , qui doit mourir dans la terre , avant de germer & de fructifier. La Mission de Saint-Saturnin , que M. de Montfort fit après celle du Calvaire , fut une preuve sensible de cette vérité. L'affluence du peuple fut la même que dans toutes les autres ; & le Ciel parut prodiguer ses grâces , avec encore plus d'abondance , à ceux qui furent constans à suivre le pieux & fervent Missionnaire. Il y avoit , à l'ex-

*Répara-
tion publi-
que des dé-
sordres
qu'on com-
mettoit
dans un en-
droit de ce
faux-
bourg,*

trémité du fauxbourg de Saint-Saturnin , un endroit nommé la Gorreterie , où il y avoit un jardin orné de quatre figures colossales , & qu'on appelloit , pour cette raison , le jardin des quatre figures. C'étoit comme le rendez-vous général de tout ce qu'il y avoit de libertins dans la Ville. On peut voir de là des crimes & des excès qui s'y commettoient en tout genre. L'Homme de Dieu , pour réparer , autant qu'il le pouvoit , ces crimes , & pour couper la racine du mal , crut qu'il devoit abolir l'espèce de prostitution qu'on faisoit de ce

Il se propoſa donc, outre les moyens An. 1
 qu'il avoit coutume d'employer dans ſes
 Miffions, pour y conſerver le fruit
 de ſes travaux, tels que la fréquentation
 des Sacramens, la renouation des vœux
 de Baptême, la récitation du Roſaire, &
 l'établiſſement de quelque pieuſe Confré-
 rie; il ſe propoſa, diſ-je, de faire faire,
 en ce lieu-là même, une réparation publi-
 que de tous les déſordres qui ſ'y paſſoient,
 & ceux mêmes, qui, plus d'une fois, en
 avoient été coupables. Le projet étoit
 grand. Il n'y avoit que celui qui le lui avoit
 ſpiré, qui pût en rendre l'exécution poſ-
 ſible. Le ſerviteur de Dieu n'oublia rien
 pour attirer ſur lui cet eſprit de force & de
 grace dont il avoit beſoin pour cela. Il re-
 doublâ ſes auſtérités. Après avoir travaillé
 tout le jour aux exercices de la Miſſion, la
 nuit il ſe retiroit dans le jardin de la Gor-
 tierie, & y paſſoit pluſieurs heures en
 prières, & dans l'exercice de la pénitence.
 Il proſterné contre terre, à l'exemple
 de ſon divin Maître dans le jardin des Oli-
 ves, il repaſſoit, dans l'amertume de ſon
 cœur, les iniquités dont ce lieu profane
 étoit ſouillé. Il eût voulu l'en purifier par
 l'abondance de ſes larmes, & s'eſſorçoit
 d'y laver dans le ſang qu'il tiroit de ſon
 cœur par de cruelles diſciplines. Ayant
 ainſi d'abord expié ſur lui-même les outrages
 que l'on faisoit en cet endroit au Sei-
 gneur, le 6 Février 1706, jour qu'il avoit
 été ordonné pour la Proceſſion générale, qui

1706.

se fait à la fin de chaque Mission, il en dirigea la marche vers le Jardin ; &c. lorsqu'on y fut arrivé, il fit au peuple une exhortation pathétique, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Saint ; qui venoit gémir sur les iniquités d'une foule de coupables, & les engager à les réparer. Ses vœux furent entièrement remplis. La réparation fut aussi parfaite, qu'elle fut publique. Ce n'étoit de toutes parts que sanglots. Tous les assistans fondonnent en larmes, se reconnoissoient coupables, & demandoient miséricorde ; quand tout à coup le Prédicateur, éclairé d'une lumière surnaturelle, répandit la consolation dans tous les cœurs, en assurant, d'un ton prophétique, *qu'un jour ce lieu seroit un lieu de prières, & qu'il seroit desservi par des Religieuses.*

Prédication du serviteur de Dieu.

Comment il fut accompli.

Peu de jours après, le serviteur de Dieu, passant par le faubourg, y trouva un pauvre attaqué de maux incurables, & abandonné de tout le monde. Il le prit, le chargea sur ses épaules ; & ne sachant où lui trouver une retraite, il le mit, à l'endroit dont nous venons de parler, dans une espèce de chambre formée dans le tron d'un rocher. Bientôt, à ce pauvre, il en joignit deux ou trois autres atteints des mêmes maux, & chargea quelques vertueuses Demeiselles d'en avoir soin. De sorte qu'il se forma là par degrés un hospice pour ces sortes de malades, que ces bonnes personnes y recueilloient, à proportion des amas

nes qu'elles ramassoient dans la Ville. AN. I.
 Ainsi M. de Montfort, sans y penser, contribua à vérifier ce qu'il avoit prédit. Mais on n'en vit le parfait accomplissement que long-temps après, lorsqu'en 1748, dans le terrain même, appelé la Goretterie & le jardin des quatre Figures, l'Hôpital des Incurables fut bâti par les pieuses prodigalités de F. Philippe l'Emery, Grand Prieur d'Aquitaine, qui le mit sous la protection de l'Ordre de Malthe : & lorsqu'en 1758, après avoir été d'abord dans des mains séculières, cet Hôpital passa dans celles des *Filles de la Sagesse*. Depuis ce temps-là, ce lieu est véritablement un lieu de priere, où Dieu est continuellement glorifié. On n'y vient plus aujourd'hui que pour s'édifier, en voyant l'esprit de piété, le silence profond & l'ordre admirable qui y regnent, de sorte que ce que l'Homme de Dieu avoit prédit, est accompli de point en point.

Ce trait n'est pas le seul par où le Seigneur voulut alors manifester la sainteté de son serviteur. Vers ce même temps, Madame d'Armagnac, femme du Gouverneur & Lieutenant de Roi à Poitiers, étoit à la dernière extrémité, & abandonnée des Médecins. Le P. la Tour, Confesseur de M. de Montfort, le pria de vouloir bien dire la Messe pour elle. Après sa Messe, celui-ci lui vint dire que cette Dame recouvreroit la santé ; & ce Pere, qui connoissoit à fond la simplicité de son cœur & la

*Au
 événement
 de la m
 nature.*

An. 1706.

bonté de son esprit, l'ayant chargé lui-même le porteur de cette bonne velle, il obéit à l'instant; entra dans la chambre de la malade, & lui dit ces choses: *Madame, vous ne mourrez pas de maladie; Dieu veut vous laisser sur la terre, & prolonger vos jours, pour continuer vos charités aux pauvres.* Depuis ce moment la malade commença à se mieux porter, & encore vécu douze ans. Après la mort de M. de Montfort, M. d'Armagnac, le 11 Novembre 1718, déposa ce fait authentiquement, en présence d'un Notaire.

Il est inutile d'ajouter.

On rapporte encore plusieurs choses de ce genre, bien capables d'autoriser la mission de l'Homme Apostolique, & de mériter le crédit qu'il avoit auprès de son Seigneur. Mais le Maître ne veut pas que ses chers disciples soient autrement tentés que lui. Il permet que leurs actions les plus éclatantes passent, sans presque y faire aucune attention pendant leur durée, de peur que la gloire & l'estime qui leur reviendrait, ne les prive du mérite de leur souffrance. Comme les opprobres, & les reproches des hommes, ne préjudiquent point aux succès de leurs travaux, l'éclat que jette quelquefois leur sainte vie ne les empêche pas d'essuyer les plus grandes humiliations. Le serviteur de Dieu l'évoqua dans cette occasion. Après avoir prêché la Mission de Saint-Saturnin, il songea à donner une Retraite aux Religieuses de Sainte Catherine de Poitiers. Il le

voit même déjà donné quelques exercices, AN. 17
 orsqu'il lui fut notifié un interdit de la part
 e l'Evêque, avec ordre de sortir de son
 Diocèse.

Cet événement étoit une suite de ce qui ^{Quell}
 étoit passé à la Mission du Calvaire. ^{fut la c}
 Prélat, comme on l'a dit, étoit alors ab- ^{se.}
 ent; & le Grand-Vicaire, que bien des
 ersonnes blâmoient, comme ayant mis
 rop d'éclat & de précipitation dans cette
 faire, avoit intérêt de le prévenir. On
 voit écrit au Prélat d'une manière peu fa-
 orable au Missionnaire; & à son arrivée,
 n ne manqua pas de lui représenter la
 hofe du côté le plus odieux, sans rien dire
 e ce qui pouvoit la justifier. Cependant,
 omme on n'ignoroit pas qu'il estimoit la
 vertu de M. de Montfort, on avoit soin
 le mêler quelques éloges à ce qu'on disoit
 le lui, pour le décrier; c'est un homme,
 lisoit-on, plein de zèle & de bonnes inten-
 ions, d'une vie très-austère, mais singu-
 ier dans ses manières, & dont le zèle fou-
 queux & peu considéré ne ménage rien, &
 r'est propre qu'à décréditer la Religion,
 u'il veut servir. Un grand nombre de
 ersonnes tenoient ce langage. On fait que
 e monde se déclare toujours contre ceux
 ui lui font une guerre ouverte, & qu'il
 st impossible de faire de grands biens,
 ur-tout d'une certaine espèce, sans s'atti-
 er l'inimitié d'une infinité de gens. D'ail-
 eurs, on étoit dans un temps où des er-
 eurs, qui dès lors avoient été déjà fulminées

1706.

nées plus d'une fois, faisoient beaucoup de bruit. M. de Montfort, dont les sentimens & la soumission à l'Eglise étoient parfaitement connus, ne plaisoit point à tout le monde. Les partisans de l'erreur ne cessioient de crier contre lui, & de jeter du ridicule & sur ses discours, & sur sa conduite, sans découvrir le véritable motif qui les faisoit agir. Quelque bien intentionné que fût le Prélat, il lui eût été difficile de résister à tant de gens, & de démêler la vérité au milieu des nuages, dont le mensonge & la calomnie s'efforçoient de la couvrir. Il craignit, en effet, qu'il n'y eût quelque chose de dangereux dans la conduite du Missionnaire, & que son zèle ne le portât, & ne l'eût même déjà porté à des excès blâmables; & c'est ce qui lui fit prendre la résolution de ne plus se servir d'un Ouvrier, dont il n'ignoroit pas les vertus éminentes. Les témoignages avantageux qu'il a depuis donnés publiquement à sa mémoire (a), suffirent pour montrer la pureté de ses intentions, & pour effacer toutes les impressions fâcheuses, que sa conduite passée, par rapport au saint Missionnaire, auroit pu laisser.

Comment
il se com-
porte en
cette occa-
sion.

Pour M. de Montfort, il reçut cette humiliation, comme un homme qui mettoit les mépris des hommes au rang des plus insignes faveurs qu'il put recevoir du Ciel. Non-seulement il la reçut avec une

(a.) On trouve ces témoignages imprimés dans l'au-
tenthic.

entière résignation , mais une douce joie se répandit au fond de son cœur. Loin de se plaindre du traitement qu'on lui faisoit , il ne songea qu'à remercier le Seigneur de l'occasion qu'il lui donnoit de lui prouver son amour , en lui sacrifiant la chose du monde qu'il chérissoit davantage , le moyen de travailler pour sa gloire & pour le salut des hommes. Il n'avoit rien fait , comme il le pouvoit aisément , pour parer le coup qu'on lui avoit porté , soit que tout occupé des choses du Ciel , il n'eût fait aucune attention à ce qui lui pouvoit arriver , soit , qu'en le prévoyant , il eût cru devoir plutôt s'abandonner entièrement à Dieu , que de paroître fuir la Croix , en se justifiant lui-même. Il ne fit rien non plus pour se délivrer d'une flétrissure , qui sembloit si préjudiciable à sa réputation. Ce n'est pas que bien des raisons , prises même de la gloire de Dieu , & qui se présentoient naturellement à son esprit , ne l'engageassent à faire pour cela quelques démarches ; il n'ignoroit pas non plus , qu'il n'auroit fait en ce'a que ce que plusieurs saints avoient fait avant lui , mais , éclairé d'une lumière particulière , il crut qu'il ne devoit alors glorifier Dieu , que par son silence & son abjection.

Il s'y détermina d'autant plus facilement , que l'occasion lui parut favorable pour exécuter un projet , qu'il avoit conçu depuis long-temps. C'étoit d'aller en pé-

Am. 1

Il se d.
mine
ter en
rinage
Roma

AN. 1706.

lerinage à Rome. Il avoit eu, comme on l'a dit, un ardent desir d'aller prêcher l'Evangile chez des nations idolâtres, dans l'espérance d'y verser son sang pour J.C. Ce desir ne s'étoit jamais éteint en lui; & ce qui venoit d'arriver lui fit soupçonner que Dieu l'avoit peut-être permis, afin que ce desir eût son accomplissement. Il crut donc qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'aller s'offrir au Vicaire de Jesus-Christ, pour travailler, selon ses ordres, à la vigne du Seigneur; & de recevoir ce qu'il lui diroit, comme l'oracle, par où Dieu même lui feroit connoître sa volonté. Ce fut là la première & la principale fin de son voyage, à laquelle toutes les autres furent subordonnées, comme d'obtenir le don de la parole, celui de toucher les cœurs, de faire pénitence pour les pécheurs, & d'attirer sur ceux qu'il avoit gagnés à Dieu la grâce de la persévérance. Son dessein ayant été approuvé de son Confesseur, car il ne faisoit rien qui n'eût la sanction de l'obéissance, il ne tarda pas à le mettre en exécution.

*Lettre circulaire
qu'il écrivit
avant son
départ.*

La seule chose, qui le touchoit bien sensiblement, c'étoit de se séparer de ceux qu'il avoit enfantés à Jesus-Christ, & qu'il prévoyoit devoir être en grand danger de retourner en arrière, lorsqu'ils se verroient sitôt sévrés de la présence de leur pere, & privés du lait qu'ils avoient soutenus jusqu'alors. Pour prévenir, autant qu'il étoit en lui, un si grand malheur, il leur écrivit à tous en commun une

lettre, où la charité pour eux & la tendresse paternelle se déployoit toute entière. Elle étoit adressée particulièrement aux habitans de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien & de la Résurrection. Le pieux Missionnaire y exprime d'abord, de la manière la plus vive, les sentimens d'affection dont son cœur étoit rempli. *Je vous porterai*, leur dit-il, *par-tout dans mon cœur, à la vie, à la mort & dans l'éternité. Que j'oublie plutôt ma main droite, que de vous oublier en quelque lieu que je sois; jusqu'au saint Autel: que dis-je, jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'aux portes de la mort.* La seule condition qu'il exige d'eux pour cela, c'est qu'ils soient fideles aux saints enseignemens que Jesus-Christ leur a donnés par la bouche des Missionnaires. *Souvenez-vous donc*, ajouta-t-il, *souvenez-vous, mes chers enfans, ma joie, ma gloire & ma couronne, d'aimer ardemment Jesus-Christ, & de l'aimer par Marie. Faites éclater par-tout & devant tout le monde votre dévotion véritable envers la très-sainte Vierge notre bonne Mere, afin d'être par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ.* Il leur recommande ensuite les saintes pratiques établies parmi eux, la renouation des promesses du Baptême, la récitation du chapelet, & la fréquentation des sacre-mens, au moins tous les mois. . . . Il rappelle à ses chers amis de Montbernage, qu'il leur a laissé l'image de sa bonne Mere & son cœur. Il les exhorte à continuer

Ann. 1706. la ferveur de leurs prieres : & il veut qu'ils ne souffrent point dans leur fauxbourg de blasphémateurs, de jureurs, de personnes qui chantent de mauvaises chansons, ou qui se laissent aller à des excès de vin ; qu'ils les répriment, s'ils le peuvent, en reprenant ces personnes avec zele & douceur, ou du moins qu'ils fassent quelque espece de réparation pour ces sortes de desordres. Il insiste sur la plus exacte observance des jours consacrés au Seigneur, & s'adressant à ceux, que leur profession expose davantage au violement de ce précepte, il leur représente, que s'ils ne sont dans une véritable nécessité, reconnue par leur Pasteur, tous les prétextes qu'ils apportent ne les empêcheront pas de se perdre malheureusement, & de se précipiter dans la damnation.... Après leur avoir donné ces avis, il se recommande instamment à leurs prieres, dans le long pèlerinage qu'il entreprend, pour obtenir leur persévérance, & la conversion des pécheurs. Ce n'est point sa peine, qu'ils doivent considérer, puisqu'elle n'est rien en comparaison de celle de notre divin Sauveur. Mais ils doivent prier, afin que sa malice & son indignité ne mettent point obstacle à ce que Dieu & sa sainte Mere veulent faire par son ministère. *J'ai ce grands ennemis en tête, leur dit il : Tous les amateurs du monde me méprisent, me raillent & me persécutent. L'enfer a comploté ma perte & fera par-tout soulever contre moi toutes ses puissances. Foy-*

comme je suis, que deviendrai-je, si la AN. 17
sainte Vierge, & les prieres des bonnes
es, & en particulier les vôtres ne me sou-
viennent, & ne m'obtiennent le don de la pa-
ix ou la divine sagesse, qui sera le remede
tous mes maux. Epanchant ensuite dans
cœur de ses enfans ses sentimens de con-
fiance dans l'assistance puissante de la
ire de Dieu; c'est par Marie, dit il, que
cherche & que je trouverai Jesus, que
raferai la tête du serpent, & que je vain-
trous mes ennemis & moi-même, pour la
grande gloire de Dieu. . . . Il conclut
lettre en leur disant adieu; mais seule-
ment pour un temps, parce qu'il espéroit
passer par Poitiers; soit, dit-il, pour y
meurer quelque temps sous l'obéissance de
tre illustre Prélat, si zélé pour le salut des
ies, & si compatissant à nos infirmités,
et pour passer dans un autre pays; parce
Dieu étant mon pere, j'ai autant de
ux à demeurer, qu'il y en a, où il est in-
gement offensé par les pécheurs.

Ayant ainsi satisfait tout à la fois son Il
 le & sa tendresse pour ses enfans pour
 sus-Christ. M. de Montfort n'avoit plus me
 en qui pût le retenir à Poitiers. Il se
 contenta de dire au Frere Mathurin, ce
 une homme qu'il s'étoit associé pour l'ac-
 compagner dans ses Missions, de l'atten-
 dre dans cette ville, ou dans les environs,
 parti le jour même pour la Capitale du
 once Chretien.

Fin du second Livre.



LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE
GRIGNION
DE MONTFORT.



LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

MANIERE dont M. de Montfort fait le voyage de Rome. Son séjour à Lorette. Son arrivée à Rome, & l'audience qu'il a de Saint Pere. Son retour en France. Il va en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, & de là au Mont Saint-Michel Il va à Rennes. Comment il s'y comporte par rapport à sa famille. Il y prêche. Trait singulier. Comment il est reçu à Montfort-la-Canne, lieu de sa naissance. Il se joint à Dinan à une compagnie de Missionnaires. Effet de sa charité pour les pauvres. Il donne une Mission aux soldats. Son zèle pour le Rosaire. Ses travaux sous M. Leuduger. Il entreprend de réparer une grande Chapelle de Notre-Dame, à Lacheze. Décorations qu'il y fait mettre. Processions qu'il fait faire à cette Chapelle. Il change le jour d'une foire, &

M. GRIGNION. 137

Il passe à cette occasion. Prodiges qu'il donne à Saint-Brieuc des retraites des de la Croix. Sa maniere de vie à la ville. Fruits de ses travaux. Impression que ses paroles faisoient sur les esprits de geles au commencement de la peste à Montcontour. Correction paternelle, et l'horreur qu'il a des ajustemens de la guerre. Il est exclu de la compagnie de M. de Montfort. Lieu, où il se retire & dont il fait un séminaire ordinaire. Il y renouvelle le vœu qu'il avoit fait de ne vivre que d'aumônes. Il est auditeurs sans dire une parole. On l'envoie à l'érection d'un Calvaire, qu'il vouloit à Montfort. Il est interdit, & presque instant rétabli dans ses fonctions d'Evêque diocésain. Mission de Bréal. Risque de sa vie. Il est de nouveau, au moins en partie. Il procure une chapelle à la Chapelle de Saint Lazare. En Montfort, il prédit à cette ville les malheurs qui sont arrivés depuis. L'homme de bien des Missions dans le Diocèse de Montfort. Il court risque de sa vie. Il est maltraité des soldats. Traits de Providence, qui semblent autoriser la conduite de M. de Montfort. Mission de la Valette. Punition d'un prêtre, qui, par mépris, en avoit négligé les exercices. Fidélité qu'il exige dans les missions qu'il établit. Mission de la Chevrèrie. Elle réussit malgré les oppositions du monde. Une fièvre violente n'empêche pas le Missionnaire de continuer ses travaux. Il est en est guéri. Calomnie atroce in-

Ann. 1704. tenté contre lui. Mission de Vertou. Guérison subite d'un de ses associés. Suite de ses travaux. Mission de Cambon. Il y répare l'Eglise. Complot pour l'assassiner. Mission de Croffac. M. de Montfort y abolit l'usage où l'on étoit de se faire enterrer dans l'Eglise. Mission de Pont-Chateau. Projet d'un magnifique Calvaire. Avec quelle ardeur on y travailloit. Description de ce Calvaire. M. de Montfort reçoit défense de procéder à sa bénédiction. Il est interdit dans le cours d'une Mission. Vient un ordre de démolir le Calvaire & il est exécuté. Sentimens de l'homme de Dieu en cette occasion. Sa conduite durant le temps qu'il reste à Nantes. Diverses bonnes œuvres, qu'il y fait. Il se fait recevoir du Tiers-Ordre de saint Dominique. Il porte au péril de sa vie, du secours aux habitans d'un Fauxbourg que la Loire avoit inondé. Il quitte Nantes.

Maniere dont M. de Montfort fait le voyage de Rome,

ON étoit dans le temps du Carême, lorsque M. de Montfort se mit en route. Il ne vouloit voyager que sur les fonds de la Providence; ainsi, le peu d'argent qui lui restoit, il commença par le donner aux pauvres; il exigea même qu'un pauvre Ecolier Espagnol, qui desiroit aller avec lui, en fit autant, &, pour l'y engager, il lui promit de le défrayer, tout le temps qu'ils seroient ensemble. Il eut extrêmement à souffrir pendant ce voyage. Outre la fatigue, que devoit naturellement

ni causer la longueur du chemin, il se AN. 1706
 it souvent rebuté, maltraité, passant
 quelquefois les jours entiers, sans pouvoir
 obtenir un morceau de pain; & les nuits,
 sans qu'on voulut lui donner un lieu de
 retraite, où il pût se mettre à l'abri des
 injures de l'air. Il est vrai que d'ordinaire,
 comme il le dit lui-même, lorsqu'il avoit
 été mis un jour à de plus rudes épreuves, la
 Providence, comme une bonne mere, ne
 manquoit pas de l'en dédommager le jour
 suivant par les secours abondans qu'elle
 lui faisoit trouver.

A Lorette, il s'arrêta pendant quinze Son séjour
à Lorette
 jours, pour y satisfaire sa tendre dévotion
 pour la Mere de Dieu. Tout ce
 temps-là, il y dit la Messe chaque jour,
 dans la fameuse Chapelle, qu'on y révère
 comme ayant été la demeure de la très-sainte
 Vierge qui, suivant une ancienne
 tradition, appuyée des témoignages les
 plus respectables, a été transportée de Na-
 zareth, premierement en Dalmatie, &
 de là dans cet endroit (a) par le ministère
 des Anges. Cet auguste lieu ne pouvoit
 manquer de faire la plus vive impression
 sur le cœur du serviteur zélé de Marie.
 Un des habitans de Lorette fut si frappé
 de la maniere, dont il y célébra les saints
 Mysteres, qu'il le conjura de vouloir bien
 prendre chez lui son logement & sa table,
 pendant le séjour qu'il feroit dans cette
 ville.

(a) Voyez l'histoire de la maison de Lorette par Turcellin.

AN. 1706.

*Son arri-
vée à Ro-
me & l'au-
dience qu'il
a du Saint
Pere.*

Ayant poursuivi sa route , dès qu'il fut à la vue de Rome , il se prosterna par respect contre terre , ôta ses souliers , & fit nuds pieds le reste du chemin. Cette action n'étoit nullement la curiosité qui l'amenoit dans cette grande ville ; il ne fit rien autre pour la satisfaire : & quand il crut s'y être suffisamment disposé par la visite des saints Lieux , & par les autres Actes de dévotion que sa piété put lui suggérer , il ne songea plus qu'à remplir la fin principale de son voyage. Le sixieme jour de Juin , il fut admis à l'audience du Souverain Pontife. Clement XI occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. En se présentant devant lui , le Serviteur de Dieu fut saisi d'un véritable sentiment de respect , causé par la foi qui lui faisoit voir en sa personne Jesus-Christ lui-même. Il ne sentit cependant aucun trouble , & prononça , en latin , d'une maniere pathétique , une courte harangue , dans laquelle il exposoit au Saint Pere le sujet qui le conduisoit à ses pieds ; qu'il avoit voulu révéler en lui le souverain Pasteur dont il tenoit la place ; que depuis long-temps il avoit désiré porter la lumiere de l'Evangile aux nations infidelles , dans l'espérance d'y pouvoir un jour verser son sang pour Jesus-Christ , mais , que ne connoissant pas clairement là dessus la volonté du Seigneur , il venoit l'apprendre de sa bouche ; étant également prêt à travailler à la vigne du Seigneur , par-tout où sa Sainteté voudroit l'envoyer.

Saint Pere parut éconter avec satisfaction le discours du Missionnaire ; & lui parla avec une bonté digne du Pere commun des fideles. La France , agitée plus que jamais en ce temps-là par les troubles qu'y caufoient les partisans des nouvelles erreurs, que lui-même & plusieurs de ses prédécesseurs avoient proscrites , fut singulièrement l'objet de sa sollicitude pastorale. Ce fut à ce Royaume en particulier qu'il détermina la Mission qu'il donna au Serviteur de Dieu , en lui recommandant en même-temps d'y travailler pour le salut des ames, avec une entière dépendance des Evêques , dans les Diocèses desquels il seroit appelé. Il lui enjoignit surtout de s'attacher à bien enseigner la doctrine Chrétienne aux enfans du peuple ; & à faire refleurir l'esprit

Christianisme , par le renouvellement des promesses du Baptême. Il accorda ensuite au Missionnaire la permission de recevoir différentes Bénédictions , qui demandent un privilege particulier , & il attacha à un Crucifix d'ivoire , que lui présentait le pieux Pèlerin , une Indulgence entière , pour tous ceux , qui vraiment contrits , le baiseroient , à l'heure de la mort , en prononçant les saints noms de Jesus & de Marie. Les paroles du Souverain Pontife , firent sur le cœur de cet homme de foi , la même impression que les avoit entendues de la bouche même du Sauveur du monde. Elles y demeu-

Ann. 1706.

rerent toujours gravées. Pleinement assurées par elles de la volonté du Seigneur, il ne songea plus qu'à la remplir, & toute la suite de sa vie fera voir combien il s'en acquitta parfaitement.

Son retour en France.

Bientôt après, quoique les chaleurs fussent excessives, M. de Montfort partit de Rome pour revenir en France, lieu de sa destination. Le 25 d'Août, Fête de Saint Louis, son Patron, il arriva à Ligugé, ancien Prieuré, situé à une lieue de Poitiers. Là le F. Mathurin l'attendoit; mais la fatigue l'avoit tellement défiguré, que son compagnon eut quelque peine à le reconnoître. Le Voyageur y célébra la sainte Messe, & se rendit aussi-tôt à Poitiers, où il comptoit se reposer pendant quelques jours. Un ordre de l'Evêque l'en empêcha. Dès le soir même il quitta cette Ville, pour aller à cinq lieues de là chez un vertueux Ecclésiastique de ses amis, où il fit une retraite de huit jours, pour s'y préparer à de nouveaux travaux.

Il va en pèlerinage à N. D. des Ardilliers.

Cette préparation ne lui parut pas encore suffisante : il fit, pour la même fin, deux pèlerinages, aussi-tôt après sa retraite, quoiqu'il s'en fallût encore beaucoup qu'il fût entièrement remis de la fatigue de celui de Rome. Son premier pèlerinage fut à N. D. des Ardilliers, à Saumur. Il seroit inutile de parler de la dévotion avec laquelle il s'en acquitta. On en peut juger par ce que nous avons déjà dit d'un semblable pèlerinage, fait plusieurs années auparavant;

Et nous aurons occasion de rapporter dans la suite les règles qu'il prescrivit lui-même plusieurs personnes, qui, par les conseils, avoient entrepris le même pèlerinage dont nous parlons.

Ce qu'il y eut en celui-ci de particulier, ce fut la consolation qu'il donna à la Sœur Jeanne de la Noue, depuis Fondatrice des Filles de la Providence, & morte en odeur de sainteté en 1736. Cette humble servante du Seigneur étoit conduite par une voie extraordinaire, & se livroit à de grandes austérités. Ses Filles avoient là-dessus bien des peines. Elle-même craignoit d'être dans l'illusion. De part & d'autre on consulta M. de Montfort, dès qu'on fut qu'il étoit à Saumur. L'Homme de Dieu parut d'abord indécis, après avoir entendu tout ce que la Mère & les Filles avoient à lui dire. Mais, après avoir dit la Messe, pour demander à Dieu ses lumières, il confirma la Sœur Jeanne de la Noue dans les résolutions qu'elle avoit prises; & lui parlant d'un ton ferme : *Continuez, lui dit-il, comme vous avez commencé; c'est l'esprit de Dieu qui vous conduit, & qui vous inspire les austérités que vous pratiquez. Tenez pour assuré que c'est là votre vocation, & l'état où Dieu vous veut.* C'étoit parler en homme inspiré. Ce conseil fut aussi reçu comme un oracle, & l'événement a fait voir qu'il venoit du Ciel.

Le Mont Saint-Michel fut le terme du second pèlerinage que fit le serviteur de Dieu.

Ann. 1706.

Il y con-
so et la sœur
Jeanne de
la Noue.

Puis
Mont S
Michel.

Dieu. Il avoit toujours eu une dévotion particulière pour les Saints Anges ; il savoit combien il importe aux Ouvriers Evangéliques, d'intéresser à leurs travaux ces Esprits célestes, à qui le Seigneur confie le soin des ames, qui sont l'objet de leur zele. D'ailleurs l'Archange, que l'Eglise honore comme le Prince de la Milice céleste, est d'une manière spéciale Patron de la France, à laquelle le Saint Pere avoit voulu qu'il consacrat ses travaux ; & des lumieres particulieres faisoient aussi qu'il se regardoit lui-même comme étant singulièrement sous sa protection, ainsi qu'il le déclara très-expressément à la Sœur Louise de Jesus ; & dans une autre occasion, où plusieurs jeunes gens étant venus pour l'insulter & le maltraiter, il fut à leur rencontre, & leur déclara qu'il ne les craignoit point, parce que *le grand Saint Michel étoit son défenseur*. Ces motifs étoient bien assez puissans pour le porter à visiter un lieu consacré à l'honneur du glorieux Archange. Il y arriva le 28 de Septembre, veille de sa Fête ; & ce soir-là même, il donna une preuve éclatante du zele qui l'enflammoit pour la gloire de Dieu, & de la grande confiance qu'il avoit dans l'assistance de ce grand Saint. Au plus fort de la nuit, dans la maison même où il étoit, ayant entendu une troupe de gens déterminés, qui, après s'être livrés à des excès de vin, blasphémoient hautement le saint nom de Dieu, il se leve, court au milieu d'eux, leur reproche

de leur audace & leur impiété, & les
 e, par les menaces, à sortir de la
 bre où ils étoient. *Lui-même*, dit le
 lathurin, *il se déroba à ma vue*, & fut
 er sur son corps, par quelque rude péni-
 s, les péchés de ces misérables.

du Mont Saint-Michel, M. de Mont-
 prit la route de Rennes. Son pere & sa
 e y étoient, ainsi que M. de la Visuele
 bert, son oncle maternel, qui étoit
 re & Sacriste de la paroisse de Saint-
 reur. Mais ce n'étoit point l'amour de
 parens qui l'y conduisoit; il semble au-
 traire que l'esprit de Dieu, qui le gui-
 en tout, vouloit y montrer en lui
 u'ou doit aller, dans les hommes Apô-
 ques, le détachement des parens. Ce ne
 point chez eux qu'il alla loger. Quoi-
 ls fussent en état de le recevoir, il aima
 ux se retirer chez une pauvre femme,
 , manquant elle-même du nécessaire,
 recevoit chez elle que les plus nécessi-
 s, & leur fournissoit, au prix le plus
 dique, ce qui fait dans le pays l'aliment
 pauvres gens, un peu de galette (a) &
 ait. Ses premieres visites furent pour
 Pauvres de l'Hôpital. Il y avoit même
 fleurs jours qu'il étoit à Rennes, sans
 ir encore vu personne de sa famille,
 nd son oncle, averti par quelqu'un qui
 it cru reconnoître M. de Montfort, le
 : trouver. Les marques qu'il lui donna

*Il va
 Rennes.
 Commen
 il s'y co
 porte p
 rappor:
 sa famil*

Espece de nourriture faite de bled noir ou Sarazin,

AN. 1706.

de son amitié, ne furent pas sans quelques reproches. Il s'étonnoit de la conduite qu'il tenoit à l'égard d'un pere & d'une mere qui l'aimoient tendrement ; elle lui paroissoit contraire au respect qu'il leur devoit, & dont la nature & la religion lui faisoient une loi, que son âge & son caractère lui rendoient encore plus sacrée. Il lui dit encore qu'il étoit indécent & deshonorant pour sa famille, qu'il demeurât ainsi, sous les yeux de ses parens, dans un pauvre réduit, où, selon toute apparence, il manquoit des choses les plus nécessaires. Le serviteur de Dieu, qui n'avoit coutume de répondre, que par son silence, aux reproches qu'on lui faisoit, crut devoir se disculper en cette occasion. Il répondit à son oncle, qu'il n'avoit garde d'oublier ce qu'il devoit à ceux dont il tenoit la vie, & ce qu'il lui devoit à lui-même ; que son cœur étoit pénétré pour eux des sentimens les plus respectueux & les plus tendres ; que le Seigneur étoit témoin des prières qu'il lui adressoit pour eux tous les jours ; qu'il croyoit par là leur marquer bien plus solidement son amour, que par les visites qu'il leur pourroit faire, visites qui leur seroient tout-à-fait inutiles, & qui ne s'accordoient point avec sa vocation, qui demandoit qu'il *s'employât tout entier aux affaires de son pere* ; que, quant à son genre de vie, il ne croyoit pas nécessaire de le justifier, qu'il l'étoit assez par l'exemple de son divin Maître, L'oncle ad-

a dans son neveu des sentimens si fort
 dessus de la nature ; il insista cepen- AN. 179
 : sur la déférence qu'il exigeoit , & ce-
 ei se rendit à sa demande. Il consentit
 ne à prendre chez son pere un repas ,
 toute la famille se trouva rassemblée.
 fut une véritable image des Agapes des
 niers Chrétiens. Le Missionnaire, en
 tant dans la chambre, se mit à genoux,
 écita, selon sa coutume, la priere à
ta quæsumus, &c. Lorsque la table fut
 rle, il commença par faire la por-
 i des pauvres, de ce qui s'y trouvoit
 meilleur. Pendant tout le repas, la
 versation fut des plus édifiantes ; il y
 la de Dieu de la maniere la plus tou-
 nte & la plus aisée. Mais, après, on
 fit inutilement des instances pour le
 enir, il ne voulut jamais changer le
 vre logement qu'il avoit pris à son
 ivée.

Il y demeura tout le temps de son sé- Il y p^r
 r à Rennes, qui ne fut guères plus che.
 quinze jours, & pendant ce temps il
 cha dans un grand nombre d'Eglises
 oujours avec le plus grand succès. Il
 it entr'autres à l'un & l'autre Séminai-
 Messieurs les Directeurs furent si tou-
 s de ses discours, qu'ils auroient bien
 iré se l'associer pour faire des Missions
 a campagne. Ils le lui proposèrent ;
 is son attrait le portoit à quelque chose
 plus étendu, & il ne crut pas pou-
 r accepter leur offre,

An. 1706.

*Trait assez
singulier.*

Ce qu'il fit dans l'Eglise des Religieuses du Calvaire montre combien il étoit au-dessus du respect humain. On s'attendoit à l'y voir prêcher, & grand nombre de personnes y étoient accourues pour l'entendre. Le saint Prêtre, en arrivant à l'Eglise, voit ce nombreux auditoire, entre dans la sacristie, s'y recueille un moment, puis en sortant presque aussi-tôt & s'adressant à tout le peuple: *Vous êtes venus en foule,* leur dit-il, *pour m'entendre. Vous pensez peut-être, mes très-chers frères & très-chères sœurs, entendre un grand Prédicateur, un homme extraordinaire: Je ne prêcherai point; je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrois la faire, si j'étois seul dans ma chambre.* On plaça un fauteuil pour lui dans la nef; il s'y mit à genoux, & répandant alors à haute voix son cœur en présence du Seigneur, il dit sur les souffrances, des choses si belles & si touchantes, que tous les assistans se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jesus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis se rendant à la porte de l'Eglise, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'Eglise paroissiale de saint Sauveur.

*Comment
il est reçu
à Monty
fort-la-Ca-
ne lieu de
sa naissan-
ce.*

Ce fut bientôt après, que le Missionnaire quitta Rennes. Il étoit juste qu'il fit aussi quelque chose pour le Diocèse dans lequel la divine Providence l'avoit fait naître. Il se rendit, vers la fête de la Toussaint, au lieu de sa naissance, mais en inconnu; vou-

tant tout devoir à la charité ; & rien à la ^{AN. 17} considération qu'on pourroit avoir pour sa personne. En conséquence , il évita même d'entrer dans la ville de Montfort-la-Canne, & s'arrêta dans un petit village , qui en est distant d'un quart de lieue. Son projet étoit d'y loger chez une pauvre femme, qui avoit été sa nourrice. Il envoya le Frere Mathurin la prier de donner par charité le couvert à un pauvre Prêtre & à son Compagnon. Cette proposition ne fut pas du goût de la bonne femme , & elle refusa net ce qu'on lui demandoit. M. de Montfort se présenta lui-même à deux ou trois autres maisons de paysans , & leur demanda , pour l'amour de Notre-Seigneur , un peu de paille pour lui & son Compagnon. Par - tout il n'éprouva que des rebuts. Enfin il demanda quel étoit le plus pauvre du village. On lui indiqua la cabane d'un vieillard , qui s'appelloit Pierre Belin. Il fut lui demander, comme il avoit fait aux autres , le couvert pour l'amour de Jesus - Christ. *Vous êtes les bien-venus* , répondit aussitôt le bon homme avec joie , *je n'ai qu'un peu de pain & de l'eau à vous donner , & un peu de paille pour vous coucher ; si j'avois mieux , je vous l'offrirois de grand cœur , mais enfin je partagerai volontiers avec vous le peu que j'ai.* Jamais offre ne fut faite de meilleur cœur , ni reçue avec une plus douce satisfaction. Le serviteur de Dieu étoit au comble de sa joie d'être dans un si misérable

AN. 1706.

petite ville de Becherel; lorsque M. Lur-
duger, Scholastique de la Cathédrale de
Saint-Brieuc, l'invita à venir partager ses
travaux. Ce digne Ecclésiastique avoit
en sa compagnie, un grand nombre de
coopérateurs zélés, & de beaucoup de ca-
pacité, mais le nouveau Missionnaire,
quoique jeune & dans un emploi subalter-
ne, fixa bientôt sur lui, sans le vouloir,
les regards de tout le monde. Il fit un
grand nombre de Missions sous M. Lu-
duger; les principales furent celles de
Baulon, le Verger, Lacheze, Medrigal,
Plumieux, Saint-Brieuc, Moncontour.
Ses paroles avoient une efficacité singu-
lière à laquelle on ne pouvoit résister;
les peuples & sur-tout les pauvres ve-
noient en foule à sa suite, & part-tout il
laissoit des preuves subsistantes de son
zele & de sa charité. Ce qu'il fit à La-
cheze, petite ville du Duché de Rohan,
au Diocèse de Saint-Brieuc, fut sur-tout
bien remarquable. Il semble que la divine
Providence l'y avoit conduit pour l'exé-
cution d'une œuvre à laquelle elle l'avoit
spécialement désigné.

Il entre-
prend de
réparer
une grande
chapelle de
N. D. à
Lacheze.

Il y avoit dans cette paroisse une cha-
pelle, grande & spacieuse, dédiée à la
très-sainte Vierge, sous le nom de No-
tre-Dame de pitié. Cette chapelle, depuis
plusieurs siècles, étoit totalement aban-
donnée. Il n'y avoit pas même de cou-
verture, & le dedans étoit tout hérissé
de ronces & d'épines. Le grand Apôtre
de Bretagne, saint Vincent Ferrier, dans

le cours de ses Missions, l'avoit vue dans cet état, & prêchant un jour au peuple dans la plaine de Lacheze, après avoir vivement déploré l'état d'abandon où il la voyoit, & témoigné combien il auroit désiré d'y remédier, il avoit assuré que cette grande entreprise étoit réservée par le Ciel à un homme que le Tout - Puissant feroit naître dans les temps reculés, homme qui viendrait en inconnu, homme qui seroit beaucoup contrarié & basoué; homme cependant, qui, avec le secours de la grace, viendrait à bout de cette sainte entreprise. Ce sont les termes d'une lettre que le Recteur de Lacheze, François Jagu, écrivit en 1754 à l'Evêque de Saint-Brieuc, Hervé-Nicolas Thépault du Brenguou, Prélat digne des premiers siècles. On ne dit point si le Missionnaire eut d'abord connoissance d'une prédiction, où il ne pouvoit pas manquer de se reconnoître. La chose n'étoit point nécessaire pour le porter à faire ce qu'il fit. Le zèle de la maison du Seigneur, qui le dévorait, sa tendre piété pour la Reine des Vierges, le desir ardent qu'il avoit de la voir honorée par tous les fideles; & l'expérience qu'il avoit eue en semblables rencontres, de l'assistance de la divine Providence, étoient autant d'aiguillons qui ne pouvoient le laisser tranquille à la vue d'une chapelle, dédiée à la Mere de Dieu & tombée en ruines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entreprit de relever & de rétablir,

AN. 1707.

comme à neuf, la vaste chapelle de Notre-Dame de pitié ; & que depuis, dans un discours qu'il fit dans la lande de la Ferrière à une multitude presque incroyable de peuples, il ne fit point difficulté de leur déclarer qu'il étoit cet homme inconnu, prédit par saint Vincent-Ferrier, qui devoit contribuer au rétablissement de la chapelle de Notre-Dame. Ce qui remplit d'une nouvelle ardeur, tous ceux qui avoient quelque part à ce grand ouvrage.

Décorations qu'il y fait mettre.

Son projet étoit magnifique. Il voulut que tout fut exécuté de la manière la plus convenable, sans qu'on eût égard à ce qui pouvoit en coûter. Après avoir mis tout le dehors en très-bon état ; après avoir fait construire un toit à la chapelle, il la fit crepir & blanchir en dedans, il la fit très-proprement paver ; puis il donna lui-même l'idée des décorations, qu'on y devoit mettre. Il y fit bâtir un grand Autel à la romaine, le fit entourer d'une belle balustrade très-polie, & ornée de huit statues de grandeur naturelle ; & sur l'Autel, il plaça une belle croix, couronnée de rayons dorés. Au pied de la croix, devoit être posée une figure de Notre-Dame de pitié. Cela demandoit des frais très-considérables ; il falloit employer des ouvriers de toute espèce, Maçons, Charpentiers, Couvreur, Menuisiers, Serruriers, Peintres, Sculpteurs, &c. Il se chargea de tout ; il fit tous ses marchés, & contenta tout le monde. L'argent lui venoit à point

nommé, lors qu'il en avoit besoin, sans ^{Ann. 170} que qui que ce soit en fût gêné.

L'ardeur avec laquelle on travailloit, ^{Processi} fit que l'ouvrage fut achevé en très-peu de ^{qu'il se} temps. Il y en eut cependant encore assez ^{faire à la} pour qu'il se fit dans l'intervalle une autre ^{te chapel} Mission. Ce fut celle de Plumieux, Paroisse située à une lieue & demie de Lacheze. La proximité lui permit de veiller à son entreprise, sans discontinuer pour cela ses fonctions de zele. Les choses se trouverent au point où il les vouloit, lorsque la Mission de Plumieux étoit sur le point de finir; il crut alors qu'il devoit signaler d'une maniere extraordinaire sa reconnoissance pour les miracles de Providence, que le Seigneur venoit de faire en sa faveur, & pour la grace particulière qu'il accordoit généralement à tous les habitans du pays. En conséquence, pendant neuf jours consécutifs, il fit allumer des feux de joie, & le dernier jour, pour la clôture de la Mission, il ordonna une procession solennelle, qui devoit aboutir à la chapelle nouvellement rétablie. L'ordre admirable avec lequel cette procession se fit, le silence profond qu'on y vit regner, la variété des personnages symboliques qu'il y fit entrer, la rare modestie, le recueillement de cette vaste multitude de personnes de tout âge, qui la composoit, tout servit à rendre cette pompe religieuse également édifiante & ravissante. On y marchoit cinq à cinq de front, &

AN. 1707.

sur une même ligne, les yeux baissés & le chapelet à la main. Le silence n'étoit interrompu que par des cantiques de louanges, dont l'air rétentissoit à la gloire du Seigneur; & pendant tout le chemin, quoiqu'il y eût une foule prodigieuse de peuple, il n'y eut pas le moindre désordre, ni le plus léger dérangement; de sorte qu'il sembloit, dit une relation, que des Anges étoient venus du Ciel pour y mettre un si bel ordre. A la fin de cette grande procession, la Statue de Notre-Dame de pitié, qu'on y avoit portée en triomphe, fut placée sur l'Autel, à l'endroit qu'on avoit destiné pour cela. Depuis ce temps-là, cette chapelle, une des plus belles de tout le Diocèse, est devenue l'objet de la dévotion des peuples. On y vient de loin, pour y demander à Dieu, par l'entremise de la Vierge de douleur, la grace de porter patiemment les croix qu'il envoie. C'est à cette intention, que le Missionnaire fit faire plusieurs croix de différentes grandeurs, que les pèlerins portent sur l'épaule, ou entre les bras, en faisant à genoux la procession au tour de l'Autel. Ce qui se pratique encore à présent. C'est aussi le premier endroit, où il introduisit dans toute son étendue la pratique du Rosaire, ayant engagé plusieurs personnes à s'y rassembler trois fois le jour, au matin, à midi, & le soir, pour réciter le chapelet en ces différens temps, en y joignant la méditation des quinze mystères, qu'on y

confidère, comme on l'observe encore très-régulièrement dans cette chapelle. AN. 1701

Parmi les biens que M. de Montfort fit à Lacheze, on peut compter ce qui se passa à l'occasion d'une foire, qu'on y tenoit d'ordinaire le jour même de l'Ascension. Cet usage déplaisoit extrêmement au Missionnaire; il en parla fortement, comme étant contraire à la sanctification d'un si grand jour; & il obtint que la foire seroit remise au lundi suivant. Ce ne fut pas sans contradiction. Les personnes intéressées se plaignirent de cette entreprise; quelques Ecclésiastiques prirent leur parti; mais ceux-ci eurent la mortification d'entendre le simple peuple leur dire *qu'on s'en rapportoit bien plus à la parole du bon Missionnaire qu'à la leur.* Dieu même parut autoriser le zèle de son serviteur en cette occasion par les punitions exemplaires, dont il frappa ceux qui voulurent en empêcher l'effet. Un homme s'étant obstiné à vendre une piece de bétail, qu'il avoit amenée le jour de la fête, perdit ce jour même tout ce qu'il en avoit retiré. Celui qui avoit acheté de lui vit en peu de jours mourir sa bête avec plusieurs autres. Lui-même tomba perclus de tous ses membres & ne fut guéri qu'après avoir demandé pardon au Missionnaire. Celui qui percevoit la coutume eut le même sort pour avoir maltraité de paroles le Missionnaire, & ne trouva sa guérison que dans le même remède. Un Prêtre l'ayant pareillement

Le Missionnaire change le jour d'une foire & ce qui se passe à cette occasion

AN. 1707. insulté , par des railleries indécentes' au sujet de la foire & dece qui s'étoit fait pour le rétablissement de la Chapelle , il se sentit aussi-tôt atteint de douleurs violentes à la jambe. Le Chirugien , qu'on fit venir , n'y vit ni tumeur ni contusion , de sorte qu'il se retira sans rien ordonner. Cependant les douleurs continuant toujours à se faire sentir avec une extrême violence, l'Ecclesiastique destitué de tout secours humain , reconnu à la fin que c'étoit la punition des excès auxquels il s'étoit livré contre M. de Montfort. Il en fit une réparation authentique à la très-sainte Vierge & à son humble serviteur , & dans l'instant même les douleurs , qu'il avoit éprouvées jusqu'alors , cessèrent entièrement.

*Prodiges
opérés en
cet endroit
par M. de
Montfort.* Le Curé de Lacheze , dans sa lettre à son Evêque dont a il a été ci-dessus parlé , rapporte encore plusieurs prodiges d'une autre nature , !qu'il plut alors au Seigneur d'opérer en faveur de son serviteur. Le saint homme , en présence de plusieurs personnes , rendit en parfaite santé à Madame de la Villethebault , Mademoiselle sa fille , qui tomboit auparavant du haut mal , & il l'assura qu'elle ne seroit plus sujette à cet accident fâcheux. Prédiction dont l'événement a fait voir la vérité Il guérit plusieurs personnes , attaquées de la fièvre , en leur faisant seulement avaler un peu d'eau , dans laquelle il avoit trempé un nom Jesus. Tous les jours , il multiplioit des pains , en faveur des pauvres dont il fai-

la plus chere compagnie. *On ne finiroit* AN. 17
 , dit le respectable Pasteur, *s'il falloit*
et tout ce que des gens dignes de foi ra-
ient de M. de Montfort. Il protesta, en
 uinant sa lettre, de la vérité de tout
 qu'il y a rapporté-

Is la vie même du Missionnaire, ses ver- Il do
 portées jusqu'à l'héroïsme étoient une à S.Br.
 ve de sa sainteté, plus certaine encore des res
 tous ces prodiges. La Ville Episco- chez le
 voulut en être témoin. Toujours Filles a
 ar l'obéissance, M. de Montfort vint Croix

int-Brieuc, pour y donner des retrai-
 chez les filles de la Croix. Il fit ici ce
 avoit fait ailleurs ; il se présenta d'a-
 à la porte du Couvent, comme un
 re mendiant, & celle qui étoit à la
 lui refusa même un morceau de pain.

ayant été introduit dans la maison
 quelqu'un qui le reconnut, & ayant
 vé dans une salle une table abondam-
 : & délicatement servie, il prit occa-
 de là de faire un reproche aux Sœurs
 : conduite qui lui sembloit plus con-
 e à l'esprit du monde qu'à celui de l'E-
 ile : *Vous refusez*, leur dit-il, *un mor-*
de pain, qu'on vous demande au nom
Jesus-Christ, & vous préparez un repas à
isérable pécheur. C'est manquer tout en-
e & de foi & de charité. Tel fut le dé-
 de l'homme apostolique. S'il eût quel-
 chose de mortifiant pour une Com-
 auté respectable qu'on sembloit rendre
 insable de la faute d'une particuliere,

AN. 1707.

il fut pour elle une occasion de faire paroître sa vertu. L'humilité, le silence, avec lequel ces dignes Religieuses reçurent la réprimande du Missionnaire effaça entièrement de son esprit toutes les idées peu avantageuses qu'eût pu y laisser la réception qu'on lui faisoit. Mille autres exemples de vertu qu'il y vit constamment pratiqués le pénétrèrent dans la suite d'estime pour une Congrégation utile & respectable, qui reconnoît le bienheureux Evêque de Genève, pour son Fondateur & qui suit exactement les premières constitutions telles qu'il les avoit d'abord dressées, avant qu'il eût consenti que les Religieuses de la Visitation gardassent la clôture. Les sœurs de leur côté lui rendirent toute la justice qu'il méritoit, & le regardèrent, ainsi que toute la ville de Saint-Brieuc, comme un homme extraordinaire, que Dieu, dans sa miséricorde, avoit suffité pour la conversion des pécheurs.

*Sa manière de
vie à S.
Brieuc.*

Rien en effet de plus extraordinaire & de plus admirable que la conduite qu'il tint, pendant un séjour de près de trois mois, qu'il fit dans cette ville. Outre la fatigue continuelle des retraites, de la prédication, de la confession & des autres fonctions du saint ministère, auxquelles il ne se refusoit jamais, sans cesse occupé des pauvres, il en nourrissoit régulièrement chaque jour jusqu'à deux cent; il les servoit, leur faisoit le catéchisme, & récitoit avec eux le chapelet. Il ne se contentoit pas de leur distribuer ce qu'on lui donnoit pour eux,

quoique plus pauvre qu'aucun d'eux , il se privoit des choses les plus indispensables, qu'on lui donnoit à son usage , pour leur en faire part. Les cruautés qu'il exerçoit sur son corps étoient tout-à-fait extraordinaires & souvent il eut besoin que l'autorité de son confesseur modérât l'excès de ses abstinences & de ses macérations. Son union actuelle avec Dieu n'étoit presque point interrompue; & cependant il donnoit & le jour & la nuit un temps considérable à l'exercice de l'oraison ; c'étoit souvent des lieux , non-seulement écartés , mais insupportables pour la nature , qu'il choisissoit pour cela. On l'a vu plus d'une fois sur un fumier infect , absorbé dans une profonde contemplation ; & une fois , qu'on le pressoit d'abréger son oraison , afin de renvoyer de bonne heure les personnes qui devoient ce jour là sortir de retraite , il fit une réponse admirable , qui devoit être gravée dans l'esprit de tous ceux qui sont employés aux fonctions du saint ministère. *Laissez-moi*, dit-il ; *comment serois-je bon pour les autres , si je ne le suis pas pour moi-même ?*

En menant une vie si sainte , il n'est pas étonnant qu'il fit tant de fruits dans les âmes. Il ne parloit jamais en public sans tirer les larmes des yeux de ses auditeurs & sans opérer en eux de grands changemens , soit pour les retirer du vice , soit pour les porter à une plus haute perfection. Parmi les conversions qu'il opéra

*Fruits de
ses tra-
vaux.*

1707.

dans ce temps là , on peut compter celles de deux jeunes Demoiselles , qui assistèrent à une de ses retraites. Elles avoient toutes deux une telle aversion pour l'état Religieux, qu'elles ne vouloient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avoient embrassé , de peur qu'en les voyant il ne leur prit envie de les imiter. La première fois que M. de Montfort les vit , éclairé d'en-haut , il les appella par leur nom , sans les avoir jamais connues en aucune maniere. Il les recommanda aux prières de la retraite , & dit qu'elles seroient la conquête de Jesus & de Marie. En effet peu temps après , il les conduisit toutes les deux au Couvent des Ursulines , où elles prirent l'habit & firent profession.

*Impres-
sion que ses
paroles fai-
soient sur
les ames.* Les conversations particulieres de l'homme de Dieu n'étoient gueres moins salutaires , que ses sermons. Vingt ans après le temps dont nous parlons , & près de douze après la mort du Missionnaire , les Sœurs de la Croix , dans un écrit authentique qu'elles firent pour rendre compte des traits de sainteté qu'elles avoient remarqués en lui , tandis qu'il travailloit dans leur maison , témoignèrent que les avis qu'il leur avoit ainsi donnés faisoient encore sur elles la plus vive impression , & produisoient des fruits merveilleux dans celles à qui il les avoit dites ; elles disent entre autres choses , en parlant du soin qu'il prenoit de leur insinuer l'estime & l'affection qu'il avoit lui-même pour les

états humilians, que quand il rencontroit quelqu'une d'entre elles dans la pratique de quelque exercice abject & pénible, il lui disoit alors dans son agréable sérieux, comme si Jesus lui-même eut parlé par sa bouche; votre état est-il vil & bas, réjouissez vous ma bien aimée, votre état si conforme au mien est un signe de l'amour que je vous porte.

Les Filles de la Croix ne furent pas les seules à profiter des instructions du saint Prêtre; beaucoup d'autres maisons eurent le même avantage, & particulièrement celle des Ursulines, dont on a parlé. Il faisoit un très-grand cas de cette maison, qu'il disoit être *très-agréable à Jesus & à Marie*; & un jour qu'il y étoit au parloir, il engagea la Mere de la Riviere à entreprendre l'établissement des Ursulines de Quintin, en lui prédisant qu'elle réussiroit dans son entreprise; mais qu'il y auroit bien des contradictions à souffrir. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Mais, quelque saintes que fussent ses occupations à Saint-Brieuc, il étoit temps que l'homme Apostolique reprit le cours de ses Missions. Il se rendit à la suite des autres Missionnaires à Moncontour, où la Mission étoit indiquée. Un trait de zèle le fit d'abord reconnoître. C'étoit un Dimanche, qu'il y arriva; & tout le peuple attroupé dans la place publique y dansoit au son des instrumens. Quelle vûe pour un homme aussi zélé qu'il l'étoit pour la sanctification des jours consacrés au

*Fruit de
zele au com-
mencemen-
de la Mis-
sion de Mon-
contour.*

AN. 1707. Seigneur. Transporté d'une sainte colere; il perce la foule, arrache les instrumens des mains de ceux qui en jouoient, & se met à genoux au milieu de ceux qui dansoient, en s'écriant *que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi, qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage qu'on fait à sa divine Majesté.* Aussi-tôt, tout le peuple frappé d'étonnement & d'une crainte Religieuse, obéit à la voix du Missionnaire; tous se mettent à genoux & demandent miséricorde. Pour prévenir un pareil désordre dans la suite, l'homme de Dieu va de-là chez le Maire, & l'engage à prendre pour cela les mesures les plus efficaces. De cette maniere il réussit à abolir, presque en un moment, un usage contre lequel on s'élevoit inutilement depuis des temps infinis.

Il fait sentir par une correction paternelle l'horreur qu'on doit avoir des parades mondaines. Quelques jours après, lorsque la Mission étoit déjà bien commencée, il fit aussi voir d'une maniere moins bruyante, mais non moins efficace, ni moins singuliere, ce qu'il pensoit, ce qu'on devoit penser des parades mondaines. Après la Messe qu'il avoit dite dans l'Eglise de l'Hôpital, ayant tiré le Crucifix, auquel le Saint Pere avoit attaché des Indulgences, & l'y ayant donné à baiser au peuple, il ne voulut point accorder cette faveur aux personnes dont la parure se ressentoit trop de la vanité du siecle. Ce qui surprit encore davantage, fut de voir qu'il la refusoit également aux Demoiselles de l'Hôpital;

qui n'ayant rien dans leur habillement, qui fut très-conforme aux règles de la morale chrétienne, ne croyoient certainement pas être dans le cas d'un refus : la raison qu'il en apporta fut qu'il y avoit chez elles de jeunes Demoiselles, qu'elles voient dans le goût des vaines parures du monde. Quelques Ecclésiastiques d'ailleurs, témoins de cette singularité, qui inquiétoit fort les personnes intéressées, furent d'abord tentées de s'en divertir aux dépens du bon Missionnaire ; mais s'étant approchés de plus près, & ayant entendu ses paroles de feu, dont il accompagnoit cette pieuse cérémonie, ils en furent tellement attendris, qu'ils mêlèrent leurs larmes à celles de toute l'assemblée.

Ce fut dans cette Mission, autant qu'on peut le conjecturer, que M. de Montfort encourut la disgrâce du chef des Missionnaires. M. Luduger avoit fait un sermon très-pathétique sur le soin qu'on doit avoir de soulager les âmes du Purgatoire. Tout l'auditoire étoit ému. Le moment fut favorable à M. de Montfort, pour proposer un grand nombre de Messes aux âmes des trépassés. Il fit une quête à cet effet, & cette quête déplut extrêmement aux Missionnaires & à leur Chef, par ce qu'elle étoit contraire à leurs réglemens, qu'ils faisoient profession de ne rien demander, & de ne rien recevoir que ce qu'on leur apportoit de plein gré pour leur entretien pendant la Mission. M. Lu-

AN. 1707.

*Il est ex-
clus de la
compagnie
de M. Lu-
duger.*

An. 1707.

duger ne se contenta pas d'en faire une
 sévère réprimande à l'homme de Dieu;
 il lui déclara qu'il ne vouloit plus desor-
 mais travailler avec lui. C'étoit en vérité
 punir bien sévèrement une faute, que bien
 des circonstances, que l'inadvertence,
 que le zele même rendoit excusable. Quand
 elle ne l'eut pas été, ou qu'elle l'eut été
 beaucoup moins, étoit-il de son avantage
 & de celui des peuples de se priver d'un
 Coopérateur, dont le Seigneur bénissoit
 les travaux d'une manière si particulière?
 Mais c'est ainsi que Dieu permet que ses
 meilleurs serviteurs soient traités; & l'ex-
 emple de Paul & de Barnabé nous ap-
 prend qu'il peut y avoir des contestations
 entre les Saints. Peut-être aussi se glissoit-
 il quelque chose de trop humain dans
 cette conduite. Ceux qui travaillent avec
 le plus d'ardeur à détruire en autrui le re-
 gne du péché ne sont pas toujours exempts
 des retours de l'amour-propre. Il pou-
 voit se faire que ceux ci vissent avec quelque
 peine un nouveau venu faire des prodiges
 de zele & de charité, qui fixoient sur lui
 toute l'admiration. Ce qu'on peut assurer
 avec certitude, c'est que le respectable
 Chef se repentit dans la suite de ce qu'il
 avoit fait; & que voulant se donner un
 successeur, & ne voyant personne plus
 en état d'être à la tête de ses Missions
 que M de Montfort; il lui en écrivit;
 mais celui-ci se trouvant pour lors, en-
 gagé dans une autre carrière, ne crut pas
 devoir

voir s'écarter de la route que l'Esprit ^{Am. 1}
 lui avoit tracée.

Quant au temps dont il s'agit ; M. de ^{Lieu}
 Montfort se voyant exclus de la com- ^{il se re}
 pagnie des autres Missionnaires , se re- ^{alors}
 tint pour consulter le Seigneur , & pour ^{il fait}
 prendre de lui ses ordres , dans sa so- ^{demeu}
 ciété de Saint Lazare. C'étoit une petite ^{dinatr}
 cellule , qu'il s'étoit procurée dans un
 lieu de ce nom , dès le premier voya-
 ge qu'il avoit fait à Montfort-la-Canne ,
 dont nous avons parlé. La maison , qui
 étoit qu'à un quart de lieue de cette ville ,
 n'étoit point alors habitée , & il avoit ob-
 tenu la permission de s'y loger avec le
 Frere Mathurin , & un autre Frere nom-
 mé Jean , qui s'étoit joint à eux. Il se re-
 tint dans cette espece d'hermitage , dans
 l'interval de ses Missions ; il y recevoit
 les lettres de ceux qui le consultoient ;
 c'étoit de là que , comme un autre Elie ,
 un autre Jean-Baptiste , après s'être
 même fortifié de la manne céleste , il
 alloit la répandre dans les lieux circon-
 voisins. Souvent aussi , le peuple , & sur-
 tout les pauvres , y venoient en foule re-
 cevoir ses instructions. En entrant dans
 son hermitage , il en avoit trouvé la cha-
 pelle en ruine , & il l'avoit fait réparer ,
 d'une maniere tout-à fait décente , & di-
 gne de la piété d'un homme , qui , dans sa
 confiance à la Providence , trouvoit tou-
 jours des ressources assurées. Rien ne man-
 qua à la décoration de l'Autel. Dans le

AN. 1707.

haut, il avoit fait mettre un grand Saint-Esprit, & un saint Nom de Jesus. Plus bas sur l'Autel étoit placée une très-belle image de la Sainte Vierge, à laquelle il donna le nom de *Notre-Dame de la Sagesse*. Elle avoit sous les pieds un croissant, autour duquel étoient des rayons en or & en argent. Cette pieuse chapelle est à présent très-fréquentée, & dans le milieu est un prié-Dieu, auquel est attaché par une chaîne de fer, un Rosaire dont les grains de bois étranger sont de la grosseur d'un pouce. Les pèlerins le disent par dévotion pour la mémoire du serviteur de Dieu, qui s'en est servi lui-même.

*Il renou-
vella le vœu
qu'il avoit
déjà fait de
ne plus vivre
que d'au-
mônes.*

M. de Montfort, pour s'attacher de plus en plus au Seigneur, renouvela dans cet endroit, le vœu qu'il avoit déjà fait de ne plus vivre que d'aumônes; & bientôt il eut occasion de le pratiquer d'une manière bien remarquable. Ses parens ayant su qu'il devoit faire une Mission dans le lieu de sa naissance, s'y rendirent. Leur intention étoit non seulement de pourvoir à sa subsistance, mais encore à celle de tous les ouvriers Evangeliques, qu'il associeroit à son travail. Mais le Missionnaire, qui vouloit tout devoir à la Providence, les remercia de leur bonne volonté, & ne voulut rien du tout recevoir d'eux, ni pour lui, ni pour ses Coopérateurs. Sa confiance ne fut point trompée. Les secours qu'il recevoit chaque jour, étoient si abondans, qu'ils suffisoient pour nourrir une multitude

autres, qui accouroient à lui de tous
 An. 1707.
 pays circonvoisins.

Cette Mission ne fut pas moins fructueuse
 toutes les autres. Notre Seigneur vou-
 en faveur de son serviteur, qu'il y
 en cette rencontre, une exception à la
 générale, *que personne n'est Prophete*
sa patrie. Il y fit des miracles de con-
 son. Il n'avoit pas même besoin d'ou-
 la bouche pour toucher les cœurs.
 ce qui parut, sur-tout d'une maniere
 sensible; une fois qu'il devoit prê-
 dans l'Eglise de Saint Jean. L'heure
 sermon étoit sonnée, tout le monde
 dooit en silence dans l'Eglise. M. de
 fort monte en Chaire, tire son Cru-
 le tient en ses mains, & fixe sur lui
 regards. Cette vûe attentive fait cou-
 vec abondance les larmes de ses yeux;
 grace agissant en même temps sur
 xeur de l'Auditoire, on n'entend plus
 ous côtés que les soupirs & les larmes
 de personnes qui pleuroient leurs
 iés & demandoient miséricorde. Le
 dicateur comprit que Notre-Seigneur
 it opéré par lui-même tout le fruit
 l'eut pû désirer du sermon le plus tou-
 ant. Il descend de Chaire, sans dire un
 mot, & va se prosterner au pied de
 tel, pour conjurer le Seigneur de
 dre efficaces & permanens les senti-
 is de douleur & de contrition qu'il
 oit d'imprimer par la grace dans l'ame
 fideles.

*Il descend
 une fois de
 Chaire,
 sans avoir
 dit une pa-
 role.*

AN. 1707.

*On s'op-
se à l'érec-
tion d'un
Calvaire,
qu'il vou-
loit faire à
Montfort.* Le Missionnaire avoit dessein de con-
ronner cette Mission par l'érection d'un
Calvaire, qui, en rappelant à leur souve-
nir les graces qu'il y avoient reçues, servait
à graver de plus en plus dans leur cœur,
l'amour d'un Dieu crucifié. Ses concitoyens
étoient entrés dans ses pieux desseins, &
chacun d'eux se faisoit une joie d'y contri-
buer selon son pouvoir. L'homme de Dieu,
avoit fait choix, pour planter la Croix,
d'une éminence, qui lui parut très-propre
pour cela, parce que la Croix y eût été
appercue de très-loin. La chapelle du châ-
teau en eût été très-proche, & de distan-
ce en distance il avoit conçu le projet de
faire bâtir des chapelles, où les images de
la passion devoient être représentées. Déjà
le sommet de la butte étoit aplani, & l'on
avoit creusé tout autour des fossés pour
en défendre l'approche aux animaux, quand
il survint un ordre du Duc de la Tremoille,
Seigneur de Montfort, qui défendoit de
poursuivre une entreprise, qui non-seule-
ment eût réveillé la piété dans l'esprit des
habitans de la ville, mais encore eût con-
tribué à embellir la ville elle-même, & à
la rendre plus florissante, par le concours
des pelerins qu'elle y auroit amenés.

*Il est in-
terdit &
presqu'en
même ins-
tant rétabli
dans ses
fonctions
par son*

Des personnes, qui voyoient de mau-
vais œil les grands succès de l'homme Apol-
tolique, lui avoient attiré cette mortifica-
tion, qui dut lui être sensible, parce qu'on
s'attaquoit bien plus à son divin Maître
qu'à lui-même. Cela ne diminua point son

Il continua à l'exercer dans sa retraite saint Lazare où il faisoit des biens infinis. Souvent même on le voyoit sous les les, & dans les places publiques de la ville rechercher une foule immense de peuple que plus vastes Eglises ne pouvoient contenir. Nouvelle matiere de mortifications pour lui. L'Evêque Diocésain, M. Desrets (a), étant venu sur les entrefaites à Montfort, on lui peignit le Missionnaire, même un homme tout-à-fait singulier. C'étoit en effet. Mais on fut donner des exemples si noires, à des actions peu communes, il est vrai, mais qui tendoient vers la destruction de l'empire du péché, sur lesquelles Dieu répandoit visiblement ses bénédictions. On le représenta même, d'une maniere si peu favorable, même s'il n'eut eu en vue que de se distinguer par orgueil, & comme si par les biens abondans, qu'il distribuoit aux pauvres gens, il les eût entretenus dans la néantise & eût par là troublé l'ordre public; que le Prélat jugea qu'il étoit à propos de l'interdire de la prédication & des Missions. Il le fit donc venir. Sa Grandeur étoit à table, avec ses curés & son Grand-Vicaire, quand le Missionnaire se

AN. 1707.

Evêque
Diocésain

a) Vincent-François Desmaretz, Evêque de Saint-Omer depuis 1702 jusqu'en 1739, eut le malheur, pendant un temps, de se laisser entraîner aux nouvelles opinions; mais il eut dans la suite le courage de réparer cette faute par l'humble & sincère confession qu'il fit dans une lettre adressée au Saint Siège.

An. 1707.

présenta devant elle. Par respect il se tint sur le seuil de la porte , chapeau bas , & dans la posture d'un suppliant , ou plutôt d'un criminel. Le Prélat, après l'avoir repris fortement , de ce qu'il ne se comportoit pas , comme il le devoit faire , dans son Diocèse , lui défendit absolument d'y prêcher & d'y entendre les confessions. Le serviteur de Dieu reçut cet ordre sans répliquer. Le triomphe de l'envie paroissoit complet ; mais , au même instant , le Recteur de Breal , M. Hindré , Ecclésiastique respectable pour son zèle & ses vertus , entre dans la salle. Sans savoir ce dont il s'agissoit , il s'approche de l'Evêque , & le prie de lui accorder M. de Montfort , pour faire une Mission dans sa paroisse. L'Evêque qui se repentoit sans doute déjà de l'action précipitée qu'il venoit de faire , lui accorde aussitôt ce qu'il demande. Il fait plus , M. de Montfort s'étant alors approché pour supplier sa Grandeur , qu'elle étendit cette faveur à tous ceux dont il pourroit être demandé , elle y consentit & par là rétablit le Missionnaire dans les pouvoirs , qu'elle venoit à l'instant même de lui ôter.

*Mission de
Lreal. Il
y court ris-
que de la
vie.*

La Mission de Breal fut commencée vers la fête de la Toussaint de cette année 1707. Le talent de l'homme Apostolique pour gagner les âmes à Dieu y parut d'une manière toute extraordinaire. Petits & grands , artisans , soldats , tous ressentirent l'efficacité de ses paroles. Les derniers sur-

se signalèrent par leur assiduité à se rendre à ses instructions, & par la docilité qu'ils y apportèrent. Il fit de ces soldats tant de héros Chrétiens, & les enroula dans sa confrérie, *des soldats de Michel*, à qui il donna à peu près les mêmes réglemens, qu'aux Pénitens, dont nous parlerons dans la suite. tandis qu'il travailloit avec tant de zèle, au salut du prochain, lui-même ne courut pas le risque de la vie. Un soir qu'il retournoit au Presbytère, entendant beaucoup de bruit dans une maison, il y monta, & trouva un homme qui maltraitoit cruellement sa femme. Cet homme, outré de ce qu'il avoit dit le Missionnaire, prit une hache, & dans la fureur où il étoit contre lui, leva les bras de toute sa force, pour lui enfoncer la tête; le saint homme se mit à courir pour recevoir le coup; mais les gens de ce furieux furent à l'instant engourdis, & la hache lui tomba des mains, sans faire aucun mal. Toutefois, ni cet homme, ni qu'on peut regarder comme mieux, ni les avis charitables, que M. de Montfort lui donna plusieurs fois, ne firent changer cet homme, & ne lui firent épargner de vie, de sorte qu'à la fin le Missionnaire le chargea de malédiction, & prédit qu'il mourroit pauvre & dans la misère. La chose ne manqua pas d'arriver. *J'ai connu cet homme*, dit M. Douville, Curé de Pipriac & de Saint Quantin. *il s'appelloit Salmon, c'étoit un très*

An. 1707. méchant homme, & sa maison étoit une maison de scandale. La prédiction de M. de Montfort sur lui fut accomplie à la lettre. Il perdit tout son bien, qui ne laissoit pas d'être assez considérable. On l'a vu les dernières années de sa vie mendier son pain de porte en porte. Je lui ai donné l'aumône plusieurs fois, c'est de mes mains qu'il a reçu les derniers Sacramens, je l'ai vu expirer couché sur un peu de paille, dans une maison, où on le logeoit par charité.

Soins qu'il
prend étoit
dans sa re-
traite de
St. Lazare.

Après la Mission de Breal, le zèle de de l'homme Apostolique ne resta point oisif. Retiré dans sa solitude, dès qu'il avoit quelque loisir, il s'appliquoit tout entier à sa propre perfection, & passoit les jours & les nuits dans l'exercice de la prière & de la pénitence. Mais le plus souvent, il la quittoit, pour coopérer au zèle des Pasteurs qui desiroient ses services; ou bien il veilloit lui-même à ce qui pouvoit contribuer à perpétuer le fruit de ses Missions. C'est ce qu'on voit par une lettre qu'il écrivit, le 17 Février 1708, au Recteur de Bréal qui l'avoit prié de venir prêcher à son peuple, pendant les trois jours qui précèdent le Mercredi des cendres. Après s'en être excusé, sur ce qu'il avoit pris d'autres pieux engagements pour ces trois jours, il lui promet de lui envoyer le mardi, le Frere Mathurin pour réciter publiquement le Rosaire, chanter des Cantiques, & lui porter de petites croix de saint Michel, qu'il le prie de

distribuer à les soldats. Dès le Dimanche, ^{AN. 1791.} vous les avertirez, dit-il, de s'assembler pour cela le mardi; ce qui ne servira pas peu à les retirer des excès, qui sont si fréquens en ce jour. Saluez-les tous de ma part, & dites-leur que je les prie instamment d'être fideles à garder leurs regles, particulièrement lundi prochain, & que je les irai voir un des Dimanches de Carême. On voit dans cette lettre les soins industrieux d'un pere, qui cherche à éloigner ce qui peut nuire à ses enfans, qu'il aime tendrement.

La dernière Mission que M. de Montfort fit dans ces quartiers-là fut à Romillé, au mois d'Août. A son retour, l'orage qui se formoit depuis long-temps contre lui éclata de nouveau. Le Clergé de Montfort plus indisposé que jamais, profita d'une visite que l'Evêque de Saint-Malo faisoit dans cette ville, pour renouveler ses plaintes. Sur quoi le Prélat défendit au Missionnaire (a) de faire des instructions ailleurs que dans les Eglises de paroisse, pas

Etant interdit de nouveau, au moins en partie, il pourvoit donna une gardienne à la chapelle de saint Lazare.

(a) On sera moins étonné de cette conduite du Prélat, & des Ecclésiastiques de Montfort, quand on considérera que sous M. Desmarets, presque tout le Clergé du Diocèse de St Malo fut infecté des nouvelles erreurs. La haute piété & les lumières de son digne successeur, M. de la Bastie, ne purent l'en purger entièrement. Cette gloire étoit réservée à celui qui maintenant remplit ce Siege avec tant d'édification. En 1778, s'est-à-dire, 70 ans après le temps dont nous parlons, M. des Laurens a eu la satisfaction de voir tous ceux de ses Prêtres, qui étoient encore attachés à l'erreur, la retracter solennellement, & se soumettre sincèrement toutes les décisions de l'Eglise.

M. 1707.

même dans sa chapelle de saint Lazare. Dès-lors l'homme Apostolique comprit qu'il devoit se retirer d'un lieu, où il ne pouvoit plus exercer librement les fonctions de son ministère. Mais avant d'exécuter son projet, il voulut donner une gardienne à l'image de la Vierge, qu'il avoit placée dans la chapelle de son Hermitage, & il le fit d'une manière qui parut tenir de l'inspiration. Après une Retraite qu'il avoit donnée aux filles dans l'Eglise de sa paroisse, les ayant de là conduites en procession à saint Nicolas pour honorer Notre-Dame du Rosaire, il leur fit une exhortation en cet endroit, à la fin de laquelle il leur demanda quelle étoit celle d'entre elles qui se destinoit pour être la gardienne de *Notre Dame de la sagesse* à saint Lazare. Comme personne ne se proposoit pour cet emploi, il fit un tour dans l'Eglise, & montrant une personne au doigt: *C'est vous, ma fille*, lui dit-il, *c'est vous qui serez la gardienne de notre bonne Mere à saint Lazare*. Cette bonne fille s'appelloit Guillemette Rouxel de la paroisse de Talensac, elle étoit du Tiers-Ordre de saint François, & pouvoit bien avoir alors 41 ans; elle a assuré que M. de Montfort ne la connoissoit pas, & que jusqu'alors e'le ne lui avoit jamais parlé. Cependant à l'instant même elle se sentit fortement inspirée d'obéir à sa parole. En conséquence elle se rendit aussitôt à la chapelle de saint Lazare; & là prenant son lo-

gement dans une petite chambre proche la porte, elle y avéu jusqu'à l'âge de soixante ans, des aumônes que la piété des fideles lui apportoit, constamment occupée à prier Dieu dans cette chapelle, & à en ouvrir la porte à ceux qui venoient y honorer l'image de Notre-Dame de la sagesse.

AN. 1707.

Rien ne retenoit plus le Missionnaire dans sa patrie. En la quittant, il déplora les malheurs, qui la menaçoient, comme un juste châtiment de ce qu'elle n'avoit pas connu le jour où le Seigneur l'avoit visitée dans sa miséricorde. Il lui prédit, quoiqu'elle fut alors dans un état florissant, la désolation où elle seroit en peu réduite, & dans laquelle nous la voyons de nos jours, plus d'un tiers des maisons étant tombées en ruines & tout-à-fait désertes, & la plupart des familles un peu considérables l'ayant abandonnée, pour aller s'établir ailleurs.

En quittant Montfort, il lui prédit les malheurs qui lui sont arrivés depuis.

Nantes fut le lieu où le conduisit son zele pour le salut des ames, ou plutôt l'Esprit de Dieu. C'étoit en cette ville, que huit ans auparavant, il avoit fait comme l'apprentissage de la vie Apostolique. Il se joignit d'abord au P. Joubert Jésuite, qui donnoit une Mission à Saint-Similien, une des plus grandes paroisses des faubourgs de Nantes. Le zele plein de feu qui accompagnoit par-tout M. de Montfort le distingua bientôt des autres ouvriers Evangéliques; mais ce zele lui fit plus

L'homme de Dieu fait des Missions dans le Diocèse de Nantes.

1708.

*Dangers
il court
s'avie.*

d'une fois courir risque de la vie dans le cours de cette Mission. De jeunes libertins, parmi lesquels il y avoit des écoliers en droit, irrités de la sainte hardiesse avec laquelle il déclamoit contre le vice, se jetterent un soir sur lui & l'auroient assommé de coups de pierres, si la populace ne l'eut retiré de leurs mains. Eux-mêmes se trouverent à leur tour dans le plus grand danger, & ils ne durent la conservation de leur vie qu'aux efforts de celui qu'ils avoient voulu priver de la sienne. *Mes chers enfans*, s'écrioit le Missionnaire, pour calmer la juste indignation de ceux qui l'avoient secouru, & qui ne croyoient pas pouvoir trop venger l'insulte faite à leur pere : *Mes chers enfans, laissez-les aller en paix, ils sont plus à plaindre que vous & moi.*

*est mal-
aité par
soldats.*

Un autre jour, qu'il revenoit de la Commanderie de saint Clement, lorsqu'il étoit sur une place, qui se nomme la Motte-Saint-Pierre, il y vit la populace assemblée & entendit qu'on proféroit d'horribles imprecations, mêlées de juremens & de blasphêmes. C'étoit des artisans de la ville qui se querelloient & se battoient avec des soldats. L'homme de Dieu fend aussitôt la foule, se met à genoux, baise la terre, dit un *Ave*, se leve & se jette au milieu des combattans pour les séparer. Les artisans avoient le dessus, mais touchés de cet acte héroïque de zele, ils se retirèrent. Tout paroissoit calme. Mais à quelques

pas de là, M. de Montfort aperçut une AN. 17
 table marquée de cases noires & blanches.
 Il demanda ce que c'étoit. On lui dit que
 c'étoit un jeu; celui-là même qui avoit
 donné lieu à la querelle dont il avoit été
 témoin, & que chaque jour il occasionnoit
 de pareilles scènes. A cette réponse, le
 zélé Missionnaire entre dans une sainte
 colere, jette par terre cette malheureuse
 table, cause de tant de péchés, la foule
 aux pieds, & la brise en morceaux. Des
 soldats, à qui cette table appartenoit,
 accourent à l'instant. Dans la rage, que
 leur cause cette perte, & l'affront qu'ils
 s'imaginoient avoir reçu, ils se jettent sur
 le Missionnaire, l'accablent d'injures & de
 coups, lui arrachent les cheveux, & met-
 tent son manteau en pieces. Quelques-uns
 même tirent leurs épées & le menacent de
 les lui passer à travers du corps, s'il ne
 leur rend pas les cinquante francs, que
 cette table leur avoit coûté. *Ah ! repliqua*
le Missionnaire . je donnerois bien volontiers
cinquante mille livres d'or, si je les avois, &
tout le sang de mes veines, pour exterminer
tous les jeux de hazard, tels que celui-là.
 Cette réponse ne devoit pas calmer l'es-
 prit des furieux; mais la crainte les retint.
 Ils jugerent plus à propos de conduire au
 château celui dont ils vouloient se venger,
 dans l'espérance que le Lieutenant de Roi
 le feroit punir & leur rendroit justice. Ils
 le firent donc marcher devant eux; il al-
 loit, non comme un criminel qu'on escort-

42. 1708.

te, mais comme un vainqueur, à qui l'on rend les hommages du triomphe. La joie étoit peinte sur son visage. Il se réjouissoit de ce qu'il avoit été jugé digne de souffrir quelque opprobre pour la cause de Jésus-Christ, & récitoit à haute voix son chapelet, qu'il tenoit à la main. La moindre de ses espérances étoit la prison & les fers. Mais un homme de considération l'ayant rencontré près de la Cathédrale, le dégagea des mains des soldats, & ne lui laissa que le regret d'un sort, qu'il disoit être beaucoup trop honorable pour lui.

Succès, & traits de Providence qui sembloient autoriser la conduite extraordinaire de M. de Montfort.

De pareils traits ne doivent point étonner dans la vie de M. de Montfort. Ils entroient comme nécessairement dans l'économie de la grace, sur un homme, en qui devoit paroître avec éclat la sainte folie de la Croix. Ce n'étoit point un obstacle aux succès de ses travaux ; ou plutôt Dieu, par ces succès qui tenoient du prodige, sembloit en quelque sorte les autoriser. Il suffisoit presque d'entendre le Missionnaire, non - seulement pour être attendri jusqu'aux larmes, quelque effort qu'on fit pour s'en défendre, mais encore pour se résoudre à changer de vie ; & cet empire qu'il avoit sur les cœurs, il le faisoit servir au soulagement des misérables. Quelquefois aussi, quand les moyens humains manquoient, le Seigneur secondoit par sa puissance les dispositions de son serviteur, & récompensoit la foi des peuples, qui venoient en foule pour l'en-

entendre. C'est ce que plusieurs ont déposé être arrivé à la Mission de Saint Similien, & le trait suivant peut servir à le faire croire (a). Mademoiselle Guihanenc, fille d'une admirable candeur, qui étoit Supérieure de l'Hôpital de Saint Jean à Guerande en 1766, avoit été pour entendre M. de Montfort, à Saint Similien ; comme elle n'avoit pris aucune provision, elle se trouva dans l'après-midi prête à tomber en foiblesse. Cependant elle ne témoigna son besoin à personne ; & dans l'intervalle d'un exercice, elle s'assit sur une pierre hors de l'Eglise. Alors une femme modestement vêtue, & d'un aspect tout-à-fait vénérable, vint à elle, & lui présentant un morceau de pain, lui dit, *Prenez, ma fille, & mangez ce pain.* A l'instant même cette femme disparut, & la Demoiselle assurée, que jamais elle n'avoit goûté de pain si délicieux.

La mission de Saint Similien fut bientôt suivie de celle de la Valette, paroisse à cinq lieues de la ville épiscopale. Ce qui s'y passa de plus remarquable fut la punition d'un malheureux, le seul de la paroisse, qui n'avoit pas voulu profiter des fruits de la Mission. Dieu fit voir en cette occasion qu'il punit quelquefois sur le champ le mépris qu'on fait de sa parole, & de ceux qui l'annoncent de sa part.

Mission de la Valette. Punition d'un malheureux qui, par mépris, avoit refusé d'y assister.

(a) Celui dont nous tenons la plupart des Mémoires de M. de Montfort, nous assure le tenir de la personne même, à qui la chose est arrivée.

AN. 1708. Tout le monde étoit assemblé dans l'Eglise, un des derniers jours de la Mission; & le saint Prêtre exhortoit le peuple à se préparer à l'absolution générale par la douleur la plus parfaite de ses péchés. Un tonnerre affreux qui se fit alors entendre servit à imprimer de plus en plus dans leurs cœurs les sentimens de crainte & de terreur, qu'il s'efforçoit de leur inspirer. Il n'y avoit personne qui ne fondit en larmes, & qui ne demandât miséricorde. Cet homme seul, dont on a parlé, se tenoit tranquillement au coin de son foyer, se moquant sans doute en lui-même de la simplicité de ce peuple; mais la foudre tombant tout à coup sur lui, ne lui laissa pas même un instant pour se reconnoître.

*Fidélité
qu'il exige
pour les
saintespratiques
qu'il
avoit éta-
blies.*

C'est ici le lieu de rapporter ce qui arriva quelques années après, à la paroisse de la Valette, au sujet de la pratique, que M. de Montfort y avoit alors établie, de réciter publiquement le Rosaire, moyen qu'il regardoit comme très-propre à conserver le fruit de ses Missions. Cette pratique, après s'être soutenue plusieurs années, fut enfin tout-à-fait négligée. Cette négligence, dont le Missionnaire fut averti, ne lui fut pas insensible, & voici comme il en marqua son ressentiment. En 1713, après la Mission de Rouffay, il s'en retournoit à Nantes. Son chemin étoit de passer par la Valette. Les habitâns de Rouffay qui l'accompagnoient, le pressoient de le faire. Une femme de la Valette, qui vit la

us son éloignement , se jette même à
 pieds pour l'en conjurer. Rien ne put
 échir : *Non , non* , répondit - il d'un
 qui témoignoît son mécontentement ,
*je passerai point par la Valette ; ils ont
 é mon chapelet.* Cette correction pater-
 : mortifia sensiblement les habitans de
 ourg ; mais elle eut tout l'effet , que
 roit en attendre l'homme de Dieu. La
 ation publique du Rosaire fut rétablie ,
 bfitoit encore quinze ans après , lors-
 M. Mulot , successeur de M. de Mont-
 , vint en 1729 donner une nouvelle
 ion à Valette.

our revenir au temps dont nous par-
 , l'homme Apostolique n'avoit pas un
 int de repos. A peine y avoit-il le
 ndre intervalle entre la fin d'une Mis-
 & le commencement d'une autre. M.
 n , Grand-Vicaire de Nantes , hom-
 de beaucoup d'esprit , & d'un très-
 id zele , avoit conçu la plus haute esti-
 pour M. de Montfort , depuis qu'il
 it entendu prêcher à la Mission de S.
 ilien , & il eut voulu le donner pour
 tre à toutes les paroisses du Diocèse ,
 tout à celles qu'il savoit être plus dé-
 vues de secours spirituels. Celle de la
 vroliere étoit du nombre. Le Pasteur de
 n s'opposa , tant qu'il put , aux inten-
 s de son Supérieur , mais enfin il fallut
 r à l'autorité. De pareilles dispositions
 nonçoient rien de favorable au Mis-
 naire ; le Curé n'omit rien pour détour-

AN, 170

Mission d
 la Chevri
 tiere. L'o
 position d
 Pasteur r
 l'empêcha
 pas de luy
 fir.

1708. lement servir à les augmenter. On le voyoit monter en Chaire dans les accès d'une fièvre brûlante, ou dans les souffrances les plus aiguës, & lorsqu'il en descendoit, ou bien lorsqu'il sortoit du Confessionnal, après y avoir passé des temps considérables, il se trouvoit toujours mieux qu'il ne l'étoit auparavant. Une Mission si traversée, comme il le disoit lui-même, ne pouvoit manquer d'être fructueuse. Elle le fut en effet. Il s'y fit des conversions sans nombre. Celle qui consolait plus l'homme de Dieu fut celle d'un Ecclésiastique, qui, touché de l'héroïsme de ses vertus, plus encore que de la force de ses discours, de son persécuteur devint un de ses coopérateur, & fut constamment dans la suite un de ses plus zélés partisans.

mmens
est en-
ement.
ré.

Le dernier jour de cette Mission fut aussi le plus pénible. Il s'agissoit de planter une Croix, & de la porter à l'endroit destiné pour cela. Cet endroit étoit éloigné; le temps étoit rude & des pluies continuelles avoient gâté tout le chemin. Néanmoins M. de Montfort voulut que par respect, ceux qui porteroient la Croix le fissent nus pieds. Lui-même, quoique malade se mit le premier en cet état, afin de donner l'exemple. Aussi-tôt plus de deux cent personnes firent la même chose pour avoir l'honneur de porter la Croix avec lui. Arrivé au terme, tout accablé qu'il étoit de fatigue, il bénit solennellement la Croix, & prêcha avec

le force étonnante. Cet acte extraordi- An. 17
 re de zele fut ce qui le guérit entiere-
 ment. Depuis ce moment , il ne ressentit
 aucune atteinte de ses maux.

Cependant les menaces intentées contre Calo
 comme de Dieu ne devoient pas rester nieintes
 sans effet. Une fille de Balial , fut suscitée contre
 pour le charger de toutes sortes d'hor-
 reurs. Elle le dénonça aux supérieurs Ec-
 clesiastiques comme un hypocrite , com-
 me un infâme , qui , sous une apparence
 de la piété la plus austère , cachoit une vie
 scandaleuse , & le libertinage le plus af-
 freux. Pour preuve de ce qu'elle avançoit ,
 elle assuroit que M. de Montfort l'avoit
 sollicitée au crime dans le Tribunal de
 la pénitence. Ce sont là de ces accusations ,
 dont les personnes les plus saintes ne peu-
 vent se garantir, & qu'une noire malice peut
 avancer d'autant plus hardiment , que l'ac-
 cusé ne peut pas même ouvrir la bouche
 pour se disculper. Dieu ne permit pas que
 celle-ci nuisit le moins du monde à son
 humble serviteur. Cette méchante fille fut
 démentie par l'Evêque & par son Grand-
 Vicaire avec tout le mépris qu'elle mé-
 ritoit ; & sa calomnie ne les empêcha pas
 de se servir d'un ouvrier , dont le zele
 étoit infatigable , & la pureté de mœurs
 reconnue de ceux même qui lui étoient
 le plus contraires.

M. de Montfort fut envoyé par eux Miss
 pour donner la Mission à Verton. C'est Veri
 une Paroisse considérable à deux lieues

An. 1708.

de Nantes , où beaucoup de personnes, ont des maisons de campagne. La facilité qu'on a d'y transporter toutes les choses nécessaires à la vie , par le moyen de la riviere qui y passe , & qui se jette dans la Loire , fait même que plusieurs personnes y demeurent pendant l'hiver. A la fin de la Mission, l'homme de Dieu fit allumer un grand feu , & y jetta publiquement beaucoup de mauvais livres , qu'on lui avoit apportés. Chacun en fit autant. Une Demoiselle de condition qui avoit été touchée des discours du Missionnaire & qui se nommoit Mlle de Marques , s'approcha , comme les autres , du bûcher. Elle n'avoit point de mauvais livres à y jeter ; mais , au lieu de livres , sous les yeux de ses parens & de tout le peuple étonné de son sacrifice , elle livra aux flammes des parures qu'elle avoit jusqu'alors trop aimées , & depuis ce temps , elle y renonça pour toujours.

Guérison
subite d'un
de ses affo-
ibles.

Une guérison subite qu'opéra M. de Montfort dans le cours de cette Mission dans la personne d'un Laïque qui l'accompagnoit , & qui se nommoit le Frere Pierre , dût sans doute donner plus de poids à ses paroles. Voici la chose , telle que l'a rapportée un digne Prêtre , qui en fut témoin oculaire. » Ce pauvre Frere , » dit - il , étoit si malade , qu'il ne pouvoit » pas même changer de situation , sans » l'aide de quelqu'un. A peine pouvoit-il » parler , & il y avoit déjà plus de douze

» jours, qu'il étoit alité. M. de Mont-
 » fort & moi nous fûmes un matin, le
 » soir, Je le crus alors si fort en danger,
 » que je dis à M. de Montfort, qu'on
 » tardoit bien à lui donner l'Extrême-
 » Onction. Il ne me dit rien, mais il
 » parla ainsi au malade : *Pierre, où est*
 » *votre mal ? Par-tout le corps.*
 » *Donnez-moi votre main . . . Je ne le puis,*
 » *Tournez-vous de mon côté . . . Cela m'est*
 » *impossible. Avez-vous de la foi ? . . . hélas !*
 » *mon cher frere . . . Je voudrois bien en*
 » *avoir plus que je n'en ai. Voulez-vous m'o-*
 » *béir ? . . . De tout mon cœur.* Il lui mit
 » la main sur la tête, en lui disant : *Je*
 » *vous commande de vous lever en une heure*
 » *d'ici, & de venir nous servir à table.* Nous
 » le quittâmes, & nous fûmes à l'Eglise
 » à nos fonctions ordinaires. A onze
 » heures & demie, comme nous allions
 » dîner, je trouvai Frere Pierre, qui
 » montoit à la chambre, où nous prenions
 » nos repas. Je lui demandai, comment
 » il se portoit; il me répondit en riant,
 » que le Seigneur l'avoit guéri.

De Verton, le zélé Missionnaire se
 rendit à Saint-Fiacre, paroisse à trois
 lieues de Nantes, & dans le cours de
 Décembre, il y commença une Mission,
 où, selon l'ordinaire, il eut bien des tra-
 vaux à supporter, & bien des injures à
 souffrir, mais sur laquelle Dieu versa les
 plus amples bénédictions. Etant ensuite
 retourné à Nantes, les rigueurs de l'hiver,

AN. 1704

 Suite de
 travaux à
 M. de
 Montfort

Ann. 1709. qui furent excessives cette année de 1709, ne l'empêchèrent pas de s'y employer à beaucoup de œuvres. Une des plus considérables & des plus fructueuses fut la retraite qu'il donna à la maison des Pénitentes. Dans cette nombreuse Communauté, composée alors de près de quarante Religieuses, & de près de quatre-vingt filles ou femmes, qui y sont retirées, il n'y eut pas une seule personne, qui n'en tirât de très-grands fruits, & qui ne prit de nouveau les plus fermes résolutions de se donner entièrement à Dieu jusqu'à la mort.

*Mission de
Cambon.
Réparatio
de l'Eglise.*

Ce fut peu de temps après cette Re-
traite, & vers le commencement du Ca-
rême, que le serviteur de Dieu fut don-
ner une Mission à Cambon. Il y avoit en
cet endroit divers usages peu conformes
à la sévérité de l'Evangile, les danses y
étoient très-fréquentes, & les assem-
blées, trop peu réglées de l'un & de l'au-
tre sexe, ouvroient la porte à bien des dé-
sordres. Le fervent Missionnaire montra
si fortement le danger de tous ces usa-
ges, qu'ils furent dès lors abolis; mais
ce qui fit voir sur-tout la grande auto-
rité qu'il s'étoit acquise par ses discours
& l'ascendant qu'il avoit sur les esprits,
ce fut la réparation de l'Eglise de Cam-
bon. Cette Eglise étoit grande, mais d'une
extrême malpropreté. Il n'y avoit pas un
seul carreau qui fut dans sa place, ou mé-
me qui ne fut brisé; & là on auroit dit,
que

que jamais les murailles n'en avoient été blanchies, tant elles étoient noires & couvertes de poussière. Dévoré, comme il l'étoit, du zèle de la maison du Seigneur, le saint Homme n'avoit pû voir cette Eglise dans un si triste état, sans concevoir, dès le commencement de la Mission, le projet de la réparer. Voici comme il l'exécuta. Un jour, après le sermon du matin, il fit sortir les femmes & les filles de l'Eglise, disant qu'il avoit quelque choses d'important à communiquer aux hommes. Les personnes du sexe étant sorties, il fit en peu de paroles à ceux-ci un discours touchant sur la décoration des Temples, & quand il les vit bien disposés, il leur demanda s'ils ne vouloient pas, chacun selon son pouvoir, contribuer à la réparation de leur Eglise. Tous répondirent, qu'ils le desiroient de tout leur cœur. *Eh bien, mes chers enfans*, leur dit-il, *nettez-vous huit sur chaque tombe; quatre sur celles qui sont moins pesantes, & deux sur chaque pavé.* Cet ordre ayant été exécuté, il leur dit de porter ces pierres, avec ordre, dans le cimetière, & dans moins l'une demi-heure tout ce qu'il y avoit de pierres dans l'Eglise y fut transporté. Le lendemain, les femmes & filles étant sorties, comme le jour d'avant, il exhorta les hommes à venir le jour suivant, munis de tout ce qui seroit nécessaire pour paver l'Eglise, d'amener des maçons, des tailleurs de pierres, & d'apporter de la chaux,

1709.

du sable, & tous les outils dont ils auroient besoin. Tout fut exécuté, comme il l'avoit dit, & avec tant d'ordre & d'ardeur, que, dans un jour & demi, tout l'ouvrage fut achevé. Il fit ensuite crépir & blanchir tout l'intérieur de l'Eglise. Cette dernière opération n'avoit pu se faire sans toucher au ceintre, où se trouvoient les armes de la maison de Coislin. Le Sénéchal de Pont-Château, dont Cambon est une dépendance, prit fait & cause là-dessus. Le droit sans doute étoit pour lui; mais la manière dont il se comporta, fut trop violente. Il accabla l'homme de Dieu des reproches les plus sanglans, & le menaça de l'entreprendre en justice. Celui-ci n'en fut nullement intimidé. Il écouta paisiblement toutes les injures qui lui furent dites; & il ne parut pas se repentir de ce qu'il avoit fait, uniquement dans la vue de la gloire de Dieu, d'autant plus que l'inconvénient, qui s'en étoit résulté, étoit, à ses yeux, très foible & très-facile à réparer. L'affaire n'eut pas de suite, M. le Cardinal de Coislin, Seigneur de Cambon, n'ayant pas voulu qu'on la poursuivît.

On veut
à finer la
mission-
ire.

Un danger plus grand encore l'attendoit à la fin de cette Mission, dont il fut pareillement préservé : grace, qu'il dut en partie aux prières de plus de deux cens pauvres, qu'il avoit entretenus dans le cours de sa Mission, dans un temps où la disette étoit extrême. On avoit entendu dire qu'il devoit aller de Cambon à Pont-Château.

Cinq malheureux résolurent de l'attendre sur le chemin, & de lui casser la tête à coups de pistolets. Pour ne point le manquer, ils mirent chacun à leurs pistolets des pierres neuves. Heureusement une femme de Cambon, sans qu'ils l'aperçussent, les entendit qui tramaient ce complot, en faisant d'horribles imprécations contre le Missionnaire. Elle en avertit M. de Montfort & lui donna les plus fortes preuves de la vérité de ce qu'elle lui disoit. Il n'en fut cependant pas ébranlé; quoiqu'un Prêtre, qui devoit l'accompagner l'eut assuré qu'il n'en feroit rien. Il persistoit toujours à dire que ce n'étoit qu'une ruse de l'enfer pour empêcher une Mission, dont il redoutoit les fruits, & qu'une vaine crainte ne devoit pas nous empêcher d'exécuter des desseins pris pour la gloire de Dieu. Mais soit inspiration, soit pressentiment, il ne partit point, & resta quelques jours à Cambon, après le temps qu'il avoit déterminé pour son départ. On a su depuis que ces gens déterminés avoient effectivement été l'attendre sur le chemin, où il devoit passer, & qu'ils y étoient demeurés depuis cinq heures du matin, jusqu'à huit heures du soir.

Crossac, paroisse à trois lieues de Cambon, avoit alors un très-grand besoin de secours spirituels, étant privée de Pasteur: M. de Montfort y fut donner la Mission. Il y fit toutes sortes de biens, comme partout ailleurs, il éteignit des inimitiés,

*Mission
Crossa
de M
fort a
l'usage
l'on é.
se fai
terrer
l'Egl*

M. 1769.

accommoda des procès, fit faire des restitutions, & rendit à la maison du Seigneur sa beauté, dont un ancien abus l'avoit depuis long-temps tout-à-fait déstituée. On a déjà vu les choses singulieres, que le zélé Missionnaire avoit fait ailleurs en ce genre; ce qu'il fit ici ne paroitra pas moins étonnant. Tout le monde, sans distinction, prétendoit avoir droit de se faire enterrer dans l'Eglise; en conséquence de ce droit, dont les habitans étoient extrêmement jaloux, la Nef demeureroit sans être pavée; & les inégalités, qui s'y voyoient par-tout, la rendoient plus semblable à un Cimetiere, qu'à l'intérieur d'une Eglise. C'étoit évidemment un abus. Mais on avoit envain depuis long-temps pris tous les moyens imaginables pour l'abolir. L'autorité de l'Evêque & de ses Grands-Vicaires, les exhortations les plus pathétiques avoient été sans effet. La menace des censures Ecclésiastiques, & d'un interdit jeté sur leur Eglise n'avoit pas davantage ébranlé les esprits. Enfin on avoit procédé contre eux devant le Tribunal séculier, & un Arrêt du Parlement de Rennes, rendu en faveur des habitans, les avoit confirmés dans la possession immémoriale, où ils étoient de se faire enterrer dans l'Eglise. Les choses en étoient là, lorsque M. de Montfort vint à Croisac. Il n'eût pas été de la prudence d'appuyer sur ce point au commencement de la Mission; mais, quand il se vit le

Maître des cœurs, alors il tonna contre ^{AN. I.} un abus si contraire à la décoration du lieu Saint. Il ne pouvoit représenter là-dessus aux habitans, que ce qu'ils avoient entendu cent fois, sans en être émus; mais il le fit avec tant de force & d'onction, que sur le champ même, ils lui promirent de se desister de leurs prétentions. Après le Sermon les principaux d'entr'eux s'étant assemblés dans la Sacristie, signèrent un acte dressé pardevant Notaire, par lequel ils renonçoient, au nom de toute la paroisse, à l'Arrêt qu'ils avoient obtenu, & promettoient de se choisir dans le Cimetière un lieu pour y être ensevelis. Après quoi M. de Montfort fit travailler à paver l'Eglise, à la blanchir & à y faire les autres réparations nécessaires.

Cette Mission s'étoit faite sans beaucoup de contradictions; elle fut suivie de celle de Pont-Château, si fameuse par l'érection du Calvaire, que le Missionnaire y voulut faire, & par les grandes humiliations que <sup>Mission Pont-
Château.
jet d
magni
Calva.</sup> ce Calvaire lui procura. Cet événement mérite d'être raconté dans le plus grand détail. Pont-Château est une petite ville à dix lieues de Nantes, dont les habitans sont fort polis & très-portés à la piété. Ils s'affectionnerent au Missionnaire & profiterent beaucoup de ses instructions. Celui-ci, pout reconnoître leur zèle & leur piété, songea à mettre en exécution dans le pays, l'idée que depuis long-temps

il s'étoit formée d'un Calvaire , & qu'il n'avoit pu réaliser dans sa propre Patrie. Une lande du voisinage , d'environ une lieue & demie , & dont la surface va toujours en s'élevant doucement jusqu'au centre , à peu-près comme la tête d'un champignon , lui parut très-propre pour cet effet. Un jour , après l'exhortation , il communiqua son dessein à ses coopérateurs & au peuple rassemblé. Tous le goûterent , & le premier jour il les conduisit à la lande qu'il avoit proposée ; désigna l'emplacement de la Croix , & donna lui-même le premier coup de bêche pour creuser un fossé , qui put empêcher les animaux d'en approcher. C'étoit là d'abord que se bornoient ses vues ; mais , l'ardeur , avec laquelle il vit qu'on se portoit au travail , lui fit naître une idée bien plus magnifique. Ce fut de créer en quelque sorte une montagne en cet endroit où il n'y avoit qu'une pente douce & facile , afin de mieux représenter par là le véritable Calvaire. Rien ne lui paroissoit impossible de ce qui pouvoit tendre à la gloire de Dieu. Il traça donc d'abord un circuit de quatre cent pieds ; c'étoit là l'étendue qu'il vouloit donner à sa montagne , dont le diamètre en tout sens devoit être d'environ cent-trente-trois pieds. Il traça ensuite un autre circuit de cinq cent pieds : entre les deux circuits il devoit y avoir des douves de quinze pieds de largeur , & c'étoit au moyen des terres , qu'on en ti-

reroit, que la montagne devoit être formée. ^{AN.}
 L'entreprise étoit de longue haleine. Elle ne put qu'être foiblement ébauchée dans le reste du temps que dura la Mission de Pont-Château. Mais, ni le Missionnaire, ni les habitans des environs ne furent rebutés par la longueur & la difficulté de l'ouvrage. Pendant près de quinze mois, qu'il dura, c'est-à-dire, pendant les six derniers mois de 1709, & pendant plus de huit mois de l'année suivante, M. de Montfort fit un grand nombre de Missions, dans les paroisses de Dandemon, Saint Sauveur, la Boissière, la Remaudière, Besué, Missillac, Herbignac, Camoi, Assiarac, Saint Donatien, Miône & Bougnais; lorsque les lieux n'étoient pas fort éloignés de Pont-Château, il venoit assister aux travaux du Calvaire, & y participer tous les jours qu'il avoit de libres; autrement il se contentoit de les visiter dans l'intervalle de ses Missions. Les peuples de leur côté travailloient avec un courage invincible. On comptoit quel- ^{Avec}
 quefois au travail jusqu'à cinq cent person- ^{le a}
 nes. Tout le monde travailloit sans distinc- ^{on y}
 tion, Messieurs, Dames, Prêtres. Il y ^{vaillo}
 avoit des ouvriers, qui y venoient même d'assez loin, apportant avec eux les provisions, & tous les outils qui leur étoient nécessaires; l'apiété, qui seule les portoit au travail, sembloit augmenter leurs forces naturelles & leur faisoit faire des choses, dont ils se seroient crus incapables en toute

M. 1709.

autre occasion. On voyoit même de jeunes filles se charger dans des hottes de fardeaux qui paroissent tout-à-fait au-dessus de leurs forces. Parmi tant de travaux, & dans une si grande multitude de personnes, il n'y avoit pas la moindre confusion; & tout s'y faisoit avec le plus grand ordre, comme s'il y eut eu grand nombre de personnes préposées pour commander aux autres & pour diriger les travaux. Le silence n'étoit guere interrompu que par le chant des Cantiques; c'étoit comme une musique céleste qui se faisoit continuellement entendre, & qui ravissoit ceux qui l'entendoient. Après les fatigues de la journée, les bonnes gens se croyoient bien recompensés, lorsqu'à la lueur d'une lampe, il leur étoit permis de voir, dans une grotte qu'on avoit pratiquée à cet effet, les figures dont le Calvaire devoit être embelli.

*description
du Calvaire*

Quand la montagne fut tout-à-fait achevée, M. de Montfort fit construire sur la cime une muraille de quatre-vingt pieds de circuit & de cinq pieds de haut. C'est dans cette enceinte qu'il fit placer la Croix de Notre-Seigneur. Elle étoit d'une grosseur prodigieuse, & haute de cinquante pieds. Il avoit fallu douze couples de bœufs pour la traîner jusqu'au Calvaire. Au haut de cette Croix, qui fut peinte en rouge, & à laquelle fut attaché un Christ de sept à huit pieds, on mit un Saint-Esprit. Au bas furent placées les figures de Notre-

de de docteur, de saint Jean & de la Ma-
 ine. Des deux côtés, étoient les deux
 ix du bon & du mauvais Larron. Elles
 bien pas si hautes que la Croix prin-
 le, la première étoit peinte en verd,
 conde en noir. Au-dessus de la porte
 e circuit, étoit une figure qui repré-
 oit le serpent d'airain; à côté étoit un
 Homo. De cette porte, il y avoit un
 nin, en forme de coquille de limaçon,
 où l'on descendoit à l'unique entrée de
 ontagne, qui étoit en face du Crucifix,
 ni avoit de côté & d'autre un jardin,
 un de quinze pieds en quarré, & qui
 éfentoient l'un le paradis terrestre &
 re le Jardin des Olives. Dans un mo-
 ment de cette nature, le saint Missi-
 on n'avoit eu garde d'oublier sa dév-
 favorite, celle du Rosaire. Autour
 a muraille, qui formoit l'enceinte de
 tre cent pieds, il avoit fait planter
 cinquante Sapins, & de distance en
 ance un Cypres pour distinguer les
 ines; de sorte qu'en faisant le tour du
 nt, on pouvoit en marchant reciter le
 faire entier, & se régler par les arbres,
 on y avoit plantés. En outre, dans l'in-
 talle des deux murs, il y avoit trois
 pèlles, & à chacune d'elles un petit jar-
 ; & ces chapelles étoient destinées à
 réfenter les mysteres joyeux, les mys-
 s douloureux, & les mysteres glorieux
 composent le Rosaire. Enfin, sur le
 du dernier circuit, étoient des piliers,

1710.

qui contenoient un Rosaire , dont les grains étoient à-peu-près de la grosseur d'un boulet de moyen calibre.

*M. de
Montfort
défense
proléder
la béli-
dionese
lyaire.*

Après des travaux immenses , cet ouvrage qui n'auroit pu se faire sans des frais extraordinaires , mais que la piété seule avoit imaginé & dont elle étoit venue à bout , quoique dans un temps où la disette avoit comme épuisé toutes les ressources , cet ouvrage , dis-je , étoit enfin au point où on le desiroit , & faisoit l'admiration de tout le pays. On le voyoit de sept à huit lieues. M. de Montfort , pour donner plus d'éclat à la bénédiction solennelle , qu'il en devoit faire après en avoir obtenu la permission de M. l'Evêque , avoit choisi pour cela le 4 de Septembre , fête de l'exaltation de la sainte Croix. On étoit déjà venu de fort loin à cette pieuse cérémonie ; les bourgades voisines suffisoient à peine , pour loger tous les pèlerins , la joie étoit universelle , & la dévotion pénétoit tous les cœurs ; lorsque la veille du jour marqué , à quatre heure du soir , un Prêtre dépêché par M. l'Evêque de Nantes apporta à M. de Montfort la défense de bénir le Calvaire. Cette nouvelle s'étant aussitôt répandue dans tout le peuple y jeta la plus grande consternation. Le Missionnaire fut celui qui la reçut avec le plus de tranquillité. Il se mit aussitôt en marche pour Nantes , où il ne put arriver que le lendemain matin. Le Prélat fut inexorable ; ainsi , sans avoir pu rien obtenir ,

il revint joindre le peuple, qui dans son absence avoit passé la journée dans tous les exercices d'une tendre piété. A l'exception de la bénédiction du Calvaire, tout s'étoit passé de la manière qu'on l'avoit projeté. Le retour & la présence de M. de Montfort reveillerent encore la ferveur dans les cœurs, & il fit ce qu'il put pour calmer la peine que leur faisoit la suppression d'une cérémonie à laquelle on s'étoit attendu, & qui avoit réuni dans ce lieu, outre tous les habitans du voisinage, plusieurs milliers de pèlerins.

Une autre mortification suivit de près celle-ci. En quittant Pont-Château, l'homme Apostolique étoit venu donner une Mission à Saint-Molf, paroisse qui en est éloignée de quatre lieues. Il n'y avoit encore que quatre jours qu'elle étoit commencée, lorsqu'un interdit lui fut signifié de la part de l'Evêque; & pour que rien ne manquât à la mortification, il lui fut signifié par un homme, dont quelque temps avant il s'étoit séparé, & avec qui il n'avoit pas crû devoir travailler. Non-seulement il vit cet homme lui annoncer cette nouvelle d'un air qui témoignoit la satisfaction qu'il en avoit; mais il le vit substituer à sa place, desorte que rien ne manquoit à son triomphe. Cela toutefois ne tira pas de sa bouche la plainte la plus légère; il obéit avec la même tranquillité, que s'il se fut agi de la chose du monde qui lui eût été la plus agréable. Il

Ann. 1

Il est dit dans le cours de la Mission

18. 1710.

ne restoit plus qu'un coup de plus à frapper pour assommer la victime, & pour rendre son ignominie complete, c'étoit la destruction de ce Calvaire qui avoit fait tant de bruit; & elle ne manqua pas d'arriver; il y eut ordre bientôt de détruire cet ouvrage, qui depuis tant de temps, occupoit le Missionnaire & les travaux d'une multitude immense de personnes.

*Il vient un
ordre de dé-
ruire le
calvaire,
il est
exécuté.*

L'enfer n'avoit pû voir qu'avec des transports de rage le glorieux trophée qu'on avoit érigé à la Croix; il cherchoit tous les moyens de le renverser & de faire sentir sa vengeance à un homme qu'il regardoit, comme un de ses plus grands ennemis. Un de ces gens qui semblent n'être occupés qu'à seconder ses desseins, & traverser tous ceux qui peuvent tendre à la gloire du Seigneur, avoit dès le commencement, fait des tentatives auprès de la personne de qui dépendoit la lande, où le Calvaire étoit situé, pour qu'il mit opposition à la bonne œuvre. Cette tentative n'ayant point eu le succès qu'il en avoit attendu, il en écrivit à M. le Maréchal de Château-Renault, alors Commandant en Bretagne; la lettre étoit pleine de faussetés. On y parloit du Missionnaire, comme d'un homme ambitieux qui traînoit à sa suite des millions de personnes, & du Calvaire, comme d'une forteresse, environnée de douves & de souterrains, où les ennemis pourroient se cantonner en cas de descente. En conséquence l'af-

faire fut portée en Cour , & après quelques informations faites par des personnes, ou mal instruites , ou mal intentionnées , il vint un ordre exprès de démolir le Calvaire. Le Commandant de la milice du canton fut chargé de veiller à son exécution. Quatre à cinq cent travailleurs , rassemblés des paroisses voisines , eurent ordre de se rendre au Calvaire avec tous leurs outils. On leur avoit caché quel devoit être l'objet de leurs travaux. Quand ils virent que c'étoit pour détruire le Calvaire , toute leur force parut les abandonner. Ils se mirent tous à genoux , & les larmes aux yeux , ils sembloient faire réparation à la croix , de l'outrage qu'on alloit lui faire. Il fallut se mettre au travail ; mais ces mêmes hommes , dont les bras avoient été de fer , quand il s'étoit agi d'élever le Calvaire , n'avoient plus , pour ainsi dire , que des bras de laine pour le détruire. Il y avoit déjà deux jours qu'on y travailloit , l'ouvrage n'avançoit point , lorsque l'Officier s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il ordonna qu'on sciât la croix. A l'instant , ces bonnes gens qui craignoient que le Christ ne se brisât en tombant , s'offrirent à l'envi pour le détacher de la croix. Jamais représentation ne fut plus vive de ce qui se passa sur le Calvaire , lorsqu'on y descendit de la croix le corps même de l'Homme-Dieu. Tandis que quelques-uns faisoient l'office de Joseph & de Nicodème , tout le reste

AN. 1710

du peuple étoit à genoux & témoignoit sa douleur par ses larmes & ses sanglots. On descendit aussi les figures du bon & du mauvais larron. Toutes les figures furent déposées d'abord dans une maison de Pont-Château; & quatre ans après, M. de Montfort les étant venu chercher, & les ayant fait conduire à Nantes avec des peines infinies, il les fit mettre dans une chapelle de la sainte Vierge, à qui on donne le nom de Notre-Dame du Calvaire. Pour ce qui est de la démolition du Calvaire, après trois mois de travail, la moitié de la montagne étant détruite, une partie des douves étant comblée, on discontinua l'ouvrage. Le Seigneur vouloit qu'il restât toujours des marques du zèle de son serviteur; mais ce ne fut que bien long-temps après la mort, que le Calvaire, qui lui avoit coûté tant de peines, devoit être rétabli. Ce fut un effet de l'insigne piété de Louis-Marie de Bourbon, Duc de Penthièvre, qui en obtint la permission de Sa Majesté. Toutes les puissances qui s'étoient réunies pour abattre le Calvaire d'un pauvre Missionnaire concoururent alors pour le relever. Le Christ & les autres figures furent tirées de la chapelle dont on a parlé, par ordre de l'Evêque de Nantes, M. de la Musanchère, & furent ensuite replacées sur le Calvaire de Pont-Château, au grand applaudissement de tous les gens de bien.

On peut croire que ce jour fut dans le Ciel un jour particulier de triomphe, pour le serviteur de Dieu ; mais tandis qu'il étoit encore sur la terre, il devoit être, comme son divin Maître, un homme de douleur. La démolition de son Calvaire le couvroit d'une confusion publique & le rendoit la fable du monde ; il en apprit la nouvelle sans rien perdre de sa tranquillité. Au premier avis qu'on lui donna du coup qu'on méditoit, *Dieu soit béni*, dit-il, *je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement celle de Dieu ; j'espère en recevoir la même récompense, que si j'avois réussi.* Et quand l'ordre lui en fut notifié, la paix de son ame & la sérénité de son visage n'en furent pas davantage altérés. Il se retira chez les Jésuites de Nantes, pour y faire une retraite de huit jours. Le Pere de Préfontaine, un des Directeurs de cette maison, l'y reçut, & ne soupçonna pas même à son air qu'il eût quelque sujet de chagrin. Ayant ensuite appris par la voix publique ce qui s'étoit passé par rapport au Calvaire de Pont-Château, il en parla à M. de Montfort, qui lui confirma cette nouvelle ; mais sans qu'il lui échappât la moindre plainte contre ceux qu'il avoit lieu de soupçonner de lui avoir attiré cette mortification. *Ce que j'avois vu*, dit ce Pere, *ce que j'avois su de lui me l'avoient fait jusqu'alors regarder comme un grand homme de bien : mais cette patience, cette soumission à la divine Providence, dans une occasion*

AN. 1710

Les senti

mens du

Mistère

dans

cette occa

sion.

Ann. 1710.

si délicate; la sérénité, la joye même, qui paroïssoit sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint; & m'inspirerent des sentimens de respect & de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis, & que je conserverai jusqu'à la mort.

Sa conduite dans le temps qu'il resta à Nantes.

Ces sentimens, que fit voir alors le saint homme, il les conserva toujours, parce qu'ils étoient profondément gravés dans son cœur, & toute sa conduite y fut parfaitement conforme. Toutes sortes de raisons humaines l'engageoient à quitter une ville où il ne pouvoit guere s'attendre qu'à des humiliations & des désagrémens de toute espece, & où d'ailleurs il ne pouvoit plus remplir les fonctions de zele, que le Seigneur demandoit de lui, ayant été d'une manière éclatante, & dans le cours même d'une Mission, qu'il donnoit, destitué du pouvoir nécessaire pour les exercer. Ses ennemis triomphoient, & ceux-ci étoient en grand nombre. On comptoit parmi eux sur-tout des Ecclésiastiques, dont le crédit étoit grand auprès du Prélat. Quelques-uns ne pouvoient lui pardonner d'avoir refusé de travailler avec eux; d'autres ne goûtoient nullement ses manières, & pouvoient encore moins lui faire goûter les leurs. Il y en avoit, aux yeux de qui, sa perfection même étoit un crime, parce que n'ayant pas le courage de l'imiter, ils n'étoient pas assez humbles pour l'approuver,

usieurs enfin s'étoient ouvertement dé-
 irés contre ses bonnes œuvres, & ne
 consoloient point des bénédictions ex-
 ordinaïres que Dieu se plaïsoit à ré-
 ndre par-tout sur ses travaux. Le mon-
 , toujours ennemi de Jesus-Christ, &
 ceux qui l'annoncent, se vangeoit par
 railleries d'un homme, dont les succès
 latans avoient forcé son admiration, ou
 moins l'avoient pendant quelque temps
 ntraint au silence. La multitude même
 s gens, qui veulent le bien, mais qui
 veulent foiblement, toujours prête à
 ger favorablement ou défavorablement
 s hommes & de leurs actions, selon
 e le succès en décide, se déclaroit con-
 le Missionnaire; elle oublioit tout ce
 elle avoit vû de plus saint en lui, tous
 discours publics dont elle avoit été
 vivement touchée; tous les applaudis-
 mens qu'elle-même avoit si souvent
 nnés à son zele, pour ne penser qu'à
 rat humiliant dans lequel elle le voyoit,
 pour en conclure, que puisque les Su-
 rieurs le traitoient de cette maniere,
 qu'ils le jugeoient indigne des fonc-
 ns du saint Ministère, il falloit que sa
 nduite fut bien blâmable & bien in-
 crete, & que ce qu'on avoit pris pour
 le héroïque, n'étoit qu'un enthousiasme
 qu'un fanatisme méprisables. Dans le
 tit nombre de ceux qui l'estimoient en-
 re, & qui ne se laissoient pas gouver-
 r par les préjugés publics, la plupart

AN. 1710.

n'osoient découvrir leurs sentimens , & même le fuyoient , de peur de partager ses opprobres ; & il y en avoit bien peu qui eussent assez de courage & de vertu , pour prendre hautement son parti. Enfin , on peut dire que M. de Montfort , après avoir eu part pendant un temps à l'éclat de la vie publique & miraculeuse de son divin maître, participoit alors , & cela dans le lieu même de ses plus brillans succès , & devant ceux qui en avoient été témoins , aux opprobres de sa vie souffrante. Il le voyoit , il l'éprouvoit par les humiliations qu'il recevoit chaque jour de toutes parts ; mais il étoit trop amateur de la Croix pour la fuir , il resta à Nantes pour boire à longs traits & jusqu'à la lie , le Calice d'amertume qui lui étoit présenté ; & ce qu'il y a d'étonnant , c'est que pendant ce temps là même il ne cessa pas de faire le bien , auquel il pouvoit encore s'appliquer , & qu'il réussit même dans plusieurs bonnes œuvres qu'il entreprit.

*Diverses
bonnes œuvres
qu'il y
fait.*

Une Dame de piété de cette ville , lui avoit donné un petit hospice , où il résidoit ordinairement , & qu'il nommoit la Providence , nom que ce lieu conserve encore aujourd'hui. Il n'y eut pas été longtemps , qu'il y fit une petite chapelle , c'est cette même chapelle , dont on a parlé , dans laquelle ont été déposées depuis les figures du Calvaire. Il obtint permission d'y dire la Messe , & depuis ce temps , on y continue de la dire , & les Diman-

ches & Fêtes on y récite publiquement le saint Rosaire, ce qui y attire un grand concours de peuple. Près de ce même endroit ayant trouvé le moyen d'acheter une autre petite maison, il y retira des pauvres incurables, hors d'état de mendier leur pain, les confia aux soins de deux personnes charitables, & par là jeta les fondemens d'un Hôpital, qui manquoit à la ville de Nantes, & qui cependant y étoit tout-à-fait nécessaire. (a) Il aida beaucoup aussi M^{me} Chapelain par ses conseils, & par les encouragemens, qu'il lui donna en homme vraiment inspiré, dans l'établissement qu'elle fit de la maison des convalescens. (b) Il établit aussi lui-même dans le Fauxbourg Saint Similien une pieuse association, composée d'ames ferventes, sous le nom d'*Amis de la Croix*; il leur donna des Réglemens, pleins de sagesse, & leur écrivit une lettre circulaire, pour les encourager à soutenir le nom qu'ils portoient, & leur en montrer les obligations. L'un & l'autre de ces petits écrits ont été rendus publics, & l'on y

Ann. 1710.

(a) Cet Hôpital, après être passé en différentes mains, fut confié à la Sœur St Jean, qu'on fit venir exprès de la maison des Filles de la Providence de Saumur. Il est actuellement situé proche le pont de Vertais.

(b) Cet établissement subsista, sous la conduite de deux charitables Demoiselles, dans la cour du bon Pasteur, place de Bretagne. Les convalescens y entrent avec un billet de la Supérieure de l'Hôtel-Dieu.

AN. 1710. découvrir le zèle & l'esprit tout de
dont l'Auteur étoit animé.

*Il se fait
recevoir au
Tiers-Or-
dre de S.
Domini-
que.* Au milieu de ces bonnes œuvre
pables d'occuper tout autre que lu
de Montfort en comparant sa sit
actuelle avec ses travaux précéd
regardoit comme une sorte de di
ment, que Dieu lui procuroit, afin
vaquât davantage au soin de son
rieur & aux exercices de la vie co
plative. C'est aussi le profit qu'il en
étant moins occupé, qu'auparavan
œuvres extérieures de zèle, il don
d'heures, chaque jour, à l'oraison, &
pliqua à composer des cantiques spir
de plus, pour se lier avec un plus
nombre de saintes ames, & pour t
gner plus particulièrement sa dé
pour le bienheureux Patriarche sain
minique, premier promoteur du
Rosaire & lui appartenir d'une m
plus intime, il desira être admis
l'ordre de la pénitence, autrement
Tiers-Ordre, qui est sous son invoc
& il y fit profession selon les form
dinaires, le 10 de Novembre, d
couvent des Freres Prêcheurs à Ni
en présence du Pere Joseph le Gault
tre & Prieur, & de plusieurs autre
res & Sœurs dudit Ordre de la
tence.

*Il parte,
au péril de
sa vie du
secours aux* C'est ainsi que M. de Montfort si
ployer, en secret, à sa propre perfe
les derniers mois de mil sept cent d

commencement de l'année suivante lui
 ournit une occasion, où son courage &
 a charité brillèrent aux yeux de tout le
 monde, d'une manière bien éclatante. Les
 bords de la Loire sont sujets à ses débordemens.
 Mais celui qui se fit alors, fut tout-à-fait
 extraordinaire, à cause de la grande abondance
 des pluies & des neiges, qui étoient tombées
 pendant cet hiver. Les campagnes voisines
 du fleuve furent inondées; Nantes sur-tout
 éprouva tout ce que ses ravages ont de plus
 funeste. L'eau avoit pénétré dans plusieurs
 quartiers de la Ville; & un de ses Faux-
 bourgs, nommé Bieffé, paroissoit entièrement
 submergé. Il n'y avoit presque que les toits
 des maisons, qui se fissent appercevoir.
 Beaucoup de gens, pauvres pour la plupart,
 qui n'avoient pas eu la précaution de se
 retirer à temps, ne s'étoient sauvés qu'en
 montant dans leurs greniers; mais, échappés
 à la fureur du fleuve, ils coururent risque de
 périr victimes de la faim. La chose sembloit
 inévitable, tant il y avoit peu d'apparence
 qu'on put leur donner aucun secours. On se
 contentoit de gémir sur leur sort, ou de for-
 mer pour eux des vœux impuissans. La Loire
 étoit devenue comme une Mer impétueuse,
 dont on n'apperçoit plus les bords, & dont
 l'aspect seul inspiroit la terreur aux matelots
 les plus déterminés. C'étoit, de tous côtés,
 des courants opposés les uns aux autres, qui
 présageoient une

AN. 1710.

*habitans
 d'un faux-
 bourg que
 la Loire
 avoit in-
 ondé.*

An. 1710.

mort certaine à ceux qui auroient la hardiesse de les affronter. Rien de tout cela ne fut capable d'arrêter l'homme de Dieu. Ses entrailles étoient émues à la vue de tant de misérables, qui alloient infailliblement périr faute de secours. Il résolut de leur porter lui-même ceux qui leur étoient plus nécessaires; & il espéra que s'il falloit pour cela que Dieu fit des miracles, il ne refuseroit pas d'en faire en cette occasion par une suite de cette même bonté dont il avoit déjà tant de fois éprouvé les effets, dans des occasions beaucoup moins pressantes. Il eut bientôt ramassé toutes les provisions nécessaires. Ce n'étoit pas là ce qu'il y avoit de plus difficile. Il falloit qu'il engageât plusieurs bateliers à le séconder dans son projet. Aucun d'eux ne vouloit exposer sa vie à ce qu'il leur sembloit à pure perte. Ce ne fut pas à force d'argent qu'il en vint à bout, il n'en avoit point à leur promettre. Il ne fit que leur parler, mais avec cette force & cette éloquence divine, qui subjuguoit tous les esprits; il leur représenta combien il leur seroit glorieux de hazarder leur vie pour leurs freres, en vue de Dieu, & que, quand même ils la perdroient ainsi, ce seroit pour en trouver une autre infiniment plus précieuse; *mais non*, leur dit-il, *mettez en Dieu votre confiance, vous ne la perdrez point; suivez-moi.* Il se jette ensuite dans un des bateaux. Les Bateliers animés par son exem-

& rassurés par la confiance, se déterminent à le suivre. Ils osent tout entreprendre : l'ayant à leur tête. Le bateau, qui porte le Missionnaire, fend le premier les vagues. Plusieurs autres rament à sa suite. Il n'y a personne sur le rivage qui ne tremble en voyant le danger éminent auquel cette petite flotte est exposée. Néanmoins elle arrive, sous les auspices & sous la conduite du saint homme, à l'endroit où sont les misérables ; elle leur apporte les choses nécessaires à la vie, & vient, sans aucun mal, au lieu d'où elle étoit partie, au grand étonnement de toute la ville, qui ne put s'empêcher de reconnaître en cela une protection toute miraculeuse de la divine Providence, à l'égard d'un homme qui s'abandonnoit entièrement à elle.

Un événement de cette nature étoit en suffisant pour faire revenir tous les esprits en sa faveur, & pour donner aux hommes, même les plus prévenus, la plus haute idée de sa sainteté. Des traits de cette espèce sont d'ordinaire extrêmement rares, ils volent de bouche en bouche, tous les papiers publics en font mention, nos Rois même se font gloire de les récompenser. (a) Mais Dieu, jaloux

(a) En 1770. le feu Roi Louis XV. accorda une récompense à deux Curés pour un trait de courage & de charité assez semblable. Et plus récemment encore, en 1778, son petit-fils, Louis XVI., & toute sa Cour, lui fit un accueil honorable à N. . . . de Dieppe, & avoir retiré des eaux, plusieurs personnes qui y étoient infailliblement périées.

AN. 1710.

M. de
Montfort
i.
Nantes.

AN. 1710. d'être seul la récompense de ses Saints ; permet qu'on oublie bientôt les plus grands services qu'ils rendent à la patrie, & qu'on en fasse peu de cas. On perdit bientôt de vue l'action généreuse de M. de Montfort ; son Calvaire resta démoli, lui-même ne fut pas rétabli dans l'exercice de ses fonctions. Cependant, comme un Fauxbourg entier de la Ville ne pouvoit manquer de le considérer comme son libérateur, il crut qu'il étoit temps pour lui de se retirer.

Fin du troisieme Livre.





LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

E MONTFORT.

IVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

MONSIEUR DE MONTFORT va travailler dans le Diocèse de Luçon. Mission de la Rochelle. Chapelle de Notre-Dame de la Vierge. On cherche à noircir la réputation du Missionnaire. Traitement fâcheux qu'il reçoit d'un Curé. Il visite à Montaigu les Religieuses de l'Ordre de Fontevault. Ce qu'il fait au Séminaire de Luçon. Prêche dans la Cathédrale de cette ville. Il va ensuite à la Rochelle. Traits de Providence à son arrivée dans cette ville. Mission à l'hôpital-général de saint Louis. Diverses missions dans l'Eglise des Jacobins. Succès dans les Missions. Conversion d'une Dame Calvinoise. Dangers, où il s'expose pour retirer

du désordre des filles & femmes de mauvaise vie. Le monde se souleva contre le serviteur de Dieu. On tâcha en vain de le décréditer dans l'esprit du Prélat. Sainteté de M. de Montfort reconnue par ceux mêmes qui l'avoient calomnié. Il court risque d'être assassiné. Les Calvinistes veulent l'empoisonner. Mission qu'il fait aux soldats. Plantation de la Croix & prodige qui arrive à cette occasion. Le Missionnaire se détermine à aller faire la Mission dans l'Isle-Dieu. Dangers qu'il court & comment il en est délivré. Sa Mission dans cette Isle. Bénédiction de la Chapelle de Notre-Dame de la Victoire. Mission de Salertaine. Elle commence avec les plus grandes oppositions. Succès de cette Mission. Conduite du Missionnaire. Chapelle de Notre - Dame de Bon-secours. Le Missionnaire fait bâtir un beau Calvaire à Salertaine. Affrons qu'il reçoit. Procession pour la clôture de la Mission. Mission de Saint-Christophe. M. de Montfort prédit à un Usurier les malheurs qui devoient lui arriver. Il multiplie de la farine. Prédiction de M. de Montfort au sujet de la Croix de Saint-Christophe. Destruction de celle Salertaine. Exercice de préparation à la mort. Retraite générale que M. de Montfort donne à l'Hôpital de la Rochelle. Conversion éclatante d'une Demoiselle. Manière dont M. de Montfort dirigeoit les âmes. Son Hermitage de Saint-Eloi. Mission qu'il fait à la campagne. Punition frappante d'un Aubergiste & de toute sa famille. Lettre de M. de Montfort à sa sœur, à Rombervilliers.

Réconciliation insigne d'un Curé avec ses paroissiens & de ceux-ci entr'eux. Mission de la Seguinere. Départ de M. de Montfort pour Paris.

AN. 1711.

LES desseins du Seigneur, en permettant les rudes épreuves, auxquelles M. de Montfort venoit d'être exposé, étoient parfaitement remplis. Au fort de ses humiliations, l'homme de Dieu avoit montré un courage inébranlable, & donné des exemples héroïques de patience, de charité, & de toutes sortes de vertus. Il ne convenoit pas, après cela, que l'esprit de ténèbres parut triompher davantage en fermant plus long-temps la bouche d'un Ministre, dont les paroles, accompagnées d'une force & d'une onction toute divine, étoient tout-à-la-fois comme autant de foudres dont il étoit terrassé, & comme une douce rosée, qui faisoit germer des fruits de vie dans tous les lieux où elle tomboit. On peut même présumer, que si les terres, que cette rosée avoit auparavant arrosées, devoient à l'avenir être privées d'en sentir l'influence, c'étoit afin que d'autres peuples eussent aussi part à cette faveur.

M. de Montfort travaillait dans le Diocèse de Luçon.

Louis d'Orion, un des plus saints Curés du Diocèse de Luçon, appelle M. de Montfort à la Garnache petite ville de ce Diocèse, pour y faire la Mission pendant le Carême. Les esprits & les cœurs étoient

Mission de la Garnache.

déjà bien préparés par les soins vigilans du Pasteur ; aussi le Missionnaire eut-il moins de difficultés qu'ailleurs pour y faire les biens qu'il desiroit. Le Ciel versa les bénédictions les plus abondantes sur les travaux. La ville fut comme renouvelée, par l'esprit de ferveur & de piété, qui s'y répandit par-tout, & tous les habitans, encouragés par leur saint Curé, embrassèrent à l'envi les saintes pratiques, que leur proposa l'homme de Dieu, pour entretenir & perpétuer parmi eux les fruits de sa Mission. Le soin des pauvres ne fut pas oublié. Mais M. de Montfort, à qui on avoit reproché de les attrouper & de les entetenir à sa suite, prit cette fois une autre méthode, pour les secourir. Il engagea les habitans, à en prendre chacun un chez soi pendant tout le temps de la Mission, tandis que lui-même se contenta d'en avoir chaque jour deux des plus dégoûtants, qu'il faisoit toujours manger à sa table, & à qui il en faisoit tous les honneurs, quoique cette compagnie ne fut pas toujours également du goût de ceux qui s'y trouvoient avec lui.

*Chapelle
N. D.
de la Vierge.*

Avant de quitter la Garnache, il voulut y laisser un monument de sa dévotion pour la Reine des Vierges. Il y avoit à l'entrée de la ville, du côté de Nantes, sur une éminence, & dans un admirable point de vue, une ancienne chapelle assez grande, mais comme abandonnée, qui étoit dédiée à saint Leonard. Le zélé serviteur de Marie

entreprit de la rétablir, de la décorer & d'y placer une statue de la Sainte Vierge, sous le nom de *Notre Dame de la Victoire*. Ayant obtenu là-dessus le consentement de M. l'Evêque & des habitans, il y fit aussitôt travailler, suivant le plan qu'il en donna lui-même. Il voulut que l'Autel fut construit de pierre de très-beau tuf. Au lieu de tableau, il ordonna qu'il y eut un pavillon, dont les rideaux pendans des deux côtés, seroient soutenus par des Anges. Au milieu, sous le pavillon, il fit faire une niche ovale & ceintree d'un Rosaire, d'où sortoient des rayons d'or & des flammes, ce qui formoit un très-agréable coup d'œil. Dans la niche & sur un piedestal doré, une statue de la Sainte Vierge de deux pieds & demi, avec son fils entre ses bras, devoit être placée avec cette inscription, *Notre Dame de la Victoire*. Comme cet ouvrage demandoit du temps, le Missionnaire, en quittant la Garnache, pour aller à Nantes, où les bonnes œuvres qu'il avoit entreprises, exigeoient sa présence, promit aux habitans de la ville, qu'il y reviendrait l'année suivante, pour faire la bénédiction solennelle de la statue, qu'il indiqua pour le 12 de Mai, jour de l'Ascension de Notre Seigneur.

Cette promesse consola infiniment les bons habitans de la Garnache, que le départ de leur père affligeoit beaucoup ; mais elle n'irrita pas moins un grand nombre d'en-

Oncherc,
à ruiner
réputati
du Missio
naire.

AN. 1711.

fans de Belial, qui demeuroient dans le voisinage. Le zèle & la force, avec lesquels l'homme Apostolique s'étoit élevé contre leurs désordres, avoit excité contre lui leur fureur; mais, comme si sa présence eût enchaîné les puissances de l'enfer, elle n'avoit osé se montrer pendant son séjour dans la ville; à peine fut-il parti, qu'elle éclata, & par les excès où elle se porta, elle parut vouloir se venger du silence qu'elle avoit été contrainte de garder. Il n'y eut point d'invectives, de calomnies, d'horreurs, de ridicules, qu'on ne se permit de débiter hardiment contre M. de Montfort. On rassembla tout ce qu'on avoit déjà dit ailleurs contre lui, on ne manqua pas de parler de ce qui lui étoit arrivé tout nouvellement à Nantes, on empoisonna toutes ses actions, &, à quelques traits de vérité, on mêla cent faiblesses ridicules & scandaleuses. Le but qu'on se proposoit en cela, étoit d'empêcher l'exécution de la parole qu'il avoit donnée, & de ruiner les fruits de la Mission, en détruisant la réputation du Missionnaire. Quant au premier objet, leurs efforts furent tout-à-fait inutiles, comme on le verra dans la suite; quant au second, ils ne réussirent pas davantage, pour ce qui est des habitans de la Garnache. Ceux-ci avoient eu sous leurs yeux trop de preuves de la sainteté de M. de Montfort, ils éprouvoient encore trop sensiblement les effets de son zèle pour prêter aisément l'oreille à

tout ce qu'on disoit à son désavantage ; Ar. 1
 & la vigilance de leur digne Pasteur , pendant plus de trente ans après la Mission , soutint dans sa paroisse les biens qu'elle y avoit produits. Les lieux circonvoisins ne furent pas également à l'abri des effets de la calomnie. Tout ce pays , qui d'un côté confine au pays Nantois , & d'un autre à la mer , en fut infecté ; & , ce qui toucha bien sensiblement l'homme Apostolique , une Mission , qu'il avoit déjà concertée avec un des Curés , fut par-là tout à-fait empêchée.

M. le Curé de Saint-Hilaire-de-Soulai , *Trait. que lui en Ci*
 paroisse du Diocèse de Luçon , charmé des succès de la Mission de la Garnache , & plein d'estime pour le Missionnaire , l'avoit fortement engagé d'en venir donner une dans sa paroisse. M. de Montfort l'avoit promis. Le Curé lui-même avoit fixé le jour auquel la Mission devoit commencer , il l'avoit annoncée au Prône , & avoit expressément recommandé à ses Paroissiens de bien profiter d'une si grande grace. Il s'étoit même beaucoup étendu sur l'éloge du Missionnaire , de sorte que la bonne œuvre paroissoit certaine. Mais , par malheur , le Curé étoit un de ces hommes , qui veulent le bien , mais qui n'étant pas assez sur leur garde , croient aisément le mal , lorsqu'il leur est présenté d'une manière adroite. Un émissaire de Satan , homme plein de fourbe & d'injustice , qui connoissoit son caractère , le vint trou-

1711.

ver, & lui dit tant de choses de M. de Montfort, il le lui peignit avec des couleurs si noires, que le Curé, sans rien examiner, & sans approfondir quelles pouvoient être les vues de la personne qui lui parloit, changea tout-à-coup & passa de la vénération la plus profonde à l'aversion & au mépris le plus extrême. Cependant l'homme de Dieu, qui ne savoit rien de ce changement, arriva au temps marqué, & se rend droit chez le Curé. Il s'attendoit naturellement à être bien reçu d'un homme, à la prière duquel il venoit, & qui, peu de jours avant, lui avoit donné les plus grandes marques d'estime & d'amitié. Quelle dut être sa surprise, lorsqu'il n'entendit sortir de sa bouche, que des injures & les reproches les plus amers. Le Curé n'eut aucun égard pour lui, & quoiqu'il fut très-fatigué du chemin qu'il avoit fait, & tout trempé d'eau, parce qu'il avoit plu beaucoup ce jour-là, & qu'il fut alors très-tard, il le fit sortir honteusement de sa maison, sans lui procurer le plus léger soulagement. Un traitement si rude & si peu prévu avoit bien de quoi déconcerter l'homme le plus patient. M. de Montfort n'en fut point ému. Il fut à une Hôtellerie demander à loger, mais ayant encore été rebuté dans cet endroit, il comptoit déjà passer toute la nuit à l'air, sans prendre de nourriture, lorsqu'une pauvre femme, qui le reconnut, surprise de le voir si tard, lui offrit le couvert chez elle avec un peu

aille, & de pain, ce qui étoit tout AN. 1711.
 elle pouvoit lui donner.

lendemain, ayant été dire la Messe *Il vifite à*
 l'Eglise des Dames de Fontevault, *Montaigu*
 ontaigu, ces vertueufes Religieufes, *les Reli-*
 mées de la piété avec laquelle il célé- *gieufes de*
 les saints Myfteres, defirerent qu'il *Fontevault*

fit part de la grace, qu'elles croyoient
 recevoir en lui. Le faint homme, qui,
 me l'Apôtre, fe regardoit comme le
 leur de toutes les ames rachetées du
 de Jefus-Christ, condefcendit à leurs
 defirs. Il y en eut peu qui ne lui
 ouvriſſent les ſecrets de leur conſcience,
 ni n'en reçuffent des inſtructions pro-
 à les faire avancer dans le chemin
 perfection. Toutes celles qui eurent
 bonheur en furent tellement conſolées,
 leur sembloit que c'étoit un Ange
 un corps mortel, que Dieu leur
 envoyé pour le bien de leurs ames.

pourſuivit de là ſon chemin pour
 on. Son premier ſoin, en y arrivant, *Retraite.*
 e faire une Retraite pour y connoître *que le Mſ-*
 olonté du Seigneur, & lui demander *ſionnaire*
 ace de l'exécuter. Il choiſit pour cela *ſaiz au Sé-*
 éminaire, qui pour lors étoit ſous *minaire de*
 irection des Peres de la Compar- *Luçon.*
 . Ceux-ci, qui le connoiſſoient de
 tation, & qui rendoient à ſa ver-
 uite l'eſtime qu'elle méritoit, le ren-
 nt à bras ouverts, perſuadés que c'é-
 un ſaint, qu'ils recevoient chez eux.
 e craignirent même pas de faire con-

AN. 1711.

noître à leurs élèves, que tels étoient leurs sentimens par rapport à l'hôte qu'ils venoient de recevoir, & Dieu parut vouloir confirmer ce témoignage, qu'ils rendoient à son serviteur, par le sien propre, en permettant que quelques-unes des faveurs qu'il lui faisoit éclatassent au dehors. C'est ce qui arriva entr'autres une fois que le saint Prêtre disoit la Messe, pendant le cours de sa Retraite. Après la consécration, l'opération de Dieu fut si vive en lui, qu'il resta près d'une demi-heure tellement absorbé dans le recueillement, qu'il fallut user de violence pour le rappeler à lui.

*Il prêchoit
dans la
cathédrale
de Luçon.*

Sa Retraite finie, il alla passer quelques jours chez les Peres Capucins, qui desirerent avoir aussi l'avantage de posséder le Missionnaire dans leur maison, & ce fut là qu'il composa son beau cantique sur le respect humain. Toutes sortes de raisons demandoient qu'il fut saluer M. l'Evêque. Il y fut; & ce fut M. Dupuy, Dignitaire de la Cathédrale, qui le présenta au Prélat; & le lendemain, qui étoit le cinquieme Dimanche après Pâque, M. l'Evêque le fit prêcher en sa présence dans la Cathédrale. Le Missionnaire, après avoir expliqué l'Evangile, qui traite de la priere en général, fit tomber son discours sur celle du Rosaire. C'étoit une matiere qu'il traitoit supérieurement, aussi le Prélat en parut-il pleinement satisfait. Cependant, dans le cours du Sermon,

dans l'endroit où il avoit dépeint avec énergie les excès où s'étoient portés les Albigeois, il s'étoit apperçu que deux Chanoines s'étoient regardés en se montrant mutuellement l'Evêque; ce qui lui avoit fait quelque peine, dans la crainte qu'il ne lui fut échappé quelque parole inconfidérée. Il s'en ouvrit au Dignitaire, qui lui témoignoît tant de honte; celui-ci le rassura; mais il ajouta que sans doute, s'il eût su que M. de Lescure (c'est le nom du Prélat) étoit d'Albi, il se seroit moins appesanti sur les maux causés en France par les Albigeois, & que par conséquent, pour prévenir l'avantage que des gens mal intentionnés pourroient tirer de sa méprise pour le perdre dans l'esprit de sa Grandeur, il lui conseilloit de l'aller trouver sur le champ. Il le conduisit lui-même, & le Missionnaire ayant raconté ingénument son embarras, M. l'Evêque, touché de ce trait de candeur, lui fit l'accueil le plus gracieux, & se contenta de lui répondre en souriant; *M. de Montfort, d'une mauvaise souche, il en sort quelquefois de bons rejettons.*

Après ce qu'on vient de dire, il semble que le Missionnaire auroit dû se fixer, au moins pendant quelque temps, dans le Diocèse de Luçon; néanmoins dès le jour suivant il partit pour la Rochelle, & les grands biens, qu'il y fit, & dans tous les environs, ce Diocèse ayant été le

AN. 171

*Il partit
la Rochelle.
le. Tratt.
Provide
ce à son
égard,
son arri-
dans ce
ville.*

reste de sa vie le principal théâtre de ses

AN. 1711.

travaux Apostoliques, donnent tout lieu de croire que c'étoit l'Esprit Saint, qui l'y conduisoit. Comme il étoit arrivé très-tard dans cette ville, il s'étoit vu contraint d'aller loger à l'Auberge. Le lendemain, quand il fallut payer sa dépense, & celle de son compagnon, quoique la somme fut très-modique, & n'excédât pas la valeur d'une quinzaine de sous, il ne se trouva pas en état d'y satisfaire, parce qu'il n'avoit précisément rien. Ce n'étoit pas là de quoi l'inquiéter. Il laissa son bâton pour gage à son hôte, comptant bien que la Providence lui fourniroit bientôt le moyen de le dégager. Ainsi, sans s'en embarrasser davantage, il s'en alla droit à l'Hôpital. C'étoit là que son cœur le portoit toujours. Après sa Messe & son action de grace, il fut visiter les malades, & leur parla de Dieu avec cette onction, qui lui étoit ordinaire; une personne de piété, qui avoit été témoin de la ferveur avec laquelle il s'étoit acquitté de ces actes de piété, en parla presque aussitôt, & comme par hasard à son Confesseur, qui étoit Professeur de Théologie au Séminaire. Celui-ci, qui avoit déjà connu particulièrement M. de Montfort, n'eut pas de peine à le reconnoître, au portrait que sa pénitente lui en faisoit, & aux choses admirables qu'elle lui disoit du Prêtre étranger; il lui recommanda même de ne pas omettre l'occasion de faire une bonne œuvre, en donnant un logement chez elle

à cet étranger , qu'il savoit bien être dans la pratique du plus parfait dénuement. Mlle P... , transportée de joie , retourna incontinent à l'Hôpital , & y ayant encore trouvé M. de Montfort & son compagnon , elle les pressa tous deux de venir prendre leur logement chez elle. On devine aisément que le Missionnaire ne tarda pas à recouvrer son bâton , & l'on remarquera avec plaisir jusqu'où s'étendent les soins de l'aimable Providence , par rapport à ceux qui s'abandonnent entièrement à elle. M. de Montfort ayant été le jour même chez le Professeur de Théologie , pour renouveler connoissance avec lui , & le remercier du service qu'il lui avoit rendu , celui-ci ne perdit point de temps , & fut annoncer à M. l'Evêque l'arrivée du Missionnaire dans son Diocèse. Il lui en rendit en même-temps le témoignage le plus avantageux , & crut devoir le prévenir contre les faux bruits , qu'on faisoit courir contre lui. M. de Champflour étoit un Prélat plein de zèle & de lumière , qui vouloit le bien , & qui savoit sûrement le discerner. Son mérite l'avoit élevé à l'Episcopat. Ce qu'il entrevit lui-même dans le Missionnaire , dès la première fois que celui-ci se présenta devant lui , acheva de le persuader de la vérité des bons témoignages , qu'on lui avoit rendus. Il le regarda comme un homme , que le Ciel envoyoit au secours de ses ouailles ; il le pria lui-même , & l'invita de travailler

AN. 1711.

avec zèle au bien de son peuple, qui étoit dans un très-grand besoin spirituel, & il n'y eut guere de pouvoirs Ecclesiastiques, qu'il ne lui confiât.

*Mission de
l'Hôpital-
Général de
S. Louis.*

L'Hôpital-Général de Saint Louis fut le premier endroit qu'il choisit pour les exercer. Ce fut là qu'il donna sa première Mission. Il la commença d'abord dans l'Eglise; mais quoique cette Eglise fut assez vaste, bientôt il accourut pour l'entendre une si prodigieuse multitude de peuples, qu'il se vit obligé de la quitter pour prêcher dans la grande cour de l'Hôpital. Ces premiers succès réveillèrent la fureur de l'enfer contre l'homme Apostolique. On lui suscita, comme par-tout ailleurs, des contradictions sans nombre, mais il fut en triompher avec sa patience ordinaire, & s'il eut la douleur de voir des personnes, même de l'état le plus saint, s'opposer à l'œuvre de Dieu, & traiter son zèle d'extravagance & de folie, il eut de quoi s'en consoler par les grands biens & les conversions sinceres qui furent le fruit de ce même zèle pour une infinité d'ames.

*Diverses
Missions
dans l'E-
glise des
Jacobins.*

Cette Mission fut suivie de celle de l'Houmeau, paroisse campagne, à une demi-lieue de la Rochelle. Elle se fit avec le même succès. Etant ensuite rentré dans la ville, l'homme de Dieu y donna consécutivement trois Missions, qui purent bien lui mériter le nom d'Apôtre de cette ville, tant le bien en fut grand & uni.

versel ; l'une fut pour les hommes & les garçons, la seconde pour les femmes & les filles, la troisieme pour les soldats. Il choisit pour cela l'Eglise des Jacobins ; tant à cause de la grandeur de cette Eglise, que de sa dévotion pour le saint Rosaire, & de l'affection qu'il avoit pour les enfans de saint Dominique ; & ceux-ci, flattés de la préférence qu'il leur donnoit, n'omirent rien de ce qui dépendoit d'eux pour seconder les effets de son zele.

Il y avoit à la Rochelle un grand nombre de Calvinistes, les enfans de ceux, qui, sous le regne précédent, avoient pris les armes contre leur Roi. Bien des personnes étoient d'avis que pour les ramener, M. de Montfort, traitât de temps en temps des matieres de controverse, dans lesquelles on savoit qu'il étoit très-versé. Le Missionnaire fut d'un sentiment différent. Il crut que des sermons de controverse dans une Mission, seroient plus propres à éloigner de lui les Religionnaires, qu'à les attirer ; ainsi, laissant le soin de la controverse à ceux que le Prélat chargeroit de cette partie, il aima mieux, à l'exemple du grand saint Dominique, prêcher aux peuples la dévotion du saint Rosaire, & sa grande confiance dans la protection de la Mere de Dieu, lui fit espérer que s'il pouvoit inspirer cette dévotion aux habitans de cette ville, cette Reine puissante viendroit bientôt à son secours & qu'elle fouleroit à ses pieds le

AN. 17

Succès
ses Miss.

an. 1717.

démon du vice & de l'herésie. Il eut donc soin d'entremêler des sermons sur les mystères du Rosaire à ses autres discours, qui rouloient tous sur les grandes vérités de la Religion. Cette méthode lui réussit parfaitement. Il suffisoit d'avoir entendu quelques-uns de ses sermons pour se trouver entièrement changé. On en vit des exemples éclatans dans les pécheurs les plus endurcis & les plus scandaleux. Harri-voit aussi souvent que tout son auditoire fondeoit en larmes, & s'abandonnoit tellement à l'impression de sa douleur, que le Prédicateur, interrompu par les cris & les sanglots qu'on entendoit de tous côtés, étoit obligé d'en modérer les transports. *Mes chers enfans, disoit-il, ne pleurez pas, vos pleurs m'empêchent de parler, si je ne me retenois, je m'abandonnerois moi-même aux larmes. Mais il ne suffit pas de toucher vos cœurs, il n'est pas moins nécessaire d'éclairer vos esprits.* Au sortir de la chaire, on venoit en foule se jeter à ses pieds pour lui faire des confessions générales. Le nombre de ceux qui désiroient en faire étoit si grand, que les confesseurs, soit Prêtres séculiers, soit Religieux, suffisoient à peine pour les entendre, & ces confessions étoient suivies de beaucoup de restitutions, & de réconciliations, & d'un changement entier de vie.

onversion
d'Aime. de
Mailly.

Beaucoup de Calvinistes rentrèrent aussi dans le sein de l'Eglise. La conversion de Madame de Mailly fut celle qui fit la

plus de bruit. C'étoit une Dame de qualité, & de beaucoup d'esprit, mais que son attachement à l'erreur rendoit très-chère au Parti Huguenot, qui la regardoit comme un de ses plus beaux ornemens. Il y avoit assez peu de temps, qu'elle étoit revenue d'Angleterre, dans le dessein de s'aller fixer à Paris; mais des affaires la retenoient encore à la Rochelle, lorsque M. de Montfort y fit ses Missions. Tout ce qu'elle entendoit raconter & de la sainteté, & des discours de cet homme extraordinaire lui fit naître des doutes sur sa Religion, & lui fit desirer de s'en éclaircir avec celui-là même, qui les faisoit naître. La chose demandoit le plus grand secret. Une Démonioiselle Catholique de ses amies lui en facilita les moyens. Ayant averti le saint Missionnaire, celui-ci qui sentit de quelle importance il étoit de gagner cette ame à Jesus-Christ, se rendit à un jour marqué à un village, aux environs de la Rochelle où cette Dame devoit venir, sous prétexte d'y voir un petit enfant, qu'elle y avoit mis en nourrice. Leur entretien roula tout entier sur la Religion. La Dame proposa ses doutes, & le Missionnaire la satisfit pleinement sur tous les points. La manière dont il lui développa les vérités Catholiques, porta la lumière dans son esprit. Elle fut aussi vivement touchée de sa douceur, de sa retenue, de sa simplicité, & sur-tout de cet air de sainteté,

L. 1711.

qui paroissoit dans sa personne ; & la grace agissant fortement sur son cœur, elle sortit de cet enlèvement déjà presque entièrement désabusée des faux préjugés qu'elle avoit imbibés depuis son enfance. Elle pria M. de Montfort de vouloir bien lui continuer ses soins, & peu de temps après celui-ci eut la consolation de lui voir faire une profession ouverte de la Religion Catholique, sous les yeux même de sa Secte, qui, frémissant de se voir enlever une personne de ce rang & beaucoup d'autres, qui suivirent son exemple, chercha à s'en venger sur le principal instrument de ces conversions en attendant sur sa liberté & même sur sa vie, comme on le verra bientôt. La conversion de Madame de Mailly fut aussi constante, qu'elle avoit été sincère. Fidele à la grace de la Foi, qu'elle avoit reçue, elle persévera dans les exercices de la piété chrétienne jusqu'à la mort, qui arriva à Paris en 1749 sur la paroisse de Saint-Sulpice. Souvent on lui a entendu dire, qu'un des principaux moyens dont elle s'étoit servie pour s'assurer ce bonheur, avoit été *la dévotion à la très-sainte Vierge*, que son saint guide lui avoit inspirée, & la récitation du Rosaire, pratique à laquelle elle étoit si fidele, que s'il arrivoit quelquefois qu'elle eut oublié de s'en acquitter, elle se levoit la nuit pour réparer cette omission.

Il retire du
désordre

Tandis que M. de Montfort travailloit avec tant de succès à la destruction de l'ère

it; non-content d'attaquer le vice dans AN. 171
 Chaire de vérité avec le glaive de la des fem-
 role, il pénétrait quelquefois, au ris- mes péi-
 e de sa vie, jusques dans ces lieux té- resses. Da-
 breux, où les plus grandes abomina- gers qu-
 ns se commettent avec toute sorte de court da-
 ence, pour lui arracher de malheureuses cet exer-
 tîmes tout-à-fait dévouées au liber- ce de xil
 age. Un vertueux Prêtre, qui l'accom-
 pnoit alors dans ses Missions, a attesté
 e plus d'une fois le saint Missionnaire
 voit mené, sans l'en avoir auparavant
 tri, dans ces sortes de lieux. Il y en-
 it tenant un Crucifix dans une main, &
 chapelet dans l'autre. A peine étoit-il
 ré, qu'il se mettoit à genoux, disoit à
 te voix un *Ave Maria*, & puis baisoit
 terre. On sent assez quelle confusion
 e pareille vue devoit jeter dans l'âme
 s coupables. Il arrivoit que plusieurs
 toient incontinent, & le Missionnaire
 relevant plein de confiance dans le Sei-
 eur parloit à ceux qui restoient, avec
 t de force & d'onction, qu'il les péné-
 it de la plus vive douleur de leurs cri-
 s. Alors, profitant de leurs dispositions,
 es faisoit mettre à genoux, & s'y met-
 t lui-même, & exigeoit d'eux la pro-
 esse qu'ils renonceroient pour toujours
 eurs désordres. Pour assurer ensuite l'e-
 cution de cette promesse, il distribuoit
 pauvres créatures dans des maisons
 n suspectes; où elles étoient hors du
 iger. Toutefois les choses ne se fai-

AN. 1711.

soient pastoujours aussi tranquillement. Une fois entr'autres, à ce que rapporte le même Prêtre qui en fut témoin, comme il disoit son *Ave Maria* dans un de ces lieux, au milieu de neuf à dix personnes de mauvaise vie, un homme furieux se jeta sur lui, le prit aux cheveux de la main gauche & tenant de l'autre son épée nue, le menaça, avec des juremens exécrables, que s'il ne fortoit pas à l'instant, il la lui passeroit à travers du corps. *Très-volontiers, Monsieur*, répondit le Missionnaire, sans être intimidé, *je consens que vous m'ôtiez la vie, pourvu que vous me promettiez de vous convertir. Car j'aime mieux mille fois le salut de votre ame, que dix mille vies, comme la mienne.* Ces paroles, & l'intrépidité de fermeté du serviteur de Dieu arrêtrèrent la fureur de l'impudique. Il en fut si frappé, que tremblant de tout le corps, & pouvant à peine se soutenir, il eut beaucoup de difficulté à remettre son épée dans le fourreau & plus encore à trouver la porte pour sortir. Pendant le tumulte, hommes & femmes, tout étoit sorti, à l'exception d'une seule fille, qui depuis le commencement s'étoit d'abord jetée à genoux, & y étoit restée plus morte que vive. M. de Montfort & son Compagnon l'emmenèrent avec eux, & la mirent entre les mains d'une fille très-pieuse, qui l'instruisit si bien, qu'elle devint bientôt un parfait modele de pénitence.

Le zélé Missionnaire , qui comptoit AN. 1711.
 toujours ses succès pour rien , quand il
 voyoit qu'il lui restoit encore d'autres Le monde
 choses à faire , auroit bien voulu déra- Je souteve
 miner d'autres désordres , moins crians contre le
 l'est vrai , & par là même justifiés du mon- serviteur
 le , qui les regarde comme innocens ; de Dieu.
 mais en effet aussi préjudiciables aux mœurs
 des jeunes personnes , qu'ils sont con-
 traires à l'austérité de la morale évan-
 gélique. Il s'étoit élevé souvent & avec
 force , contre ces danses publiques , où la
 pudeur court les plus grands risques. Ayant
 un jour appris , qu'il devoit y en avoir
 dans un certain endroit , il s'y rendit ,
 entra dans la salle , se mit à genoux au
 milieu des danseurs , & dit tout haut
l'Ave, Maria. L'Assemblée , qui ne s'étoit
 point attendue à une pareille visite , se
 dissipa aussitôt , mais ce trait d'éclat , fit
 soulever contre l'homme de Dieu un grand
 nombre de personnes , qui traitèrent cette
 action d'imprudenc & de fanatisme outré.
 Aussitôt une infinité de personnes , à qui
 son zele étoit insupportable , ou que l'éclat
 de ses succès offensoit , élevèrent la voix
 comme de concert. Tous les moyens que
 l'enfer a coutume d'employer contre ceux
 qui lui font une guerre ouverte , furent
 mis en œuvre ; injures , calomnies , chan-
 sons , railleries piquantes , menaces , in-
 sultes personnelles. Les sermons du Prêtre
 étranger , qui prêchoit aux Jacobins ,
 furent tournés en ridicule. On les traîta

An. 1711.

de farce & de comédie. Le Prédicateur lui-même fut traité de baladin, d'aventurier, de coureur, d'hypocrite. C'étoit là les noms les plus doux, dont on le qualifioit. On y joignoit ceux de séducteur, de magicien, d'autre Antechrist, de perturbateur du repos public. On se flattoit peut-être par-là de le lasser ou de le rebuter; mais c'étoit bien mal connoître un homme, dont le courage croissoit à proportion des oppositions qu'on lui suscitoit; qui n'avoit jamais plus de contentement & de joye, que lorsqu'il étoit en butte, ainsi que son divin maître, à tous les traits que la malice du monde pouvoit lancer contre lui. Son zele en effet n'en fut point ralenti. Il redoubla au contraire ses efforts, & travailla avec plus d'ardeur que jamais à la conversion de ceux qui cherchoient uniquement à le perdre.

On tâche en vain de le décréditer dans l'esprit du Prélat. Ses ennemis ne se rebuterent pas pour cela, mais ils changerent leurs batteries. Ils essayèrent de le perdre dans l'esprit de M. l'Evêque, & se servirent à cet effet de ces cris, qu'eux-mêmes avoient excités. Comme on connoissoit le zele du Prélat, & l'estime qu'il avoit pour le Missionnaire, on prit soin d'assaisonner de quelques éloges le mal qu'on en disoit, & d'exagérer outre mesure les inconveniens qui ne pourroient manquer de résulter de son zele inconsidéré. On lui représentoit que d'autres Evêques, d'abord

mpés par les apparences, s'étoient en-
vus contraints de l'arrêter, & qu'il
oit bon de prévenir les maux qui pou-
ent s'ensuivre, & de ne pas exposer
s long-temps la Religion aux risées

Sectaires, en interdisant le Mission-
re, dont le zele fougueux n'étoit pro-
qu'à la décréditer. C'étoit des person-

graves & de considération, qui fai-
ent ces accusations, & leur nombre &
caractere étoient bien capables d'y

mer du poids. Mais M. de Champ-
n n'étoit pas homme à se laisser sur-
prendre. Il connoissoit trop le mérite de

omme Apostolique, & voyoit de ses
pres yeux les succès merveilleux de son
e. D'ailleurs c'étoit à lui qu'il étoit

privé de protéger l'homme de Dieu, &
le seconder plus particulièrement dans
grandes choses, qu'il devoit entre-

prendre pour la gloire du Seigneur, après
épreuves sans nombre qu'il avoit
oyées presque par-tout ailleurs. Tout

qu'on put lui dire au désavantage du
Missionnaire fit assez peu d'impression sur
l'esprit. Cependant, pour ne pas paroî-
re agir à l'aveugle, & même aussi pour

faire plus efficacement les discours de
vie; il fit venir secrètement trois de
Chanoines, les plus recommandables
ur leur science & pour leur piété (a);

a) Un d'eux étoit M. l'Abbé Hillerin, dont le nom
i fort en vénération à la Rochelle. Il étoit Docteur
urbonne, & a été depuis Trésorier & Doyen de la
Généralité.

Ann. 1711.

& les chargea de suivre, pendant un certain temps, M. de Montfort, & de lui faire ensuite le rapport de tout ce qu'ils auroient trouvé de repréhensible dans ses Sermons & dans sa conduite. Leur rapport fut uniforme & infiniment honorable pour le Missionnaire. Depuis ce temps-là l'E-vêque se déclara hautement pour lui & lui donna en toute occasion des preuves de son estime & de son affection. Il n'en parloit que comme d'un Saint, d'un Apôtre, d'un homme mort à lui-même & rempli de l'esprit de Dieu, assurant qu'il s'estimoit heureux de posséder un pareil ouvrier dans son Diocèse.

*La sainteté
de M. de
Montfort
reconnue
par ceux
qu'il avoit
calomniés.*

Le Seigneur lui-même daigna justifier son Ministre, de toutes les impostures dont il étoit chargé, d'une manière bien plus conforme à ses desirs. M. de Montfort ne pouvoit pas ignorer tout ce qu'on tramoit contre lui; mais rien n'étoit capable d'altérer sa douceur. Nuit & jour il prioit pour eux, & plus d'une fois au fort des saintes rigueurs qu'il exerçoit sur son corps, on l'a entendu s'écrier avec ferveur. *Pardonnez, Seigneur, à ceux qui me persécutent, & ne leur imputez pas ce qu'ils font contre moi, convertissez-les, faites-leur miséricorde, punissez-moi comme je le mérite.* Des vœux si purs & si vifs furent souvent exaucés. Un homme de qualité, ayant parlé d'une manière très-désavantageuse du Missionnaire, en ressentit, un jour qu'il l'entendit prêcher, des reproches de

la conscience si cuisans , que ne pouvant trouver aucun repos , il se vit comme contraint d'aller lui demander pardon de ce qu'il avoit avancé contre lui. La douceur du saint Prêtre acheva de le gagner entièrement , & cet homme fut depuis un de ses plus zélés défenseurs. Un autre avoit publiquement tourné ses Sermons en ridicule , ce qui avoit scandalisé beaucoup de monde ; étant tombé malade peu de temps après , il fit appeller M. de Montfort ; & en présence de sa famille & de plusieurs témoins , il marqua le plus vif repentir de ce qu'il avoit dit & fait à son désavantage , s'offrant même à en passer un acte public par-devant Notaires. L'homme de Dieu s'opposa de toute sa force à une pareille réparation ; mais cet homme lui en fit une , plus parfaite encore , lui ayant fait une confession générale de toute sa vie , avec les plus vifs sentimens de douleur , & étant mort en véritable pénitence entre ses bras.

Ce ne fut pas seulement des traits de langue que l'homme Apostolique eut à se garder ; il eut aussi besoin que le Ciel veillât d'une manière spéciale à la conservation de ses jours ; & cette protection particulière ne lui manqua pas. Il en éprouva sur-tout un jour un effet bien marqué vers le temps où il achevoit la Mission qu'il donnoit aux hommes. Trois hommes avoient concerté entre eux de l'assassiner. Ce qui leur avoit fait for-

*Danger
qu'il eut
d'être as-
sassiné.*

AN. 1711.

mer ce détestable projet, c'est qu'un jour ayant été pour entendre le Missionnaire, lorsqu'il prêchoit à l'Hôpital Saint Louis, l'homme de Dieu, qui s'aperçut à leurs gestes & leurs manieres injurieuses, qu'ils n'y venoient que pour se moquer, les apostropha, & déclara que c'étoit des gens suscités par l'enfer pour troubler la Mission, & qu'il descendroit de Chaire, s'ils ne sortoient aussitôt de l'Eglise; ce qu'ils furent obligés de faire. Or depuis ce temps-là ils chercherent l'occasion de lui ôter la vie. Ils crurent l'avoir trouvée, dans le temps dont nous parlons. On étoit déjà dans l'arrière-saison, & ils apprirent, comme par hasard, que sur les huit heures du soir M. de Montfort devoit aller chez un nommé Adam, Sculpteur, pour voir en quel état étoient de certains ouvrages, qu'il lui avoit commandés. Son chemin étoit par une petite rue obscure & peu fréquentée, qui porte le nom de *la Rochelle*. Cet endroit leur parut tout-à-fait propre à l'exécution de leur dessein. Ils s'y rendirent armés, assez à temps pour ne point manquer leur coup. M. de Montfort, qui ne se doutoit de rien, vint à l'heure indiquée; mais, quand il fut à l'entrée de la rue, après avoir fait quelques pas, il rebroussa chemin tout-à-coup, & fit un long circuit pour arriver au lieu où il se proposoit d'aller. Un frémissement qu'il ressentit dans tout le corps, fut pour lui comme un avertissement intérieur de ne

point passer outre , ainsi qu'il s'en déclara pour lors au Prêtre qui l'accompagnoit. Le danger , qu'il avoit couru , ne fut connu que quelque temps après , par la déclaration fortuite qu'en fit un des trois complices.

Ces hommes ne furent pas les seuls , qui attenterent contre la vie de l'homme Apostolique. Les Calvinistes étoient outrés de voir que par ses prédications & ses entretiens , il enlevoit chaque jour à l'erreur quelques-unes de ses victimes. Pour s'en venger , & prévenir ce qu'ils avoient encore à craindre de son zèle , ils résolurent de l'empoisonner , & trouverent le moyen de glisser du poison dans un bouillon , qu'on lui donna un jour à la fin d'un Sermon. Le Seigneur permit que leur malice eût en partie son effet. Le Missionnaire prit aussitôt du contrepoison , mais quelque diligence qu'on put faire , il en resta toute sa vie considérablement incommodé , & l'on ne peut douter que cet événement n'ait beaucoup avancé sa mort.

L'état de foiblesse & de défaillance où il le réduisit , ne diminua rien de son zèle. Bientôt après , il commença la Mission aux soldats des casernes , & le succès de cette Mission fut encore plus éclatant que celui des précédentes. Ces braves Militaires , accoutumés à regarder de sang froid les plus grands dangers , étoient frappés de terreur à la peinture qu'il leur faisoit du vice & des jugemens de Dieu. On

An. 1712.

les entendoit alors jeter de hauts cris ; & demander miséricorde en se prosternant la face contre terre. Ils venoient ensuite tout en larmes se jeter aux pieds du saint homme pour se confesser , & témoignoient par leurs soupirs & leurs sanglots la véhémence de leur repentir. Le changement , qui se fit parmi eux , fut prodigieux ; toute la ville en fut dans l'admiration. M. de Chamilly , Gouverneur de la ville , en conçut la plus haute estime pour le Missionnaire , & n'omit rien pour la lui témoigner. C'étoit un spectacle charmant de voir alors M. de Montfort , lorsqu'il alloit dans les rues de la Rochelle , toujours entouré d'Officiers & de soldats. Ils s'empressoient pour l'entendre converser de Dieu , & pour le consulter sur ce qu'ils pouvoient faire pour le mieux servir. Sa conversation avec eux étoit tout-à-fait aimable , il leur donnoit mille marques d'une tendre affection ; & comme il y en avoit plusieurs parmi les soldats , qui ne savaient pas lire , il composa particulièrement pour eux un Cantique , où il leur prescrivoit un reglement de vie , qu'il falloit suivre après la Mission , pour en conserver les fruits. Ce qu'il y eut sur-tout d'édifiant , ce fut la procession militaire , qui se fit à la fin de cette Mission. Un Officier marchoit à la tête , pieds nus , portant un Drapeau , ou étendard de la Croix ; tous les soldats le suivoient , aussi pieds nus , un Crucifix dans une main & un chapelet

is l'autre, & chantant les Litanies de la sainte Vierge. D'espace en espace, les autres entonnoient ces mots; *Sainte Vierge, demandez pour nous*, & le Chœur ondoit, *le saint amour de Dieu*. Cette onse se faisoit d'un ton de voix si touchant, chacun ayant alors les yeux fixés sur son Crucifix, qu'on ne pouvoit l'entendre sans en être attendri jusqu'aux larmes. Les fruits de cette Mission furent aussi nombreux, qu'ils avoient été abondans. Pendant long-temps on ne parloit à la chelle, que de l'édifiante modestie des habitants; il y en avoit même qu'on voyoit quelquefois dans les Eglises à genoux plusieurs heures de suite, immobiles comme des statues.

A la fin des trois Missions, dont on ne peut parler, le Missionnaire, selon l'usage, fit ériger deux Croix, une devant la porte Saint Nicolas, l'autre devant la porte Dauphine. Cette dernière

*Plantée
de la Croix
& produite
arrivé à
cette occasion.*

portée avec beaucoup de solennité. Il y avoit un concours prodigieux de peuple, tant de la ville que des environs, qui l'accompagnoient, en chantant des Cantiques en l'honneur de Jésus-Christ crucifié. Lorsque la Croix fut plantée, M. de Montfort fit au pied de la Croix un discours au peuple. A peine avoit-il commencé, qu'il s'éleva tout-à-coup un grand bruit. On craignoit d'abord que ce ne fut une émeute excitée par les Religionnaires; mais, au même instant, on entendit de tous côtés une

^{1612.} *multitude de voix , qui crioient , miracle ; miracle , nous voyons des croix en l'air : & le Prédicateur eut de la peine à faire cesser les cris , en disant , qu'il valoit mieux écouter la parole de Dieu , que de s'arrêter à ces sortes de signes. Ni M. de Montfort , ni un Prêtre , qui l'assistoit , ne virent ces Croix en l'air , ainsi que le rapporte ce même Prêtre dans le récit qu'il a laissé de cet événement ; mais il ajoute que plus de cent personnes , dignes de foi , tant Ecclésiastiques que Laïques , lui avoient témoigné les avoir vues. Il n'est nullement croyable que tant de personnes , de toutes sortes d'état & de condition , se soient concertées ensemble pour soutenir un fait de cette nature , ou , qu'en plein jour , elles aient cru voir un phénomène , qui n'auroit existé que dans leur imagination. Si tous ceux qui étoient présents , & nommément le Missionnaire , ne le virent point , on peut se souvenir que Dieu souvent mêle quelque obscurité à ces sortes de faveurs ; & il ne seroit pas difficile d'apporter plusieurs raisons pour lesquelles Dieu auroit permis que pareille chose arrivât dans une ville , où l'hérésie avoit long - temps triomphé , & où elle avoit encore beaucoup de Sectateurs. Cependant il eut été à souhaiter , qu'en rapportant un fait de cette nature , on fut entré dans des détails ; qu'on eût expliqué , par exemple , sous quelle forme , de*

quelle manière, & à quelle hauteur paroissent ces Croix. AN. 17

M. de Montfort fit après cela plusieurs Missions dans quelques paroisses de campagne du Diocèse de la Rochelle. Il étoit dans l'exercice de ses bonnes œuvres, lorsqu'il reçut une lettre de M. l'Evêque de Luçon, qui le prioit de travailler aussi dans son Diocèse, & lui recommandoit particulièrement l'Isle-Dieu, comme un lieu, plus deservant de secours spirituels, à cause de sa situation. Le Missionnaire eut une grande joie de voir que le Seigneur lui offroit de nouveaux moyens d'exercer son zèle, & se prépara bientôt pour partir, avec quelques-uns de ses coopérateurs. On devoit s'embarquer à la Rochelle pour passer à l'Isle-Dieu. Les Calvinistes crurent cette occasion favorable pour satisfaire sur l'homme de Dieu, une vengeance qui n'étoit pas encore pleinement assouvie. Comme ils entretenoient une correspondance secrète avec les Corsaires ennemis, qui infestoient alors la côte, ils les avertirent du dessein du Missionnaire, leur marquerent le temps où il venoit être sur mer, & leur promirent une récompense, s'ils les délivroient d'un homme qu'ils croyoient devoir haïr, comme l'ennemi le plus déclaré de leur Secte. Heureusement le Missionnaire fut instruit de ce qu'on tramoit contre lui. Il est vrai qu'il eut beaucoup de peine à se persuader la vérité du rapport qu'on lui faisoit.

Quelques sortes que fussent les prières
 qu'on lui en donna, il regardoit la chose
 comme tout-à-fait improbable, & croyoit
 que c'étoit un artifice de l'esprit de men-
 songe pour empêcher l'œuvre de Dieu.
 Il fallut cependant qu'il différât son voya-
 ge, & qu'il se déterminât à prendre une
 autre route pour aller dans l'Isle, parce
 que, sans cette précaution, il n'auroit trou-
 vé personne qui eût voulu le suivre pour
 travailler conjointement avec lui. Ce qui
 arriva à la barque, dans laquelle il devoit
 passer, fit bien voir que les rapports
 qu'on lui avoit faits n'étoient que trop
 fondés. Elle avoit à peine fait trois lieues
 en mer qu'elle fut prise par un corsaire de
 Guernesey, qui, surpris de n'y point trou-
 ver les Prêtres, qu'il cherchoit, déclara,
 que s'ils y avoient été, il se seroit con-
 tenté de les saisir; mais, que puisqu'ils
 n'y étoient pas, il se saisiroit de la bar-
 que & des marchandises. Cette nouvelle,
 dont on fut bientôt informé, n'empêcha
 pas M. de Montfort de vouloir passer à
 l'Isle-Dieu. Mais, les côtes étoient trop
 bien gardées par les vaisseaux ennemis
 pour qu'aucun bâtiment osât hasarder le
 passage. Enfin, au port Saint-Gilles, où
 le passage à l'Isle-Dieu est le plus étroit,
 il fit tant auprès d'un Patron de barque
 par ses instances & ses prières, il l'assura
 si positivement que la Sainte Vierge les
 protégeroit & qu'il ne leur arriveroit au-
 cun mal, que le bon homme se laisse

vaincre, & consentit à le passer. On étoit encore loin de l'Isle, lorsqu'on aperçut deux Corsaires Guernesiens qui venoient à toutes voiles vers la barque. La consternation s'empara bientôt de tous ceux qui s'y trouvoient ; ils ne pouvoient ajouter foi aux assurances que leur donnoit le Missionnaire, & se regardoient déjà comme entre les mains de l'ennemi. Alors l'homme de Dieu tira l'image de la Sainte Vierge, qu'il portoit toujours sur lui, & se mit à entonner des Cantiques en son honneur ; mais, comme personne ne lui répondoit, tant on étoit saisi de crainte, il engagea tous les passagers à réciter avec lui le chapelet. Quand il fut fini, le Missionnaire s'écria ; *Ne craignez rien, la Sainte Vierge nous a exaucés ; nous sommes hors de danger.* Cependant les Corsaires étoient déjà à portée de canon, & la prise paroissoit inévitable. Tout le monde se croyoit perdu. *Non, mes chers amis,* leur dit le Missionnaire, *ayez de la foi, vous n'avez rien à craindre.* Au même instant les vents changèrent, & il s'éleva un fort brouillard. On perdit de vue les vaisseaux, & peu après on se trouva près du rivage de l'Isle-Dieu.

L'arrivée du Missionnaire répandit une joie générale dans l'Isle. Le courage avec lequel il s'étoit exposé à un péril évident pour y venir annoncer les paroles de salut ; & la protection marquée qu'il venoit d'éprouver dans son passage de la part de

*Sa Mission
dans ce
Isle.*

n. 1712.

la très-sainte Vierge, le firent regarder des habitans comme un homme extraordinaire que le Ciel leur envoyoit dans sa miséricorde. Le Clergé & le peuple furent le recevoir sur le rivage. Le Curé sur-tout, M. Pierre Heron, très-digne Pasteur, qui avoit ardemment désiré cette Mission, & qui mourut peu d'années après en odeur de sainteté, en témoigna une joie extrême. Il n'y eut que le Gouverneur, qui ne prit point part à la joie commune. Il traversa même au commencement les Missionnaires, &, quoique dans la suite il se laissât gagner par leur patience & leur douceur, & leur donnât même quelques marques de bienveillance, il ne profita point, pour son salut, de la grace que le Seigneur lui faisoit, comme à tous les autres. Heureusement son exemple n'eut point d'imitateurs. De deux mille habitans, que contient l'Isle, il n'y en eut point qui ne retirât de grands fruits de la Mission, & dans les deux mois, qu'elle dura, l'homme Apostolique eut lieu d'admirer la sainte avidité, avec laquelle ils recevoient tous la parole de Dieu, & l'ardeur & la docilité qu'ils avoient à mettre en pratique ce qui leur étoit enseigné. La première preuve, qu'il en donnerent, fut le soin qu'ils eurent des pauvres. Le Missionnaire, après avoir exalté le mérite des œuvres de miséricorde, leur avoit déclaré que c'étoit son usage, dans les Missions qu'il donnoit,

re les pauvres de l'endroit fussent nour- AN. I
 pendant ce temps-là, afin, qu'ils pussent profiter aussi des instructions, & que cet acte de charité attirât la bénédiction du ciel sur ceux qui le faisoient. Aussi fut-il réglé qu'on pourvoiroit à la subsistance des pauvres, & qu'il y auroit pour eux tous les jours, une marmite, & que dureroit la Mission. Chacun y contribuoit de son mieux. Des Dames & des Demoiselles apprêtoient & régaloient elles-mêmes les repas. Les pauvres se rendoient à l'heure marquée, on leur faisoit une lecture, & après le repas le Missionnaire leur faisoit une instruction théologique sur la manière dont ils devoient sanctifier leur état, ou sur quelqu'un des devoirs les plus essentiels de la Religion. Ses paroles faisoient sur eux les plus vives impressions, & ils se retiroient aussi pénétrés de ses discours, que touchés de sa charité.

Pour perpétuer les fruits de cette Mission, M. de Montfort établit la récitation du Rosaire dans trois chapelles différentes & situées en différens endroits l'Isle. Il fit aussi planter une croix, & une élévation qui se trouva entre la chapelle & le port. Ce lieu étoit couvert de pierres, & il y en avoit une entr'autre, d'une grosseur énorme, & que plusieurs hommes ensemble ne pouvoient remuer. On dit que le Missionnaire l'ayant vu, ne fit qu'y mettre la main, & qu'il

AN. 1712.

qu'il avoit vu plus d'une soixantaine de personnes, laisser à la chapelle leurs potences, comme des choses, qui leur étoient devenues inutiles, ayant été subitement guéries en cet endroit.

*Mission de
Salertai-
ne. Elle
commence
avec des
grandes
oppositions.*

La Mission de Salertaine commença le soir du même jour que se fit la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, mais ce ne fut pas sans de très grandes difficultés. Jamais on ne vit se vérifier davantage ce que l'homme Apolotique avoit coutume de dire, que lorsqu'il étoit question d'aller faire Mission dans quelque lieu, *il sembloit que les démons prissent les devants pour la traverser ou la faire manquer; mais que lorsqu'il y avoit pu mettre le pied, il étoit le plus fort, & que Jesus & Marie, & l'Archange saint Michel les obligeoient alors à lui céder le champ de bataille, à se taire ou du moins à ne l'attaquer que de loin.* Le Curé de Salertaine avoit été trouver le Missionnaire, lorsqu'il étoit encore dans l'Isle-Dieu, il l'étoit encore venu voir depuis qu'il étoit à la Garnache, & ils étoient convenus ensemble de la manière dont la Mission devoit commencer. M. le Curé de la Garnache, à la tête de ses paroissiens, promit de conduire en procession le Missionnaire à Salertaine, & le Curé de Salertaine devoit venir au devant de lui à mi-chemin, pareillement en procession. En conséquence, celui-ci, à la Grand'Messe, le jour même de l'An-

onfion, déclara à ses paroiffiens que
 ce jour-là même, après Vêpres, il les con-
 duiroit en procession, au devant du Mif-
 ionnaire. Le démon avoit tellement in-
 difpofé les efprits de prefque tous les ha-
 bitans contre la Miffion & le Miffion-
 naire, que cette nouvelle fut très-mal
 reçue. Tout ce qu'il y avoit de plus con-
 fidérable à Salertaine refufa de fuivre son
 Curé, deforte que celui-ci n'avoit à fa
 fuite qu'une poignée de perfonnes, tandis
 que celui de la Garnache étoit fuivi du
 plus grand nombre de ses paroiffiens. Les
 nécontens ne s'arrêterent pas là, à peine
 le Curé de Salertaine fut-il sorti de son
 Eglife, qu'ils en firent fermer les portes
 & forcerent le facriftain de porter les clefs
 chez un homme qui leur étoit dévoué.
 Cela n'empêcha pas les deux processions
 réunies de s'acheminer vers Salertai-
 ne. M. de Montfort, qui apprit que les
 portes de l'Eglife étoient fermées, s'arrê-
 ta au pied d'une croix, au milieu du bourg,
 & là fit une exhortation, & les adieux les
 plus touchans au Curé de la Garnache &
 à ses paroiffiens, qui fendoient en lar-
 mes. Cependant la plûpart des habitans
 de Salertaine infultoient par des huées le
 Miffionnaire; les uns jouoient à divers
 jeux, d'autres étoient à leurs fenêtres,
 pour se moquer du Prédicateur, & il y en
 eut même qui eurent l'audace de lui jeter
 des pierres, & tous étoient dans l'attente
 pour voir ce qu'il feroit, vu que l'Eglife

AN. 1712.

étoit fermée. Mais, au grand étonnement de tout le monde, lorsqu'il finissoit son discours, les portes de l'Eglise s'ouvrirent tout-à-coup, sans qu'on put découvrir comment cela s'étoit fait. Le Curé de Salertaine y entra alors. Celui de la Garnache retourna chez lui avec ceux de la paroisse. Pour M. de Montfort, après avoir pris quelques informations, il se fit conduire chez un riche Bourgeois, qui s'étoit toujours opposé fortement à ce qu'on fit la Mission. Il avoit fait porter avec lui de l'eau bénite. Il asperça la salle d'entrée où étoit le Maître de la maison, avec sa nombreuse famille ; fort étonné d'une pareille cérémonie. Puis, ayant posé son Crucifix, & une statue de la sainte Vierge sur le rebord de la cheminée, il se prosterna, fit sa prière, & s'étant ensuite relevé, il dit au Pere de famille : *hé bien ! Monsieur, vous croyez que je viens ici de moi-même ; non, c'est Jesus & Marie, qui m'y envoient. Je suis leur Ambassadeur. Ne voulez-vous pas bien me recevoir de leur part ?* Le Monsieur répondit, oui volontiers, soyez le bien venu ! *Eh, bien, repliqua le Missionnaire, venez donc avec moi à l'Eglise.* Tout-à-l'heure, répondit celui-ci, & à l'instant même il suivit le Missionnaire, accompagné de toute sa famille. Ils entrèrent dans l'Eglise, & M. de Montfort étant monté en Chaire, annonça l'exercice de sa Mission. Ce premier succès étoit un heureux présage de

ix qui devoient suivre. Par un miracle évident de la divine Providence, & chez qui il étoit entré, comme un nouveau parmi des Loups, furent tout-à-coup à sa voix changés eux-mêmes en agneaux, & il n'eut plus qu'à se louer de leur douceur & de leur docilité.

Le lendemain, dès le premier Sermon, l'église fut remplie de monde, & tous se mirent fondant en larmes. Jamais Mission n'avoit commencé avec tant d'oppression, & jamais peut-être aucune ne procura tant de consolation au Missionnaire.

Il est vrai que ses travaux y furent incroyables. Salertaine, ainsi que le Pasteur lui-même le lui avoit dépeint, étoit dans un état aux mœurs dans le plus déplorable état. Les haines & les inimitiés invétérées; les calomnies; les vengeances; querelles, les dissensions, les procès, ivrogneries, & d'autres désordres non moins scandaleux, y regnoient ouvertement. Mais le Missionnaire, usant de cet empire que la grace lui donnoit sur les cœurs, fit en peu de temps disparaître tous ces désordres, & Salertaine vit tout à la fois l'asile de la paix & la vertu. On le choisit pour être l'arbitre de tous les différends. Ange de paix, passoit chaque jour une heure entière souvent deux à terminer les procès. Il accommoda plus de cinquante, & ménagea plus de cent réconciliations. Il y eut des restitutions de toute espèce, &

AN. 1718

Succès de
cette Mis-
sion

Ann. 1712. & plusieurs même de considérables, & la multitude prodigieuse de conversions, qui s'opéra par son ministère, & dans lesquelles il y en eut qu'on pouvoit regarder comme des miracles de la grâce, firent voir évidemment ce que peut un seul homme animé de l'esprit de Dieu.

*Conduite
particulière
du Missionnaire.*

La vie du Missionnaire contribuoit à donner beaucoup d'efficacité à ses paroles. On savoit à Salertaine, que, dans la maison où il logeoit, il avoit fait choix du réduit le plus pauvre & le plus incommode; qu'un peu de paille lui servoit de lit, & une pierre de chevet. Que son sommeil n'étoit que de trois heures, & qu'il l'interrompoit encore par de sanglantes disciplines. Avec cela, on le voyoit prêcher tous les jours deux Sermons, & faire une Conférence d'une heure, sans parler ni de ses catéchismes, ni de ses entretiens particuliers, ni du temps qu'il passoit au Confessional. Au milieu de tous ces emplois, & de beaucoup d'autres occupations nécessaires, mais bien capables de le distraire, il avoit l'air d'être aussi recueilli, aussi uni à Dieu, que s'il eût été dans le repos de l'oraison. Une pareille conduite ne pouvoit que donner aux peuples la plus haute idée de sa sainteté, & il leur étoit difficile de se défendre d'obéir aux leçons d'un homme, qui pratiquoit lui-même des choses infiniment plus rudes, que celles qu'il exigeoit d'autrui.

M. de Montfort, toujours attentif à ce

qui pouvoit étendre le culte de Marie, AN. 1714.
 n'oublia pas de laisser à Salertaine un mo-
 nument de sa tendre dévotion pour elle. Chapelle
 de N. D.
 de bon se-
 cours.
 Dès le premier jour qu'il étoit entré dans
 l'Eglise de cette paroisse, il y avoit re-
 marqué une ancienne chapelle, qui étoit
 alors comme abandonnée, & dans un état
 qui ne permettoit pas qu'on y célébrât
 les saints Mysteres. Ayant demandé à M.
 l'Eveque de Luçon & ayant obtenu de
 lui la permission d'y ériger un Autel à
 l'honneur de la très-Sainte Vierge, sous
 le nom de *Notre-Dame de bon Secours*, il
 le fit incontinent dresser, & parer avec
 beaucoup de décence, de sorte qu'on y
 put dire la sainte Messe. Et depuis ce
 temps-là, la chapelle a été très-fréquen-
 tée, & plusieurs personnes ont assuré y
 avoir reçu des grâces très-particulières.

Le Missionnaire, du consentement des Le Mission-
 naire fai-
 bâtir à Sa-
 lertaine un
 beau Cal-
 vaire.
 habitans de Salertaine, qui ne pouvoient
 rien lui refuser, forma aussi un beau Cal-
 vaire, près du Bourg, dans un endroit
 élevé, où il y avoit eu autrefois un Cime-
 tière. Sur le sommet, il tira un cercle de
 dix ou douze toises de circonférence. Au
 bas, dans l'enceinte du cercle, étoit une
 chambre ronde qu'on avoit nommé le
 Sépulchre, où l'on devoit placer les diffé-
 rentes statues des Saints qui assisterent à
 la sépulture du Sauveur. Au-dessus, on
 avoit construit une chapelle voûtée, qui
 pouvoit contenir environ trente person-
 nes. Dans cette chapelle, étoit un Autel,

n. 1712.

& sur l'Autel une statue de l'Archange saint Michel. Au bout on avoit pratiqué une lanterne, faite de pierre de taille & bien vitrée, dans laquelle on mettoit une lampe, ou un flambeau. Ce fut au-dessus de cette chapelle, mais un peu derriere, qu'on plaça la Croix de la Mission, sur laquelle il y avoit un Christ, très-bien sculpté. Les trois branches de la Croix soutenoient un Rosaire, & à côté étoient les Croix du bon & du mauvais Larron. Il y avoit autour un petit espace pour se promener. Il étoit carrelé & un peu en pente pour faciliter l'écoulement de l'eau. On l'entoura d'une balustrade. Tout ce petit ouvrage représentoit comme la figure d'un globe. Le Missionnaire fit faire au bas un petit mur à hauteur d'appui, qui renfermoit une lisière de terre, pour y cultiver des fleurs; & depuis ce bas jusqu'à la chapelle il fit construire un escalier tournant, de pierre de taille, où trois personnes pouvoient monter de front. M. de Montfort, avec la permission de l'Evêque, bénit le Calvaire & la chapelle; & cette bénédiction se fit avec la plus grande solennité. Il voulut que tous ceux qui formoient la procession, eussent à la main une petite Croix, & leurs engagements de baptême imprimés sur vélin, & signés de leur main ou de la sienne. Quand tout fut en ordre & prêt à marcher, le Missionnaire témoigna qu'il desiroit, que, pour marquer davantage leur respect pour la

Trois, les hommes & les garçons furent nus pieds au Calvaire. Il leur dit que chacun d'eux n'avoit qu'à laisser sa chaussure vis-à-vis de l'endroit où il étoit, & il leur promit qu'ils la retrouveroient tous à leur retour. Il fut aussitôt obéi. Prêtres, Gentils, Hommes, Bourgeois, gens du commun, tous se déchaussèrent indistinctement, & placèrent leurs bas & leurs souliers, comme il l'avoit dit, & ce qu'il y a de singulier & ce qui marque l'ordre admirable qu'il savoit faire observer dans ces sortes de cérémonies, il n'y eut personne dans cette vaste multitude de monde, qui ne trouvât, au retour, sa chaussure, au même endroit où il l'avoit laissée. Le lendemain, M. de Montfort dit la Messe à la chapelle du Calvaire; & dès-lors, les Prêtres des environs y vinrent de temps-en-temps dire la leur.

La Mission étoit alors sur sa fin, & le Seigneur y avoit tellement répandu ses bénédictions sur les travaux de l'Ouvrier évangélique, que tout avoit réussi selon ses desirs. Il ne songeoit plus qu'à en faire la clôture par une Procession générale, selon sa coutume, lorsque son zèle lui attira une insulte que bien d'autres auroient regardée comme un affront des plus difficiles à supporter. Une Demoiselle de la première qualité, vint en ce temps-là à l'Eglise, & s'y comporta d'une manière très-peu conforme à la sainteté du lieu. Le Missionnaire, qui dans ces sortes

AN. 1712

Affronts
qu'il recevoit.

1712,

ayant fait sa prière dans le cimetière devant une image de Notre-Dame, il poursuivit son chemin jusqu'aux halles, & là dans le Sermon qu'il fit au peuple, il exhorta ceux de Châlons, qui n'avoient point fait la Mission à Salertaine, de venir la faire à S. Christophe. Pendant qu'il prêchoit, des marchands, qui passaient pour aller à une foire qui se tenoit aux environs, se dirent à haute voix, les uns aux autres, *c'est le fol de Montfort qui est là. Ces paroles piquèrent vivement le peuple, qui écoutoit attentivement le Missionnaire, & l'insolence des passans ne seroit pas restée impunie, si M. de Montfort n'eut tout-à-coup arrêté l'impétuosité d'un zèle mal réglé en faisant entonner le cantique qui commence par ces mots : Dieu soit béni, Dieu soit béni. Ce ne fut pas là la seule insulte qu'on lui fit sur la route, il semble que l'esprit de malice, outré de la bonne œuvre qu'il alloit faire, cherchoit du moins à le molester par toutes sortes de contretemps. L'homme de Dieu, en sortant de Châlons, dit à ceux qui l'environnoient, qu'il seroit encore attaqué sur le chemin. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Lorsqu'il arrivoit à S. Christophe, un homme, on ne sait par quel motif, vint à lui, & en présence de tout le monde, lui donna un soufflet. On vouloit s'en saisir; le Missionnaire ne le permit pas, en disant, *qu'il seroit bientôt à lui. Cet homme en effet se convertit sincèrement**

ment, & pénétré de douleur & de honte pour la faute qu'il avoit commise, il vint tout en larmes se jeter aux pieds du saint Prêtre & lui confesser ses péchés.

Les biens qui se firent à S. Christophle répondirent parfaitement à un zèle & une patience si héroïque. M. de Montfort y fit, comme par-tout ailleurs, des conversions sans nombre; il y réconcilia des ennemis, y accommoda un grand nombre de procès, & y établit une confrérie du Rosaire, qui y subsiste encore avec beaucoup d'édification. Mais, outre ces prodiges de graces, qui l'accompagnoient par-tout, le Seigneur voulut qu'il en fit d'autres, qui manifestèrent l'esprit prophétique, dont il étoit doué, & le grand crédit qu'il avoit auprès de Dieu. Il y avoit à S. Christophle un homme nommé Tangaran. Sa femme s'appelloit Jeanne des Combes. Ils avoient en peu de temps amassé des biens assez considérables, mais d'une manière, qui avoit fort scandalisé les gens du bourg. Tangaran ayant été touché aux exercices de la Mission, vint consulter M. de Montfort sur quelques contrats, que tout le monde lui disoit être usuraires. Ils l'étoient en effet, & le Missionnaire exigea, pour réparer le scandale, qu'il les brûleroit en présence de témoins. Cet homme y consentit. En conséquence, l'homme de Dieu se rendit un jour chez lui accompagné de plusieurs personnes, & somma

Ann. 1712

M. de
Montfort
prédit à un
homme les
malheurs
qu'il devoit
lui arriver.

x. 1712.

cet homme de tenir sa parole , & de jeter au feu ces mauvais contrats. Celui-ci étoit sur le point de le faire , quand sa femme l'en empêcha , en disant qu'il n'étoit pas nécessaire de les brûler , & qu'ils n'étoient pas gens à en faire mauvais usage. L'homme Apostolique eut beau lui représenter qu'il ne devoit pas être arrêté par la voix d'une femme , dans une affaire où il s'agissoit du salut de son ame : ses représentations & ses prières furent inutiles. Sa femme même y répondit par des railleries , peu convenables , qui déplurent si fort au serviteur de Dieu , que se tournant vers le mari , il lui dit , dans le mouvement d'une sainte colere ; *Vous êtes attachés aux biens de la terre ; vous méprisez ceux du Ciel ; vos enfans ne réussiront point , ils ne laisseront point de postérité , & vous serez misérables. Vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement. Oh ,* répliqua la femme d'un ton moqueur ; *il nous restera au moins trente sous pour payer le son des cloches.... Et moi ,* reprit le Missionnaire , *je vous dis que vous ne serez pas honorés du son des cloches à votre enterrement. Tout cela s'est vérifié de point en point. Ces gens avoient deux enfans , un garçon & une fille. L'un & l'autre ont été mariés , mais ils n'ont point de postérité , & vivent dans une grande indigence , ayant plus de dettes qu'ils n'ont de biens. Le pere & la mere ont aussi vécu dans la misere , & n'ont point été honorés du*

son des cloches à leur enterrement , tous deux étant morts le Jeudi saint , & ayant été enterrés le Vendredi saint , jour auquel on ne sonne point les cloches , la mere le 7 Avril en 1730 , & le pere le 3 Avril 1738. Tous ces faits ont été attestés par écrit par le Curé , le Seigneur & tous les principaux habitans de Saint Christophle.

Le trait suivant n'est pas moins attesté , & M. Bessard , successeur de M. Montfort , dont nous avons parlé , dans une Mission qu'il fit à Chalans en 1763 , l'apprit des personnes même à qui la chose étoit arrivée. Jean Cantin , Sacristain de l'Eglise de Saint Christophle , étoit un homme simple & craignant Dieu. Sa famille étoit nombreuse & pauvre. Le serviteur de Dieu alloit quelquefois chez lui pour lui dire quelques paroles d'édification. Un jour ayant trouvé une des filles de Jean Cantin , occupée à boulanger , il lui demanda , si , avant de se mettre au travail , elle avoit bien soin de l'offrir à Dieu. La fille lui dit avec simplicité qu'elle le faisoit quelquefois , mais qu'il lui arrivoit souvent d'y manquer. *N'y manquez jamais* , dit le Missionnaire , & aussitôt , comme pour ajouter l'exemple aux leçons , il se mit à genoux près de la huche , fit sa priere , & la bénit en faisant dessus un signe de croix ; après quoi , il s'en alla. Quand la pâte fut suffisamment pétrie , la mere dit à sa fille de la lui apporter ,

AN. 1712.

*Il multi-
plie de la
farine.*

Ann. 1713.

afin qu'elle l'arrangeât en pains , & quand elle en eut à-peu-près rempli le four , elle demanda s'il en restoit encore. *Vous n'êtes pas encore au bout* , répondit la fille ; *il en reste encore plus d'une fois autant*. Cette réponse surprit extrêmement la mère , qui crut que sa fille ne disoit cela qu'en badinant. Cependant la chose étoit véritable. Il se trouva assez de pâte , pour fournir encore deux fournées entières , quoiqu'on n'en eût pas mis plus qu'à l'ordinaire , & que même la huche ne pût contenir de farine , que pour une fournée. Ce qui fut regardé comme un effet miraculeux de la priere & de la bénédiction de M. de Montfort. En reconnoissance , le pere porta un des pains à la maison , où logeoient les Missionnaires , & ce que lui dit alors le serviteur de Dieu fut bien propre à le confirmer dans la pensée qu'il avoit déjà. *Hé bien , Maître Cantin* , lui dit-il , *vous apportez donc à la Providence : c'est ainsi qu'il faut faire. Donnez & on vous donnera ; puisque Dieu est si libéral envers vous , il faut que vous le soyez envers les pauvres*.

Prédication
de M. de
Montfort
au sujet de
la Croix
qu'il plan-
te à Saint
Christo-
phle.

Nous ne parlerons pas de plusieurs autres choses de ce genre que l'on rapporte être arrivées au Missionnaire dans le cours de cette Mission , quelque bien attestées qu'elles soient ; mais nous ne pouvons nous défendre de rapporter à sa gloire , ou plutôt à la gloire de l'esprit de vérité , qui dévoile , comme il lui plaît , l'avenir aux yeux de ses serviteurs , une

prophétie qu'il fit au plantement de la Croix dans cette paroisse de Saint Christophle & qui fut vérifiée bien des années après. On craignoit que cette Croix ne put pas subsister, & que, comme elle étoit foible, elle ne fut renversée par les vents. M. de Montfort à la fin de l'exhortation qu'il fit au peuple à cette occasion. dissipa cette crainte. *Ne craignez point*, dit-il, *que cette Croix tombe. Elle subsistera jusqu'à ce qu'il se fasse une autre Mission dans cette Paroisse. Alors elle tombera pour faire place à une autre qu'on plantera au même lieu.* La Croix subsista en effet jusqu'en 1735, que des Peres de la Mission vinrent donner une Mission à Saint Christophle. Comme on délibéroit sur le lieu que l'on choisiroit pour y placer la nouvelle Croix, qu'on devoit planter, parce qu'on ne vouloit pas toucher à l'ancienne, par respect pour la mémoire de M. de Montfort, un tourbillon de vent, s'étant élevé tout-à-coup, renversa celle-ci. On se rappella la prédiction du Missionnaire, & la nouvelle Croix, comme il l'avoit dit, fut mise à la place de l'ancienne.

Cette prédiction, dans les circonstances, fut d'autant plus remarquable, & les craintes des habitans de Saint Christophle sembloient d'autant mieux fondées, qu'on venoit d'apprendre tout récemment le renversement de la Croix & du Calvaire de Salerraine, dont les fondations étoient sans comparaison plus solides, & avoient

*Détruit
de celle
Salerta*

t. 1712.

été faites avec plus de soins & à plus grands frais. Il est vrai, qu'il fut occasionné, non par des causes naturelles, mais par la malice des hommes. On soupçonna cette Dame, qui avoit publiquement insulté le Missionnaire, d'y avoir eu beaucoup de part. Quoiqu'il en soit, les ennemis de l'homme de Dieu, qui savoient qu'on ne pouvoit l'affliger plus sensiblement qu'en détruisant les trophées qu'il érigeoit à Jesus crucifié, résolurent de détruire celui-ci, & ils s'y prirent à-peu-près de la maniere, qui avoit si bien réussi à l'égard du Calvaire de Pont-Château. Le mensonge & la calomnie ne coûtent rien à ceux qui suivent le pere du mensonge & quand il s'agit de ses intérêts. Ils écrivirent donc au Gouverneur de la province, en lui peignant le Calvaire de Salertaine, comme une forteresse, où l'ennemi pourroit se cantonner en cas de descente; à cause de la proximité des côtes. Ils lui représenterent que c'étoit une entreprise inconsiderée d'un Missionnaire, qu'il ne devoit pas souffrir, & que ce qui étoit arrivé à Pont-Château, marquoit bien quelles étoient là-dessus les intentions de Sa Majesté. Le Gouverneur les crut sur leur parole, & dépêcha une cinquantaine de Canoniers, munis de toute espece d'instrumens pour détruire la prétendue forteresse. Il ne falloit pas, à beaucoup près, tant de monde, ni tant d'instrumens. Les soldats, arrivés à Salertaine, virent qu'il

ne s'agissoit que d'un petit Oratoire, où un Prêtre disoit actuellement la Messe ; mais, comme l'obéissance militaire ne raisonne point, ils exécuterent sur le champ l'ordre qu'on leur avoit donné, & en moins de deux heures tout l'ouvrage du Missionnaire fut démoli. Ce fut apparemment pour consoler son serviteur de la peine que cet événement lui devoit causer, que le Seigneur lui fit connoître ce qui regardoit la Croix qu'il plantoit à Saint Christophle.

Cette Mission fut la dernière de celles que M. de Montfort fit alors dans le Diocèse de Luçon ; mais, avant d'en sortir, il fut encore à la Garnache, pour y faire faire l'exercice de la préparation à la mort à plusieurs personnes. La manière dont cet exercice se faisoit mérite d'être rapportée. Il duroit trois jours. Le Missionnaire faisoit chaque jour deux Sermons & une Conférence. Dans les Sermons, il représentoit d'une manière vive, pathétique & détaillée, les principales vérités qui regardent la mort ; & ces vérités, il les réduisoit ensuite à sept, pour servir d'entretien les différens jours de la semaine de la manière suivante ; le Dimanche, première vérité ; *Il faut mourir*. Le Lundi, seconde vérité ; *la mort est proche*. Le Mardi, troisième vérité ; *la mort est trompeuse*. Le Mercredi, quatrième vérité ; *la mort est terrible*. Le Jeudi, cinquième vérité ; *la mort des pécheurs est à craindre* ;

*Exercice
de prépa-
ration à la
mort.*

AN. 1712.

Le Vendredi, fixieme vérité ; *la mort des justes est à desirer*. Le Samedi, septieme vérité ; *la mort est semblable à la vie*. Dans la Conférence, il avoit principalement pour but d'instruire les auditeurs sur la maniere dont on peut s'assurer d'une bonne mort , & dont il faut se comporter aux approches de la mort. Un Ecclésiastique lui faisoit sur cet important sujet les questions les plus nécessaires, & par là lui donnoit lieu d'expliquer tout ce qu'il convient à un Chrétien d'en savoir. Les deux premiers jours étoient aussi destinés à faire des confessions , comme pour mourir , & le troisieme, on communioit , comme si c'eut été pour la dernière fois. Le soir de ce jour , pour impression davantage tout ce qu'il avoit inculqué, en le rendant plus sensible, le serviteur de Dieu , représentoit en lui-même un homme à l'article de la mort. Il étoit assis sur un fauteuil ; auprès de lui étoient deux Ecclésiastiques , qui faisoient l'office , l'un du bon Ange , l'autre de l'esprit tentateur. Le moribond , le Crucifix à la main , le colloïtoit souvent sur ses lèvres & contre son cœur ; il jetoit des regards pleins de confiance vers le Ciel , demandant miséricorde ; il écoutoit avec attention toutes les inspirations du bon Ange , & rejetoit avec indignation les suggestions du mauvais , auxquelles il opposoit sur-tout des Actes de foi , d'espérance & de charité. Tout cela se faisoit d'une manière si natu-

relle & si touchante, qu'il laissoit les plus An. 171
vives impressions dans l'esprit des audi-
teurs, & chacun se retiroit en silence,
& se frappant la poitrine, résolu de men-
ner une vie sainte, afin d'obtenir une
sainte mort.

Après cet exercice, M. de Montfort ^{*Retra*}
retourna à la Rochelle, où la gloire de ^{*générale*}
Dien l'appelloit. Ce fut une grande con- ^{*que don*}
solation pour lui de voir que le temps ^{*M. de*}
n'avoit point détruit les heureux effets, ^{*Montfo*}
que les Missions, qu'il avoit faites dans ^{*à l'Hôpi*}
le cours de l'année précédente, avoient ^{*de la R*}
produits dans cette ville; & que la plu-
part de ceux que ses discours avoient
convertis persévéroient avec courage dans
leurs saintes dispositions, & faisoient de
dignes fruits de pénitence. Pour entrete-
nir & fortifier en eux ces bons sentimens,
il ne consentit à donner la Retraite que
lui demandoient les Hospitalieres, qu'à
condition qu'elle seroit générale, & que
tout le monde en pourroit profiter. Dès
qu'on le sut dans la ville, on s'empresse
de toutes parts pour venir entendre un
homme, dont les paroles avoient été pour
un si grand nombre, des paroles de salut
& de vie. Le concours de ceux qui vin-
rent à cette Retraite fut prodigieux, & les
fruits qu'elle opéra répondirent parfaite-
ment aux desirs du zélé Missionnaire, &
à l'ardeur que les peuples montroient pour
profiter de ses leçons. Les Hospitalieres
en ressentirent les premières les heureux

effets. Outre les Sermons qu'il faisoit en public , & qui s'adrescoient à toutes sortes de personnes , il leur faisoit en particulier des entretiens sur la perfection , sur les devoirs & sur l'excellence de leur état d'Hospitalieres , qui réveillèrent parmi elles l'esprit de ferveur , & les animèrent de nouveau à la pratique des plus héroïques vertus. Rien de plus édifiant & de plus beau que l'ordre qu'il mit dans cette communauté nombreuse. Rien de plus admirable que l'union des cœurs qu'il y fit regner. S'oubliant elles-mêmes & tous leurs petits intérêts , elles ne songeoient plus qu'à faire regner en elles Jesus-Christ , & à le servir de leur mieux dans la personne des pauvres. Ceux-ci étoient trop chers au Missionnaire , pour ne pas avoir une part très-particulière à ses soins. C'étoit auprès d'eux qu'il passoit ses plus doux momens , & ses exhortations faisoient sur eux la plus vive & la plus salutaire impression. Quant à ceux que les Missions précédentes avoient ramenés à Dieu , cette Retraite les remplit d'une nouvelle force , & les engagea à le servir d'une manière encore plus parfaite. A parler en général , il n'y eut personne , de ceux qui furent fidelles à en faire les exercices , qui n'en retirât de très-grands fruits. On y vit même des conversions frappantes dans quelques-uns , que la curiosité ou quelque autre motif , encore moins louable y avoit conduit. Celle que nous allons rapporter a quelque chose de bien remarquable.

Dans le temps que M. de Montfort An. 1712. donnoit publiquement à l'Hôpital les exercices de la Retraite, & que toute la ville de la Rochelle parloit de ses prédications, *Conversion éclatante d'une jeune Demoiselle.* une Demoiselle qui se piquoit d'esprit, & qui d'ailleurs avoit toutes les qualités qui rendent une jeune personne aimable selon le monde, se trouvant dans une partie de plaisir avec quelques Dames & des Officiers, prit de concert avec eux, la résolution d'aller entendre le bon Missionnaire, dans le dessein de s'amuser ensuite à ses dépens, ou même de le distraire, & de le porter à faire quelque déclamation personnelle, qui fourniroit une occasion de blâmer sa conduite & ses manières. Cette Demoiselle se nommoit Benigne Pagé, & étoit fille d'un Trésorier de France. Habillée comme elle l'étoit, d'une façon tout-à-fait mondaine, & avec des parures très-peu décentes, elle vint à l'Eglise de l'Hôpital, & se plaça en face de la Chaire du Prédicateur. Celui-ci l'apperçut en montant en Chaire, mais il fut contenir son zele. Il se contenta de jeter un regard de compassion sur cette personne, qu'il voyoit d'une manière si peu convenable dans le lieu saint; puis se tournant tout-à-coup vers le Saint Sacrement, il lui adressa une prière fervente, pour lui demander sans doute la conversion de cette ame. Après quoi il commença. Son Sermon fut extrêmement pathétique, & fit fondre tout son audi-

M. 1712. toire en larmes. Mademoiselle Pagé ne put s'empêcher elle-même d'en verser ; mais ce ne fut pas à ces foibles marques de repentir, que se borna l'effet des paroles du Missionnaire. Le Seigneur, qui avoit écouté les desirs fervens de son serviteur, vouloit en faire un modele éclairant de pénitence. Elle resta dans l'Eglise long-temps après le Sermon ; sa compagnie eut beau la faire appeller, elle lassa sa patience par ses délais. Quand elle en fut délivrée, elle se fit conduire par la personne qui l'accompagnait chez le Missionnaire, elle eut avec lui un entretien, qui dura deux heures. Etant ensuite rentrée chez elle, sans parler à personne de son projet, qui demandoit une prompte exécution, elle passa toute la nuit à mettre ordre à ses affaires ; & dès le lendemain matin, elle alla se renfermer comme Pensionnaire, chez les Religieuses de Ste. Claire. Elle employa huit jours à faire une confession exacte & détaillée de toute sa vie à M. de Montfort. Lorsqu'elle l'eut finie, elle demanda instamment à être reçue parmi les Religieuses. Après les épreuves ordinaires, cette grâce lui fut accordée. Il est incroyable combien elle eut à souffrir de la part du monde & de l'enfer. On mit tout en usage pour la détourner d'un état, auquel Dieu l'avoit appelée d'une manière si peu attendue. On se porta à tout ce que la passion de colère peut inspirer, contre elle, contre son Dieu,

recteur, & contre le Monastère, qui l'avoit reçue. On en vint jusqu'à menacer d'y mettre le feu. Mais tous ces efforts & ces menaces furent inutiles ; la fervente pénitente, qui s'appella depuis la Sœur Louise, du nom de celui qui avoit été pour elle l'instrument des miséricordes du Seigneur, persévéra constamment dans sa vocation, & pendant plus de trente ans qu'elle a vécu dans la Religion, elle a toujours soutenu cette ferveur qui avoit accompagné son retour vers Dieu. Cette conversion, qui causa tant de peine au monde, fut au contraire un grand sujet de joie & d'édification, pour toutes les âmes fideles ; l'exemple de Mademoiselle Pagé excita plusieurs jeunes personnes à se retirer du monde & à se donner tout-à-fait à Dieu.

On vit alors une infinité de personnes de toutes sortes de conditions venir se mettre sous la conduite spirituelle du S. Missionnaire. Ceux qui tendoient auparavant avec courage à la perfection trouvoient encore beaucoup à apprendre sous un si habile maître, & ceux qui n'avoient pas pris des résolutions si généreuses & si parfaites ne tarديوient pas à les prendre sous sa direction. Se confesser seulement une fois à lui, c'étoit déclarer ouvertement que l'on renonçoit aux fausses maximes du monde pour embrasser la sagesse de la morale évangélique. Ce n'est pas qu'il employât beaucoup de temps à

AN. 1712.

*Manteri
dont M. de
Montfort
d'ignoit
les âmes.*

AN. 1712.

discourir, il ne parloit aux ames, que suivant le besoin qu'elles en avoient. Mais un court entretien, une seule parole sortie de sa bouche suffisoit pour opérer de grands changemens dans les ames, tant l'Esprit Saint y donnoit d'efficace & de vertu. Ce n'étoit pas non plus sa coutume, de parler beaucoup des voies extraordinaires de l'oraison, ni des faveurs singulieres que l'ame y reçoit du divin Epoux, quoique personne ne les connut mieux que lui, par sa propre expérience: il s'en faut bien aussi qu'il ressemblât à ceux, qui, en parlant des choses de Dieu, affectent de le faire en termes relevés & d'une manière obscure & intelligible au plus grand nombre; ses sentimens sans doute étoient sublimes; comme son esprit & son cœur étoient dans le Ciel, comme il étoit tout pénétré de Jesus-Christ, il parloit le langage de son maître, il portoit tout le monde à la pratique de la perfection, & il eut été peu content d'avoir tiré une ame du borbier du vice & de la voie de la perdition, s'il ne lui eut appris ce que le renoncement à lui-même, ce que la pauvreté volontaire, ce que l'humilité & toutes les autres vertus chrétiennes ont de plus admirable & de plus divin, & s'il ne l'eut pas fait marcher à grands pas dans les routes de la sainteté, les plus épineuses & les plus contraires à la nature. En parlant de ces choses; M. de

Montfort parloit de l'abondance du cœur, il ne faisoit que répandre au dehors les bonnes choses dont il étoit rempli, comme l'Apôtre, il sembloit ignorer tout, sinon *Jesus-Christ & Jesus-Christ crucifié*; mais aussi, comme lui il savoit parler magnifiquement des excellences de la croix, & faire goûter aux autres cette sainte folie, dont il se glorifioit, & qu'il préféroit à toute la sagesse du siècle. C'est pourquoi il institua en divers lieux, de l'agrément des Evêques, tant d'associations à l'honneur de la croix, sous les noms divers d'Amis de la Croix, de Confreres de la Croix, de Sœurs de la Croix. Celle qu'il forma sous ce titre dans la paroisse de saint Nicolas à la Rochelle, vers le temps dont nous parlons, fut une des principales. Elle subsiste encore dans toute la ferveur que son saint Instituteur avoit su lui inspirer, & fait l'édification de tout le pays, graces aux réglemens pleins de sa sagesse, qu'il lui avoit donnés. Le souverain Pontife l'a favorisée de plusieurs indulgences.

Telles furent les principales occupations du saint Prêtre dans le séjour qu'il fit à la Rochelle. Plusieurs personnes de piété, pour l'y retenir, lui avoient procuré un petit logement dans la paroisse de Saint Eloy, qui devoit être à son usage jusqu'à sa mort. Elles auroient voulu le meubler d'une maniere commode, mais, il aimoit trop la pauvreté pour y donner la plus légère atteinte: il n'y voulut rien

*Hermita-
ge de saints
Eloy.*

Ann. 1712.

souffrir, que ce qui étoit absolument nécessaire, & cela, joint à la grande solitude qu'il pratiquoit, fit nommer cette petite maison tant qu'il y vécut, *l'hermitage de Saint Eloy*. C'étoit là qu'il vaquoit plus à loisir aux exercices de la vie contemplative, & qu'il se dédommageoit dans le repos de l'oraison, des soins multipliés dans lesquels sa charité compatissante l'avoit engagé pour le service du prochain. Ce fut dans cet endroit, qu'il venoit depuis se retirer pour quelques jours, lorsqu'il y avoit quelque intervalle entre ses Missions, & que la proximité de la Rochelle lui permettoit de le faire. Mais quelque attrayant que ce lieu fut pour lui, il se détermina à le quitter, lorsque l'arrière saison & le mauvais temps, ayant mis fin aux principaux travaux de la campagne, il crut pouvoir y annoncer encore avec fruit la parole de Dieu.

*Missions.
qu'il fit à
la campagne*

Le succès surpassa ses espérances. La haute réputation du Missionnaire, mille traits de vertu héroïque qu'on en publioit, & les conversions éclatantes, qu'il avoit faites, avoient parfaitement bien préparé les esprits pour recevoir ses instructions. Dès qu'on savoit qu'il donnoit la Mission dans quelque paroisse, on y accouroit en foule de toutes parts. Les villages étoient désertés, à peine y restoit-il quelques enfans pour garder les bestiaux. C'étoit dans les chemins un concours étonnant de personnes, qui al-

ient aux exercices de la Mission, ou si en revenoient. Lorsqu'on ne pouvoit assister à tous les exercices, on se voyoit heureux d'assister au moins à quelques-uns, & pour avoir ce bonheur, on comptoit pour rien de passer à jeun les journées entières. La pluie, le froid, le mauvais temps n'étoient pas capables de ralentir la ferveur des peuples. Les Eglises étoient d'ordinaire trop petites pour les contenir. Une grande partie des auteurs étoit obligée de se tenir au dehors, & cependant n'étoit pas tout-à-fait privé du fruit des Sermons du Missionnaire par les efforts qu'il faisoit pour se faire entendre, & ceux mêmes qui ne sentoient pas, touchés des marques de repentir & de douleur, que donnoient les autres assistans, méloient quelquefois leurs larmes à celles qu'ils leur voyoient répandre. Souvent aussi, le Missionnaire étoit comme contraint de prêcher au grand air, pour satisfaire la multitude, suivant les circonstances; il se tenoit ors sur quelque élévation, qu'il trouvoit, ou même montoit sur un arbre, pour se faire mieux entendu. Ce n'étoit pas seulement les bonnes gens de la campagne qui marquoient ce grand empressement pour l'entendre, les Gentils-Hommes, généralement tous ceux qui avoient quelque habitation dans les endroits, où il prêchoit, ne manquoient pas de s'y rendre, & grossissoient le nombre de ses au-

An. 1712.

diteurs. On les voyoit ensuite se confondre parmi toutes sortes de personnes, & attendre quelquefois plusieurs heures pour parvenir à leur rang jusqu'à son tribunal. Les soupirs & les sanglots y interrompoient le plus souvent l'accusation qu'on y faisoit de ses fautes, & une conversion sincère, entière & persévérante en étoit presque toujours le fruit. La conduite de M. de Montfort étoit à-peu-près la même que dans les Missions, dont on a déjà parlé. Son zèle étoit également infatigable. Il y prêchoit avec la même force & la même onction. Il y avoit le même soin des pauvres & de la décoration des Temples. Par-tout il détruisoit les divers abus, qui s'étoient introduits; reconciloit les esprits divisés; faisoit restituer le bien mal acquis, extirpoit les scandales, faisoit fleurir la piété dans le peuple, & souvent même la réveilloit dans les Pasteurs, & les excitoit plus encore par ses exemples que par ses discours, à s'acquitter de leurs sublimes fonctions avec un zèle qui répondoit à leur sublimité. Les moyens dont il se servoit pour produire & perpétuer des effets si salutaires, étoient aussi les mêmes que ceux que nous lui avons vu déjà employer, la fréquentation des Sacremens, des pratiques de piété, des œuvres de miséricorde, de saintes associations, & sur-tout la récitation du saint Rosaire, soit en public, soit en particulier.

Voilà ce qu'on peut dire en général

des Missions que M. de Montfort fit alors à Tayté ; Saint Venin , Esnaudes & autres lieux. Il seroit superflu d'en parler en détail. Mais nous ne pouvons passer sous silence un trait arrivé dans le dernier endroit que nous venons de nommer. Il confirmera ce qu'on a déjà dit de l'esprit prophétique du Missionnaire , & sera un nouvel exemple de la maniere , dont Dieu punissoit ceux qui ne recevoient pas ses remontrances avec docilité. Esnaudes est un bourg considérable situé sur le bord de la mer à deux lieues de la Rochelle. La plupart des habitans y vivent de leur pêche , dont ils font un assez gros trafic. M. de Montfort avoit indiqué la veille de Noël , pour le jour où la Croix de la Mission devoit être plantée. Cette cérémonie attira un grand nombre d'étrangers à Esnaudes. Il en vint beaucoup du rivage opposé , comme de Charon , Saint Michel-en-l'Herme & autres endroits ; mais il parut bien que plusieurs d'entr'eux n'étoient point venus pour s'édifier , & bien moins encore pour édifier les autres. A peine furent-ils descendus de leurs barques , qu'ils se rendirent chez un nommé *Morcant* , riche Aubergiste , dont la maison étoit sur le port , près du lieu où l'on alloit planter la Croix. Ils avoient avec eux des violons , & se livroient à toutes sortes d'excès , comme si l'esprit de ténèbres les eut suscités exprès pour troubler la Mission & pour en empêcher le fruit.

AN. 1722

*Punition
d'un Aubergiste &
de toute sa
famille.*

AN. 1712.

Ils poufferent même l'irréligion jusqu'à violer publiquement le précepte de l'abstinence & du jeûne, en se faisant apporter de la viande. Le Missionnaire, averti de ce scandale, crut pouvoir l'arrêter par de charitables avis. Il représenta aux prévaricateurs leur devoir. Ceux-ci ne lui répondirent que par des juremens & des imprécations. S'étant alors adressé au Maître du logis, il le conjura de ne point souffrir que sa maison servit à de tels désordres, mais il en fut traité de la même manière. Ne sachant que faire, il se met à genoux & invite ceux qui l'accompagnoient à en faire autant. Sa priere ne fut pas longue. Il se releve, mais ce fut pour prononcer au malheureux Aubergiste sa sentence : *Va, malheureux*, lui dit-il, *tu périras avec toute ta famille*. Cependant touché du sort de cet homme, le Missionnaire fit prier pour lui, afin de détourner de dessus sa tête l'effet de sa menace ; mais l'arrêt étoit prononcé ; & d'ailleurs cet homme, loin de s'en mettre en peine, en faisoit l'objet de ses railleries, & méritoit encore davantage par-là la colere divine. Elle ne tarda pas long-temps à éclater sur lui. Peu de jours après la clôture de la Mission, il fut tout-à-coup saisi d'un violent tremblement dans tout le corps. Les Médecins ne purent apporter aucun soulagement à ce mal, & il en demeura attaqué jusqu'à la mort, de sorte qu'on ne le nommoit plus que *le Tremblant*. Il mourut dans une grande

misère, après avoir perdu par degrés tout ce qu'il avoit de biens. Sa femme avoit eu part à sa faute, elle eut part à son châtiment. Elle ne lui survécut, que pour être plus long-temps l'objet de l'ignominie publique, à cause du malheureux penchant qu'elle avoit pour le vin. Pour leurs enfans, qui se trouvoient enveloppés dans la menace faite au pere, ils moururent tous jeunes, à la réserve d'une fille, qui étoit tout-à-fait imbécille, & qu'une de ses parentes retira chez elle par charité.

Après avoir achevé la Mission d'Esnaudes, l'homme Apostolique se retira dans sa solitude de Saint Eloy, pour y vaquer à loisir aux exercices de la vie intérieure. Une lettre, qu'il écrivit de cet endroit à sa sœur, Religieuse de l'Adoration perpétuelle à Rembervilliers, & qui est datée du premier jour de Janvier 1713, fait bien voir qu'il n'étoit pas alors sans croix, & qu'il avoit toujours bien des ennemis de toute espece à combattre, malgré la protection dont M. de Champflour, Evêque de la Rochelle, continuoit toujours à l'honorer. *Lettre qu'il écrit à sa sœur à Rembervilliers,*

Dieu prend plaisir, lui dit-il, à nous voir combattre & à nous rendre tous deux victorieux, vous dans le secret de la solitude, & moi aux yeux de tout le monde. Vos combats se passent en vous-même, & sont renfermés dans l'enceinte de vos murailles; les miens éclatent par toute la France, & j'ai en tête toutes les puissances de l'enfer, le monde, les amateurs du monde & les ennemis de la vérité.

Chap. 1713. Vous seriez sans doute surprise, si vous saviez le détail des croix, dont le Ciel me favorise; par l'intercession de notre bonne Mere. Remerciez-en notre aimable Jesus, & priez votre sainte Communauté, que je salue, de m'obtenir de Jesus crucifié, la force de porter les croix les plus rudes & les plus pesantes, comme des pailles, & de résister avec un front d'airain aux puissances infernales.

réconciliation Ces paroles nous peignent bien au naturel le Missionnaire. Tous les ennemis de Dieu étoient les siens. Ils ne cessoient point de l'attaquer, & lui de son côté, armé du bouclier de la foi & du glaive de la parole, ne se lassoit point de leur résister & de remporter chaque jour de nouvelles victoires. Celle dont nous allons parler est sans doute une des plus insignes qu'il ait jamais remportée sur l'enfer. Au sortir de son hermitage, il fut appelé dans une paroisse, qui avoit le plus grand besoin de son secours. Jamais le Missionnaire, dans ses courses Apostoliques, n'en avoit encore vu aucune qui fut dans un aussi déplorable état. Le démon de la discorde y reugnoit absolument, & le désordre & la confusion y retraçoient la peinture de ce lieu ténébreux d'où la paix & le bon ordre sont tout-à-fait bannis. Les paroissiens n'étoient occupés qu'à se déchirer les uns les autres & à se nuire continuellement. Ce n'étoit de tous côtés que médisances, que calomnies, qu'injures, qu'imprécations. Le Pasteur en étoit un des principaux

objets, & lui-même, loin de chercher à ramener les esprits par la douceur & la patience, se laissoit aller à des emportemens qui déshonoroient son caractère, & fomentoient le scandale. On l'entendoit même quelquefois maudire publiquement le jour auquel il avoit mis le pied dans la paroisse. Il étoit bien difficile que l'Ange de la paix put faire entendre sa voix au milieu de tant de tumulte, ou du moins que les paroles de salut pussent pénétrer dans des cœurs si mal disposés. En effet, après quelques jours, le Missionnaire s'aperçut que ses discours n'avoient fait aucune impression sur l'esprit de ses auditeurs. Il sentit qu'il falloit avoir recours à de plus fortes armes pour vaincre l'étrange opposition qu'ils apportoit à la grace, & pour arracher à satan une proie qu'il retenoit avec tant d'opiniâtreté. Il redoubla ses jeûnes, ses prières, ses austerités; il déchira son corps par des disciplines sanglantes, en demandant à grands cris miséricorde pour de misérables pécheurs, qui étoient eux-mêmes insensibles à la grandeur de leurs maux. Il indiqua ensuite un jour, auquel il devoit prêcher sur une matiere très-importante, & pria instamment tout le monde d'assister à ce Sermon. Tout le monde obéit & le Sermon fut sur le pardon des injures. Le zele ardent, dont étoit embrasé le Missionnaire, & la tendre compassion dont il étoit animé, donnerent une force

AN. 1713. toute singulière à ses paroles. Jamais il ne prêcha avec plus de feu ; & jamais aussi l'Esprit Saint ne répandit plus visiblement sa grace sur tout ce qu'il disoit. Tous les cœurs se trouverent tout-à-coup changés. Le Curé, sans attendre la fin du Sermon, se leva , & , après avoir déclaré publiquement ses fautes , demanda humblement pardon à ses paroissiens de son peu de charité , & de la conduite scandaleuse qu'il avoit tenue à leur égard. Le Prédicateur sut profiter d'un exemple si touchant, & , reprenant la parole : *hé quoi ! dit-il, voilà votre Pasteur qui desire se réconcilier avec vous , & qui vous demande pardon ; & vous , mes freres, vous qui avez vomé contre lui mille imprécations, vous hésitez à le faire.* Il n'avoit pas encore achevé ce peu de mots , qu'on n'entendit plus que gémissemens & que sanglots dans tout l'auditoire. Tous les habitans de la paroisse demandoient à grands cris pardon à leur Pasteur , qui lui-même fondeoit en larmes. Il s'agissoit encore de réconcilier les paroissiens les uns avec les autres ; mais , après ce qu'ils venoient de faire , la chose n'étoit pas difficile ; au premier ordre qu'en donna le Missionnaire , les hommes se donnerent mutuellement le baïse de paix , & les personnes du sexe en firent autant entre elles. Après cette édifiante cérémonie, chacun vint remettre à l'homme de Dieu ses prétentions , & le fit l'arbitre de ses droits. Il prononça ,

&c,

& , quoiqu'il y ait toujours dans les paroisses des esprits inquiets , qui se plaisent dans le trouble , il ne se trouva personne qui ne se soumit paisiblement à ses décisions. Elles ne pouvoient pas être favorables à tout le monde , mais ceux même à qui elles étoient contraires en furent satisfaits , & les reçurent comme des oracles , que Dieu même auroit prononcés. La tranquillité fut ainsi parfaitement rétablie dans cette paroisse ; & lorsque le Missionnaire en sortit , il eut la consolation de voir que tout y étoit dans le meilleur ordre , & qu'un lieu où il n'avoit trouvé que haine & que divisions , étoit , en peu de temps , devenu , par la bénédiction que le Seigneur avoit versée sur ses travaux , une image du séjour de la paix & de la charité. Les biens qu'il y avoit faits furent permanens. Le Curé , docile à ses conseils , soutint avec édification l'exemple qu'il avoit donné ; & , tout le reste de sa vie , il ne cessa point de mériter par sa douceur & par son zèle , la confiance de ses Paroissiens.

M. de Montfort fit encore en ce temps-*Mission*
là plusieurs autres Missions à la campa-*Seguinier*
gne , dont les fruits furent d'autant plus
abondants que le zèle du Missionnaire fut
parfaitement secondé par celui de MM.
les Curés , qui sentoient le besoin qu'ont
les peuples de temps en temps de secours
extraordinaires , pour ranimer leur piété
languissante. Celui de la Seguinier , paroiss-

1713. se confidérable sur les confins du Diocèse de la Rochelle & dans le voisinage de Chollet dans le bas Poitou, mérite un éloge particulier. Il s'appelloit Kantin, & l'homme de Dieu faisoit tant de cas de lui, qu'il l'appelloit *le Curé selon son cœur*. Quoique sa paroisse fut déjà très-bien réglée, il ne crut pas pouvoir lui rendre de service plus signalé, qu'en y appelant le Missionnaire. Il lui fit là-dessus de saintes importunités, & il eut tout lieu dans la suite de s'en applaudir, à cause des grands biens que son troupeau en retira, ainsi que toutes les paroisses voisines, & particulièrement la ville de Chollet. Une ferveur inconnue jusqu'alors se répandit dans tout ce canton, & elle y fut entretenue par la fréquentation des Sacremens, & l'établissement de la Confrérie du saint Rosaire. Long-temps après la Mission, on récitoit le Rosaire en entier tous les Dimanches & Fêtes dans la paroisse de la Seguinie, & chaque jour le chapelet dans toutes les maisons. La Mission avoit été commencée le 30 Mai, jour de la Pentecôte; jour auquel, précisément soixante ans après, c'est-à-dire, en 1773, les Missionnaires successeurs de M. de Montfort, en commencèrent une autre au même endroit. Vers la fin de Juin, l'homme de Dieu, qui pour seconder les vues de M. Kantin, s'étoit livré à des travaux incroyables, s'en trouva tellement accablé qu'il eut beaucoup de peine à finir la Mission.

Quand elle fut finie, le charitable Curé ^{AN. 1713} fit tous ses efforts pour le retenir, afin qu'il se reposât au moins quelques jours. Mesdemoiselles de Beauveau, sœurs de l'Evêque de Nantes, qui avoient une maison de campagne dans les environs, ^{Départ de M. d' Montfort pour Paderis.} lui firent aussi là-dessus les plus vives instances. Mais tout fut inutile. Il voulut partir aussitôt pour Paris, pour une affaire importante, qu'il méditoit depuis long-temps & dont nous allons maintenant parler.

Fin du quatrième Livre.





LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.



LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

GRANDES vues de M. de Montfort. Motif qui lui fait faire son voyage de Paris. Ses précautions avant de dresser des réglemens pour la Compagnie des Missionnaires, qu'il vouloit établir. Il ne prend une dernière détermination là-dessus, qu'après avoir eu l'approbation de son Evêque. Priere étendue qui se trouve à la tête de ses réglemens. Réflexions sur cette priere. Réglemens des Prêtres de la compagnie de Marie. Réflexions sur ces réglemens. Liaisons de M. de Montfort avec M. l'Abbé des Places, premier instituteur du Séminaire du S. Esprit. Précis de la vie & des vertus de ce pieux & respectable Instituteur. Soins qu'il prend des pauvres écoliers.

liers. Sa réponse à M. de Montfort, qui lui proposoit de travailler aux Missions, conjointement avec lui. Charité infatigable de M. Desplaces, & bénédiction que Dieu verse sur ses travaux. Mort de ce grand serviteur de Dieu. Séminaire du S. Esprit. Première visite de M. de Montfort à ce Séminaire. Edification qu'il y donne. Précis d'un discours qu'il y fait sur la sagesse. Autre discours sur la pauvreté. Paroles remarquables du Missionnaire sur l'efficacité de la dévotion du Rosaire pour la conversion des pécheurs. Alliance qui se fait entre les MM. du Séminaire du S. Esprit & M. de Montfort. Ce que le Missionnaire fait en conséquence. Ce que ces MM. font de leur côté pour lui. Estime particulière que M. Caris faisoit des Missions de M. de Montfort, & désir qu'il avoit de s'y consacrer. Plusieurs élèves de la maison du S. Esprit se consacrent à ses Missions. Vocation particulière de M. le Valois. Grandes humiliations, que M. de Montfort rencontre à Paris. Combien les faux rapports prennent aisément crédit dans cette grande ville, ceux sur-tout qui regardent les ouvriers Evangéliques. M. de Montfort l'éprouve plus que personne. Ce qu'il en dit dans une lettre, qu'il écrit à sa sœur, Religieuse à Rembervilliers. Il établit la pratique du Rosaire en plusieurs Communautés à Paris. Retraite qu'il donne à celle de l'Ave Maria. Guérison subite opérée par une de ses paroles. Il va à Poitiers. A peine y est-il qu'il reçoit ordre d'en sortir dans l'espace de vingt-quatre heures. Il a la con-

solation de voir qu'un grand nombre de ceux qu'il avoit gagnés à Dieu persévéroient dans leur ferveur. Constance admirable & vertus de la Sœur Marie-Louise de Jesus. Il lui donne une compagne sous le nom de Sœur de la Conception. M. de Montfort songe à établir à la Rochelle des écoles, pour des enfans de l'un & de l'autre sexe. Il s'en ouvre à M. l'Evêque qui l'approuve. Soins qu'il se donne en conséquence. Il veille sur les ouvriers. Réglemens pour les écoles des garçons. Forme des classes; ordre qu'il y fait observer. Fruits de cet établissement. Il invite la Sœur Marie-Louise à venir à la Rochelle. Peines intérieures & extérieures de celle-ci avant de quitter Poitiers. Opposition de sa mere & de son Confesseur. L'un & l'autre reviennent d'eux-mêmes. Nouvelles difficultés à sa sortie. Situation des Filles de la Sagesse à leur arrivée à la Rochelle. Entrevue avec M. de Montfort. But de leur institut. Double objet, qu'elles ne doivent point séparer. Moyens qui leur sont prescrits. La Sœur Marie-Louise reçoit la règle de M. de Montfort. Promesse prophétique qu'il fait à ces filles.

Des grandes vues que se propose M. de Montfort.

C'EST ici le lieu de parler du grand projet que M. de Montfort avoit conçu depuis long-temps. Cet homme Apostolique, cet homme tout de feu, comptoit pour peu de chose les grands travaux, que son zèle lui faisoit entreprendre pour le salut des ames, & les succès étonnans que

le Seigneur se plaçoit pat-tout à répandre sur eux. Son vaste génie embrassoit tous les siècles , & quelque agissante , quelque étendue que fut sa charité , elle se fut trouvée resserrée dans des bornes trop étroites , si , dans les biens qu'elle faisoit en tant de manières à toutes sortes d'états & de personnes , elle n'eut pas porté ses vues au-delà de la génération présente. M. de Montfort souhaitoit de rendre durable , & , s'il étoit possible , éternel , tout ce qu'il faisoit pour la gloire de Dieu & le salut du prochain , & il ne négligeoit rien pour le rendre tel. C'est pour cela , que , dans tous les endroits où il donnoit des Missions , il établissoit de saintes Confréries , bâissoit des Chapelles , élevoit des Croix. On a déjà parlé , quoique légèrement , de quelques pieuses & ferventes Associations qu'il avoit formées sous le nom des Amis de la Croix , des Soldats de saint Michel , des Pénitens blancs , des Filles de la Croix , des Vierges ; une seule de ces œuvres , sans parler de beaucoup d'autres , auroit paru digne d'occuper tous les soins de quelqu'autre homme de Dieu ; mais toutes ensemble ne pouvoient contenter le zèle de notre Missionnaire. Ces bonnes œuvres étoient attachées à des lieux particuliers , & n'étoient pas de nature à s'étendre beaucoup , ou même , en s'étendant , ne pouvoient pas produire des fruits , qui convinsent à toutes sortes de personnes. Il en méditoit donc deux autres , d'une

avoit conçu , venoit de Dieu , mais il lui donna hautement son approbation , il l'encouragea à ne rien négliger pour le faire réussir , & lui promit , que , de son côté , il feroit son possible , pour applanir les difficultés , qui ne manqueroient pas de se rencontrer dans l'exécution. Là-dessus , M. de Montfort ne crut plus devoir balancer. Retiré dans son Hermitage de Saint Eloy , dans les intervalles que lui laissent les différentes missions , dont il a été fait mention dans le livre précédent , il y reçut , dans le silence de la contemplation , comme autrefois Moïse sur la montagne d'Oreb , les Tables de la Loi , qui doivent servir de règle à ceux qui voudroient un jour marcher sur ses traces. Nous allons en donner un précis ; mais il convient auparavant de faire connoître une priere , qui se trouve à la tête du projet qu'il avoit formé. Rien n'exprime mieux l'ardeur de ses desirs , & n'est plus propre à faire sentir l'excellence de l'œuvre qu'il méditoit , & les fins sublimes qu'il s'y proposoit.

*Priere
de M. de
Montfort,
pour obtenir
des Missions.*

*Memor
esto Congregatio-
nis tuæ ,
quam pos-
sedisti ab
initio.*

Pf. 73. 2.

» Souvenez - vous , dit-il au Seigneur ,
» souvenez-vous de votre Congregation , que
» vous avez possédée dès le commencement ,
» en pensant à elle dans l'éternité ; que
» vous teniez dans votre main toute puis-
» sante , lorsque , d'un mot , vous tiriez
» l'univers du néant , & que vous cachiez
» encore dans votre cœur , lorsque votre
» Fils mourant en Croix , la consacroit par
» sa mort , & la confioit , comme un dé-

» pôt précieux, aux soins de la très-sainte
 » Mere. Souvenez-vous, Dieu tout puis-
 » sant, de cette compagnie, & déployez,
 » en sa faveur, la force de votre bras,
 » faites voir au monde que votre pouvoir
 » est toujours le même, & daignez la con-
 » duire à sa perfection. Dieu de bonté,
 » souvenez-vous de vos anciennes misé-
 » ricordes; souvenez-vous des promesses
 » que vous nous avez faites par vos Pro-
 » phètes, & par la bouche de votre Fils,
 » que vous écouteriez nos justes deman-
 » des. C'est par lui, que nous vous les
 » faisons. C'est sur lui que nous vous
 » conjurons de fixer vos divins regards.

» *Respice in faciem Christi tui.*

» Il est temps, Seigneur, il est temps de
 » faire ce que vous nous avez promis. Tempus faciendi, Domine,
 » Votre loi divine est transgressée, votre dissepave-
 » Evangile est méconnu; des torrens d'i- runt legem tuam.
 » niquité inondent la surface de la terre; Pf. 118. 126.
 » ils entraînent jusqu'à vos serviteurs, toute
 » la terre est désolée. L'impiété triomphe, Defolatio: ne desolata est terra.
 » votre Sanctuaire est profané, l'abomi- Usquequo non vindicetis sanguinem nostrum.
 » nation regne dans le lieu saint. Jusqu'à
 » quand, Seigneur, abandonnerez-vous
 » votre peuple. Les Saints vous prient de
 » venger leur sang répandu; les justes sur
 » la terre crient miséricorde, toutes les
 » créatures gémissent de se voir obligées
 » de servir d'instrument à l'iniquité des
 » hommes. Apoc. 6. 10. Omnis creatura ingemiscit.

» Donnez à votre Mere une nouvelle
 » compagnie, afin de renouveler par elle

» toutes choses, & de finir par Marie
 » les années de la grace, que vous avez
 » commencées par elle. Donnez, Sei-
 » gneur Jesus, des enfans & des serviteurs
 » à votre sainte Mere. Donnez lui des
 » enfans, libres de cette sainte liberté, qui
 » fait les enfans de Dieu. Des Prêtres dé-
 » tachés de tout, sans peres, sans meres,
 » selon la chair, sans amis selon le monde,
 » sans biens, sans embarras, sans soins
 » des choses temporelles, sans volonté
 » propre; des esclaves de votre saint
 » amour, des hommes selon votre cœur;
 » de généreux guerriers, qui, comme Da-
 » vid, le bâton de la Croix dans une main,
 » & la fronde du saint Rosaire dans l'au-
 » tre aillent combattre tous vos ennemis
 » & les foulent aux pieds. . . Qu'ils soient
 » comme des nuées, élevées de terre &
 » pleines de la rosée céleste, que le souffle
 » de l'Esprit saint, pousse où il lui plaît.
 » Qu'ils soient toujours prêts à marcher à
 » la voix de l'obéissance, toujours prêts à
 » tout souffrir, à l'exemple de votre ser-
 » viteur Dominique, portant à la bouche la
 » torche sacrée de l'Evangile, & le Rosaire
 » à la main, qu'ils embrasent tous les
 » cœurs de son feu divin, & qu'ils écrasent
 » par-tout la tête de l'ancien serpent.
 » Je le fais, grand Dieu: vous nous avez
 » déclaré qu'il y auroit une haine irrécon-
 » ciliable entre le serpent & la femme.
 » Le serpent dressera des embûches au ta-
 » lon de cette femme mystérieuse; il at-
 » taquera avec fureur ces enfans de Marie,

Da mihi
 liberos.
 Gen 31.1.

Ubi erat
 impetus
 spiritus il-
 luc gradie-
 bantur
 Ezech. 1.
 12.

» qui viendront à la fin du monde. Il
 » doit y avoir une inimitié mutuelle en-
 » tre la race du serpent & la postérité de
 » Marie. Les enfans de Bélial persécute-
 » ront ceux de la divine Marie, mais les
 » combats qu'ils leur livreront ne servi-
 » ront qu'à faire éclater davantage la puis-
 » sance de votre grace.
 » Tels sont les enfans, que je vous de-
 » mande. Exaucez-moi, Seigneur, autre-
 » ment le desir ardent que j'en ai me cau-
 » sera la mort. Oui, Seigneur, exaucez
 » les vœux que ce misérable Pécheur for-
 » me pour votre gloire, exaucez-les, com-
 » me vous en avez exaucé tant d'autres,
 » ou bien je vous prierai avec le Prophète
 » de terminer le cours de ma triste vie.
 » Mille morts me semblent plus desirables,
 » que de vous voir si cruellement offen-
 » sé . . . Mais, non je ne mourrai point,
 » je vivrai, & je raconterai les œuvres du
 » Très-Haut. . . Vous séparerez, Seigneur,
 » pour votre héritage, une pluie toute volon-
 » taire. Qu'est-ce que cette pluie choisie,
 » & volontaire, ô mon Dieu ? Sinon ces
 » Missionnaires enfans & disciples de Ma-
 » rie, que vous avez choisis, pour être, dans
 » votre Eglise, comme des canaux mysté-
 » rieux, qui recevront les eaux salutaires
 » & volontaires de votre grace, pour les
 » faire couler dans le cœur des pécheurs
 » les plus endurcis, & pour fertiliser les
 » campagnes. Vous donnerez à leurs pa-
 » roles une force, qui opérera des prod-

Da mihi
 liberos
 alioquin
 moriar.
 Gen. 30. 6.

Tolle ani-
 mam.
 meam.
 3. Reg. 19.

Non mo-
 riar, sed
 vivam, &
 narrabo
 opera Do-
 mini.

Ps. 117.

Pluviam
 voluntaria
 segregabis
 hereditati.
 tua.

Ps. 67. 10.

Dabis ver-
 ba Evan-

gelizanti-
bus virtute
multa.

Pf. 67. 12.

Si dormia-

ti, inter

medias cle-

ros, colom-

ba argenta-

ta, & pos-

teriora

dorsi ejus

in pallo-

re suri.

Ibid. 14.

ges de conversion, & tandis qu'un grand
nombre de ceux mêmes, qui, par état,
sont dévoués à votre service, s'endorment dans une molle oisiveté; ils imiteront le vol sublime de la colombe, qui par ses ailes argentines & par son plumage doré, représentera la pureté de leur doctrine, & le feu de leur charité. Du haut de son Trône, le Monarque des Cieux les regardera avec complaisance, lorsque des pécheurs, auparavant tout souillés de crimes, seront devenus par leur moyen plus blancs que la neige. Ces merveilles, ils en seront redevables à la protection puissante de Marie, cette montagne fertile & pleine de graces, dont la base est appuyée sur la cime des plus hautes montagnes.

» Dans l'attente d'un si grand bien; qu'il me soit permis, ô mon Dieu, de crier par-tout au feu, au feu, à l'aide, à l'aide, au feu dans la maison de Dieu, au feu dans les ames, au feu jusques dans le Sanctuaire. A l'aide de notre frere qu'on assassine; à l'aide de nos enfans qu'on égorge; à l'aide de notre bon Pere qu'on fait mourir dans les ames: qu'il me soit encore permis, Seigneur, de m'écrier avec Moïse, à la vue de tant d'ames prosternées devant le Veau d'or; *que tous ceux qui sont du parti de Dieu se joignent à moi.* Que tous les bons Prêtres, soit qu'ils soient actuellement engagés dans le combat, comme les

„ Missionnaires , soit qu'ils soient hors de
 „ la mêlée , comme les Solitaires , que
 „ tous les bons Prêtres viennent , & se
 „ joignent à nous pour former tous en-
 „ semble un corps d'armée , pour attaquer Ecce in-
 „ les ennemis de Dieu , qui ont déjà don- mici tui
 „ né de toutes parts le signal du combat. sonnerunt.
 „ Ils se sont multipliés comme à l'infini , Psf. 82. 5.
 „ Leur fureur est montée à son comble. Qui habita
 „ Mais celui qui habite au plus haut des tat in Cœ-
 „ Cieux se rit de leurs efforts. Il n'a qu'à se lis irride-
 „ montrer pour dissiper tous ses ennemis. . . . bit eos.
 „ Levez-vous , Seigneur ; pourquoi paroissez- Psf. 2. 4.
 „ vous négliger les intérêts de votre gloire. Exurge
 „ Formez une compagnie des Garde-du- Deus , &
 „ Corps de votre Eglise , du Corps de vo- dissipetur
 „ tre Fils adorable , pour défendre votre inimici
 „ bercail , afin qu'il n'y ait plus qu'un Pas- ejus.
 „ teur & qu'une bergerie , & que tous vous Psf. 67. 1.
 „ rendent gloire dans votre saint Temple. Exurge ,
 „ Ainsi soit-il. Dieu seul ». Deus , que-
 „ Telle est la priere que M. de Montfort re obdor-
 „ avoit mise à la tête de son plan , & qui mis.
 „ n'est guere qu'un assemblage des ferven- Psf. 43. 23.
 „ tes aspirations , dont il faisoit le plus sou- Piet unum
 „ vent usage. Il est difficile de la lire sans ovile &
 „ éprouver en soi quelque chose de ce saint unus Pas-
 „ enthousiasme qui l'a dictée. Tout y respire tor.
 „ le zèle le plus ardent , chaque parole est Psf. 10. 16.
 „ un trait de flamme ; & dans le portrait In Templo
 „ que le Missionnaire y a tracé des enfans de ejus omnes
 „ Marie , il seroit impossible de ne pas le dicent glo-
 „ reconnoître lui-même. On y voit en parti- riam.
 „ culier cette dévotion vive , tendre , effi- Psf. 28. 9.
 „ Quelques réflexions sur cette priere.

cace, dont il étoit animé pour l'auguste Mere de Dieu. Le nom de compagnie de Marie, qu'il y donna à ceux qui devoient s'attacher dans la suite à lui, en est un témoignage éclatant. Il n'est point douteux qu'il n'eut en cela en vue de leur transmettre les tendres sentimens qu'il avoit pour la Reine du Ciel, & de les attacher d'une maniere toute spéciale à son service. Je n'entre point dans les autres raisons, qui purent le porter à faire choix d'un si beau nom. D'ailleurs elles sont si palpables, qu'il seroit inutile de nous arrêter à les exposer. Nous nous contenterons de donner ici les réglemens qu'il avoit dressés pour ses Missionnaires.

RÈGLEMENS des Prêtres Missionnaires de la Compagnie de Marie, maintenant appelés Missionnaires du Saint-Esprit.

*Fin parti-
culiere de
la Compa-
gnie.*

1°. Il faut, dit le saint Instituteur, que les Prêtres, qui entrent dans la Compagnie, soient appelés de Dieu pour faire des Missions, & non pour vicarier, régir des Cures, enseigner la Jeunesse, former des Prêtres dans les Séminaires, comme font tant de bons Ecclesiastiques, qui sont appelés de Dieu pour vaquer à ces saints emplois. Ils éviteront par conséquent ces divers emplois, comme contraires à leur vocation Apostolique, afin de pouvoir dire avec Jesus-Christ lui-même : *pauperibus evangelizare misit me Dominus* ou

bien avec l'Apôtre : *non misit me Deus baptizare, sed evangelizare.*

2^o. Ils font toutes leurs Missions avec un saint abandon à la divine Providence, & ne prendront à l'avenir de fondation pour aucune Mission. Toute la ressource des Missionnaires, dans le cours de leurs Missions, est dans la divine Providence, qui les entretient alors, par qui, & de quelle manière il lui plaît, & cela pour quatre raisons principales ; la première, parce que c'est l'exemple que Jesus-Christ, ses Apôtres, & les hommes Apostoliques nous ont donné. La seconde, parce que Dieu rend au centuple dès ce monde, & donne souvent (comme l'expérience le fait connoître) la grace de la conversion à ceux & celles qui contribuent à la subsistance des ouvriers Évangéliques. *Qui recipit Prophetam... mercedem Prophetæ accipiet.* La troisième, parce que, par le commerce mutuel de charité, il se fait de part & d'autre un très-grand gain ; & qu'il se forme une union admirable entre le cœur des auditeurs, & celui des Prédicateurs & des Missionnaires. Le quatrième, parce que la grace d'une Mission que l'on fait en s'abandonnant à la divine Providence, & conséquemment dans une grande dépendance du public, ce que la nature orgueilleuse ressent infiniment, est sans comparaison plus abondante & plus puissante pour convertir les âmes, que celle des Missions, qui sont fondées, & où les Mis-

Manière dont se font les Missions, sans autre ressource que celle de la divine Providence.

Mat. x. 41.

tionnaires sont dans une espece d'élévation & d'indépendance, qui flatte l'orgueil, & qui, en leur procurant de l'honneur, ne leur procure pas plus d'amour du prochain, ni plus de grace de Dieu. Il faut avoir expérimenté les deux manieres de faire les Missions pour la connoître.

Ne rien demander. 3°. Il leur est absolument défendu ; soit pendant la Mission, soit après la Mission, de demander à personne directement ou indirectement aucun argent. Il ne leur est cependant pas défendu de dire publiquement, ou en particulier, l'usage où ils sont de tout attendre de la Providence pendant leurs Missions.

Aller en Mission à pied. 4°. Ils vont à leurs Missions, autant qu'ils le peuvent, à pied, à l'exemple de Jesus-Christ & des hommes Apostoliques ; mais, dans leurs infirmités, ou dans les grandes difficultés, il leur est permis de prendre les aides que la divine Providence leur fournit, soit pour se transporter d'une Mission à une autre, soit pour le port & rapport de leur bagage.

Ne point avoir de bénéfices. 5°. Il faut qu'ils soient sans bénéfice ; même simple. Si quelqu'un en possédoit, il doit s'en démettre selon l'avis d'un homme sage, avant d'être admis comme membre de la compagnie ; faisant ainsi échange de son bien en celui de Dieu même, qui est celui de la divine Providence, dont les fonds sont inépuisables.

6°. Ainsi, détachés de tout emploi, de tout soin, sans embarras capables de les arrêter & de les fixer, ils se proposeront de suivre les traces d'un saint Paul, d'un saint Vincent Ferrier, d'un saint François Xavier, & des autres Apôtres, par-tout où Dieu les appellera, soit dans les villes, soit dans les campagnes, soit dans un bourg, soit dans une petite bourgade, soit dans un Evêché, soit dans un autre, soit auprès, soit au loin. En tout temps, dociles à la voix de l'obéissance, ils répondront au premier signe de sa volonté ; *paratum cor meum, Deus... Ecce, adsum.... Ecce venio.*

Prompti-
tude de l'obé-
issance.

7°. Quoiqu'ils ne limitent pas la grace de Dieu, & qu'ils ne bornent pas leur zèle aux seules campagnes ; cependant comme les plus tendres inclinations de Jesus-Christ, leur divin modele, a été pour celles-ci & qu'il a déclaré que c'étoit aux pauvres que son pere l'avoit envoyé annoncer l'évangile ; *pauperibus evangelizare misit me Dominus*, ils préféreront ordinairement la campagne à la ville, les pauvres aux riches.

Préférer
les Missions
de la cam-
pagne.

8°. La compagnie a une maison, où les Missionnaires se retirent pendant le repos, que Jesus-Christ, la sagesse Incarnée, leur accorde, & qu'il leur conseille, lorsqu'il leur dit dans son évangile, *venite seorsum & requiescite pusillum*. Pendant ce temps ils s'appliquent à l'étude & à la prière, pour se perfectionner de plus

Maison de
repos & de
solitude.

en plus dans la science de la Chaire & du Confessionnal, & attirer les bénédictions du ciel sur leurs personnes, & leur Ministère. Que si quelqu'un d'eux devient, par l'âge ou la maladie, hors d'état de s'employer aux Missions, il finit en ce lieu, dans la retraite & la solitude, des jours, dont la plus belle & la principale partie a été employée à la conquête des ames.

Tout en commun. 9°. Ils n'ont ni argent ni meuble en propre, ni en public, ni en particulier, la maison leur fournissant ce qui est nécessaire pour le vêtement ou la nourriture.

Ne point recevoir de Prêtres infirmes. 10°. On ne reçoit point dans la compagnie des Prêtres mal-sains ou infirmes; parce qu'en cet état, ils seroient peu propres aux combats, que les Missionnaires, comme de vaillans champions de Jesus-Christ, doivent livrer sans cesse aux ennemis du salut.

Point d'écotiers ni de pensionnaires. 11°. Jamais ils ne se chargent d'écotiers, ni de pensionnaires Ecclésiastiques ou Laïques, quand ils voudroient donner tout leur bien. On reçoit cependant dans la Compagnie des Freres Laïques, pour avoir soin du temporel; mais il faut qu'ils soyent détachés, vigoureux, obéissans, & prêts à faire tout ce qu'on leur ordonnera.

Du Supérieur. 12°. Le Supérieur est toujours pris dans la Compagnie, & tous lui obéissent dans tout ce qui regarde la distribution des emplois, & le bon ordre de la Compagnie.

De l'obéissance. 13°. Si l'esprit de douceur & de charité

doit animer ceux qui sont à la tête de la Compagnie, l'obéissance, de la part des inférieurs, doit en être comme la base & le fondement. Tous les Millionnaires regarderont cette divine vertu, comme le principe de leur sainteté & de tout le fruit que Dieu fera par leur ministère. Ils feront même si pénétrés d'amour & d'estime pour elle, que toute désobéissance formelle & obstinée au Supérieur, sera réputée par eux un crime, qui emporte exclusion.

14°. Ils obéissent à l'Evêque, dans le Diocèse duquel ils travaillent, & agissent de concert avec le Curé de la paroisse où ils font la Mission, en ce qui regarde le lieu, le temps, & les autres circonstances, indifférentes en elles-mêmes, mais très-utiles & très importantes, lorsqu'elles sont réglées par l'obéissance.

*Conduite
par rapport
aux Evê-
ques & aux
Cures.*

15°. Le but de leurs Missions étant de renouveler dans le peuple l'esprit du Christianisme, ils ont soin de faire renouveler, de la manière la plus solennelle, les promesses du Baptême, selon l'ordre qu'ils en ont reçu de Notre-Saint-Père le Pape Clément XI. Il faut avoir expérimenté le fruit de cette pratique, pour en connoître tout le prix.

*Renouvel-
lement des
promesses
du Baptême.*

16°. Tout dévoués à la très-sainte Vierge, & mettant, après Dieu, leur confiance dans la protection de cette Reine des Anges, ils ne négligent rien pour attirer tout le monde à son service, & pour

*La dévotion
du Rosaire.*

établir par-tout , dans le cours de leurs Missions , la grande dévotion du Rosaire. Ils en expliquent tous les mysteres , les vertus & l'esprit propre de chaque mystere dans leurs conférences & prédications. Ils ont soin d'en insinuer & d'en apprendre la pratique aux fideles par leur exemple , en récitant chaque jour le Rosaire en entier , en françois , à trois différens temps de la journée , un chapelet à chaque exercice. Voilà un des plus grand secrets venus du Ciel pour arroser les cœurs de la rosée salutaire de la grace & pour leur faire porter les fruits de la parole de Dieu.

*Réflexions
sur ces ré-
glemens.*

Tel fut le plan que M. de Montfort dressa dans sa solitude de S. Eloy , des devoirs que doivent observer ceux que la Providence lui destinoit pour associés & pour coopérateurs. Assuré qu'il étoit de leur future existence , il en parloit dès lors , comme s'il les eût vus déjà , en vertu de cet esprit qui l'animoit lui-même , se porter avec ferveur à toutes les pratiques de perfection qu'il leur traçoit dans ce réglement ; mais qu'il leur avoit tracées long-temps auparavant d'une manière encore plus vive & plus expressive dans tous les exemples de sa sainte vie. L'idée qu'il donne de la compagnie de Marie est noble & sublime ; il exige de ceux qui la composent une perfection peu commune , non-seulement aux simples fideles , mais même aux fervens Ecclésiastiques , & aux bons Religieux ; une perfection vraiment Apostolique. Cette

Idée suffit aussi pour distinguer cette nouvelle compagnie, de toutes les autres, qui, comme elles, se consacrent aux travaux des Missions. Parmi celles-ci il n'en est point qui n'embrasse en même temps quelques autres œuvres de zèle & de charité, même en grand nombre, & cette variété, quelque bonne qu'elle soit, ne peut manquer de l'empêcher de donner toutes ses forces & toute son attention à cette œuvre principale; au lieu que la compagnie de Marie se borne uniquement à celle-ci, afin d'être comme un corps de troupes légères, toujours prêtes à voler, sous le bon plaisir des Evêques, par-tout où les besoins plus urgens des peuples pourront le demander. D'ailleurs cet institut a non-seulement pour objet unique les Missions, mais il prescrit encore une manière spéciale de les faire, telle que le saint Missionnaire l'avoit apprise lui-même à l'école de l'Esprit Saint & à celle de la sagesse. Il fournit aussi des moyens qui lui sont propres, & en quelque sorte essentiels, pour rendre les fruits des Missions plus abondans & plus durables. Si l'on regrette que le saint Instituteur ne soit pas entré dans certains détails, qui paroîtroient nécessaires, il faut songer que ce n'est ici qu'une simple esquisse, & qu'il s'est contenté de mettre l'essentiel auquel le reste pouvoit être aisément ajouté dans la suite, soit par lui-même, soit par ses successeurs. Peut-être aussi pensoit-il que la loi intérieure, que

terminer à rompre tout-à-fait avec le monde. Il se fit un plan de vie conforme à cette détermination & fut fidele à le suivre de point en point. Cette fidélité, les exemples & la conversation de plusieurs personnes saintes qui se trouvoient dans la même maison, l'application à l'oraison & la fréquentation des Sacremens, lui firent faire en peu de temps de très-grands progrès dans les voies de Dieu. La lecture de la vie de M. le Nobletz, Prêtre Missionnaire, mort en Bretagne en odeur de sainteté, servit aussi beaucoup à l'élever de plus en plus au-dessus du respect humain, & à le détacher de toutes choses. Sa perfection ne consista point dans de simples desirs, & des sentimens affectueux. Il se consacra dès lors par vœu à la pratique de la pauvreté; & conçut le dessein de tout quitter, parens, amis, honneurs, dignités, pour ne plus songer qu'au salut de son ame, & à celui du prochain. Il fut souvent nécessaire que l'ombrance modérât les excès de ferveur & de mortification auxquels il se seroit livré. Mais si cette vertu retint quelquefois sa main, elle ne changea rien à son cœur. Le feu de la charité qui le dévorait lui faisoit souhaiter ardemment de contribuer en quelque chose à la gloire de Dieu, & au bien des ames rachetées par le sang de Jesus-Christ. Ce qui lui vint alors à l'esprit, disons mieux, ce que l'Esprit Saint lui-même lui fit connoître

comme le moyen le plus propre pour parvenir à cette fin, fut d'aider à la subsistance des pauvres écoliers, qui, faute d'être secourus, se verroient contraints d'enfouir des talens, dont l'Eglise pourroit tirer les plus grands avantages. Cette inspiration suffit pour un aussi grand cœur que le sien. Elle devint la règle de sa conduite. Dès ce moment, toutes ses épargnes furent consacrées à cette bonne œuvre ; il retranchoit même pour cela de ce qui lui étoit le plus nécessaire ; & chaque jour il partageoit la portion, qu'on lui servoit à table, avec un des pauvres écoliers, qui demouroit à la porte du Collège. Ce n'étoit là que comme le premier essai de ce zèle, qui devoit avoir bientôt le plus grand succès. D'autres personnes, touchées d'un si bel exemple, s'intéressèrent à une œuvre dont ils concevoient les fruits ; entr'autres, le Principal du Collège promit de lui donner pour ses jeunes gens une partie de ce qui se desservoit de dessus la table des pensionnaires. Le saint Ecclésiastique sut profiter d'une offre qui le mettoit à lieu de subvenir aux besoins d'un plus grand nombre d'écoliers, & foulant aux pieds le point d'honneur & la gloire du monde, il ne craignoit pas de paroître devant ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Collège, chargé de ces restes, qu'il venoit de recevoir lui-même à la cuisine.

ré: on-
M. de
us fort
le pref-
de se
dre à

Il commençoit à s'occuper à ces fonctions de charité, lorsque M. de Montfort, qui, quelque temps auparavant, étoit entré dans la carrière des Missions, vint à Paris, & y fit un assez long séjour. C'étoit en 1701 & 1702, comme on l'a vu, & conséquemment M. Desplaces, à en juger par son âge, n'avoit point encore la Prêtrise. Ces deux hommes, si pleins d'amour pour Dieu & pour le prochain, si détachés d'eux-mêmes & de toutes les créatures, eurent bientôt renouvelé une amitié, dont la Religion avoit autrefois formé les premiers nœuds; & ils s'excitèrent mutuellement à servir Dieu de la manière la plus parfaite. Le Missionnaire, qui méditoit dès ce temps-là le projet dont nous avons parlé, d'une société d'hommes Apostoliques, & qui trouvoit dans son ami toutes les dispositions qu'il pouvoit désirer, le sollicita plus d'une fois de se joindre à lui. Mais un jour qu'il l'en pressoit plus vivement, celui-ci, qui avoit des vues & des lumières différentes, lui répondit avec sa candeur & sa modestie ordinaire; qu'il ne se sentoît point attrait pour les Missions; mais qu'il connoissoit trop le bien qu'on y peut faire pour ne pas y concourir de tout son pouvoir, & s'y attacher inviolablement avec lui; que ce qu'il avoit entrepris depuis peu, avoit l'approbation de plusieurs personnes éclairées, & que le Seigneur sembloit répandre abondamment ses bénédictions sur ces

premiers commencemens ; que d'ailleurs cette bonne œuvre avoit les plus intimes rapports avec la sienne ; que parmi les écoliers , qu'il aidait à poursuivre leurs études , il y en avoit en qui il croyoit découvrir des dispositions , qui les rendroient un jour tout-à-fait propres aux Missions ; qu'il lui préparoit donc des sujets , & que lorsqu'il en seroit temps ce seroit à lui à les mettre en exercice (a).

Après cet entretien , M. de Montfort n'eut garde d'insister davantage sur la proposition qu'il avoit faite d'abord , & sans doute il put entrevoir , comme dans le lointain , le développement des desseins de Dieu sur lui-même & sur son ami. Pour M. Desplaces , il s'appliqua avec encore plus d'ardeur à sa bonne œuvre. Le nombre des écoliers qu'il entretenoit s'augmentant de jour en jour , & sa charité lui faisant recevoir à bras ouverts tous ceux qui se présentoient à lui , pour peu qu'il put juger , par les dispositions qu'il découvroit en eux , qu'ils seroient quelque jour en état de servir l'Eglise ; il loua d'abord une maison dans la rue des Cordiers , proche le Collège où il faisoit sa demeure. Ce fut là comme le berceau de la communauté naissante. On ne sauroit

*Charité
insatiable
de M. de
Montfort,
& bénédic-
tion que le
Seigneur
donne à ses
travaux.*

(a) M. Desplaces en 1702 avoit vingt-trois ans , & c'est le seul temps où M. de Montfort ait pu le rencontrer en Paris ; d'autant que le Missionnaire n'y retourna qu'en 1713 , près de quatre ans après la mort de M. Desplaces.

imaginer combien il se donnoit de peines & de travaux pour pourvoir à la fois à son bien spirituel & corporel. C'étoit son occupation continuelle, qui ne lui laissoit aucun repos. Il eut, il est vrai, la consolation d'en recueillir d'excellens fruits. Il forma des élèves, dont l'Eglise retira dans la suite les plus grands services; & quelques-uns d'entr'eux se consacrèrent à la continuation d'une bonne œuvre, à laquelle ils reconnoissoient devoir tout. Mais tant de soins eurent bientôt consumé un homme, en qui la force & la santé ne répondoient pas au zèle qui l'animoit. M. Desplaces y succomba. Il fut attaqué d'une grosse pleurésie jointe à une fièvre continue & à un rhume violent, qui lui causa pendant quatre jours d'extrêmes douleurs. Dès qu'on fut dans Paris que sa maladie étoit sérieuse, tout ce qu'il y avoit dans cette grande ville de personnes distinguées par leur piété, y prirent le plus vif intérêt, entr'autre le saint homme M. Gourdan, qui étoit lié avec lui de l'amitié la plus étroite. Grand nombre de personnes de rang le vinrent visiter; & n'entendirent jamais sortir de sa bouche la moindre plainte. Sa ferveur redoubloit à proportion de ses souffrances; son esprit sembloit prendre de nouvelles forces à mesure que la nature perdoit les siennes. Son aspiration la plus ordinaire étoit celle que le Roi prophète exprime dans ces paroles : *que vos Tabernacles sont aimables ;*

Ô Dieu des vertus ! Mon ame languit & soupire dans l'attente de votre cêléste demeure. Ce fut dans ces sentimens que le digne fondateur de la célèbre communauté du Saint - Esprit , après avoir reçu les derniers sacremens avec une parfaite connoissance , expira doucement sur les cinq heures du soir , le douzieme jour d'Octobre de l'année 1709 , étant âgé de 30 ans , & sept mois.

M. Bouïe , un de ses élèves , lui succéda & acheva de donner à son établissement , *Séminaire du Saint Esprit.* cette forme excellente qu'il garde encore aujourd'hui , & qui le rend vraiment utile à l'Eglise. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Tout le monde connoît assez la communauté du Saint Esprit située dans la rue des Postes à Paris. On fait avec quels soins , un grand nombre de jeunes Ecclésiastiques , à qui la modicité de leur fortune ne permettroit pas de s'appliquer à l'étude qu'exige absolument leur état , y sont élevés dans la science & dans la piété. Les vertus , qu'on s'efforce le plus de leur inspirer , comme étant les plus nécessaires aux Ministres des saints Autels , sont le détachement , le zele & l'obéissance. On veut qu'ils se dévouent entierement au service de l'Eglise , sans autre desir que celui de la servir , & sans aucune vue d'intérêt & d'ambition. Leur devise est cette parole du Prophete ; Me voici , Seigneur , envoyez - moi par-tout où il vous plaira. *Ecce ego , mitte me.* C'est unique-

ment Jesus-Christ qu'ils doivent envisager dans le prochain ; tout le reste doit leur être indifférent : les emplois les moins recherchés , les Missions les plus pénibles leur paroissent même mériter la préférence. C'étoit de tels Coopérateurs que M. de Montfort desiroit , comme on l'a pu voir , pour en former la congrégation de Missionnaires, dont il s'étoit formé l'idée.

*Première
visite de
M. de
Montfort
à ce Sémi-
naire.*

Il ne pouvoit donc mieux jeter ses vues, que sur la Communauté du Saint-Esprit, & ce fut en effet pour lier avec elle une sainte association qu'il avoit entrepris son voyage de Paris. Aussi n'attendit-il pas qu'il se fut délassé de ses fatigues pour s'y rendre. Il y arriva , lorsque MM. les Directeurs du Séminaire & leurs élèves étoient en récréation après le repas. On fit au Missionnaire l'aceueil le plus gracieux, comme à un homme , qui déjà étoit personnellement connu de plusieurs d'entr'eux , & qu'on savoit avoir eu les liaisons les plus étroites avec M. Desplacés. Pour lui, lorsqu'il eut en général salué tout le monde, il alla droit à un jeune Ecclésiastique, qu'il démêla dans la foule , & l'embrassa. Ce jeune homme, ainsi que tous ceux qui étoient présens, fut surpris de cette marque d'affection particuliere de la part d'un homme qu'il n'avoit jamais vu , & qui certainement ne le connoissoit en aucune maniere ; mais le saint homme fit cesser cette surprise, en déclarant qu'il avoit cru devoir

cette distinction à ce jeune homme , parce qu'il étoit le plus pauvrement vêtu de la compagnie, & que les livrées de la pauvreté, par-tout où elles se trouvoient, méritoient des égards particuliers. Paroles qui édifierent beaucoup cette pieuse assemblée.

Les grands exemples de vertu que donna le Missionnaire , répondirent parfaitement à la haute idée qu'on s'étoit formée de sa sainteté aussi bien que les exhortations, qu'on le prioit souvent de faire lorsqu'il venoit à la maison du Saint-Esprit. Le digne successeur de M. Desplaces, dont on vient de parler, & qui a gouverné cette maison plus de cinquante ans, n'en parloit jamais depuis qu'avec admiration. Il en avoit même recueilli quelques traits, qui l'avoient frappé d'avantage; & c'est d'après lui que nous en allons citer quelque chose.

Edification qu'il y donne & par ses exemples & par ses discours.

Un jour, il entretint les jeunes Séminaristes de cette divine sagesse, pour laquelle il avoit, comme on l'a déjà pu voir, un attrait tout particulier, attrait qu'il souhaitoit ardemment communiquer à tous ceux qui en croyoit susceptibles. Cet entretien fut comme une paraphrase de ces éloges magnifiques, que Salomon donne à la sagesse; mais, en peignant cette sagesse, il eut bien soin de faire remarquer qu'il ne parloit pas seulement de cette sagesse, qui fut donnée à Salomon, & beaucoup moins encore de celle des prun-

Précis d'un de ses discours sur la sagesse.

dens du siècle, mais de la sagesse de l'Evangile, de cette sagesse, que Jesus-Christ nous a enseignée par ses exemples & par ses paroles; sagesse qui consiste à s'appauvrir, à se mortifier, à se cacher, & , pour ainsi dire, à s'apetisser soi-même, pour plaire à Dieu, à faire en tout temps & en toutes choses plus de cas de la pauvreté que des richesses, de la croix & des souffrances, que des plaisirs & des satisfactions sensuelles de cette vie, des humiliations & des mépris, que de la gloire & des grandeurs du siècle: sagesse si belle qu'elle seule mérite notre amour; si délicieuse qu'elle nous dédommage abondamment de tous les sacrifices que nous pouvons faire, & de toutes les peines que nous pouvons nous donner pour l'acquiescer; mais sagesse inconnue au monde, méprisée, persécutée du monde, & traitée par lui d'extravagance & de folie, parce qu'il ne peut concevoir, que le bonheur & la gloire puissent jamais se trouver au milieu des croix & des humiliations. Après cette exposition, ajoute M. Bouie, il nous fit tous mettre à genoux, pour demander ensemble à Dieu cette sagesse, qu'il venoit de décrire; & il le fit avec des paroles si pleines de feu, & des pensées si sublimes, qu'il nous sembloit à tous, que c'étoit un Ange, & non pas un homme, qui nous parloit.... Une autre fois il fit une exhortation sur le détachement & l'esprit de pauvreté, qui convient à

*Autre
discours
sur le dé-
tachement.*

ceux qui embrassent l'état Ecclésiastique, & qui protestent par là ne vouloir avoir d'autre héritage, que Dieu même; il s'étendit beaucoup sur cette parole de saint Pierre au boiteux, qui se tenoit assis à la porte du Temple : *je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne, au Nom de Jesus-Christ de Nazareth, levez-vous & marchez.* Imiter, dit-il, cette pauvreté des Apôtres, dépouillez-vous de tout comme eux, ne tenez en rien à la terre; alors tout vous sera possible, parce que Jesus-Christ sera en vous, comme il étoit en eux; peut-être ne ferez-vous pas comme eux des miracles dans l'ordre de la nature, parce qu'ils ne seroient point nécessaires, mais vous ferez des prodiges de grace; les cœurs des hommes seront en vos mains & vous les changerez à votre gré.... Il parloit souvent de Marie, & sur-tout de la dévotion au saint Rosaire, de manière à l'inspirer à ceux qui l'entendoient. Il le faisoit même quelquefois dans le temps des récréations, & une fois entr'autres qu'il vouloit montrer l'efficacité de cette priere, il lui échappa de dire que *jamais pécheur ne lui avoit résisté, lorsqu'il lui avoit mis la main sur le collet, avec son Rosaire.* Ce sont là ses expressions.

Parole remarquable sur l'efficacité du Rosaire.

M. de Montfort, en travaillant ainsi à entretenir la ferveur parmi les élèves du Séminaire du Saint-Esprit, ne perdoit pas de vue le projet, qui l'avoit amené à Pa-

Autant qu'il se fait entre les M.M. du Séminaire

ris. Dès les premiers jours, il s'en étoit ouvert à MM. les Directeurs du Séminaire, il leur avoit communiqué le plan qu'il avoit formé d'une compagnie de Missionnaires, uniquement occupés à en faire les fonctions, & dégagés de tout autre soin, que celui d'acquérir les connoissances & les vertus propres de leur état; il leur avoit fait la lecture du réglemeut qu'il avoit dressé pour ceux qui voudroient se joindre à lui, & tous ces MM. non-seulement avoient approuvé son dessein, mais ils lui avoient renouvelé la parole que leur saint Instituteur, lui avoit déjà donnée, qu'ils coopéreroient, autant qu'il seroit en leur pouvoir, à la bonne œuvre qu'il avoit commencée, en lui formant & en lui fournissant des sujets capables de la perpétuer : ce fut là comme un traité d'alliance & d'association, que MM. les Directeurs de la communauté du Saint-Esprit voulurent bien faire avec M. de Montfort, & avec les Missionnaires, qui marcheroient dans la suite sur ses traces. L'homme de Dieu le regarda comme tel; en conséquence, il écrivit aussi-tôt, à la tête de sa regle, les paroles suivantes :

» Il y a à Paris un Séminaire (c'est celui
» du Saint-Esprit) où les jeunes Ecclé-
» siastiques, qui ont vocation aux Missions
» de la compagnie de Marie, se disposent
» par la science & la vertu à y entrer ».

Il ne s'en tint pas là, pour rendre permanent le souvenir de cette heureuse &

sainte association, il fit faire en bois une figure de la sainte Vierge, d'environ un pied & demi. Elle avoit un grand manteau ouvert des deux côtés; sous ce manteau, il fit mettre douze petites figures de Prêtres, six de chaque côté, qui, les yeux fixés sur leur bonne Mere, sembloient se féliciter d'être admis dans sa compagnie. Les changemens arrivés dans la maison du Saint-Esprit sont cause que ces douze figures ne se trouvent plus dans leur place; mais la figure principale de la très-sainte Vierge est toujours décemment placée dans une salle de la maison; & MM. les Directeurs, ainsi que leurs élèves, ont coutume de se mettre à genoux devant elle plusieurs fois le jour.

Fideles à cette sainte association, MM. les Directeurs du Saint-Esprit se sont toujours empressés d'envoyer aux Missions de M. de Montfort, ceux qu'ils croyent être appelés. Dès ce temps-là même, malgré leur petit nombre, qui suffisoit à peine pour remplir les divers emplois de la maison; pour satisfaire aux desirs de leur saint ami, ils auroient bien voulu lui donner quelqu'un d'entr'eux, qui fut en état de le suivre & de partager ses travaux. Ils avoient même jeté pour cela les yeux sur un de leurs principaux membres, sur M. Caris (a), cet homme si généralement aimé & estimé dans Paris, qui

*Ce que
MM. du
Séminaire
font réci-
proquement
pour lui.*

(a) M. Caris fut un des premiers élèves de M. Des-

*Estime
particulie-
re que M.
Caris fai-
soit des
Missions
de M. de
Montfort.*

pendant près de cinquante ans a gouverné le temporel de la maison du Saint-Esprit avec un zele & un succès, qui l'en a fait regarder à juste titre comme le pere. Ce digne élève de M. Desplaces se félicitoit lui-même du choix qu'on avoit fait de lui pour les Missions; il étoit même comme sur le seuil de la porte, lorsque le Supérieur de la maison, qui n'avoit pu dormir de la nuit, dans la pensée qu'il alloit priver la maison d'un de ses plus excellens sujets, révoqua tout-à-coup le consentement qu'il lui avoit donné la veille. L'obéissance put seule adoucir la peine que ressentit alors M. Caris; & depuis il en a souvent exprimé ses regrets; rarement voyoit-il quelques-uns des élèves quitter la maison pour se joindre aux Missionnaires, qu'il ne lui portât une sainte envie. » Que vous êtes heureux, disoit-il un jour

places. Il demeura chargé du soin du temporel de sa Communauté presque aussitôt après son établissement, & il s'en acquitta avec un zele infatigable. On ne peut concevoir combien il eut de peines pour fournir à la subsistance d'un grand nombre d'Ecclesiastiques dont il étoit presque l'unique ressource pendant environ cinquante ans. Il mourut chargé de mérites & d'années, le 21 Juin 1757; & on mit cette Epitaphe sur son Tombeau.

*Hic jacet Petrus Caris, pauper Sacerdos;
servus Mariae, hujus Seminarii procurator;
Deo & proximo vixit, nunquam sibi.
Obiit 21 Junii 1757.
Ora. Imitare.*

» à l'un d'entr'eux, & que j'ambitionne
 » votre sort, que ne m'est-il permis de
 » partir avec vous, où d'aller en votre
 » place ! » Cependant les grands biens
 qu'il n'a jamais cessé de faire à la maison du
 Saint-Esprit donnent tout lieu de croire
 que ce fut par une inspiration particulière,
 que son Supérieur l'y retint en quelque
 manière malgré lui.

Quelques autres Ecclésiastiques de cette
 sainte communauté, en entendant les ex-
 hortations du Missionnaire, concurent
 aussi le dessein de se consacrer aux Mis-
 sions avec lui. Les principaux furent MM.
 Thomas, Vatel, Hedau, & le Valois.

*Plusieurs
 élèves de la
 maison du
 S. Esprit
 se consacra-
 rent à ces
 Missions.*

Nous aurons, en peu, occasion de par-
 ler de M. Vatel, qui fut le seul qui tra-
 vailla avec M. de Montfort. Les trois
 autres n'eurent pas le même avantage,
 n'étant venus se joindre à la compagnie
 des Missionnaires qu'après sa mort. Ce-
 pendant, comme la vocation de M. le Va-
 lois a quelque chose de singulier, & qu'on
 peut la regarder comme une nouvelle preu-
 ve de l'esprit prophétique de l'homme de
 Dieu, nous croyons devoir la rapporter
 ici. M. le Valois avoit près de vingt &
 trois ans, lorsque M. de Montfort vint à
 Paris en 1713, étant né le 6 Octobre
 1690. Il y avoit déjà deux ans qu'il étoit
 au Séminaire, & sa ferveur, jointe à beau-
 coup de prudence, lui avoit fait donner
 l'emploi de réglementaire. Les vertus, & la
 conversation édifiante du Missionnaire, le

*Vocation
 particulière
 de M. le
 Valois.*

lui faisoient regarder comme un saint; & il étoit toujours un de ceux, qui, dans les récréations, s'efforçoient de se tenir plus près de lui, afin de recueillir les paroles d'édification qu'il avoit toujours soin de mêler à la conversation. Un jour qu'il étoit auprès du Missionnaire avec un grand nombre d'autres jeunes Ecclésiastiques du Séminaire, celui-ci se levant leur demanda à tous, sur lequel d'entr'eux il alloit jeter son sort; puis se tournant lentement au milieu d'eux & les fixant les uns après les autres, comme s'il eut voulu lire dans leurs yeux, il ôta le chapeau de dessus la tête du réglementaire & y mit le sien en la place en disant: *c'est sur celui-ci; il est bon, il m'appartient, je l'aurai.* Celui à qui ces paroles étoient adressées ne tarda pas à en sentir l'efficace; à l'instant même il fut pressé de se joindre au Missionnaire, & il conçut le dessein de le faire, dès qu'il auroit fini ses études, & que, par une plus longue pratique des vertus, il se seroit disposé davantage au ministère Ecclésiastique. Il ne fit cependant point alors connaître qu'il eut un pareil dessein, & le Missionnaire n'eut point d'autre contentement, que celui d'avoir heureusement consommé la grande affaire qui l'avoit conduit à Paris, je veux dire son accord avec MM. du Saint-Esprit, accord sur lequel il fondeoit l'espoir de sa future compagnie.

*Humilia-
tions que*

Il y avoit déjà long-temps que cet accord étoit l'objet des vœux les plus ar-

ns de M. de Montfort ; aussi le Ciel ^{M. de Montfort} lui fit acheter par bien des Croix & des ^{rencontre} miliaisons , & l'enfer de son côté mit ^{à Paris.} à l'œuvre pour le traverser. Les per-
 tutions , avoient coutume de venir
 r-tout au devant de l'homme de Dieu ,
 is dans ce voyage de Paris , on eût dit
 elles auroient conjuré toutes ensemble
 ur l'accabler. Cette grande ville a le fort
 toutes les capitales. Centre d'un grand
 royaume , elle est aussi le siége de celui que
 l'écriture appelle le Prince du monde. C'est
 qu'il regne avec plus d'empire sur une
 inité d'hommes , qui , tout occupés de
 r avancement , ou de leurs plaisirs ,
 nblent ne point avoir d'autres Divini-
 que l'intérêt , l'ambition , la volupté.
 viennent se rendre de toutes les Pro-
 ces des milliers de personnes , qui ne
 nquent point d'y rapporter tout ce qui
 fait ailleurs , pour servir comme de
 urriture à une multitude de gens oisifs ,
 i se repaissent de nouvelles ; & comme
 nalignité , l'irréligion , sont d'ordinaire
 goût dominant de ces sortes de gens , ^{Manière}
 sont aussi les nouvelles , qui favorisent ^{dont les}
 plus ce malheureux penchant , qu'on ^{faux rap-}
 ebite le plus volontiers. S'il y a quel- ^{ports pren-}
 e part dans les provinces éloignées de ^{nent crédit}
 Capitale , quelque homme de Dieu , qui ^{dans cette}
 aique le vice avec un succès extraordinaire , ^{grande vil-}
 les partisans du vice ne manquent point ^{le , sur-tout}
 s'en venger en semant dans la Capitale , ^{par rap-}
 jours prête à mépriser ce qu'elle ne ^{port aux}
^{ouvriers}
^{Evangeli-}
^{ques.}

produit pas elle-même, les bruits les plus défavantageux, & les histoires les plus ridicules sur son compte. On lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit; on outre ses expressions; s'il a quelques défauts, on les exagere à l'excès, les moindres fautes passent pour des crimes; & souvent on invente mille fables, pour amuser le monde à ses dépens; on représente les actions les plus innocentes sous les couleurs les plus noires, & tout ce que le zele lui fait faire d'extraordinaire ne paroît plus que l'effet de l'ignorance, ou d'un aveugle enthousiasme. Ce qu'il y a de plus imposant en cela, c'est que ceux qui parlent de cette maniere, semblent n'y avoir d'autre intérêt que celui de la Religion elle-même; ils la plaignent de ce qu'elle remet son autorité entre des mains qui en font un si mauvais usage. De plus, tout ce qu'ils disent, ils affirment l'avoir vu, l'avoir entendu; le récit vole de bouche en bouche; chacun y ajoute quelque trait plaisant; les personnes même les plus pieuses ont de la peine à ne point ajouter foi à ce qui leur est dit avec tant d'affurance; & de cette maniere, un homme puissant en œuvres & en paroles, un homme que l'esprit du Seigneur accompagne par-tout, & dont il se sert pour ramener à lui des villes entieres, devient en peu de temps la risée de Paris & la fable de presque tous ceux qui l'habitent.

M. de Montfort C'est ce qu'éprouva M. de Montfort d'une maniere toute particuliere. Tous les

Esprits, les meilleurs amis même, les plus intimes connoissances étoient prévenus contre lui; on évitoit de le voir, on lui fermoit la porte chez les personnes qu'il chérissoit & qu'il respectoit davantage, & dont il auroit du être mieux connu pour bien des raisons; ceux qui lui parloient ne le faisoient souvent que pour l'accabler de reproches, & ne vouloient pas seulement lui permettre de se justifier. Il eut même à essuyer quelques avanies publiques, qui auroient été bien sensibles à des personnes moins exercées que lui dans l'école d'un Dieu crucifié, mais qui ne faisoient que produire en lui la joie la plus vive. Un petit nombre de ses amis, plus courageux que les autres, & parmi lesquels on doit compter les MM. du Saint-Esprit qui osèrent se déclarer pour lui, se ressentirent aussi de ce soulèvement presque général contre le saint homme. Voici comme il s'en explique dans une lettre qu'il écrivit de Paris à sa sœur à Rembervilliers, & qui est datée du 15 Août 1713.

VIVE JESUS, VIVE SA CROIX.

Si vous saviez en détail mes croix & mes humiliations, je doute un peu, ma chère sœur, si vous desireriez si fort de me voir. Je porte par-tout mes croix, & je ne vais nulle part sans en donner quelques lambeaux à mes meilleurs amis, souvent malgré moi, & malgré eux. Personne ne peut me soutenir & n'ose s' déclarer pour moi, qu'il n'en souffre;

l'éprouve plus que personne

Ce qu'il en dit dans une lettre qu'il écrit à sa sœur, Religieuse du S. Sacr. à Rembervilliers.

il arrive même quelquefois qu'il tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde, que je contredis, de la chair; que je persécute. Une fourmillière de pécheurs & de péchereuses que j'attaque, ne me laissent aucun repos. Il faut toujours être sur le qui-vive, toujours sur les épines, ou sur les cailloux. Je suis comme une balle au jeu de Paume; on ne l'a pas plutôt poussée d'un côté, qu'on la pousse de l'autre, en la frappant rudement. Bénissez-en Dieu pour moi, ma chère sœur; car, au milieu de ces souffrances, mon cœur nage dans la joie, & rien au monde ne me semble si doux, que la croix la plus amère, quand elle est trempée dans le sang de Jésus crucifié.

Desirs de M. de Montfort de souffrir en core davantage. La conduite de M. de Montfort répondoit aux sentimens qui sont exprimés dans cette lettre. Cet homme insatiable de souffrances, au milieu de celles qui l'environnoient de toutes parts, en demandoit encore; il ne se contentoit pas de les demander lui-même, il engageoit ses plus fideles amis à les solliciter en sa faveur. C'est ce qu'a laissé par écrit Mlle de la Vieuville, qui avoit eu le bonheur d'être intimement liée avec la vénérable Mere Metilde du saint Sacrement, & qui n'a vécu jusqu'à l'âge de 86 ans dans son premier Monastere de l'Adoration perpétuelle, que pour y être plus long-temps la bonne odeur de Jésus-Christ. Cette sainte ame recevoit de temps en temps la visite du saint Missionnaire. Presque tous leurs entretiens

loient sur le bonheur & les avantages
croix, & elle a rapporté que le Mis-
sionnaire l'avoit plus d'une fois, comme
sée, de se mettre à genoux, pour de-
mander à Dieu pour lui des humiliations
des croix. La même personne ajoute
que le Seigneur se plaisoit à exaucer promp-
tement les vœux ardens & sinceres de
son serviteur, en lui envoyant presque
sitôt quelque'une de ces croix qu'il avoit
l'habitude d'appeller *des croix de poids*.

Les croix, quelque grandes qu'elles pussent être, n'étoient jamais un obstacle aux travaux & aux succès du Missionnaire; mais servoient au contraire à lui donner même une plus grande ardeur pour son travail; il les regardoit comme un gage assuré des bénédictions du Ciel. Il n'entreprit point, il est vrai, dans Paris, de grandes Missions; ce n'étoit pas là l'objet de son voyage, & peut-être la Providence, qui ne vouloit ailleurs employer son zèle, ne lui en fournit-elle pas les moyens; mais, quoique sans bruit & sans éclat, il ne laissa pas d'y faire beaucoup de biens. Outre ce qu'on a dit de ses exhortations aux Séminaristes du S. Esprit, & du bien qu'elles y firent; toujours ardent pour la propagation du saint Rosaire, sa dévotion favorite, il engagea trois Communautés Religieuses, & un grand nombre de personnes, tant Séculières qu'Ecclésiastiques, à réciter tout entier chaque jour,

*Il établit
en plusieurs
Communautés
de Pa-
ris la dé-
votion du
Rosaire.*

*Il donne
une Retrai-
te aux Re-
ligieuses de
l'Ave Ma-
ria.*

La Communauté des Religieuses de sainte Claire, communément dites de l'Ave Maria, fut une de celles qui eurent l'avantage de profiter de ses instructions; l'homme Apostolique y donna une Retraite, lorsqu'il étoit déjà sur le point de quitter Paris, & que même il avoit pris la-dessus sa détermination. Ces saintes Religieuses avoient long-temps balancé à lui demander cette grace, & ce qui les avoit retenues, c'étoit moins ces bruits populaires, qui couroient de M. de Montfort, bruits qu'elles savoit apprécier, étant informées de la vérité par des personnes dignes de foi, que la crainte de sa trop grande sévérité. Sachant avec quelle rigueur il se traitoit lui-même, & avec quelle force il tonnoit en Chaire contre le pécheur, elles craignoient qu'accoutumé à ce langage effrayant, il ne sur pas leur parler un autre langage, ou que même, trop amateur des austérités, il ne compatit pas assez à leur foiblesse, en voulant encore ajouter à leurs austérités régulières, qui sont déjà très-grandes, & paroîtroient même excessives à quiconque voudroit en juger par la foiblesse du sexe, ou même de la nature. C'étoit peu connoître l'homme de Dieu. Tout à tous, il savoit parler à chacun son langage; & jamais on ne voyoit mieux ce qu'il étoit, que lorsqu'il avoit à traiter de la perfection avec les parfaits. Les Religieuses de l'Ave Maria ne

furent pas long-temps à le reconnoître. Instruit à l'école de l'Esprit saint, il prenoit plaisir à leur dévoiler ces routes secrètes & sublimes de la sainteté, dans lesquelles lui-même avoit marché, & qu'on ne peut jamais bien enseigner aux autres, que lorsqu'on les connoît par sa propre expérience. Il leur découvroit les pièges que l'esprit de malice a coutume d'y tendre aux âmes, les retours les plus subtils de l'amour propre, les dangers qu'on y court, les illusions dont les âmes les plus véritablement à Dieu ne sont pas toujours exemptes, & les moyens surs, dont elles doivent se servir pour en être délivrées. Il leur parloit aussi de ce que l'amour divin a de plus pur & de plus parfait, & de la pratique des vertus qui peuvent y conduire, l'oraison continuelle, le renoncement universel à tout ce qui flatte les sens & les inclinations purement naturelles, & sur-tout une sainte & respectueuse familiarité avec Jesus-Christ; son langage étoit celui de l'Homme-Dieu. En proposant, à ces âmes élevées, les maximes les plus austères de l'Evangile, il le faisoit avec tant de douceur & d'onction, que ces maximes sembloient perdre dans sa bouche tout ce qu'elles ont de dur & de pénible dans la pratique, & qu'elles restoient profondément gravées au fond de leurs cœurs, comme elle l'étoient dans le sien propre. Aussi n'y eut-il personne, dans cette respectable & fervente Communauté, qui ne

lui donnât toute sa confiance, & qui ne retirât les plus grands avantages des avis que le saint homme leur donna pour leur direction. Elles voulurent, après cette Retraite, lui donner à leur tour quelque gage de leur reconnoissance & de leur estime. L'embarras étoit de le faire d'une manière qui lui fut agréable & utile tout ensemble. Elles savoient qu'on ne pouvoit rien lui donner pour lui-même, qu'il ne le distribuât sur le champ à d'autres moins pauvres que lui; que même, en différentes occasions, il avoit échangé avec de pauvres Ecclésiastiques, les soutanes neuves qu'on lui avoit présentées (a). Elles convinrent donc de lui faire un présent conforme à son état, dont il ne fut pas tenté de se défaire; ce fut de lui faire un ornement pour dire la sainte Messe, & qu'il put sans peine porter dans le cours de ses Missions. Elles y travaillèrent sans relâche, & le présent fut parfaitement du goût de celui à qui il étoit offert. M. de Montfort l'accepta, & s'en servit depuis tout le reste de sa vie, dans le cours de ses voyages Apostoliques.

*Guérison
subite opérée
par une
parole de
M. de
Montfort.*

Bientôt après cette Retraite finie, le Missionnaire quitta Paris; mais ce fut après avoir opéré une guérison subite, qui méritoit d'être rapportée. Un jour qu'il avoit dit sa Messe, dans l'Eglise des Dames du Saint Sacrement, rue Cassette, & qu'il en

(a) Cela lui étoit arrivé à la Garaye & ailleurs.

sortoit

fortoit ; une pauvre femme , qui y avoit assisté , & qui avoit été frappée de la dévotion singulière avec laquelle il célébroit toujours les saints Mystères , vint à lui , tenant un jeune enfant , dont la tête étoit toute rongée de teigne. Madame de Mailly , cette Dame que M. de Montfort avoit instruite & convertie à la Rochelle , étoit alors présente. La femme toute éplorée dit au Missionnaire qu'elle avoit en vain employé tous les remèdes pour la guérison de cet enfant , mais qu'elle le prioit instamment de s'intéresser pour elle auprès de Dieu , afin de l'obtenir. *Croyez-vous* , lui dit alors le saint homme , *que les Ministres de Jesus-Christ aient le pouvoir de guérir au nom de leur Maître , les différentes maladies & d'imposer les mains ?* Oui , Monsieur , répondit cette femme , *je le crois , & suis persuadée , que si vous demandez à Dieu la guérison de mon enfant , elle vous sera accordée.* Dans le moment M. de Montfort mettant la main sur la tête de l'enfant , dit ces mots : *que le Seigneur vous guérisse , mon enfant , & récompense en vous la foi de votre mere.* Aussitôt la teigne sécha , tomba , & l'enfant fut parfaitement guéri. Presqu'aussitôt après le Missionnaire partit de Paris , après y avoir passé plus de deux mois , satisfait d'avoir consommé la grande affaire qui l'y avoit amené , son union avec M. M. du S. Esprit.

Il lui parut alors qu'il devoit s'occuper sérieusement de l'autre affaire qui, *Il va à
Poitiers*

P

*pour tra-
vailler à
l'établisse-
ment des
Filles de la
Sageſſe.*

après celle dont on vient de parler, lui te-
noit la plus au cœur, je veux dire l'établif-
ſement des Filles de la Sageſſe. C'eſt ce qui
dirigea ſes pas vers Poitiers. Il avoit
lieu de croire qu'une abſence de ſept à huit
ans auroit amorti les inimitiés, que ſon
zèle & ſes ſuccès lui avoient autrefois ſuf-
cités dans cette ville. Mais il eſt des ini-
mitiés, que le temps même, qui efface
tout, n'efface jamais. Ce ſont celles qui
naifſent de l'envie, & qu'on a trouvé le
moyen de cacher aux autres, & peut-être
à ſoi-même, en les déguiſant ſous le nom
de zèle. Dès qu'on ſut le Miſſionnaire à
Poitiers, ſa préſence réveilla dans l'eſprit de
ſes ennemis toute leur ancienne animoſité.
On ne connoiſſoit pas ſa parfaite obéiſſan-
ce aux Supérieurs Eccléſiaſtiques; ce fut à
eux qu'on porta ſes plaintes; on repréſenta
le Miſſionnaire, comme un homme fanati-
que & brouillon, qui ne manqueroit pas
de cauſer de nouveaux troubles, pour peu
qu'on lui permît de demeurer dans la ville;
on répéta toutes les fauſſetés qu'on avoit ja-
dis débitées contre lui, on réveilla ſur-tout
une calomnie, qu'un malheureux Ecclé-
ſiaſtique, qui fut depuis l'opprobre du Clergé
de Poitiers, avoit inventée, & ce fut ce qui
fit le plus d'impreſſion. En conſéquence
ordre donné à M. de Montfort de ſortir de
Poitiers, dans le terme de vingt-quatre
heures. C'étoit pour la troiſième fois qu'il
étoit ainſi chaffé ignominieufement d'une
ville, dans laquelle il avoit fait comme le

*A peine y
étoit-il qu'il
reçut ordre
d'en ſortir
dans le ter-
me de 24
heures.*

premier essai de son zèle Apostolique , & un nombre infini de conversions. La constance rendoit ce traitement plus pénible , & de plus il étoit inopiné ; cependant la patience de l'homme de Dieu n'en fut nullement altérée. Il le reçut , comme une faveur du Ciel , avec le même visage , qu'il auroit appris la meilleure nouvelle du monde , il en bénit Dieu , & regardant le mal qu'on vouloit en cela lui faire , comme un effet de la rage de l'esprit de malice , qui le poursuivoit par-tout sans relâche , il n'en fut que plus animé à lui faire à son tour la guerre , en travaillant à lui arracher le plus qu'il pourroit de pécheurs.

Son zèle ne fut pas oisif pendant le peu de temps qu'il eut à rester à Poitiers , & le Seigneur ne voulut pas que son serviteur fut sans consolation , au milieu des rudes épreuves , qu'il avoit à essuyer. C'en fut une grande pour lui de voir qu'un grand nombre de ceux , qu'il avoit autrefois engendrés à Jesus-Christ , étoient depuis ce temps-là demeurés fideles aux saintes résolutions qu'ils avoient prises , & aux instructions salutaires qu'il leur avoit données. Il les confirma dans leurs bons sentimens , & l'exemple de douceur & de patience inaltérables , qu'ils trouvoient en lui , leur apprit beaucoup mieux que le plus excellent discours n'eût pu faire , de quelle maniere ils devoient porter leur croix à la suite de Jesus-Christ.

Mais , ce qui lui causa la joie la plus sen-

Pendant ce temps , il a la consolation de voir ceux qu'il avoit gagnés à Dieu , persévérer dans leur ferveur.

stance
rable
tus de
eur
e-
se de

fible, ce fut de retrouver la Sœur Marie-Louise de Jesus, dont nous avons parlé dans le second livre de cette histoire ; aussi fervente, qu'il l'avoit laissée. Cette admirable fille, par un trait de constance, peut-être unique dans son genre, étoit ; depuis dix années, demeurée seule avec la forme d'habit que M. de Montfort lui avoit donnée ; & il y en avoit sept à huit qu'elle avoit été privée de la consolation de le voir & d'en recevoir les avis, sans cependant s'écarter en rien de la route, qu'il lui avoit tracée. Elle exerçoit alors la charge d'Econome de l'Hôpital, & s'en acquittoit avec l'applaudissement général de MM. les Administrateurs, qui n'avoient jamais vu les choses en si bon état, que depuis qu'elle en étoit chargée. Le soin du prochain ne lui avoit cependant pas fait oublier, comme il n'est que trop ordinaire, le soin de sa propre perfection. Elle avoit su allier parfaitement les exercices de la vie active & de la vie contemplative, de sorte qu'elle étoit tout ensemble la mere des pauvres & leur édification. M. de Montfort, charmé des saintes dispositions qu'il retrouvoit dans sa fille spirituelle, n'omit rien de ce qui pouvoit servir à les perfectionner. Il n'eut pas de peine à dissiper toutes les inquiétudes qu'elle pouvoit avoir ; il l'exhorta sur-tout à tendre généreusement à la plus haute perfection ; que Dieu demandoit cela d'elle ; & qu'il falloit qu'elle se préparât à supporter avec courage & avec joie les croix les plus

pénibles & les plus humiliantes, afin que les desseins du Seigneur sur elle fussent accomplis ; que ce tems n'étoit pas fort éloigné, & qu'il songeoit à lui donner une compagne.

La Providence la lui avoit ménagée dans la personne d'une Demoiselle de Poitiers, qui s'appelloit Cathérine Brunet. Cette jeune personne avoit autrefois été sous la conduite du Missionnaire, tandis qu'il étoit Aumônier à l'Hôpital, & le saint homme avoit jeté dans son ame les semences d'une haute perfection. Ces semences avoient long-temps été combattues par un goût décidé pour les divertissemens & les vanités du monde. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour lui plaire ; mais, ne pouvant résister aux mouvemens d'une conscience, qui la pressoit vivement de tendre à quelque chose de plus parfait, elle s'étoit choisi une retraite à l'Hôpital, auprès de la Sœur Marie-Louise de J. Là, témoin chaque jour des vertus de cette Vierge sage, elle sentoit souvent un desir ardent de marcher sur ses traces ; mais ce desir, qu'elle n'avoit pas la force de suivre, étoit pour elle une matière continuelle de remords & de tourmens. Il étoit réservé à M. de Montfort de terminer tout-à-la-fois ses irrésolutions & ses peines. La voix de l'homme de Dieu porta dans son ame la lumière & la force. Il lui fit connoître d'une manière si claire la volonté de Dieu, que malgré les combats qu'elle put essuyer, tant de la part du monde, que de la répugnance de la nature,

*Il lui don
ne une co
pagne,
sous le
nom de la
Sœur de la
Concepiu*

tout, & rien ne fut capable de l'arrêter; parce qu'il s'agissoit d'une œuvre qui devoit contribuer beaucoup à la gloire de Dieu & au salut du prochain. Il songea que pour les garçons, il ne lui seroit pas impossible de trouver parmi le grand nombre de ceux qu'il avoit sous sa conduite, des personnes capables de les instruire; & assez zélées pour entreprendre de le faire. Pour les filles, dont l'éducation, quoique également nécessaire, est d'ordinaire plus négligée, il crut qu'il pourroit y pourvoir excellemment en y employant les Filles de la Sagesse, & que c'étoit une porte que la Providence leur ouvroit pour entrer dans l'exercice de leurs fonctions, & pour se multiplier.

Il s'en ouvre à M. l'Evêque, qui l'approuve & qui le charge de mettre son projet en exécution & d'inviter la Sœur Marie de J. à venir à la Rochelle.

Mais quelque beau, quelque avantageux que lui parut ce projet, il ne voulut cependant prendre aucune détermination sans avoir auparavant consulté l'Evêque du lieu. On a déjà pu voir combien M. de Champflour, un des plus grands ornemens de l'Episcopat en France, avoit d'estime pour M. de Montfort. Celui-ci lui exposa avec confiance les réflexions qu'il avoit faites sur la nécessité d'établir des écoles publiques & gratuites dans sa ville Episcopale; il lui indiqua les vues qu'il avoit eues sur cet objet, & la manière dont il pouvoit s'y prendre pour venir à l'exécution, en soumettant le tout aux lumières de Sa Grandeur, & en s'offrant seulement à elle, comme un instrument, dont elle pourroit

faire tel usage qu'il lui plairoit. Il lui parla pour la première fois de la Congrégation qu'il avoit projetée pour le service des pauvres, sous le nom des Filles de la Sagesse ; puis, entrant dans un plus grand détail, il lui raconta ce qui s'étoit passé à Poitiers, par rapport à cette affaire. Ce qui lui donna occasion de lui faire connoître la Sœur Marie-Louise de Jesus, & les grandes preuves qu'elle avoit constamment données de sa sagesse & de sa vertu. Le Prélat parut écouter avec plaisir tout ce que lui dit le Missionnaire, & comme il prévint tout le bien que procureroit la bonne œuvre, dont il lui parloit, si jamais elle s'exécutoit selon le plan proposé, il le chargea de les mettre en exécution, le revêtant pour cela de tous les pouvoirs qu'il pouvoit désirer. Il l'encouragea plus particulièrement encore à perfectionner ce qu'il avoit commencé par rapport aux Filles de la Sagesse, dont il se formoit déjà la plus haute idée, & il lui dit d'inviter de sa part la Sœur Marie-Louise de Jesus, à venir dans sa ville pour s'y charger de l'éducation des jeunes filles. Il ajouta en finissant qu'il se chargeoit lui-même des frais, que demanderoit nécessairement l'établissement des deux écoles.

M. de Montfort avoit toujours regardé les ordres du Ciel dans ceux de ses supérieurs Ecclésiastiques. Si son Evêque eut désapprouvé son dessein, il l'auroit abandonné, persuadé que Dieu n'en auroit pas

*Soins qu
se donne
M. de
Montfort
en consé-
quence de
cet ordre*

demandé de lui l'exécution ; mais, voyant que non-seulement il l'approuvoit, mais qu'il desiroit ardemment d'en voir l'accomplissement, qu'il vouloit que ce fut lui qui l'entreprît, qu'il l'empressoit même & qu'il lui promettoit de l'aider, il ne douta plus que le Ciel n'exigeât qu'il s'y appliquât tout entier : la première chose qu'il fit, fut d'écrire à la Sœur Marie-Louise de Jesus ce dont l'Evêque l'avoit chargé ; de l'avertir d'arranger tellement les affaires de son Hôpital, qu'elle pût être en état de partir au bout de six mois. Pour les autres choses, comme il vit qu'elles demandoient du temps, & qu'il se sentoit pressé de ne point interrompre pour cela l'œuvre des Missions, après avoir réglé ce qu'il y avoit de plus essentiel, il partit pour le long voyage, dont il sera parlé dans le livre suivant, espérant qu'en son absence, on pourroit travailler aux choses, qui n'étoient pas proprement de sa compétence, & qui demandoient uniquement la main d'œuvre des différens ouvriers.

*Il veille
sur les ou-
vriers, &
leur inspire
une nouvel-
le ardeur.*

Mais Dieu vouloit que la bonne œuvre lui dut toute son existence. A son retour il trouva les choses à-peu-près dans le même état où il les avoit laissées en partant. Les maisons étoient achetées, les frais destinés à la bonne œuvre étoient prêts, par les libéralités de M. l'Evêque. Mais rien n'étoit encore en ordre. Il falloit faire aux maisons des réparations immen-

ses, préparer les matériaux nécessaires, les faire apporter sur les lieux, & marquer à un grand nombre d'ouvriers la tâche que chacun avoit à faire. Le Missionnaire ne se rebuta de rien, il fit l'office d'Entrepreneur, il traça le plan qu'on devoit suivre, & la maniere dont on devoit s'y prendre pour l'exécuter. On le voyoit continuellement se transporter d'un lieu à un autre pour donner ses ordres, veiller sur les ouvriers & les animer au travail. Jamais peut-être ils n'avoient travaillé avec tant d'activité, le courage qu'il fut leur inspirer sembloit en quelque maniere les reproduire, de sorte qu'au grand étonnement des personnes de l'art l'ouvrage fut achevé en huit ou dix jours.

Les écoles des garçons furent ouvertes les premières. M. de Montfort y établit trois Maîtres, à la tête desquels il mit un Prêtre, qui devoit veiller sur leur conduite, dire la Messe aux enfans à la fin de la classe, & les confesser au moins tous les mois. Bientôt il s'y rendit une grande multitude d'enfans, qui tous y furent reçus gratuitement. Ce fut un point sur lequel le Missionnaire insista beaucoup. Demander quelque chose directement ou indirectement aux enfans ou à leurs parens, soit en argent ou en présens, étoit un crime capital dans les Maîtres, & pour lequel ils auroient été exclus en cas d'incorrigibilité. La gloire de Dieu, le salut des ames, leur propre perfection, étoient ce qu'ils devoient

*Règlem
qu'il fa
pour les
écoles d
garçons*

*Forme
des classes
à l'ordre
d'ité y fait
observer.*

avoir uniquement en vue. L'ordre & le silence le plus exact furent prescrits rigoureusement dans les écoles, parce que sans l'un & l'autre, disoit le serviteur de Dieu, les écoles mêmes deviendroient pour les Maîtres & pour les enfans, une occasion de péché. A cette fin, il marqua quels étoient les Maîtres à qui le soin de l'école pouvoit être confié, & quels étoient les enfans qu'on pouvoit y admettre; le temps, qu'il falloit y donner, les exercices d'étude & de piété, qu'on devoit y pratiquer; les récompenses qu'il convenoit de donner aux enfans pour les encourager à bien faire; & les pénitences qu'il étoit à propos de leur faire subir, quand ils manqueroient à leur devoir. Le prudent Missionnaire entra dans les plus petits détails, comme si toute sa vie il eut été employé à gouverner des enfans. Il voulut que la longueur de la classe surpassât un peu la largeur, que la chaire du Maître fut placée dans le fond, que vis-à-vis, il y eut un banc plus élevé que les autres, qu'il nomma le banc des *Seraphins*: là devoient être les enfans qui auroient fait leur première communion, ou qui seroient plus avancés que les autres. De chaque côté, il devoit y avoir quatre autres bancs, à qui il donna le nom des autres chœurs Angéliques; sur lesquels les enfans seroient placés, chacun à son rang, selon son âge & sa capacité. Les bancs étoient un amphithéâtre, afin que le

Maître put voir d'un coup d'œil toute sa petite troupe, & que rien ne passât sans qu'il en eut connoissance.

M. de Montfort ne se contenta pas d'avoir fait cet arrangement. Il présida lui-même à l'exécution. Pendant le séjour plus long qu'à l'ordinaire, qu'il fit alors à la Rochelle, il venoit tous les jours aux petites écoles, pour styler & les maîtres & les disciples à sa méthode d'enseigner. La bénédiction, que le Seigneur avoit coutume de verser sur toutes ses œuvres, parut sensiblement dans celle-ci. Toute la ville fut surprise du prompt changement qui se fit par ce moyen dans le peuple. Les enfants, constamment occupés & retenus étoient devenus l'édification de ceux dont ils étoient auparavant le fléau. C'est tout ce que nous dirons de ce premier établissement, qui se fit par les libéralités de M. de Champflour, & par les soins infatigables de M. de Montfort. Il est juste que nous entrions dans un plus grand détail par rapport à celui des filles de la Sagesse, dont les avantages ont été & plus abondans & plus étendus.

Quand la Sœur Marie-Louise de Jesus eut reçu de M. de Montfort la lettre dont on a parlé, elle se mit, tant qu'il étoit en elle, en devoir d'y obéir, elle arrangea ses comptes, & disposa ses affaires de manière, qu'il ne lui restât plus qu'à demander les permissions nécessaires, lorsqu'il en seroit temps. C'est tout ce qu'elle

*Il forme
lui-même
les Maîtres.
Fruits admirables
de cet établissement.*

*Ce qu'eut
à souffrir
la Sœur
Marie-Louise
pour quitter
Poitiers.*

pouvoit faire alors, & les choses restèrent en cet état, jusqu'à ce que M. de Montfort, de retour de ses courses Apostoliques, après en avoir de nouveau conféré avec son Evêque, lui manda de se tenir prête à partir au premier signal. Il lui disoit dans sa lettre, qu'il prévoyoit bien qu'elle auroit beaucoup de difficultés à vaincre, mais qu'elle devoit s'armer de courage, que le temps s'approchoit où Dieu vouloit se servir d'elle & de sa compagne, pour l'œuvre à laquelle il les avoit appelées, & qu'il leur donneroit des secours proportionnés à la grandeur de l'entreprise, qu'il leur mettoit en main. Ce dernier avis étoit absolument nécessaire. On sait ce qu'il en coûte, quand il s'agit d'entreprendre quelque chose de grand pour le service de Dieu. Mille pensées se présentent alors à l'esprit, qui jettent l'ame dans une perplexité, que Dieu permet souvent, afin que le combat étant plus pénible, le triomphe soit plus glorieux & plus méritoire. C'est ce qui arriva à la fidele disciple de M. de Montfort. Elle ne pouvoit se dissimuler à elle-même que Dieu s'étoit servi d'elle, & s'en servoit encore pour faire de grands biens à l'hôpital de Poitiers, que tout y étoit dans un meilleur ordre, & que les pauvres étoient beaucoup plus soulagés, & Dieu mieux servi, depuis qu'elle se mêloit de le gouverner. Si elle se retiroit, il y avoit lieu de craindre, que les choses

retombassent dans le triste état, où elles étoient auparavant ; qu'il n'y avoit personne qui put y faire ce qu'elle y faisoit, qu'ainsi tout ce qu'elle avoit obtenu avec tant de temps & de travail, tout le bien qu'elle avoit fait s'évanouiroit presque à l'instant ; que les mêmes désordres reviendroient, & que par conséquent elle seroit coupable devant Dieu, d'une infinité de crimes, qui seroient occasionnés par sa retraite ; qu'au reste elle quitoit un bien assuré, pour un autre qu'elle ne seroit peut-être jamais en état de faire, & que peut-être Dieu ne demandoit pas d'elle. A ces réflexions accablantes se joignoit l'opposition d'une mere, à laquelle elle croyoit toujours devoir obéir, n'ayant pas encore, à proprement parler, de Supérieur. *Vous pourrez bien vous échapper,* lui avoit répondu sa mere, quand elle lui avoit demandé son consentement ; *mais, jamais je n'y consentirai.* Plus la Sœur Marie-Louise de Jesus, pesoit toutes ces choses, plus elle sentoit augmenter ses craintes ; elle étoit comme entourée de tous côtés de précipices, dans lesquels il lui étoit inévitable de tomber. Elle courut au dépositaire de sa confiance, croyant trouver, dans ses conseils, un sûr remede à ses maux. C'étoit le Pere Carcault, homme très-saint & très-éclairé dans les voies de Dieu ; mais, il n'y a rien qui puisse soulager une ame, quand il plaît à Dieu de la tenir dans l'affliction ; ce Pere ne lui

Opposition de sa mere à son départ.

— donna point de réponse décisive, il parut même porté à croire qu'elle ne devoit pas quitter l'hôpital. Il lui dit cependant de venir le trouver dans un certain temps ; & de prier en attendant , pour connoître la volonté de Dieu. La fervente pénitente n'y manqua pas. Elle pria , & fit prier , à cet effet , tout ce qu'elle connoissoit de bonnes ames dans la ville. Ces

L'un & l'autre lui donnent leur consentement, sans en être sollicités. prières ne furent pas sans effet. La Sœur Marie, étant retournée au jour marqué, à son Confesseur ; celui-ci lui dit , qu'il avoit beaucoup consulté le Seigneur , & qu'il ne doutoit plus que ce ne fut la volonté de Dieu, qu'elle partit pour la

Rochelle Peu de temps après, sa mere vint d'elle-même la trouver, sans avoir été sollicitée davantage, & lui déclara qu'il n'étoit plus en son pouvoir de la retenir, & qu'elle lui donnoit son consentement pour aller où Dieu l'appelleroit. M. l'Evêque de Poitiers consentit secrètement à son départ, après avoir fait quelques tentatives pour l'en détourner. Son pere ne différa à le lui permettre qu'autant qu'il lui fallut de temps pour s'assurer que M. l'Evêque de la Rochelle prenoit sa fille sous sa protection. MM. les Administrateurs de l'Hôpital furent ceux qui témoignèrent le plus d'opposition à la résolution de la Sœur Marie-Louise de Jesus ; ils refuserent , autant qu'ils le purent , de recevoir ses comptes , mais enfin ne pouvant vaincre ses résist-

tances, ils se déterminèrent à les recevoir; & les trouverent parfaitement en regle.

Tout paroissoit disposé pour le départ de la Sœur, & de sa compagne; ses doutes étoient dissipés, elle étoit persuadée de la volonté de Dieu; mais, lorsqu'on fut au moment de l'exécution, & que le commissionnaire envoyé par M. de Montfort, pour les venir chercher, fut arrivé, le combat fut plus violent que jamais. On fit les derniers efforts pour retenir les deux Sœurs; l'Aumônier de l'Hôpital, homme très-recommandable par sa vertu, leur représenta de la manière la plus vive les besoins des pauvres; & leur fit un point de conscience de la démarche, qu'elles alloient faire. C'étoit les prendre, pour ainsi dire, par leur endroit foible. D'autres personnes prétendoient qu'il falloit qu'elles eussent perdu le jugement pour agir de la sorte, & la mere de la Sœur Marie-Louise de Jesus, vouloit reprendre le consentement qu'elle avoit donné. Rien de tout cela cependant ne put faire changer de résolution à la Sœur, & au milieu des pleurs & des regrets de ceux qui la connoissoient, soutenue par le courage de sa compagne, elle s'arracha de son pays, pour aller dans une terre étrangère.

Arrivée à la Rochelle, la pieuse Fondatrice, comme il arrive toujours dans ces occasions, trouva de nouvelles dif-

Nouvelles difficultés au moment du départ; elle en triompha.

Situation des Sœurs de la Salette à leur

*arrivée à
la Rochelle.*

ficultés, qui, pendant quelque temps, servirent à exercer sa patience. Elle ne trouva rien de ce qu'elle pouvoit attendre, pas même de logement ; M. de Montfort, accoutumé à pratiquer lui-même le conseil évangélique, qui prescrit de ne point s'inquiéter du lendemain, s'étoit contenté d'ordonner de grandes capotes noires, telle qu'il vouloit que ses filles les portassent ; ou du moins ceux sur qui, il s'étoit reposé pour le reste, n'avoient pensé à rien. La Providence vint au secours des personnes qui s'oublioient elles-mêmes, & leur fit trouver à se loger, & de quoi subsister bien pauvrement ; & il fallut rester ainsi, jusqu'à ce que le lieu, que l'Evêque leur destinoit, fut préparé. Cela n'empêcha pas que de jeunes personnes, charmées de la vertu des deux filles de la Sagesse, ne desirassent se joindre à elles. M. de Montfort le permit ; il désigna la Sœur Marie-Louise de Jesus, pour être Supérieure de la petite communauté, &, pendant son absence, il leur écrivit de quelle manière elles devoient se conduire. Ce n'étoit pas la moindre de leurs peines, d'être privées de la présence de leur Père, dans un temps où elles avoient si fort besoin de ses avis & de ses exhortations.

*Entrevue
qu'elles
ont avec
M. de
Montfort.*

La première entrevue, que le serviteur de Dieu, eut avec ses Filles, fut à une maison de campagne nommée le petit Plessis, qui est à un quart de lieu de la Ro-

chelle. Là , après la Messe , & une longue action de grace , il leur donna les avis les plus nécessaires pour leur conduite. Voyant par hasard avec quel soin , une poule rassembloit ses petits pouffins sous ses ailes , il prit occasion de là , de montrer à celle qu'il avoit choisie pour être Supérieure , de quelle maniere elle devoit se conduire à l'égard de ses inférieures. Il lui rappella ce qu'il lui avoit dit en quittant l'Hôpital de Poitiers ; que quand il n'y auroit de Filles de la Sageffe , que dans dix années , que la volonté de Dieu seroit accomplie. *Comptez , ajouta-t-il ; vous verrez qu'il y a maintenant dix ans , que je vous le disois.* Et comme la Sœur ne put s'empêcher de lui faire part de ses craintes , au sujet de l'Hôpital de Poitiers : *consolez-vous , lui répliqua-t-il sur le champ , tout n'est pas perdu pour l'Hôpital de Poitiers. On vous y demandera. Vous y retournerez , & vous y demeurerez.* La pieuse Fille de M. de Montfort n'avoit jamais perdu de vue la premiere prédiction , dont elle voyoit l'accomplissement ; elle n'oublia non plus jamais la seconde , & elle la vit pareillement s'accomplir , lorsqu'en 1748 , trente deux ans après la mort de M. de Montfort , les Administrateurs de l'Hôpital de Poitiers , ayant demandé des Filles de la Sageffe pour le gouverner , elle y vint établir cinq de ses Filles.

Le Missionnaire s'appliqua ensuite d'autant plus particulièrement à régler ce

Prédiction qu'il leur fait.

Soin qu'il prend de régler les

*écoles pour
les petites
filles.*

qui regardoit l'école des filles, que celle-là devoit servir de modele à toutes-celles que les Filles de la Sagesse pourroient avoir dans la suite. L'ordre qu'il y fit observer, fut à-peu-près le même que dans les petites écoles des garçons, autant que la diversité du sexe le pouvoit permettre; c'est pourquoi nous n'entrerons là-dessus, dans aucun détail; mais, nous ne pouvons pas nous dispenser de donner une idée des regles que l'homme de Dieu donna aux filles de la Sagesse.

*Fin de
l'Institut
des Filles
de la Sa-
gesse.*

Il leur propose d'abord la fin de leur Institut qui est de travailler à l'acquisition de la divine Sagesse, c'est-à-dire, de leur propre perfection, & de s'employer ensuite de toutes leurs forces, avec le secours de la grace, à l'édification, au salut & à la perfection du prochain, sur-tout des pauvres; en imitant, autant qu'il leur sera possible en toutes choses, Jésus-Christ même, la sagesse incarnée. Dans cette vue, & pour s'acquitter d'une obligation essentiellement attachée à leur vocation, les filles de la sagesse, s'efforceront d'entrer chaque jour de plus en plus, dans les sentimens de leur divin modele. Elles aimeront ce qu'il a aimé, la pauvreté, l'humiliation, la croix, elles auront au contraire en horreur, ce qu'il a rejeté & méprisé, comme les honneurs, les richesses, & les plaisirs, que le monde recherche avec tant d'empressement.

C'est ce que doit leur rappeler sans

esse le beau nom de Fille de la Sagesse, c'est-à-dire, de Jesus-Christ, qui est tout à la fois, la sagesse éternelle de Dieu, & la sagesse incarnée, & rendue visible aux hommes, pour leur enseigner le véritable chemin du salut, leur servir de guide, & leur donner la force d'y marcher après lui. Pour porter dignement ce nom, elles ne doivent rien avoir de commun avec la fausse sagesse du siècle, qui n'est que folie devant Dieu. Elles doivent se regarder, comme très-heureuses, quand, pour l'amour de Dieu & pour son service, elles seront rebutées, & méprisées du monde, & même traitées comme insensées, ainsi que leur divin maître l'a été.

Après avoir donné par là à ses Filles une haute idée de la perfection à laquelle elles sont appelées, le saint Instituteur considère séparément les deux objets qu'embrasse la fin de l'Institut. Il veut qu'on les regarde tous deux comme ne faisant ensemble qu'une fin unique; mais que le second, le soin du prochain soit subordonné au soin de leur propre perfection, parce que, si le soin du prochain étoit le principal but, qu'elles se proposassent, il pourroit arriver dans la suite qu'elles tomberoient dans le trouble & le découragement, lorsqu'elles ne seroient pas employées aux fonctions de la charité, qui regardent le prochain; au lieu qu'en se proposant en premier lieu de se sanctifier en accomplissant la vo-

*Double
objet,
qu'elles ne
doivent ja
mais sépa-
rer.*

lonté de Dieu, qui leur sera marquée par l'obéissance, elles conserveront toujours leurs ames en paix, de quelque manière que les choses arrivent. Il faut donc qu'elles songent d'abord à se sanctifier elles-mêmes, d'autant que sans cela elles ne pourroient jamais contribuer efficacement à l'édification du prochain; mais il faut que ce soin de leur perfection les porte à se dévouer entièrement au service des ames. Une Fille de la Sagesse, qui ne se proposeroit pour but, que l'un de ces deux objets, ne répondroit que bien imparfaitement à la fin de son Institut.

*Moyens
qui leur
sont pres-
crits pour
arriver à
la fin de
l'Institut.*

Les moyens qu'indique ensuite M. de Montfort sont proportionnés à cette fin. Comme il ne vouloit pas que la vie de ses Filles fut toute entière dans la contemplation, ni toute entière dans l'action; mais, que par un sage tempéramment elles fussent allier ensemble ce que l'un & l'autre de ces vies ont de plus parfait; il emprunta de l'une & de l'autre vie ce qu'il y avoit de convenable à la fin de son Institut; de manière qu'une Fille de la Sagesse, assise avec Marie aux pieds de son divin Maître, écoutât en paix les sublimes leçons qu'il daigneroit lui donner, mais qu'elle ne craignit point d'interrompre ce doux repos, pour aller le servir dans la personne du prochain, en s'appliquant, avec Marthe, aux fonctions laborieuses de la vie active. En conséquence, il prescrivit à ses Filles la pra-

rique de l'oraison mentale, les examens de conscience, & sur-tout l'examen particulier, la lecture des bons livres de piété, la fréquentation des Sacremens, les retraites spirituelles, & d'autres exercices de piété de cette nature. Voilà le partage de Marie; pour ce qui regarde les fonctions de Marthe, il fit choix de toutes celles, par où des Vierges chrétiennes, qui demeurent en communauté, peuvent contribuer le plus au salut & à l'édification du prochain; telle que le gouvernement des Hôpitaux de toute espèce & des manufactures qui y sont établies, des maisons de retraites, des maisons d'orphelins, & même des maisons de force; le soin de visiter les pauvres malades chez eux, tant dans les villes que dans les campagnes; de les saigner, de leur fournir des médicamens, de panser les plaies, de leur distribuer du bouillon, du linge & autres choses nécessaires; d'aller dans les prisons, mais surtout d'instruire la jeunesse de leur sexe, & particulièrement les religionnaires & nouvelles converties; en un mot, toute espèce de bonnes œuvres, qui peuvent les rendre plus utiles au prochain & même à l'état en général (a).

M. de Montfort savoit combien la plupart de ces fonctions sont pénibles, c'est

*La règle
prescrit
peu d'au-
térité,*

(a) On peut compter de ce nombre les Hôpitaux militaires. Il y en a déjà plusieurs dont le feu Roi, leur a confié le gouvernement.

pourquoi il ne voulut point assujettir les Filles de la Sagesse à des austérités de règles; une autre raison qui l'y détermina, malgré son attrait particulier, fut qu'il prévoyoit que parmi les personnes, qui s'attacheroient à sa congrégation, il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas en état de joindre des macérations corporelles à leurs travaux journaliers, ce qui les mettroit dans la nécessité de recourir à des dispenses, pour en être exemptes; & qu'il jugeoit plus à propos de ne point imposer d'obligations, que de multiplier des dispenses, dont les suites sont toujours funestes. Il se contenta d'exhorter ses Filles à maltraiter leurs corps, chacune d'elles suivant ses forces, & la mesure de sa grâce; chose qu'il donne comme un moyen très-efficace pour obtenir la divine Sagesse. Mais, afin que l'amour-propre & la lâcheté naturelle, ne retiennent pas, sous prétexte de faiblesse, des âmes trop pleines d'amour pour elles-mêmes, ou qu'une ferveur peu réglée n'en emporte point d'autre au-delà des bornes de la discrétion, il a laissé aux Supérieures la charge de régler à chacune les mortifications qu'il lui convient de faire; eu égard & à la fin de l'Institut & aux forces de chaque particulier; de manière qu'il y eut toujours un juste milieu entre le relâchement, qui nuit à l'âme, & l'excès qui ruine le corps.

*Elle ad-
met toutes
sortes de*

Toutes sortes de personnes, sans distinction de rang, de naissance & de biens peuvent

peuvent être admis dans la congrégation des Filles de la Sagesse, à l'exception de celles qui seroient trop âgées, ou qui seroient sujettes à quelque infirmité d'esprit ou de corps, qui les rendroit peu propres à remplir les fonctions de l'Institut. Il faut aussi qu'elles n'aient point été en condition, sous quelque dénomination que ce soit. Non pas qu'on méprise cet état; mais, parce que l'esprit de dévotion & de générosité, dont les Filles de la Sagesse doivent faire profession, n'est pas si commun qu'on pourroit le penser, & qu'il est très-rare dans ces sortes de personnes. L'expérience sur ce point est si frappante, qu'on n'a pas cru pouvoir en dispenser. L'unique chose d'ailleurs qu'on exige, c'est qu'avec quelque aptitude pour ces fonctions, elles aient les dispositions requises pour acquérir la Sagesse, c'est-à-dire, qu'elles soient dociles & pauvres d'esprit. Le noviciat doit durer au moins un an. Pendant ce temps, on exerce les novices à la pratique de toutes sortes de vertus; on travaille à les dépouiller de toute inclination naturelle ou vicieuse; on les forme aux fonctions de leur état; on leur apprend la manière de faire le catéchisme, à tenir les petites écoles, à lire & à écrire parfaitement, & à faire des ouvrages manuels, selon leur capacité; de plus on a grand soin de les éprouver; mais, de sorte que les épreuves qu'on leur fait subir soient également

propres à fonder les novices dans l'humilité, & à les disposer aux emplois de zèle & de charité auxquels elles sont destinées. Quand leur vertu s'est montrée supérieure à toutes ces épreuves, le temps du noviciat étant fini, elles s'engagent dans la congrégation par les vœux simples de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, vœux qu'elles renouvellent ensuite tous les ans, dans une communion qu'elles font à cet effet.

*La Sœur
Marie-
Louise re-
çoit cette
regle des
mains de
M. de
Montfort.*

Tel est le précis de la règle que M. de Montfort donna à sa nouvelle congrégation, & dans laquelle on trouve les maximes de la plus haute perfection, & des leçons admirables de fermeté, de prudence & de charité, que les Sœurs doivent pratiquer les unes envers les autres; comme aussi envers les pauvres, qu'elles soulagent, & envers les enfans qu'elles instruisent. La Sœur Marie-Louise de Jesus reçut alors cette règle à genoux des mains du saint Instituteur, & promit de l'observer, & de la faire observer à toutes celles qui se joindroient dans la suite à elle. Depuis, un grand nombre de Prélats l'ont approuvée, & les personnes les plus éclairées & les plus saintes l'ont comblée d'éloges.

*Promesse
que le
pieux In-
stituteur
fait à ses
Filles.*

L'homme de Dieu ne se contenta pas de donner cette règle à ces ferventes épouses de J. C. qu'il lui avoit consacré, il venoit de temps en temps la leur expliquer familièrement, & montrant alors son cœur, comme à découvert, il les entretenoit libre-

ment des voies les plus sublimes de la perfection. Ce fut dans un de ses entretiens, que s'arrêtant tout à coup au milieu de son discours, transporté hors de lui-même & le visage tout enflammé d'un feu divin; il leur dit ces paroles remarquables; *Ô mes Filles, Dieu me fait en ce moment connaître des choses admirables, je vois dans les secrets divins une pépinière de Filles de la Sagesse. L'événement a fait voir la vérité de cette prédiction, mais ce ne fut pas du vivant du Missionnaire. Ces paroles furent comme le dernier adieu qu'il fit à ses Filles. Bientôt après, il les quitta pour reprendre le cours de ses Missions, & quoiqu'il ne cessât, qu'avec la vie; de les gouverner par lettres, il ne les revit plus dans ce monde.*





LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.



LIVRE SIXIEME.



SOMMAIRE.

LIAISON de ce livre avec le précédent. Mission de Mauzé. M. de Montfort y tombe malade. On le transporte à l'Hôpital de la Rochelle. Sa grande patience au milieu des plus cuisantes douleurs. Sa convalescence. Il reprend ses fonctions. Mission du Vanneau, Diocèse de Saintes. Tous les Missionnaires sont interdits, & rétablis presque aussitôt. Diverses Missions. Projet d'un voyage Apostolique. Le Missionnaire s'arrête d'abord à Roussay où il donne une Mission. Trait de force, Trait de douceur & d'humilité. Evénement miraculeux arrivé au plantement de la Croix. M. de Montfort rétablit une Chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. Il va à Nantes & y vi-

te les incurables. Il est trompé par un jeune
 Clerc libertin. Maniere singulière, dont il
 recouvre un Mulet, que ce Clerc lui avoit
 levé. Il fait Retraite à Rennes, après la-
 quelle il compose une grande lettre sur les souf-
 frances, & l'adresse aux amis de la Croix.
 Partie de cette lettre. Visite de M. de Mont-
 fort au Marquis de Magnane chez M. d'Ou-
 ville. Celui-ci est d'abord frappé de ses ma-
 nieres, & ensuite conçoit la plus haute estime
 pour lui. Le Missionnaire va à Avranches où
 l'Evêque lui refuse la permission de dire la
 Messe, le jour même de l'Assomption. Cela
 oblige à se rendre en diligence à Ville-
 dieu, petite ville du Diocèse de Coutances.
 Liens qu'il y fait. Sur le chemin on lui
 refuse le soir un logement dans une Auberge.
 L'antique qu'il compose à ce sujet. Il va à
 Saint-Lo. Rencontre qu'il y fait d'un Ec-
 clésiastique, qui le connoissoit de réputation.
 Mission qu'il fait à Saint-Lo. Sensation que
 vit cette Mission. Il est interdit & peu après
 l'habileté. Deux choses sur-tout contribuent
 à ses succès; l'austérité de sa vie, & les preu-
 ves qu'il donne de son savoir sur-tout dans
 les Conférences. Il se fait une ligue contre
 lui; cela même augmente sa réputation. Con-
 versions éclatantes. Fin de la Mission. Il va
 voir à Rouen M. Blain son ancien ami. Di-
 verses objections que lui fait son ami, aux-
 quelles il satisfait pleinement. Prédiction
 qu'il lui fait. Faveur particulière dont il lui
 est part. Bonnes œuvres, que M. de Mont-
 fort fait à Rouen. Il s'embarque sur le Co-

che d'eau, & engage tous ceux qui y sont à réciter avec lui le saint Rosaire. Biens qu'il fait dans une paroisse où il passe. Son grand silence sur la route. Sa charité envers son compagnon de voyage. Il part pour Pont-Château. Il y va loger chez le Curé, qui ne passoit pas pour lui vouloir du bien. Fatigues qu'il effuye dans le transport des figures de son Calvaire. Il va à Rennes & loge chez M. d'Orville. Grands biens qu'il fait à son hôte. Victoire remarquable que celui-ci remporte sur le respect humain. Le Missionnaire découvre à Madame d'Orville, une punsle secrète, qu'elle avoit. Pareille chose lui arrive par rapport à un de ses freres. Haute estime que M. d'Orville faisoit de sa sainteté. Maniere dont ils se sèparent. Honneurs extraordinaires rendus à M. de Montfort sur la route de la Rochelle. Pressentiment que les peuples ont de sa fin prochaine.

^{3.}
de **D**A N S le livre précédent, nous avons vu M. de Montfort faire l'office de Législateur, & jeter le fondement de deux Congrégations respectables, l'une d'hommes Apostoliques, l'autre de Vierges dévouées à toutes sortes d'œuvres de charité, qui toutes les deux, chacun à la maniere qui lui étoit convenable, devoient hériter de son esprit & perpétuer les fruits de son zèle. Dans celui-ci, nous allons le voir reprendre l'office de Missionnaire, ou plutôt nous allons nous-mêmes reprendre le récit de ses missions, que nous avons inter-

rompu, quoique lui-même ne les discontinuât jamais, pas même au plus fort de ses autres affaires, à moins qu'il n'y fut forcé par la maladie, ou par le soin de sa propre perfection, & c'est, sous ce point de vue, que nous aurons désormais à le considérer, jusqu'au moment, qui mit fin tout à la fois à sa vie & à ses travaux.

La première Mission, que fit M. de Montfort à son retour de Paris dans les derniers jours d'Août de l'année 1713, fut à Mauzé, petite ville du Diocèse de la Rochelle. Forcé, comme on l'a vu, de sortir subitement de Poitiers, loin d'être abattu par cette humiliation, il n'en étoit que plus animé pour travailler à la gloire de Dieu. Sa route pour la Rochelle le conduisit à Mauzé. Quoiqu'épuisé par la fatigue du long voyage qu'il venoit de faire, il y concerta avec M. le Curé de cette ville, une Mission dont l'ouverture fut fixée au Dimanche suivant. Ayant ensuite poursuivi son chemin, il trouva au Séminaire de la Rochelle deux Pères du Collège, qui profiterent du loisir que leur laissoit le temps des vacances pour lui offrir leurs services. L'un d'eux étoit le Père Colusson, Professeur de Théologie, très-estimé dans cette ville. La satisfaction fut égale de part & d'autre. M. de Montfort fut ravi d'avoir de tels coopérateurs. Eux de leur côté ne le furent pas moins de pouvoir travailler sous un homme, pour lequel ils avoient la plus grande vénération.

an. 1713.

M. de
Montfort
tombe
malade.

Le succès de la Mission répondit à la ferveur des ouvriers. M. de Montfort s'y distingua sur-tout, comme à son ordinaire, & Dieu répandoit une bénédiction toute particuliere sur ses discours. C'est le témoignage que lui rend le fameux Professeur, qu'on vient de nommer. Malgré l'épuisement de ses forces, il prenoit sur lui-même le plus grand faix du travail, sans cependant se relâcher en rien de ses jeûnes, & de ses austérités ordinaires. Enfin la nature y succomba. Vers le milieu de la Mission, il fut attaqué d'une rétention d'urine, qui, jointe à plusieurs autres maux, lui causa les plus violeptes douleurs & mit sa vie dans un danger manifeste. Le saint homme fut le seul qui n'en fut pas allarmé, & pour consoler les compagnons de ses travaux, il leur disoit, d'un air qui marquoit son contentement & sa reconnoissance, *que tous les ans dans ce même temps, vers la Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il avoit coutume de recevoir de son bon Maître quelque portion de sa Croix.*

Il est
transporté
à l'Hôpital
de la Ro-
chelle.

A la fin de la Mission, il fut transporté chez les Freres de la charité, à l'Hôpital de la Rochelle. Ce grand amateur de la pauvreté éprouva dans cette occasion les mêmes sentimens, qu'il avoit autrefois éprouvés dans une occasion semblable. Ce fut une espece de triomphe pour lui de se voir placé, comme pauvre, dans une maison destinée au service des pauvres.

& son unique peine fut de voir qu'on ^{AN. 1713.} avoit pour lui des égards particuliers. Il semble que le Seigneur l'avoit conduit dans ce lieu, pour faire voir en lui un modele accompli de cette patience & de cet amour des souffrances, dont il donnoit aux autres de si touchantes leçons. Jamais ni la longueur de la maladie, ni les ardeurs d'une fièvre continue, causée par un abcès considérable, ni les opérations cruelles & humiliantes, qu'on lui faisoit régulièrement deux fois le jour pendant près de deux mois, ne purent altérer la paix de son cœur, ni arracher de sa bouche la moindre plainte. il ne cessoit au contraire de bénir la bonté paternelle de son Dieu, qui le traitoit, disoit-il, bien plus doucement qu'il ne méritoit, & qui vouloit par là lui faire faire quelque pénitence, le purifier, & le rendre conforme à Jesus-Christ crucifié. Ce sentiment, profondément gravé dans son cœur, le remplissoit d'une douce joie, qui se répandoit sur son visage & dans ses discours. A le voir, à l'entendre parler de Dieu, ce qu'il faisoit toutes les fois qu'il ouvroit la bouche, on eût dit qu'il ne souffroit point, ou bien que Dieu, par les consolations qu'il ver-soit dans son ame, prenoit plaisir à le dédommager en quelque sorte des souffrances qu'il ressentoit en son corps, & qu'il avoit gagnées à son service.

Beaucoup de personnes venoient exprès ^{Sa gran} auprès du malade pour s'édifier. Les Mé- ^{patience}
^{au mil}

1713. decins & les Chirugiens , peu accoutumés
 à de pareils spectacles , étoient eux-mêmes
 dans l'admiration de voir un homme , en
 proie à de si grands maux , les suppor-
 ter avec tant de patience & même de joie.
 Ils assuroient que jamais ils n'avoient vu
 de patience , comme la sienne. *De cent
 hommes , dit le célèbre M. Segnette Méde-
 cin de la Rochelle , de cent hommes qui
 auroient eu le même mal , il n'en seroit pas
 échappé un seul : lorsqu'on le sondoit , ce qui
 arrivoit deux fois le jour , il ne donnoit au-
 cune marque qu'il sentit le mal , & ne pouf-
 soit pas même le moindre soupir. Bien loin
 de prononcer des paroles de plaintes , il
 nous encourageoit à ne le pas épargner ,
 nous assurant qu'il se souviendrait de nous
 dans ses prières. Il rioit avec nous , comme
 s'il eut ressenti le plus grand plaisir du monde ,
 & lorsque la sonde touchoit son mal , il
 chantoit le Cantique ,*

Vive Jesus, vive sa Croix ,

N'est-il pas bien juste qu'on l'aime, &c.

Enfin , après deux mois d'une maladie
 opiniâtre , pendant laquelle le serviteur
 de Dieu avoit paru continuellement entre
 la vie & la mort , Dieu , qui conduit sou-
 vent ses saints jusqu'aux portes du trépas ,
 & les rappelle ensuite à la vie , pour faire
 éclater tout à tour en eux & sa justice &
 sa miséricorde , Dieu , dis-je , rendit par
 degrés à son serviteur les forces & la
 santé , qu'on avoit presque désespéré de
 lui voir jamais recouvrer. Le temps de la

convalescence, temps si dangereux pour la vertu, même des plus avancés, à cause des grands ménagemens qu'il faut accorder à la nature, n'eut aucun danger pour lui. M. de Montfort avoit été vraiment admirable dans sa maladie, il ne le fut pas moins dans sa convalescence. Il parut comme un homme nouveau, comme un homme résuscité, tout revêtu de Jésus-Christ, avec une grace plus abondante encore qu'auparavant, & plein du desir de consacrer toute entière à la gloire de son Maître, la vie qu'il venoit de lui rendre.

Dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, le premier usage qu'il en fit, fut de donner deux exercices de préparation à la mort, l'un à Courson, où le mois de Mai précédent il avoit donné une Mission, dont les fruits, comme on l'a vu dans le cinquième livre, avoient été si heureux, tant pour le Pasteur lui-même, que pour son troupeau. L'autre exercice, il le donna à l'Hôpital de la Rochelle. Nous avons dit ailleurs de quelle manière le saint Missionnaire donnoit ces sortes d'exercices, dont le but étoit d'apprendre à bien mourir, par la vive représentation des divers états où se trouve alors le Chrétien, bon ou mauvais, & la production des principaux actes qu'il faut faire pour obtenir une bonne mort. Une méthode si simple & si naturelle n'étoit pas du goût du siècle. Plusieurs personnes à la Rochelle, de celles

*Il reprend
ses fonctions.*

1714. qu'on appelle du beau monde, firent à cette occasion des plaisanteries, & sur le Missionnaire & sur son exercice de préparation à la mort. Mais, outre que l'homme de Dieu regardoit ces mépris, comme son gain propre & particulier, il eut abondamment de quoi s'en consoler par la vive impression de piété, que cet exercice fit sur l'esprit & sur le cœur de la plus grande partie de ses auditeurs.

Mission de Vanneau, Diocèse de Saintes, tous les Missionnaires y sont interdits & rétablis peu après.

Après ses premiers essais, il se crut bientôt assez fort pour reprendre le cours de ses Missions. Il commença par celle qu'il fit au Vanneau, paroisse du Diocèse de Saintes, dans les premiers mois de l'année 1714. Le Curé de cette paroisse avoit obtenu pour cela de son Evêque, tous les pouvoirs nécessaires, tant pour M. de Montfort, que pour tous les autres Prêtres, qui travailleroient avec lui dans cette Mission. Tout sembloit concourir au succès de cette bonne œuvre; le zèle des ouvriers, & l'ardeur des peuples à profiter de leur travail étoient égaux; & la rosée du Ciel se répandoit visiblement sur les uns & sur les autres; lorsque l'homme méchant, dont parle l'Evangile, jaloux des biens que la Mission alloit produire, essaya de les traverser, ou plutôt de les détruire entièrement. Il n'est que trop fréquent de voir des hommes obligés par état d'édifier les autres, qui, sous un masque de vertu, & sous prétexte de s'opposer au mal, ne semblent occupés que du soin de contre-

carrer toute espece d'entreprises propres à procurer la gloire de Dieu & le salut du prochain. Ce fut de ces hommes, que se servit l'Ange de ténèbres. Ils firent entendre au Prélat que M. de Montfort n'étoit qu'un séducteur, un homme extravagant, un hypocrite, qui semoit le trouble partout, & qui ne pouvoit faire que du mal. En conséquence, ordre donné de faire signifier à M. de Montfort & aux Prêtres qui travaillent avec lui, un interdit général de toutes les fonctions Sacerdotales. On étoit au dix-huitième jour depuis le commencement de la Mission; la plupart des confessions générales étoient entendues, & bientôt, dit un des Prêtres qui accompagnoient M. de Montfort, on devoit préparer les pénitens à la communion générale, lorsque tout-à-coup sur l'heure de midi, cet interdit fut signifié aux Missionnaires. Ce fut pour eux tous un coup de foudre. M. de Montfort, cet homme si insensible à tout ce qui le regardoit personnellement, fut plus sensible que personne au mal spirituel, qu'un pareil événement alloit produire. Il ne put s'empêcher d'en verser des larmes; il dit même aux autres Prêtres, que cette mortification étoit la plus grande, comme la plus inattendue, de toutes celles qu'il avoit encore essuyées dans le cours de ses Missions; quoique certainement il en eut essuyé de très-grandes, comme on l'a pu voir plus d'une fois dans les livres précé-

An. 1714.

dens. Les Missionnaires délibérèrent ensemble jusqu'au soir, incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, & plusieurs d'entr'eux étoient d'avis de s'en retourner à la Rochelle; lorsque le Curé du Vanneau, homme sage & pieux, leur dit qu'il étoit résolu d'aller trouver M. l'Evêque, & de lui représenter les inconvéniens de la suspense qu'il avoit envoyée, & le grand tort qu'en recevroit son peuple; afin de l'engager à rendre les pouvoirs qu'il venoit d'ôter. Il supplia en même-temps les Missionnaires de vouloir bien rester jusqu'à son retour. Il y a quinze lieues de Vanneau à Saintes; mais l'amour de son troupeau, dont étoit animé le digne Pasteur, fut tellement lui donner des ailes, qu'il fut de retour le lendemain sur les cinq heures du soir. L'Evêque mieux instruit avoit rendu les pouvoirs aux ouvriers Evangéliques jusqu'à la clôture de la Mission. Cette nouvelle leur causa autant de joie, que la première leur avoit causé de tristesse; & , bien loin que l'humiliation, qu'ils avoient soufferte, nuisit au succès de leurs travaux, il parut au contraire qu'elle fut pour eux une source des plus abondantes bénédictions; tant il se fit dans cette Mission de conversions frappantes & extraordinaires.

*Diverses
autres
missions.*

De retour à la Rochelle, M. de Montfort fit plusieurs autres missions dans ce Diocèse; les principales furent celles de Saint-Christophe, de Verrins, de Saint-

Medart & du Gué. L'Esprit saint, qui par-
 loit par sa bouche & qui agissoit en lui,
 se plaisoit à faire éclater en lui les richesses
 de sa grace & à exercer par lui l'empire
 souverain, qu'il a sur les cœurs, même
 les plus rebelles. Mais ces travaux Apos-
 toliques n'empêcherent pas que dans ce
 même temps il ne s'occupât de l'établisse-
 ment des écoles chrétiennes; & ce ne fut
 qu'après avoir suffisamment, comme il le
 pensoit, disposé tout ce qu'il falloit pour
 cela, qu'il se mit en route pour le grand
 voyage, que depuis long-temps il se sen-
 toit intérieurement pressé d'entreprendre,
 pour le bien sans doute d'un grand nom-
 bre d'ames, pour qui la présence & les
 discours du saint Missionnaire furent une
 source de grâces & de bénédictions.

Ce voyage fut vraiment celui d'un Apô-
 tre, qui, *lié*, comme saint Paul, *par l'Es-*
prit saint, suit en tout l'impulsion de ce
 divin Esprit, qui guide & dirige ses pas
 où il lui plaît. Semblable à ces animaux
mystérieux, dont parle Ezechiel, qui mar-
 choient où l'Esprit de Dieu les conduisoit,
 traînant avec eux le char du Seigneur,
 M. de Montfort se mettoit souvent en
 marche, sans autre dessein formé, que ce-
 lui de suivre absolument la conduite de
 celui qui depuis long-temps présidoit d'une
 manière spéciale à tous ses pas, comme il
 l'avoit cent fois éprouvé; & les grands biens,
 qu'il trouvoit à faire dans tous les lieux où il
 s'arrêtoit, faisoient voir évidemment qu'elle

*Projet
 d'un voya-
 ge vrai-
 ment
 Apostoli-
 que.*

1714.

étoit la main, qui l'y avoit conduit, & conséquemment que sa confiance n'étoit ni vaine, ni présomptueuse. D'ailleurs ce voyage, qui fut utile à tant d'autres, ne lui fut point inutile à lui-même. Outre ces saintes rigueurs & ses mortifications, qu'il exerçoit continuellement sur lui-même & que les plus grandes fatigues ne lui faisoient point interrompre, nous l'y verrons pratiquer les plus héroïques vertus. Sa confiance & son abandon à la divine Providence peuvent sur-tout être proposés pour modele aux Prédicateurs de l'Evangile. On peut dire aussi que dans la route qu'il prit, il sembla présager ce que feroient un jour ses successeurs, & leur désigner d'avance les lieux qui devoient être le principal théâtre de leurs travaux.

De Missionnaire s'arrête d'abord à Rouffay, où il donne une Mission.

M. de Montfort commença son voyage dans le courant du mois de Juin. Sa première station fut à Rouffay, paroisse considérable à l'extrémité du Diocèse de la Rochelle, sur les confins de celui de Nantes. M. Griffon, Chanoine régulier, qui gouvernoit alors cette paroisse, connoissoit personnellement le Missionnaire, & les fruits merveilleux dont il avoit été témoin, lorsque M. de Montfort avoit donné la Mission à la Seguinere, paroisse voisine de la sienne, lui avoient inspiré pour lui la plus haute estime. Il fut donc charmé de le voir, & le pria instamment de ne pas passer outre, sans donner la Mission à son peuple. Malgré les soins du pasteur, il re-

gnoit en celieu plusieurs vices considérables ; mais le plus commun , & le principe de la plupart des autres étoit l'ivrognerie. De ce vice naissoient les querelles entre les particuliers , les dissensions dans les mariages , la ruine des familles , les juremens , l'impureté , la profanation des jours les plus saints , que les habitans avoient coutume de passer dans la crapule , & d'autres désordres non moins scandaleux. L'homme de Dieu crut devoir d'abord attaquer ce vice ; il lui déclara la guerre & ne cessa point de le combattre qu'il ne l'eut entièrement exterminé. En peu de temps , ses discours animés de l'Esprit de Dieu , opérèrent de grands changemens en ce genre , & , à la fin de la Mission , il eut la consolation de voir que tous généralement avoient abandonné un vice , qui depuis long-temps étoit pour eux la cause des plus grands maux , tant pour l'ame que pour le corps. Sa victoire fut complète ; mais il ne l'obtint pas sans peine. Nous nous contenterons de rapporter deux traits singuliers , qui firent paroître tour-à-tour & sa force & sa douceur.

Il y avoit près de l'Eglise un cabaret , *Trait de force.* qui servoit comme de rendez-vous à tous les buveurs du canton. Loin que la Mission , dans le commencement , eut introduit un peu plus d'ordre dans cette maison , le désordre au contraire étoit devenu plus grand à cette occasion , & les assemblées plus fréquentes ; comme si le Démon

AN. 1714.

d'ivrognerie , qui favoit la guerre qu'on vouloit lui faire , eût voulu non-seulement se cantonner là comme dans son fort , mais encore y braver , y attaquer son ennemi , & le troubler & le fatiguer par des railleries , & des clameurs continuelles & tumultueuses. En effet ceux qui fréquentoient cette maison ne cessoient point de se moquer de ceux qui se rendoient à la Mission , & tandis que ceux-ci chantoient de saints Cantiques, ou faisoient quelque autre pieux exercice, ceux-là chantoient des chansons abominables, & faisoient des éclats, qu'on entendoit jusques dans l'Eglise. Une fois entr'autres que M. de Montfort étoit en Chaire, ce bruit fut encore plus grand qu'à l'ordinaire ; de sorte qu'il ne pouvoit que distraire l'esprit des auditeurs & celui du Prédicateur lui-même. Celui-ci cependant acheva son discours ; mais aussitôt après, rempli d'une sainte colere , & surtout touché du malheureux état de ces gens, il va droit à la maison où ils étoient , les aborde , leur parle avec une fermeté qui les étonne & les atterre, renverse les tables qu'il trouve sur son passage, & force ces hommes scandaleux à sortir de cet endroit. Deux d'entr'eux sembloient vouloir faire quelque résistance ; le saint homme les prend l'un & l'autre par la main , & les conduit ainsi à la porte, en leur disant d'un ton menaçant, que s'ils retournoient à l'endroit, il leur arriveroit quelque chose de pire. Depuis ce moment , le scandale

cessa tout-à-fait, la Mission se fit plus paisiblement, & l'heureux effet que produisit cette action de force, que nous ne proposons point ici comme un exemple qu'on doive ou qu'on puisse imiter, nous donne lieu de croire que M. de Montfort n'avoit agi en cela que par une inspiration spéciale, & par un sentiment semblable à celui qui animoit son divin Maître, lorsque par deux fois il chassa les vendeurs du Temple.

Le second trait que nous avons à citer n'est pas moins admirable, & cependant n'a rien que ne puissent imiter ceux qui se trouveroient en de pareilles circonstances. Pendant que M. de Montfort prêchoit, il entra dans l'Eglise un homme, qui, poussé par je ne sais quel esprit, sans respecter ni le lieu saint, ni l'assemblée des fidèles, s'adressa hautement la parole au Prédicateur, & vomit contre lui toutes sortes d'injures. La plupart des auditeurs se bouchèrent les oreilles pour témoigner l'horreur qu'ils en avoient, comme aussi pour ne point entendre les blasphèmes que cet homme proféroit. Quelques-uns se mirent en devoir de le faire sortir de l'Eglise, mais ils ne purent jamais en venir à bout. Le Missionnaire lui-même, forcé d'interrompre son Sermon, employa les prières pour l'engager à se taire : mais en vain ; cet homme n'en étoit que plus animé à l'accabler de toutes sortes d'outrages. Que faire ? M. de Montfort descend de chaire, perce

*Trait de
douceur &
d'humilité.*

AN. 1714.

la foule, va droit à cet homme, & se jetant à ses pieds, qu'il baigne de ses larmes, il lui parle avec tant de douceur & de tendresse, qu'il calme entièrement la fureur dont il étoit possédé. Celui-ci, devenu tout-à-coup agneau de loup qu'il étoit auparavant, obéit à la voix du Missionnaire, & se laisse conduire à la maison de la Providence; c'étoit le nom que M. de Montfort donnoit au logis qu'il occupoit; pour lui, il remonte en Chaire, & continue son Sermon; tout son auditoire fondant en larmes, également touché des vérités qu'il annonçoit, & du grand exemple, qu'il venoit de donner.

*Evenement
miraculeux
arrivé au
plantement
de la Croix.*

La fin de cette mission fut marquée par un événement qui parut tenir du miracle; du moins un très-grand nombre de personnes respectables & d'Ecclésiastiques éclairés le regarderent, comme l'effet d'une protection spéciale de Dieu. On étoit accouru de toutes parts pour assister au plantement de la Croix. Cette Croix étoit très-grande, & l'endroit où elle devoit être plantée n'étoit pas considérable, vu la multitude du peuple qui s'y trouvoit rassemblée. Une partie du peuple chantoit des Cantiques, d'autres récitoient le Chapelet, à deux chœurs, le tout avec beaucoup d'ordre & d'édification; lorsque la Croix, on ne fait par quel accident, vint tout-à-coup à tomber du côté que la populace étoit le plus entassée. Sa chute devoit naturellement écraser bien du monde. Il n'y

but personne, à l'exception de M. de Montfort, qui n'en fut épouvanté, jusqu'à pousser un cri de frayeur; mais, lorsqu'on vit que la Croix en tombant n'avoit fait aucun mal, & que personne n'avoit été blessé, hormis une seule qui n'avoit qu'une légère contusion; le Missionnaire en rendit hautement grâces à Dieu, & prit de là occasion d'exhorter le peuple à une grande dévotion pour Marie, à qui il attribuoit tout ce que cet événement avoit de favorable & de singulier.

Pendant le cours de cette Mission, il avoit eu grand soin de donner des témoignages de son zèle pour l'auguste Vierge Mere de Dieu, & il n'avoit rien oublié pour inspirer aux autres le même zèle. Ayant su qu'il y avoit dans la paroisse une ancienne Chapelle dédiée à son culte, mais en si mauvais état, qu'elle étoit entièrement abandonnée; il mit tout en œuvre pour la rétablir, & il y réussit si parfaitement, que non-seulement on y put célébrer nos saints mystères avec la décence convenable, mais que même cette Chapelle fut dès-lors fréquentée, comme un lieu de dévotion particulière, où la Reine des Anges & des hommes se plaçoit à exaucer les vœux de ceux, qui venoient l'y honorer. Le saint Missionnaire établit aussi à Roussay la pratique de réciter le saint Rosaire. On commença à le réciter en entier, avec tous ses mystères, tous les Dimanches & Fêtes de l'année.

Il rétablit une Chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. Etablissement du Rosaire.

& un chapelet, tous les autres jours. Les habitans du bourg & des environs se res-
doient pour cela à l'Eglise vers le coucher
du soleil ; les autres habitans de la paroisse,
qui demeuroient plus loin de l'Eglise,
se contentoient de le réciter chez eux,
chacun d'eux avec sa famille. Pratique édi-
ficante, qui fut adoptée par quelques paroisses
voisines, & qui persiste encore dans
ces endroits ; ainsi que le témoignoît en
1764 M. le Curé de la Chapelle-Dagenet,
paroisse du Diocèse d'Angers, dans le
voisinage de celle de Rouffay, dans une
lettre à un des MM. de S. Laurent. Il y
a, dit-il, environ cinquante ans que quelques
bonnes ames de ma paroisse ayant été à la
Mission que le vénérable M. de Montfort fai-
soit à Rouffay, commencèrent à réciter le
chapelet tous les Dimanches & Fêtes gardées,
trois fois chaque jour, ce qui formoit le Ro-
saire. Cette pratique s'est toujours soutenue
depuis ce temps-là dans mon Eglise avec
l'édification & le concours des fidèles. De-
puis quelques années, on y ajoute la pratique
de réciter tous les soirs un chapelet.

M. de La Mission de Rouffay étant ainsi heu-
reusement terminée & les fruits de la Mis-
sion assurés par tous les moyens que le zèle
& la prudence peuvent suggérer, notre
voyageur Apostolique prit la route de Nan-
tes. Arrivé dans cette ville, il y visita d'a-
bord les incurables, qu'il y avoit établis,
comme on l'a vu au livre troisième de cette
vie. Il est impossible d'exprimer toute la

M. de
Montfort
va à Nan-
tes, & y
visite ses
incurables,

joie des ces bonnes gens, à la vue d'un AN. 1714
 homme, à qui ils devoient tout le sa-
 lut du corps & de l'ame. La joie de M.
 de Montfort fut aussi très-grande; mais,
 ce n'étoit pas ce sentiment qui l'avoit con-
 duit auprès d'eux. Comme une mere ten-
 dre, toujours inquiète sur l'état d'un en-
 fant, dont elle a été éloignée depuis long-
 temps, il venoit pour reconnoître leurs
 besoins & les soulager. Il ne se contenta
 donc point de leur donner les plus gran-
 des marques de sa tendresse, il fut, par
 des discours pleins de douceur & de cha-
 rité, les consoler dans leurs peines, essuyer
 leurs larmes, & même leur faire trouver
 de la joie dans ce que leur état avoit de
 plus pénible. Il se servoit du crédit qu'il
 avoit auprès d'un grand nombre de per-
 sonnes pieuses, pour leur procurer des
 aumônes; il employoit aussi une partie
 des jours à leur rendre les services les plus
 bas, & cet exercice de charité, tout dégoû-
 tant qu'il est en lui-même, avoit un attrait
 pour lui. Il s'en seroit volontiers occupé
 toujours, tant il y trouvoit de contente-
 ment, si des objets plus essentiels, & qui
 regardoient le salut du prochain, ne l'eus-
 sent appelé ailleurs. C'est pourquoi, une
 partie de son temps, pendant son séjour
 à Nantes, fut employé à ranimer la fer-
 veur d'un grand nombre d'autres person-
 nes, qui le regardoient comme un saint.
 De ce nombre étoient ceux qu'il appe-
 loit *ses chers amis de la croix*, dont il avoit

AN. 1714
es souf-
rances, &
'adresse
aux amis
de la croix.

retraite de huit à dix jours. La croix fut le principal objet, dont il s'y occupa ; & ce fut à la fin de cette retraite qu'étant comme absorbé à la vue de ce grand objet, il écrivit une lettre circulaire pour en faire connoître l'excellence, & il l'adressa aux amis de la croix. L'homme de Dieu nous y montre son cœur à découvert ; les paroles en sont toutes de feu, & nous ne croyons pas pouvoir donner une idée assez juste de la sublimité des sentimens qu'elle contient, qu'en en transcrivant quelque partie, ne pouvant pas le faire en son entier, à cause de sa longueur. Elle commence ainsi.

*Précis de
cette lettre.*

» Puisque la divine Croix me cache &
» m'interdit la parole, il ne m'est pas pos-
» sible, & je ne desire pas même de vous
» parler pour vous ouvrir les sentimens
» de mon cœur sur l'excellence & les pra-
» tiques divines de votre union dans la
» Croix adorable de Jesus-Christ. Cepen-
» dant aujourd'hui, dernier jour de ma
» retraite, je fors, pour ainsi dire, de
» l'attrait de mon intérieur pour former
» sur ce papier quelques légers traits de
» la Croix. Plut à Dieu qu'il ne fallut
» que le sang de mes veines, pour les
» aiguïser & pour en percer vos cœurs !
» mais, hélas ! quand ce sang seroit né-
» cessaire, il est trop criminel.
» Que l'esprit donc du Dieu vivant soit
» comme la vie, la force & la teneur de
» cette lettre ; que son onction soit com-

» me l'encre, dont je me sers pour l'é- Am. 171
 » crire; que la divine Croix soit ma plu-
 » me, & votre cœur le véritable papier.
 » sur lequel elle soit écrite.

» Vous êtes unis ensemble, Amis de la
 » Croix, comme autant de soldats, pour
 » combattre le monde, non pas en fuyant
 » comme les Religieux & les Solitaires;
 » mais, comme de vaillans guerriers,
 » sur le champ même de bataille, sans lâ-
 » cher le pied, & sans tourner le dos.
 » Courage, combattez vaillamment.....
 » Les démons s'unissent pour vous perdre;
 » unissez-vous pour leur résister. D'autres
 » s'unissent pour trafiquer & gagner de l'or
 » & de l'argent, unissez vos efforts pour ac-
 » quérir les trésors de l'éternité renfermés
 » dans la Croix. Les libertins s'unissent
 » pour se divertir, unissez-vous pour souf-
 » frir. Vous vous appelez Amis de la Croix:
 » que ce nom est grand! je vous avoue
 » que je suis ébloui de sa splendeur. Il est
 » plus brillant que le Soleil; il est plus
 » élevé que les Cieux, plus glorieux que
 » les titres les plus magnifiques des Rois
 » & des Empereurs. C'est le grand nom
 » de Jésus-Christ, c'est un nom qui met
 » dans tout son jour toute la grandeur du
 » Chrétien.

» Un Ami de la Croix est un Roi tout-
 » puissant. C'est un Héros, c'est un vain-
 » queur, qui voit sous ses pieds le dé-
 » mon, la chair & le monde, avec les
 » trois concupiscences, dans lesquelles

„ consiste leur force & leur empire. Par
 „ l'amour & l'humiliation, il abat l'or-
 „ gueil de satan ; par l'amour de la pau-
 „ vreté, il triomphe de l'avarice du mon-
 „ de ; par l'amour des souffrances, il amor-
 „ tit la sensualité de la chair. Un Ami de
 „ la Croix est un homme saint & séparé
 „ de tout le monde visible. Son cœur est
 „ élevé au-dessus de tout ce qui est pé-
 „ rissable. Sa conversation est dans le Ciel.
 „ Etranger & pèlerin sur la terre, il la
 „ regarde d'un œil d'indifférence & la sou-
 „ le à ses pieds avec mépris.

„ Un Ami de la Croix est une illustre
 „ conquête de Jesus-Christ crucifié sur le
 „ Calvaire, en union de sa sainte mere
 „ percée de douleur. C'est un Bénoni, un
 „ Benjamin fils de la douleur & de la
 „ droite. Enfanté dans le cœur doulou-
 „ reux du Sauveur du monde, venu au
 „ monde par son côté droit, & tout em-
 „ pourpré de son sang, il tient de son ex-
 „ traction sanglante & ne respire que
 „ croix, que sang, que mort au mon-
 „ de, à la chair, au péché, pour être
 „ tout caché ici-bas avec Jesus - Christ en
 „ Dieu ».

Après avoir ainsi expliqué ce qu'il en-
 tendoit par un *Ami de la Croix*, l'homme de
 Dieu s'adresse à ceux qui s'appellent de ce
 nom, & il leur demande s'ils méritent bien
 de le porter, & s'ils prennent les moyens de
 le mériter. » Mes chers amis, leur dit-il,
 » êtes-vous bien tels que votre grand nom

» le fait entendre, ou 'du moins avez-vous
 » un vrai desir de le devenir à l'ombre
 » de la Croix, & de Notre-Dame de pi-
 » tié? ... Entendez-vous la voix de Dieu,
 » notre bon pere, qui, après avoir donné
 » sa triple malédiction à tous ceux qui sui-
 » vent les concupiscences du monde: *væ*,
 » *væ*, *væ*, *habitantibus in terrâ*, vous crie
 » amoureusement en vous tendant les bras,
 » *separamini, popule meus*, séparez-vous,
 » mon peuple, séparez-vous des partisans
 » du monde, de ces hommes terrestres,
 » maudits de ma majesté, excommuniés
 » par mon Fils, & condamnés de mon
 » Saint-Esprit.

» Méditons aussi ces paroles de notre
 » aimable Maître, qui renferment toute
 » la perfection de la vie chrétienne. *Si quis*
 » *vult venire post me, tollat crucem suam*:
 » Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il
 » porte sa croix & me suive. *Si quelqu'un*;
 » cette parole marque combien est petit
 » le nombre de ceux qui se conforment
 » à Jesus crucifié, en portant leurs croix.
 » Il est petit ce nombre, & si petit, que
 » si nous le connoissions, nous nous en
 » pâmerions de douleur. Il est si petit,
 » qu'à peine parmi dix mille y en a-t-il
 » un; comme il a été révélé à plusieurs
 » saints, entr'autres à saint Simeon Stili-
 » te, selon que le rapporte le saint Abbé
 » Nil, après saint Ephrem, saint Basile
 » & quelques autres. Il est si petit que si
 » Dieu vouloit les rassembler, il leur di-

n. 1714.

roit, comme il fit autrefois par la bouche d'un Prophète; *congregamini, unus & unus*. Assemblez-vous un à un, un de cette Province, un de ce Royaume...

» La connoissance du mystere de la Croix dans la pratique n'est donnée qu'à peu de gens. Pour monter sur le Calvaire, & s'y laisser mettre en Croix avec Jesus, au milieu de son propre pays, il faut qu'un homme soit courageux, qu'il soit un Héros, qu'il fasse litiere du monde, de l'enfer, de son corps & de sa propre volonté; qu'il soit élevé en Dieu, & déterminé à tout quitter, à tout entreprendre, à tout souffrir pour Jesus-Christ.

» Chers Amis de la Croix, nous sommes tous pécheurs, nous avons mérité l'enfer tous tant que nous sommes. Il faut que nos péchés soient punis dans ce monde, ou dans l'autre; s'ils le sont dans ce monde, ils ne le seront pas dans l'autre. . . Que nous sommes donc heureux de changer ainsi une peine infructueuse, éternelle, dans une peine passagere & méritoire, en portant la Croix avec patience.

» Rendons-nous habiles en cette science suréminente, à l'école de notre divin Maître. Celui qui sait le mieux porter sa Croix, quand il ne sauroit point d'autre chose, est sans contredit le plus habile & le plus savant de tous. Le grand S. Paul, après avoir été ravi jusqu'au

» troisieme Ciel , après y avoir appris Ann. 1714
 » des mysteres , cachés aux Anges mêmes ,
 » s'écrie , *qu'il ne sait , & qu'il ne croit*
 » *savoir que Jesus-Christ crucifié Ré-*
 » jouissez-vous , homme simple , pauvre
 » femme sans esprit & sans science ; si
 » vous savez souffrir avec joie , vous en
 » savez plus qu'un Docteur , qui ne fait
 » pas si bien souffrir que vous ».

Le reste de la lettre est dans le même goût & du même style , simple , fort & énergique. C'est par-tout le même feu , la même sublimité de sentimens. On y voit le cœur du Missionnaire se dilater & répandre avec effusion dans le cœur de ses enfans , les affections , dont il est rempli , & qu'il ne peut contenir en lui-même. Un homme si plein de Dieu ne pouvoit manquer de faire du bien par-tout où le S. Esprit le conduisoit. Il en fit beaucoup à Rennes. Ce qui lui arriva par rapport à M. Dorville , Subdélégué de l'Intendant de Bretagne , mérite d'avoir ici sa place. M. Dorville avoit été long-temps , comme la plupart des personnes du monde , assez peu soigneux de son salut ; mais depuis quelque temps il menoit une vie plus Chrétienne , & devoit ce changement au célèbre Pere le Vasseur , Augustin. Un jour M. de Montfort fut chez lui , pour y voir M. le Marquis de Magnane , homme de grande vertu , qu'il connoissoit & dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Le Marquis conduisit son ami dans

*Sa visite
 au Mar-
 quis de-
 Magane
 chez M.
 Dorville.*

le jardin afin de s'entretenir plus librement avec lui de quelques affaires de conscience. Ils n'y furent pas long-temps seuls. Quand on fut que ce Prêtre étoit M. de Monfort, toute la compagnie ne tarda pas à les joindre, à l'exception de M. Dorville. Le Missionnaire leur parla de Dieu d'une manière si touchante, qu'ils en étoient comme hors d'eux-mêmes. Il se passa même plusieurs heures, sans presque qu'ils s'en apperçussent.

M. est A la fin, il vint dans l'esprit de la Dame
bord du logis de demander au saint Prêtre, s'il
pris de avoit dîné, & sur sa réponse, qu'il n'avoit
n. enle- encore rien pris, on le fit rentrer dans
, & la maison pour y prendre quelque chose.
put en- M. Dorville crut qu'il étoit de la po-
e pour liteffe de lui tenir compagnie. L'homme
la plus de Dieu, qui sans doute étoit encore tout
ne esli- rempli de ce qu'il venoit de dire, com-
mença par lui demander, *s'il étoit bien dé-*
vot à la Sainte Vierge. Puis tirant de sa
poche une petite statue de la Vierge, faite
de buis, qu'il portoit toujours sur lui, il
la mit sur la table, & se jettant à genoux,
il remercia l'auguste Mère de Dieu, de ce
qu'elle avoit inspiré à ses serviteurs de
pourvoir à ses besoins; il la pria aussi de
la manière la plus touchante de verser ses
bénédiction sur cette maison, en récom-
pense de la charité, qu'on y exerçoit en-
vers un pauvre de Jesus-Christ. Sa prière
ne tarda pas à être exaucée. M. Dorville,
qui d'abord ne savoit que penser d'un pa-

reil début, n'eut pas plutôt lié conversation avec M. de Montfort, qu'il conçut pour lui la plus haute estime. Ses paroles enflammées portoient l'onction dans son cœur & faisoient sur son esprit une impression, que jamais il n'avoit encore éprouvée. En un mot, il se trouva tout-à-coup changé dans un autre homme. Il s'engagea dès lors à rechercher tous les jours le saint Rosaire, & pria l'homme de Dieu de lui servir de guide dans la voie du salut. En parlant du séjour que le Missionnaire fit à Rennes chez M. Dorville à son retour de Normandie, nous aurons lieu de montrer, combien cette conversion fut sincère & parfaite.

En quittant Rennes, M. de Montfort prit la route d'Avranches. Il partit le douzième jour d'Août, & arriva le quatorzième dans cette ville où le Seigneur vouloit lui faire mettre en pratique les leçons qu'il venoit de donner aux autres sur la grande science de la Croix. Il étoit tard à son arrivée, ce qui fit que le soir même il ne put pas aller saluer M. l'Evêque & lui offrir ses services. Il y fut de bonne heure le lendemain, se fit annoncer, & fut admis dans l'appartement de Sa Grandeur; mais peut-être personne ne fut jamais si mal reçu. Le Prélat n'eut aucun égard aux certificats des Evêques de Nantes & de la Rochelle, que lui présenta M. de Montfort, & il lui dit pour toute réponse, qu'il ne lui permettoit pas de prêcher dans son Diocèse,

AN. 1744

M. de Montfort va à Avranches. L'Evêque lui refuse permission d'y dire la Messe le jour de l'Assomption.

AN. 1714.

qu'il lui défendoit même d'y dire la Messe, & que le plus grand service qu'il pût lui rendre, c'étoit d'en sortir au plutôt. Un pareil accueil de la part d'un Prélat, dont on disoit avec raison beaucoup de bien, avoit de quoi surprendre le Missionnaire ; mais on en sera moins étonné, quand on saura que deux Religieux aventuriers, d'un ordre ancien & respectable, sous le nom de Missionnaires du Père Eudes, avoient, peu de temps auparavant, parcouru une partie du Diocèse d'Avranches. Il se peut faire aussi que les calomnies que les ennemis de la Religion faisoient courir sur M. de Montfort, fussent parvenues jusqu'aux oreilles du Prélat. Quoiqu'il en soit, l'homme de Dieu, qui regardoit toujours Jesus-Christ dans la personne des Evêques, reçut cette sentence, comme si elle fut émanée de la bouche de son divin Maître, & sortit du Palais Episcopal avec la même tranquillité qu'il y étoit entré, sans qu'on put appercevoir en lui la plus légère altération.

*Il va d
tuedieu
incése
Coutan-
Bien
il y fait.*

L'unique chose en cette circonstance, qui l'eût affligé bien sensiblement, c'eût été de ne pouvoir pas célébrer la sainte Messe, dans un jour aussi solennel que celui de l'Assomption de la très-Sainte Vierge ; c'est pourquoi, après avoir remercié le Seigneur de la Croix qu'il venoit de lui accorder ; sans perdre un temps précieux en réflexions inutiles, il prit le parti de louer un cheval, & d'aller en poste, chose que peut-être il n'avoit jamais fait de sa vie,

afin d'arriver assez à temps dans le Diocèse de Coutances pour y offrir le saint Sacrifice. Ville-Dieu fut la première paroisse de ce Diocèse qu'il rencontra sur son chemin. Il y arriva avant midi. M. le Curé, qui le vit arriver si tard, à cheval, & en assez mauvais équipage, eût d'abord quelque peine à lui permettre de célébrer dans son Eglise; mais le saint Prêtre lui fit tant d'instances & lui-même reconnut, dans l'entretien qu'il eut avec lui, des preuves si frappantes de science & de piété, que non-seulement il le lui permit, mais qu'il l'engagea même à dire à son peuple des paroles d'édification. C'est ce que fit le Missionnaire, & Dieu bénit tellement son travail, que dans le court espace de temps qu'il fut à Ville-Dieu, il mit plusieurs personnes dans le chemin du Ciel, & y établit la pratique du saint Rosaire.

Le Saint voyageur partoît alors de S. Lo. Tous ses pas devoient être semés de croix; après cinq grandes lieues, il arriva très-fatigué, & fort tard, dans un village sur le grand chemin. Il entra dans l'auberge, croyant y trouver quelque repos; mais, les gens de l'auberge, qui virent bien qu'il n'y avoit pas grand profit à faire avec lui, le renvoyerent sans vouloir lui donner, ni logis, ni nourriture. Il avoit avec lui un jeune homme nommé Frere Nicolas, un de ses compagnons. En sortant de l'auberge, ils apperçurent sur le chemin un poteau, au pied duquel étoit une mar-

*On lui re-
fusa le lo-
gement dâ-
une auber-
ge.*

AN. 1744.

che de pierre , & au haut une main , qui tenoit une petite Croix. La lassitude & la nuit les forcerent à s'arrêter en cet endroit. La situation n'étoit pas propre à concilier le sommeil, quelque besoin qu'ils en eussent; mais , M de Montfort sut bien employer le temps que sa situation pénible ne lui permettoit pas d'accorder au soulagement de son corps. Cette image d'une main , qui tenoit une Croix , rayonna à son imagination , elle lui fit naître une foule d'idées , & réveillant en lui ce feu sacré , qui le guidoit dans la composition de ses Cantiques , elle lui en inspira un , dans lequel il a parfaitement exprimé les sentimens de son cœur. En voici les deux premières strophes.

J'ai par-tout la Croix à la main ,
Dont le pouvoir est si divin ,
Qu'il m'élève à l'Empire.
Je la porte , sans embarras ,
Dessus mon front , dessus mon bras ;
J'en goûte en mon cœur les appas ;
Tandis que je renverse en bas
Ceux qui me veulent nuire.
Je la porte joyeusement ,
Sans dire pourquoi , ni comment ;
Sans m'en plaindre à personne ,
Des mains de Dieu , je la reçois ;
Un Dieu mort m'en fait une loi ;
Je tiens pour article de foi ,
Que la Croix renferme dans soi
La palme & la couronne , &c.

Le lendemain matin, M. de Montfort se ^{AN. 1714} rendit à Saint-Lo, qui étoit à deux lieues ^{Il va à S. Lo.} de ce village. Là, de grands travaux, & de grands succès attendoient le Missionnaire, & firent bien voir que c'étoit l'esprit de Dieu qui l'y conduisoit. Sa première visite fut à la Communauté du Bon-Sauveur, que Madame du Manoir avoit fondée peu de temps auparavant, & qu'elle gouvernoit alors, en qualité de Supérieure. Tout y respiroit la ferveur d'une Communauté naissante. L'homme de Dieu, pour la rendre plus durable, y fit adopter la pratique du Rosaire, & l'usage des Cantiques spirituels, sur-tout parmi les pensionnaires; ce qui ne contribua pas peu à leur bien spirituel, par l'agréable variété que le chant répandoit dans leurs exercices.

Tel fut le début de M. de Montfort, à Saint-Lo, & comme l'entrée aux autres ^{Rencontre qu'il y fait d'un bon Prêtre qui le reconnoissoit de réputation.} bonnes œuvres, qu'il y devoit faire; car la divine Providence permit qu'au moment de son arrivée dans cette maison, il y rencontrât un homme, qui, sans l'avoir jamais vu, étoit déjà plein de vénération pour lui. C'étoit M. le François, alors Vicaire de l'Eglise de Notre-Dame de S. Lo. Ce jeune & digne Ecclésiastique avoit entendu dire des choses merveilleuses de M. de Montfort, à un de ses oncles, Recteur en Bretagne; c'est pourquoi, en voyant M. de Montfort, il ne regarda point cette rencontre, comme une chose fortuite, mais comme un événement favo-

1714. rable , que la bonté du Seigneur lui avoit ménagé pour sa sanctification , & dont il devoit profiter. Il s'attacha donc étroitement à M. de Montfort , & s'il fut retirer de sa compagnie de grands avantages , il lui fut à son tour d'un grand secours pour toutes les bonnes œuvres.

*Mission
t fait à
o: brult
nant
t fait
s cette
le* Le premier endroit où il le conduisit fut l'Hôpital ; & bientôt l'homme de Dieu convint qu'il y donneroit aux pauvres les exercices d'une Retraite , qui ne tarderent pas à se changer en ceux d'une Mission en règle pour toute la ville. M. de Langle, l'un des Chapelains de l'Hôpital, & Promoteur de M. Charles-François de Sommie de Brienne , Evêque de Coutances , obtint de ce Prélat tous les pouvoirs nécessaires pour cela. Muni de ces pouvoirs , M. de Montfort déclara hautement la guerre au désordre & à la licence , qui regnoient malheureusement dans Saint-Lo , comme dans une ville riche & marchande , & peut-être jamais ne parla-t-il avec tant de force & d'autorité. La grace de toucher les cœurs les plus insensibles , grace qu'il avoit demandée si instamment au Seigneur , par tant de prières , de larmes , d'austérités , & de pèlerinages longs & pénibles , sur-tout dans les lieux spécialement consacrés à Marie , la grace , dis-je , de toucher les cœurs paroissoit sensiblement en lui , dans un très-haut degré. Dès son premier Sermon on le regarda comme un homme envoyé de Dieu ; bientôt on accourut en

fohle pour l'entendre ; & des personnes de tout état , même des Ecclésiastiques & des Religieux , se demandoient avec étonnement les unes aux autres : *quel est donc cet étranger , qui vient d'arriver dans notre ville , n'ayant en main qu'un bâton , & qui se fait déjà suivre avec tant d'empressement ?* En effet M. de Montfort ne prêchoit pas d'une manière commune , même aux bons Prédicateurs. Lorsqu'il étoit en Chaire, on croyoit voir , on croyoit entendre un Prophète qui parloit au nom du Seigneur , & à qui l'Esprit Saint suggéroit lui-même ce qu'il devoit dire. Sa voix étoit étendue & pénétrante ; son geste naturel & sans affectation rendoit parfaitement ce qu'exprimoient ses paroles ; & la solidité , la force & la douceur infinuantes , qui regnoient tour-à-tour dans ses discours , captivoient l'esprit , & subjugoient , entraînoient presque irrésistiblement la volonté de ses auditeurs. C'est un témoignage qu'un très-grand nombre de personnes , qui l'ont entendu , ont unanimement rendu au Missionnaire , & dont une suite de succès , qui tiennent du prodige , est une preuve bien suffisante.

C'étoit bien de quoi allarmer l'ennemi du salut ; aussi eut-il recours en cette occasion , à un expédient , qui déjà lui avoit réussi en bien d'autres , contre l'homme Apostolique. En conséquence des efforts qu'on fit pour le noircir dans l'esprit des Supérieurs Ecclésiastiques , une semaine

Il est interdit & rétabli presque aussitôt dans ses fonctions.

1714. n'étoit pas encore écoulée depuis l'ouverture de la Mission, qu'un interdit lui fut notifié de leur part. Un pareil coup n'avoit rien de nouveau pour lui. Il n'en fut ni surpris, ni troublé; & comme il savoit que la prudence demande qu'on agisse différemment selon les différentes circonstances; cette fois, après avoir consulté là-dessus le Seigneur dans la priere, il prit parti d'aller à Coutances, trouver Monseigneur l'Evêque, avec M. de Langle, qui voulut bien l'y accompagner. Les pouvoirs lui furent aussitôt rendus, & il revint à S. Lo, au grand contentement de toute la ville, reprendre le cours de ses fonctions Apostoliques. Cette épreuve ne fit même que donner plus de poids à ses prédications.

ux choses Deux choses y contribuoient aussi beaucoup, sa vie austere & pénitente, & la haute idée qu'on avoit de ses connoissances, & de sa vaste capacité. On a déjà pu voir *sur-tout* *tri-* *nt à ses* *ies.* combien grande étoit sa pénitence; nous dirons seulement que, depuis les violentes maladies qu'il avoit souffertes, il n'en avoit rien diminué. Ses jeûnes étoient continuels, & ses austérités aussi rigoureuses, que jamais, & de plus il portoit au bras une petite chaîne de fer, hérissée de pointes, qui lui entroient dans la chair. Dans le cours même de cette Mission, toute fatigante qu'elle étoit, on le surprit une fois entr'autres, à genoux devant un Crucifix, les épaules nues, tandis que le Frere Nicolas lui donnoit de

grands coups de discipline. On voulut en faire un grand scrupule au Frere ; mais , celui - ci répondit constamment , que c'étoit pour lui-même un exercice bien mortifiant , mais que ce n'étoit qu'à condition de lui rendre ce service que son Maître l'avoit pris & le gardoit avec lui. Ce n'étoit pas encore assez pour satisfaire la haine que M. de Montfort avoit pour lui-même ; toutes les fois qu'il devoit prêcher, ce qui lui arrivoit assez ordinairement plusieurs fois le jour , il se retiroit à l'écart , s'il étoit possible , & prenoit une sanglante discipline, & , lorsque quelques-uns de ses amis s'en étoient aperçus , & lui en parloient , il leur disoit plaisamment, *que jamais le Coq ne chantoit mieux , que quand il s'étoit battu les flancs de ses ailes.*

Pour ce qui est de la science du Missionnaire , il y a tout lieu de croire , qu'elle étoit beaucoup plus infuse , qu'acquise ; l'effet de ses oraisons , bien plus que de son étude. Non pas qu'il n'eut beaucoup d'acquis , & qu'il ne se fut très-sérieusement appliqué à l'étude de la Théologie ; nous en avons donné des preuves dans son lieu , mais parce que , quoique bon écolier , il n'avoit cependant point été du nombre de ceux qui brillent le plus dans le cours de leurs études , ainsi que le témoigne dans son manuscrit, M. Blain , son constant condisciple & son intime ami ; & parce que depuis la fin de ses études , toujours occupé du soin fatigant des Missions , il

AN. 1714

Les preuves qu'il donne de sa science, principalement dans les conférences.

AN. 1714.

n'avoit eu que très-peu de temps pour s'appliquer à la lecture & cultiver ses connoissances. Si donc, même en fait de connoissances Ecclésiastiques & Théologiques, il paroissoit si supérieur à la plupart de ceux dont toute la vie est consacrée à l'étude; s'il répondoit à tout avec précision & solidité; s'il avoit toujours à la main quelque texte de l'écriture qu'il citoit à propos, pour confirmer ce qu'il avançoit; si toutes ses réponses étoient appuyées de preuves lumineuses, & souvent du témoignage de quelque saint Pere; il faut l'avouer, cela ne venoit point tant en lui de l'étude, ou d'une supériorité naturelle de génie, que de son union, intime avec l'Esprit de vérité, qui lui suggéroit à temps tout ce qu'il avoit autrefois vu & entendu, & peut-être même bien des choses, auxquelles il n'avoit jamais pensé, selon la promesse que notre divin Maître en a faite à ses Disciples; *Vobis suggeret omnia quaecumque dixero vobis*. Cette science étonnante de M. de Montfort éclata sur-tout dans les conférences publiques qu'il fit à S. Lo. On sait que les conférences sont une espèce d'instruction que l'on fait en répondant à des questions qui sont proposées sur quelque point de dogme ou de morale. Quelquefois on s'y borne à un seul point, & les questions ne sont faites que par un seul, qui s'entend d'ordinaire avec le Prédicateur. D'autres fois la conférence embrasse toutes sortes de matières, & toutes

sortes de personnes peuvent proposer les questions à leur gré. Cette dernière espece de conférence est la plus hardie, & demandée dans celui qui la fait une science consommée. Ce fut celle que choisit le Missionnaire, & il s'en acquitta d'une manière qui remplit tout le monde d'admiration. Les personnes les plus éclairées venoient à ses conférences, & s'en retournoient toujours plus instruites.

Il arriva qu'un jour, beaucoup de Prêtres & de Religieux, qui passioient pour les plus habiles Théologiens de la ville, convinrent entre eux, & concerterent le moyen d'embarrasser le Missionnaire, & de le pousser à bout. Nous n'examinerions pas quel motif pouvoit les engager à agir ainsi. Chacun d'eux vint muni des argumens les plus forts, qu'il put trouver, & les proposa avec tout l'art qu'a coutume de suggérer l'envie de l'emporter sur un adversaire. A peine une difficulté étoit-elle résolue, qu'on en propoisoit une nouvelle, sans donner au répondant le temps de respirer. Ce n'étoit plus une conférence, mais une dispute en forme, & des plus vives, où le Prédicateur, sans s'y être préparé avoit à répondre à grand nombre de Docteurs, qui s'étoient préparés avec soin pour l'attaquer plus fortement. Tout l'Auditoire étoit dans un profond silence, & lorsque les questions étoient proposées, on avoit peine à croire que M. de Montfort, quelque opinion qu'on eut

AN. 1714.

*Il se fait
une espece
de ligue
contre lui.
Cela même
augmente
sa réputation.*

AN. 1714.

de son habileté, fut en état d'y répondre. Cependant il satisfait pleinement à tout, & il le fit avec une modestie qui surprit infiniment ses adversaires. Quelque fois que ceux-ci fissent paroître en proposant leurs difficultés, il n'en étoit pas plus ému. Il parloit toujours avec la même douceur, avec la même tranquillité comme un homme sûr de lui-même, & qui se joue des efforts qu'on fait pour le surprendre. Aussi cette conférence servit-elle beaucoup à confirmer l'opinion qu'on avoit de la supériorité de ses lumières, & depuis ce temps, quand on l'interrogea, ce ne fut plus pour disputer, mais pour s'instruire.

*Conversion
non éclatante*

La réputation de savoir, que s'acquit par là l'homme de Dieu, l'auroit peu touché, si elle lui eut été inutile pour la conversion des pécheurs; mais, les esprits étant en quelque sorte subjugués, il se servit de l'ascendant qu'il avoit sur eux pour gagner les cœurs. On n'avoit pas de peine à se rendre à un homme qu'on écoutoit comme un maître, à cause de sa science, & qu'on regardoit comme le digne instrument du Seigneur, à cause de sa sainteté. Le Confessionnal achevoit ce que la Chaire avoit commencé. M. de Montfort y étoit tout le temps que lui laissoit l'instruction publique. Son tribunal étoit toujours entouré de monde, & dans ce monde, on y voyoit des jeunes gens, dont la vie dissolue avoit été le scandale de la ville, & qui, peu de jours avant, auroient rougi

les pratiques les plus communes de la religion. Là , le pieux Samaritain mêlant adroitement l'huile & le vin , appliquoit à chacun en particulier le remede le plus convenable. Il sembloit voir à découvert le fond des consciences. Des conversions éclatantes & en grand nombre furent le fruit d'un zele si fervent & si éclairé. Beaucoup de ces personnes , qui n'avoient conservé tout au plus que le nom de chrétien , après avoir fait à lui des confessions générales , & reçu de lui des regles de conduite , embrasserent dès lors & retinrent depuis avec fidelité , les pratiques rigoureuses de la pénitence.

La fin de la Mission répondit au commencement & à ses progrès. Le Missionnaire y fit paroître la même ferveur & la même habilité. Seul , ou tout au plus avec un ou deux Freres laïques , il rangea dans le plus bel ordre , en distinguant les états les âges , & les sexes , une multitude innombrable de monde qui étoit venu pour assister à la procession générale , de maniere qu'il n'y eut pas la moindre confusion , & que tout y respiroit la ferveur & le recueillement. Lui-même s'étoit préparé , par un jeûne rigoureux de vingt-quatre heures , à la plantation de la croix. Elle fut placée hors de la ville , sur une éminence , qui domine la riviere , & sur laquelle il avoit fait construire un Calvaire. Depuis ce temps-là on est en usage à saint Lo , d'y aller en procession , sur-

*Fin de la
Mission.*

Ann. 1753.

tout le jour du Vendredi saint , ce qui n'a pas peu contribué , ainsi que l'établissement du Rosaire , à rendre durables les fruits de la Mission de M. de Montfort. Le témoignage qu'en a rendu en 1755 M. le François Curé de saint Lo , dont on a parlé , le même qui dans le temps de la Mission , y étoit Vicaire , est bien propre à confirmer ce que nous avons rapporté. *Il me seroit impossible , dit-il , d'exprimer tout le bien que M. de Montfort fit à saint Lo , les conversions qu'il y opéra , & les actes héroïques de vertu qu'il y pratiqua & dont j'ai moi-même été témoin. Il fut si bien y recommander la piété , que quantité de personnes qui vivent encore très-sainteement sont le fruit toujours subsistant de ses prédications. Il y prêcha si bien la dévotion du Rosaire , que l'usage de le réciter publiquement , s'est toujours conservé depuis.*

*Il va
voir à Rou-
en M.
Blain son
ancien ami.*

Après cette Mission , M. de Montfort , qui vit que le temps , qu'il avoit destiné pour son voyage , s'avançoit , ne voulut cependant pas quitter la Normandie , sans voir son ancien condisciple , & son sincère ami , M. Blain , alors Chanoine de la Cathédrale de Rouen. Ce n'étoit certainement pas une satisfaction purement naturelle , qu'il se proposoit en cela pour but ; on a pu voir , par un grand nombre de traits , combien il étoit au-dessus de ces sortes de sentimens. Il y a tout lieu de croire , que c'étoit l'esprit de Dieu qui l'y portoit , pour la consolation de son

ami, qui avoit alors besoin de ses conseils, & pour que celui-ci fut témoin des secrets sentimens du Missionnaire, & qu'il les communiquât aux autres pour leur édification. C'est ce qu'il a fait dans un manuscrit, où il rend compte de la visite, que lui fit M. de Montfort, & des entretiens qu'il eut avec lui. Nous ne craignons pas d'entrer avec lui dans des particularités qui servent à bien faire connoître celui dont nous écrivons la vie.

Dans la route, M. de Montfort passa par Caen & y fut saluer l'Evêque de Bayeux *A Caen, il salua M. l'Evêque de Bayeux* qui lui offrit des pouvoirs très-amplés pour son Diocèse; mais dont il ne fit presque point usage, étant pressé de se rendre à Rouen. Il arriva chez M. Blain, après midi, après avoir fait le matin six lieues à pied, chargé comme à l'ordinaire de ses instrumens de pénitence. Son séjour devoit être très-court; c'est pourquoi son hôte qui vouloit profiter des momens, trouva le moyen de le retenir à la maison la plus grande partie de ce soir là. D'ailleurs il avoit dessein de lui décharger une bonne fois, son cœur, sur un grand nombre de choses, que bien des personnes même très-vertueuses, blâmoient dans le Missionnaire, & qu'il ne croyoit pas pouvoir approuver.

M. Blain n'ignoroit pas le desir qu'avoit toujours M. de Montfort de s'associer un certain nombre d'hommes, qui, touchés des mêmes sentimens que lui, *Diverses objections, que fit M. Blain à son ami,*

AN. 1713.

1^o. sur sa
vie extra-
ordinaire.

travaillaient uniquement avec lui, à la conquête des âmes. Ce fut par là qu'il commença son entretien. *Vous voulez*, lui dit-il, *avoir des Coopérateurs, comment pouvez-vous espérer d'en trouver, tandis que vous mènerez une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence; une vie, que le commun des hommes ne pourroit pas entreprendre sans témérité; & qui est réservée aux Apôtres, & aux hommes extraordinaires, qui ont une grace & une vertu semblable à la leur. Si donc vous desirez que d'autres Ecclésiastiques s'unissent à vous, ou bien rabattez quelque chose de la rigueur de votre vie, & pour condescendre à leur faiblesse, conformez-vous à leur genre de vie ordinaire, ou bien obtenez-leur une grace, & des attraits, qui leur donnent la force de vivre comme vous.*

R^{ponse}
du Missi-
onnaire.

A cela le Missionnaire répondit en montrant son nouveau Testament, & en demandant à son ami, s'il trouvoit à redire à ce que Jésus-Christ même avoit pratiqué, & s'il y avoit une vie plus conforme à la sienne, qu'une vie pauvre, mortifiée & fondée sur l'abandon à la Providence. *Je n'ai point d'autre vue*, dit-il, *que de suivre mon divin Maître le plus près qu'il m'est possible. Si Dieu daigne m'unir à quelques bons Ecclésiastiques dans ce genre de vie, j'en serai ravi, mais c'est l'affaire de Dieu: la mienne est uniquement de marcher sur les traces de Jésus-Christ. Qu'avez-vous à objecter à cela? Quel mal y trouvez-vous? D'autres marchent par une voie moins laborieuse,*

rieuse, & je l'approuve ; qu'ils me laissent An. 1714.
 marcher dans la mienne, puisqu'ils ne peu-
 vent lui disputer l'avantage, d'être plus con-
 forme à celle que Jesus-Christ même a choisie.

Cette réponse parut sans réplique. M. 2e. objec-
 Blain passa à une autre objection. Où trou- tion sur
 verez-vous dans l'Evangile, dit-il à son ami, les manie-
 des exemples de vos manieres singulieres & res singu-
 extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez- lières du
 vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu Mission-
 la grace de vous en défaire ? Les rebuts, naire.
 les contradictions, les persécutions vous sui-
 vent par-tout, parce que vos singularités vous
 les attirent. Vous seriez beaucoup plus de bien,
 & vous trouveriez plus d'aides pour le faire,
 si vous pouviez gagner sur vous de ne rien
 faire d'extraordinaire ; & si, par vos singu-
 larités, vous ne fournissiez point aux liber-
 tins & aux mondains des armes contre vous
 & contre le succès de votre ministère. M.
 Blain lui nomma alors des personnes d'une
 sagesse consommée, les proposa au Mis-
 sionnaire comme des modeles qu'il de-
 voit suivre, en ajoutant que s'il les imi-
 toit, il ne feroit pas tant parler de lui.

L'objection n'étoit certainement point Réponse
 ménagée, parce que celui qui la faisoit à cette ob-
 exprimoit ce dont il étoit alors pénétré, & jection.
 qu'il ne croyoit pas devoir rien dissimu-
 ler à son ami. Voici de quelle maniere
 M. de Montfort y répondit. Il dit que
 s'il avoit des manieres singulieres & extraor-
 dinaires, c'étoit bien contre son intention,
 que les tenants de la nature, il ne s'en ap-

1714. percevoit pas, & qu'étant propres pour l'humilier, elles ne lui étoient pas inutiles : qu'au reste il falloit s'expliquer sur ce qu'on appelle des manieres singulieres & extraordinaires, que si, par ce mot, on entendoit des actions de zele & de mortifications, & d'autres pratiques de vertus héroïques & peu communes, il s'estimeroit heureux d'être singulier en ce sens, & que si c'étoit un défaut, c'étoit celui de tous les Saints. Qu'après tout, il étoit fort aisé dans le monde d'acquérir le nom de singulier, & qu'il suffisoit pour cela de ne pas ressembler à la multitude & de ne pas conformer sa vie sur son goût.

Ertes
es de
le. Cependant, pour répondre directement aux exemples qu'on lui citoit, comme des modeles, & ne pas paroître confondre avec le commun des hommes, des personnes, qu'il respectoit véritablement, il ajouta, qu'il falloit distinguer deux especes de sagesse, une propre de ceux qui vivent en communauté ; & une autre qui convenoit d'avantage aux Missionnaires & aux hommes Apostoliques. Que les premiers, pour vivre sagement, n'avoient qu'à se conformer aux règles & aux usages d'une maison sainte ; mais, que les seconds avoient à procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur, en entreprenant souvent des choses nouvelles. Qu'il ne falloit donc pas s'étonner, si les premiers demeuroient tranquilles en demeurant cachés, & s'ils ne faisoient point parler d'eux, n'ayant rien à entreprendre de nouveau ; tandis que les seconds ayant de continuel combats à li-

vrer au monde, à l'esprit de ténèbres, & au vice, avoient à essuyer de leur part de terribles persécutions; & que lorsque ceux-ci étoient bien venus du monde, c'étoit un signe qu'ils ne faisoient pas grand peur à l'enfer. Il fit ensuite remarquer à son ami, que les personnes qu'il lui proposoit comme des modèles de sagesse, étoient du premier genre; qu'il leur étoit facile de vivre en paix, puisqu'elles n'avoient rien à entreprendre de nouveau; mais, qu'il n'en étoit pas tout-à-fait de même de lui: qu'ayant continuellement quelque œuvre sainte à défendre, ou à établir, il étoit impossible qu'il ne fit point parler de lui, & qu'il eut le suffrage de tout le monde. Qu'enfin, si la sagesse consistoit à ne rien entreprendre de nouveau pour Dieu, à ne point faire parler de soi, les Apôtres auroient eu grand tort de sortir de Jérusalem, que S. Paul n'auroit pas dû faire tant de voyages, ni S. Pierre tenter d'arborer la croix sur le Capitole. Qu'avec cette sagesse, la Synagogue n'eut point remué & n'eut point suscité de persécutions au petit troupeau du Sauveur, mais qu'aussi ce petit troupeau ne se fut point accru en nombre, & que le monde seroit encore aujourd'hui ce qu'il étoit alors.

Mais, reprit M. Blain qui ne pouvoit rien répliquer à une réponse si solide; *On vous accuse de tout faire à votre tête. Ne vaut-il pas mieux faire moins de bien, & le faire avec dépendance, consulter ses Supérieurs, & ne rien entreprendre sans leur or-*

Autre objection sur le tr d'attach ment à idées, réponse qu'y fai

. 1714.

ssion-
re.

dre, ou sans leur permission. Le Missionnaire convint de la maxime, & ajouta qu'il croyoit la suivre, autant qu'il le pouvoit, qu'il feroit bien fâché de rien faire à sa tête; mais qu'il y avoit des occasions & des rencontres imprévues, où il n'étoit pas possible de prendre les avis, ou les ordres des Supérieurs, & qu'il suffisoit en ces cas de ne vouloir rien faire contre leur volonté, & d'être prêt à obéir au moindre signe qu'ils pourroient en donner. Qu'au reste il arrivoit quelquefois que des œuvres commencées avec le consentement des Supérieurs n'avoient pas à la fin leur approbation, soit qu'ils eussent été prévenus par des gens mal intentionnés, ou qu'ils fussent trop faciles à admettre les discours du monde & le jugement de ses faux sages, qui ne sont presque jamais favorables aux œuvres saintes, qu'alors il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se soumettre aux ordres de la Providence, & de recevoir de bon cœur les croix & les persécutions, comme la couronne & la récompense de ses bonnes intentions. *Tels ont été constamment, ajouta-t-il, mes sentiments. Persuadé que l'obéissance est la marque certaine de la volonté de Dieu, j'ai tâché de ne m'en écarter en rien, & ma conscience ne me fait là-dessus aucun reproche, J'ai toujours été dans la ferme résolution de ne rien faire qu'avec l'agrément de mes Supérieurs; mais il n'étoit pas en mon pouvoir d'empêcher les faux rapports, les calomnies,*

les traits d'envie & de jalousie, que l'homme ennemi savoit bien faire passer jusqu'à eux pour me décrier dans leur esprit. AN. 1714.

M. Blain fit encore au Missionnaire quelques autres objections qu'il croyoit sans réplique, mais auxquelles celui-ci satisfit avec des paroles si justes & si animées de l'Esprit de Dieu, qu'il en fut dans l'admiration. Convaincu de plus en plus par là des lumieres supérieures & de la sainteté de son ami, ils'ouvrit à lui sur ce qui se passoit dans son intérieur. Il étoit alors dans une grande perplexité, ne sachant s'il devoit accepter, ou refuser une Cure qu'on lui offroit dans la ville de Rouen. M. de Montfort lui dit : vous y entrez, vous y. aurez bien des croix, & vous la quitterez. La chose est ainsi arrivée comme il l'avoit dit, & c'est la seconde prédiction qu'il m'a faite, dit M. Blain, en termes fort clairs, & en des choses, qu'il ne pouvoit savoir, que par la lumiere du Ciel.

Dans le même entretien, l'homme de Dieu, usant envers son ami, d'une confiance réciproque, lui fit part d'une grace particulière, dont Dieu le favorisoit depuis quelques années, en lui faisant trou- Faveur particulière dont il lui fait part. ver au fond de son ame, la présence continuelle de Jesus & de Marie. On raconte une pareille faveur dans la vie de sainte Gertrude, & on peut la regarder comme une de ces visions intellectuelles, dont le Seigneur, au jugement de sainte Thérèse, favorise quelquefois les ames, pour

1714. un temps très-considérable, & presque continuellement.

verses Pendant que les deux amis s'entrete-
es ap- noient ainsi, le Frere, que M. de Mont-
de M. fort avoit amené avec lui, ne perdoit pas
Mont- un moment. Il s'occupoit à faire des cha-
per- nes & des disciplines de fer, dont le dé-
son bit étoit grand dans les Missions. Le len-
r d demain, le Missionnaire, après avoir dit sa
in. Messe à la Cathédrale de Rouen, dédiée à la Mere de Dieu, avec une dévotion qui frappa tous ceux qui le virent à l'Autel, alla voir une Religieuse du S. Sacrement, de sa connoissance, & fit à cette sainte communauté un discours sur l'esprit de sacrifice, avec cette onction qui lui étoit particulière. Sa rétribution fut la portion, qui, chez les Religieuses du S. Sacrement, s'offre chaque jour à la sainte Vierge, comme Abbessé de la maison, & qui se donne ensuite à quelque pauvre. Son amour pour la pauvreté & sa dévotion à la sainte Vierge la lui firent préférer à ce qu'on lui avoit préparé. Le soir même ayant été conduit par son ami dans une communauté de maîtresses d'école, que celui-ci avoit établie, il y fit, à sa demande, un discours sur les avantages de la virginité, matière que son grand amour pour la pureté lui faisoit beaucoup goûter, & dont il parloit admirablement bien. Dès le lendemain il prit congé de son ami, & se mit en route pour revenir en Bretagne, & de là au pays d'Aunis, qui étoit devenu le centre

& le théâtre le plus ordinaire de ses Mis- AN. 1714
 sions. Ce qui lui arriva ce jour même,
 mérite d'être rapporté.

En sortant de Rouen, le Missionnaire *Il s'em-
 prit le coche d'eau, qu'on nomme en ce le Coche
 pays-là, la Bouille. Il s'y trouve assez com- d'eau & en
 munément environ deux cens personnes de gage tous
 toute espece, la plupart de la lie du peu- ceux qui
 ple, qui s'en retournent de la ville, après y sont à ré
 avoir vendu leurs denrées, ou acheté leurs citer avec
 provisions. Les uns chantent, les autres lui le Ro-
 jurent, d'autres jouent, beaucoup tiennent faire.
 des propos libres, & peu chrétiens, ou
 même, comme il n'est que trop ordinai-
 re, dans ces sortes de voitures & d'assem-
 blées tumultueuses, s'y permettent des
 libertés, dont ils rougiroient ailleurs. M.
 de Montfort n'étoit point homme à souffrir
 qu'il se passât de semblables choses en sa pré-
 sence, ou même en un endroit où il étoit.
 Il se proposa donc de l'empêcher, &
 qui plus est, d'engager tout ce monde à
 louer Dieu avec lui. L'entreprise étoit dif-
 ficile; cette difficulté ne le rebuta point.
 A peine fut-il entré dans le coche, qu'il
 tira le Crucifix qu'il avoit apporté de Ro-
 me, & l'attacha au haut de son bâton,
 au moyen d'une vis, qu'il avoit fait faire,
 comme on l'a dit ailleurs. Pendant qu'il
 ajustoit ainsi son Crucifix, il dit à haute
 voix, d'un ton ferme & animé, *que tous
 ceux qui aiment Jesus-Christ se joignent à moi
 pour l'adorer.* Ayant ensuite fait quelques
 pas, il répète les mêmes paroles, *que tous**

^{1714.} ceux, qui aiment J. C., se joignent à moi pour l'adorer. Aussitôt, il se jete à genoux, &, prenant des mains son Rosaire, il exhorte le peuple à le réciter avec lui. A cette vue, & à ce propos, qui pour une pareille assemblée, avoit très - certainement le mérite de la nouveauté, il s'éleve de tous les côtés, & de la part de toutes sortes de personnes, des éclats de rire étonnans, comme si la proposition du Missionnaire eut été la plus extravagante du monde. Ces éclats durerent long-temps, & le saint Prêtre les essuya paisiblement, toujours dans la même posture, priant sans doute intérieurement pour que Dieu touchât le cœur de cette multitude. Lorsque la clameur fut un peu apaisée, il renouvelle sa proposition; les risées recommencent aussi; & continuent encore quelque temps. Après quoi, le Missionnaire propose pour la troisième fois de réciter le Rosaire, &, cette fois là, chose qui paroitra comme miraculeuse à tous ceux qui connoissent ces sortes de voitures, il le fait avec tant de force & d'autorité, que toute cette nombreuse compagnie consent à le réciter tout entier, & à écouter en silence ses instructions, jusqu'à la descente du bateau. Ce trait est une singularité sans doute & nous ne le proposons pas, comme un exemple que tout le monde puisse tenter d'imiter : mais que cette singularité, s'écrite le même M. B'air, après avoir rapporté ce fait que nous tenons aussi d'ailleurs,

que cette singularité suppose de graces & de An. 1714
 vertus ; dans l'homme en qui elle se trouve !

Pendant ce voyage , il y eut peu de Biens qu'il
 jours qui ne fussent marqués par de sem- fait dans
 blables traits de vertu ; nous nous con- une paroisse
 tenterons d'en rapporter quelques-uns. Un se où il
 passe.

Samedi , jour spécialement dédié à la très-Sainte Vierge , & par là même très - cher à son serviteur , le Missionnaire arriva sur les onze heures dans une paroisse où il comptoit célébrer la sainte Messe. Ce ne fut cependant qu'à force d'instances , qu'il en obtint la permission de M. le Curé , qui d'abord la lui refusa d'une maniere assez sèche , je ne sais par quel motif. A peine la Messe eut - elle été sonnée , que , contre l'ordinaire des villages aux jours ouvriers , il vint à l'Eglise une foule de monde , pour y assister. Le Prêtre voyageur la dit avec sa dévotion & son recueillement ordinaire ; mais , comme plusieurs femmes avoient apporté de petits enfans , qui faisoient du bruit pendant le sacrifice ; après sa Messe , il dit quelques paroles au peuple sur le respect dû au temple , & représenta aux meres , qu'il eût été plus à propos de rester chez elles à garder leurs enfans , que de les apporter à l'Eglise , où ils ne pouvoient que troubler par leurs cris & leurs badinages la célébration des saints Mystères. M. le Curé , qui étoit présent ; à ce petit discours , en fut édifié , ainsi que de la maniere , dont il avoit vu que le voyageur se comportoit à l'Autel. Dès que celui-ci fut

4. rentré dans la sacristie, il fut à lui pour l'engager à venir prendre chez lui son repas. M. de Montfort se contenta de lui faire une profonde inclination, & ne diminua rien de la demi-heure qu'il avoit coutume de consacrer à son action de grâces. Le Curé ne se rebuta point ; il voulut même rester tout ce temps à l'église, dans la crainte de manquer son hôte. Et le soir, lorsque celui-ci se préparoit à partir, il lui demanda en grâce de rester jusqu'au lendemain, qui étoit le 21.^e Dimanche après la Pentecôte, & de dire à son peuple quelques mots d'édification. Le Missionnaire accepta son offre, & le lendemain fit deux discours sur l'Evangile du jour, qui firent la plus vive impression sur tout l'Auditoire. Le peuple fondeoit en larmes ; & les Prêtres, qui étoient présens, se demandoient les uns aux autres, *quel étoit ce Prêtre étranger qui venoit de prêcher avec tant d'onction, & dont toute la conduite étoit si édifiante* ; Le Curé fit lui-même des instances pour savoir qui il étoit ; mais, l'homme de Dieu ne lui fit point d'autre réponse, sinon, *qu'il étoit un pauvre Prêtre, qui couroit par le monde, espérant de gagner quelque pauvre âme, par ses discours & ses travaux, avec le secours de la grâce de son bon Maître.*

12. Après avoir ainsi édifié cette Paroisse,
27. il continua son voyage, emportant avec lui les bénédictions de tout ce peuple. Sa manière de voyager étoit bien celle d'un

Missionnaire tel que lui. Il avoit avec lui un compagnon, pour qui c'eût été une grande consolation de converser de temps-en-temps avec lui, mais, il étoit si absorbé en Dieu, & son silence étoit si continuél, qu'il se passoit quelquefois plusieurs jours de suite, sans que son compagnon pût avoir cette consolation. Souvent il lui faisoit signe de marcher devant lui; & quelquefois, lorsque celui-ci regardoit par derrière pour voir si son Maître le suivait, il le voyoit prosterné la tête contre terre pour adorer Dieu. Par respect pour sa présence, il marchait presque toujours la tête découverte, & les yeux fixés sur le Crucifix qu'il avoit à la main.

Ce fut ainsi qu'il arriva dans le Diocèse de Nantes. Il alla d'abord dire la sainte Messe à la Chapelle de Saint Sauveur à Aigrefeuille. Cette Chapelle étoit nouvellement bâtie; s'étant aperçu qu'il s'y commettoit déjà quelque irrévérence, il ne put s'empêcher d'en témoigner sa peine, & fit une vive exhortation pour les prévenir à l'avenir, autant qu'il étoit en son pouvoir. Comme il continuait ensuite son chemin pour Nantes, son compagnon se trouva tellement assailli de lassitude, qu'il ne lui étoit presque plus possible de faire un pas. Dieu le permettoit pour faire voir combien la charité de son serviteur étoit tendre & compatissante. Ce Père charitable ne sachant comment il pourroit soulager son enfant, voulut le porter sur ses

*Sa grand
charité en
vers son
compagnon
de voyage*

II. 1714.

épaules ; il lui fit pour cela les plus vives instances ; mais , comme celui-ci ne voulut jamais le souffrir ; il lui fit quitter son habit , qui étoit très lourd , prit cet habit d'une main , & de l'autre tenant le Frere sous le bras , il aida le Frere à marcher & fit ainsi près de trois lieues avec lui. Comme ils approchoient de la ville de Nantes , le bon Frere , honteux à cause du grand nombre de personnes qu'ils rencontroient , disoit quelquefois à son pieux conducteur , *mais ! cher Pere , que dira tout ce monde ?* A quoi celui-ci répondit ; *mon cher fils , que dira notre bon Jesus , qui nous voit ?* C'est le Frere lui-même qui se nommoit Jacques , homme simple & vrai , qui racontoit toutes ces circonstances , avec des termes qui marquoient son admiration & sa reconnoissance pour son saint Maître.

*Il part
sur l'ont-
âtes.*

Etant arrivé à Nantes , le Missionnaire se rendit à l'ordinaire à sa petite maison de la Providence , qui servoit alors d'Hôpital aux incurables ; & ne prit de temps pour se reposer des fatigues de son long voyage , que ce qu'il en fallut pour disposer toutes choses pour qu'il put déposer les figures de son Calvaire de Pont-Château dans la Chapelle attenante à son Hôpital. Nous avons déjà dit , à la fin du troisieme livre , quelques mots sur la déposition de ces figures ; mais , c'est ici le lieu d'entrer à ce sujet dans quelques détails. Tout étant disposé comme il le souhaitoit

pour cela, il partit de Nantes de grand matin, pour pouvoir dire la Messe aux Religieuses de Saint François, dont la maison se trouve sur le chemin de Pont-Château. Ces Religieuses le reçurent comme un Ange du Ciel; & l'ayant prié après son dîner, de venir à la grille, elles se mirent toutes à genoux, pour lui demander sa bénédiction; ce qui donna occasion à l'homme de Dieu, de leur faire une exhortation, qui servit à ranimer de plus en plus leur ferveur.

De là, il continua sa route vers Pont-Château, & il y arriva à l'entrée de la nuit. On voulut le détourner d'aller chez le Curé, qui, à ce qu'on lui dit, avoit menacé de le chasser de son Eglise & même de sa paroisse, s'il y mettoit jamais le pied; mais, sans faire cas de ces propos, il fut droit chez M. le Curé, disant qu'il le regardoit, comme un de ses bons amis. En effet celui-ci le reçut très-poliment, & non-seulement lui offrit le logement à lui & à son compagnon, mais de plus promit de l'aider en tout ce qui seroit en son pouvoir, dans l'affaire qui l'amenoit à Pont-Château, & il le fit de la meilleure grace du monde.

Le lendemain il eut de grandes difficultés pour charger les Figures dans deux charrettes, qu'on avoit tenues prêtes pour cela, & M. de Montfort se donna beaucoup de soin, pour les arranger de manière qu'elles ne fussent point endommagées.

An. 1714.

Il va loger chez le Curé, qu'on disoit être mal-intentionné à son égard.

Grandes fatigues qu'il essuya pour le transport des figures de son Calvaire.

n. 1714.

par le cahotage. Mais la peine fut bien plus grande, quand il fallut les descendre des charrettes dans la barque, qui devoit les porter sur la Loire à Nantes; le Frere & les gens de Pont Château étoient arrivés avec les charrettes au bord de la rivière long-temps avant M. de Montfort; mais il leur fut impossible de rien faire jusqu'à son arrivée. Ils essayèrent en vain de les décharger, mais le Missionnaire voyant leur embarras, se jeta jusqu'à mi-jambe dans la vase, reçut la Croix sur son dos, & dans moins d'un quart d'heure le déchargement fut effectué. Il en coûta plus de temps & de peines pour les mettre dans la barque, & il seroit difficile de s'imaginer tout ce que M. de Montfort eut à souffrir dans cette occasion, d'autant plus que les bateliers, & d'autres gens, qui en étoient témoins; non-seulement ne vouloient lui donner aucun secours, quoiqu'il les en eût instamment priés, mais que même ils se railloient de voir un homme, un Prêtre se donner tant de peines, & se jeter à corps perdu dans la boue, pour des figures. Mais il n'y a rien que le Saint homme n'eût volontiers souffert pour l'image même de son Sauveur crucifié. Enfin, il vint à bout de ce qu'il desiroit; & tandis que la barque fit voile pour Nantes, il se retira quelque temps dans une Auberge voisine, pour donner le temps au Frere de laver ses hardes, qui étoient toutes couvertes de boue; &, telles qu'elles étoient, encore degon-

tant d'eau, il les mit sur lui, & marcha toute la nuit pour se trouver à Nantes à l'arrivée de la barque, sans qu'il en fut aucunement incommodé; ce qu'on ne peut attribuer qu'à une protection marquée de la divine Providence. Les figures furent déposées dans la Chapelle des incurables, d'où elles ne sortirent qu'en 1748, pour être replacées sur le Calvaire de Pont-Château. Le rétablissement de ce Calvaire, qui se fit environ cinquante ans après la mort du Missionnaire, feroit lui seul la matière d'une histoire, qui contribueroit à l'édification des peuples de ce canton, & ne pourroit que servir à augmenter leur dévotion pour ce Calvaire. Nous nous contentons de souhaiter qu'elle paroisse un jour.

Après avoir déposé, comme on vient de le dire, les figures de ce Calvaire dans un lieu de sûreté, comme s'il eut prévu d'avance ce qui devoit leur arriver dans la suite, l'Homme de Dieu fut à Rennes où les vœux de ses amis l'appelloient, surtout ceux de M. Derville. Tout le temps qu'il fut à Rennes, il logea chez ce Monsieur; & celui-ci ne tarda pas à éprouver combien on est heureux de pouvoir donner l'hospitalité à de pareils hôtes. Ce fut pour lui la source d'une infinité de bénédictions. Sa maison étoit située du côté de la rue haute, & devant cette maison étoit une place, qui le soir serroit de rendez-vous à la jeunesse li-

AN. 1713.

*Il va à
Rennes &
logea chez M.
Derville.
Grands
biens qu'il
fait à son
hôte.*

bertine du quartier, & où, sous prétexte de divertissement & de danses, il commettoit bien des désordres; M. Dorville en gémissoit. Il pria son ami de lui suggérer ce qu'il pourroit faire pour arrêter ce mal & le prévenir pour la suite. Le Missionnaire n'eut pas de peine à le satisfaire. Il fit faire dans la façade de la maison une niche, & la fit orner, pour y placer une Statue de la très-sainte Vierge; il conseilla ensuite à son ami d'y réciter tous les soirs publiquement le S. Rosaire. Cet expédient réussit, on ne peut mieux. Quand on sut ce que M. Dorville faisoit faire à sa maison, & à quelle fin, tout le monde y accourut, comme s'il se fut agi de la dédicace de quelque Eglise. M. de Montfort y récita le premier le Rosaire, & chargea pour la suite M. & M^{me}. Dorville de cet office de piété. Ceux-ci s'en acquitterent exactement, foulant aux pieds le respect humain & remportant une glorieuse victoire sur eux-mêmes. M^{me}. Dorville proposoit les mystères & le peuple à genoux répondoit à deux chœurs, tandis que M. Dorville, le fouet à la main, veilloit à ce qu'il ne se passât dans la place aucune indécence, &, si quelque jeune libertin, comme il arriva plus d'une fois, osoit distraire le peuple par son immodestie, il le chassoit honteusement. Tous les gens de bien furent grandement édifiés d'un pareil spectacle & du changement

étonnant, qui s'étoit fait dans un homme du caractère & de la qualité de M. Dorville. Mais ce n'étoit pas sans combat qu'il étoit parvenu jusques-là ! Une fois entre autres il en eut un des plus violens à livrer contre l'amour-propre & contre le démon, qui fit alors tous ses efforts pour lui faire abandonner un exercice, dont ce généreux chrétien tiroit tant d'avantages, & qui le couvroit lui-même de confusion & le mettoit en fuite. Un soir que M. Dorville étoit dans l'occupation que nous avons dite, il passa par l'endroit, où il étoit, une file de carosses, dans lesquels il y avoit plusieurs Messieurs & Dames de sa connoissance ; d'aussi loin qu'il entendit le bruit de ces voitures, il s'éleva comme un nuage épais dans son imagination ; il lui fut représenté tout ce qu'on pouvoit dire, tout ce qu'on pouvoit penser en le voyant dans cet état, que c'étoit s'avilir & se rendre ridicule à pure perte, que ce n'étoit pas en cela que consistoit la vraie piété ; qu'au contraire la piété bien réglée demandoit que chacun se tint dans son état ; ces raisons, & beaucoup d'autres de cette espece se présenterent en foule à son esprit, avec cet air de vérité dont l'esprit de malice sait si bien colorer ses prestiges, & quoiqu'il y résistât, la violence qu'il fallut qu'il se fit à lui-même, pour ne pas discontinuer, fut extrême, & lui occasionna une sueur qui pénétra jusqu'à ses habits. Enfin le pref-

1714. rige se dissipa, il reconnut que tout ce qu'il se fait pour Dieu est honorable; que c'est son jugement, & non pas celui des hommes, qu'il faut consulter; qu'il est infiniment glorieux pour l'homme de pouvoir rendre quelque foible service, même au dépens de son propre honneur; & qu'enfin un exercice, au moyen duquel il pratiquoit tant de vertus contraires à la nature, ne pouvoit être que très-conforme à la solide piété, très-agréable à Dieu & très-méritoire pour lui-même; il prit donc en conséquence la ferme résolution de continuer cette bonne œuvre, autant de temps, qu'il auroit lieu de la croire convenable, & que les circonstances le lui permettroient. Depuis ce tems, il fut tout-à-fait au-dessus du respect humain; & ce trait seul suffiroit pour montrer, combien le séjour, que fit chez lui le Missionnaire, lui fut utile.

Missi- Il le fut aussi, à beaucoup d'autres per-
on- dé- sonnes, qui venoient à la maison de M.
re à Dorville, pour le consulter, & recevoir
Dor- ses avis. Cette affluence de monde occa-
si, une sionnoit quelque dépense au Maître du
de se- Logis. Madame Dorville, comme il arri-
ce ve quelquefois aux personnes les plus pieu-
 ses, lorsqu'elles se piquent d'économie, Madame Dorville, dis-je, fut tentée de le trouver mauvais; mais Dieu fit connoître cette tentation à son serviteur, & elle n'eut point de suite. Un jour que cette Dame retirée à l'écart dans un coin du jardin, s'entretenoit avec sa mere, & se plaignoit

à elle à ce sujet; M. de Montfort vint à elles, & leur demanda comme en riant, le sujet de leur conversation. La Dame, qui sans doute auroit rougi d'avouer la vérité, essaya de lui donner le change, & lui dit sur le même ton: *Eh quoi! Monsieur, trouvez-vous mauvais qu'une fille parle à sa mere? Non certainement*, répondit l'homme, *mais ce que je désapprouve, c'est l'esprit d'intérêt qui vous domine.*

Quelque chose de semblable arriva par rapport à un Frere, nommé Nicolas, qu'il avoit avec lui chez M. Dorville, mais, dont la chambre étoit fort éloignée de la sienne. Un soir, assez avant dans la nuit, afin que son Maître n'en eût aucun soupçon, ce bon Frere, pour satisfaire la grande envie, que la domestique de la maison avoit de savoir quelques particularités de la vie & de la conduite de M. de Montfort, lui raconta ce qu'il en avoit vu lui-même, & ce qu'il en avoit entendu dire à d'autres. Le lendemain, lorsque, comme à son ordinaire, il fut demander au Missionnaire la permission de communier, celui-ci la lui refusa. Le Frere qui ne croyoit pas avoir rien fait qui eut pu lui attirer ce refus, pria son Maître, de vouloir bien lui faire connoître, quel mal il avoit fait, afin qu'il s'en corrigeât. *Vous avez violé*, lui dit alors M. de Montfort, *la règle qui vous marque d'être retiré à neuf heures, & vous avez tenu avec la domestique de la maison des propos indiscrets à mon sujet.*

Cette connoissance surnaturelle que le

Am. 1714.

Pareille chose lui arrive par rapport à un de ses Freres.

AN. 1714.

Haute es-
time que M.
Dorville
faisoit de
sa sainteté.

serviteur de Dieu avoit des cœurs, & plu-
encore ses discours, & les grands exem-
ples de vertu, qu'il donna pendant le court
séjour qu'il fit à Rennes, confirmant
bien tous ceux qui le connoissoient, &
particulièrement M. Dorville dans la haute
opinion, qu'ils avoient de sa sainteté. Ce-
lui-ci profitoit, autant qu'il lui étoit possi-
ble, de la conversation de son saint hôte; &
toutes les paroles de celui-ci étoient si ani-
mées de l'Esprit de Dieu, qu'elles péné-
troient bien avant dans son cœur. On peut
même dire qu'il se remplit véritablement
des sentimens, qui faisoient en quelque sorte
le caractère distinctif de la piété du Mission-
naire, je veux dire de cette sainte folie de
la Croix, qui élève si fort une ame au-
dessus du respect humain, & lui fait aimer
& choisir pour son partage ce que notre
divin Sauveur a choisi pour lui-même,
les souffrances & les humiliations.

Ce que le
Missionnai-
re lui dit
au moment
de leur sé-
paration.

Cette conformité d'attrait forma la plus
étroite union entre le Disciple & le Maître,
& lorsqu'il fallut qu'ils se séparassent, ce
fut, pour M. Dorville, une peine très-sen-
sible. Il accompagna M. de Montfort assez
loin hors de la ville, & en le quittant, il
ne put retenir ses larmes. L'homme de Dieu
s'en aperçut, il en fut touché, &, faisant
sur lui le signe de la Croix, il lui dit par
trois fois; *Monsieur, je vous souhaite bien des*
croix; paroles prophétiques, qui sem-
bloient lui présager une suite de malheurs
& d'infortunes, qu'il eut à souffrir, &
dans lesquels il fut éclater ce courage hé-

Quelque, qu'il avoit puisé dans les entretiens AN. 1714.
Missionnaire.

On étoit alors au commencement de l'hiver. L'homme de Dieu se hâta de se rendre à la Rochelle où il avoit promis de revenir après avoir passé fix mois dans ces courses Apostoliques. Il espéroit trouver à son ordinaire sur la route ces Croix, que son grand amour pour elles lui faisoit souhaiter, comme le plus riche trésor, à ses meilleurs amis, & plus ardemment encore à lui-même. Mais cette fois son espérance fut trompée; Dieu voulant sans doute retracer en lui quelque chose de l'éclat de la vie publique de son Fils, dont il avoit si souvent partagé les opprobres. Par-tout où il passoit, sur-tout lorsque c'étoit dans des lieux où il avoit travaillé, les peuples accouroient en foule sur son passage, & lui donnoient les preuves les plus sinceres de leur estime & de leur vénération. C'étoit envain qu'il s'efforçoit de les éluder. Souvent, comme le rapporta celui qui l'accompagnoit dans ce voyage, des personnes, même considérables par leur rang, descendoient de cheval, d'aussi loin qu'ils pouvoient l'appercevoir, & lui demandoient à genoux sa bénédiction. Dans les bourgs & dans les villages, le nombre de ceux qui s'attroupoient ainsi pour le voir, & lui demander sa bénédiction, étoit quelquefois si grand, qu'il passoit outre sans s'y arrêter, se contentant de leur dire: *mes petits enfans, mes chers enfans, je souhaite que le Seigneur vous bé-*

*Honneurs
extraordi-
naires
qu'il reçoit
par-tout en
retournant
à la Ro-
chelle.*

AN. 1714. nisse, & qu'il vous fasse tous des Saint.

Lorsque la gloire de Dieu, ou la nécessité le forçoit à s'arrêter en quelque endroit, il en partoît long-temps avant le jour, afin d'éviter par là le grand concours de monde, & cette précaution même étoit presque inutile, parce que plusieurs l'attendoient à la porte une grande partie de la nuit, afin d'avoir la consolation de lui dire adieu. Ils le conduisoient ensuite aussi loin qu'ils le pouvoient, & lorsqu'il falloit se séparer de leur bon Pere, ils fondonoient en larmes, dans la pensée qu'ils ne le reverroient plus. Pressentiment semblable à celui des fidèles d'Ephese, & qui produisoit dans ces peuples les mêmes sentimens. On peut dire aussi qu'il procédoit de la même cause. Car, on a vu par des témoignages qu'on ne peut révoquer en doute, que le Missionnaire, long-temps avant sa mort, en avoit eu des connoissances certaines, & qu'il en avoit parlé à plusieurs personnes, d'une manière, à leur donner là dessus les craintes les mieux fondées, & à leur causer la plus vive tristesse. D'ailleurs, il étoit si défait & si défiguré, que, dans la visite, dont on a parlé, qu'il fit à Rouen à M. Blain; son ami, en le voyant seulement, avoit jugé qu'il n'avoit que peu de temps à vivre. Cela cependant ne ralentit rien de son zèle, dont nous allons voir de nouvelles preuves dans le livre suivant.

Fin du sixieme Livre.



LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.



LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

ARRIVÉE de M. de Montfort à la Rochelle. Il fait une Mission à Fouras. Peines qu'il y endure. Effets heureux qu'elle produit. Mission de l'Isle d'Aix. Ferveur des habitans de cette Isle, & des soldats de la garnison. Mortification que pratique le Missionnaire en quittant l'Isle d'Aix. Il va donner la Mission dans deux paroisses voisines l'une de l'autre. Ce qu'il y souffre. Fruits de cette Mission. Il appaise par sa prudence une contestation survenue entre les deux Curés. Lorsqu'il prêchoit à la Rochelle, son visage paroît tout rayonnant. Confiance singulière que les peuples ont en lui. Il donne une Retraite publique. La Providence amène M.

Vatel à la Rochelle. Il assiste à un Sermon de M. de Montfort. Celui ci le détermine à se joindre à lui. Conduite du Missionnaire à l'égard d'un Capitaine de vaisseau , qui le menaçoit de le tuer. Mission de Taugon-la-Ronde, Établissement des Pénitens blancs. Regle que M de Montfort leur donne. Établissement de la Société des Vierges & leurs réglemens. Approbation que M. l'Evêque de la Rochelle donne à ces établissemens. Mission de Saint Amand. M. de Montfort y combat sur-tout la superstition du peuple. Succès avec lequel il attaque ce vice. Evénement prodigieux. Il fait murer le Cimetiere de S. Amand. Vénération des peuples pour lui Il va à la Seguinierie , de là à Nantes. Mission de Mervant , où il rétablit l'Eglise. Guérison miraculeuse. Hermitage qu'il se bâtit dans la forêt de Vouveau. Son dernier voyage à la Rochelle. Mission de Fontenay-le-Comte. Zèle du Missionnaire & mauvais traitement qu'il y reçoit. Bien qu'il fait aux pauvres. Autres traits remarquables de cette Mission. Respect des peuples pour lui. Vocation de M. Malet. Mission de Vervant. Conduite du Missionnaire à l'égard d'une fille obsédée. Traverses qu'il éprouve. Mission de S. Pompin. Réconciliation publique. Changement du Prieur-Curé. Autres biens que le Missionnaire fait à Saint Pompin. M. de Montfort fait porter la Sainte Bible en Procession. Mission de Villiers. Conduite de M. de Montfort dans cette Mission. Injure qu'on lui fait , & patience avec laquelle il l'endure. On le voit en prières élevé.

Elevé de terre. Il prédit sa mort. Il s'occupe
 de l'établissement de ses deux Compagnies.
 Pélerinage qu'il fait faire dans cette vue
 à trente-trois Pèlerins. Règlement qu'il leur
 donne. Il fait lui-même ce pèlerinage. De
 Saumur il va droit à Saint Laurent - sur-
 Sayvre. Ouverture de la Mission. Soins que
 le Missionnaire se donne pour recevoir l'E-
 vêque. Il tombe dangereusement malade. Son
 testament. Il charge M. Mulot du soin de conti-
 nuer ses Missions. Sa dévotion pendant sa der-
 nière maladie. Le peuple s'empresse pour rece-
 voir sa bénédiction. Il meurt. Son portrait. Ses
 talens naturels. Son caractère. Ses vertus.
 Sa foi. Son espérance. Son abandon à la di-
 vine Providence. Son amour pour Dieu. Pré-
 sence de Dieu. Oraison. Culte religieux. Sa
 dévotion pour la très - Sainte Vierge, les
 Anges & les Saints. Son zèle pour le salut
 du prochain. Sa charité. Sa pénitence & sa
 mortification. Son amour pour la Croix. Sa
 douceur. Son humilité. Son obéissance. Sa
 persévérance dans la vertu. Effets, que pro-
 duisit la mort du Missionnaire. Témoignages
 qu'on lui rend. On exhume son corps pour le
 placer plus honorablement. Ce qui arrive à
 cette exhumation. Epitaphe de M. de Mont-
 fort. Autre Epitaphe. Guérisons opérées à son
 tombeau ou par son intercession. Fille percluse.
 Aveugle guéri. Fievres, maux compliqués,
 Loupe. Grand nombre de différentes maladies.
 Tumeur aux yeux. Ecouelles. Mal caduc.
 Changement subit arrivé dans un jeune homme
 qui étoit à l'article de la mort, en 1778.

AN. 1714.

*Arrivé
de M. de
Montfort
à la Ro-
chelle.*

AP R È S avoir fait à pied plus de trois cens lieues , de la maniere qu'on a dit dans le livre précédent , M. de Montfort arriva dans le cours de Novembre à la Rochelle, dont il avoit été absent l'espace d'environ six mois, Tant de fatigues demandoient bien quelque repos ; mais l'homme Apostolique n'en connoissoit point d'autre, que celui qu'on peut trouver à diversifier ses travaux. A son retour , son premier soin fut de disposer toutes les choses nécessaires pour l'établissement des écoles, qu'il avoit projeté de faire , avec l'aide & l'approbation de M. de Champflour , d'autant que rien n'avoit été fait pendant son absence , & qu'il trouva les choses dans le même état où il les avoit laissées ; quoiqu'avant de partir , il eut donné tous les ordres , & pris tous les arrangemens convenables pour l'exécution de son projet. On a vu déjà tout ce qu'il a fait , & tous les mouvemens qu'il s'est donné pour cela ; nous n'en parlerons pas davantage , pour suivre M. de Montfort dans le cours de ses travaux Apostoliques, qu'il continua toujours avec le même zèle & le même succès , jusqu'à ce que la mort le trouvât dans l'exercice de ces mêmes fonctions.

*Mission
de Fouras
& p.ines
qu'il y en-
dure.*

Plusieurs paroisses demandoient avec empressement le Missionnaire. Il aimoit mieux aller à une pauvre paroisse où il n'étoit pas demandé , parce qu'il crut que son secours y étoit plus nécessaire qu'ailleurs. Fouras est le nom de cette paroisse,

Elle n'est qu'à quatre lieues de la Rochelle, mais il fallut y aller par des chemins de traverse, mauvais en tous temps, mais que des pluies continuelles, & la mauvaise saison rendoient alors presque impraticables. Ce n'étoit encore là que ce qu'il y avoit de moins rebutant dans cette Mission. Arrivé dans l'endroit, l'homme de Dieu y trouva l'Eglise dans l'état le plus pitoyable, de manière qu'il n'étoit pas possible d'y célébrer décemment l'Office divin. La Sacristie étoit dénuée de tout ce qui sert à la décoration des Autels; le linge & les ornemens, tout y étoit dans le plus grand désordre; & ce qu'il y avoit de plus digne de compassion, le peuple, depuis longtemps sans instruction, joignoit, à un naturel dur & féroce, une conduite tout-à-fait déréglée. On peut conjecturer de-là, combien le Missionnaire & ceux qui travailloient avec lui, eurent à souffrir. Ils furent obligés de se loger dans un vieux galetas, qu'on y montre encore, comme ayant servi de demeure à M. de Montfort; & là, ils étoient si mal à l'abri, & la saison étoit si rude, que souvent au matin, lorsqu'ils se levoient, ils trouvoient leurs lits tous couverts de neige. De plus ils ne trouvoient aucune ressource dans les gens du pays: ces hommes insensibles à ce qu'on faisoit pour eux, les laissoient manquer de tout, au point que l'homme de Dieu se vit obligé d'emprunter quelque argent pour subvenir aux pressans besoins des siens.

n. 1714.

Car, pour lui-même, quoiqu'il travaillât sans relâche tout le long du jour, il se contentoit au soir d'un morceau de pain; à peine suffisant pour entretenir la vie.

*fets heu-
ix qu'el-
produit.*

Au milieu de tant de peines, ce qui l'affligeoit davantage, c'étoit de voir que ses paroles avoient de la peine à pénétrer dans les cœurs. La rosée du Ciel tomboit sur une terre ingrate & stérile. Ainsi Dieu voulut éprouver pendant quelque temps, la patience de son serviteur; mais enfin, il le laissa vaincre par les prières, les larmes & ses pénitences. Il le rendit le Maître de ces cœurs, que rien ne paroïssoit devoir toucher. Frappés, atterrés par la force de ses paroles, ils conçurent la nécessité de faire pénitence, & commencèrent à regarder l'homme Apostolique comme un Ange envoyé de Dieu, pour frapper dans sa justice ceux qui ne profiteroient pas de la miséricorde, qui leur étoit présentée. Bientôt il se fit, dans tout ce peuple, un changement miraculeux, auquel il étoit impossible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu. Leur cœur s'ouvrit aux vérités du salut; on les instruisoit sur-tout de ce qui regardoit les Sacremens de Pénitence, & d'Eucharistie, & dès-lors on n'eut plus qu'à se louer de leur assiduité, de leur ferveur, & de leur docilité à embrasser tous les moyens de salut, qui leur furent suggérés. L'Eglise fut réparée, la Sacrificie pourvue des choses nécessaires au culte divin, & le peuple vit avec admira-

tion, les saints Myſteres ſe célébrer avec une décence, dont il n'avoit jamais été témoin. Pour entretenir & perpétuer, dans cette paroiffe, les fruits de cette Miſſion, M. de Montfort y établit, comme il le faisoit par-tout, la pratique de réciter le ſaint Roſaire, tant en public, qu'en particulier.

A l'iffue de cette Miſſion, l'homme Apoſtolique paſſa dans l'Ifle d'Aix. C'eſt une Ifle à trois lieues de la Rochelle, qui a une lieue de long ſur une demi-lieue de large. Elle eſt gardée par une Fortreſſe où il y a toujours garniſon. Elle a auſſi une rade où les vaiſſeaux de la Rochelle & de Rochefort ont coutume de mouiller. La Miſſion, qu'y fit M. de Montfort, ne dura qu'une quinzaine de jours, c'étoit aſſez de tems, vu le petit nombre des habitans de l'Ifle, mais elle eut tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer. Tous ceux qui étoient dans l'Ifle firent leur Miſſion, tant les inſulaires que les ſoldats. Il y avoit entre eux une eſpece d'émulation de ferveur; & les Officiers que le Miſſionnaire avoit eu ſoin de ſe concilier, étoient les premiers à donner l'exemple. Dès que le ſon de la cloche annonçoit le commencement de quelque exercice, on voyoit tout le monde y accourir avec une promptitude, qu'on eût admirée dans les plus fervens Religieux. Non ſeulement il ſe fit dans l'Ifle une réforme générale dans les mœurs, mais de plus, le deſir de faire pé-

Ann. 1771

Miſſion de l'Ifle d'Aix.

Ferveur des habitans de cette Ifle, des ſoldats en garniſon.

AN. 1715.

nitence & d'expier ses péchés par de saintes rigueurs s'empara tellement des cœurs, que M. de Montfort, qui ne pouvoit fournir des instrumens de pénitence à ceux qui desiroient en avoir, se vit dans la nécessité d'aller de porte en porte quérir des cordes pour en faire des disciplines aux soldats, qui n'avoient pas le moyen de s'en procurer. Et plus d'une fois, pendant la nuit, on en trouvoit plusieurs derrière l'Eglise, qui, à la faveur des ténèbres, se macéroient le corps, en poussant des sanglots, & en demandant pardon de leurs péchés.

Mortification que pratique le Missionnaire en quittant l'Isle d'Aix.

Lorsque M. de Montfort quitta l'Isle d'Aix, le froid étoit si grand que le bâtiment, sur lequel il s'embarqua étoit tout couvert de glace; de plus il faisoit un vent de nord extrêmement piquant. Ce fut une occasion, que le Missionnaire ne laissa pas échapper, de contenter le desir insatiable qu'il avoit de souffrir. Tandis que les autres descendoient dans la cale, ou s'approchoient du feu, le plus qu'ils pouvoient; il se tint constamment sur le pont, exposé à toutes les rigueurs du froid & du vent, répondant à ceux qui le pressoient de se chauffer, qu'il étoit fait à tout, & qu'il ne vouloit pas occuper auprès du feu la place d'un autre, qui sûrement en avoit plus besoin que lui. Cet acte de mortification dura tout le temps de la traversée, qui fut très-longue, vu que la mer en baissant laissa le navire sur le sable, & ne le remit

à flot qu'à son retour. Pendant tout ce temps-là, l'homme de Dieu s'occupait, soit à converser avec Dieu dans la prière, soit à chanter des Cantiques, qui servoient à édifier ceux qui l'entendoient.

A peine eut-il mis pied à terre, que, sans prendre aucun délassement, il s'achemina vers deux paroisses, voisines l'une de l'autre, celle de Saint Laurent-de-la-Pré, & une autre dont nous ignorons le nom; où il comptoit donner en même temps la Mission, parce qu'elles étoient assez peu considérables, soit pour leur grandeur, soit pour le nombre des habitans. La grande disette, qu'il y avoit dans ce lieu, des choses les plus nécessaires à la vie, jointe à la rigueur excessive de la saison, fit beaucoup souffrir les ouvriers Evangéliques, qui l'accompagnoient; mais outre cette peine, à laquelle un cœur, comme le sien, ne pouvoit manquer d'être sensible, il en eut une qui lui fut personnelle, & bien plus difficile à supporter, que lui causa pendant toute cette Mission, un Prêtre qu'il s'étoit associé pour y travailler. Cet homme, loin de coopérer avec lui à l'œuvre du Seigneur, ne cessoit de le charger des calomnies les plus atroces, jusqu'à dire qu'il vendoit les Sacremens, qu'il étoit Sectateur de Simon le Magicien, & qu'il avoit un commerce secret avec l'Esprit de ténèbres. Ce qu'il affuroit, comme la chose du monde la plus certaine, & qu'il disoit savoir de manière à n'en pouvoir douter. Un autre Prêtre en

Ann. 1713.

Il va donner la Mission dans deux paroisses voisines l'une de l'autre. C'est qu'il souffre.

AN. 1719. avertit M. de Montfort, il le pressa même, après avoir apporté les preuves les plus fortes de la vérité de ce qu'il lui disoit, il le pressa, dis-je, de chasser cet homme de sa compagnie; mais, le digne disciple de J. C. voulut, en cette occasion, imiter la douceur de son divin Maître, à l'égard de l'Apôtre perfide, qui le trahit. Non-seulement il ne lui fit aucun reproche, mais même il le combla d'amitié, & le faisoit ordinairement asséoir à table à sa droite.

*Fruits de
cette Mis-
sion.*

On ne dit point si cette conduite du Missionnaire fit une impression salutaire sur ce malheureux Prêtre, mais au moins les propos scandaleux de celui-ci ne nuisirent point au succès de la Mission. Dieu versa les plus amples bénédictions sur les travaux de son serviteur, & prit soin hautement de le justifier par le grand changement qui s'opéra dans tous les cœurs. Il y avoit dans ces deux paroisses des abus accrédités par le long usage. Dans de certains temps de l'année, les Eglises y servoient de granges, & l'on ne se faisoit aucun scrupule d'y vaquer à de certains travaux. Les Cimetieres étoient ouverts de tous côtés; les bestiaux y païssoient sur les tombes des morts; & chacun y faisoit passer & repasser ses voitures aussi librement que dans une route publique. M. de Montfort, dévoré du zèle de la maison du Seigneur, s'éleva fortement contre ces abus & les fit cesser. Il fut inf-

picier aux habitans de ces paroisses la vénération, dont il étoit pénétré lui-même pour les lieux Saints. Toute espèce de profanation en fut à l'avenir bannie; les Cimetieres furent fermés; une dévotion solide envers les fideles trépassés fut substituée à la liberté blâmable, qu'on y prenoit auparavant, & depuis ce temps, on n'y entroit plus sans offrir à Dieu quelques prieres pour le repos de leurs ames.

Une contestation qui survint entre MM. les Curés, à la clôture de la Mission, pensa presque en anéantir les fruits. La Mission avoit été commune aux deux paroisses, la procession devoit l'être aussi. On convint donc qu'on porteroit seulement le S. Sacrement d'une Eglise à l'autre; mais, quand il fallut décider, lequel des deux Curés auroit cet honneur, l'un & l'autre prétendit qu'il y avoit droit, & ni l'un ni l'autre, je ne sais sur quel fondement, ne vouloit céder ce droit à son confrere. Les esprits commençoient à s'échauffer, & il étoit à craindre que la dispute des Pasteurs ne passât bientôt à leurs ouailles, & ne fit naître entre elles des animosités nuisibles & difficiles à étouffer, lorsque la prudence de M. de Montfort lui suggéra un expédient, qui satisfit également les deux Parties. Ce fut de faire dresser un reposoir au milieu du chemin, qui séparoit les deux paroisses; celui des Curés, dans l'Eglise duquel on prendroit le Saint Sacrement, devoit le porter jusqu'à ce

*Il apaisa
par sa prudence
une contestation
élevée entre
les deux
Curés.*

reposer, & l'autre Curé devoit le prendre là pour le porter à son Eglise. Son jugement fut reçu de part & d'autre avec applaudissement ; il fut mis en exécution, & la Mission fut terminée à sa grande satisfaction.

*En prêchant
à la Rochelle, son
visage pa-
roit tout
ayônant.*

La grande affaire dont on a parlé, l'appelloit à la Rochelle. La première apparition qu'il y fit, fut dans la Chaire des Révérends Peres Jacobins, le jour de la Purification de la Sainte Vierge. Il est inutile de répéter ici, ce qu'on a déjà dit ailleurs, qu'il se surpassoit lui-même, toutes les fois qu'il parloit des grandeurs de cette auguste Reine du Ciel & de la terre. Ce qu'il y eut de bien remarquable cette fois, c'est qu'il lui arriva, ce qui est rapporté, au livre des actes du glorieux Martyr saint Etienne ; il parut aux yeux de toute l'assemblée nombreuse qui l'écourtoit, comme un Ange du Seigneur. Son visage exténué par ses austérités & ses jeûnes presque continuels, parut tout-à-coup lumineux ; il en sortoit comme des rayons de gloire, & le changement qui s'y fit étoit tel, que ses meilleurs amis, ceux qui le voyoient & conversoient habituellement avec lui, quoiqu'ils le regardassent de fort près & très-fixement, ne purent le reconnoître, qu'à la voix. Cette merveille fit une telle impression sur tout le peuple, & lui inspira tant de respect pour le Prédicateur, que, lorsqu'après la grand'Messe, il sortit de la sacristie pour dire la sienne,

tout ce monde voulut rester pour l'entendre, quoiqu'il eût assisté à celle qu'on venoit de dire. AN. 1719

Ce sentiment de vénération se communiqua bientôt à tous les habitans de la Rochelle, & les confirma dans la haute idée qu'ils avoient déjà de la vertu du saint *Confiance singulière que les peuples ont en lui.*

Prêtre. La plupart regarderent cet événement comme un indice par lequel le Seigneur avoit voulu leur marquer un homme selon son cœur, un homme qu'il avoit choisi lui-même pour les instruire & leur manifester ses volontés. Tous ceux surtout qui desiroient véritablement changer de vie, ou travailler sérieusement à leur perfection, venoient le trouver, dans le dessein de lui déclarer leurs plus intimes sentimens, ou même de lui faire des confessions générales. Il étoit continuellement entouré de personnes qui le consultoient & lui proposoient leurs difficultés. Pauvres & riches, grands & petits, Ecclésiastiques & Séculiers, tous avoient recours à lui, & il recevoit tout le monde avec la même aménité. Sur quelque sujet qu'on l'interrogeât, ses réponses étoient claires, précises & pleines d'une sagesse plus divine qu'humaine, de sorte qu'on ne se lassoit point de l'entendre, & qu'on ne le quittoit jamais qu'à regret.

C'étoit bien là de quoi occuper un homme tout entier; mais M. de Montfort sembloit se multiplier, quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu. *Il donne une Re traite particulière.* Cela ne

An. 1715.

l'empêchoit pas de donner tous les soins nécessaires à l'exécution de son entreprise, & comme si tout cela n'eût pas encore été suffisant pour son zèle, vers le même temps, au commencement du Carême, il donna, dans l'Eglise des Religieuses de la Providence, une Retraite, où tout le monde fut admis. Elle dura huit à dix jours; & ce fut dans ce temps-là qu'il s'attacha le premier de ceux, qui se joignirent irrévocablement à lui pour marcher sur ses traces & devenir membre de cette Compagnie de Missionnaires qu'il se proposoit de former, & que depuis long-temps il demandoit au Seigneur avec tant d'instance. Cet événement est trop intéressant par lui-même, & les circonstances qui l'ont accompagné portent trop visiblement les traits d'une Providence particulière pour que nous puissions nous dispenser de le rapporter en détail.

La Providence amenée à M. Vatel à la Rochelle.

Messire Adrien Vatel, natif du Diocèse de Coutances en basse Normandie, montra dès l'enfance un caractère fait pour la vertu. Ayant pris de bonne heure l'état Ecclésiastique, il eut l'avantage d'être élevé parmi les disciples de M. Desplaces, à la Communauté du Saint-Esprit à Paris, & s'y distingua par la science & par la ferveur. Son premier attrait fut pour la conversion des infidèles, dans les Indes; en conséquence, il s'embarqua sur une frégate qui devoit faire ce voyage, & moyennant une avance que lui fit le Capitaine pour

acheter des livres & des ornemens Sacerdotaux, il s'engagea à lui servir d'Aumônier, pendant la traversée. Avant de partir, il eut soin de se munir des pouvoirs de Messieurs les Archevêques de Paris & de Rouen, qui les lui donnerent, autant qu'il étoit en leur pouvoir de le faire; mais, à peine fut-il embarqué qu'il lui vint des doutes sur la validité de sa Mission; des raisonnemens, qu'il avoit d'abord méprisés lui parurent très-graves, & cela le jeta dans une grande perplexité. Heureusement la frégate, sur laquelle il étoit, vint mouiller dans la rade de la Rochelle.

AN. 1793.

Sa première pensée fut d'aller consulter M. l'Evêque, qui passoit, avec raison, pour un des plus savans Prélats du Royaume. Mais ayant mis pied à terre & entendu parler de M. de Montfort, il se résolut d'abord de l'aller voir, dans l'intention de lui demander quelques-uns de ses Cantiques. Il arriva à l'Eglise des Religieuses de la Providence, lorsque le Missionnaire y montoit en chaire. Sa rencontre lui parut heureuse; mais son attente fut un peu trompée. Le sermon ne répondit pas à l'idée qu'il s'étoit formée du Prédicateur; il ne savoit trop qu'en penser, & il ruminoit intérieurement là-dessus, lorsque M. de Montfort s'arrêtant tout à coup au milieu de son sermon, prononça distinctement ces paroles, qui le frappèrent, & qu'il regarda, comme lui étant personnellement adressées. *Il y a ici quelqu'un qui me résiste; je sens que la pa-*

Il assiste d'un Sermon de M. de Montfort,

Ms. 1715. *role de Dieu me revient; mais il ne m'échappera pas.*

celui-ci se Le sermon fini, M. Vatel fut saluer M. de Montfort. Le Missionnaire lisoit alors la *détermine* lettre d'un Prêtre, qui s'excusoit d'aller *se joindre* travailler à une Mission, comme il le lui avoit promis; & dès qu'il eût apperçu M. Vatel; bon, dit-il, *re à lui* un Prêtre me manque de parole, en voici une autre, que le bon Dieu m'envoie Il faut, dit-il ensuite, en parlant à M. Vatel, il faut, Monsieur, que vous veniez avec moi & que nous travaillions ensemble. Celui-ci répliqua que la chose ne pouvoit se faire, parce qu'il alloit aux Missions étrangères, & qu'il avoit des engagements avec un capitaine. Cependant ayant proposé ses difficultés au sujet des pouvoirs qu'il avoit reçus, M. de Montfort décida nettement, qu'ils étoient invalides, & qu'il n'y avoit que le Souverain Pontife, dont la juridiction s'étend sur le monde entier, qui pût donner de tels pouvoirs, & envoyer par-tout des Missionnaires dans les pays infidèles. Ils furent ensuite tous les deux ensemble chez M. l'Evêque, qui confirma la décision de M. de Montfort, & l'appuya des raisons les plus solides. M. Vatel n'eût rien à y objecter. La seule chose qui pouvoit alors l'empêcher de se joindre au Missionnaire, c'étoit l'engagement qu'il avoit pris vis-à-vis du Capitaine, & les avances que celui-ci lui avoit faites. Le généreux Prélat, coupa court à cette difficulté en lui mettant entre les mains trois cens livres,

somme suffisante pour le délibérer des avan- AN. 1773.
ces qu'on lui avoit faites.

Cependant, quand le Capitaine fut l'ac- Conduite
du Mission-
naire à l'é-
gard d'un
Capitaine
de vaisseau
qui le me-
naçoit de
le tuer.
cord qui venoit de se faire, il en fut si ou-
tré, que dans le premier transport de cole-
re, il jura, que par tout où il rencontreroit
M. de Montfort, il lui passeroit son épée
au travers du corps. Cette menace ayant
été rapportée au Missionnaire, afin qu'il se
fint sur ses gardes, il n'en fut pas plus ému;
& s'étant mis aussitôt en prières, & les a-
yant offertes spécialement pour le Capi-
taine, il fut le trouver sur le champ, & lui
dit, en l'abordant, de ce ton simple & naïf,
qui marque une ame tranquille & tout-à-fait
exempte de crainte; *on m'a dit, Monsieur;
que vous vouliez m'ôter la vie; me voici, jé
viens vous la présenter.* A ces mots, le Ca-
pitaine sentit son émotion se dissiper; il se
plaignit seulement à M. de Montfort, mais
avec douceur, qu'il lui faisoit grand tort &
qu'il ne savoit où trouver un autre Prêtre:
Le Capitaine & le Missionnaire s'embras-
ferent, & ils se séparèrent les meilleurs
amis du monde. Pour M. Vatel, il éprou-
va, dès ce moment, une paix & un conten-
tement intérieur, qui lui fit connoître qu'il
étoit dans la voie de Dieu; il suivit cons-
tamment M. de Montfort dans ses Mis-
sions; & depuis sa mort, il les a conti-
nuées pendant près de trente ans dans la
Compagnie de ses Missionnaires, à laquel-
le il a eu la gloire d'avoir été le premier
appelé, au moins d'une manière efficace
& constante.

An. 1715.

*Mission de
Tangon-
la-Ronde.*

Avec ce nouveau renfort , l'Homme de Dieu ne tarda pas à partir pour la mission de Tangon-la-Ronde. La réputation de sa sainteté l'y avoit précédée. Il y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie & de confiance ; & le grand succès de cette mission fit voir combien ces démonstrations étoient réelles & sinceres. Ses paroles étoient reçues comme des oracles, & comme des ordres du Ciel , auxquels on s'empressoit à l'envi de se conformer. Une pareille disposition ne pouvoit manquer de produire de grands changemens. Les pécheurs entrèrent sérieusement dans la voie du salut ; & ceux qui y marchaient déjà s'éleverent à une voie plus parfaite , que le saint Prêtre leur fit connoître par ses leçons , & mieux encore par ses exemples. Ce fut pour confirmer les uns & les autres dans leurs bonnes résolutions , qu'usant de ce pouvoir , presque sans bornes , que lui donnoit la pleine confiance qu'avoit en lui, & le Peuple & leur Pasteur , il établit à Tangon deux sociétés, l'une pour les hommes & l'autre pour les filles. Comme c'est la première fois que nous parlons de ces établissemens , & qu'ils ont été comme le modele de plusieurs autres que le Missionnaire a faits depuis , il n'est pas hors de propos de dire quelles étoient ces sortes de sociétés , & quels réglemens le Missionnaire leur a donnés.

*Etablis-
sement d'une
Congrégation*

Il appella la société des hommes les *Penitens blancs* , à cause de la vie pénitente ,

dont on y fait profession, & parce qu'à
 de certains jours de l'année, ils devoient
 marcher en Procession revêtus d'aubes.
 Les Dimanches & les Fêtes ils s'assem-
 bloient dans quelque Chapelle, pour y
 recevoir des instructions particulieres, &
 pour y faire, entre les Offices de la pa-
 roisse, les exercices qui leur sont propres,
 & dans les Processions, ils marchent deux-
 à-deux ayant à leur tête une Croix de
 bois, portée par un d'eux. Rien de plus
 sage que les réglemens que leur donna
 M. de Montfort. Il leur prescrivit, 1^o. de
 mener une vie exemplaire, & de dire ré-
 gulièrement le Rosaire. 2^o. De se con-
 fesser souvent, sur-tout le premier Di-
 manche de chaque mois, & les princi-
 pales Fêtes de l'année. 3^o. D'aller quatre
 fois l'an en Procession, les pieds nus &
 habillés de blanc. 4^o. De faire chaque se-
 maine quelque mortification corporelle,
 suivant leurs forces & l'avis d'un sage
 Directeur. 5^o. D'édifier les fidelles de
 l'un & de l'autre sexe par la pratique des
 vertus Chrétiennes. 6^o. De n'avoir en-
 tr'eux aucun procès, & s'il s'élève entr'eux
 quelque différend, de le terminer au plutôt
 & à l'amiable, en s'en rapportant à la
 décision de quelque personne prudente &
 éclairée; d'éviter même, autant qu'ils le
 pourront, toute espece de procès. 7^o. De
 n'aller que par nécessité au cabaret, afin
 d'éviter par là toute occasion de scandale
 & de débauche. 8^o. Lorsque quelqu'un

Av. 1715.
 tion d'hom-
 mes qu'il
 appelle les
 pénitens
 blancs.
 Regles
 qu'il leur
 donne

Ann. 1715

d'entr'eux meurt, d'assister à son enterrement, de prier & de faire prier pour le repos de son ame. 9°. De s'assembler souvent par l'avis de leur Directeur, pour recevoir de lui les instructions, qu'il jugera nécessaires. 10°. Enfin il fut réglé que personne ne seroit reçu dans la Congrégation, qu'à la pluralité des voix des confreres.

Etablissement de la Société des Vierges.

Règles eni qu'il leur donne.

La Congrégation des filles fut appelée simplement *la Société des Vierges*, afin que ce nom leur rappellât sans cesse les vertus propres de leur état, la modestie, la piété, ce recueillement & la retraite. Le but du Missionnaire, en l'établissant, étoit sur-tout de sanctifier cet âge, qui est le plus dangereux de la vie, en l'éloignant de ces divertissemens, qui sont toujours si funestes à son innocence; & de donner aux personnes du sexe, qui desireroient se consacrer à Dieu, sans cependant vouloir ou pouvoir être admises en religion, le moyen de le faire plus aisément & sans risque dans le monde, de quelque état & de quelque condition qu'elles fussent. C'étoit par rapport au peuple en général, ce que sont en Flandres & en Allemagne, par rapport à la Noblesse seulement, les Chapitres de Chanoinesses, à l'exception que celles-ci vivent en commun, & trouvent dans leur état le moyen de vivre dans l'aisance & la considération; au lieu que dans la société des Vierges, établie par M. de Monfort, chacune vivoit en son particulier, en suivant la profession qu'elle exerçoit auparavant,

& l'unique avantage qu'elle retiroit de son association étoit de pratiquer plus d'actes de vertus, de contribuer davantage à l'éducation du prochain, & de se mettre dans une espece de nécessité de mener une vie plus sainte & plus parfaite. A certaines Fêtes de l'année, ces Vierges paroissent à l'Eglise paroissiale, revêtues de blanc & portant un voile, symbole de la pudeur; Elles sont séparées du peuple, dans une Chapelle dédiée à la très-Sainte Vierge, & vont en Procession, deux-à-deux, portant sur un brancard l'image de la Mere de Dieu, qu'elles honorent spécialement sous le titre de Reine des Vierges.

Les réglemens que leur prescrivit le S. Prêtre étoient tout-à-fait conformes aux vues de sanctification qu'il s'étoit proposées pour elles; & propres à les rendre telles qu'il le souhaitoit. 1°. Que leur nombre ne seroit que de quarante-quatre, & que quand une de ce nombre viendroit à manquer, soit par mort ou autrement, M. le Curé de la paroisse en mettroit en sa place une autre, dont il connoitroit la sagesse, & que celle-ci seroit, pour un an, vœu de ne point se marier. 2°. Que celles que Dieu appelleroit au mariage, consulteroient leur Directeur, & que, de son avis, le temps de leur vœu étant expiré, elles remettroient entre ses mains leurs voiles & leurs bagues, dont il leur rendroit le prix, si elles le souhaitoient, & que ce prix lui seroit rendu par celles,

Lx. 1715.

qui leur succédroient. 3°. Qu'elles le-
roient fideles à réciter tous les jours le
chapelet , & à éviter tout ce qui pourroit
ternir le moins du monde leur innocence,
& donner atteinte à la sainteté de leur
état, comme les bals, les danfes, la fré-
quentation & les assemblées de personnes
de différent sexe. 4°. Qu'elles s'assemble-
roient à l'Eglise, quatre fois l'année,
sçavoir, aux Fêtes de l'Annonciation de
la Sainte Vierge, de son Assomption, de
son immaculée Conception, & de la Pu-
rification; que, dans ces jours, elles com-
munieroient ensemble à la grand'Messe,
habillées de blanc, & qu'après Vêpres,
elles porteroient en Procession l'image de
la Sainte Vierge, après quoi elles assiste-
roient à une instruction, qu'on leur feroit
dans la Chapelle du Rosaire. 5°. Qu'elles
obéiroient avec simplicité à celle qui se-
roit désignée Supérieure & à ses deux
Assistantes, & recevroient avec respect
& soumission leurs avis, toutes les fois
que celles-ci leur ordonneroient ou défen-
droient quelque chose, pour le bon ordre
de la Compagnie. 6°. Que si, après leur
avertissement charitable, quelqu'une con-
tinuoit à donner mauvais exemple, on
ôteroit son nom du Catalogue des Vier-
ges, & qu'une autre plus sage qu'elle se-
roit mise en sa place. 7°. Que, chaque
année, elles renouvelleroient leurs vœux
pour un an, le jour de l'Annonciation de
la très-Sainte Vierge.

Il est aisé de voir que de pareils établissemens ne pouvoient que procurer de très-grands biens; que c'étoit un moyen très-efficace pour arrêter le cours du vice, & pour faire fleurir à la place toutes sortes de vertus Evangéliques. C'est en effet ce qu'on a vu dans tous les endroits, où ces établissemens se sont formés. Cependant beaucoup de personnes les ont blâmés, sur-tout celui des Vierges. Elles ont prétendu, que M. de Montfort avoit été guidé par un zèle plus fervent qu'éclairé; que c'étoit une nouveauté contraire à l'esprit de l'Eglise, & sujette à des inconvéniens sans nombre. Ces objections, dans la bouche de gens en réputation de science, pouvoient éblouir des personnes peu instruites; mais, le Missionnaire en connoissoit la fausseté, il savoit que dans les premiers siècles de l'Eglise une infinité de jeunes personnes faisoient, au milieu du siècle, profession de virginité; que cette profession a donné à l'Eglise les plus illustres martyrs; que S. Ambroise recommandoit extrêmement cette profession, & qu'il le faisoit avec tant d'éloquence & de succès que les meres renfermoient leurs filles, de peur qu'elles ne se trouvassent à ses instructions; que de son temps, ainsi que lui-même le rapporte, il y avoit un grand nombre de ces Vierges, qui travailloient de leurs mains pour subvenir non-seulement à leurs propres besoins, mais à celui des pauvres, & que la même chose a

AN. 1713.

Approba-
tion que M.
l'Evêque
de la Ro-
chelle don-
ne à ces
établisse-
mens.

Ann. 1714.

il est d'usage de le faire sur la tête des malades. Il avoit détrompé le peuple de son erreur, & avoit rétabli la réputation de celui qu'on accusoit d'être auteur de cette prétendue possession.

*Succès
avec lequel
il attaque
ce vice.*

Dela il prit occasion de donner au peuple des instructions suivies sur cette matière, il leur fit connoître que le pouvoir du démon, ayant été beaucoup diminué depuis la venue du Fils de Dieu dans le monde, les possessions y étoient devenues bien moins fréquentes qu'auparavant, surtout dans les lieux, où la Religion Chrétienne est établie & publiquement exercée; qu'il y en avoit encore sans doute, mais qu'il y avoit des marques certaines, pour les reconnoître, & par l'explication qu'il leur fit de ces marques, il fit assez voir que c'étoit bien à tort qu'on prenoit pour effets de possession des choses purement naturelles; quant aux personnes adonnées à la magie, il ne nia point qu'il y en eut, puisque l'Eglise en reconnoît dans ses prières & qu'elle les charge de ses anathêmes, mais il dit en même temps que le crime étoit si terrible, que peu de gens étoient capables de tant de malice; & que quand même grand nombre d'hommes seroient assez méchans pour vouloir lier un commerce infâme avec les esprits de ténèbres, que ceux-ci ne pouvoient pas le faire sans une permission particulière de Dieu, & que la divine Providence, qui veille à la conservation de la société, ne l'accorde que rarement,

rarement, à cause des désordres, qui pour-
roient en résulter. Quand le Missionnaire
crut avoir suffisamment éclairé le peuple
par ces conférences, il prêcha avec tant
de véhémence contre ceux qui soupçon-
nent & accusent leurs freres d'avoir com-
merce avec l'esprit de ténèbres, il leur fit
voir avec tant de clarté l'horreur & l'énor-
mité d'un pareil soupçon, que tout l'au-
ditoire, ému, consterné, ne put s'empê-
cher de faire éclater hautement l'impres-
sion que les paroles du Missionnaire fai-
soient sur lui. On n'entendoit plus que des
sanglots, & des voix confuses, qui de-
mandoient qu'on leur pardonnât leurs
crimes. Le Missionnaire eut besoin d'im-
poser silence au peuple, & profitant de l'heu-
reuse disposition, dans laquelle il le voyoit,
il engagea les coupables à faire aux fa-
milles qu'ils avoient déshonorées une répa-
ration publique des imputations fausses
& atroces, dont il les avoient chargées.
Cette réparation se fit sur le champ, de la
maniere la plus authentique & la plus fin-
cere. Depuis ce jour, on ne parla plus dans
cette paroisse de possessions & de maléfices.

Le Missionnaire combattit avec le même
succès, plusieurs autres désordres, en-
tre autres les danfes publiques, qui étoient
la source d'une infinité de péchés. Un jour,
qu'il prêchoit sur cette matiere, Dieu fit voir
par l'étendue miraculeuse qu'il donna à sa
voix, combien le zele de son serviteur lui
étoit agréable. L'Eglise du lieu n'étant pas

*Evéne-
ment pro-
digieux.*

N. 1715.

allez grande pour contenir l'affluence du monde, qui venoit de tous côtés pour l'entendre, il fit placer la Chaire au pied d'un grand arbre. Chacun voulut s'en approcher de plus près pour le mieux entendre; on se pressoit même si fort, que le Missionnaire craignit que quelqu'un ne fut étouffé dans la foule. Pour prévenir ce mal, il dit, au commencement de son Sermon, qu'il étoit inutile de se tant presser, & qu'aucun de ceux qui l'écoutoient n'auroit de peine à l'entendre. *Ne vous pressez point*, leur dit-il, *ne vous pressez point, mes chers freres; Dieu m'a fait la grace de posséder tout mon auditoire; tous tant que vous êtes, vous m'entendrez bien.* En effet, plusieurs personnes, du nombre desquelles étoit un Prêtre, ont assuré que quoiqu'elles fussent à une distance du Prédicateur, où on n'auroit pas pu naturellement l'entendre, elles l'avoient cependant entendu aussi parfaitement que si elles eussent été proche de la Chaire.

*Il fait
urer le
incitère
Saint
mand,*

On sent qu'un homme, pour qui le Ciel se déclaroit d'une manière si visible, devoit avoir un grand ascendant sur l'esprit des peuples. Il n'avoit qu'à parler, il étoit sûr d'être obéi. Un jour, après l'exercice du matin, il fit part à ses auditeurs du desir qu'il avoit de voir murer leur cimetière, qui ne l'avoit jamais été, & sur le champ tout ce qu'il y avoit là d'hommes & de garçons s'offrirent pour y travailler. Il dirigea lui-même l'ouvrage, & tous s'y

portèrent avec tant d'ardeur, qu'ils acheverent parfaitement en trois jours, un ouvrage, qui, de l'avis des experts, en toute autre circonstance, auroit exigé un temps considérable, d'autant qu'il n'y avoit point de pierre en cet endroit, & qu'il falloit l'aller chercher assez loin.

Le respect des peuples pour le Missionnaire tenoit de la vénération qu'on a pour ceux qu'on reconnoît pour des Saints. On lui apportoit de toutes parts des malades. Il en venoit tous les matins un très-grand nombre de toute espece, que cet homme de foi recevoit avec bonté. Il récitoit sur eux tous un Evangile, & l'unique chose qu'il exigeoit de ceux, à qui le Seigneur rendoit par ce moyen, la santé, étoit qu'ils apportassent en reconnoissance un petit pain, & qu'il le missent au pied d'une figure de l'enfant Jesus, qu'il faisoit placer sur l'Autel. La dévotion pour la sainte enfance du Sauveur du monde, lui faisoit porter cette figure avec lui dans toutes ses Missions, & maintenant elle est déposée dans l'Eglise de S. Laurent, proche de son tombeau.

Ce ne fut point là les seules marques que les habitans de S. Amand lui donnerent de leur estime & de leur confiance; de son côté, l'homme de Dieu, qui croyoit ne mériter rien que des opprobres & des mépris, regardoit ces choses comme une nouvelle obligation pour lui, de se livrer à toutes sortes de travaux pour le service du prochain. Il s'étoit épargné si peu lui-

An. 1715.

Vénération des peuples pour lui.

Il va à la Séguinle-
re pour se délasser un peu de ses travaux.

AN. 1715.

même dans le cours de cette Mission, & lorsqu'elle fut finie, il se trouva dans un tel épuisement de forces, causé par une suite non interrompue de travaux, que, peut-être pour la première fois de sa vie, il crut qu'il devoit accorder quelque délassement à son corps, en même temps qu'il en procureroit à ceux qui avoient travaillé avec lui. Dans ce dessein, il fut à la Séguinière, & accepta, pour une huitaine de jours, l'offre que les Demoiselles de Beauveau lui firent de leur Château pour s'y reposer. Mais son repos eut été pour un autre un travail assez grand. Proche d'une paroisse, où il avoit fait une Mission avec les plus grands succès; & qu'il aimoit singulièrement tant à cause de ses habitans, que de son Pasteur, qu'il respectoit comme un saint; il y donna plusieurs Sermons pour ranimer dans les peuples la dévotion qu'il leur avoit inspirée. Pour signaler aussi celle qu'il portoit à la Mere de Dieu, il fit faire, avec tout l'appareil qui fut possible, une procession générale accompagnée de tambours & de fusiliers, à cette fameuse Chapelle qu'il avoit réparée & décorée en son honneur, sous le titre de *Notre-Dame de toute patience*.

*Et delà
à Nantes
visiter les
incura-
bles,*

Les huit jours qu'il avoit destinés pour son délassement étant expirés, le Missionnaire fut à Nantes rendre visite aux incurables. Il y passa près de deux semaines, tout occupé du soin de leur procurer les choses nécessaires à leur état, & d'être

blir l'ordre dans la maison. Il fut assez peu satisfait de la conduite de celle qui étoit à la tête de ce petit Hôpital; & songea dès-lors à le mettre entre les mains des Filles de la Sagesse; projet, que sa mort arrivée, neuf à dix mois après ne lui permit pas de mettre en exécution; ce qui cependant n'a pas empêché cet établissement de subsister.

Quoiqu'il en soit, un dépérissement sensible de forces sembloit annoncer à l'homme de Dieu l'approche de ce dernier moment. Il avoit en lui-même une réponse de mort; & la petite interruption qu'il avoit mise à ses travaux, Apostoliques n'avoit point amélioré sa santé. Il étoit actuellement malade lorsqu'il arriva à Mervent, paroisse du Diocèse de la Rochelle, près de Fontenay-le-Comte, pour y donner la Mission, & il le fut tout le temps qu'elle dura. Il n'omit néanmoins aucun des exercices de la Mission, & n'en prêcha pas avec moins véhémence & de fruit. Nous ne parlerons point de celui qu'il fit dans les âmes, le changement étonnant que cette Mission opéra dans le Temple extérieur, peut donner quelque idée de celui qui s'opéra dans ce temple intérieur, où l'esprit saint se plaît sur-tout à faire sa demeure. L'Eglise de Mervent étoit dans un état si déplorable, que le Missionnaire ne put retenir ses larmes en la voyant. La nef étoit toute découverte, la charpente à demi pourrie ne tenoit presque plus, les murailles étoient

*Mission
Mervent.
où il réu-
nit l'E-
glise.*

AN. 1715.

entr'ouvertes, & les fenêtres avoient à peine quelque vitres qui ne fussent brisées, enforte qu'en un temps de vent ou de pluie le Prêtre étoit en danger de ne pouvoir pas achever le saint Sacrifice. Le Sacrifice étoit dans le même désordre. Touché de voir ainsi la désolation regner dans le lieu saint, le S. Prêtre crut devoit y remédier dès le commencement de la Mission. Il prêcha donc, avec son zèle ordinaire, sur la décoration des Autels & sur le respect qu'on doit à la maison du Seigneur, & il le fit avec tant d'onction, que le feu qui l'animoit sembla passer dans l'ame de tous ceux qui l'écoutoient. Non-seulement les habitans du lieu, mais encore une infinité d'autres, qui étoient accourus en foule pour entendre le Missionnaire, voulurent contribuer à donner au lieu saint une nouvelle beauté. Lui-même, à la fin de ses Sermons, venoit tout en sueur à la porte de l'Eglise, pour recueillir les offrandes que chacun vouloit faire; il prenoit leurs noms & marquoit ce qu'ils destinoient à la bonne œuvre, ce qui excitoit entre eux une sainte émulation. Les uns donnoient de l'argent, d'autres offroient du bois, d'autres le charrois, d'autres de la chaux, du sable, leur temps, leur travail; ou bien quelques matériaux, dont on pouvoit avoir besoin; de maniere qu'à la fin de la Mission, l'homme de Dieu eut la consolation de voir cette Eglise, dont l'état l'avoit si fort touché, parfaitement rétablie.

Il n'étoit pas non-plus insensible aux AN. 1713.
 aux corporels du prochain, & Dieu se
 isoit quelquefois à se servir de lui pour Guérison
miraculeuse.
 rendre la santé aux malades. On en a déjà

plusieurs exemples : en voici un autre,
 arrivé dans cette Mission, tel que l'a
 porté un de ceux qui y travailloit avec
 de Montfort, & qui en fut témoin.
 Il présente au serviteur de Dieu, une
 femme qui depuis six semaines, souffroit à
 cause de vil des douleurs inouïes, qui ne lui
 faisoient pas un seul moment de repos.
 Son œil étoit extraordinairement enflé.

Le Missionnaire fit apporter de l'eau, la
 nuit avec les prières accoutumées, dit à
 la malade de s'en frotter l'œil mal-sain,
 la fille ne l'eut pas plutôt fait qu'elle en
 sentit du soulagement, & la nuit sui-
 vante elle fut entièrement guérie.

Malgré tant de succès, dont le Seigneur
 couronnoit par-tout les travaux du Mis-
 sionnaire, il conservoit toujours dans son
 cœur le même goût pour la prière & la
 solitude. Ayant su qu'il y avoit assez près
 de là la vaste forêt de Vouvent, il prit la
 résolution de s'y bâtir un hermitage, où,
 loin de tout commerce avec les hommes,
 il épancheroit son cœur en liberté dans
 le sein de Dieu même, & là puiseroit,
 comme dans sa source, les vérités qu'il
 étoit chargé d'annoncer aux peuples. Il s'y
 mit en effet, & n'eut point de peine à
 trouver un lieu très-propre pour ce qu'il
 méditoit. C'étoit un endroit solitaire si-

*Hermita-
ge qu'il se
bâtit dans
la forêt de
Vouvent.*

N. 1715.

gneur d'être son Juge , & de faire connoître son innocence , se demande à lui-même la cause de sa tristesse , & s'excite lui-même aux plus doux sentimens de confiance en Dieu , qui seul est sa force & son soutien , & dont il doit encore publier les louanges. L'apologie, que le Missionnaire fit de lui-même , sembloit nécessaire pour prévenir les bruits désavantageux que des hommes ennemis de tout bien avoient fait courir contre lui ; pour détromper les personnes que ces bruits pouvoient détourner d'entendre la parole de Dieu , & pour donner plus de poids au saint Ministère. Car , plus il travailloit avec fruit , plus il étoit en butte à l'enfer , qui lui suscitoit de toutes parts des peines , des traverses , des calomnies , des contradictions. Il en avoit essuyées , dans la dernière Mission ; beaucoup que nous n'avons point rapportées. Il n'en essuya pas moins dans celle-ci : tel fut l'événement , dont nous allons parler , & qui fit alors beaucoup de bruit. En passant de bouche en bouche , on l'a beaucoup défiguré ; le voici dans la plus exacte vérité.

*Zèle du
Missionnaire , &
sauter
raitement
on lui
ait dans
l'Eglise.*

L'Eglise de S. Jean , où M. de Montfort donnoit la Mission , n'étant pas assez grande pour contenir tous ceux qui desiroient la faire ; le Missionnaire prit la résolution de faire , ce qu'on fait d'ordinaire dans ces rencontres , ce fut de donner successivement deux Missions , une aux hommes , & l'autre aux femmes. Il com-

mença d'abord par celles-ci. Cependant , AN. 1715
 comme il y avoit à Fontenai , quelques
 compagnies de soldats , qui devoient bien-
 tôt en partir , & qui le firent prier instam-
 ment de leur permettre d'assister à cette
 premiere Mission, il le leur permit. Tout se
 passa , pendant les premiers quinze jours ,
 avec la plus grande tranquillité ; les soldats
 assistoient à tous les exercices, d'une ma-
 niere très-édifiante. Mais un soir , sur les
 quatre heures , M. de Montfort ayant été ,
 comme à l'ordinaire , à l'Eglise pour y
 prêcher ; il y trouva un homme le chapeau
 sur la tête ; & le coude appuyé sur le bé-
 nitier , qui parloit & ricannoit avec un
 autre. Cet homme étoit le Commandant
 de la troupe ; soit qu'il n'eût pas alors
 l'uniforme, soit que le Missionnaire, com-
 me on peut le présumer, fut tout occupé de
 l'exercice qu'il alloit donner , il est certain
 que celui-ci ne le connut pas ; mais, quand
 il l'auroit connu , un homme , tout de feu
 pour l'honneur de la maison de Dieu , tel
 que M. de Montfort , n'auroit pas vu paissi-
 blement une pareille irrévérence , qui ne
 pouvoit que scandaliser & les soldats , &
 les femmes , qui se trouvoient dans l'E-
 glise. Il fut donc à cet homme & le pria
 de vouloir bien sortir de l'Eglise , parce
 que la Mission qu'il donnoit n'étoit que
 pour les femmes. L'Officier , qui se crut
 insulté , répondit brusquement qu'il ne sor-
 tiroit point ; qu'il étoit Chrétien , qu'il
 avoit droit de rester dans l'Eglise. *HL*

12. 1715.

bien, Monsieur, dit le Missionnaire, *restez pour aujourd'hui ; mais demain n'y revenez pas ; après cette Mission, je compte en faire une pour les hommes, à laquelle vous pourrez assister. J'y reviendrai, malgré vous*, répliqua l'Officier tout en colère, *les Eglises ne sont pas faites pour les chiens ; j'ai droit d'y venir, aussi-bien que vous. Au moins, Monsieur, dit le S. Prêtre, n'y commettez point d'immodesties.* A cette parole, le Militaire ne pouvant plus se contenir se mit à vomir des juremens & des blasphèmes exécrables ; il accabla le Missionnaire des injures les plus atroces, & mettant la main à la garde de son épée, sans cependant la tirer tout-à-fait, il le menaça de la lui passer au travers du corps. L'homme de Dieu, se met à genoux, baise la terre & demande pardon à Dieu des blasphèmes, qu'il venoit d'entendre. Lorsqu'il se relevoit, des femmes s'approchèrent de de l'Officier, comme pour le mettre hors de l'Eglise ; alors celui-ci, dans un nouveau transport de rage, se porta à des excès indignes d'une personne de son rang ; il se jete comme un furieux sur le Missionnaire, le prend à la gorge, & lui donne sur l'estomac deux coups de poing, qui penserent le faire tomber à la renverse, évanoui. Aussitôt les femmes, qui le crurent blessé, jetent un grand cri. De son côté l'Officier appelle ses soldats, qui se rangent autour de lui, à la réserve de deux qui, craignant un massacre général, se

retirent avec un Prêtre dans la sacristie, de peur d'avoir part au crime. Cependant l'Officier sort de l'Eglise avec ses soldats. Pour M. de Montfort, après s'être un peu recueilli, il monta en Chaire, & prêcha comme à son ordinaire, quoique les soldats, rangés dans le cimetière, ne cessassent point d'y faire entendre la trompette, comme si c'eût été pour se préparer au combat. Il y eut bénédiction du Saint Sacrement à la fin du Sermon; le Missionnaire voulut alors sortir; on fit ce qu'on put pour l'empêcher; on eut beau lui représenter qu'on en vouloit à sa vie, il persista dans sa résolution; mais il ne put empêcher les femmes de former, comme un bataillon autour de lui, & ce fut ainsi qu'il sortit en passant au milieu des soldats, qui tenoient le sabre nud à la main, mais qui ne lui firent aucun mal. La troupe resta dans le même lieu sous les armes jusqu'à sept heures du soir, que l'Officier partit pour l'Hermeneau, maison de campagne de M^{sr} l'Evêque de la Rochelle. On ne sait point ce qu'il dit au Prélat; mais ce qui est certain, c'est que ce Prélat ne voulut rien prononcer avant d'avoir entendu les deux parties. En conséquence M. le Curé de Saint Jean fut le trouver. Monseigneur écrivit en Cour sur cette affaire; le jugement en fut renvoyé à son Tribunal & M. de Montfort y fut pleinement absous.

Ce fut là la plus considérable, mais non

AN. 1715. pas la seule mortification qu'il eut à effuyer
Bien qu'il dans le cours des deux Missions, qu'il
y fait aux fit à Fontenay ; ce qui n'empêcha pas le
pauvres. parole de Dieu d'y produire les fruits les
 plus abondans. On ne pouvoit l'entendre
 sans répandre une abondance de larmes.
 Sa vie austere & mortifiée faisoit aussi la
 plus vive impression sur les cœurs. Les
 pauvres eurent une grande part à son zèle.
 Il les assembloit tous les jours dans l'E-
 glise de Saint Nicolas, & leur faisoit le
 Catéchisme. Il leur faisoit distribuer ensui-
 te par des personnes pieuses, de la nour-
 riture & les autres choses dont ils avoient
 besoin. Le changement qui se fit parmi
 eux fut frappant. Au lieu de ces juremens,
 & de ces paroles grossières, qui leur
 étoient si familières, ils n'avoient plus à
 la bouche que des Cantiques spirituels &
 des prières édifiantes. Ils firent eux-mê-
 mes une quête pour se bâtir une Oratoire
 sous les halles, & s'y rassembloient tous
 les soirs pour y dire leurs prières & y
 réciter le chapelet.

Autres : M. de Montfort établit aussi à Fon-
traits re- nay deux Confréries, comme il avoit fait
marqua- à Tangon, une de *Pénitens* & l'autre de
bles de cet- *Vierges*. Il fit rentrer dans le sein de l'E-
te Mission. glise deux sœurs, qui étoient Calvinistes,
 & qui depuis ont persévéré jusqu'à la mort
 dans la foi Catholique, qu'il leur avoit en-
 seignée, & ont vécu d'une manière con-
 forme à cette foi. Dieu, dans cette Mission,
 accorda aussi aux prières de son serviteur

la guérison d'une Demoiselle, nommée Gustan, fille de celui qui étoit cette année-là Trésorier de l'Eglise où il donnoit la Mission. Il ne fit que réciter sur elle un Evangile, & dans l'instant même elle fut délivrée d'une fièvre qui la tourmentoit depuis plusieurs mois. La clôture des deux Missions ne fut pas moins remarquable. Au jour destiné pour la Procession générale, le temps étoit très-mauvais, & on étoit tellement menacé de pluie, qu'on ne savoit trop s'il étoit à propos de se mettre en marche, lorsque l'homme de Dieu déclara qu'il n'y avoit rien à craindre, & que Dieu leur accorderoit un temps favorable. La chose arriva, comme il l'avoit prédite, le temps fut très-beau, & la Procession très-édifiante. Le Saint Sacrement fut porté à plus d'un quart de lieue, & tout le long du chemin les pénitens étendirent sous lui des linceuls, pour honorer son triomphe.

Ces événemens extraordinaires, ces prédictions, dont le peuple étoit témoin, & bien plus encore les biens sans nombre, que le Seigneur opéroit dans les âmes, par le ministère du Missionnaire, augmentoient chaque jour pour lui la vénération publique, malgré toutes les persécutions qu'il avoit à essuyer constamment de la part des ennemis de Dieu. On en vit des preuves bien particulières, dans le petit voyage, qu'il fit dans le temps dont nous parlons, à son Hermitage de la forêt de Vouvent.

*Respect des
peuples
pour lui.*

Ann. 1719.

Par-tout où il passoit , grand nombre de personnes quittoient leur travail , & venoient se mettre à genoux sur le bord du chemin pour recevoir sa bénédiction ; il la leur donnoit & leur faisoit avec le ponce une Croix sur le front. Ce voyage , qui fut très-court , fut le seul délassément qu'il prit après les deux Missions de Fontenay ; & il revint presque aussitôt dans cette ville pour y donner une Retraite aux Religieuses de Notre-Dame , qui desiroient ardemment avoir l'avantage de profiter , comme les autres , des instructions de l'homme Apolique.

*Vocation
de M.
Mulot.*

Cette Retraite est une époque à jamais mémorable pour les Missionnaires du S. Esprit , par la vocation de M. René Mulot , qui fut , après la mort de M. de Montfort , le Chef de leur Compagnie. Ce digne Ecclésiastique natif de Fontenay-le-Comte , étoit alors Vicaire dans la paroisse de Soullans. Prévenu d'abord , comme mille autres , contre le Missionnaire , par une infinité de calomnies & de fables , qu'on faisoit courir contre lui , il étoit en grande partie revenu de ses préjugés désavantageux ; & tout le bien qu'il en avoit entendu dire à M. le Curé de la Garnache & à quelques autres qui en avoient été témoins , avoit fait naître en lui un grand desir de l'entendre & de le connoître. De sorte que des infirmités longues & habituelles l'ayant obligé d'aller faire quelque séjour chez son frere Prieur-Curé de

Saint Pompain, il le pressa fortement de prier M. de Montfort de venir faire une Mission dans sa paroisse. Celui-ci, qui s'étoit déjà adressé à quelque autre Missionnaire, consentit cependant à ce que son frere lui demandoit avec tant d'instance ; pourvu néanmoins qu'il trouvât le moyen de dégager sa parole, & d'obtenir de M. de Montfort promesse de venir exercer ses fonctions Apostoliques à Saint Pompain. En conséquence M. Muiot partit aussitôt pour Fontenay ; lieu de sa naissance. Il trouva le Missionnaire chez les Religieuses de Notre-Dame, & lui fit sa proposition. M. de Montfort s'excusa d'abord, & lui dit qu'il ne pourroit pas aller fitôt à Saint Pompain, vu qu'il avoit beaucoup d'autres engagemens. Cependant M. Mulot, ayant redoublé ses prieres, M. de Montfort le regarda fixement & lui dit, *promettez-vous de venir travailler avec moi le reste de vos jours, & de venir faire votre coup d'essai à la Mission que je vais donner à Vouvent ; si vous y consentez, je consens moi-même à aller ensuite à Pompain, & non autrement.* L'Ecclésiastique répondit, qu'il se tiendroit heureux de le suivre dans ses travaux ; mais que la foiblesse de sa santé rendoit la chose impossible. *Ne craignez point*, ajouta l'homme de Dieu, *vos maux s'évanouiront, dès que vous commencerez à travailler au salut des ames.* La foi que M. Mulot eut dans ces paroles, fit qu'il s'engagea à faire ce qui lui paroissoit fort au-

AN. 1715. dessus de ses forces ; il se disposa donc à accompagner M. de Montfort à Vouvent ; & ses forces s'augmenterent tellement , lorsqu'il se fut mis au travail , qu'il fut en état de le suivre & de travailler avec lui jusqu'à la mort

Mission de Vouvent. Conduite des Missionnaires à l'égard d'une fille obsédée. A peine le Missionnaire fut-il arrivé à Vouvent qu'on lui présenta une fille , dans laquelle il reconnut toutes les marques qu'on peut avoir d'une véritable obsession. Sa charité le porta à faire d'abord sur elle les exorcismes de l'Eglise ; il engagea même tous ses auditeurs à faire pour cette personne un jeûne extraordinaire , & beaucoup de prières , suivant cette parole de l'Evangile ; *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur , nisi in oratione & jejuniis* ; Mais , au bout de quelques jours , voyant que cette fonction d'exorcisme demandoit un temps qu'il pouvoit employer à quelque chose de plus utile , il craignit que ce ne fut un piège que lui tendoit l'Esprit de ténèbres pour l'amuser ; ou bien même peut-être connut-il que Dieu avoit d'autres desseins sur cette fille. Ainsi , il cessa de faire sur elle les exorcismes , & la renvoya chez elle en lui donnant les avis salutaires , dont elle avoit besoin pour profiter de l'état humiliant & pénible , où elle étoit , & pour le rendre méritoire. Ces avis ne furent point inutiles à cette personne , & ce qui peut justifier en cela la conduite du Missionnaire , & faire voir en même temps l'étendue & la pureté de ses lumières , c'est

cette fille, en demeurant obsédée, AN. 1715.
 me elle l'étoit auparavant, servit d'in-
 nent pour la conversion d'un grand
 bre d'âmes ; le démon ayant été forcé
 eur révéler, par sa bouche, des crimes
 és qu'elles avoient commis, & le mal-
 reux état où elles étoient.

lors, dégagé de tout autre soin, l'hom- Traverses
 Apostolique s'appliqua tout entier à qu'il éprou-
ve.
 Ter le démon des cœurs qu'il tenoit
 sa puissance, d'une manière moins
 sible, que celle dont on vient de par-
 mais bien plus déplorable. Mais cette
 , Dieu permit que le fruit principal,
 l'recueillit de ses travaux, fut une abon-
 te moisson de croix & de persécutions.
 r avoit-à Vouvent un grand nombre
 scandales crians & si publics, qu'il
 oit pas possible de les dissimuler. M.
 Montfort employa d'abord tous les
 yens de douceur, qu'il put imaginer,
 r les arrêter sans bruit ; mais, quand
 it qu'il n'y pouvoit réussir par cette
 : & que le scandale continuoit, il crut
 oir user de toute la force que l'élo-
 nce Chrétienne peut donner. Il tonna
 liquement en Chaire contre le vice ;
 : étinceler aux yeux des coupables le
 ve de la justice ; il peignit les défordres
 quels ils se livroient, avec les couleurs
 lus capables de leur en faire voir la
 rmité ; il leur montra l'abyme affreux
 ls se creusoient à eux-mêmes, & aux
 es, prêt à les engloutir pour toujours ;

s'ils ne prenoient pas enfin résolution de faire pénitence. Tous ces efforts du Saint Homme furent inutiles. Ils ne firent qu'aggraver des cœurs endurcis dans le crime. Les Prévaricateurs se réunirent pour attaquer ouvertement un homme qui ménageoit si peu l'iniquité. Ils poussèrent l'insolence jusqu'à l'accabler, devant tout le monde, des injures les plus atroces; le menacerent de lui faire un procès, & vouloient même se saisir de ses Livres, de son Crucifix, & des autres choses, dont il se servoit à l'usage de ses Missions, ne croyant pas lui faire de peine plus sensible. Mais rien de tout cela ne fut capable d'altérer la patience & la charité de Monsieur de Montfort. Il ne cessa point de prier pour ses Persécuteurs, & sachant combien les excès, auxquels ils s'étoient portés, pouvoient leur nuire, s'ils étoient connus, il recommanda très-expressément de n'en point parler. Au milieu de tant de contradictions & de traverses, il fit encore du bien à un grand nombre d'ames, & il ne finit sa Mission, qu'après avoir fait faire à l'Eglise des réparations, dont elle avoit très-grand besoin.

*Mission de
S. Pom-
pain.
Réconcilia-
tion publi-
que.*

La Mission suivante eut quelque chose de plus consolant pour lui. La parole de Dieu dans la bouche du Missionnaire produisit à S. Pompain tous les biens qu'elle peut produire dans des cœurs bien disposés. La première chose d'éclat qu'elle y opéra, fut une réconciliation publique, que toute la Paroisse souhaitoit, mais qu'on ne

trovoit pas pouvoir espérer. Le Fermier du Seigneur étoit depuis long-temps en mauvaise intelligence avec son Prieur & une autre personne. Le temps n'avoit fait qu'augmenter cette mauvaise intelligence, de sorte qu'elle s'étoit changée dans une haine publique & scandaleuse. M. l'Evêque de la Rochelle en avoit été instruit, & avoit travaillé, mais inutilement, à l'éteindre. Quoique la chose fut difficile, le Missionnaire sentit qu'elle étoit nécessaire au bon succès de la Mission, & il espéra d'en venir à bout avec le secours de la Reine du Ciel, à laquelle il demanda cette grace, de la manière la plus pressante. Un jour qu'il venoit de prêcher, ayant apperçu parmi ses auditeurs, cet homme, dont il sollicitoit si fort la conversion, il se mit aussitôt à genoux, & commença les offrandes du S. Rosaire. Le peuple le récitait en deux chœurs; & la personne en question resta, comme les autres, pour le réciter. Ce fut pour cet homme le moment de la grace. Le Chapelet fini, M. de Montfort descend de Chaire, va à lui, l'embrasse & le loue sur l'édification qu'il donne à toute la Paroisse, par la piété, avec laquelle il assiste aux exercices de la Mission: *Mais, ajoute-t-il incontinent, sera-t-il dit, Monsieur, que Jesus-Christ ne triomphera point en vous, de cette haine malheureuse, que vous conservez dans votre cœur? Ne voulez-vous pas, pour l'amour de lui, pardonner aux deux personnes que vous savez? Ce peu de mots suffirent*

AN. 1715. pour changer tout-à-fait cet homme; il fit exprès un repas, où son Pasteur & l'autre personne furent invités, & là fit avec eux une réconciliation parfaite & durable, qui répara le scandale, que sa haine avoit causé.

*Change-
ment du
Prieur-Cu-
ré.*

Le changement qui se fit dans le Prieur lui-même, n'est pas une moindre preuve de l'efficacité des paroles de M. de Montfort. C'étoit un Pasteur exact à ses devoirs, d'une saine doctrine & de mœurs irréprochables; mais aimant à rire, à se divertir, & qui ne se piquoit nullement de dévotion. Les discours & l'exemple du Missionnaire lui donnerent une bien plus haute idée de la sainteté de son état & de la grandeur de ses obligations. A la fin du sermon qui l'avoit touché, étant à genoux au pied de l'Autel, en attendant la bénédiction du S. Sacrement, il fut tellement frappé d'un Cantique qu'un des Missionnaires entonna, & particulièrement de ces premières paroles,

J'ai perdu Dieu par mon péché,
que, fondant tout en larmes, & n'étant pas maître de contenir en lui-même les sentimens de douleur, dont il étoit pénétré, il prit au pied de l'Autel la résolution de faire une confession générale au serviteur de Dieu, & de se faire un règlement de vie, conforme à l'état de perfection qu'il avoit embrassé. Il le fit, comme il l'avoit résolu, & depuis ce tems, il a toujours compté parmi les plus grandes graces que Dieu lui avoit faites, le bonheur qu'il avoit eu de connoître le Missionnaire. Les merveilles,

qu'on en rapportoit, ne l'étonnoient point, Ann. 1715
& il disoit d'ordinaire, qu'il n'en connois-
soit point de plus grandes, que le change-
ment qu'il avoit opéré en lui.

Un bien de cette nature en contient une *Autres*
infinité d'autres, que le temps ne fait que *biens que le*
développer ; ainsi, quand M. de Montfort *Missionai-*
n'auroit point fait d'autre bien à S. Pom- *re fait à S.*
pain, cette Paroisse lui auroit des obliga- *Pompain-*
tions infinies. Mais tous les Habitans sui-
virent l'exemple du Pasteur. Les succès du
Missionnaire répondirent à son zele & à ses
travaux ; on y vit disparaître parmi les
hommes la débauche & le libertinage. Les
danfes publiques, les foires, & les assem-
blées de personnes de différent sexe furent
abolies ; les Dimanches & les Fêtes furent
mieux sanctifiés ; & la Table du Seigneur
commença à être plus fréquentée. Mainte-
nant, encore après plus de soixante ans,
on se ressent dans cette Paroisse des tra-
vaux du Missionnaire, & ce qui a beaucoup
servi à perpétuer les biens, qu'il y avoit
faits, a été l'établissement des Confreries
de Penitens pour les hommes, & de Vier-
ges pour les Personnes du sexe.

La clôture de la Mission de S. Pom- *M. de*
pain fut le commencement de celle de *Montfort*
Villiers en plaine. Ces paroisses sont à une *fait porter*
lieue de distance l'une de l'autre. M. de *la Bible*
Montfort, pour marquer le respect qu'on *en processio-*
doit à la parole de Dieu, fit porter so- *on.*
lemnellement en procession & sous un dais
la sainte Bible, jusques dans l'Eglise de

Ann. 1716.

Villiers, & ce fut par là que commenç cette Mission. On fera bien aise sans doute d'en apprendre quelques détails de la Dame du lieu. Tout ce que nous en dirons sera tiré de la relation qu'elle en a laissée, & qu'elle termine en prenant Dieu à témoin de la vérité de ce qu'elle y rapporte. Nous nous contenterons de supprimer bien des choses à la louange du Missionnaire, parce que ce seroit une répétition de ce que nous avons dit ailleurs; & nous ne nous attacherons pas scrupuleusement aux expressions.

Madame d'Orion, ainsi que son mari, ne demeuroident point au Château de Villiers, ils se contentoient d'y avoir quelques domestiques; leur séjour ordinaire étoit à Orion. Cette Dame, ayant su que M. de Montfort devoit venir donner la Mission à Villiers, délibéra long-temps si elle s'y rendroit. Les contes, & les propos défavantageux qu'elle avoit entendus au sujet du Missionnaire, ne lui donnoient pas fort envie d'y aller; elle craignoit de voir bien des momeries, dont elle auroit été choquée. Cependant la crainte de scandaliser le peuple, & d'empêcher, par son exemple, le succès de la Mission, l'emporta sur toute autre considération; elle vint donc à Villiers, avec M. d'Orion, mais elle y vint dans le dessein de bien considérer ce que diroit, ce que feroit le Missionnaire, pour s'en divertir après la Mission; qu'elle étoit bien résolue

résolue de ne point faire.

Dans cette disposition , qui n'étoit pas des plus parfaites , elle assista à tous les Sermons , & il y en avoit trois par jour , un de grand matin , un autre à trois heures après midi , le troisieme après le coucher du Soleil. Non-seulement elle n'y trouva rien de répréhensible , ni de risible , mais tout lui parut solide , instructif & touchant. Tous les jours , ou presque tous les jours , elle se trouvoit avec M. de Montfort , & mangeoit souvent avec lui , soit au château , soit à la Providence , & elle assure que les conversations du Missionnaire étoient tout ensemble très-gaies & très-édifiantes , & qu'elle y trouvoit toujours de quoi s'instruire & se recreer. Quelquefois , comme il arrive aux jeunes personnes (cette Dame avoit alors vingt-cinq ans) elle tenoit exprès devant lui bien des propos , & chantoit des chansons étourdies ; il prenoit le tout en badinant , sans jamais s'en fâcher , ni montrer qu'il en fut scandalisé : il se contentoit de lui faire en riant , & avec beaucoup de douceur , des morales convenables à son âge & à son état. Tout cela , joint à ce qu'elle connut par elle-même de sa charité , de ses mortifications , & de son extrême régularité à s'acquitter de toutes les pratiques de piété , fit sur elle une impression à laquelle elle ne put résister. Au bout de quinze jours , elle résolut de faire sa Mission. Elle s'adressa au Missionnaire , &

AN. 1716

*Conduite
de M. de
Montfort
dans cette
Mission.*

1716.

le trouva dans le Confessionnal comme un Ange envoyé du Ciel, pour guérir les playes de son ame. *Jamais, dit-elle, personne ne lui paroïssoit aussi coupable que lui.*

ure
n lui
& pa-
ce avec
elle il
porte.

Cette Dame fut sur-tout frappée de ce qui se passa, lorsque M. de Montfort planta la Croix de la Mission. C'étoit un jour de carnaval, & il se trouva à cette cérémonie grand nombre de Messieurs & de Dames, outre ceux qui devoient ce jour-là dîner ensemble chez une Dame des environs qui s'étoit chargée de faire les frais de la Croix. Du nombre des premiers, étoit une Dame & un Cavalier. Lorsque la Croix fut plantée, M. de Montfort, selon sa coutume, monta au pied de la Croix, & fit un discours au peuple pour l'exhorter à respecter ce signe de notre rédemption. Il étoit au milieu de son discours, lorsque cette Dame & ce Cavalier l'interrompirent pour lui dire toutes sortes d'injures. Les noms les plus indignes ne furent point épargnés. Ils le traiterent d'Antéchrist, de séducteur, d'homme qui, pour se faire suivre & pour amasser de l'argent, débitoit au peuple toutes sortes de fables & d'extravagances. Pendant tout le temps que dura ce beau discours, M. de Montfort l'écouta paisiblement, la tête découverte, les mains jointes, & les yeux baissés, comme s'il eut entendu quelque chose de très-utile pour son salut; &, lorsque ces personnes se furent lassées de parler, il descendit des marches qui étoient

au pied de la Croix, se mit à genoux, & An. 1716.
 demanda pardon à ces personnes, de ce
 qu'il avoit pu dire, ou faire, qui les eut
 scandalisés, au point de les porter eux-
 mêmes à offenser Dieu de cette maniere.
 Mais l'un & l'autre eurent tant de honte
 en voyant cette patience inaltérable, &
 cet acte d'humilité du Missionnaire, qu'ils
 se retirerent tout confus & sans dire mot.
 Pour le saint Prêtre, il ne voulut jamais
 souffrir, que, pendant le repas, on ou-
 vrit la bouche pour parler de ce qui s'é-
 toit passé.

Quelque tems après, Madame d'Orion On te
voit en
priere éle-
vée de terre.
 étant avec son Mari, plusieurs Prêtres &
 quelques Messieurs dans une des cours du
 château, à quelques pas de la porte du jar-
 din, M. de Monfort se détacha de la com-
 pagnie & fut dans le jardin. Un domestique
 entr'ouvrit la porte & la referma au même
 instant. Un moment après, il l'ouvrit en-
 core, parut considérer quelque chose avec
 attention, & l'ayant ensuite refermée en-
 tierement, il se retira dans l'écurie. La
 Dame du logis l'avoit observé; & l'air d'é-
 tonnement, qui paroissoit sur le visage de
 cet homme, l'avoit frappée. Lorsque la
 compagnie se fut retirée, & que M. de
 Monfort lui-même fut sorti du jardin, elle
 fut à l'endroit, où étoit cet homme; elle
 le trouva assis sur un coffre, les bras croi-
 sés, & comme n'en pouvant plus. Il lui
 dit qu'il avoit une grande peur, qu'il avoit
 vu M. de Monfort à genoux dans l'allée de

AN. 1716.

*Prédication qu'il
fait de sa
mort.*

charmille qui faisoit face à la porte du jardin, les bras en croix, & qu'il s'en falloit plus de deux pieds qu'il ne touchât la terre; qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'un homme fut à genoux, & qu'il ne touchât pas la terre; qu'il avoit cru s'être trompé la première fois; mais qu'il avoit regardé à deux fois; & qu'il étoit bien sûr de ce qu'il disoit, parce qu'il l'avoit vu la seconde fois, comme la première. La Dame fit part de ceci à M. le Prieur de S. Pompain & à M. Vatel; ceux-ci l'empêchèrent d'en rien dire, mais toutes ces circonstances lui restèrent toujours gravées dans l'esprit, ainsi que les paroles suivantes que lui dit le Missionnaire en la quittant. *Vive Dieu*, lui dit-il, *je demanderai à Dieu (cette chose) avec tant de veilles, de jeûnes & de prières, qu'il me l'accordera, & je mourrai avant que l'année soit finie. Souvenez-vous de ce que je vous promets.*

La relation de cette Dame finit par ces mots. *Voilà le vrai de ce que j'ai vu & connu par moi-même: & je me flatte que je dis vrai, Dieu m'en est témoin.* J. M. Thebault d'Orion la Veuve. A Niort, ce 20 Août 1749.

*Il s'occu-
pe de l'éta-
blissement
de ses deux
compa-
gnies, &
sur-tout de
celle des
Mission-
naires.*

On ignore quelle est cette chose, dont il vouloit parler à cette Dame, parce qu'elle seule le savoit; & qu'elle ne s'en est point expliquée; mais ce qu'on sait certainement, c'est que, connoissant que sa fin n'étoit pas éloignée, il s'occupoit plus que jamais du double projet qu'il avoit

formé de laisser des successeurs de son AN. 1716.
zele Apostolique, & de perpétuer les
biens qu'il faisoit par-tout aux pauvres,
par l'établissement des Filles de la Sagesse.
Pendant la Mission, dont on vient de par-
ler, il avoit écrit d'une maniere très-pres-
sante à M. Caris, son digne ami, à la
Communauté du Saint-Esprit, pour le
prier de lui envoyer quelques bons Ec-
clésiastiques, qui voulussent s'associer à
ses travaux, & venir prendre part aux
bénédictions que Dieu répandoit sur eux
en abondance. Un des motifs, dont il se
servoit pour l'engager à faire là-dessus
toutes les diligences, étoit que s'il ve-
noit à mourir avant que cela fut effectué,
les donations faites à lui & à ses succes-
seurs, demeureroient nulles & sans effet.
Ce qui fait bien connoître, ou le dépe-
rissement total de ses forces, ou les lu-
mieres surnaturelles qu'il avoit sur sa fin
prochaine; vu qu'il étoit encore dans un
âge, où l'on peut se promettre, selon le
cours ordinaire, bien des années. Mais
comme ce qu'il demandoit, sur-tout l'é-
tablissement d'un Corps de Missionnaires
pleins de zele, & détachés de tout bien
terrestre & d'eux-mêmes, étoit une chose
fort au-dessus de la sagesse & de la puis-
sance humaine, il crut devoir redoubler
ses instances au Ciel, pour l'obtenir.

Ce fut à la Reine du Ciel, qu'il s'adressa Pélerinage qu'il
fait faire
principalement, sachant bien que ces for-
tes d'établissements Religieux, qui doivent dans cette

AN. 1716.
 ue à tren-
 e-trois pé-
 nitens.

procurer à Dieu beaucoup de gloire, & de grands avantages à l'Eglise, ne se font jamais que par son entremise & son intercession. Il se résolut donc d'aller en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur; & pour que cet acte de Religion fut à la fois & plus solennel & plus efficace, il engagea plusieurs personnes à faire ce même voyage, & à le faire dans les mêmes intentions que lui. Les trente-trois Pénitens, qu'il avoit établis à S. Pompain, se montrèrent très-disposés à remplir en cela ses vues, & il accepta leur bonne volonté. Il voulut même qu'ils fissent avant lui ce pèlerinage, se réservant à le faire à part, après s'y être préparé par le jeûne, la retraite & la prière. Mais, afin que ce pèlerinage ne dégénérât point, comme il arrive souvent dans un voyage d'amusement, de curiosité, de dissipation, & que ce fut véritablement, comme il devoit l'être, un acte de pénitence & de Religion, il prit là-dessus les précautions les plus sages. 1°. Il mit à la tête du pèlerinage, deux Prêtres, MM. Vatel & Mulot, qui devoient veiller à ce que tout se fit dans l'ordre, & avec le plus d'édification possible. 2°. Il leur donna par écrit un Règlement, dans lequel, après leur avoir rappelé la fin qu'ils devoient se proposer, il entroit dans le détail des principales actions, & leur prescrivait ce qu'il falloit faire à chaque heure du jour. Ce Règlement ne peut qu'édifier & peut même

servir à ceux qui voudroient faire de semblables pèlerinages ; c'est pourquoi nous le transcrivons en entier , tel qu'il est dans l'original écrit de la main de M. de Montfort.

AN. 1711

Le saint pèlerinage de Notre-Dame de Saumur fait par les Pénitens, pour obtenir de Dieu de bons Missionnaires.

R É G L E M E N T.

1°. Vous n'aurez point d'autre vue dans ce pèlerinage que d'obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, de bons Missionnaires, qui marchent sur les traces des Apôtres, par un entier abandon à la divine Providence, & par la pratique de toutes sortes de vertus, sous la protection de la Sainte Vierge, & qui soient doués de sagesse pour connoître, goûter & pratiquer la vertu, & la faire goûter & pratiquer aux autres.

2°. Vous ne vous distinguerez point des autres par votre habillement, mais par une grande modestie, un silence religieux, & une prière continuelle pendant tout le cours du voyage. Vous pourrez cependant, sans trop de singularité, avoir un chapelet à la main & un Crucifix sur la poitrine, pour marquer que ce n'est pas un voyage que vous faites, mais un pèlerinage.

3°. En passant par les villages & par les bourgs, vous irez deux à deux, pour plus grande édification. Dans la campagne, vous marcherez tous ensemble & vous ne vous séparerez point, sinon par

obéissance & nécessité. Si quelqu'un, par lassitude ou par quelque autre raison, demeure en arriere, les autres par charité l'attendront, ou même, s'il est nécessaire, le feront monter à cheval, s'entr'aidant les uns les autres, comme les membres d'un même corps.

4°. Pendant la marche, ils chanteront des Cantiques, ou réciteront le saint Rosaire, ou prieront intérieurement en silence. Ils ne parleront ensemble qu'une heure le matin, sur les dix heures, & une heure le soir, entre une & deux.

5°. Voici l'ordre des actions de la journée. 1°. Ils coucheront tous, s'il est possible, dans la même auberge; les plus pénitens dans le foin & la paille, & les plus foibles dans les lits, toujours en silence & avec beaucoup de modestie, après avoir fait la priere du soir en commun. 2°. Ils se leveront à la pointe du jour, au premier signal que leur en donnera le Supérieur, & réciteront ensemble une courte priere, savoir, *un Pater, un Ave, un Credo*, avec les Commandemens de Dieu & de l'Eglise. S'il y a une Eglise dans le lieu où ils auront couché, & qu'il ne faille pas se détourner beaucoup pour y aller, ils iront y adorer à la porte le Saint Sacrement, en chantant en son honneur le *Tantum ergo* avec l'Oraison. 4°. En se mettant en chemin, ils chanteront d'abord, ou réciteront la petite couronne de la Sainte Vierge; ensuite, ils garderont le

silence pendant une demi-heure, pour méditer sur la mort & la passion de Jesus-Christ. 6°. Après la méditation, ils réciteront à deux chœurs le premier chapelet, & pour le faire mieux, ils tâcheront de se mettre deux à deux, ou quatre à quatre, si le temps & le chemin le permettent. 7°. Après la récitation du chapelet, ils chanteront des Cantiques pendant une heure ou environ, ensuite, au signal qu'ils recevront du Supérieur, ils s'entretiendront de bonnes choses jusqu'à la dînée, & lorsqu'ils entreront dans le bourg ou village, ils chanteront des Cantiques. 8°. Si dans le lieu de la dînée il se trouve une Eglise, où repose le S. Sacrement, ils iront le visiter, avant d'aller à l'auberge. A l'auberge, ils monteront tous, s'il se peut, dans une chambre haute, ou bien se tiendront ensemble dans la même salle basse. Là, s'étant mis à genoux, ils chanteront, *O! Saint-Esprit, donnez-nous vos lumieres*, & réciteront un *Ave, Maria*, puis s'assayeront. 9°. Un de la compagnie, après avoir dit tout haut le *Benedicite*, leur fera une petite lecture qu'ils écouteront en mangeant & sans causer. Après la lecture, ils pourront parler le reste du repas, & ils le finiront au signal du Supérieur, auquel ils obéiront pour l'honneur de Jesus-Christ. 10°. Avant de sortir de l'auberge, ils chanteront, *Mere de Dieu, vous êtes notre Mere*, &c. avec cet autre Canticque, *Daignez rendre, Seigneur, à tous nos bienfaits*.

AN. 1716. *teurs*, &c. ensuite ils réciteront un *Ave.* 11°. Pendant quelque temps après le dîné, ils se récréeront saintement en marchant. La récréation finie, ils réciteront à deux chœurs le second chapelet, chanteront ensuite des Cantiques pendant une heure, garderont le silence pendant une demi-heure, & puis parleront de bonnes choses, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu de la couchée. 12°. Lorsqu'ils y seront arrivés, pendant que celui de la Compagnie, qui sera député pour cela, fera préparer le repas, ils réciteront à deux chœurs le troisième chapelet pour l'édification de ceux qui les verront & les entendront; enfin ils collationneront, & se retireront ensuite, comme il a été dit ci-dessus.

6°. Ils tâcheront de jeûner tous les jours de leur marche, à moins que la maladie survenant ne les en empêchât.

7°. Ils ne s'écarteront point de la troupe, & n'entreprendront rien d'extraordinaire sans la permission & l'agrément de celui qu'ils ont choisi pour le Chef & le Supérieur de leur pèlerinage, afin que l'obéissance le sanctifie, plus encore que la pénitence.

8°. Un quart d'heure avant d'entrer dans la ville de Saumur, ils pourront se déchauffer, & entrer ainsi deux à deux, en chantant des Cantiques dans la Chapelle de la Sainte Vierge. S'ils y arrivent le matin, ils cesseront de chanter à la

porte de la Chapelle, & quand les Messes AN. 1711
 seront finies, si c'est le matin, ou lorsqu'on ne chantera pas d'office, si c'est le soir, le Supérieur ira demander au Sacristain permission de réciter le chapelet devant l'image de la Sainte Vierge, & de chanter quelques Cantiques. Si cette permission leur est refusée, ils se tiendront contens, & prieront Dieu en silence dans ladite Chapelle, jusqu'au signal du Supérieur. Aucun ne sortira que par nécessité & par sa permission, afin de combattre & de vaincre tous ensemble les ennemis de Dieu, le monde, le diable & la chair, qui ne manqueront pas de se réunir pour séparer & renverser quelqu'un de leur compagnie.

9°. Ils se confesseront tous & communieront au moins une fois, & tous ensemble à la Chapelle de Notre-Dame, sur les dix heures, le lendemain de leur arrivée. Ils demeureront le reste du jour à Saumur, non pas pour voir la ville, comme font les curieux, mais pour remercier & prier Dieu, comme de bons pénitens.

10°. Ils partiront le lendemain de leur communion, après avoir entendu la Messe, à laquelle ils pourront encore communier, s'ils n'ont pas fait de péché considérable depuis leur dernière communion, & s'ils ont été fideles à obéir à cette regle & au Supérieur.

11°. On leur permet d'aller une fois, au signal du Supérieur, chez les Chaple-

11. tiers pour acheter quelque chose. Ensuite ils reviendront à leur auberge , sans aller ailleurs.

12°. Le lendemain de leur communion, après avoir entendu la Messe , & fait une demi-heure de prière, ils sortiront de la ville de Saumur , deux-à-deux , & en chantant des Cantiques, sans se mettre en peine des railleries des libertins, auxquelles ils ne répondront que par leur modestie, leur silence , & leurs chants de joie divine.

13°. S'ils font ce voyage de cette manière, je suis persuadé qu'ils feront un spectacle digne de Dieu, des Anges & des hommes ; & qu'ils obtiendront de Dieu , par sa Sainte Mere , de grandes graces , non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour toute l'Eglise de Dieu.

14°. Il est à propos qu'ils ne parlent point des Missionnaires qui leur ont donné ces réglemens. On leur demande là-dessus le secret ; afin que Dieu seul en soit glorifié ; puisque lui seul a été l'auteur de ce dessein , & que lui seul en fera la récompense.

15°. Quand ils seront de retour, ils viendront rendre compte de toutes les croix qu'ils auront portées , & des principales choses qui leur seront arrivées, afin qu'on dise pour eux une messe solennelle d'action de grace.

*Maniere
dont il fut
servi.*

Le réglement fut fidelement observé. Les trente-trois Pénitens , ainsi que les

ux Prêtres, qu'ils avoient à leur tête, ent tout le voyage à pied, & souvent nus, quoiqu'il fit alors très-froid; la réserve d'un vieillard gouteux, qui avoit eu la dévotion de les accompagner, étoit monté à cheval. Ils faisoient sept heures par jour en priant, psalmodiant, chantant des Cantiques & récitant le S. Office, de la manière que le portoit le règlement. Ils se mettoient deux-à-deux en entrant dans les villages, qui se trouvoient sur le chemin, & entroient ainsi dans les Eglises pour y adorer le Saint Sacrement. Les peuples accouroient en foule pour les voir, & souvent ne pouvoient retenir leurs larmes à la vue d'un spectacle, qui leur inspiroit des sentimens de pénitence & de dévotion. A Saint Jean de Tours, M. le Curé vint les recevoir surpris à la porte de son Eglise, & leur fit un petit discours très-touchant sur la pénitence des Ninivites. Après trois heures de marche, passés dans ces exercices dans le jeûne, car c'étoit alors le temps du Carême, ils arrivèrent à Saumur, & visitèrent toutes les Eglises dans le même ordre. Le jour suivant un des Prêtres, dit la sainte Messe, dans la Chapelle de Notre-Dame, & tous y communierent. Ils revinrent ensuite dans le même ordre à Saint Pompain, & ce pèlerinage fut terminé par la bénédiction du Saint Sacrement, qu'on leur donna le Dimanche suivant.

1716.
e Mis-
naire
lu -
ne ce
cri age
c quel-
s Fre-

Pendant ce voyage qui dura sept jours, M. de Montfort s'étoit préparé par une Retraite à faire lui-même ce pèlerinage. Il le fit avec quelques Freres, qu'il voulut avoir pour compagnons, & y apporta toute la ferveur d'un homme, qui se voit au terme de sa carrière, & qui veut, avant de mourir, obtenir quelque chose de grand & de très-avantageux à toute l'Eglise. Arrivé à Saumur, dans la fameuse Chapelle qui y est dédiée à la Mere de Dieu, pour qui, depuis l'enfance, il avoit eu la plus tendre dévotion, & dont il avoit constamment, & en toutes sortes de manieres, procuré la gloire tous les jours de sa vie; rempli d'un nouveau respect pour elle, & de la plus vive confiance en sa puissante protection, il se recommanda singulièrement lui-même, son ame, son corps, ses projets, & ses deux Sociétés, celle des Missionnaires, & celle des Filles de la Sagesse, à cette auguste Reine du Ciel & de la terre. Après avoir pleinement satisfait sa dévotion, il fut rendre visite aux Sœurs de la Providence, pour lesquelles il avoit une grande estime. L'Abbaye de Fontevault n'est qu'à quatre lieues de Saumur. Ses amis le pressent d'y aller voir une Sœur qu'il aimoit beaucoup, & pour qui sa visite auroit été une grande consolation. Mais l'homme de Dieu, qui vivoit déjà dans le Ciel, & qui n'ignoroit pas qu'il devoit bientôt quitter la terre, ne crut pas devoir s'accorder à lui.

même cette innocente satisfaction. Il en fit donc à Dieu le sacrifice. Il se contenta d'envoyer deux de ses Freres à Fontevault pour y visiter sa sœur de sa part, & dès qu'ils furent de retour, il partit lui-même pour Saint Laurent-sur-Sayure, où Messieurs Mulot, le Prieur & son frere, vinrent le trouver, tandis que M. Vatel resta à Saint Pompain, pour s'y remettre un peu de ses fatigues.

Pendant son voyage de Saumur à Saint Laurent, M. de Montfort n'omit rien de ce qu'il crut le plus capable d'attirer les bénédictions sur cette Mission qui devoit être la dernière de sa vie. Il redoubla ses pénitences & ses austérités. Souvent il entroit dans l'épaisseur des bois, qui se trouvoient sur son passage, pour y prendre de sanglantes disciplines. S'étant préparé de cette maniere à prêcher aux autres la pénitence, il arriva le premier jour d'Avril de l'année 1716 à Saint Laurent-sur Sayure. Le lieu, qu'il se choisit pour demeure, étoit le plus incommode & le plus pauvre qui fût dans le bourg. C'étoit un petit galetas, où il avoit pour tout lit un peu de paille, & pour tout meuble ses instrumens de pénitence.

Le Dimanche suivant, la Mission commença; & ce jour-là même le Missionnaire fit une action dont le peuple fut fort édifié. On faisoit la procession dans l'Eglise, avant la Messe; & M. de Montfort, qui devoit y prêcher, s'étoit mis dans

An. 1716.

De Saumur, il va droit à S. Laurent-sur-Sayure.

Ouverture de la Mission.

AN. 1716.

une des Chapelles latérales ; lorsque la Croix s. t. arrivée à l'endroit où il étoit, par un mouvement subit de sa piété pour ce gage de notre salut, il la prit des mains de celui qui la portoit, & s'en chargea le reste de la Procession, faisant assez voir, par son air, combien il se tenoit honoré de rendre à la Croix cet hommage, & cette preuve de son amour.

Arrivée de l'Evêque à S. Lauré. Soins que M. de Montfort se donne pour le recevoir.

Il travailloit avec son ardeur ordinaire, & Dieu répandoit les plus amples bénédictions sur ses travaux, lorsque vers le milieu de la Mission, on apprit que M^{re}, l'Evêque de la Rochelle étoit sur le point d'arriver, pour faire sa visite dans la paroisse. Cette nouvelle le remplit d'une joie sensible, tant à cause de la vénération profonde qu'il avoit pour les Evêques, & spécialement pour le sien ; que parce qu'il ne doutoit pas que la présence du Prélat ne servit beaucoup à ranimer la piété des fideles. Il ne put s'empêcher de faire éclater publiquement sa joie ; & pour en donner encore des marques plus authentiques, il engagea tout le monde à aller processionnellement au-devant de Sa Grandeur. Il n'avoit qu'à parler pour être obéi. Tous se montrèrent disposés à faire ce qu'il désiroit ; mais le travail qu'il entreprenoit étoit au-dessus de ses forces. Le jour qu'on fut en Procession recevoir le Prélat, il se donna tant de soins & de fatigues, pour que tous fussent dans le plus bel ordre, qu'il y gagna une fausse pleurésie. Le

mal le prit avec tant de violence, qu'au retour de la Procession, il ne lui fut pas possible de se trouver avec Sa Grandeur, chez Monsieur le Doyen de Saint Laurent. Il devoit prêcher dans l'après dîné. M. Mulot, son Confesseur, voulut lui persuader de n'en rien faire, vu sa grande foiblesse. Mais le Missionnaire craignit, que s'il ne le faisoit pas, cela ne décréditât son ministère, & que bien des gens, qui l'observoient, n'en prissent occasion de dire qu'il n'avoit pas osé prêcher devant l'Evêque. Il crut donc devoir faire un effort. Il monta en Chaire, mais avec un air si défait, qu'il excita la compassion de tout l'Auditoire, & qu'on ne crut pas qu'il put jamais achever son Sermon. Son sujet étoit : *la douceur de Jesus* ; & sa voix s'étant animée dans l'action, il traita ce sujet d'une manière si touchante & si vive, sur-tout lorsqu'il vint au baiser perfide que le Sauveur du monde reçut de Judas, la veille de sa mort ; il peignit avec des traits si tendres, si naturels, & si pleins d'onction la douceur de Jesus envers ce malheureux Disciple, qu'il n'y eut personne dans tout l'Auditoire qui ne fondît en larmes.

Au sortir de Chaire, le Prédicateur fut obligé de se mettre au lit. On lui donna tous les remèdes qu'on crut nécessaires ; mais tout fut inutile. La maladie étoit mortelle, & lui-même étoit un fruit mûr pour le Ciel. Il étoit, comme à son ordinaire, sur de la paille ; mais son mal empirant cha-

*Il tombe
dangereu-
sement ma-
lade.*

AN. 1716.

que jour, il consentit, par obéissance à son Confesseur, à prendre un matelas; & ce fut en cet état, qu'il demanda & qu'il reçut ses derniers Sacremens.

*Son testa-
ment.*

Le 27 Avril, veille de sa mort, il fit son testament. Il y déclare que son desir est que son corps soit mis dans le Cimetiere, & son cœur sous le marche-pied de l'Autel de la sainte Vierge. Il lègue ses petits meubles & livres de Missions, à ses Freres qui seront unis avec lui par les liens de l'obéissance & de la pauvreté, tandis qu'ils persévéreront à renouveler leurs Vœux chaque année, comme aussi à ceux que la divine Providence appelleroit dans la suite à la même Communauté du saint-Esprit. Il donne sa Croix, & ses Figures du Calvaire de Pont-Château aux Sœurs des Incurables de Nantes ses Etendards, partie à Notre-Dame de Toute-Patience, à la Seguinierie, & partie à Notre-Dame de la Victoire à la Garnache Une de ses Bannieres du Rosaire, à chacune des Paroisses de l'Annis, où la pratique de réciter le saint Rosaire persévérera ses Chasubles, Calice, ornemens d'Eglise & de Missions, à la Communauté du saint-Esprit. Il finit ce testament, en priant M. Mulet de vouloir le faire exécuter, sous le bon plaisir de M^{gr}. l'Evêque de la Rochelle.

*Il charge
M. Mulet
du soin de
continuer
ses Missions,*

Un homme aussi pauvre que Monsieur de Montfort, n'avoit rien de plus, dont il put disposer, mais il laissoit un grand nombre d'enfans spirituels; il songeoit à leur

procurer un Pere, & à lui un Successeur, qui put continuer après lui le grand ouvrage des Missions. Ce fut sur Monsieur Mulot qu'il jeta les yeux. Il n'y avoit pas encore long-temps que ce digne Ecclésiastique travailloit avec Monsieur de Montfort ; & , quoique sa santé se fut fortifiée depuis ce temps-là, il ne pouvoit pas naturellement se promettre d'avoir les forces nécessaires à un homme qui est à la tête des Missions ; il n'étoit pas encore assez exercé dans ce genre de travail , pour pouvoir y espérer de grands succès , sur-tout lorsqu'il venoit à considérer Monsieur de Montfort , & combien il étoit puissant en œuvres & en paroles , il lui sembloit comme impossible de marcher sur ses traces. L'Homme de Dieu , éclairé d'une lumière surnaturelle , en jugeoit tout autrement. M. Mulot , qui ne le quittoit que le moins qu'il lui étoit possible , lui ayant donc marqué la peine qu'il ressentoit de voir la perte que les Missions alloient faire , vu qu'il n'y avoit personne qui put le remplacer , il lui prit la main & l'exhorta vivement à continuer ses travaux. Celui-ci s'en excusant sur son peu de forces & de capacité : *ayez confiance , mon fils* , lui-dit-il , en lui serrant la main ; *ayez confiance , je prierai Dieu pour vous , je prierai Dieu pour vous*. Paroles , qui , au témoignage de M. Mulot , opérèrent en lui le plus grand des Miracles ; c'est ainsi qu'il appelloit le changement qui se fit

AN. 1715.

quelque temps après en lui , & la force qu'il eut de supporter , pendant bien des années , les fatigues du Ministère Apostolique , comme nous le dirons dans le livre suivant : grace dont il se croyoit tout-à-fait redevable aux prieres de celui dont il se faisoit gloire d'être le Disciple.

Sa dévotion pendant sa dernière maladie.

Après cette dernière disposition , M. de Montfort ne pensa plus qu'à la mort. Désirant mourir , comme il avoit vécu , il pria qu'on lui laissât des chaînettes de fer , qu'il portoit au col , aux bras , & aux pieds , en signe de son dévouement pour la Mere de Dieu , & comme les marques de la dévotion du saint esclavage. Il prit aussi d'une main le Crucifix qu'il avoit apporté de Rome , & auquel le S. Pere avoit attaché l'Indulgence plénierie à l'heure de la mort. Ses yeux étoient constamment sur ces Images ; & il les baisoit avec une tendre dévotion , en invoquant les saints noms de Jesus & de Marie.

Tout le monde s'empresse pour recevoir sa bénédiction.

Cependant , un grand nombre de personnes s'étoient assemblées à la porte de sa chambre , & demandoient à le voir pour une dernière fois. Le Missionnaire pria qu'on les laissât entrer. Elles ne furent pas plutôt en sa présence , qu'elles se mirent toutes à genoux , & lui demanderent sa bénédiction , en poussant des gémissemens & des sanglots. L'Homme de Dieu s'en défendit , disant qu'il étoit un trop grand Pécheur , & qu'il n'en avoit pas le pouvoir. Mais sur ce que M. Mulot lui dit

de les bénir avec son Crucifix, afin que ce fût Jésus-Christ, & non pas lui qui les bénit; il consentit à la faire de cette manière. Sa Chambre étoit trop petite pour contenir tous ceux qui désiroient avoir le même avantage; il fallut pour satisfaire leurs desirs, qu'elle se vidât, & qu'elle se remplit successivement jusqu'à trois fois. Alors le Missionnaire, ranimant toutes ses forces, à la vue de ce peuple qui fondoit en larmes, & voulant leur inspirer les sentimens dont il étoit lui-même pénétré, il se mit à chanter le couplet suivant, qui commence un de ses Cantiques de la Mission.

AN. 1716.

Allons, mes chers Amis,
Allons en Paradis;
Quoiqu'on gagne en ce lieu;
Le Paradis vaut mieux.

Un moment après, il tomba dans une espèce d'assoupissement, puis, s'étant réveillé tout tremblant, il dit, à haute voix, *c'est en vain que tu m'attaques; je suis entre Jésus & Marie... Deo gratias & Mariæ. Je suis au bout de ma carrière. C'en est fait, je ne pécherai plus.* Et il expira doucement, sur les huit heures du soir, un mardi, le vingt-huit Avril 1716. Il meurt.

M. Grignon de Montfort étoit alors âgé de quarante-trois ans, deux mois, & vingt-huit jours. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre, sa constitution forte & robuste, mais affoiblie par ses fatigues, & ses austé- Son portrait.

rités continuelles; son air plein de grandeur & de bonté. Il avoit les joues assez vermeilles, le visage long, le front large & élevé, les yeux grands & vifs, & cependant très-modestes, le nez aquilin, sans être trop cavé, comme on le représente, & le menton un peu long; ses cheveux étoient chatains, plats, & fort courts, & lui retomboient sur le haut de la tête, un peu au-dessus du front.

*Ses talens
naturels.*

Tel étoit à l'extérieur M. Grignion de Montfort, quant à sa personne. Pour ses manieres, elles étoient parfaitement conformes à cette simplicité chrétienne, dont il faisoit profession. Peut-être même le grand soin qu'il donnoit à son intérieur, lui avoit-il fait négliger de corriger ce que la nature, & une premiere éducation y avoient introduit de defectueux; ce qui faisoit quelquefois que son premier abord ne prévenoit pas tout le monde en sa faveur, sur-tout ceux qui considerent trop les dehors. Accoutumé qu'il étoit à converser avec les pauvres, qui tinrent toujours la premiere place dans son cœur, & à ne point déguiser, vis-à-vis d'eux, ses sentimens de dévotion, ou plutôt ne considérant en tout que Dieu, il agissoit à peu près de la même maniere avec le riche, & avec le pauvre, avec le grand, & avec le petit; & sans rien faire dont on eût juste raison de se plaindre, dont il se permettoit toutefois bien des choses, l'amour propre & la délicatesse de plusieurs se trouvoient

choqués. C'étoit-là les singularités, qu'on lui reprochoit ; mais dont il ne pouvoit se corriger, parce qu'il y tomboit sans s'en appercevoir, & qu'elles naissoient de la vive impression que faisoient en tout temps sur lui, les pures maximes du saint Evangile. Après tout, les personnes sensées lui pardonnoient aisément ces choses ; on les oubloit même tout-à-fait, lorsqu'on avoit l'avantage de le connoître plus parfaitement. La douceur de sa conversation, la beauté de son cœur, la sublimité de ses pensées, la solidité de son jugement, pour ne rien dire de la sainteté de sa vie, effaçoient bientôt la premiere impression, que ses manieres extraordinaires, & peu du goût du siecle, avoient pu faire à son désavantage. Son esprit étoit juste, & pénétrant. Une imagination vive & fleurie lui faisoit saisir les objets avec force, & les lui faisoit peindre avec les couleurs les plus frappantes. Delà venoit en lui une éloquence naturelle, ainsi qu'un goût décidé pour ces arts, qui doivent à l'imagination leur mérite, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture ; mais ce goût, dirigé par un goût surnaturel, & bien supérieur à celui-là, ne se portoit que vers les objets de Religion, & ne s'employoit qu'à ce qui pouvoit contribuer à la gloire du souverain Maître, & à l'édification des Peuples. A cela, M. de Monfort joignoit un jugement sûr, des connoissances étendues pour tout ce qui pouvoit appartenir au

Ministère Apostolique, qu'il avoit embrassé. Dogmes de la Religion, Ecriture Sainte, Points de Morale, Illusion de l'Esprit humain, Penchans du cœur, Vices généraux, Vices particuliers aux différentes classes des hommes, Pratique des vertus, moyens de les obtenir, Controverses; il n'y avoit point de matière Théologique qu'il ne possédât parfaitement, & tout ce qu'il disoit étoit appuyé sur des principes certains, & sur des autorités respectables. Aussi, quoique son zèle lui eût suscité grand nombre d'ennemis, jamais on n'a pu le prendre dans ses paroles, ni lui reprocher aucune proposition qui tendît au relâchement, ou à une rigueur excessive, & si plusieurs fois, comme on l'a vu, il a été interdit, ce n'a jamais été pour sa doctrine.

Son caractère.

Si M. de Montfort avoit été sujet à quelques défauts, qui fussent venus à notre connoissance, ce seroit ici le lieu de les rapporter, & nous ne les dissimulerions pas, tant par égard pour la vérité que nous devons respecter en tout, que parce que la connoissance des fautes, que commettent les plus grands Serviteurs de Dieu, tourne à sa gloire, & à la leur, & ne sert pas moins que la connoissance de leurs vertus à l'édification des Fidéles, en leur montrant que les Saints étoient des hommes comme nous, capables des mêmes faiblesses, & que nous pourrions marcher sur leurs traces, si nous répondions

dlons à la grace avec la même fidélité. Il n'est pas douteux que le Serviteur de Dieu n'eut des défauts, & que, de temps-en-temps, il ne tombât dans quelques fautes, ces imperfections & ces chûtes étant l'apanage inséparable de la condition des hommes dans cette vie; mais ces défauts étoient si bien mortifiés en lui, ces fautes étoient si légères, qu'à peine ceux qui vivoient le plus avec lui, & qui l'observoient davantage, pouvoient-ils s'en appercevoir. Depuis sa jeunesse, ou même depuis sa plus tendre enfance, il s'étoit étudié tellement à se dépouiller du vieil homme; la grace, dont il étoit prévenu dès-lors, étoit si grande, que même dans ses premières années, il paroissoit déjà mort à lui-même, & ne faisoit rien, ne disoit rien qu'on pût attribuer justement à un principe, je ne dis pas vicieux, mais même purement naturel. Tout ce qu'on a pu savoir de ses inclinations, c'est qu'il étoit naturellement d'un caractère fougueux & violent; encore, est-ce bien plus par son témoignage, que par aucune autre voye, qu'on a pu le savoir. Il disoit même quelquefois à ses amis, que s'il fut resté dans le monde, il n'y auroit point eu d'homme plus terrible que lui.

Pour achever son portrait, il ne reste donc qu'à parler de ses vertus. Nous croyons déjà l'avoir fait suffisamment, puisque sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actes de la plus héroïque

Ses vertus.

vertu ; cependant , comme les traits sont particuliers , & que par conséquent ils ne font connoître l'homme , qu'en certains momens , & dans de certaines circonstances , il est bon , selon l'usage , de parler d'une manière plus générale , quoique brièvement , de quelques vertus principales , qui ont singulièrement éclaté dans toute la vie du Missionnaire , en le considérant , pour suivre en cela quelque ordre , par rapport à Dieu , par rapport au Prochain , par rapport à lui-même.

Sa foi. M. de Montfort , au témoignage de ceux qui l'ont connu le plus intimement , & qui pouvoient le mieux en juger , possédoit , d'une manière éminente , les trois Vertus Théologiques , qui nous lient étroitement à Dieu. Sa foi , dit l'un deux , étoit à ce degré sublime qui fait des miracles ; lumineuse , elle répandoit dans son entendement les plus vives lumières , ce qui faisoit qu'il parloit , soit dans la Chaire ; soit hors de la Chaire , d'une manière , si vive , si pénétrante , si sublime , de tous les Mysteres de la Foi ; forte & efficace , elle dirigeoit tous ses pas , & le remplissoit de courage pour entreprendre pour Dieu les choses les plus difficiles. Plein des grands objets de la foi , dont il s'occupoit sans cesse , il ne voyoit rien qu'à la lueur de son flambeau. Il ne parloit que son langage , il n'estimoit , il n'aimoit que ce qu'elle apprend à estimer , & à aimer. Ce que les hommes appellent des biens , il les

appelloit des maux; ce qu'au contraire, ils ont coutume de fuir & de rejeter avec horreur, les croix, les opprobres, les humiliations, il les desiroit avec une espece de passion. Quoiqu'il fut rendre aux Grands de la Terre, l'honneur & le respect que tous doivent à leur rang, c'étoit uniquement par une vue de foi qu'il le faisoit; & comme cette même foi lui découvroit d'un côté les périls & les dangers de la grandeur, & les anathêmes souvent lancés dans l'Evangile sur les Grands & les riches du monde; & de l'autre, le bonheur & les véritables trésors de la pauvreté, & les béatitudes promises aux Pauvres de Jesus-Christ, il donnoit en tout la préférence aux derniers, & ses délices étoient de se trouver parmi eux, & de vivre comme eux. En un mot, il ne vivoit que de cette vie, que l'Apôtre dit être *propre du Juste*; & une maniere de penser, de s'exprimer, d'agir, si peu conforme aux manieres du commun des hommes, étoit souvent cause que le monde le condamnoit de folie.

L'espérance n'étoit pas moins parfaite en lui. Comme la foi, dont il étoit pénétré, ne lui permettoit pas d'estimer rien de grand & de désirable hors de Dieu, son cœur ne pouvoit soupirer qu'après ce souverain bien; & le desir qu'il en avoit étoit proportionné à l'idée qu'il se formoit de son excellence. Ce desir le détachoit de la vie, & de toutes les choses visibles. Dès qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, & du

Son esp.
r. 1. 56.

salut du prochain , il étoit toujours prêt à faire le sacrifice de lui-même. On l'a vu cent fois dans des occasions affronter sans crainte les périls les plus évidens , & dans lesquels il auroit infailliblement trouvé la mort , si la main toute-puissante du Seigneur n'eut veillé sur lui d'une manière toute particulière. Quoiqu'il se regardât comme un grand pécheur , ce sentiment ne diminueoit en rien la confiance sans bornes qu'il avoit dans la miséricorde de Dieu & les mérites de Jesus-Christ. Plusieurs fois il a vu la mort de fort près , & loin de pâlir à son approche , c'étoit alors sur-tout que la paix & la sérénité éclatoient sur son front. On eût dit qu'il eût été déjà parmi les Bienheureux , tant il parloit d'une manière ravissante du bonheur , dont on jouit dans le Ciel.

Son abandon à la divine Providence.

Dans tous les temps , accoutumé à considérer Dieu , comme un Pere plein de tendresse , il ne pouvoit avoir aucune inquiétude sur ce qui le regardoit. Il se reposoit tranquillement dans le sein de la Providence , comme un petit enfant entre les bras de sa mere. Personne peut-être n'a pratiqué plus parfaitement que lui ce conseil que notre divin Maître nous a donné , *de n'être point en peine pour le lendemain.* Dépourvu de tout , il attendoit chaque jour des mains de la Providence tout ce qui lui étoit nécessaire ; & cette bonne Mere , c'est ainsi qu'il l'appelloit , pourvoyoit amoureusement , & souvent d'une manière

miraculeuse, non - seulement à ses propres besoins , mais encore à ceux d'un grand nombre de pauvres, qu'il se chargeoit de nourrir. Car par-tout où il donnoit la Mission , afin que les pauvres pussent en recueillir le fruit aussi bien que les autres, il leur fournissoit ce dont ils avoient besoin pour leur subsistance. Or , il est arrivé bien des fois , dit un Prêtre qui a beaucoup travaillé avec M. de Montfort, & qui même étoit chargé du soin de présider sur eux pendant le repas ; il est , dis-je , arrivé que les pauvres se mettoient à table sans qu'on eût rien à leur donner. Plein de confusion , ce Prêtre alloit trouver M. de Montfort , qui le rassuroit , & sans qu'on se fût donné le moindre soin , un moment après , on voyoit arriver des provisions de toute espece, en si grande abondance , qu'après la-réfection de deux cens pauvres , on a compté plus d'une fois jusqu'à cinquante grands pains, qui restoient. Pour avoir plus lieu de marquer son abandon à la divine Providence, le Missionnaire avoit tout quitté & avoit fait vœu de ne vivre que d'aumônes ; il a même voulu que les Missionnaires, qui viendroient après lui , pratiquassent dans leurs Missions le même détachement ; c'est un point principal de la règle, qu'il leur a tracée, ainsi que nous l'avons dit, & ils se reprocheroient beaucoup, s'ils venoient à y manquer.

La charité de M. de Montfort pour son *Son a-*

*sur pour
ieu.*

Dieu , étoit comme un violent brafier allumé dans son cœur , qui le consumoit sans cesse. Le Saint-Esprit l'y avoit allumé ce feu divin ; lui-même , dans tous les âges de la vie , avoit eu le plus grand soin de l'entretenir en lui fournissant son aliment propre , des considérations saintes , des affections ferventes , un soin continuel de tout faire & de tout souffrir pour Dieu. Aussi ce feu ne s'éteignit , ne se rallentit jamais. Son ardeur au contraire s'augmentoît chaque jour & ne lui permettoit pas de prendre aucun repos. Il étoit le principe de toutes les actions du Missionnaire , & pour juger de l'empire , que cette Reine des vertus avoit sur son cœur , il ne faut que jeter un coup d'œil sur cette multitude d'œuvres saintes , grandes & difficiles , qu'il a entreprises , sur les croix pesantes qu'il a supportées , & sur la force & la joie avec laquelle il embrassoit les unes & les autres ; trop content de pouvoir par là donner à son Dieu quelques preuves de son amour. Ses Sermons , ses discours & ses entretiens familiers étoient souvent remplis d'aspirations vives , qui sortoient de son cœur embrasé , sans qu'il fut en son pouvoir de les retenir , & qui perçoient , comme autant de fleches de feu , le cœur de ceux qui l'entendoient.

*présence
Dieu.*

Les vertus dont on vient de parler étoient en lui toujours en activité. Elles tenoient son ame toujours unie étroitement à Dieu. Jamais il ne le perdoit de vue , & lors mé-

me qu'il conversoit avec les hommes, il s'entretenoit intérieurement avec lui, dans le fond de son cœur, où le Seigneur lui manifestoit sa présence d'une manière très-singulière, & qui n'est accordée qu'aux âmes que Dieu favorise de ses plus intimes communications. On peut dire de lui ce que l'Apôtre dit du Législateur des Hébreux, que Dieu sembloit n'être plus invisible pour lui, tant étoit vive l'impression que sa présence faisoit sur lui. Elle le tenoit comme anéanti devant sa Majesté divine; & ne sachant comment lui témoigner son respect, il se tenoit presque toujours la tête découverte, même dans ses voyages, malgré l'ardeur brûlante du soleil, & l'incommodité des vents ou des pluies, qui tomboient quelquefois abondamment sur lui, sans cependant l'obliger à se couvrir. Souvent aussi, lorsqu'il croyoit pouvoir le faire, il se prosternoit au milieu du chemin, la face contre terre, & se confondoit, pour ainsi dire, avec la poussière, pour honorer par là la présence du souverain Roi. Afin même de procurer à ses sens même la satisfaction de jouir en quelque manière de la présence de leur Dieu, & pour nourrir en même temps sa dévotion par quelque objet sensible, il élévoit alors son Crucifix au-dessus de son bâton, au moyen d'une vis qu'il avoit fait faire, & souvent y fixoit les yeux avec une tendre dévotion.

On peut regarder une pareille vie, *Oraison*

comme une Oraïson continuelle. Cela ne l'empêchoit pas de consacrer beaucoup de temps dans la journée à ce saint exercice, dans le fort même de ses plus grandes occupations, & souvent encore pendant la nuit. Ceux qui l'accompagnoient dans ses Missions l'on entendu plusieurs fois, qui se relevoit, après avoir donné très-peu de temps au sommeil, & qui passoit le reste de la nuit en Oraïson. Il en faisoit encore le matin avec les autres, avant & après la Messe, & avant de monter en Chaire. Dans les retraites, qu'il faisoit assidument plusieurs fois dans l'année, & communément de huit à dix jours, il ne mettoit plus de bornes à son oraïson; la maniere, dont il la faisoit, étoit celle qui est commune aux hommes Apostoliques, & aux ames contemplatives. L'Esprit Saint agissoit plus en lui que lui-même, & y produisoit souvent de ces transports subits & affectueux, qu'il n'étoit pas le maître de retenir en lui-même, & dont le but ordinaire étoit de demander la conversion des pécheurs, & d'exprimer l'ardeur du feu divin qui le dévorait. D'autres fois c'étoit une espece de sommeil mystique, dans lequel, comme on l'a vu de lui même, il se reposoit tranquillement entre Jesus & Marie, qu'il considéroit ou plutôt qu'il ressentoit au milieu de son cœur. D'ordinaire, au sortir de l'oraïson, son visage étoit tout enflammé; & des paroles toutes de feu sortoient de sa bouche. C'est

te qu'ont éprouvé plusieurs personnes , qui demeuroient avec lui , lors même qu'il étoit encore au Séminaire.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de la ferveur extraordinaire avec laquelle il célébroit les saints Myſteres. Ce n'étoit point une choſe paſſagere. Il paroifſoit tous les jours à l'Autel comme un Séraphin , abſorbé dans la contemplation des grandes choſes qui ſ'y opèrent. Il ſ'y préparoit , comme on vient de le dire , par l'oraifon , il la finifſoit de même ; & dans ſon action de graces , N. S. ſe communiquoit de telle ſorte à ſon ame , qu'il lui eſt échappé de dire , qu'il n'auroit pas échangé la demi-heure qu'il y employoit très-fidèlement chaque jour , contre un pareil eſpace de temps , où il auroit goûté les délices du Ciel , ſans doute à cauſe du mérite , ou bien en exceptant toujours la jouiſſance de Dieu même. Tout ce qui avoit rapport au Sacrifice , lui paroifſoit grand & vénérable. Il voyoit avec peine des laïques entrer dans le Sanctuaire. Il prêchoit avec une véhémence extraordinaire contre les irrévérences qui ſe commettent dans les Eglifès ; & , lorsqu'il en appercevoit quelque une , il reprenoit ſans reſpect humain le coupable , de quelque rang , & de quelque qualité qu'il fut. Il n'eſt pas beſoin de répéter ici ce qu'on a dit de tant d'Eglifès & de Chapelles qu'il a fait rétablir & décorer. C'étoit un de ſes principaux ſoins , par-tout où il don-

Culte Religieux.

noit la Mission. Peut-être n'en a-t-il fait aucune sans y laisser des monumens de son zèle pour la décoration des Temples du Seigneur, & l'embellissement de tout ce qui sert à la Majesté du service divin, soit en procurant aux Autels, des Tabernacles & des tableaux plus convenables, soit en fournissant aux Sacristies du linge & des ornemens. Il avoit à ce dessein avec lui dans ses Missions un Peintre & un Sculpteur, qui travailloient sous sa direction. Lui-même, malgré ses autres occupations, y mettoit la main; & dans les momens libres, qui pouvoient lui rester, on le trouvoit communément à travailler dans l'Eglise ou autour des Autels, pour que tout y fut dans la plus grande propreté. Ce même amour, qu'il portoit au très-saint Sacrement, lui faisoit ériger partout, autant qu'il le pouvoit, des Confréries en son honneur, afin de multiplier les hommages qu'on lui rend, en multipliant le nombre de ses adorateurs.

Sa dévotion pour la très-sainte Vierge, les anges & les saints.

A parler en général, il n'y a point de mystère de N. S. pour lequel il n'eût une tendre dévotion; mais ce en quoi il s'est plus singulièrement distingué, c'est dans la dévotion qu'il portoit à la très-sainte Vierge, Mere de Dieu. Ce qu'il a fait pour l'établir, la propager, la graver profondément dans le cœur de tous ceux avec qui il avoit quelque rapport, est incroyable. Il seroit impossible de compter le nombre des pieuses Confréries & Congrèga-

tions qu'il a établies dans cette vue, & des personnes, ou même des Communautés entières, qui, à sa persuasion, se sont engagées à réciter chaque jour le saint Rosaire. On en a vu grand nombre d'exemples dans l'histoire de sa vie; mais, il en est un bien plus grand nombre encore dont on n'a rien dit. Lorsqu'il parloit de Marie, son cœur s'épanchoit doucement & sa langue ne tarissoit point. Rien de plus sublime alors que ses pensées, rien de plus tendre que ses affections. Son nom étoit continuellement sur ses lèvres, & jamais il ne le prononçoit qu'avec un profond respect & un tendre sentiment de dévotion. On dit même qu'il lui étoit ordinaire de la saluer jusqu'à trois cens fois par jour; en lui donnant à chaque fois un titre d'honneur différent. Ce soin de parler ainsi de Marie, & de lui rendre de continuels hommages, avoit tellement imprimé dans son esprit & dans son cœur le souvenir de la Mere de Dieu, que jamais il ne la perdoit de vue, de sorte que, comme il l'a dit lui-même à quelques-uns de ses amis, il se trouvoit sans efforts continuellement en sa présence, & comme sous ses yeux. La dévotion de M. de Montfort pour les Anges & pour les Saints étoit proportionnée à celle qu'il avoit pour leur Reine. Il n'y en avoit point qu'il ne s'efforçât d'honorer & de faire honorer de tout son pouvoir. En toute rencontre, il s'adressoit aux saints Anges

gardiens, & , lorsqu'il saluoit quelqu'un, la pensée se portoit d'abord vers son bon Ange. Il honoroit spécialement saint Michel, le Prince des Anges, & se regardoit lui-même, comme ayant le bonheur d'être plus particulièrement sous sa protection.

*Son zèle
sur le sa-
lut du pro-
chain.*

Toutes ces dévotions, toutes ces vertus, quoiqu'elles se rapportassent plus directement à Dieu, avoient cependant aussi pour but le salut du prochain, M. de Montfort étoit du nombre de ceux, par qui le Seigneur avoit résolu de procurer le salut d'Israël. Il ne respiroit que cela; sous les dons, dont il étoit abondamment favorisé, le soin même qu'il prenoit de sa propre perfection se rapportoit là : *Pro eis sanctifico meipsum*. Qu'on le suive dans tous les âges, où il a passé, on le voit sans cesse occupé, soit à se préparer aux fonctions qui devoient le rendre utile au prochain, soit à faire servir, à la sanctification du prochain, toutes les forces de l'esprit & du corps, tous les talens naturels & surnaturels, qu'il a reçus. Son zèle ardent & généreux ne voit rien qui l'arrête, il ose tout, il entreprend tout, & veut encore en faire davantage. Il sacrifie tout, & compte tout cela pour rien. Il se fait tout à tous, pour gagner tout le monde à J. C. Quelquefois, plein de force & de fermeté, il tonne, il menace, il brise le cedre orgueilleux, & réduit en poudre le roc le plus dur; d'autres fois plein

l'une douceur ravissante, il s'insinue dans le cœur du pécheur, il le console, il l'anime, il mêle ses pleurs avec les siennes, & le laisse plein de confiance & de ferveur. Toujours prudent, il choisit les moyens les plus propres pour le fixer dans le bien & le faire avancer dans les voies de la vertu.

Un zèle si parfait pour le salut du prochain, étoit dans M. de Montfort accompagné de toutes les vertus, qui tendent principalement à perfectionner celui qui les possède. Elles étoient en lui dans un éminent degré, qui répondoit à l'excellence de sa charité.

Sa chasteté étoit angélique, & nous *Chasteté.* ayons lieu de croire que jamais elle n'a reçu la plus légère flétrissure. Celui de ses amis, qui nous a transmis dans un grand détail, ce qui regarde la jeunesse du Missionnaire, avec lequel il avoit toujours été lié depuis l'enfance, assure que jusqu'au temps, où il s'engagea dans les Ordres Sacrés, il ne comprenoit pas même ce qu'on lui disoit, lorsqu'on parloit du vice contraire à la chasteté; & il ajoute qu'on ne peut guere douter, vu ses travaux continuels, sa dévotion singulière pour la Reine des Vierges, & sa vie pénitente & mortifiée, qu'il n'ait toujours conservé sans tache ce précieux trésor. Il suffisoit de le voir, disent ceux qui l'ont fréquenté, pour se sentir de l'amour pour la vertu de pureté. Il en parloit aussi de

qu'il recevoit; parmi tant d'œuvres héroïques qu'il faisoit chaque jour, il se regardoit lui-même comme le plus grand des pécheurs; &, dans ce sentiment, il croyoit toujours beaucoup mieux traité, qu'il ne méritoit de l'être. Il eut même desiré que tous eussent eu de lui la même opinion. Véritablement humble de cœur, il choisissoit toujours pour lui ce qu'il y avoit de plus vil & de plus humiliant. Rien de plus pauvre que son habillement. Il évitoit en tout, ce qui pouvoit lui attirer quelques louanges, & s'attachoit à tout ce qu'il y avoit de plus simple & par là même de moins conforme au goût du siècle. Pour avoir toujours l'occasion de pratiquer l'humilité, il avoit avec lui un Frere, qu'il avoit chargé de le reprendre & à qui même il ordonnoit de lui mettre le pied sur la gorge, en lui faisant toutes sortes de reproches. C'étoit quelque chose de bien pénible pour ce Frere, mais ce n'étoit qu'à cette condition, que M. de Montfort le prenoit avec lui. Le Missionnaire avoit aussi grand soin d'avoir toujours près de lui à table, un pauvre, le plus souvent très-mal-propre, à qui il faisoit tous les honneurs, & qu'il reconduisoit ensuite avec respect, en considération de Jesus-Christ, qu'il regardoit dans la personne du pauvre.

béat. Sans obéissance, l'humilité seroit avec raison très-suspecte. M. de Montfort possédoit cette vertu dans sa perfection. Non-seulement, à l'extérieur, il ne s'est jamais

le , à plate terre. Rien de plus frugal & de plus grossier que sa nourriture; il ne mangeoit presque jamais que d'une espece de viande , & choisissoit toujours la moins ragoutante. Son jeûne étoit continuel , mais il l'observoit plus rigoureusement trois jours de la semaine , le Mercredi , le Vendredi & le Samedi.

Cela ne contentoit pas encore la sainte *Son* haine , qu'il avoit pour lui-même , & le *amour* désir qu'il avoit de se conformer de plus *pour la* en plus à J. C. crucifié. Il étoit insatiable *Croix.* de croix & d'humiliations , & le Seigneur , pour le contenter , a permis que toute sa vie en ait été remplie. Il n'est point étonnant que les méchans , que les amateurs du siècle se déclarassent contre un homme qui s'élevoit avec tant de force contre les objets dont ils sont idolâtres ; qui combattoit sans relâche , & par toutes sortes de moyens , ces passions , auxquelles ils se font gloire de tout sacrifier. Il n'est pas étonnant que les uns & les autres , suivant aveuglément l'impression de celui dont ils sont les esclaves volontaires , cherchassent à assouvir la fureur qui l'animoit contre le Missionnaire ; les premiers en chargeant des crimes les plus noirs , en inventant les calomnies les plus atroces , en lui faisant souffrir les traitemens les plus rudes , même en attendant à sa vie ; les seconds en adoptant tous les bruits désavantageux , que les premiers faisoient courir , ou affectant de regarder avec dé-

cellente & de tout son pouvoir, la gloire de Dieu, contribué au salut & à la satisfaction d'un nombre presque infini d'âmes, & acquis pour lui-même, par ses peines, & des bonnes œuvres sans nombre, des trésors immenses de mérites.

*Effets que
produisit la
mort du
Mission-
naire.*

Le bruit de cette mort ne se fut pas plutôt répandu, qu'il se fit comme une révolution subite dans les esprits. Tout le monde se réunit pour rendre ses hommages au Serviteur de Dieu, & pour publier les louanges d'un homme, que beaucoup de gens avoient auparavant regardé comme un insensé. Le bourg de saint Laurent fut bientôt rempli de toutes sortes de personnes qui venoient même de fort loin lui rendre leurs devoirs. Tous les Curés, & Ecclésiastiques des environs vinrent à ses funérailles, qui se firent le lendemain de sa mort au soir; son corps fut exposé dans la nef, & chacun par dévotion y fit toucher des chapelets, des images, des crucifix, des mouchoirs; mais, afin qu'on ne coupât point ses cheveux, & ses habits, les Pénitens, que le Missionnaire avoit établis, furent chargés de former un cercle autour de son cercueil, & d'empêcher qu'on en approchât. Lorsqu'on mit le corps dans la terre, toute cette multitude de peuple jeta des cris lamentables, comme des enfans qui pleuroient leur pere, & qui croyoient tout perdre en le perdant.

M. l'Evêque de la Rochelle fut, plus

pour son ami, sans participer bientôt à sa Croix. Mais les croix les plus pesantes, dit un de ceux qui l'ont connu le mieux, étoient pour lui comme un peu de paille jetée dans un grand brasier. Plus il avoit à souffrir, plus il désiroit de souffrir encore davantage. Sa plus grande croix étoit de n'en point avoir, il en demandoit continuellement à Dieu, il les faisoit demander pour lui par tous ses amis, & lorsqu'il en recevoit quelques-unes de celles, qu'il appelloit des croix de poids, il éprouvoit un contentement qui paroïsoit sur son visage, & ne se laissoit point d'en remercier le Seigneur.

On peut juger par là de sa douceur : elle étoit inaltérable. Quoiqu'il fut, comme on l'a dit, d'un naturel violent, il l'avoit tellement dompté, qu'on n'appercevoit pas même en lui ces premiers mouvemens qu'on a coutume de ressentir dans les événemens imprévus. Le persécuter, le charger d'opprobres, étoit un titre pour avoir part d'une manière spéciale à ses prières. Il n'y a point de services, qu'il ne fut prêt à rendre à ceux dont il avoit reçu de mauvais traitemens ; parce que ces mauvais traitemens étoient, à son avis, des bienfaits signalés qu'il ne pouvoit jamais reconnoître assez.

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, étoient une autre cause de la patience avec laquelle il enduroit toutes sortes d'injures. Parmi tant de faveurs célestes

gardiens, &, lorsqu'il saluoit quelqu'un, sa pensée se portoit d'abord vers son bon Ange. Il honoroit spécialement saint Michel, le Prince des Anges, & se regardoit lui-même, comme ayant le bonheur d'être plus particulièrement sous sa protection.

*Son zèle
pour le sa-
lut du pro-
chain.*

Toutes ces dévotions, toutes ces vertus, quoiqu'elles se rapportassent plus directement à Dieu, avoient cependant aussi pour but le salut du prochain, M. de Montfort étoit du nombre de ceux, par qui le Seigneur avoit résolu de procurer le salut d'Israël. Il ne respiroit que cela; sous les dons, dont il étoit abondamment favorisé, le soin même qu'il prenoit de sa propre perfection se rapportoit là : *Pro eis sanctifico meipsum*. Qu'on le suive dans tous les âges, où il a passé, on le voit sans cesse occupé, soit à se préparer aux fonctions qui devoient le rendre utile au prochain, soit à faire servir, à la sanctification du prochain, toutes les forces de l'esprit & du corps, tous les talens naturels & surnaturels, qu'il a reçus. Son zèle ardent & généreux ne voit rien qui l'arrête, il ose tout, il entreprend tout, & veut encore en faire davantage. Il sacrifie tout, & compte tout cela pour rien. Il se fait tout à tous, pour gagner tout le monde à J. C. Quelquefois, plein de force & de fermeté, il tonne, il menace, il brise le cedre orgueilleux, & réduit en poudre le roc le plus dur; d'autres fois plein

d'une douceur ravissante, il s'insinue dans le cœur du pécheur, il le console, il l'anime, il mêle ses pleurs avec les siennes, & le laisse plein de confiance & de ferveur. Toujours prudent, il choisit les moyens les plus propres pour le fixer dans le bien & le faire avancer dans les voies de la vertu.

Un zèle si parfait pour le salut du prochain, étoit dans M. de Montfort accompagné de toutes les vertus, qui tendent principalement à perfectionner celui qui les possède. Elles étoient en lui dans un éminent degré, qui répondoit à l'excellence de sa charité.

Sa chasteté étoit angélique, & nous *Chasteté.* ayons lieu de croire que jamais elle n'a reçu la plus légère flétrissure. Celui de ses amis, qui nous a transmis dans un grand détail, ce qui regarde la jeunesse du Missionnaire, avec lequel il avoit toujours été lié depuis l'enfance, assure que jusqu'au temps, où il s'engagea dans les Ordres Sacrés, il ne comprenoit pas même ce qu'on lui disoit, lorsqu'on parloit du vice contraire à la chasteté; & il ajoute qu'on ne peut guere douter, vu ses travaux continuels, sa dévotion singulière pour la Reine des Vierges, & sa vie pénitente & mortifiée, qu'il n'ait toujours conservé sans tache ce précieux trésor. Il suffisoit de le voir, disent ceux qui l'ont fréquenté, pour se sentir de l'amour pour la vertu de pureté. Il en parloit aussi de

la maniere la plus éloquente , & avoit un don particulier pour l'inspirer aux jeunes personnes. Le grand nombre de celles, qui, par ses conseils, ont embrassé le saint état de virginité en est une preuve convaincante. En un mot , il a mérité, par la pureté angélique, d'être le Pere d'un illustre Congrégation de Vierges.

Sa pénitence & sa mortification,

La pénitence, compagne inséparable & gardienne de la pureté, ne fut pas moins admirable en lui. Je dirois même qu'elle étoit portée à quelque sorte d'excès, si l'esprit de Dieu n'en avoit pas été le principe, & si de grands Saints n'en avoient point laissé, comme lui, des exemples qui font frémir la faiblesse de la nature. On l'a vu, dès le temps qu'il étoit au Séminaire, mener une vie si pénitente, qu'elle faisoit l'effroi de ceux qui vivoient avec lui-même des plus fervens. L'obéissance seule mettoit des bornes à ses austérités. Depuis, étant plus libre de suivre en cela son attrait, il prenoit souvent la discipline jusqu'à cinq fois par jour, en se servant d'une discipline hérissée de pointes de fer. Nuit & jour, il portoit sur sa poitrine un cœur de fer, en forme de rape, très-piquante; sur les reins une ceinture de fer, & des chaînettes aussi de fer, à ses pieds & à ses mains. Outre cela, il étoit ingénieux à inventer continuellement de nouveaux moyens de se mortifier. Il ne donnoit que très-peu de temps au sommeil, & le prenoit communément sur de la paille.

le, à plate terre. Rien de plus frugal & de plus grossier que sa nourriture; il ne mangeoit presque jamais que d'une espece de viande, & choisissoit toujours la moins ragoutante. Son jeûne étoit continuel, mais il l'observoit plus rigoureusement trois jours de la semaine, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi.

Cela ne contentoit pas encore la sainte *Son* haine, qu'il avoit pour lui-même, & le *amour* désir qu'il avoit de se conformer de plus *pour la* en plus à J. C. crucifié. Il étoit insatiable *Croix* de croix & d'humiliations, & le Seigneur, pour le contenter, a permis que toute sa vie en ait été remplie. Il n'est point étonnant que les méchans, que les amateurs du siècle se déclarassent contre un homme qui s'élevoit avec tant de force contre les objets dont ils sont idolâtres; qui combattoit sans relâche, & par toutes sortes de moyens, ces passions, auxquelles ils se font gloire de tout sacrifier. Il n'est pas étonnant que les uns & les autres, suivant aveuglément l'impression de celui dont ils sont les esclaves volontaires, cherchassent à assouvir la fureur qui l'animoit contre le Missionnaire; les premiers en le chargeant des crimes les plus noirs, en inventant les calomnies les plus atroces, en lui faisant souffrir les traitemens les plus rudes, même en attendant à sa vie; les seconds en adoptant tous les bruits désavantageux, que les premiers faisoient courir, ou affectant de regarder avec dé-

— dain tout ce que faisoit , to
soit l'homme de Dieu , & en
à son égard , les railleries les
tes. M. de Montfort s'est vu
temps , pour ne pas dire , p
cours de ses Missions , la f
du monde , & tandis que l
ple , étonné des grandes che
gneur opéroit par son Mi
véroit comme un Apôtre , c
phete suscité pour la conver
nombre , ceux qui se piquo
dessus du peuple par leur r
tune , & l'étendue de leurs c
n'avoient pour lui que des
mépris & d'indifférence , à
ceux qui , au milieu de m
les véritables disciples de J.
doit à tout cela , il savoit
marchent de plus près sur
Sauveur du monde , ne doi
traités autrement que leur
C'est pourquoi tout cela ,
fliger , étoit un vrai sujet
pour lui. Mais ce qu'il y
ce qui l'a plus d'une fois af
fiblement , c'est que des per
lesquelles il avoit la plus fi
tion , des personnes en qui il
J. C. l'ont quelquefois trait
se fut rendu digne , par sa
leur mépris & de leur avert
le suivoit par-tout ; & , cor
lui-même , on ne pouvoit

pour son ami, sans participer bientôt à la Croix. Mais les croix les plus pesantes, dit un de ceux qui l'ont connu le mieux, étoient pour lui comme un peu de paille jetée dans un grand brasier. Plus il avoit à souffrir, plus il désiroit de souffrir encore davantage. Sa plus grande croix étoit de n'en point avoir, il en demandoit continuellement à Dieu, il les faisoit demander pour lui par tous ses amis, & lorsqu'il en recevoit quelques-unes de celles, qu'il appelloit des croix de poids, il éprouvoit un contentement qui paroïssoit sur son visage, & ne se laissoit point d'en remercier le Seigneur.

On peut juger par là de sa douceur : elle étoit inaltérable. Quoiqu'il fut, comme on l'a dit, d'un naturel violent, il l'avoit tellement dompté, qu'on n'ap percevoit pas même en lui ces premiers mouvemens qu'on a coutume de ressentir dans les événemens imprévus. Le persécuter, le charger d'opprobres, étoit un titre pour avoir part d'une manière spéciale à ses prières. Il n'y a point de services, qu'il ne fut prêt à rendre à ceux dont il avoit reçu de mauvais traitemens ; parce que ces mauvais traitemens étoient, à son avis, des bienfaits signalés qu'il ne pouvoit jamais reconnoître assez.

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, étoient une autre cause de la patience avec laquelle il enduroit toutes sortes d'injures. Parmi tant de faveurs célestes

qu'il recevoit; parmi tant d'œuvres héroïques qu'il faisoit chaque jour, il se regardoit lui-même comme le plus grand des pécheurs; &, dans ce sentiment, il se croyoit toujours beaucoup mieux traité, qu'il ne méritoit de l'être. Il eut même desiré que tous eussent eu de lui la même opinion. Véritablement humble de cœur, il choissoit toujours pour lui ce qu'il y avoit de plus vil & de plus humiliant. Rien de plus pauvre que son habillement. Il évitoit en tout, ce qui pouvoit lui attirer quelques louanges, & s'attachoit à tout ce qu'il y avoit de plus simple & par là même de moins conforme au goût du siècle. Pour avoir toujours l'occasion de pratiquer l'humilité, il avoit avec lui un Frere, qu'il avoit chargé de le reprendre & à qui même il ordonnoit de lui mettre le pied sur la gorge, en lui faisant toutes sortes de reproches. C'étoit quelque chose de bien pénible pour ce Frere, mais ce n'étoit qu'à cette condition, que M. de Montfort le prenoit avec lui. Le Missionnaire avoit aussi grand soin d'avoir toujours près de lui à table, un pauvre, le plus souvent très-mal-propre, à qui il faisoit tous les honneurs, & qu'il reconduisoit ensuite avec respect, en considération de Jesus-Christ, qu'il regardoit dans la personne du pauvre.

Son obéissance.

Sans obéissance, l'humilité seroit avec raison très-suspecte. M. de Montfort possédoit cette vertu dans sa perfection. Non-seulement, à l'extérieur, il ne s'est jamais

écarté des ordres de ses Supérieurs, mais en toute rencontre il s'est fait une loi de préférer intérieurement leur volonté à la sienne, & leur jugement au sien. Il les consultoit, prêt à sacrifier son attrait & ses lumières, comme il l'a fait en des choses très-importantes, dès qu'ils témoignoient ne pas approuver ce qu'il leur proposoit. Lors même, qu'après avoir donné leur approbation à ses travaux, ils lui faisoient entendre qu'ils étoient d'un sentiment différent, il discontinuoit aussitôt, & sans se plaindre, ce qu'il avoit commencé. Quelque mortifiante qu'ait été quelquefois leur conduite à son égard, jamais il n'en a été ni moins soumis, ni moins respectueux. Cet homme de foi n'en voyoit pas moins Jésus-Christ en leur personne; & tous les ordres qu'il en recevoit lui paroissent émanés de son tribunal, & revêtus de son autorité.

Tel étoit M. de Montfort, & toutes ces vertus, & beaucoup d'autres qu'il avoit constamment pratiquées pendant sa vie, étoient portées à cet héroïsme qui caractérise les plus grands Saints; elles n'avoient fait que croître en lui, d'âge en âge, & elles étoient arrivées à leur perfection, lorsqu'il finit sa carrière & ses travaux, à la force de l'âge, mais tout à fait épuisé par ses fatigues, & plus encore consumé par les ardeurs du divin amour; après avoir consommé le grand ouvrage, dont il étoit chargé, procuré d'une manière ex-

Persévérance dans la vertu.

cellente & de tout son pouvoir, la gloire de Dieu, contribué au salut & à la satisfaction d'un nombre presque infini d'âmes, & acquis pour lui-même, par des peines, & des bonnes œuvres sans nombre, des trésors immenses de mérites.

*Effets que
produisit la
mort du
Mission-
naire.*

Le bruit de cette mort ne se fut pas plus tôt répandu, qu'il se fit comme une révolution subite dans les esprits. Tout le monde se réunit pour rendre ses hommages au Serviteur de Dieu, & pour publier les louanges d'un homme, que beaucoup de gens avoient auparavant regardé comme un insensé. Le bourg de saint Laurent fut bientôt rempli de toutes sortes de personnes qui venoient même de fort loin lui rendre leurs devoirs. Tous les Curés, & Ecclésiastiques des environs vinrent à ses funérailles, qui se firent le lendemain de sa mort au soir; son corps fut exposé dans la nef, & chacun par dévotion y fit toucher des chapelets, des images, des crucifix, des mouchoirs; mais, afin qu'on ne coupât point ses cheveux, & ses habits, les Pénitens, que le Missionnaire avoit établis, furent chargés de former un cercle autour de son cercueil, & d'empêcher qu'on en approchât. Lorsqu'on mit le corps dans la terre, toute cette multitude de peuple jeta des cris lamentables, comme des enfans qui pleuroient leur pere, & qui croyoient tout perdre en le perdant.

M. l'Evêque de la Rochelle fut, plus

que personne, sensible à cette perte; il ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle lui fut innoyée, & dit hautement qu'il venoit le perdre le meilleur Prêtre de son Diocèse. Plusieurs Prélats, entre autres M. de la Poype, Evêque de Poitiers, & beaucoup de personnes très-recommandables, donnerent aussi les plus grands témoignages aux vertus éminentes du Missionnaire. On lui rendit tous les honneurs qu'on ne rend d'ordinaire qu'aux hommes les plus distingués; il y eut deux Oraisons funébres prononcées à sa louange, l'une dans l'Eglise de saint Laurent sur Sayvre; l'autre à la Rochelle, chez les Peres de la Compagnie, qui voulurent donner cette dernière marque d'estime & de vénération à un Serviteur de Dieu, qui les avoit toujours honorés de sa confiance, & de son amitié. On fit aussi des Cantiques à l'honneur de celui qui en avoit composés, en si grand nombre, à la louange du souverain Maître. Ces sentimens n'ont point été momentanés, ils se sont accrus avec le temps. Le tombeau du Serviteur devint un terme de pèlerinage. Les peuples venoient en foule pour se recommander à ses prières; & Dieu même, par un grand nombre de prodiges, a fait voir que cette dévotion lui étoit agréable.

L'Evêque Diocésain, qui craignoit que le peuple n'excédât dans les honneurs qu'il rendoit au saint homme, crut sagement devoir défendre qu'on lui rendit au-

*Témoin-
gnages
qu'on lui
rend.*

*On exha-
me son corps
pour le
placer plus
honorables-
ment.*

cellente & de tout son pouvoir, la gloire de Dieu, contribué au salut & à la satisfaction d'un nombre presque infini d'âmes, & acquis pour lui-même, par des peines, & des bonnes œuvres sans nombre, des trésors immenses de mérites.

*Effets que
produisit la
mort du
Mission-
naire.*

Le bruit de cette mort ne se fut pas plutôt répandu, qu'il se fit comme une révolution subite dans les esprits. Tout le monde se réunit pour rendre ses hommages au Serviteur de Dieu, & pour publier les louanges d'un homme, que beaucoup de gens avoient auparavant regardé comme un insensé. Le bourg de saint Laurent fut bientôt rempli de toutes sortes de personnes qui venoient même de fort loin lui rendre leurs devoirs. Tous les Curés, & Ecclésiastiques des environs vinrent à ses funérailles, qui se firent le lendemain de sa mort au soir; son corps fut exposé dans la nef, & chacun par dévotion y fit toucher des chapelets, des images, des crucifix, des mouchoirs; mais, afin qu'on ne coupât point ses cheveux, & ses habits, les Pénitens, que le Missionnaire avoit établis, furent chargés de former un cercle autour de son cercueil, & d'empêcher qu'on en approchât. Lorsqu'on mit le corps dans la terre, toute cette multitude de peuple jeta des cris lamentables, comme des enfans qui pleuroient leur pere, & qui croyoient tout perdre en le perdant.

M. l'Evêque de la Rochelle fut, plus

que personne, sensible à cette perte; il ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle lui fut annoncée, & dit hautement qu'il venoit de perdre le meilleur Prêtre de son Diocèse. Plusieurs Prélats, entre autres M. de la Poype, Evêque de Poitiers, & beaucoup de personnes très-recommandables, donnèrent aussi les plus grands témoignages aux vertus éminentes du Missionnaire. On lui rendit tous les honneurs qu'on ne rend d'ordinaire qu'aux hommes les plus distingués; il y eut deux Oraisons funébres prononcées à sa louange, l'une dans l'Eglise de saint Laurent sur Sayvre; l'autre à la Rochelle, chez les Peres de la Compagnie, qui voulurent donner cette dernière marque d'estime & de vénération à un Serviteur de Dieu, qui les avoit toujours honorés de sa confiance, & de son amitié. On fit aussi des Cantiques à l'honneur de celui qui en avoit composés, en si grand nombre, à la louange du souverain Maître. Ces sentimens n'ont point été momentanés, ils se sont accrus avec le temps. Le tombeau du Serviteur devint un terme de pèlerinage. Les peuples venoient en foule pour se recommander à ses prières; & Dieu même, par un grand nombre de prodiges, a fait voir que cette dévotion lui étoit agréable.

L'Evêque Diocésain, qui craignoit que le peuple n'excédât dans les honneurs qu'il rendoit au saint homme, crut sagement devoir défendre qu'on lui rendit au-

*Témoi-
gnages
qu'on lui
rend.*

*On ex-
hume son corp
pour le
placer plu
honorab-
lement.*

*Si pietatem in Mariam,
Nullus Bernardo similior.
Sacerdos Christi Christum moribus expressu
Verbis ubique docuit;
Indefessus, nonnisi in feretro recubuit;
Pauperum pater,
Orphanorum patronus,
Peccatorum reconciliator,
Mors gloriosa vitæ similis;
Ut vixerat, devixit;
Ad Cælum Deo maturus evolavit.
Die 28 mensis Aprilis
Anno Domini 1726 obiit,
43. ætatis suæ.*

Autre M. l'Abbé Barin, Grand - Vicaire de
Épitaphe. Nantes, envoya aussi une plaque de marbre, pour être placée à côté de la tombe du Missionnaire, après y avoir fait graver ces mots.

Ici repose le corps de M^{re}. Louis-Marie Grignon de Montfort, excellent Missionnaire, dont la vie a été très-innocente, dont la pénitence a été admirable, dont les discours remplis de la grace du Saint-Esprit ont converti un nombre infini d'hérétiques & de pécheurs, dont le zèle pour l'honneur de la très-Sainte Vierge, & l'établissement du S. Rosaire a persévéré jusqu'au dernier jour de sa vie. Il est mort en faisant Mission dans cette paroisse le 28 Avril 1726.

Pour gage de sa tendresse,

M^{re}. L. Barin, Chantre, Chanoine
Dignitaire & Grand-Vicaire de l'Eglise
Cathédrale de Nantes,

Ces Epitaphes sont parfaitement conformes au portrait que nous avons tracé du Missionnaire. Elles sont l'expression des sentimens que des hommes vraiment vertueux avoient conçus de sa sainteté. Le Seigneur voulut les confirmer par plusieurs prodiges qui s'opérèrent à son tombeau. Nous nous contenterons d'en rapporter un petit nombre ; pour ne point ennuyer le lecteur.

M. Triault, dans la relation ci-dessus mentionnée à l'exhumation du corps de l'homme de Dieu, rapporte le fait suivant, comme arrivé sous ses yeux. Après avoir dit que M. de Montfort avoit le don de Prophétie, qu'il lui avoit prédit à lui-même plusieurs choses qui lui sont arrivées, & qu'il n'étoit point surpris qu'il se fut fait plusieurs guérisons miraculeuses à son tombeau, *la première*, ajouta-t-il, qui » arriva de mon temps à Saint Laurent, » fut la guérison de Marie Devaud. Cette » fille étoit depuis long-temps percluse » des deux jambes, de sorte qu'elle ne » pouvoit marcher qu'avec le secours » de deux béquilles, & que quand elle » vouloit communier à l'Eglise, il lui » falloit deux personnes pour l'aider à se » présenter à la sainte Table. Bientôt après » la mort de M. de Montfort, ayant fait » une neuvaine à son tombeau, elle y recouvra tellement la santé, qu'elle fut aussitôt en état de servir en qualité de domestique, chez M. le Mercier, pour

*Guérison
opérée à
son tom-
beau, &
par son in-
tercession.*

*Fille pe-
cluse des
deux jam-
bes.*

» lors Huissier des tailles-audit bourg de
 » Saint Laurent ». La relation finit par
 ces mots. « Voila ce que j'ai vu , & c'est
 » le témoignage que je dois rendre à la
 » vérité à la gloire du Seigneur ».

l'aveugle
i.

Les guérisons suivantes sont tirées du
 procès-verbal fait par ordre de l'Ordinaire
 à Poitiers, au mois de Novembre 1718,
 dont une copie collationnée est entre les
 mains de MM. les Missionnaires du Saint-
 Esprit à Saint Laurent-sur-Sayvre & la
 minute chez les Sieurs Perronnet & Li-
 goniere, Notaires Royaux & Apostoli-
 ques, demeurant à Poitiers.

D^{me}. Hilaire Nicholas, veuve de Messire
 Olivier Guilbaut, Sieur de la Faverie,
 Docteur en médecine de la faculté de Poi-
 tiers, âgée de cinquante-six ans, a déposé
 avoir appris d'une des Demoiselles sui-
 vantes de Madame de Montespan, que
 le Sieur Grignon ayant un jour dit la Ste
 Messe dans la Chapelle de ladite Dame de
 Montespan, il entra dans la Sacristie pour
 y faire son action de graces, qu'en sor-
 tant il apperçut un homme aveugle, & lui
 demanda s'il vouloit être guéri; cet hom-
 me lui ayant dit que oui; M. de Montfort
 prit de la salive avec un de ses doigts, lui
 en frotta les yeux; qu'au même instant
 l'aveugle recouvra la vue, & s'écria qu'il
 voyoit très-bien.

fièvres.

Marie-Louise Leigné, âgée de 26 ans,
 a déposé que sa sœur ayant une grosse
 fièvre depuis deux mois, qui l'avoit obli-

gée de gardet le lit pendant six semaines avec des redoublemens & des agitations étranges, avoit envain essayé toutes sortes de remèdes; que ladite déposante, par le conseil de plusieurs personnes, ayant mis dans de l'eau une dent de M. Grignon, & en ayant fait boire à sa sœur, celle-ci fut guérie sur le champ. Qu'elle-même Louise Leigné avoit une grosse tumeur sur un genoux depuis deux mois, dont elle étoit fort incommodée, qu'elle y appliqua un morceau de fer d'une des disciplines de M. de Montfort, & qu'en peu de jours la tumeur fut dissipée.

Antoinette de Bege, femme âgée de quarante ans a déposé, qu'ayant une ^{Ma.} ^{cūpitiqūē} fille de trois ans, qui ne buvoit, ni ne mangeoit; qui avoit les cuisses comme mortes; qui ne marchoit point depuis deux mois, & qui de plus avoit une si grande oppression de poitrine, qu'elle ne pouvoit respirer; elle s'avisa de mettre sur sa fille, quelque chose qui avoit servi à M. de Montfort, & que ladite fille fut sur le champ guérie, & délivrée de tous ses maux.

Demoiselle Marie Mantois, fille âgée de vingt-un ans, a déposé qu'ayant depuis plus de deux ans une loupe sur la main, qui l'incommodoit beaucoup, elle fut inspirée d'aller faire une neuvaine au tombeau de M. de Montfort à S. Laurent-sur-Sayvre, & d'y dire cinq *Pater* & cinq *Ave*; que n'ayant pas pu accomplir ces

Lou.

vœu aussitôt qu'elle l'eut désiré, elle fit dire une Messe dans l'Eglise de Saint Jean, pour remercier Dieu des graces, qu'il avoit faites à M. de Montfort, & pour demander la guérison par son intercession, & qu'au bout des neuf jours elle se trouva parfaitement guérie, & sa loupe dissipée.

*Grand
mbre de
malades.*

André Launay, Postillon de Madame de Bouillé, demeurant ordinairement au château de la Machefolier, a déposé qu'il a une parfaite connoissance, que Jeanne Launay, de la Paroisse de la Renaudiere, en Anjou, ayant un fils en langueur depuis sept ans, avec une fièvre continue, & une maigreur extrême, ladite mere fit boire à ce fils malade, de l'eau où avoit trempé un morceau du cercueil de M. de Montfort, & qu'aussitôt il fut entièrement guéri. Que le même remede avoit rendu la santé à grand nombre de personnes tourmentées de fièvres malignes & pestilentiellles, de coliques, de dattres vives, d'hydropisie, de léthargies & de cataractes sur les yeux, & entre autres au nommé Ouvrard, de ladite Paroisse de la Renaudiere, malade depuis six mois, abandonné des Médecins, & ayant reçu les derniers Sacremens. Ledit Ouvrard, ayant appris les merveilleux effets de cette eau, en demanda à boire, & fut à l'instant guéri.

Folie.

A de plus déposé, que la nommée André Ripoche, qui depuis quatre ou cinq mois avoit perdu l'esprit, couroit les rues, étoit à tout moment prête à se noyer ou à

Se jeter dans l'eau, faisoit de plus des ju-remens exécrables, fut beaucoup soulagée lorsque ses parens firent dire une Messe pour les Ames du Purgatoire, & qu'elle fut parfaitement guérie, lorsqu'ils l'eurent menée au tombeau de M. de Montfort.

Item, ledit André Launay a déposé que lui-même avant reçu un coup de pied de cheval, qui lui fit presque sortir un oeil de la tête, auquel survint une grosse fluxion avec un crachement de sang, & étant désespéré des Chirurgiens, fut entièrement guéri par l'application de la même eau sur son mal.

*Tumeur
aux yeux*

René Pyronnet, journalier, a déposé qu'ayant les écrouelles sous la gorge, depuis huit ans, avec ouverture & suppuration, sans avoir pu trouver aucun remède à ce mal; sa femme, nommée Adrienne Lamy, alla au tombeau de M. Grignion, à saint Laurent-sur-Sayvre, à vingt-huit lieues de Poitiers; qu'on lui donna un petit morceau du cercueil de M. Grignion, qui, depuis peu de temps, avoit été levé de terre; & qu'étant de retour, elle l'avoit appliqué sur le mal de son mari, qui fut guéri parfaitement le neuvième jour.

Ecrouelle

Ladite Adrienne Lamy, a déposé ce fait avec son mari, & a dit de plus, que plusieurs de ses voisins attaqués de différentes maladies, ayant appris qu'elle alloit à S. Laurent, lui avoient donné des linges pour les faire toucher au tombeau de M. de Montfort, & que les leur ayant rendus à

*Diverses
maladies.*

son retour, ils avoient tous reçu une guérison entière par l'application qu'ils avoient faite de ces linges sur leurs maux.

agte- Louise Ouvrard, femme de François Alonneau, Marchand, demeurant à Poitiers, Paroisse S. Etienne, âgée de trente-cinq ans, a déposé que Jeanne Alonneau, sa niece, étant devenue aveugle; après avoir fait faire inutilement toutes sortes de remèdes pour la guérir, elle invoqua M. de Montfort, & appliqua sur les yeux de sa niece, pendant neuf jours, quelque chose qui avoit été à l'usage de M. de Montfort, & qu'au bout de ce temps elle fut entièrement guérie & recouvra la vue.

Toutes ces dépositions, & beaucoup d'autres du même genre, ont été faites, comme on l'a dit, devant les sieurs Perrennet & Sigoniere; Notaires Royaux & Apostoliques à Poitiers, en date des 20, 25, 28 & 30 Novembre 1718, c'est-à-dire, deux ans & demi après la mort du Serviteur de Dieu.

Depuis ce temps - là, il s'est fait un grand nombre de guérisons de cette espee par l'intercession de M. de Montfort, mais qu'on a négligé de recueillir. En voici une qui mérite d'être citée; nous la transcrivons telle qu'elle a été rapportée par un témoin bien digne de foi. Voici ses propres paroles.

tal ca- « En mil sept cent vingt-sept, De-
» moiselle Lucrece Luzeau, de la Paroisse
» de Savenay, Diocèse de Nantes, âgée

» d'environ trente ans , fit vœu d'aller à
 » saint-Laurent-sur-Sayvre , au tombeau
 » de M. de Montfort , pour demander à
 » Dieu , par son intercession , la guérison
 » du mal caduc , auquel elle étoit très-su-
 » jette. Moi , Jean-Augustin de la Serre ,
 » Prêtre , alors Secrétaire & Aumonier
 » de M. de Sanzay , Evêque de Nantes ,
 » & depuis Recteur de la Paroisse de Sion ,
 » pendant trente-trois ans , aujourd'hui
 » résident à la Communauté de saint-
 » Clément , à Nantes ; j'accompagnai la
 » dite Demoiselle , qui avoit son Domes-
 » tique. Avec nous étoit une ancienne
 » Demoiselle , nommée de Lisne , qui
 » étoit de qualité , & étoit à l'Hôpital de
 » Savenay , enseignant aussi les jeunes
 » Filles. Nous fîmes tous nos dévotions ,
 » nous nous confessâmes ; moi , je dis la
 » sainte Messe , pendant laquelle , sur ma
 » conscience , je sentis une odeur toute cé-
 » leste , que je ne puis exprimer , laquelle
 » me remplit d'émotion & de joie . . . La
 » dite demoiselle Lezeau s'en retourna
 » avec nous bien guérie , en sorte qu'ayant
 » vécu long-temps depuis , elle n'a jamais
 » eu la moindre atteinte du mal caduc ,
 » que tout le monde fait être un mal af-
 » freux , & rarement guérissable. Signé ,
 » Jean-Augustin de la Serre , Prêtre à la
 » Communauté de saint-Clément , à Nan-
 » tes , le 22 Septembre 1761 » .

L'événement que nous allons rapporter
 est d'un genre différent , mais non moins

surprenant que ceux dont on vient de parler. Il est récent, étant arrivé au mois de Septembre 1778, & beaucoup de personnes peuvent en attester la vérité. Je ne puis rien faire de mieux que de citer les propres paroles de la lettre que M. Grinne, Préfet des études du Collège de Beaupreau, écrivit sur ce sujet à M. Bessard, Supérieur Général des Missionnaires du saint-Esprit, à saint-Laurent-sur-Sayvre; elle est datée du 14 Septembre 1778.

*Change-
ment subit
arrivé d'un
jeune
homme à
l'article de
la mort, en
1778.*

Le nommé François Rouffe, âgé de 21 ans, qui venoit de finir sa troisième, Pensionnaire de notre Collège, étoit tombé malade, le premier Septembre courant. Le mal augmentant, il pensa de lui-même à appeller son Confesseur, quoiqu'il n'y eut encore rien qui annonçât un danger prochain, & il se confessa le Mercredi, 9 du même mois, sur les 7 heures du soir. Vers les 9 heures, les Domestiques chargés de le veiller, me vinrent appeller, tout effrayés de l'état où étoit le malade. Son langage les surprenoit d'autant plus, qu'ils avoient été édifiés, comme tout le Collège, de la vie sainte & exemplaire qu'il avoit constamment menée, depuis trois ans qu'il y étoit. Ma surprise fut extrême, lorsqu'en entrant dans l'Infirmerie, je vis le jeune homme dans la plus grande agitation, criant à pleine tête qu'il étoit damné, qu'il n'y avoit plus de miséricorde pour lui; en un mot, livré à tout ce que le désespoir a de plus affreux, je n'oubliai rien pour lui ins-

pirer des sentimens de confiance. Voyant tous mes efforts inutiles , j'allai faire lever M. le Principal, qui étoit son Confesseur, & qui, malgré tout ce qu'il put lui dire de plus propre à ranimer sa confiance, ne put rien gagner sur son esprit. Le malade repouffoit avec violence le Crucifix qu'on lui présentoit ; pouffoit des hurlemens qui se faisoient entendre dans toute la Maison ; tenoit le langage d'un damné.

Il y avoit déjà près de trois quarts d'heure, que cette effrayante scene duroit, lorsqu'il me vint à l'esprit de recourir à votre saint Fondateur. Je communiquai mon idée à M. le Principal & au malade. Je me mis aussitôt à genoux, & à haute voix je dis ces paroles. « Je promets de » faire dire une-Messe à l'Autel de la Cha- » pelle, où est entermé M. de Montfort ; » je promets pour le malade, qu'il ira, » si Dieu lui rend la santé, en voyage au » tombeau du Serviteur de Dieu ; & je » demande à Dieu, par l'intercession de » M. de Montfort, qu'il daigne rendre » la paix à ce pauvre malheureux.

J'avois à peine achevé, qu'à l'instant même il se fit dans le malade un changement entier. Sa confiance devint aussi pleine & aussi ferme que son désespoir avoit été affreux. La joie, dont son cœur fut tout-à-coup, comme inondé, fut si vive qu'elle se manifesta au dehors par les expressions les plus tendres, & les plus enflammées, par les gestes les plus expressifs. Il élevois

les mains & les yeux vers le Ciel ; il s'élançoit, comme pour s'aller perdre dans le sein de Dieu, qu'il appelloit son bien-aimé, le Dieu de son cœur. Il prenoit la main de M. le Principal & la baisoit ; un moment après il me serroit la main, en me témoignant sa reconnoissance. Quelqu'un, qui seroit entré dans ce moment-là dans l'Infirmerie, n'auroit pas même soupçonné qu'il fut malade. Il parloit & agissoit avec toute la liberté d'un homme en parfaite santé. Dès-lors sa confiance fut inaltérable, & il ne cessa point d'en donner les marques les moins équivoques jusqu'à son dernier soupir, qu'il rendit paisiblement & sans efforts, cinq heures après à trois heures trois quarts du matin. Grignon Prêtre, Préfet des études au collège de Beaupreau.

Ici finit, à proprement parler la vie de M. Grignon de Montfort. Ce que nous y ajouterons dans le livre suivant, en est plutôt un supplément qu'une partie ; mais supplément nécessaire, puisqu'il nous fait connoître le fruit des prières & l'accomplissement des prédictions de l'homme de Dieu.

Fin du septieme Livre.





LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.



LIVRE HUITIEME.

S O M M A I R E.

DESIR ardent que M. de Montfort avoit toujours eu d'établir deux Compagnies, l'une de Missionnaires, l'autre des Filles de la Sagesse. Ce qui regarde ce dernier établissement. Dans quel état se trouvoient les Filles de la Sagesse à la mort de M. de Montfort. On sollicite la Sœur Marie-Louise de Jesus de retourner à l'Hôpital de Poitiers. La Compagnie des Filles de la Sagesse paroît tout-à fait détruite. Perplexités de la vénérable Sœur à ce sujet. Elle s'adresse à la Marquise de Bouillé. Cette Dame, conjointement avec le Marquis de Magnane, obtient pour les Filles de la Sagesse un établissement à Saint-Laurent-sur-Saône. Opposition

qu'on met à Poitiers au départ de la *Saint Marie-Louise de Jesus*. Elle se rend à *Saint Laurent*, & ses Compagnes viennent l'y rejoindre. Leur pauvreté. Dieu verse sur elles ses bénédictions. Protection que Sa Majesté leur accorde. Accomplissement d'une prédiction de M. de Montfort par rapport à l'Hôpital de Poitiers. La Compagnie de Missionnaires n'existoit point encore à la mort de M. de Montfort. Ce qu'étoient MM. Mulet & Vatel. Paroles de M. Mulet au plantement de la Croix de Saint Laurent. Les deux disciples de l'homme de Dieu se retirent à S. Pompain. Leur maniere de vivre pendant deux années. Ils font une espece de mission aux Loges, avec le plus grand fruit. Maniere simple dont ils faisoient leurs instructions. Résolution que prend M. Mulet. Il continue les Missions. Deux Curés présentent à Sa Sainteté une supplique, afin qu'elle voulut bien approuver la Société naissante des Missionnaires. M. Mulet donne à Saint Laurent les exercices de la Retraite aux Filles de la Sagesse. M. le Valois vient se joindre aux Missionnaires. Chose singulière arrivée à une image de M. de Montfort. M. le Valois donné pour Confesseur aux Filles de la Sagesse. Biens que font les Missionnaires. Ils donnent une Mission à Saint Laurent-sur-Sayvre & y font réparer l'Eglise. Le Marquis de Magnane entreprend de leur procurer un établissement dans ce bourg. Ce que c'étoit que le Marquis de Magnane. Liaisons qu'il avoit eues avec M. de Montfort. Mission de Jauny.

Les Missionnaires vont en pèlerinage à Notre-Dame des Larmes à Poitiers. Mandement de M. de la Poype ; Evêque de cette ville , au sujet de cette image. Ce que se propoient les Missionnaires en faisant ce pèlerinage. Ils prennent possession de leur maison à Saint Laurent. Ils reconnoissent solennellement M. Mulot pour leur Supérieur. Idée des biens que M. Mulot fait en cette qualité. Circonstances de sa mort. Honneurs qu'on lui rend. Il avoit désigné son successeur. M. Audubon est pendant six années à la tête des Missionnaires. M. Besnard , troisieme Supérieur des Missionnaires du Saint - Esprit depuis M. de Montfort.

M. DE MONTFORT avoit ardemment désiré de laisser après lui deux compagnies, qui pussent perpétuer son double esprit, j'entends le zèle ardent, qu'il avoit pour la gloire du Seigneur & le salut du prochain ; & la tendre charité pour le prochain, sur-tout pour les pauvres & les misérables. Il avoit souvent demandé cette grace de la manière la plus vive & la plus pressante, & dans la ferme confiance où il étoit que ses prières étoient exaucées, il avoit dressé d'avance des réglemens pour chacune de ces compagnies, pour celle des Missionnaires du S. Esprit, & pour celle des Filles de la Sagesse. Cependant la premiere de ces Compagnies n'existoit point encore, & la seconde à peine formée ne pouvoit gueres manquer

de recevoir par sa mort, un coup destructif capable de l'anéantir à jamais. Il est donc nécessaire de faire voir comment la confiance de M. de Montfort ne fut pas trompée ; & comment deux établissemens utiles à l'Eglise, se sont élevés en quelque sorte sur son tombeau, & ont trouvé dans ses cendres, l'esprit qu'elles a formés, & pour ainsi dire, créés. Evénement singulier & tout-à-fait merveilleux, qui nous offre quelque foible nuage de l'établissement même du Christianisme, qui ne s'opéra qu'après la mort de son divin Fondateur, lorsqu'il paroïssoit tout-à-fait désespéré.

Ce qui regarde le dernier de ces établissemens. Nous parlerons d'abord des Filles de la Sagesse, qui, s'étant réunies, quoi qu'après bien du temps & bien des peines, auprès du tombeau de leur Pere, y reçurent les premières, un état de solidité qu'elles n'avoient point eu jusqu'alors, & qu'elles ont toujours conservé depuis. Nous ne ferons cependant que montrer la suite & l'enchaînement des faits, parce qu'on les trouve rapportés en détail & d'une manière touchante dans la vie (a) de la vénérable Sœur Marie de Jesus, cette digne Filie spirituelle de M. de Montfort, dont on a déjà parlé.

Dans quel état se trouvoient les Filles de la Sagesse à la mort du Missionnaire.

Les Filles de la Sagesse, comme on l'a vu dans le cinquième livre, étoient établies à la Rochelle, avant la mort du serviteur de Dieu. Elles y tenoient les pe-

(a) Par M. Allaire. Imprimée à Poitiers chez Jean-Felix Faure, en 1768.

11 tites écoles, & Dieu verſoit ſur leurs
 12 vaux les bénédictions les plus abondantes.
 13 La mort de M. de Montfort fut un coup
 14 bien accablant pour elles; elles perdoient
 15 en lui leur pere, leur conſeil, leur ſou-
 16 tien, & elles le perdoient dans un temps;
 17 où leur Communauté naiſſante avoit le
 18 plus grand beſoin de ſon ſecours. Marie-
 19 Louiſe de Jeſus, établie leur Supérieure
 20 & leur Mere, par M. de Montfort, ſen-
 21 toit cette perte plus vivement que per-
 22 ſonne, & ſa ſoumiſſion aux ordres de la
 23 divine Providence pouvoit ſeulement ap-
 24 porter quelque ſoulagement à ſa douleur.
 Elle n'avoit point oublié les grandes pro-
 25 meſſes que l'homme de Dieu lui avoit fai-
 26 tes, par rapport à la propagation des Fil-
 27 les de la Sageſſe; ſes eſpérances de les voir
 28 un jour ſe réaliser n'étoient point éteintes;
 29 mais, à conſulter le cours des choſes hu-
 30 maines, il n'y avoit aucune apparence que
 31 cela dût jamais arriver. Il eſt vrai, que
 32 pendant quelque temps l'établiſſement
 33 des petites écoles fut encore plus flo-
 34 riſſant que jamais. Le digne Evêque
 35 de la Rochelle, plein de vénération
 36 pour la mémoire d'un Miſſionnaire qui,
 37 pendant ſa vie, avoit travaillé avec
 38 tant de zele & de ſuccès au bien de ſon
 39 Diocèſe, continuoit à lui donner dans la
 40 perſonne de ſes Filles, des marques de
 41 cette tendre affection dont il l'avoit ho-
 42 noré. Il avoit achevé pour elles une mai-
 43 ſon plus commode & plus ſpacieuſe. Le

nombre des Filles , qui venoient s'y faire instruire , montoit à plus de quatre cens ; les Maitresses y suivoient en tout la méthode que leur saint Pere leur avoit donnée , quant à la maniere d'enseigner les enfans. L'ordre & le silence qu'on gardoit dans les écoles , étoient admirables , ce qui faisoit dire à ceux qui en étoient les témoins , qu'il falloit que M. de Montfort priât dans le Ciel pour un établissement , qui lui devoit son existence.

^{ne} Cependant un pareil établissement , quel-
^{ent} que saint , quelque utile qu'il put être , ne
^{sé} répondoit pas à l'étendue des vues du Missionnaire , & il falloit que ces vues fussent parfaitement remplies. Quoique sa digne Coopératrice les eut assez présentes à l'esprit , elle & quatre compagnes qu'elle s'étoit associées , & qui la regardoient comme leur mere , déterminées , par les circonstances , sembloient ne penser à autre chose , qu'à rendre service au Diocèse de la Rochelle dans l'emploi que la divine Providence leur avoit confié ; contentes de passer ainsi leur vie , dans la paix & dans l'union mutuelle , qu'elles avoient les unes avec les autres. Ce projet étoit louable ; mais les desseins du Seigneur étoient différens. Il rompit bientôt cette union , qui paroissoit inaltérable , pour la rendre après quelques années d'intervalle , plus durable & plus parfaite : il renversa tout-à-coup de fond en comble cet établissement , qui faisoit tant d'honneur à son

viteur dans le temps où il florissoit d'antage, pour en élever par degrés un re, bien plus glorieux encore à sa mémoire, & d'un plus grand avantage pour glise.

Il y avoit près de trois ans que les *On solli*
les de la sagesse tenoient les petites éco- *cite la*
à la Rochelle, avec le succès & l'ap- *Sœur Ma-*
rudissement, que nous venons de dire, *rie-Louise*
sque Madame Trithet, mere de la Sœur *de Jesus*
rie-Louise de Jesus, vint à la Rochelle. *d'aller à*
Poitiers.

Sainte fille comprit aussitôt ce qui avoit ené sa mere. Elle tâcha de la faire chan- de résolution, en lui montrant les engemens qu'elle avoit pris envers Dieu envers le prochain, engagemens sacrés, elle ne pouvoit rompre, & que le Seigneur avoit paru confirmer par le succès il donnoit à ses soins. Celle-ci, de son té, employa les armes qu'elle savoit par expérience avoir tout pouvoir sur elle. Elle lui dit qu'elle ne prétendoit int, pour l'engager à revenir à l'Hôpital de Poitiers, lui faire entendre le gage d'une tendresse purement naturelle, ni même employer pour cela l'autorité maternelle; qu'elle avoit en vue le grand service de Dieu & du prochain; qu'au reste elle venoit, non-seulement de la part de MM. les Administrateurs de l'Hôpital; mais de celle de son évêque, qui la réclamoit & la rappelloit dans son Diocèse. Que loin de contrarier ses vues qu'elle avoit d'établir une Con-

grégation pour le soulagement des pauvres, sous le nom des Filles de la sagesse, selon le plan de M. de Montfort, ces MM. & sur-tout M. l'Evêque, étoient dans l'intention de les seconder de tout leur pouvoir; & que l'unique chose qu'ils désiroient, c'étoit que l'Hôpital de Poitiers fut comme le berceau & le chef-lieu de cette Congrégation, ainsi que le Missionnaire lui-même l'avoit désigné. Rien que de très-plausible en tout cela, rien même n'étoit plus conforme aux idées que Marie de Jesus s'étoit formées. Aussi ces raisons firent sur elle la plus vive impression : elle crut sans doute que les desseins de Dieu sur les Filles de la Sagesse commençoient à se développer; & quoiqu'elle ne put quitter sans regret son nouvel établissement, l'espérance d'un plus grand bien, la fit pencher vers ce que sa mere lui proposoit. Elle voulut cependant, avant que d'y donner son consentement, consulter, comme elle le devoit, M. l'Evêque de la Rochelle. Le Prélat lui déclare d'abord de la manière la plus précise, que cette apparence n'étoit qu'une illusion du malin esprit, qui vouloit par là lui faire abandonner un bien très-réel & très-important. Mais peu de temps après, la mere l'ayant été trouver, il parut se rendre aux raisons, que celle-ci lui alléqua, & lui permit d'emmener sa fille avec elle.

Le lendemain, la Sœur Marie - Louise de Jesus suivit sa mere à Poitiers, avec

deux de ses compagnes, la Sœur de la Conception & la Sœur saint Joseph, qui, comme elle, étoient de Poitiers, & ne vou-
loient point se séparer de leur mere. Les deux autres, la Sœur de l'Incarnation & la Sœur de la Croix, qui dans la suite furent de très-dignes membres de la nouvelle congrégation, ne purent alors se déterminer à quitter leur patrie. Elles se retirèrent chez leurs parens, & quoique leur respectable Supérieure leur eut enjoint de ne prendre aucun engagement, & qu'elles se glorifiasent toujours du nom de Filles de la Sagesse, qu'elles en suivissent même en partie les Réglemens, elles se donnerent la liberté d'en changer en quelque chose l'habillement, & parurent quelque temps prendre une route un peu opposée à celle de l'obéissance qu'elles avoient d'abord suivie. En quittant la maison des petites écoles, elles en remirent les clefs chez M. l'Evêque. Ainsi le nouvel établissement, pour lequel M. de Montfort s'étoit donné tant de peines, fut en un moment détruit, & son petit troupeau dispersé, sans presque aucun espoir de se réunir. D'un autre côté, toutes les espérances, que la fidele disciple de M. de Montfort avoit conçues par rapport à l'Hôpital de Poitiers, ne tarderent pas à s'évanouir entierement. Ce n'est pas que M. de la Poype, & MM. les Administrateurs de l'Hôpital, ne lui témoignassent la meilleure volonté du monde. Elle ex-

*Filles de
la Sagesse
paroit
tout-à-fai
détruite.*

avoit été reçue à son retour avec les plus grandes marques de joie ; ils se montraient même tout-à-fait disposés à seconder ses vues, & à tenir la parole que Madame Trichet avoit donnée à sa fille de leur part ; mais, comme l'avantage de leur Hôpital étoit ce qu'ils avoient principalement en vue, ils mêloient à leurs propositions des clauses, que la Sœur Marie-Louise de Jesus ne croyoit pas devoir admettre.

*Perplexité de la
V. Sœur.*

Les choses en restèrent donc dans l'état où elles étoient auparavant, & cette Sœur fut assez long-temps dans un état de perplexité, qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer. Elle rendoit, de concert avec ses deux compagnes, les plus grands services aux pauvres de l'Hôpital ; tout y étoit, par ses soins, dans le plus bel ordre ; mais avec tout cela, elle n'étoit point tranquille. Elle se reprochoit à elle-même d'avoir détruit l'œuvre de Dieu, par ce qu'elle avoit fait pour l'avancer ; elle ne doutoit point que l'Ange de ténébres ne l'eût trompée en se transformant en un Ange de lumière. M. Vatel, un des Missionnaires de M. de Montfort, qui vint alors à Poitiers, confirma la servante de Dieu dans cette pensée, & lui fit entendre qu'elle auroit à répondre au tribunal du Souverain Juge de tant de biens, qui ne se faisoient plus, & d'un grand nombre d'ames, qui, faute d'instruction, se plongeroient dans toutes sortes de désordres. Quoi de plus sensible pour un

eur comme le sien ! Ses regrets étoient
 autant plus vifs , qu'ils lui paroissent
 utiles pour réparer sa faute ; plus elle y
 faisoit réflexion , plus il lui paroissoit que
 l'hôpital de Poitiers n'étoit point un lieu
 propre pour donner naissance à une Con-
 grégation , dévouée , il est vrai , à tous
 les exercices de la charité chrétienne ,
 mais qui , selon l'esprit de son saint Ins-
 tituteur , devoit en même temps être telle-
 ment fondée dans la vie intérieure ,
 que celle-ci fut le principe de toutes ses
 bonnes œuvres ; & , néanmoins , elle ne
 pouvoit aucun jour pour s'en dégager.

Si tout cela , comme le pensoit la véné-
 rable Sœur , étoit l'effet des trames de
 l'enfer , il eut sans doute sujet de s'en ap-
 plaudir. Mais son triomphe fut de peu de
 durée. Dieu écouta les vœux & les soupirs
 de sa servante. Elle entendit dire qu'une
 Dame de qualité recherchoit des mémoires
 pour la vie M. de Montfort ; il lui vint
 aussitôt à l'esprit qu'elle pourroit être
 instrument , dont la divine Providence
 vouloit se servir pour mettre fin à ses per-
 sécutés. Après avoir imploré les lumières
 de l'Esprit Saint , elle lui écrivit ; & sa
 lettre eut tout le succès qu'elle pouvoit en-
 tendre. Madame la Marquise de Bouillé ,
 c'est ainsi que cette Dame s'appelloit , vint
 à Poitiers pour conférer avec la Sœur
 Marie-Louise de Jésus ; sur ce qu'elle pour-
 roit faire ; & il fut convenu entre elles ,
 qu'on achèteroit , des deniers que la Pro-

*Elle s'ad-
 resse à la
 Marquise
 de Bouillé.*

vidence fourniroit, une maison pour loger les Filles de la Sagesse auprès du tombeau de leur pere.

Cette Dame conjointement avec le Marquis Magnane lui obtint pour les Filles de la Sagesse, à S. Laurent-sur-Sayvre. Cette Dame fit plus encore, elle se chargea de solliciter auprès de Monseigneur l'Evêque son consentement, pour que les Filles de la Sagesse pussent quitter l'Hôpital. Sa requête ayant été rejetée, elle ne se rebuta pas pour cela; elle alla trouver M. le Marquis de Magnane, dont le Château n'étoit pas éloigné du sien; & le Prélat accorda à leurs instances réitérées ce qu'il avoit refusé d'abord. Il voulut seulement qu'au préalable M. de Magnane & M^e de Bouillé fissent convoquer dans la paroisse de de Saint Laurent une assemblée générale des habitans, dans laquelle, en présence de M. le Doyen, ils passassent un acte, comme quoi ils consentoient à recevoir ledit établissement dans leur paroisse. Cet acte fut passé, non sans peine, un Dimanche, le vingt-quatre Septembre 1719. Pour Monsieur de la Rochelle, ce fut avec une grande satisfaction qu'il permit aux Filles de M. de Monfort de venir se fixer de nouveau dans son Diocèse. Néanmoins, il s'écoula bien du temps encore, & il y eut bien des difficultés à aplanir, avant que l'établissement de Saint Laurent pût se former.

Oppositio qu'on met à son départ de Poitiers.] La principale vint de la part de MM. les Administrateurs de l'Hôpital de Poitiers. Lorsque la Sœur Marie - Louise de Jesus leur demanda, dans une Assemblée, permission de se retirer, tous la lui refu-

ferent d'une voix unanime , & de peur qu'elle ne leur échappât , ils eurent soin de veiller à ce qu'elle ne pût sortir de l'Hôpital. Quelques-uns d'entre eux eurent recours à M. l'Intendant de la Province , & celui-ci crut la chose assez importante pour faire intervenir l'autorité Royale. Il fit défense à la Sœur de la part du Roi de quitter l'Hôpital de Poitiers. Tout paroïsoit s'opposer à l'exécution des œuvres de Dieu ; mais comme tout doit plier sous la volonté souveraine du Seigneur , on vit par degré l'orage s'apaiser ; les esprits se calmerent , & la servante de Dieu eut permission de se rendre à Saint Laurent-sur-Sayre , au mois de Juin 1720 , dans l'octave du Saint Sacrement.

Huit jours après , ses deux autres Compagnes vinrent l'y joindre , avec une troisième qui s'étoit unie avec elles , & qui étoit la propre Sœur de Marie-Louise de Jesus. Il seroit difficile de détailler tout ce qu'elles eurent à souffrir pendant longtemps dans leur nouvelle demeure , qui n'étoit autre chose , qu'une misérable cabane de pauvres gens de la campagne , où tout leur manquoit , jusqu'aux ustensiles les plus nécessaires , que des voisins leur prêtoient par charité. Elles avoient à peine un peu de paille pour s'y coucher. Le pain le plus grossier étoit leur nourriture , & souvent il leur manquoit. Cela ne les empêchoit point de s'occuper entièrement de Dieu , d'être fidèles à tous les saints exer-

Elle se rend à S. Laurent , & ses compagnes l'y vinrent joindre,

Leur état de pauvre.

cices qu'elles s'étoient prescrits. Elles avoient pour cela un petit Oratoire, où quelques Images de papier suffisoient pour exciter & entretenir leur dévotion. Abandonnées à la divine Providence, qui se plaisoit à les éprouver, elles ne se plaignoient pas même de la dureté de leur état ; quoique toutes, jusqu'à ce temps, eussent été dans une honnête aisance, qui les mettoit à l'abri de semblables incommodités. Au milieu de ces peines, le Seigneur leur faisoit goûter des consolations, qu'il n'accorde guere qu'à ceux qui sont pour son amour dans un état de souffrance & de pauvreté. Mais il falloit que les premières Filles de la Sagesse pussent être proposées comme un modele de patience & de vertu à celles qui devoient venir après elles ; & qu'une maison, qui, suivant la prédiction de M. de Montfort, devoit être le fondement de tant d'autres, fut elle-même fondée sur la Croix. Il permit donc que sa fidelle servante & ses compagnes, outre les privations dont on vient de parler, fussent éprouvées du côté de l'esprit d'une manière plus pénible pour elles. Une personne, qui les avoit beaucoup aidées dans le commencement, leur causa bien du trouble & de la peine, même avec de bonnes intentions, faute de comprendre assez l'esprit du nouvel institut. M. le Doyen de Saint Laurent, qui d'abord leur avoit été favorable, & dont elles avoient cru pouvoir espérer beaucoup, prit aussi contre elles

elles des impressions fâcheuses, dont il ne revint qu'après une longue suite d'années, & pendant tout le temps qu'elles durèrent, loin de favoriser un établissement si utile à son peuple, il parut au contraire le voir avec peine. Il refusa même constamment de se charger de la conduite spirituelle des Filles de la Sagesse. D'un autre côté, des hommes suscités par l'enfer firent tous leurs efforts pour traverser une maison, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de M. de Montfort, quoique formée après sa mort; & peu s'en fallut qu'ils ne la détruisissent de fonds en comble.

Tant de contradictions ne servirent qu'à faire éclater davantage la prudence & la vertu de la fidelle Coopératrice du S. Missionnaire & de ses fidelles Compagnes. Elles venoient auprès de son tombeau; elles y dépofoient leurs peines, & ne le quittoient jamais qu'avec un desir ardent d'en souffrir encore de plus grandes pour l'amour de leur divin Epoux. Dès le mois de Septembre suivant, M. l'Evêque de la Rochelle leur donna pour Supérieur, M. Mulot; jugeant qu'il étoit à propos que celui que M. de Montfort avoit nommé pour son Successeur dans les Missions, tint aussi sa place par rapport à ses Filles.

Elles n'avoient point encore de Confesseur fixe; la Providence leur en ménagea un tel qu'elles pouvoient le desirer dans la personne de M. le Valois, ce digne Ecclésiastique du Saint-Esprit, que M. de

Monfort avoit appelé à sa suite, quoiqu'il ne put suivre cette vocation que quelque temps après la mort du Missionnaire. Il leur fut permis d'avoir une Chapelle, & d'y faire dire la Messe; mais ce ne fut que long-temps après, c'est-à-dire, en 1734, qu'elles eurent la permission d'avoir chez elles le très-Saint Sacrement.

*Protection
que Sa
Majesté
leur accor-
de.*

Elles étoient alors déjà très-étendues. Beaucoup de jeunes personnes, parmi lesquelles il y en avoit de très-bonne condition, excitées par leurs bons exemples, voient embrassé leur Institut. Le 16 Décembre 1722, il y en eût quatre qui prirent publiquement l'habit dans l'Eglise de saint-Laurent, & depuis ce temps leur nombre n'a fait qu'augmenter d'année en année. En 1732, Louis XV. de glorieuse mémoire, instruit des grands biens qu'elles faisoient par-tout, & pour les soustraire aux persécutions qu'elles avoient à souffrir, leur donna des lettres de Protection, que M^r de Maurepas adressa, de la part de Sa Majesté, aux Intendans de Poitiers & de la Rochelle.

*Accomplis-
sment de la
prédiction
de M^r de
Monfort,
par rap-
port à
l'Hôpital
de Poi-
tiers.*

La Sœur Marie-Louise de Jesus voyoit, avec une bien douce consolation, la prédiction de son saint Pere s'accomplir. Ses Filles avoient déjà plusieurs Maisons dans Poitiers. Mais il en manquoit encore une à ses desirs, c'étoit l'Hôpital de Poitiers; elle ne doutoit point qu'elle ne dût le voir un jour gouverné par les Filles de la Sagesse. Elle regardoit même cela,

comme quelque chose de si certain, que, quoique dans un âge avancé, étant atteinte d'une maladie, dont les Médecins croyoient qu'elle ne se seroit jamais guérie, elle déclara à ses Filles qu'elle en releveroit : non, leur dit-elle, *je n'en mourrai pas : nous n'avons pas encore l'Hôpital de Poitiers à gouverner, & notre Pere de Montfort m'a prédit qu'il me seroit confié.* Son espérance ne fut point trompée. En 1748, M^{sr} l'Evêque de Poitiers, qui étoit alors M. de Fondras, & MM. les Administrateurs de l'Hôpital-général de cette Ville, demandèrent de concert, des Filles de la Sagesse. Marie-Louise de Jesus fut les installer dans cette Maison, & depuis cette époque, elles l'ont gouvernée jusqu'en 1776. Les bénédictions abondantes qu'il verse dans tous les lieux où elles sont établies, font qu'on les demande dans un grand nombre d'endroits ; de sorte qu'en 1773 (a), lorsque Sa Majesté leur accorda des Lettres - Patentes qui confirmoient leur établissement, ainsi que celui des Missionnaires, Disciples de M. de Montfort ; elles comptoient plus d'une cinquantaine de Maisons qu'elles avoient à gouverner. C'est tout ce que nous dirons ici de ce premier Institut, dont la forme fait connoître admirablement la profonde sagesse & la vaste charité de l'homme de Dieu, dont

(a) Montfort, la même lieu de la naissance de leur S. Instituteur, est un des endroits, où elles ont un établissement.

nous avons écrit la vie : & sa propagation rapide , malgré les obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter , le grand crédit dont il jouit maintenant dans le Ciel. Il convient maintenant de parler de ceux , à qui il a transmis son esprit Apostolique , pour travailler après lui , à l'œuvre des Missions.

La Compagnie des Missionnaires n'existoit point encore à la mort de M. Montfort. Ce qu'étoient M. M. Mulot & Vatel.

Ils ne formoient point encore un Corps. Cette Compagnie de fervens Missionnaires , qu'il avoit si souvent demandée au Seigneur , n'étoit pas encore formée , & ne devoit l'être d'une manière stable & solide , que sur son tombeau. Deux hommes seuls s'étoient attachés d'une manière plus particulière à M. de Montfort , MM. Mulot & Vatel , tous deux Ecclésiastiques pieux & zélés , mais qui n'avoient point alors ces talens naturels , ni cette éminence de grâce , qu'il falloit pour marcher sur les traces du Missionnaire , & pour continuer l'œuvre qu'il avoit commencée. L'un & l'autre étoient encore assez jeunes , & quoiqu'ils eussent accompagnés M. de Montfort dans plusieurs de ses Missions , ils n'avoient aucune expérience de la prédication & s'étoient toujours bornés à entendre les confessions. M. Vatel étoit à saint Pompain , au temps de la mort du Missionnaire , pour s'y délasser de ses fatigues , & faire les fonctions Pastorales dans l'absence du Prieur-Curé , qui avoit voulu suivre l'homme de Dieu à la Mission de S. Laurent. M. Mulot étoit présent à cette mort , & nous avons vu l'Homme Apostolique lui recom-

mander les Missions , le désigner pour son successeur , & l'encourager en lui promettant de prier Dieu pour lui.

Cette parole ne fut pas , dans ce moment-là même , entièrement sans effet. Le lendemain de la mort de M. de Monfort étoit le jour marqué pour planter la Croix. M. Mulot , eut le courage de parler pour la première fois en public , étant au pied de la Croix , comme pour exhorter le peuple : *mes Freres , dit-il , nous avons en ce jour deux Croix à planter. Cette Croix matérielle que vous voyez maintenant sous vos yeux ; & une autre invisible que vous cause la perte de M. de Monfort , que nous nous préparons à ensevelir. Il n'en dit pas davantage ; soit que la douleur , soit qu'un reste de crainte lui eut interdit la parole. Mais ce peu qu'il dit , fit la plus vive impression sur les auditeurs. Les larmes coulerent en abondance , & , pendant la cérémonie , on n'entendit de tous côtés , que gémissemens & que sanglots.*

Bientôt après , M. Mulot fut retrouver M. Vatel à Saint Pompain , & tous deux y demeurèrent chez M. le Prieur de Saint Pompain , qui , comme on l'a dit , étoit le frere propre de M. Mulot. Appliqués à la priere & à l'étude , ils songeoient uniquement dans cette solitude à travailler dans la paroisse où ils étoient , & dans quelques paroisses voisines où ils pourroient être appelés. Ces vives ne répondoient point encore à l'étendue de celles de M.

Paroles de M. Mulot au pied de la Croix de S. Laurent.

Maniere dont les deux Disciples de M. de Monfort passent deux années dans la solitude.

de Monfort ; & , à juger des choses , selon le cours ordinaire de la Providence , on n'eût jamais cru que ces deux Messieurs eussent été choisis pour les remplir. Cependant ce que l'homme Apostolique avoit dit en mourant à M. Mulot étoit toujours gravé dans l'esprit de celui-ci ; il avoit une douce confiance qu'il obtiendrait pour lui toutes les grâces dont il avoit besoin , pour accomplir ce qu'il avoit exigé de lui , & , quoiqu'il ne vit aucune apparence de l'effectuer jamais , tous ses desirs néanmoins se portoient vers les Missions. Il passoit chaque jour plusieurs heures devant le Saint Sacrement , demandant continuellement à Dieu , qu'il lui plût de lui accorder le don de la parole , & celui de toucher les cœurs , dons qui avoient paru avec tant d'éclat dans la personne de M. de Montfort ; il imploroit souvent le crédit de ce serviteur de Dieu , qu'il révérait toujours comme son Maître & comme son modèle , & sur-tout la protection puissante de la Reine des Vierges , à laquelle il avoit une tendre dévotion & dont il récitait fidèlement chaque jour le saint Rosaire. Mais Dieu n'opère que bien rarement le grand miracle qui s'opéra dans les Apôtres , lorsque l'Esprit Saint descendit sur eux au jour de la Pentecôte. M. Mulot ne s'attendoit pas sans doute à une pareille grâce , mais on peut dire que la grâce qui lui fut faite , sans égaler celle-là , eut beaucoup de rapport avec elle , & que si Dieu diffère

à lui accorder ce qu'il lui demandoit avec tant d'instance, il le lui donna à la fin, quoique par degrés, d'une manière très-abondante, & qui tenoit même du prodige. Voici comment cela se passa.

Il y avoit près de deux ans que MM. *Its se*
Mulot & Vatel vivoient, de la manière *une esp*
qu'on vient de le dire, à saint Pompain, *de Missi*
lorsque vers la fin du Carême de 1718, le *aux Log*
Curé des Loges, qui respectoit beaucoup, *avec le*
ces Messieurs, les pria de vouloir bien venir *plus gra*
travailler dans la Paroisse. Ces Messieurs, *fruit.*
qui n'entendoient par-là que le travail du
Confessionnal, promirent sans peine ce qui
leur étoit demandé. Le Curé avoit en-
tendu bien autre chose. En conséquence,
il annonça, pour le Dimanche suivant,
l'ouverture d'une Mission, que les Succes-
seurs de M. de Montfort donneroient dans
la Paroisse. Le bruit s'en répandit bientôt
dans tout le voisinage, & parvint à saint
Pompain. MM. Mulot & Vatel en furent
dans le plus grand étonnement, & songe-
rent d'abord à désavouer un engagement,
que jamais ils n'avoient eu l'intention de
contracter, & qu'il leur étoit, à ce qu'ils
s'imaginoient, impossible de remplir. Ce-
pendant, le Curé des Loges insista, & ils
se rendirent à la fin; mais, comme ils n'a-
voient rien écrit, ni appris par cœur, ils
se déterminèrent à prendre avec eux quel-
ques livres d'instructions propres pour des
gens de la Campagne, & d'y lire des sujets
de méditations & de réflexions qui leur

conviendroient davantage, sans s'embarasser de ce que pouvoit en penser le peuple, qui s'attendoit à retrouver dans les Disciples les talens de leur Maître. La résolution étoit généreuse, & Dieu y versa les plus abondantes bénédictions.

*Moni-
ère
simple dont
ils sat-
sont leurs
instruc-
tions.*

Les deux Missionnaires se contentoient de lire en Chaire dans un livre de piété, en ajoutant quelques courtes réflexions à ce qu'ils disoient. *Il n'y avoit rien de véhément dans le ton, ni dans les gestes du Prédicateur*, dit une personne bien digne de foi, M. l'Abbé de Hillerin, Chanoine & Trésorier de la Cathédrale de la Rochelle, en parlant sur-tout de M. Mulot & de ses premiers discours auxquels il avoit assisté; *les vérités mêmes dont il parloit n'étoient pas toujours du nombre de celles qui frappent par elles-mêmes. Lors même qu'il donnoit le plus d'action à ce qu'il disoit; il n'y avoit pas un certain ordre, & de ces traits d'éloquence dont les Orateurs Chrétiens font usage pour ébranler le cœur humain, & cependant l'effet que ses paroles faisoient sur son auditoire étoit des plus prodigieux; ce n'étoit pas de simples soupirs & des larmes. Un éclat terrible, des cris & des sanglots, qui s'élevoient de tous côtés, dans l'Auditoire, témoignoient la douleur vive dont il étoit pénétré, & combien étoit forte l'impression que le Missionnaire faisoit indifféremment sur tous ceux qui l'écoutoient.*

*Résolu-
tion qu'il
prend M.
Mulot.*

A ces traits, M. Mulot ne put pas méconnoître la vocation du Seigneur, & l'accomplissement de ce que son saint Ma-

tre lui avoit promis. Il se déterminâ donc à marcher, autant qu'il le pourroit, sur ses traces dans la carrière des Missions, en se confiant dans la divine Providence. Plusieurs Curés, instruits de ses premiers succès, le demandèrent avec son compagnon, & il continua ses Missions, toujours avec le même fruit, jusqu'aux grandes chaleurs de l'Été, où ils jugèrent dès lors qu'il étoit nécessaire de prendre quelque repos, tant pour réparer leur propres forces & spirituelles & corporelles, par la retraite, le silence & la prière, que pour laisser aux gens de la campagne le temps dont ils ont alors besoin pour leur récolte, & autres travaux.

A la Toussaint, les deux Missionnaires, après avoir passé environ trois mois à S. Pompain, recommencerent leurs travaux avec une nouvelle ferveur. Leur première Mission fut à S. Hilaire sur Lotise. L'esprit de Dieu remplissoit chaque jour de plus en plus ces hommes, qu'il avoit suscités pour remplacer le nouvel Apôtre du Rochelois & du Poitou. Déformais plus forts, ils annonçoient avec intrépidité la parole de Dieu; la même onction les accompagnoit par-tout. Ce fut à cette Mission, que M. Mulot eut occasion de connoître M. Esnard, Supérieur de la Mission de S. Lazare, établie à Terre-neuve-lez-Fontenay, homme d'un grand mérite, qui se fit un plaisir d'aider les Missionnaires du S. Esprit dans leurs tra-

Il continua ses Missions.

vaux. Ces deux saints personnages ne se furent pas plutôt connus qu'ils lièrent ensemble l'amitié la plus étroite & cette amitié ne finit qu'avec leur vie. D'autres Ecclésiastiques très-recommandables se joignirent aussi à eux, mais non pas d'une manière fixe, comme M^{rs}. Toutan, Aumont & Guillemot. Pour donner quelque consistance à cette société naissante, MM. les Curés de S. Pompain & de Melle, munis des attestations des Evêques de la Rochelle & de Poitiers, présenterent, en faveur des Missionnaires, une Supplique au souverain Pontife, par laquelle ils prioient sa Sainteté d'approuver leur société, & de leur accorder certains pouvoirs & certaines indulgences, qui sembloient plus propres à répandre du fruit sur les Missions. La réponse fut favorable, & cependant elle ne produisit pas l'union fixe & permanente entre les Missionnaires, qui ne devoit s'opérer qu'auprès du tombeau de leur saint Instituteur.

Dans les entrefaites, la Divine Providence y avoit déjà conduit, comme on l'a vu, les Filles de la Sagesse. Ce fut une occasion, pour M. Mulot, de les y aller visiter, & de leur donner une Retraite dans leur petit hospice. C'étoit à la fin d'Août de 1720, temps des vacances des Missionnaires. Bientôt après, il fut chargé par M. l'Evêque de la Rochelle du soin de diriger les Filles de la Sagesse, non comme Confesseur, puisque ses cour-

ux
pré-
i
ppri-
S.
ue sa
ité
uvée
icté
nte
is-
dres.

tulot
à S.
nt
trai-
x
de
effe.

ses Apostoliques ne lui permettoient pas d'en exercer les fonctions, mais comme Supérieur, qualité qui lui convenoit mieux qu'à personne comme au successeur de M. de Montfort; & qu'il a transmise à ceux qui, après lui, ont été à la tête des Missionnaires du S. Esprit.

Dès-lors, on pensa à procurer aux Missionnaires une demeure fixe à S. Laurent; mais la chose ne put avoir lieu qu'environ deux ans après. Auparavant M. le Valois ^{M. le Valois vient se joindre aux M^{rs} Missionnaires} cet Ecclésiastique que M. de Montfort avoit appelé à sa suite, même avant MM. Mulot & Vatel, comme on l'a vu au sixième Livre, vint trouver les Missionnaires. Depuis que l'homme Apostolique lui avoit parlé au Séminaire du S. Esprit & l'avoit désigné pour travailler à ses Missions, il en avoit toujours conservé le desir, & n'avoit attendu pour cela qu'une occasion favorable. Il y pensoit plus sérieusement que jamais, lorsque la mort de M. de Montfort arriva. Cette mort, pendant quelque tems, déconcerta ses projets, mais ne les anéantit point. Les mêmes desirs, la même vocation se fit sentir à lui, lorsqu'il apprit les succès Apostoliques de MM. Mulot & Vatel; & après avoir là-dessus consulté plusieurs personnes éclairées, entr'autres le saint homme M. Gourdan (a) qui l'assurant que sa vocation

(a) M. Gourdan, Chanoine de S. Victor à Paris, mort dans cette Ville en odeur de sainteté en 1735, voyez sa vie.

venoit de Dieu, il ne ballança plus à la suivre. Il y fut aussi singulièrement encouragé par ce qui arriva dans ce même temps, à une image de M. de Montfort qu'il conservoit dans sa chambre. Cet événement mérite de trouver ici sa place.

*Chose
singulière
arrivée à
une image
de
M. de
Montfort.*

Il y avoit à la Communauté du Saint-Esprit, où demouroit alors M. le Valois, un jeune Ecclésiastique, en qui on remarquoit toutes les marques d'une véritable obsession. Ce jeune homme étant entré dans la chambre de M. le Valois, mit en pieces plusieurs images qui étoient à son Oratoire, entr'autres celle de M. de Montfort. Cette image étoit rompue en trois morceaux, dont l'un fut jeté dans la cour, l'autre resta dans la chambre, & le troisieme, où étoit la tête, fut ramassé par un jeune homme, à dessein de la faire dessiner. C'étoit un jour de congé que cela se passa. M. le Valois fut à la promenade avec le reste de la communauté. A son retour, il rencontra à la porte le jeune homme, qu'on disoit obsédé, qui lui dit : *Va, tu n'as qu'à monter à ta chambre, tu y trouveras quelque chose de beau.* M. le Valois, étoit bien assuré d'avoir exactement fermé sa chambre, il monte, & trouve sa porte telle qu'il l'avoit laissée; il entre dans sa chambre, & cherchant ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce qu'on venoit de lui dire, il apperçoit l'image de M. de Montfort remise à l'endroit, où elle étoit auparavant, toute entiere, mais avec des lignes

délicatement tracées, comme de légères cicatrices, dans les endtoits où elle avoit été déchirée. Ce qui augmenta la surprise fut de sentir une odeur très-suave, comme si toutes sortes de fleurs avoient été rassemblées dans sa chambre, & il remarqua que cette odeur venoit uniquement de l'image de M. de Montfort ; & quoique plusieurs autres images eussent été déchirées, c'étoit la seule qui eût été remise en son premier état. L'odeur dura plusieurs heures ; & plus de douze des MM. du Saint-Esprit furent témoins de cette merveille, & firent les mêmes remarques entr'autres MM. Bouic, Supérieur, Caris, Thomas, &c. Cette image est restée au Séminaire du Saint-Esprit jusqu'en 1774 que M. Becquet Supérieur du Séminaire l'envoya à M. Bessard, Supérieur actuel des Missionnaires du Saint-Esprit à Saint Laurent sur-Sayvre, où on la garde précieusement.

Ce fut assez peu de temps après cette merveille que M. le Valois vint se réunir aux successeurs de M. de Montfort. Il fit avec eux quelques Missions, & contribua beaucoup aux biens qui s'y firent, principalement à celle de Niord, qui fut des plus fructueuses. Ayant ensuite été chargé du soin de l'Hôpital de cette ville, qui étoit alors dans un très-mauvais ordre, il y établit la plus exacte régularité ; ses talens pour la direction, & son attrait pour la vie intérieure le firent après cela choisir

*M. le
Valois
donné po
Confesse
aux Fil:
de la Sa
gesse.*

pour être le Confesseur des Filles de la Sagesse à S. Laurent-sur-Sayvre, & c'est dans cette emploi qu'il est mort en saint, comme il avoit vécu, le 14 Juin 1741.

*Bien
ne font les
Mission-
naires.*

La consolation des Filles de la Sagesse, & sur-tout de la vénérable Sœur Marie-Louise de Jesus fut grande d'avoir pour Confesseur un homme que M. de Montfort avoit lui-même choisi; mais comme les Missionnaires n'avoient point encore de demeure à S. Laurent, & que la grande pauvreté des Filles de la Sagesse les mettoit hors d'état de lui en procurer une, M. le Valois demuroit chez M. le Doyen, qui avoit la charité de le loger, d'où il alloit par intervalles aider les autres Missionnaires; & ceux-ci, tout occupés du soin des Missions, songeoient à peine à procurer à leur Congrégation les choses même les plus nécessaires pour sa conservation & son parfait établissement. Pour marcher sur les traces de celui qu'il regardoit comme son maître, & se conformer aux règles qu'il avoit tracées, M. Mulot se défit même d'un petit bénéfice qu'il avoit cru d'abord pouvoir accepter, voulant comme lui s'abandonner en tout à la Divine Providence. Sur les pas de ce digne successeur de M. de Montfort, les Missionnaires travailloient avec le plus grand succès au salut des Ames. Par-tout, dans les différens Diocèses où ils étoient appelés, de la Rochelle, de Poitiers, de Luçon, ils laissoient des marques de leur zèle Apô-

tolique, se servant pour cela des mêmes moyens, dont s'étoit servi leur respectable Instituteur; rétablissant les Eglises, lorsqu'elles en avoient besoin, y érigeant de saintes Confrairies, & ranimant dans le cœur des fideles la dévotion envers la très-sainte Vierge, par toutes sortes de saintes pratiques, mais particulièrement par la récitation du saint Rosaire.

Ce qu'ils faisoient tant d'autres endroits, ils le firent en particulier à S. Laurent-sur-Sayvre, où M. le Doyen les engagea à donner une Mission, pour y entretenir & perpétuer les biens de celle que cinq années auparavant M. de Montfort y avoit faite. Ils n'eurent guere qu'à ranimer dans les cœurs la ferveur que l'homme de Dieu leur avoit inspirée. Les deux Confrairies qu'il avoit établies, des Pénitens Blancs & des Vierges, subsistoient alors dans toute leur ferveur, comme elles le font encore aujourd'hui; il ne leur restoit donc plus qu'un bien particulier à faire, que la mort précipitée du Missionnaire ne lui avoit pas permis d'entreprendre. C'étoit de pavé le chœur de l'Eglise, de l'élever au-dessus du niveau de la nef, & de mettre en meilleur état le caveau, qui est au-dessous, & dans lequel, entr'autres Reliques, on conserve un os du doigt de l'illustre martyr Saint Laurent. La chose, vu les circonstances, paroissoit difficile, pour toute autre personne qu'un Missionnaire, tel que M. de Montfort; mais c'étoit ses enfans qui l'en-

Ils donnent la Mission S. Laurent & y font repaver l'Eglise.

treprenoient, & , pour ainsi dire , sous les yeux ; ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Les habitans , excités par leurs vives exhortations , n'épargnerent point leurs peines , & même consentirent , presque unanimement , qu'on employât pour le pavement du Chœur , les pierres qui étoient sur le tombeau de leurs ancêtres. Un seul , qui n'avoit pas voulu faire en cela , comme les autres , vit sa pierre se fendre tout-à-coup en deux , aussitôt que les maçons y eurent mis la main pour la mettre à l'écart ; ce que le peuple attribua à la malédiction que M. Vatel , chargé de veiller sur l'ouvrage , venoit de donner à cette pierre.

*Le Mar-
quis de
Magnane
entreprend
leur y
recourir
à l'établif-
ment.*

Tandis que les Missionnaires , abandonnés à la Divine Providence , travailloient ainsi de tout leur pouvoir à l'avancement du regne de Dieu dans les ames , cette tendre mere veilloit aux besoins essentiels de leur société. M. de Montfort avoit prédit que ce seroit un laïque , dont elle se serviroit pour donner une demeure fixe à sa compagnie. Cet homme fut M. le Marquis de Magnane , plus recommandable encore par sa rare piété , que par l'éclat de sa naissance & de ses talens. Il étoit né au Château des Charbot en Anjou le 21 Septembre 1664. Quoiqu'élevé très-délicatement dans la maison paternelle , il avoit servi dans sa jeunesse , avec beaucoup de distinction , dans les guerres de Louis XIV. Et dès-lors sa sagesse , son

prit & sa vertu l'avoit fait admirer de tout le monde. Il avoit sur-tout en horreur cette fureur, si générale alors, qui étoit souvent, que, pour des bagatelles & le plus petit point d'honneur, des hommes ôtent la vie à leurs concitoyens, à leurs meilleurs amis ; il ne dissimuloit pas dessus sa manière de penser, & agissoit avec conséquence, ayant plus d'une fois résisté hautement des duels, qu'on lui présentait ; comme étant également condamnés, & par la loi du Prince, & par celle de Dieu. Voici un trait de générosité, qui montra bien quel étoit le principe qui faisoit agir. Ayant été dans une occasion tout-à-fait poussé à bout par un jeune Officier, & ne croyant pas pouvoir décliner le combat, il s'y présenta ; mais ce fut après avoir, à l'insu de son adversaire, rompu la pointe de son épée contre deux pierres. Quoiqu'avec des armes inégales, il poussa si vivement l'Officier, qu'il rompit deux fois son épée, le surmonta, & lui fit voir qu'il étoit aussi supérieur en bravoure, qu'il l'étoit en vertu. Cet événement, qui vint à la connaissance des autres Officiers, le fit finalement respecter. Mais un homme capable de sentimens si grands étoit fait pour servir Dieu uniquement. Après avoir long-temps porté les armes avec honneur, il quitta le service ; & épousa une demoiselle d'une rare piété, avec laquelle put suivre les hautes idées qu'il s'étoient toujours formées de la sainteté du

Chrétien. Il eut un fils unique de ce mariage ; & étant devenu veuf , il profita de sa liberté pour se donner encore plus parfaitement à Dieu. Il eut même quelque dessein de se faire Prêtre , mais Benoît XIII. qu'il fit consulter, l'en détourna, & lui recommanda de continuer à s'appliquer à toutes sortes de bonnes œuvres. C'est ce qu'il fit constamment (a) jusqu'à l'âge de 86 ans , qu'il mourut à la Communauté du S. Esprit , à S. Laurent, entre les bras des Missionnaires parmi lesquels il avoit fixé son séjour, dans les dernières années de sa vie. Ces MM. par reconnaissance, le firent inhumer dans la Chapelle de la sainte Vierge, dans un caveau fait exprès, vis-à-vis du tombeau de M. de Montfort. Ils firent aussi tirer son portrait & mirent au bas cette inscription. *Henricus Franciscus de Racape Marchio de Magnane : Quo huic Domui nemo amicitior, nemo in pauperes beneficentior, nemo zelo, pietate & Religione clarior. Obiit die 25 Martii, anno 1750, ætatis suæ 86.*

Tel étoit l'homme dont la divine Providence voulut se servir , pour jeter les fondemens de la Communauté du Saint-Esprit à saint-Laurent. Il avoit connu personnellement M. de Montfort. Le Missionnaire avoit été le saluer à son château de Magnane, dans le premier voyage qu'il fit à Saumur ; & depuis, il l'avoit rencontré chez M. Dorville. Ces deux entre-

*Taissons
qu'il avoit
avec M. de
Montfort.*

(a) Ses Opuscules, qui son en grand nombre, en font la preuve.

ues avoient suffi pour inspirer au Marquis de Magnane, pour M. de Montfort, ces sentimens que produit toujours dans ces âmes véritablement chrétiennes, la présence & la conversation des Saints. Il saisit avec empressement l'occasion de les lui témoigner après sa mort dans la personne de ses enfans. Accoutumé déjà aux bonnes œuvres, il ne se rebuta point des difficultés sans nombre qu'il lui fallut éprouver dans celle-ci. Après avoir contribué, conjointement avec la Marquise de Bouillé, à procurer à saint-Laurent une retraite aux îles de la Sageffe, il voulut procurer le même avantage aux Missionnaires, ne voyant pas en avoir fait assez, tandis qu'il languoit encore quelque chose à sa bonne œuvre, *nil actum reputans, si quid superest agendum*. Ce fut lui qui obtint pour cela toutes les permissions nécessaires, qui leur cheta une maison au bourg de saint-Laurent, qui en paya les lots & ventes, & tous les droits d'indemnité & d'amortissement. L'acte d'acquisition en fut signé le 20 avril 1721.

Il y eut cependant encore plus d'une année avant que les Missionnaires y vinsent s'établir, tant à cause de l'état pitoyable où elle se trouvoit, que du travail continuel des Missions, qui ne leur laissoit pas le temps de s'occuper du soin de l'améliorer. Nous ne parlerons point ici de ces Missions; nous dirons seulement que ce fut à celle de Monnay; que M. de Foudras, Coadjuteur de

*Mission de
Jaunay.*

Poitiers . donna la mesure au même Compagnon de M. de Montfort . connu sous le nom de F^r Mathurin. Ce Frere avoit suivi le Missionnaire dans ses courses apostoliques, & continuoit encore la même chose à l'égard de ceux de sa compagnie , contribuant au bien des missions , par le Catéchisme qu'il y faisoit , & par le chant des Cantiques ; fonctions dont il s'acquittoit avec beaucoup d'édification & d'une manière qui portoit à la Pénitence. M. de Foudras jugea qu'un homme , qui , depuis long - temps s'acquittoit si bien de ces fonctions , méritoit de tenir une place parmi les Ecclésiastiques , & son jugement fut une nouvelle preuve , que le choix que M. de Montfort en avoit fait autrefois d'une manière extraordinaire , avoit été l'effet d'une véritable inspiration.

*Les Missionnaires
vont en pèlerinage à
N. D. des Larmes de
Poitiers.*

Ce fut aussi de cette même Mission que les Missionnaires , accompagnés du Curé de Jaunay , menerent un grand nombre de ceux qui avoient fait la Mission , en pèlerinage à Notre-Dame des Larmes , dans l'Eglise de saint-Michel à Poitiers. Ils partirent tous ensemble processionnellement , & pieds nuds. Les Filles marchoient les premières , couvertes de voile , les Pénitens venoient ensuite , & après eux le Clergé , qui étoit suivi d'une grande multitude d'hommes & de femmes. Nous faisions avec plaisir l'occasion de faire connaître cette Image. & ce qui s'y passoit de prodigieux ; d'autant plus que ce fut à la

occasion, que fut vérifiée une prédiction que M. de Montfort avoit faite par rapport à l'Eglise de saint-Michel. Pendant que l'Homme de Dieu étoit à Poitiers, sa dévotion, pour le Prince des Anges, faisoit qu'il voyoit avec peine qu'une Eglise qui lui étoit dédiée fut peu fréquentée; pour y attirer du monde, il auroit voulu y donner quelques exercices de piété, mais en ayant été empêché, il prédit que ses vœux n'en seroient pas moins exaucés; que d'autres après sa mort seroient ce qu'il avoit voulu faire, & qu'un jour cette Eglise auroit une grande célébrité. C'est ce qui est arrivé à l'occasion de cette Image, dont nous allons parler. Lorsqu'elle y fut placée, les peuples y accoururent en foule de toutes parts, on y érigea de nouveaux Autels; on les enrichit de toutes sortes d'ornemens, il s'y disoit des Messes depuis le matin jusqu'à midi, & il s'y fit une Mission très-célebre, & depuis cette époque, l'Eglise de saint-Michel est une des plus fréquentées de Poitiers. Nous n'ignorons pas que le fait que nous allons rapporter ne sera pas du goût de tout le monde, & qu'un objectera qu'il y a eu beaucoup de faits de cette nature, sujets à l'artifice & à l'imposture; nous le savons, c'est pourquoi nous ne dirons rien de nous-mêmes; nous ne ferons que rapporter mot pour mot ce qu'a dit M. de la Poype, Evêque de Poitiers, dans le mandement qu'il a donné au sujet de cette Image, le

10 Juillet 1721; & nous laissons à chacun la liberté de penser ce qu'il voudra d'un fait si singulier; persuadés cependant, qu'après les soins scrupuleux avec lesquels on l'a examiné, il n'y aura personne, pour peu qu'il ne soit pas livré à ses préjugés, qui puisse y soupçonner d'imposture.

*Mandement
de M. de
la Poype
au sujet de
cette ima-
ge.*

« Il n'est personne, dit le savant Evê-
que, qui n'ait oui parler de l'événement singulier, dont on s'aperçut au mois de Novembre dernier, dans un tableau de la Sainte Vierge tenant le S. Enfant Jesus entre ses bras, lequel tableau étoit dans l'oratoire d'une fille pieuse, qui demuroit près de l'Eglise de Saint Michel. On y vit tout d'un coup des gouttes d'eau en formes de larmes, qui couloient du visage de la Ste Vierge, qui y est dépeinte. Les circonstances extraordinaires, qu'on remarqua dans cette sainte image attirerent d'abord l'admiration & l'étonnement, & produisirent une dévotion si sensible, qu'en peu de momens le concours s'augmentant dès le soir, & plus encore le lendemain matin, on fut obligé de transporter cette image dans une Chapelle de Saint Michel... »

« Or, comme il étoit de notre devoir de vérifier exactement tout ce qu'on assuroit être arrivé à ce sujet à diverses personnes, nous avons commis spécialement notre Officier pour faire l'enquête & vérification des faits allégués

& des guérisons, qu'on assuroit être miraculeuses.

» Les dépositions ont été faites par-devant ledit Sieur Official, par des personnes dignes de foi.... & le tout nous ayant été rapporté, & par nous examiné, nous avons eu la consolation de voir la preuve concluante de plusieurs faits surprenans, qui ont été reconnus dans cette image, & de plusieurs guérisons opérées sur diverses personnes d'une manière si prompte & si extraordinaire, qu'on a tout sujet de les attribuer à la puissance de Dieu, qui a voulu favoriser ceux qui ont eu recours à l'intercession de la très-Sainte Vierge, en honorant cette sainte image si extraordinairement manifestée.

„ Il est donc prouvé par cette enquête, premièrement, que le Jeudi 14 Novembre dernier, sur les neuf heures du soir, la D^{me}. Anne Braud, fille, demeurant près Saint Michel, voulant faire sa prière à Dieu, dans son oratoire devant une Image, ou tableau de la Sainte Vierge tenant le Saint Enfant Jésus entre ses bras, elle fut fort surprise de voir, que des gouttes d'eau, en forme de larmes, découloient des yeux de l'Image, de la même manière, que quand une personne pleure; que, dans le saisissement, où elle se trouva, elle pensa s'évanouir. Sur quoi elle appela les deux filles, qui étoient logées sous sa

„ chambre, lesquelles s'aperçurent de
„ ce fait étonnant. Qu'il s'y rendit un
„ grand nombre de personnes, dès le
„ même soir, & le lendemain jusqu'à onze
„ heures; & par un grand nombre de ces
„ témoins oculaires, qui ont déposé, il
„ y a preuve que ces gouttes d'eau décou-
„ loient véritablement du visage de la
„ Sainte Vierge dépeinte dans le tableau,
„ qu'elles descendoient jusqu'aux pieds
„ du Saint enfant Jésus, sans passer plus
„ loin; que tout le reste de l'Image étoit
„ sec sans aucune apparence d'humidité,
„ que lesdites gouttes d'eau ayant été
„ essuyées plusieurs fois, il en découloit
„ un instant après de nouvelles, & que
„ les larmes coulerent jusqu'à onze heures
„ du lendemain matin, & qu'enfin ce
„ spectacle si nouveau & si touchant saisit
„ d'étonnement tous ceux qui en appro-
„ choient, lesquels étoient en même
„ temps attendris jusqu'aux larmes par la
„ douleur de leurs péchés, & par le desir
„ de leur salut.

„ Ainsi, comme on n'a pu découvrir
„ aucune cause naturelle de ces gouttes
„ d'eau, puisque 1°. Tout le reste de l'I-
„ mage étoit sec & sans humidité; 2°.
„ Qu'ayant tourné l'Image de l'autre côté,
„ on l'a vue pareillement très-seche. 3°.
„ Qu'elle étoit attachée contre une tapis-
„ serie derriere laquelle étoit une natte de
„ paille & ensuite un peu d'ais très-sec. 4°.
„ Que le temps étoit très-beau ce jour-là;
„ enfin

„ enfin qu'il y avoit d'autres tableaux
 „ près de celui-ci, qui n'étoient nulle-
 „ ment humides. Toutes ces circonstan-
 „ ces font qu'on ne peut douter que cet
 „ événement ne soit un des plus extraor-
 „ dinaires, & ne tienne en quelque fa-
 „ çon du miracle....

„ Le Prélat, après avoir rapporté plu-
 „ sieurs guérisons miraculeuses arrivées
 „ au sujet de cette Image, finit son man-
 „ dement par ces paroles : nous en avons
 „ rapporté suffisamment pour exciter no-
 „ tre foi & notre reconnoissance envers
 „ Dieu ; & pour augmenter notre dévo-
 „ tion envers la très-Sainte Vierge, ho-
 „ norée particulièrement dans ce saint
 „ lieu depuis la manifestation de sa sainte
 „ Image. A Poitiers, ce 10 Juillet
 1721. † JEAN - CLAUDE, Evêque
 de Poitiers.

Ce fut pour donner un témoignage de leur tendre dévotion pour la Mere de Dieu, que les Missionnaires du S. Esprit, vinrent de Jaunay en pèlerinage, visiter cette sainte Image ; & l'on ne peut douter qu'à l'exemple de leur S. Instituteur, dans son voyage de Saumur à Notre-Dame des Ardilliers, ils ne missent leurs travaux & leur Compagnie sous la protection de cette Auguste Reine. En tout temps, ils en éprouvoient des effets, par les bénédictions abondantes, qui les suivoient dans toutes les Missions, mais ils ne tarderent pas à en recevoir une marque signalée.

*Ce que les
 Missionnaires
 proposoient
 les Mis-
 sionnaires.
 en faisant
 ce pèleri-
 nage.*

par leur établissement fixe à S. Laurent sur-Sayvre, auprès du tombeau de M. de Montfort.

Ils prennent possession de leur maison de S. Laurent.

Quoique le lieu fut très-pauvre & très-resserré, cependant ils le jugerent en état de les loger pendant les vacances de 1722. La satisfaction qu'ils avoient de se voir ainsi réunis en un corps de Communauté, & de vaquer tous ensemble aux exercices de piété, adouciſſoit bien les peines & les incommodités, qui sont les apanages de la pauvreté; ou plutôt, ils se félicitoient d'être à lieu de pratiquer ce que le détachement a de plus dur, & de se voir privés de bien des douceurs innocentes, que les personnes même les moins aisées n'ont pas coutume de se refuser. C'étoit un délassement pour eux, de travailler à mettre un peu plus d'ordre & de propreté dans la maison, & de s'employer à des ouvrages, dont on se décharge sur des gens de journée. L'esprit de pénitence & de pauvreté y trouvoit son compte. Le Marquis de Magnane, qui les viſitoit souvent, les ayant un jour rencontrés dans cette sorte d'occupation, voulut aussi y avoir part, & prit comme eux un instrument de travail.

Ils reconnoissent solennellement M. Mulot pour leur Supérieur.

Ce n'étoit point encore assez d'avoir une maison commune. Il falloit donner à leur Communauté sa perfection. Ils avoient, il est vrai, des regles & même un Supérieur, qui pouvoit veiller à ce que ces regles fussent observées. Mais, quoique ce

Supérieur eût été désigné par M. de Montfort lui-même, ce choix n'avoit point encore été suffisamment ratifié; & , quoique M^{gr}. l'Evêque eut constitué M. Mulot, Supérieur des Filles de la Sagesse, il n'avoit rien statué par rapport aux Missionnaires du S. Esprit, qui n'ayant aucun lieu fixe, ne formoient point encore de Communauté. Voilà ce que M. Mulot représenta à ses confreres; il exposa les raisons qui montroient la nécessité d'avoir un Supérieur auquel on obéit, & qui décidât de ce qui regarderoit le bien général de la Compagnie & des Missions. Tous entreurent là-dessus dans ses sentimens; il n'en fut pas de même, lorsque, plein de mépris pour lui-même, il voulut leur persuader ce dont il étoit intimement convaincu, qu'il n'étoit nullement propre à porter le poids de la supériorité, & que toute autre personne en rempliroit beaucoup mieux que lui les fonctions. On ne pouvoit pas balancer un moment à confirmer le choix que le Ciel même avoit déjà fait par la bouche du Serviteur de Dieu: cependant les Missionnaires passerent huit jours en retraite, afin d'attirer de plus en plus sur eux les lumières de l'Esprit Saint, avant de faire l'élection; & les huit jours étant passés, M. Mulot fut élu d'une voix unanime & tous les Missionnaires le reconnurent pour leur Supérieur.

Tous les biens qu'il a faits dans cette qualité, pendant vingt-cinq années, c'est-
*Idee de
biens qu
M. Mulot*

à-dire , jusqu'à sa mort , l'état de fervent dans lequel il a maintenu sa Compagnie , plus encore par la sainteté de ses exemples , que par la sagesse de ses réglémens & les bénédictions sans nombre que le Seigneur a répandues constamment sur ses travaux , ont bien fait voir que Dieu même avoit présidé à cette élection. Nous n'entreprendrons point d'entrer , par rapport à ces travaux , dans un détail qui seroit étranger à cette histoire , & qui seroit toujours trop abrégé pour en donner une juste idée. Nous nous contenterons de dire que M. Mulet marcha constamment & d'un pas ferme sur les traces de M. de Montfort. Tout en lui faisoit voir qu'il avoit hérité de son esprit. Sa maniere de prêcher étoit tout-à-fait Apostolique comme la sienne , & il possédoit aussi , dans un très-haut degré , le don de toucher les cœurs. C'étoit une récompense de ce détachement universel , qui l'avoit porté à se dépouiller de tout , pour suivre de plus près Jesus-crucifié , & pour le prêcher aux peuples avec plus de force & de liberté. Infatigable , il ne connoissoit ni dangers ni obstacles , lorsqu'il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu & le salut du prochain ; & si quelquefois il se voyoit en butte aux contradictions , aux mépris , aux railleries du monde , il étoit au comble de ses vœux ; persuadé que la souffrance est le partage de ceux qui travaillent avec courage dans le champ du Seigneur. Si Dieu , comme il arrivoit or-

dinairement , se plaisoit à lui soumettre les cœurs ; si les peuples frappés de ses exemples & de ses discours accouroient en foule à sa suite pour lui donner les marques le plus sinceres de leur vénération ; il n'en étoit pas moins pénétré de mépris pour lui-même , & rien ne pouvoit ébranler en lui cette humilité profonde , qui fût en tout temps , le caractère distinctif de sa vertu.

Etant en tant de manieres semblable à M. de Montfort , M. Mulot le fut encore dans sa mort. Comme lui , il mourut loin de sa Patrie , dans l'exercice des Missions. M. Bertin , Evêque de Vannes , Prélat remarquable par ses grandes qualités , & particulièrement par sa douceur , l'avoit appelé pour travailler dans son Diocèse , & le 13 Avril 1749 , Dimanche de la Quasimodo , M. Mulot avoit commencé une Mission dans la Paroisse de Questemberg. L'Eglise de cette Paroisse étoit en très-mauvais état , particulièrement la nef , qui ressembloit plutôt à une terre labourée , qu'à une Eglise , à cause des grandes irrégularités , qu'y produisoient les fosses des morts qu'on y entéroit. M. Mulot se proposa de faire réparer cette Eglise , & de faire cesser l'abus d'où provenoit le désordre qu'on y voyoit , en persuadant aux habitans de ne plus s'y faire enterrer. Un jour , qu'il prêchoit avec beaucoup de feu sur cette matiere , il souhaita dans un saint transport, *que son corps put servir à la Mai-*

Circonstances de sa mort.

*Jon de Dieu de pavé, & le sang de son cœur de ciment; Cette parole eût en quelque sorte son accomplissement. Les Paroissiens étoient entrés dans ses vues; & le Missionnaire travailloit à faire élargir le Cimetière, afin qu'il put recevoir tous les corps. Dans les mouvemens qu'il se donnoit pour cela, le clou d'une bierre lui entra dans le pied gauche, si avant, que le Sacristain, qui se trouva pour lors auprès de lui, ne put l'en arracher sans violence. Quoique la douleur fut vive, M. Mulot n'en fit pas d'abord beaucoup de cas; mais elle s'augmenta tellement qu'il fut obligé de garder la chambre, & que même il avoua à M. le Sénéchal, qui vint lui rendre visite, qu'il avoit souvent prêché la Passion, mais que tout ce qu'il en avoit dit, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il enduroit; si donc, ajoûtoit-il, *ce mal qui est si peu de chose, au prix des maux que mon divin Sauveur a soufferts, me cause des douleurs si cuisantes & si pénibles, combien celles de notre Sauveur ont-elles été terribles?* Cette pensée l'animoit, & lui faisoit supporter son mal avec une patience inaltérable; il voulut même, autant qu'il le pouvoit, continuer son travail. Il y avoit trois semaines que la Mission étoit commencée, lorsque l'accident lui arriva; au milieu de ses douleurs, & de dessus le lit où il étoit étendu, il entendit les Confessions des hommes qu'il avoit commencées. Cependant, comme il arrive assez souvent qu'un*

mal en attire un autre, il fut tout-à-coup attaqué d'un rhumatisme qu'il avoit depuis long-temps à la tête, & cette attaque fut si violente, que le col lui demeura tout-à-fait roide, & les dents tellement serrées qu'il ne pouvoit s'exprimer que par des paroles entrecoupées. Cette situation douloureuse continua toujours avec des convulsions extraordinaires, jusqu'au lendemain matin qu'il expira, en prononçant ces paroles : *Domine, in te speravi; non confundar in æternum.* Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance; je ne serai jamais confondu. Cette précieuse mort arriva un Lundi, 12^{me} de Mai de l'année 1749, entre 8 & 9 heures du matin.

Sa mort fit sur tous les esprits la sensation qu'a coutume de faire la mort des hommes extraordinaires, & singulièrement utiles à l'Eglise. On regretta M. Mulot, on conçut que les peuples faisoient en lui la plus grande perte; mais on fut intimement persuadé qu'il n'avoit fait que passer des miseres de cette vie à la jouissance de la vie bienheureuse. C'est ainsi que s'exprimoit M. l'Abbé de Fumel, alors Grand-Vicaire de Vannes, & depuis Evêque de Lodève, dans une lettre à M. l'Abbé Buiffon, Grand-Chantre de la Cathédrale, qui travailloit avec M. Mulot, & qui lui avoit fait savoir sa mort. Il ne se contenta pas de lui avoir rendu par écrit ce témoignage; pour montrer à tout le monde la vénération qu'il avoit pour

Honn.
qu'on le
rend.

ce servent & zélé Missionnaire ; il vint lui-même à Questemberg faire ses obseques. M. Mulot fut enterré , comme il l'avoit souhaité , dans le Cimetiere de S. Michel , où on lui éleva un tombeau avec une Epitaphe. Les Chanoines de la Collégiale de Rochefort demanderent une partie de ses intestins , & on leur accorda ses poulmons , qu'ils déposerent dans un cœur de plomb , dans le mur du chœur de leur Eglise , après lui avoir fait un Service solennel. Les Missionnaires garderent pour eux-mêmes son cœur , & l'ayant fait renfermer dans un cœur de plomb , ils l'apporterent à saint-Laurent. Ils lui firent un service auquel assisterent tous les Ecclésiastiques & un grand nombre d'autres personnes qui s'empresserent de rendre ce dernier devoir à un homme qui les avoit si fort édifiés pendant sa vie. Après quoi , tous furent processionnellement déposer ce précieux reste dans un des murs de la Chapelle des Filles de la Sagesse. On mit à l'endroit cette inscription :

D. O. M.

*Ici repose le Cœur de M. René Mulot ;
Prêtre , Successeur de M. de Montfort ,
Supérieur des Missionnaires de S. Laurent
& des Filles de la Sagesse ; mort à la Mis-
sion de Questemberg , dans le Diocèse de
Vannes , le 22 Mai 1749 , âgé de 66 ans ,
après 36 ans de Missions & de travaux
Apostoliques.*

M. Mulot avoit eu la douleur de voir mourir avant lui, les deux autres Missionnaires, qui, comme lui, avoient été appelés par M. de Montfort ; M. le Valois, étoit mort, ainsi que nous l'avons dit, au mois de Juin, de l'année 1747, & M. Vatel, le 22 Avril 1748. La mort de ce dernier avoit été pour M. Mulot, comme un présage qui l'avertissoit que la sienne n'étoit pas désormais éloignée, & quoique son tempérament, qui s'étoit fortifié par les travaux de l'Apostolat, suivant la prédiction de M. de Montfort, semblât lui promettre encore une longue carrière ; comme s'il eut eu connoissance de ce qui lui devoit arriver, il s'étoit choisi un Successeur, & son choix avoit été ratifié par les Missionnaires rassemblés à cet effet, à saint-Laurent, le 24 Mai 1748, veille de la Pentecôte.

En vertu de ce choix, aussitôt après la mort de M. Mulot, M. Audubon fut reconnu pour Supérieur par les Missionnaires du S. Esprit. Il étoit né aux sables d'Olone en bas Poitou, dans le Diocèse de Luçon, le 10 Novembre de l'année 1710. Dès l'enfance il s'étoit fait remarquer par sa sagesse & sa piété. Promû au Sacerdoce dès l'âge de 23 ans, par dispense d'âge, il passa quelques années dans l'exercice des fonctions Ecclésiastiques, mais ayant été témoin du zèle & des vertus de M. Mulot, il se sentit dès-lors puissamment attiré à marcher sur ses

*Il avoit
désigné son
successeur.*

*M. Audubon
est né pen-
dant cinq
années de
la tête des
Mission-
naires.*

traces. Il n'osa cependant pas s'en ouvrir d'abord, étant retenu par le sentiment de son incapacité ; ce ne fut qu'après y avoir été encouragé par un des Missionnaires, qu'il surmonta cette timidité ; & M. Mulot n'eut pas de peine à reconnoître en lui des talens & des graces, que son humilité lui cachoit. Il gouverna avec autant de sagesse, que de douceur, maintenant la ferveur & le zèle dans la Compagnie dont il étoit le Chef, plus par la force de ses exemples, que par tout autre moyen. Chéri des siens, singulièrement estimé des Supérieurs Ecclesiastiques, respecté de tout le monde, il remplissoit avec distinction la place qui lui étoit confiée, & répandoit par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ, lorsqu'une mort précipitée, mais non imprévue, mit fin aux grandes espérances qu'on s'étoit justement formées de ses grands talens. Il mourut, ainsi que ses deux prédécesseurs, en donnant actuellement la Mission, le 16 Décembre 1755, étant âgé de 43. ans.

M. Bernald, Prêtre du Diocèse de Rennes, qui s'étoit associé aux Missionnaires en 1743, fut mis en sa place. C'est lui qui gouverne encore la Compagnie des Missionnaires, & celle des Filles de la Sagesse, de maniere à leur faire desirer que son gouvernement, déjà plus long que celui de ses deux prédécesseurs, puisse être encore prolongé un grand nombre d'années. C'est sous lui, que les deux Compa-

*Bes-
d'roi-
e Supl-
r des
sion-
res de-
M. de
isfort.*

guies ont acquis une plus grande confiance, par la protection de Sa Majesté, & les Lettres patentes & les privileges qu'elle a daigné leur accorder, comme on l'a déjà dit dans le cours de ce livre, en parlant des Filles de la Sageffe, & si le recueil des traits édifiants, qui sont répandus dans la vie de M. de Montfort, produit, comme on peut l'espérer, & comme nous le desirons uniquement, d'excellens effets, dans l'ame de ceux qui liront cette histoire, c'est principalement à sa vigilance & aux soins infinis qu'il s'est donnés pour les rassembler, qu'on en est redevable. Gloire soit à Dieu, Pere, Fils & Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

AINSI SOIT-IL.



E R R A T A

- P** Ag. 21 lig. 12. œuvres , lisez courtes.
P. 49 au bas accordant lisez accommodant.
P. 56 . . 11. intérieur liz. extérieur.
P. 127. . 12. effacez avoir.
P. 166. . 24. parades , liz. parures.
P. 172. . 5. serroit liz. serviroit.
P. 182. . 2 hommages liz. honneurs.
P. 192. . 3. de œuvres liz. de bonnes œuvres.
P. 255. . 13. asperfa liz. aspergea.
P. 298. . 15. doivent. liz. devoient.
P. 328. . 24. Ecclésiastique , liz. Evangélique.
P. 338. . 2. la liz. le. lig. 17. effacez ne pas.
P. 395. . 21. partoit de liz. partit pour.
P. 525. . 25. serviteur ajoutez de Dieu.
P. 542. . 11. nuage liz. image.
P. 543. penult. achevé lisez acheté.
P. 563. ult. assurant , liz. assura.


CATALOGUE des Missions faites par les
Missionnaires de Saint Laurent , depuis la
mort de M. de Montfort leur Instituteur ,
depuis 1718 , jusqu'à la présente année
1781.

LES Loges.

Recelen.
Bengué.
Le Puyhardy.
S. Hilaire-sur-Lotise.
Vernon.
La Pommeraye.
S. Pompain.
Les Fosses.
Villiers-en-Bois.
La Chapelle S. Laurent.
Chiché.
Le Moutiers.
Sainte Christine.
S. Aubin-la-Cloux.
S. Pardoux.
Partenay.
S. Germain Longue-
Chaume.
Le Busseau.
S. Hilaire-de-Villiers.
Les Landes-de-Genusson.
Pongues en Gatine.
Verrine près Civeau.
Verneuil sur Vieune.
Annay.
Paillé.
La Ville-Dieu-d'Annay.
La Bernardiere.
La Madeleine.
Le Puy-Notre-Dame.

Brezé.
S. Martin de] Sauzé.
S. Loup.
Ste Verge.
Thouard.
Ouyron.
Montreuil-Ballay
Bourneuf.
Pinbœuf.
Champagné.
Esnudes.
Chaillé.
Fontenay-le-Comte
Mailleraye.
Ste Radegonde.
La Guyenniere.
S. Colombin.
Missilac.
S. Niars-la-Jaille
La Roche-Bernard.
Pont-Château.
Noyal , Mazillac.
S. André-de-la-Marche
Ste Anne-à-vue.
Herbigniac.
La Romagne.
S. Nicolas de Fontenay.
Rochefort.
S. Lyphard.
S. André près Guerrande.
S. Dolé.

Catalogue des Missions.

Verton.	Ile d'Oleron.
S. Nicolas de Thiffuge.	S. Denis.
Gatigué.	Savenay.
Montigny.	Severac.
S. Julien de Vonvante.	S. Vincent.
Dougerr.	Rezé.
Questemberg.	S. Mervent.
Monfaucon.	Denan.
S. Aubin-Baubigué.	Ste Luce.
S. Maurice-des-Nouës.	La Verie.
L'Hermenault.	Le Poyré.
Maziere.	Mortaigne.
Gueméné-Peufau.	Les Epaißes.
Beganne.	S. Pierre de Cholet.
Carantaire.	Vieille-Vigne.
Basse-Goulaine.	Goué.
L'Isle de Bouin.	Le Gué de Velvire.
Oudon.	Vouvent.
Caron.	Togon-la-Ronde.
Tremantianes.	Aigrefeuille.
Aurigny.	Angoulême.
Aytré.	La Chapelle-Launay.
La Gaubretiere.	Montfaucon.
Touersais.	S. Gildas.
Le Pellerin.	Painbœuf.
Mesquere.	Boussay.
Escoublac.	S. Hilaire de Vaux.
S. Aignan.	La Chapelle S. Laurent.
S. Nazaire.	le Pont de Cé.
Moulins.	Champagne.
Doix.	Miffeliac.
Nieuil.	Verton.
Niort.	S. Clementin.
Touarsay en Anjou.	Brissac.
Maletroit.	Marigny.
Port S. Pair.	Coulange-les-Royans.
Montour.	Fontenay-le-Comte.
Bourgneuf.	S. Molf.
Longuey en Anjou.	La Chevrolriere.
La Chapelle-Bertrand.	Le Buffean.
Vouzailles.	Chefroy.
Partenay.	N. D. de Tiffauge.

Catalogue des Missions.

ers.	Marfay.
unne.	Caron.
bastien-les-Nantes.	La Salle.
eanges.	N. D. de Villiers.
ay.	Roche-Serviere.
uenay.	La Chapelle Gaudin.
ors-la-Jaille.	Noirlieu.
in de Liverfay.	Amailoux.
	Becelin.
l-Mezuillac.	Villevigne.
efort.	Antigni.
and.	S. Hilaire de Mortaigne.
aurice-de-la-Fange-	S. Christophe.
upere.	La Seguinere.
ieu.	La Chataigneraye.
orge près Montaigu.	Secondigny.
rblain.	Doix.
llerin.	Le gué de Vahies.
lé.	Malleville.
	Le Voide.
enne-du-Bois.	La fosse de Ligué.
ind Luc.	Doux.
ns.	N. D. Dupuy.
rent-sur-Sayvre.	La Vaux-de-Lenay.
de Cholet.	Esvinnes.
ne-à-vue.	S. Pierre-Varché.
ers.	Argentan-l'Eglise.
oin de Beaubigné.	S. Amand.
apelle de Polluau.	S. Michel.
mnaille.	S. Hilaire de Loulay.
toir.	Le Longeron.
	Le Loroux-Botreau.
npin.	Le Pélerin.
ilin.	Largeasse.
	Bouillé-Lorat.
	S. Macaire.
	S. Etienne.
ne.	Névi.
e.	Ouyran.
ilien de Nantes.	Aubigny.
tarde.	S. Loup.
rie.	S. Aubin de Ligny.
las de la Rochelle.	Rocheftort en Anjou.

Catalogue des Missions.

S. Luce.	St Herblan.
Joué.	Le Palerin.
Les Herbiers.	Fougeray.
Gouar.	Nort.
Ste Anne-Avene.	Cornissier.
S. Laurent de Boné.	St Jouin de Chatellon.
Chambartreau.	Noir-lieu.
Le Chatelier.	St Laurent-sur-Sayre.
St Pompin.	St Christophe près la Ro-
Chemillé.	chelle.
Marrans.	Verrine.
Verton.	St Jean de Carcoué.
Cambron.	La Theffoüalle.
Geté.	St Pierre de Chollet.
La Goubretière.	Les Cercueils Maulevrier.
Tilière.	St Porchaire.
Chalonne.	Maulevriers.
Bourgneuf.	Coulange-Touarfa.
Doix.	Le May.
Maillé.	Courlay.
St Martin à Angers.	Le Bignon.
Soulaine.	Savenay.
St Melaine.	Touvois.
Brissac.	Les Epaißes.
Montfaucon.	Aigrefeuille près la Ro-
Gourgé.	chelle.
Marigné.	Angoulin.
St Hilaire de Mortagne.	La Jarrie.
St Sebastien.	St Denis d'Oleron.
Mezangé.	St Georges d'Oleron.
Foillabesse.	Trezevent.
St Varent.	St Loup.
Riallé.	Montcoutant.
Oudon.	Joué.
St Mars-du-désert.	Anceni.
Maumussion.	Glenac.
Rezé.	Savenay.
Pierrefitte.	Olonne.
Theffonnière.	Chantenay.
Airvault.	Montfaucon.
La Chapelle Largeaur.	St Sauveur de Rochervie.
Coufay.	re.

Catalogue des Missions:

ay.	Carquefou.
ageron.	Fegreac.
	Ballegoulaine.
aute.	St Clementin.
bles d'Olonne.	Château-Thebaud.
	1772. Montfaucon.
illiard.	Le Bourg-de-Bats.
gnion,	Triaize.
	La Boissiere.
air.	Ste Luce.
on.	Comoil.
-neuf.	Missiliac.
gné :	St Vincent.
on-laRonde.	Coueron.
aye de Monier-	1773. St Jean de Montaigu.
	La Reorthe.
s.	St Hermine.
s.	La Seguinere.
aiſſes.	St Aubin Beaubigné.
cou.	La Gaubretiere.
	Bafage.
	1774. Le Pélerin.
	Bois de-Cané.
	Suré.
-Vigne.	St Meloir en St Malo.
iré.	Savenay.
de Villevire.	Longevu.
au d'Oleron.	Chantonnay.
orge d'Oleron.	Niort.
ille.	St Clement.
laire du bois.	1775. St Mars de la Jaille.
oïet.	St Etienne-Mont-Luc.
llier.	Trementine.
a.	Leloroux-Botereau.
	St Herblon.
ou.	Ste Croix de Nantes.
de Courcoué.	St Jouin.
ire de Loulaye.	1776. La Varrie.
ne.	Doix.
r.	Joué.
oit.	Mauves.
uchès.	La Chévroliere.

Catalogue des Missions.

Chambertand.	¹⁷⁷⁶ Herbignac.
Viliers N. D.	Panetin.
St Nazaire.	S. Sebastien.
St André de Guerrande.	Ste Anne-à-vue.
¹⁷⁷⁷ Nollay.	St Hilaire du bois.
Sion.	St Christophe.
La Thèssonalle:	N. D. de Rocheserviere.
St Lumine.	¹⁷⁷⁸ Oudon.
Beaulieu.	Cliffon St Jacques.
La Ronde.	¹⁷⁷⁹ Cambon.
Alonne.	Machecou.
Tangon-la-Ronde.	Beugnou.
Chapelle Palluau.	L'Hermenant.
¹⁷⁷⁸ Soudau.	¹⁷⁸⁰ Rezé.
Marfac.	Bourgneuf.
Verton.	¹⁷⁸¹ Maletroit.
Montfaucon:	Rochefort.
St Hilaire de Viliers.	Bené.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *La vie de M. Grignon de Montfort, Missionnaire Apostolique &c.* On ne peut disconvenir que ce bon Prêtre n'ait montré, dans toute sa conduite, un caractère de singularité, qui, plus d'une fois lui a attiré de grandes humiliations; mais les personnes éclairées qui liront cet ouvrage & qui n'ignorent pas que le Seigneur conduit quelquefois les âmes par des voies extraordinaires, jugeront sûrement comme moi, que M. de Montfort a été un homme vraiment Apostolique, qui a rendu de grands services à l'Eglise, soit par des Missions sans nombre, soit par l'institution de deux célèbres Congrégations qui travaillent avec autant de zèle que de succès, à la gloire de Dieu & au salut des âmes, A Paris ce 15 Mai 1784.

D E M O N T I S, Docteur en Théologie

RIVILEGE DU ROI.

UIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux vassiers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartien dra; SALUT. Notre amé le Sieur CLORIVIÈRE, Recteur de Paramé, Nous a fait dire qu'il desireroit faire imprimer & donner au public *la Vie de M. Grignon de Montfort, Mission-Apostolique, Fondateur de l'Hôpital du Saint-Esprit*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, vous avons favorablement traité l'exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage de fois que bon lui semblera, & de le vendre, vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses héritiers perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'exposant décède avant l'expiration desdites années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Nous défendons à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ou contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de l'exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de réclusion d'état en cas de récidive, & de tous dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt

du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUX DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPÉOU, & un dans celle dudit sieur HUX DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires soit ajoutée comme à l'original. COMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Règne le onzième. Par le Roi, en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3287. fol. 200. conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du Règlement de 1723. A Paris, le 22 Octobre 1784. LEBERGÉ, Syndic.

de 11





